3 POLICIERS COMPLETS EN 1 VOLUME

O.-F. JÉROME

LA DOUBLURE DU MORT

D. FIELDING

LE CHAT CONNAIT L'ASSASSIN

C. DIKSON

UN CAS PENDABLE

Traduit de l'Anglais — LE YARD. — 150 FRS

LE YARD

OWEN FOX JEROME

LA DOUBLURE DU MORT

Roman policier complet

Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ

Suivi d'un
PANORAMA SUR L'ACTUALITÉ POLICIÈRE

LES ÉDITIONS DES LOISIRS
1, RUE DE MÉDICIS, 1
PARIS (VI^e^)

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LA DOUBLURE DU MORT

par OWEN FOX JEROME

ROMAN POLICIER COMPLET

Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ

I

Je n'aurais pas dû le frapper aussi fort, mais, comme le coup devait me rapporter cinq cents dollars, j'y allai de bon cœur. Comment aurais-je pu deviner que huit années de vie douce avaient fait de lui une poule mouillée? Comment aurais-je pu savoir que huit années de remords avaient transformé le joyeux et fringant Georges Arnold de jadis en un gros buveur?

Je lui donnai donc un coup violent à la mâchoire, et le soulevai sur la pointe des pieds d'un swing que m'avait acquis un entraînement de plusieurs mois à lancer le machete. Il poussa un grognement sourd et s'écroula lourdement à mes pieds, comme un sac de pommes de terre à demi rempli. La jeune fille qui l'accompagnait poussa une vive exclamation de surprise et d'alarme.

Je soufflai sur mon poing fermé et lui lançai un regard perçant sous le bord baissé de mon chapeau. La rue était mal éclairée devant le night-club, mais je pus cependant me rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'une danseuse de Broadway, comme je l'avais cru tout d'abord, mais d'une véritable femme du monde. Emmitouflée dans ses fourrures, elle me parut vaguement familière, mais je ne me rendis compte de cela que plus tard.

J'aurais dû deviner, à ce moment, que l'affaire était louche. Mais j'éprouvais seulement une certaine satisfaction à la pensée que je portais un manteau rapé, un vieux chapeau, et que j'avais arboré les faux sourcils et les fausses moustaches dont Bartlett avait insisté pour m'affubler.

La jeune fille détourna les yeux de l'homme étendu, inerte, à nos pieds, et recula instinctivement devant ma haute taille, ma carrure et mes traits patibulaires. Elle avait vraiment de la branche avec son visage piquant, ses cheveux châtains

ondulés, et ses grands yeux d'un bleu violet. Elle avait aussi du cran, car elle ne chercha ni à s'enfuir ni à crier.

— Vous avez blessé M. Arnold, espèce de brute! dit-elle et sa voix raffinée me cingla de son mépris. Vous feriez mieux de filer avant que je n'appelle un agent.

Mais les femmes de son milieu me laissent indifférent. Quelques années plus tôt j'avais été, pour ainsi dire, écorché vif par le malheur, et une femme du même genre que celle-ci s'était moquée de moi. Le souvenir du visage méprisant de cette femme et de son petit rire si dur et si cruel, m'irritait encore chaque fois que j'y songeais.

Mais tout cela, c'était de l'histoire ancienne et ne regardait que moi seul. Pour l'instant, j'étais employé par l'Agence Acmé, Détectives Privés, pour accomplir une mission spéciale et je voulais gagner mon salaire.

— Arnold? grinçai-je en déguisant ma voix. C'est donc comme ça qu'il se nomme? Eh bien, la môme, lorsque vous le reverrez, faudra lui dire d'éviter, à l'avenir, de porter la main à sa poche revolver quand un type lui demande une allumette.

— Lorsque je le reverrai? Que voulez-vous dire?

Sa voix trembla, soudain effrayée.

— J'ai à terminer une petite affaire avec Monsieur, grondais-je. Allez, ouste, sautez dans le premier taxi venu et filez chez vous, ma petite.

Mon regard fouilla la rue déserte avant de héler l'unique taxi qui longeait lentement le trottoir, attendant mon signal. Mais ce taxi-là n'était pas pour elle, mais pour moi.

— Ah, je vois, vous allez le kidnapper! s'écria-t-elle vivement. Mais n'oubliez pas que, selon la loi fédérale, ce crime est maintenant puni de mort.

— Allons, regagnez vite le night-club et appelez votre taxi avant que je ne vous refroidisse à votre tour, dis-je brutalement. Allez, ouste!

— Vous êtes un gentleman aussi bien qu'un kidnapper à ce que je vois, riposta-t-elle crânement, sans broncher.

— Psst! me lança le chauffeur du taxi sauvagement. Débarrasse-toi de cette femme, et passe-moi ton macchabée.

Je rougis devant son ton impératif. Je ne travaillais pas sous ses ordres. D'autre part, je revenais des jungles brésiliennes où j'avais été à la tête d'une équipe d'ingénieurs, et j'étais donc habitué à donner des ordres et non à en recevoir. Mais j'avalai ma colère et me retournant vers la jeune fille.

je lui saisis le bras juste à temps pour l'empêcher de s'agenouiller à côté de son compagnon.

— Allons, ma petite, assez de rouspétance, filez, et plus vite que ça!

Elle frémit à mon toucher, et se dégagea vivement. Et ce petit geste instinctif me rendit encore plus furieux que je ne l'étais déjà à propos de toute cette louche affaire et de tout ce qui s'y rapportait.

— Allons, décampez, aboyai-je en saisissant à pleins bras le corps de Georges Arnold. Je ne vous veux pas de mal.

Elle ne broncha pas et me regarda avec des yeux furieux.

— Vous regretterez ceci, dit-elle d'une voix égale. Je ne vous oublierai pas.

Et, se détournant brusquement, elle courut vers le night-club.

— Grouille-toi donc, espèce de crétin, cria le chauffeur en ouvrant la porte du taxi. Tu ne comprends donc pas qu'elle est partie chercher du secours?

— Tais-toi, répliquai-je en serrant mon fardeau inerte contre moi et en plaçant un pied sur le marchepied. T'as trop de lippe pour mon goût. C'est moi qui dirige ce boulot.

— Ah vraiment! ricana-t-il en se retournant sur son siège. Eh bien, grouille-toi, et monte avant de te faire pincer. T'as pas besoin que je t'aide?

Le taxi était vide lorsque je l'avais quitté un quart d'heure plus tôt. Mais soudain une main musclée se tendit hors du gouffre noir de l'intérieur, et s'accrocha à mon épaule. Et, en même temps que je me raidissais, effrayé, j'entendis le sifflement de la matraque maniée par le chauffeur. La main qui m'étreignait me tira brusquement en avant à l'instant où l'arme atteignait la base de mon cervelet. Un éclair de lumière orange fusa devant mes yeux et je tombai en avant sur le corps de ma propre victime.

Cela se passait vers une heure du matin. Il faisait grand jour lorsque je sortis du coma. J'étais étendu tout habillé sur un lit dans une chambre à coucher très ordinaire. Mon pardessus minable, mon vieux chapeau, mes fausses moustaches, et mes faux sourcils avaient disparu. J'étais redevenu l'ingénieur Joseph Dunn, qui revenait du Brésil et j'avais la gueule de bois et un mauvais goût dans la bouche.

Je connaissais ces symptômes. Ce n'était pas un simple coup de matraque qui aurait pu me mettre aussi longtemps hors de combat. J'avais été drogué. Sans doute, s'était-il produit

un court-circuit quelconque dans l'affaire où je m'étais si imprudemment embarqué? A mesure que je reprenais connaissance, je sentais la colère me gagner et, tout en poussant un sourd gémissement, je réussis à m'asseoir sur mon lit.

Je perçus un bruit de journal froissé, et un jeune homme, qui devait avoir à peu près mon âge et qui se prélassait paresseusement dans un vaste fauteuil, releva la tête et me dévisagea. C'était un garçon mince et élégant, en bras de chemise; il avait un visage agréable, avec des cheveux noirs et des yeux bleus. Il portait deux étuis à pistolet sous chacune de ses aisselles d'où deux crosses jaillissaient, sinistres.

— As-tu fini ton somme de beauté, vieux frère? demanda-t-il en pliant son journal. Que dirais-tu de déjeuner?

Je secouai la tête et éprouvai aussitôt un élancement tel que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Qui diable êtes-vous? demandai-je avec une feinte politesse.

— T'es mal fichu, hein? dit-il en me lançant un regard critique. Le Sapeur a dû y aller un peu fort. Rien de meilleur que du café noir pour remettre d'aplomb les nerfs de l'estomac. Qu'en pensez-vous?

— Tout d'abord, dis-je en m'agrippant au bord du lit et en laissant mes pieds pendre à terre, je n'aime pas les mystères. Donc si vous ne voulez pas que je démolisse cette pièce en me servant de vous comme d'une massue, vous feriez mieux de parler. Que s'est-il passé?

Il se mit à rire, et son rire avait un ton désagréable comme s'il fut au courant d'une plaisanterie que j'ignorais, ce qui était du reste tout à fait exact.

— Croyez-vous par hasard que ces étuis à pistolet soient de simples ornements? demanda-t-il d'une voix traînante. Un jour, je vous permettrai peut-être de jouer au gorille avec moi et vous verrez ce qu'il vous en coûtera. Mais, auparavant, que diriez-vous de jeter un coup d'œil sur la première page de ce journal? Vous vous trouvez chez des amis, bien que vous n'ayez pas l'air de vous en douter.

Il me lança le journal et se cala ensuite de nouveau dans son fauteuil en me dévisageant d'un air moqueur. Quelque chose dans son regard assuré me poussa à ramasser le journal. Je jetai un coup d'œil sur les manchettes et me raidis tout à coup, car voici ce que j'y lus :

ASSASSINAT DE GEORGES FRANKLIN ARNOLD

Le cadavre de l'héritier des Millions Peabody est découvert dans Central Park dans un taxi abandonné. La police recherche l'assassin.

« Le cadavre de Georges Franklin Arnold, âgé de trente ans, l'héritier de feu Franklin Peabody, a été découvert dans un taxi abandonné près de l'entrée de Central Park donnant sur la Soixante-douzième rue Est, par le gardien Denis Macarthy, et l'agent Tom Burke. La victime avait été abattue par un coup de matraque sur la tête qui lui avait brisé le crâne.

« Le jeune millionnaire avait passé la première partie de la soirée à faire son tour habituel des night-clubs en compagnie de Miss Patricia Ellis, la fille du juge Willard Ellis, qui, d'après la rumeur, était sa fiancée.

« Selon Miss Ellis, au moment où ils quittaient le Night-Club du *Fantôme Vert*, à Harlem, vers une heure du matin, ils furent accostés par un individu qui abattit Arnold d'un violent coup de poing et héla un taxi qui semblait l'attendre. Pour une raison inconnue, le kidnapper permit à la jeune femme de s'enfuir, pendant qu'il jetait sa victime dans le taxi qui démarrait aussitôt.

« Miss Ellis réussit pourtant à déchiffrer le numéro du taxi et téléphona aussitôt à la police. Le numéro correspond avec celui du taxi sanglant découvert dans le Park. La compagnie avait déjà signalé le vol de ce véhicule.

« Le chauffeur régulier a été arrêté mais a pu fournir un alibi irréfutable. Il déclara que le taxi lui avait été volé alors qu'il se trouvait dans un café ouvert la nuit. Toutes les recherches possibles sont faites pour retrouver l'assassin dont Miss Ellis a pu donner une description très exacte. »

Il y avait bien d'autres détails mais à quoi bon en lire davantage? Cela me suffisait. Les noms de Patricia Ellis et du juge Ellis brûlaient mon cerveau comme un acide. Sans doute, poussai-je un gémissement car mon compagnon inconnu parla de nouveau.

— Ça t'a calmé un peu, hein? Hercule? Qu'est-ce que tu as donc fait à cet Arnold, hier soir? Tu as sûrement voulu lui arracher la tête et la lui faire bouffer.

Je froissai le journal et le lançai à terre. L'imbécile que j'avais été! Mais il ne fallait pas pour l'instant que je m'abandonne à la colère.

— Je suis refait, murmurai-je en fixant mon geôlier de mes yeux à demi-fermés. Joe Dunn a été refait comme un innocent. Quelle rigolade, mes amis! Eh bien, mon gars, mets-moi au courant de toute cette affaire, et plus vite que ça.

— Patience, mon ami, patience, me conseilla mon geôlier. Que veux-tu dire par « l'affaire »? N'as-tu pas cogné Arnold de toutes tes forces? Eh bien tu lui as cassé le cou sur-le-champ. Tu es dans de jolis draps et tu as tout bousillé. Tu as de la veine que Bartlett ne t'ait pas encore jeté aux lions — aux flics — pour ton vilain ouvrage. Au lieu de cela, il te protège. Alors tu t'appelles Dunn? Ça tombe bien. Moi, je m'appelle Dolan, mais appelle-moi plutôt Spike. Tu me verras, sans doute, souvent à l'avenir, alors autant commencer tout de suite.

Je grognai sourdement et rejetai furieusement les couvertures. Tout tournait dans mon cerveau sans que je pusse y discerner un sens quelconque.

— Dites donc, Dolan, dis-je d'une voix soudain radoucie. Je ne sais pas le rôle que vous jouez dans cette affaire, mais vous me paraissez savoir pas mal de choses. Donc, si vous ne voulez pas que je vous casse la figure, tâchez de vous mettre en rapport avec Bartlett et dites-lui que je désire le voir, sans tarder.

— Ne vous montez pas comme ça, répondit mon geôlier en ricanant. Bartlett est ici et désire vous voir. Détendez-vous un peu et réfléchissez pendant que je commande votre déjeuner. Vous en avez besoin.

J'avais certainement besoin d'être restauré. Me laissant retomber sur le lit, je pressai mes mains contre mes tempes brûlantes. Dolan se leva et, lorsqu'il me regarda, il y avait dans ses yeux une expression indéchiffrable. Puis, haussant les épaules, il sortit vivement de la pièce.

Fixant le plafond crasseux, je m'efforçai de revoir tous les événements de la journée précédente qui m'avaient conduit à cette impasse, essayant de placer le moindre incident dans le dessin bizarre du puzzle que j'étais appelé à déchiffrer.

Il était clair que j'étais la victime d'un complot. Mais pourquoi? Comment parmi les sept millions de personnes grouillant dans New-York, l'Agence Acmé avait-elle jeté son dévolu sur un étranger comme moi pour servir ses desseins? J'étais certain qu'il ne pouvait s'agir que d'un accident? Ou bien, me trompais-je?

CHAPITRE II

En essayant de débrouiller l'affaire, il était inutile de me reporter plus en arrière que la veille, car, lorsque je débarquai à dix heures du matin du vapeur *Serangeria*, je mettais le pied sur le sol américain pour la première fois depuis des années, huit ans s'étaient écoulés, en effet, depuis ma dernière visite à New-York.

J'étais un étranger dans un pays étranger. Mon aspect n'avait rien de frappant, pas plus que mes modestes bagages, ni le nom d'emprunt dont je me servais. Personne n'était au courant de mes projets; je n'avais pas d'amis, à ma connaissance, et pas d'ennemis à moins que ce ne fût Georges Arnold, maintenant décédé.

Les formalités de la douane furent vite remplies et comme personne ne m'attendait, je ne me pressais pas. Devant Times Square, — ce cœur palpitant de la grande métropole, — je m'arrêtai, un instant, pour me régaler du spectacle et des sons dont j'avais été sevré depuis si longtemps. Peut-être me détachai-je un peu de la foule qui m'entourait, grâce à mon teint bronzé, et à ma carrure musclée, et aussi à la coupe un peu démodée de mon complet sud-américain. Cependant, personne ne parut prêter grande attention à moi. Et je ne parlai à personne, pas même à un agent de ville, avant d'avoir retenu une chambre dans un hôtel moderne à quelques mètres de Times Square.

Je me rasai et pris un bain, puis je déjeunai dans le grill-room de l'hôtel, et regagnai ensuite ma chambre afin d'y réfléchir sur la marche des événements et sur le meilleur plan d'action à suivre. Des nouvelles reçues de ma famille m'avaient ramené un peu tardivement du Brésil, mais un homme ne peut pas quitter son travail dans la jungle; sur l'heure, à cause de ce qu'il a pu lire dans un journal vieux de plus de deux mois.

J'étais plongé dans mes réflexions quand un coup sec frappé à la porte de ma chambre me fit sursauter.

Je l'ouvris et vis sur le seuil un grand garçon musclé, au visage rubicond, vêtu d'un élégant costume gris. Ses petits yeux brillants me percèrent comme des vrilles.

— Je m'adresse bien à M. Joseph Dunn, n'est-ce pas? demanda-t-il avec un aimable sourire.

— En effet, répondis-je très surpris.

— Je m'appelle Henry Bartlett, dit-il en me tendant sa carte de visite. Je représente l'Agence détective Acmé. Me permettez-vous d'entrer?

Je m'écartai sans mot dire et lui fis signe d'entrer. Qu'est-ce qu'un détective pouvait bien vouloir de moi? Refermant la porte, je le suivis jusqu'au milieu de la pièce.

— Voici mes papiers, continua mon visiteur assez sèchement. Veuillez en prendre connaissance, Monsieur Dunn, et je vous expliquerai, en quelques mots, l'objet de ma visite.

Je jetai à peine un coup d'œil sur le portefeuille qu'il me tendait et ne fis aucun geste pour le prendre.

— Examinez-les, je vous en prie, insista-t-il. La proposition que je vais vous faire est assez surprenante, et je veux que vous soyez convaincu de ma bonne foi.

Ainsi pressé, j'examinai avec soin le contenu du portefeuille. L'existence de l'Agence Détective Acmé ne faisait aucun doute. Elle était dûment enregistrée, et son directeur était bel et bien un certain Henry Bartlett. Je regardai mon visiteur de plus près. Bien que, jusqu'ici, j'avais eu peu à faire avec les gens de loi, il me parut le type même du détective qui a réussi. Il était énergique, net, alerte, et sa large bouche aux lèvres minces trahissait à la fois la force et la cruauté.

— Satisfait? demanda-t-il. Ou bien vous faut-il autre chose?

— Ces preuves sont très suffisantes, répondis-je froidement. Mais qu'est-ce que tout cela a à faire avec moi?

— Avez-vous envie de gagner cinq cents dollars? Pour un soir de travail? demanda-t-il. Ou bien vous faut-il davantage?

— Pourquoi faire?

— Pas si vite, Monsieur Dunn. Je vous ai montré mes papiers d'identité. A vous de me montrer les vôtres. Si nous nous asseyions?

Il n'attendit pas ma réponse, mais s'assit tranquillement et tira de sa poche un étui à cigares en cuir et m'offrit un Perfecto coûteux. Je l'acceptai.

— Et maintenant, Monsieur Dunn, il s'agit d'une affaire très délicate et je vais être très prudent, dit-il. J'ai besoin de m'assurer les services d'un étranger, nouveau venu à New-York, et qui réponde à peu près à votre description. Il me faut un honnête homme, capable, et courageux. Vous me

paraissez répondre à ces désiderata. Voyons : vous vous appelez bien Joseph Dunn, vous avez débarqué ce matin même du « Serengaria » venant de la Havane? Avez-vous des pièces d'identité ou des papiers d'affaires, ou votre passeport?

Donc il m'avait déjà fait filer! Le visage inexpressif, je tirai mon portefeuille sans mot dire et le lui tendis. Il l'examina rapidement.

— Hum! voyons, Joseph Dunn, de Marvel, Montana, âgé de vingt-trois ans... Ah! je vois!... Ce passeport vous a été délivré il y a cinq ans. Vous remplissiez, en dernier lieu, le poste d'ingénieur constructeur à la Compagnie de Force Motrice Gonzalez... Eh bien, ces lettres prouvent qu'on vous appréciait là-bas.

— Ils m'apprécient encore, dis-je sèchement. Je suis simplement revenu en congé.

— Je vois. Vous vous rendez dans le Montana?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas de proches parents.

— Etes-vous marié ou fiancé?

— Ni l'un ni l'autre.

— Avez-vous des relations d'affaires à New-York?

— Non.

— Voilà qui est excellent, Monsieur Dunn. Vous ferez très bien mon affaire. Ma proposition vous intéresse-t-elle?

— Dites-moi d'abord de quoi il s'agit, et je vous répondrai.

— C'est juste. Avez-vous jamais entendu parler du millionnaire Franklin Peabody, décédé il y a un an?

Je haussai les épaules pour cacher mon léger tressaillement de surprise.

— Qui n'en a pas entendu parler? répondis-je.

— Eh bien, il est mort depuis près d'un an. Son filleul et neveu Georges Franklin Arnold va hériter sa fortune d'ici quelques jours. Ce jeune noceur dilapidera cet argent aussi vite que l'eau coule à travers un tamis. Ses hommes d'affaires sont très inquiets et ils ont décidé de faire entendre raison à cet enfant prodigue avant de le lâcher au milieu de toute cette fortune.

Ils se sont adressés pour cela à l'Agence Acmé. Nous avons donc décidé d'organiser un faux enlèvement afin d'effrayer un peu Arnold et lui faire comprendre les risques que l'on court lorsqu'on est le maître d'une grande fortune. Or, pour mener cette affaire à bien, il m'est impossible d'avoir recours aux services de policiers ou de véritables détectives. Il me faut trouver un kidnapper qui soit un étranger, mais pourtant un

honnête homme, auquel je puisse me fier et sur qui je puisse compter.

Il s'interrompit un instant et me dévisagea guettant mes réactions.

— Continuez, dis-je.

— Arnold se trouvera ce soir au night-club du *Fantôme Vert* en compagnie d'une femme. J'arrangerai tous les détails. Vous devrez l'aborder au moment où il s'apprêtera à partir, vous le mettrez knock-out et le transporterez ensuite dans une maison à Westchester County où il passera une semaine d'inquiétude. Vous aurez toute l'aide et toute la protection nécessaires, mais c'est vous qui devrez faire le coup. Voulez-vous entreprendre cela pour cinq cents dollars?

— Pourquoi m'avez-vous choisi? demandai-je lentement.

— Voici dix jours que mes agents surveillent les passagers qui débarquent des paquebots, pour découvrir l'homme qu'il nous faut. Vous êtes cet homme. Que dites-vous?

Et voilà succinctement toute l'histoire. Louche? Mais bien entendu que c'était louche, quoique j'obtins par la suite les meilleurs renseignements sur l'Agence Acmé. Et puis, j'avais certaines préventions. Et c'est pourquoi, moi qui avais pourtant suffisamment traîné de par le monde pour être sur mes gardes, je suis cependant tombé en plein dans le panneau.

— Voyons, si je vous comprends bien vous m'offrez votre protection et cinq cents dollars pour mettre ce Georges Arnold knock-out et lui faire passer huit mauvais jours, dis-je lentement, en m'efforçant de conserver mon sérieux. Et c'est tout?

— Précisément.

— Okay, dis-je en ricanant. Je suis votre homme.

— Bon.

Il tira un portefeuille bien garni de sa poche.

— Voici deux cents dollars d'acompte, dit-il. Vous recevrez le reste demain, après le coup. Je passerai vous prendre ici, ce soir, avec des instructions et vous mènerai au Fantôme Vert.

Ce disant, il me tendit deux billets de cent dollars et se leva pour partir. Je ne lui demandai pas de contrat par écrit pour des raisons personnelles. Je ne pensais pas en avoir besoin. Mais j'agis comme le plus parfait des imbéciles. Après le départ de Bartlett, j'appelai la Préfecture de Police et vérifiai si Bartlett avait bien une licence d'agence. Puis je cherchai dans l'annuaire le numéro de l'Agence Acmé et le sonnai. A la voix féminine qui me répondit, je posai deux ou trois questions au sujet de l'agence, questions qui correspon-

daient aux détails contenus dans les papiers de Bartlett et je demandai la description du directeur. Je venais de l'obtenir, jusqu'au porte-cigares de cuir, lorsque la voix me dit :

— Un instant, s'il vous plaît. M. Bartlett vient de rentrer. Je vous le passe.

— C'est vous Dunn? demanda la voix de Bartlett avant qu'il me fût possible de raccrocher le récepteur. J'ai bien pensé que vous voudriez vérifier mes dires. Alors je suis revenu tout droit au bureau attendre votre communication. Etes-vous rassuré?

— Oui, grognai-je, très dépité.

Et je raccrochai sans autre façon.

Mais je ne l'étais pourtant pas tout à fait. C'est pourquoi je me rendis à la banque la plus proche et présentai un des billets au caissier.

— Un de mes amis m'a affirmé que ce billet était faux, dis-je. Veuillez me dire si c'est exact.

Le caissier me lança un regard perçant et examina le billet avec soin. Il se référa à un petit carnet rempli de chiffres qu'il avait près de lui, et soumit le billet à une ou deux épreuves. Puis il eut un large sourire.

— Je voudrais bien en avoir des milliers comme celui-ci, déclara-t-il. Votre ami s'est moqué de vous.

J'étais maintenant pleinement rassuré. Qui ne l'eût été à ma place? Et puis, je croyais savoir beaucoup de choses que personne d'autre ne soupçonnait. Je rentrai donc à l'hôtel afin de revoir mes projets et ce fut avec un véritable plaisir que j'introduisis ma nouvelle tâche dans le plan général de mes occupations.

Bartlett passa me prendre vers neuf heures et me donna des instructions explicites. Il me fit promettre d'être prudent et m'affubla d'un déguisement ridicule. Puis, il me mena jusqu'à Harlem où il me laissa après m'avoir assuré que le chauffeur de taxi était un de ses détectives. Tout s'était passé exactement comme il l'avait prévu, sauf que la jeune fille accompagnant Arnold n'était ni une actrice ni une danseuse. Et puis, comment expliquer cette main inconnue qui m'avait saisi pendant que le chauffeur m'assénait un coup de matraque sur la tête?

Et me voilà, prisonnier dans une misérable chambre, quelque part dans New-York, pendant que vingt mille policiers me recherchent pour assassinat! Ah! j'avais bel et bien donné dans le panneau! Mais je ne comprenais toujours rien à l'affaire. A moins qu'Henri Bartlett connût certains détails que

j'étais bien certain qu'il ignorait. En tous cas, il me fallait à tous prix le voir sans plus tarder.

Ayant ressassé ces faits sans être pour cela plus avancé qu'auparavant, je compris que ce n'était pas le moment de me laisser aller à la panique. Dolan ouvrit brusquement la porte et je compris qu'il m'avait guetté par le trou de la serrure.

Il entra et s'effaça. Il était suivi par un deuxième personnage portant un plateau sur lequel était disposé un déjeuner complet. Je reconnus mon ami le chauffeur de la veille.

— Vous! grondai-je en me dressant d'un bond. Nous avons un compte à régler nous deux!

— Du calme, Dunn, conseilla Dolan. N'oubliez pas que vous devez déjà une assez lourde dette à la société.

Je l'ignorais; je fixais la mince silhouette du serveur, son nez tordu, ses yeux plats et brillants; il portait un complet bien ajusté, mais il affectionnait les grands carreaux et les couleurs voyantes. Il me rappelait un serpent corail et je le soupçonnais d'être tout aussi mortel.

— Alors c'est vous le Sapeur? dis-je. Vous avez mieux réussi avec Georges Arnold qu'avec moi.

Le Sapeur ne répondit pas à cette saillie. Il plaça, sans mot dire, le plateau sur la table, et approcha une chaise. Mais, il avait soin de ne pas s'interposer entre les pistolets de Dolan et moi.

— Alors vous êtes un des détectives de l'Acmé, continuai-je d'un ton insultant. Où donc Bartlett recrute-t-il ses détectives? Au bloc?

Le Sapeur enleva la serviette recouvrant le plateau et s'écarta tout en la pliant. Mais il demeura silencieux.

— Le déjeuner est servi, annonça Dolan laconiquement. Verse-lui du café, Sapeur. Il en a besoin.

— Et n'oubliez pas d'y ajouter quelques gouttes de drogue, dis-je. Ou bien peut-être préférez-vous me réserver un coup de matraque?

Le Sapeur se tourna furieusement vers Dolan.

— Fais-le taire, Dolan, dit-il, les doigts crispés. Je n'écouterai pas plus longtemps ses remarques.

— Tais-toi, Dunn, dit Dolan. Autant te faire à l'idée du Sapeur Jackson. Car désormais vous allez vous voir très souvent.

— Je l'ai déjà vu une fois de trop, ripostai-je. Pourquoi ne pas le laisser m'attaquer? Je l'attends.

— Ne lui réponds pas, Sapeur, conseilla Dolan. Il a mal aux cheveux. Mais ça ira mieux lorsqu'il aura digéré sa colère. Allons, Dunn, venez à table et mangez. Bartlett va venir vous voir d'ici un instant.

— Ecoute-moi, dit le « Sapeur », d'un ton de lassitude. Mets-toi dans la tête que c'est toi qui as descendu Georges Arnold. Nous te couvrons, c'est tout. Ecris une lettre au Président de la République si le cœur t'en dit, mais fiche-moi la paix.

Il me fut impossible de manger quoi que ce soit, mais j'avalai deux grandes tasses de café.

— Ma tête me fait l'effet d'être aussi grande qu'un tonneau, dis-je en essayant un nouveau filon. Ne pourrait-on pas avoir un peu d'air?

— Certainement, répondit Dolan avec obligeance. Ouvre les deux fenêtres, Sapeur. Nous sommes au troisième et il n'y a pas d'échelle de secours, Dunn. Alors ne vous faites pas d'illusions. Du reste, vous feriez mieux d'écouter ce que Bartlett a à vous dire, et, ensuite, si vous désirez toujours partir, eh bien, personne ne vous en empêchera.

CHAPITRE III

L'air m'aida à me remettre. Dolan me lança un paquet de cigarettes et j'en grillai une. Je me sentais un peu mieux quand Bartlett entra enfin, d'excellente humeur.

— Bonjour, Dunn, dit-il gaîment. J'espère que vous allez mieux? Vous avez certainement bousillé l'affaire hier soir.

Je rougis et me levai, menaçant. Dolan et le Sapeur m'encadrèrent aussitôt et me firent retomber sur le lit. Bartlett leur fit signe de s'éloigner.

— Bartlett, ne vous faites aucune illusion, m'écriai-je. Vous m'avez roulé et je me suis laissé faire comme le premier des imbéciles. Je le reconnais. Vous me tenez sous la menace d'être accusé d'assassinat; je suis un étranger à New-York. Je n'ai pas d'amis et je pense que vos lascars ont pris tout l'argent que j'avais sur moi. *Mais je sais que je n'ai pas tué Georges Arnold*, et vous n'allez pas m'enfoncer cette idée dans la tête pour essayer de me confondre. Et maintenant, parlez.

— Okay, sourit Bartlett qui ne parut même pas irrité de ma tirade. Admettons que vous n'ayez pas tué Arnold. Pourrez-

vous cependant le prouver à la police? Et savez-vous qui l'a tué?

Il prit une chaise et alluma tranquillement un cigare tout en me laissant digérer sa dernière question. Dolan regagna son fauteuil, et le Sapeur s'appuya patiemment contre le mur, près de la porte.

— C'est précisément là où vous entrez en jeu, dis-je violemment. Peut-être allez-vous m'expliquer cette affaire tranquillement, ou bien devrais-je vous obliger à le faire. Qu'en dites-vous?

— Vous parlez un peu fort pour un homme qui se trouve dans une fichue impasse, dit Bartlett. Asseyez-vous et soyez raisonnable. Voici la situation. Vous êtes l'homme qui a attaqué le jeune Arnold. Vous l'avez frappé devant un témoin digne de foi, et vous l'avez ensuite chargé dans un taxi. Arnold est mort et vous avez disparu. Si je vous jetais à la rue, vous y seriez aussitôt arrêté pour assassinat. Vous n'avez que votre parole contre la réputation bien établie de l'Agence Acmé. Et je vous jure que c'est une excellente réputation! Ainsi, vous vous trouveriez dans de très vilains draps. Si je me retourne contre vous, vous êtes perdu. Sachez qu'en cet Etat, l'assassinat est puni *de mort*.

Il s'interrompit pour examiner le bout d'un nouveau cigare; puis, ses yeux perçants se posèrent de nouveau sur moi.

— Alors? grondai-je.

— Alors... parlons.

— Je vous écoute.

— Bon! Hier, je ne vous ai pas raconté toute l'histoire. En voici la fin. Franklin était un veuf sans enfants, mais il avait deux neveux au lieu d'un seul : les orphelins de ses deux sœurs. Georges Arnold était un de ces neveux, l'autre s'appelait Dexter Donahue. Il y a environ dix-huit ans, le vieillard prit les deux garçons chez lui pour les élever. Ils avaient alors douze et dix ans. Nous ignorons comment les deux cousins s'entendirent, mais ils passèrent près de dix ans chez leur oncle. Puis, lorsque le jeune Donahue eut environ vingt ans, son cousin qui était aussi son aîné, l'accusa de vol, et provoqua ainsi sa disgrâce. Donahue fut déshérité par son oncle et disparut, et Arnold devint le chouchou du vieux Peabody.

« Puis, Arnold se mit à boire. Il courtisa la fille d'un vieil ami de Franklin Peabody, le juge Willard Ellis. Peut-être avez-vous remarqué ce nom dans le journal de ce matin? En tous cas, un soir, étant fort éméché, Arnold avoua à Patricia

Ellis qu'il avait accusé à tort son cousin. La jeune fille l'obligea à faire immédiatement des aveux complets devant le juge Ellis et le vieux Peabody.

« Le résultat fut que Peabody revisa son testament et nomma le disparu, Dexter Donahue, son principal héritier. Cela se passait il y a environ deux ans. Et il s'adressa à l'Agence Acmé pour retrouver Dexter Donahue. J'avoue que nous sommes très forts mais nous ne pouvons tout de même pas accomplir des miracles. Nous ne l'avons pas retrouvé. Le milliardaire est mort voici un an, en laissant ses affaires très embrouillées. Son testament ne devait être ouvert et homologué qu'un an après sa mort et, pendant ce temps, toutes les recherches possibles devaient être faites pour retrouver son neveu disparu. Or, cette année sera écoulée la semaine prochaine, et Georges Arnold aurait hérité toute la fortune de son oncle si vous ne l'aviez pas... pardon! s'il n'avait pas eu un accident fatal, la nuit dernière.

« Or, que va devenir la fortune Peabody, maintenant que le dernier héritier survivant est mort? Elle sera partagée en fondations et en donations. Une bien sale façon de disposer d'une fortune! Et voilà où nous intervenons. Je ne permettrai pas cela; Dexter Donahue va reparaître à temps pour sauver la vieille demeure familiale des Peabody. Et c'est *vous* qui allez être Dexter Donahue. »

Il s'arrêta dramatiquement, me désignant du bout de son cigare. Puis, il se mit à tirer dessus rapidement afin d'en rallumer l'étincelle mourante. Je le dévisageai, les yeux écarquillés.

Enfin, je réussis à prononcer quelques mots.

— Perdez-vous la tête? demandai-je. .

— Autant qu'un renard, répondit-il avec un sourire.

— Mais pourquoi m'avez-vous choisi, *moi?* Je n'y comprends rien.

— Je vous ai dit hier qu'il me fallait un étranger de votre âge et de votre apparence. Voilà pourquoi vous passerez pour l'héritier disparu. Après huit ans d'absence, personne ne trouvera de différence entre vous et le vrai Donahue. Donc, maintenant, nous allons vous faire quitter New-York en cachette, vous donner tous les renseignements nécessaires pour vous permettre de jouer convenablement votre rôle. Et, ensuite, vous reviendrez dans deux jours juste à temps pour verser un pleur sur le cercueil de votre cousin, vous installer, et recevoir votre héritage des mains des hommes d'affaires. En même temps, vous aurez ainsi un alibi parfait, en ce qui concerne

l'assassinat d'Arnold. Rien ne saurait être plus simple. Alors, vous comprenez?

— Pas tout à fait encore, répondis-je.

— Ça viendra. C'est votre seule chance, Dunn. Jouez franc avec nous et nous vous protègerons automatiquement contre les conséquences de l'affaires d'hier soir. Refusez, et vous allez tout droit à la chaise électrique. Si nos plans échouent, vous irez simplement en prison pour usurpation de nom et fraude. Si les choses marchent, et j'en fais mon affaire, vous jouerez sur le velours pour le reste de votre vie. Des deux façons, vous évitez la chaise. Vous avez tout à gagner et rien à perdre.

Je commençais peu à peu à y voir clair, mais tous les points de l'affaire ne m'apparaissaient pas encore très nettement, et il restait encore pas mal de choses sur lesquelles je désirais réfléchir.

— Alors toute l'histoire d'hier soir n'a été qu'une excuse pour m'acculer dans cette impasse, dis-je lentement.

— Précisément, admit Bartlett sans sourciller. Il m'était impossible de vous faire ma véritable proposition avant d'avoir les moyens d'exercer sur vous une pression suffisamment forte. Il me fallait, pour jouer le rôle de l'héritier disparu, un type convenable, mais que je pourrais cependant faire marcher à ma guise. Vous êtes assez intelligent pour comprendre cela.

— En effet, dis-je amèrement. Je suis encore capable de me rendre compte de ce que vous m'avez fait. En somme, vous vous êtes servi de moi pour attirer Georges Arnold vers la mort.

— Ne vous montez pas la tête, Dunn, conseilla Bartlett. Rien n'est plus facile que de faire tuer quelqu'un. Il est moins facile de se tirer des pattes après le crime. Arnold aurait pu être refroidi cent fois sans que nous eussions eu besoin d'avoir recours à vous, mais il me fallait pouvoir exercer une emprise solide sur l'homme qui allait servir de doublure à Dexter Donahue.

— Mais pourquoi avez-vous tué Arnold, si ce Donahue est l'héritier principal?

— Je vous ai déjà dit une de mes raisons. L'autre est qu'Arnold était la seule personne qui eût infailliblement reconnu un imposteur. Voilà toute l'affaire.

— Et quel bénéfice espérez-vous en tirer? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Nous parlerons de cela plus tard, mais je veux bien jouer

cartes sur table. Voilà. Vous aurez un certain temps pour convertir votre héritage et me le transférer. Il faudra hâter les choses. La succession est d'environ deux millions de dollars; le transfert prendra donc sans doute environ un an. Je vous laisserai pour votre peine un joli pécule et la demeure ancestrale de la Cinquième Avenue. Ne trouvez-vous pas que c'est un salaire royal pour une besogne d'une année?

— Et si le vrai Donahue revenait au milieu de l'affaire, à supposer que nous réussissions à faire accepter cette substitution de personnes?

— Il ne reviendra pas. Je me suis bien documenté avant d'entreprendre cette affaire. Donahue est mort.

— Qu'en savez-vous?

— J'ai retrouvé sa trace. La disgrâce qu'il avait encourue par son soi-disant abus de confiance était telle que même la famille de son père en Californie s'est refusée à le recevoir lorsqu'il s'est présenté chez elle. Après avoir passé un an sur la Côte, il s'est rendu dans le Nevada, et le dernier rapport que j'ai reçu, à son sujet, m'a prouvé qu'il avait été tué au cours d'une rixe dans un camp de mineurs, il y a cinq ans de cela. Donc pas de danger qu'il nous ennuie.

— Aviez-vous fait part de cela à M. Peabody?

— Je n'ai su ce détail qu'après la mort du vieux bonhomme, déclara Bartlett sans sourciller. C'est pourquoi son testament ne fut pas modifié, et, ainsi, je conçus le projet de m'approprier la succession.

— Mais pourquoi êtes-vous si certain que je me tirerai convenablement du rôle que vous voulez me faire jouer?

— Parce que personne ne se souviendra bien de Dexter Donahue, sauf le Juge Ellis et, peut-être, sa fille, bien qu'il y ait huit ans depuis qu'ils l'ont vu pour la dernière fois. Et un garçon de vingt ans change beaucoup en huit ans... Quant aux détails, j'ai des spécimens de son écriture, je connais son histoire, ses habitudes, je possède ses photographies, j'ai tout ce qu'il faut pour vous documenter. Il a même suivi des cours d'ingénieur à l'Université de Columbia, et vous êtes vous-même ingénieur.

« Vous êtes vraiment fait sur mesure pour remplir ce rôle. Maintenant que je vous tiens, il s'agit simplement d'expliquer le laps des cinq dernières années, et votre propre vie pendant ce temps, légèrement modifiée, fera fort bien l'affaire. Personne ici ne connaît Joseph Dunn. Il ne peut donc pas y avoir de malentendu. J'ai songé à tout.

— Mais qu'est-ce qui m'empêchera de me retourner contre vous et vous dénoncer une fois que je serais solidement installé dans la place? demandais-je.

— Simplement la petite histoire de chantage à l'assassinat, répondit-il avec un sourire glacial. Il m'est possible, d'un instant à l'autre, de produire suffisamment de preuves pour vous faire condamner. L'arme du crime, maculée de sang et de cheveux provenant de la tête d'Arnold ne porte pour toutes empreintes que les vôtres. Inutile de vous dire qu'elle se trouve en lieu sûr.

— Assez fort, concédai-je. Vous avez en effet songé à presque tout. Mais vous avez négligé un détail important. Vous m'avez dit qu'Arnold serait accompagné d'une actrice hier soir, au lieu de quoi il se trouvait avec Patricia Ellis, une amie intime de la famille Peabody. Elle m'a dit qu'elle se souviendrait de moi. Donc à l'instant où ses regards se poseront sur moi, lorsque je personnifierai Dexter Donahue, elle se mettra à crier si fort que je serai démasqué en un clin d'œil. Vous voyez que vous avez commis un assassinat pour rien, Bartlett.

Ses sourcils se froncèrent menaçants, mais il me répondit pourtant d'un ton égal.

— Ne commettez pas l'erreur de m'accuser une deuxième fois d'assassinat, Dunn. Cela me déplaît. C'est *vous* qui êtes le criminel, pas moi. Je vous ai dit que j'avais songé à tout. Pourquoi donc croyez-vous que je vous ai affublé de ces vieux habits et de ces fausses moustaches, et vous ai recommandé de déguiser votre voix? Je savais que la petite Ellis serait avec Arnold. Elle n'oubliera jamais les traits du voyou qui a tué son compagnon, mais elle ne vous reconnaîtra pas, sous votre véritable aspect. Car vous êtes vraiment un assez beau garçon, Dunn, quand vous êtes en toilette. Je poserai le décor qui vous permettra de faire un retour triomphal, et Miss Ellis ne saura que faire pour se montrer aimable envers vous. Il est vrai qu'elle avait autrefois une sœur aînée, qui, ainsi qu'Arnold, eût facilement découvert la substitution, mais celle-ci ne fait plus partie du tableau. Je ne vous ai pas parlé d'elle, n'est-ce pas?

« Eh bien! vous apprendrez, en étudiant votre rôle, ce qu'il vous est nécessaire de savoir sur tout le monde. Mais, mettez-vous bien ceci en tête : si jamais vous ruez dans les brancards, ce sera pour moi un jeu d'enfant de vous faire revêtir votre costume d'hier soir, et de vous traîner devant Patricia Ellis pour qu'elle vous identifie. Et voilà qui est dit, mon jeune ami.

C'était exact. Bartlett avait tissé sa toile autour de sa victime avec un soin et une ruse dignes de Machiavel en personne.

— J'ai toujours ouï dire, remarquai-je avec amertume, que les agences de détectives privées étaient louches. Mais votre boîte est bien la plus infâme dont j'ai jamais entendu parler. Quant à vous, Bartlett, vous êtes certainement le plus sale bandit que j'aie jamais rencontré. Et j'en ai vu cependant pas mal dans mon temps, mais comparé à vous, un gangster ordinaire est un vrai gentilhomme. Du moins, il ne prétend pas être autre chose.

— Pour deux millions je puis vous permettre de me parler ainsi, répondit Bartlett suavement. Continuez. Débarrassez-vous de tout ce que vous avez à dire.

J'étouffais de rage. Puis, j'esquissai un geste de désespoir. J'étais bel et bien pris au piège.

— A quoi bon? gémis-je. Vous me tenez.

— Bien parlé, dit Bartlett en hochant la tête. Alors, vous jouerez franc jeu?

— Puis-je faire autrement? dis-je avec une feinte résignation.

Tous trois parurent se détendre soudain, car, de ma décision, dépendait le succès ou l'insuccès de leur plan.

— Okay, continua Bartlett vivement. Et n'oubliez pas ceci. A partir de cet instant, il ne vous faudra jamais dire un mot contre moi ni contre l'Agence Acmé. Vous ne devez jamais témoigner le moindre ressentiment contre moi lorsque nous nous rencontrerons en public. Vous surveillerez étroitement votre langage et vos actes parce qu'il y va de votre vie et que je ne tolérerai rien d'équivoque. J'ai dépensé trop de temps et d'argent à préparer ce coup et je mise dessus toute ma fortune personnelle. Je ne suis pas homme à me laisser duper. Est-ce clair?

— Comme de l'eau de roche, dis-je.

— Vous montrez du bon sens. Je savais que je ne m'étais pas trompé en vous choisissant. J'ai une valise pleine de documents que vous allez pouvoir potasser à loisir. J'espère que vous avez une bonne mémoire?

— Elle ne m'a pas encore fait défaut, répondis-je sèchement. C'est mon jugement qui est mauvais. Ainsi, il me semble que vous me devez encore trois cents dollars que vous deviez me payer aujourd'hui.

Bartlett me lança un regard perçant; puis, il se mit à rire.

— Vous ferez l'affaire, déclara-t-il en tirant son portefeuille.

Je ne me trompe jamais. Voici votre argent bien que vous n'en ayez pas besoin. Vous allez rouler sur l'or d'ici quelques jours. Et, à propos, toutes vos affaires personnelles sont intactes. J'ai simplement pris la liberté de faire chercher vos bagages à votre hôtel et d'en effacer toutes les marques d'identification. Bien entendu, j'ai mis votre passeport et vos papiers en lieu sûr. Joseph Dunn est mort. Dès cet instant, vous vous appelez Dexter Donahue. Ce soir, vous serez transporté secrètement à Chicago par avion privé, afin de pouvoir en revenir publiquement, au grand jour. Après ce soir, je ne vous reverrai plus avant que vous ne soyez établi chez vous. Mais ne commettez pas l'erreur d'essayer de me fuir. L'Agence Acmé est très compétente. Vous me comprenez à demi-mot, j'espère?

J'inclinai la tête, sans parler.

— Bon, reprit-il. Maintenant que nous nous comprenons, tout marchera à merveille. Je me mettrai en contact avec vous plus tard et vous communiquerai mes impressions. Dès que vous serez « chez vous », vous engagerez Dolan comme valet de chambre, et le Sapeur comme chauffeur. Je pense que cela ne vous ennuiera pas d'avoir des amis à votre service? Et maintenant, je vous conseille de vous reposer jusqu'à ce que je vienne vous chercher ce soir. Vous pourriez commencer à lire l'histoire de votre passé. Donnez-lui ce portefeuille, Dolan. Adieu, monsieur Donahue.

Je les regardai sortir l'un après l'autre. Puis, me jetant sur mon lit, je m'enfouis le visage contre l'oreiller et j'étouffai le rire irrésistible qui me secouait. Etais-je fou? Sans doute, lorsque Bartlett avait mentionné pour la première fois les noms de Franklin Peabody et de Georges Arnold, j'avais eu la meilleure raison du monde pour accepter sa proposition insensée au lieu de l'étendre sans connaissance sur le tapis. Mais je ne m'attendais guère à recevoir pareil choc en retour. *Car j'étais vraiment Dexter Donahue!*

CHAPITRE IV

Je regagnai New-York dans un avion luxueux à temps pour assister à l'enterrement de Georges Arnold. Bien entendu, j'étais bouleversé par la mort de mon cousin et par le triste rôle que j'avais joué dans l'affaire, mais à quoi bon pleurnicher maintenant?

J'avais littéralement saisi au vol l'offre de Bartlett de « travailler » Arnold seul à seul pendant une semaine! Et j'avais, certainement, eu l'intention de lui faire passer certains mauvais moments pour le punir de la façon dont il m'avait traité jadis. Cela devait lui arriver un jour ou l'autre, et je savais qu'il ne l'ignorait pas. Mais je ne l'aurais jamais blessé et encore moins tué, car Georges n'était pas un mauvais type, au fond. En dépit de ce que Bartlett avait dit de lui, il avait simplement été un peu faible. Bien entendu, j'avais été très coupable, et je fus le premier à admettre que j'avais eu tort. Mais j'étais revenu du Brésil tout exprès pour avoir une explication avec mon cousin, car j'ignorais que Georges Arnold eût confessé son infamie à Pat Ellis, que l'oncle Franklin m'avait nommé son héritier principal, et que des détectives me recherchaient un peu partout.

Perdu dans la jungle brésilienne, je n'avais appris la mort de mon oncle qu'il y avait deux mois à peine. C'était donc le moment ou jamais, pour Georges, de me réhabiliter. J'étais revenu dès qu'il me fut possible d'obtenir un congé. Je n'avais pas cependant lâché ma situation, car j'avais terminé mes études d'ingénieur à Rio de Janeiro, et j'avais appris à aimer le travail.

En revenant pour me justifier, je ne pouvais oublier un rire méprisant de femme qui résonnait encore dans mon souvenir. Je voulais pouvoir enfoncer, dans la belle gorge de cette femme, la preuve de mon innocence et puis me moquer farouchement d'elle lorsqu'elle se rendrait compte qu'elle avait épousé le véritable voleur. Car je ne doutais pas que Georges eût épousé Mona Ellis.

C'était peut-être une idée folle, mais je m'étais persuadé que j'aimais encore la fille aînée du juge Ellis. Et c'est pourquoi j'étais revenu et m'étais laissé entraîner dans cette louche affaire. Mon seul avantage était que personne ne savait que j'étais *vraiment* Dexter Donahue, mais, si quelqu'un l'apprenait par hasard, avant que je fusse prêt à agir, alors mon affaire était réglée.

Me conformant aux instructions de Bartlett, je télégraphiai de Chicago, aux exécuteurs testamentaires de mon oncle Peabody, que j'avais lu dans les journaux le récit de la mort dramatique de Georges Arnold, apprenant, en même temps ainsi, la mort de l'oncle Franklin, et que je rentrais aussitôt à New-York. Seul et sans escorte, mais bien convaincu que l'Agence Acmé me faisait consciencusement filer, je pris un taxi à l'aéro-

port et me fis conduire directement à la vieille maison des Peabody.

L'ancienne demeure en pierre qui donnait sur Central Park Est avait trois étages, et paraissait encore un peu plus vétuste et digne qu'autrefois. C'était une des rares demeures particulières, dont le nombre décroît sans cesse, qui subsistaient encore en haut de la Cinquième Avenue.

J'éprouvais une vague mélancolie en laissant retomber le vieux heurtoir de cuivre contre la porte massive. Je ne crois pas que je m'étais jamais senti aussi seul, aussi dépourvu d'amis qu'à ce moment.

Les documents que Bartlett m'avait remis m'avaient appris peu de choses, sauf quelques incidents d'importance secondaire que j'avais oubliés. Mais le détective, lui, m'avait appris beaucoup. Il m'avait même parlé de choses qu'il n'avait aucune raison de savoir, même s'il avait travaillé depuis plus de deux ans pour l'oncle Franklin. Comment, par exemple, un détective privé pouvait-il me dire les contenus exacts d'un testament si celui-ci n'avait pas encore été ouvert ou homologué?

Les exécuteurs testamentaires, Martin et Graham, avaient été les avoués et les conseillers financiers de l'oncle Franklin depuis que ce dernier s'était retiré de la vie publique. Etaient-ils aveugles ou endormis, ou bien au contraire participaient-ils au jeu de Bartlett? Et quel était le rôle de Willard Ellis, le juge de la Cour chargée de la vérification des testaments?

Qui d'autre, à part Bartlett, avait fait partie du cercle intime de mon oncle au cours des dernières huit années? Comment allais-je pouvoir pénétrer dans ce dédale et séparer les brebis des loups, tandis que l'ombre de la chaise électrique s'allongeait sur mes épaules? C'était vraiment une guigne noire de me trouver, malgré moi, mêlé à pareille combine.

La domesticité de la vieille demeure avait changé, grâce aux soins que Bartlett avait dû prendre pour qu'il ne demeurât aucun ancien serviteur autour de l'homme qu'il avait choisi pour doubler Dexter Donahue. Car je me doutais que le complot se tramait depuis des mois, peut-être même depuis des années.

Un maître d'hôtel impeccable, au visage solennel, vint m'ouvrir. Il avait de grandes dents de cheval. Jamais je n'en avais vu d'aussi longues. Il m'introduisit dans l'antichambre, dont je me souvenais si bien, avec son grand escalier d'acajou,

sur la rampe duquel Georges et moi avions si souvent glissé dans notre enfance.

— M. Dexter Donahue, dit-il en répétant le nom après moi avec autant d'expression qu'un acteur amateur. Très bien, Monsieur. M. Martin attend Monsieur dans la bibliothèque.

— Encore un employé de chez Acmé, hein? dis-je négligemment en lui tendant mon chapeau et mon pardessus.

Il tressaillit légèrement.

— Pardon, Monsieur?

— Peu importe. Mes bagages sont dans le taxi. Allez les chercher, Tête de Cheval, et payez le chauffeur. Je vous réglerai plus tard.

— Bien, Monsieur. Et je ferai remarquer à Monsieur que je m'appelle Jenkins, ajouta-t-il d'un air de dignité outragée.

— Pour moi vous êtes, et resterez, Tête de Cheval, déclarai-je catégoriquement.

— La bibliothèque se trouve à gauche, Monsieur, dit-il en s'empressant d'ouvrir la porte devant moi.

Je le repoussai d'un coup d'épaule et lui indiquai la rue. Cette bibliothèque avait été témoin de ma plus grande humiliation, ainsi que de mes souvenirs les plus précieux. De fait, la bibliothèque d'oncle Franklin avait été le cœur même de la maison. J'y pénétrai d'un air de défi.

L'odeur familière des vieux volumes et du vieux cuir qui m'accueillit dès le seuil, réveilla en moi des souvenirs poignants, et ma gorge se serra, malgré moi, car l'oncle Franklin s'était montré très bon et très affectueux envers le petit orphelin que j'étais jusqu'au jour où... Oh! au diable les souvenirs!

Peter Martin, aux cheveux blanchissants, était assis devant le vieux bureau de chêne massif sur lequel mon cousin et moi avions si souvent fait parader des soldats de plomb les jours de pluie. Des lunettes impeccables étaient perchées sur son nez mince et aristocratique. Oui, c'était bien le même homme tranquille et grave que j'avais parfois surpris en conversation avec mon oncle.

Mais je n'avais jamais rencontré Graham, son associé.

— Monsieur Martin? dis-je en avançant vers lui, comme il se levait courtoisement. Je crois bien que vous ne vous souvenez pas de moi. Je suis Dexter Donahue.

— Mais naturellement.

Il esquissa un sourire et serra mollement ma main, tout en me dévisageant fixement.

— Oui, vous êtes Dexter, mais je ne vous aurais jamais

reconnu en d'autres circonstances. La jeunesse change beaucoup plus vite que l'âge mûr. Je suis heureux de vous voir, jeune homme. Asseyez-vous. J'ai reçu votre télégramme et désire vous parler avant que vous ne voyiez personne d'autre. Où diable étiez-vous? Ne savez-vous pas que depuis plus de deux ans nous battons le pays pour vous retrouver?

— Non, Monsieur, répondis-je sincèrement.

Et j'ajoutai aussitôt :

— J'étais dans la région montagneuse de Montana où, depuis cinq ans, j'ai installé des fils de haute tension pour la Compagnie de force motrice du Sud-Ouest. J'ai lu la nouvelle de la mort de Georges dans un journal de Butte, et ce furent les premières nouvelles que je reçus de ce qui s'était passé ici. J'ai un peu hésité à revenir, mais j'ai estimé que c'était mon devoir. Vous êtes bien aimable d'être venu ici. Je suis un véritable étranger.

— Ah! en effet, les années ont amené bien des changements, soupira-t-il. Ce doit être très dur pour vous de trouver pareille tragédie à votre retour, après être parti sous ce déplorable nuage.

— Je vous en prie, pas de sentiment, dis-je sèchement. Vous me feriez pleurer. Quelles nouvelles du « déplorable nuage »? Peut-être ai-je eu tort de revenir. Dites-moi les faits, tout crus, sans ambages. Quelle est ma situation? Je ne suis plus le garçon douillet et susceptible qui s'est enfui, voici huit ans. Je puis tout supporter.

— Oui, répondit-il en hochant la tête. Je crois en effet que vous pouvez tout supporter. Heureusement, vous n'avez rien à redouter en ce qui concerne cette ancienne histoire. C'est même la raison pour laquelle nous vous cherchons depuis si longtemps. Mais je préfère ne pas en parler pour le moment. Je crois comprendre que M. le Juge Ellis désire revoir tout cela avec vous. Il vous suffira de savoir que vous avez été magnifiquement justifié aux yeux de votre oncle. Etant donné les très pénibles circonstances actuelles, insisterez-vous pour une réhabilitation publique?

— Peut-être pas, répondis-je. Pourtant, j'aimerais connaître les détails de l'affaire.

— Vous les aurez dès ce soir.

Il hocha la tête tout en jetant un coup d'œil sur sa montre.

— En attendant, l'enterrement de ce malheureux Georges Arnold aura lieu cet après-midi, à trois heures. Il est déjà une heure. Désirez-vous déjeuner?

— Merci, j'ai mangé en avion, répondis-je avec une impatience mal dissimulée, brûlant d'avoir d'autres renseignements maintenant que je m'étais assuré que Bartlett avait dit la vérité.

— Parlons un peu, continuai-je. Parlez-moi de l'oncle Franklin. Je ne savais même pas qu'il était mort.

— Vous vous souvenez, cependant, que votre oncle était d'une santé très fragile depuis plusieurs années. Voici quinze ans que M. Graham et moi nous occupons de ses affaires. Je crois que cette lamentable histoire l'avait beaucoup éprouvé. Vous aviez toujours été son neveu préféré. En tout cas, il s'est éteint paisiblement, il y aura un an la semaine prochaine. C'est le cœur qui a flanché à la fin.

« Son seul regret fut de ne pas vous avoir retrouvé avant sa mort. En fait, il ne cessa jamais d'espérer que vous reviendriez un jour ou l'autre, et c'est pourquoi il prit ces dispositions en ce qui concerne son testament. Il ordonna que les recherches entreprises pour vous retrouver fussent poursuivies sans interruption pendant toute l'année qui suivrait sa mort, et qu'un an entier s'écoulât avant que son testament fût ouvert ou homologué.

« Fait bizarre, ce délai expire la semaine prochaine. Pour vous mettre à l'aise, je vous dirai, tout à fait confidentiellement, que vous êtes l'héritier principal. Mais je vous prie de garder ce renseignement pour vous car il n'est pas encore connu du public. »

C'est ce qu'il croyait. Mais je me bornai à lui répondre respectueusement :

— Entendu. Et merci. Mais, à propos de l'oncle Franklin, que furent ses derniers moments?

— Je crois que je vous adresserai à une autre personne pour cela, dit-il lentement. A une personne qui fut constamment aux côtés de M. Peabody pendant ses derniers instants, et qui lui fut d'une grande consolation pendant les derniers mois de sa vie. Je veux parler de Patricia Ellis. Vous vous souvenez de Patricia, n'est-ce pas... Dexter?

Je me reportai en pensée à huit ans en arrière.

— C'était la petite sœur de Mona, dis-je.

Et j'évoquai l'image d'une fillette aux courtes jambes chaussées de bas à côtes, et portant de grands nœuds dans ses cheveux courts et des pull-over d'écolière. Et malgré moi, je comparai ces jambes informes aux ravissantes chevilles que

j'avais aperçues quelques jours plus tôt, et je durcis mon cœur.

— Oui, je m'en souviens, dis-je. Elle passait la plus grande partie de son temps en pension.

— Quant à Mona, continua Peter Martin doucement, elle est mariée. Elle a épousé un noble français, voici environ quatre ans. Elle vit en France.

— Alors Georges Arnold ne l'a pas eue non plus?

— Non... Du reste, je crois que c'est vous qu'elle a toujours aimé.

— Elle me l'a montré d'une jolie manière, dis-je amèrement.

— Ne soyez pas amer, jeune homme. Tout était contre vous et Mona était jeune et... Mais le juge Ellis vous parlera de tout cela. Venons-en à la mort tragique de ce pauvre Georges. Il était allé, paraît-il, à un night-club de Harlem, le *Fantôme Vert*, en compagnie de Patricia Ellis...

Mais je l'interrompis assez brusquement.

— Epargnez-moi les détails, de grâce. Les journaux ne parlent de rien d'autre depuis huit jours. C'est du reste, par eux, que j'ai appris la chose. A-t-on découvert du nouveau?

— Hélas! non, soupira le vieil avoué. La police est complètement déroutée, bien qu'elle ne veuille pas l'admettre. Le corps n'a même pas été volé. Georges n'avait aucun ennemi, aucun ennui, et on n'a découvert jusqu'ici aucun mobile pour le crime. Sans doute s'agit-il de l'acte d'un maniaque, peut-être victime d'une dépression, et qui fut saisi d'un accès de folie subite à l'idée que Georges allait hériter de deux millions de dollars d'ici quelques jours. Car Georges aurait hérité si vous n'étiez pas revenu. La police ne peut même pas vous soupçonner, mon jeune ami, car c'est vous qui êtes nommé en premier et la part que Georges eût héritée dépendait de votre générosité.

La conversation se portait sur un terrain dangereux.

— Combien de personnes connaissent le contenu du testament de l'oncle Franklin? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Personne, sauf Julian Graham et moi, mais je crois, cependant, que le juge Ellis a une idée du texte. C'était le plus proche ami de votre oncle.

Martin parut un peu surpris par ma question. Il l'eût été encore bien davantage s'il avait pu deviner combien sa réponse était éloignée de la vérité.

— Où est le testament? demandai-je ensuite.

— Enfermé dans le coffre-fort de notre bureau. Pourquoi?

— Oh! pour rien! Je me demandais simplement qui s'occupait d'un testament qui n'était pas encore homologué après une année?

— Martin et Graham sont les exécuteurs testamentaires de la succession Peabody, me rappela-t-il doucement. En tout cas, Georges Arnold s'était repenti bien avant sa mort du mal qu'il vous avait fait. Il espérait sincèrement réparer sa faute dès que vous seriez retrouvé. Sachant cela, vous sera-t-il possible d'assister, sans haine, à son enterrement?

— Je vous ai déjà dit que je pouvais tout supporter, répondis-je brusquement. Partons!

CHAPITRE V

Une foule bigarrée était réunie dans la chapelle mortuaire. Des amis de famille, des amis personnels du défunt, quelques curieux et pas mal de policiers en civil. Mon arrivée provoqua un remous de curiosité et on m'indiqua du doigt à la dérobée tout en chuchotant mon nom. Je fus soulagé de gagner, accompagné de Peter Martin, les places réservées à la famille.

Il s'y trouvait déjà un homme dans la force de l'âge. Il avait à peine atteint la quarantaine et avait un teint olivâtre, des yeux noirs perçants, et un sourire radieux. C'était l'associé de Martin, Julian Graham.

Il me serra la main en une étreinte presque aussi forte que la mienne, et me regarda d'un air franchement curieux. Puis, il s'écarta afin que Peter Martin pût me présenter au pasteur, et je vis Bartlett nous rejoindre au moment où j'écoutais les condoléances du Révérend Horton.

— Et voici M. Henry Bartlett, de l'Agence Détective Acmé, dit Martin. Voilà plus de deux ans qu'il vous recherche, Dexter. Je crains qu'il vous faille subir demain un interrogatoire serré, de sa part, afin qu'il soit convaincu que vous êtes vraiment Dexter Donahue.

— Je suis habitué aux interviews, dis-je en saluant froidement l'homme aux yeux en vrille avant qu'il pût me tendre la main.

— Très heureux de vous connaître, monsieur Donahue, dit-il aimablement. Vous avez fait passer bien des nuits blanches à mes sous-ordres. Mais je suis heureux de vous voir, bien que je n'aie pas su vous découvrir.

Ma froideur ne le démonta nullement. C'était évidemment un type qui n'avait pas froid aux yeux. Mais moi non plus! Seulement cela, il ne l'avait pas encore découvert.

A ce moment, le juge Ellis arriva, à son tour, suivi de sa fille cadette, Patricia, et j'éprouvai un moment de panique.

— Du calme, me glissa Bartlett en passant devant moi afin de serrer la main du vieux juriste.

Je me ressaisis et me tournai lentement pour faire face à ma plus dure épreuve. Patricia allait-elle me reconnaître, non comme Dexter Donahue, mais comme le bandit de cette nuit fatale de la semaine dernière?

Le juge m'accueillit le premier. Il s'avança d'un pas qui était encore ferme malgré ses soixante-dix ans, et me serra cordialement la main. Je revis en pensée son bureau garni de livres et de fauteuils en cuir où Mona, Georges et moi jouions « au tribunal », dans notre enfance.

— Soyez le bienvenu, Dexter, mon ami, dit-il d'une voix cordiale.

Ce fut tout. Il ne s'embarrassa pas de phrases superflues comme Peter Martin, et il n'essaya pas d'exprimer notre sentiment général au sujet de cette réunion bizarre. Il était très fort. Je me demandai jusqu'à quel point!

Je me raidis pour rencontrer Patricia Ellis. Si elle m'avait paru ravissante dans l'obscurité de Harlem, elle était absolument éblouissante vue au grand jour. J'éprouvai comme une douleur en voyant comme elle était devenue belle. Mais Mona, elle aussi, avait été belle, et cela ne l'avait pas empêchée de briser mon cœur.

Patricia me fixa d'un regard étonné, puis, tout à coup, elle glissa ses deux petites mains gantées dans les miennes.

— Dex! dit-elle dans un souffle. Oh! Dex, comme c'est bon de vous voir! Il y a si longtemps... Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Pat.

Elle leva légèrement le menton comme si elle se fût attendue à ce que je l'embrasse, et je crus voir un éclair de déception dans ses yeux lorsque je me contentai de lui serrer les mains. Mais peut-être n'était-ce là qu'un effet de mon imagination? En tout cas, je me méfiais de toutes les femmes et en particulier de celles de l'espèce Ellis, même sachant que Pat avait été mêlée à la confession de Georges. Cependant, je n'étais pas tout à fait un goujat.

— Mais bien entendu, je me souviens fort bien de vous, répondis-je. Vous êtes la petite sœur qui faisiez les commis-

sions et qui allait toujours tout raconter à son papa... Je comprends, d'après ce qu'on m'a dit, que je vous dois une fière chandelle.

Elle recula imperceptiblement, puis se pencha en avant d'un geste impulsif.

— Ne soyez ni ironique ni amer, Dexter, murmura-t-elle à voix si basse que je fus seul à l'entendre. J'ai *toujours* cru en vous!

Ce fut tout. Après avoir lancé un dernier regard vers mon visage soucieux, Pat se détourna pour parler à d'autres personnes. Après le service religieux, nous attendîmes que la chapelle se vidât. Je fus le premier du petit groupe d'amis intimes à aller m'incliner devant le mort. Debout près du cercueil, je baissai les yeux, impassible. J'étais indifférent à ceux qui me suivaient et à la présence du maître des cérémonies qui paraissait avoir quelque difficulté à rassembler toutes les couronnes.

Les années n'avaient pas beaucoup changé mon cousin. Il n'y avait même pas le soupçon d'une meurtrissure là où je l'avais touché sous le menton, et je ne pouvais voir l'endroit où il avait été frappé par la matraque meurtrière. Mort, Georges me rappelait le jeune homme que j'avais connu autrefois. Il avait été un beau garçon avec des cheveux noirs frisés et beaucoup de bagout. Il n'était pas surprenant que les femmes s'éprissent généralement de lui.

Mais je ne voulais pas songer à tout cela. Je pensais à notre enfance que nous avions passée ensemble. Peut-être avait-il sincèrement regretté le sale tour qu'il m'avait joué, et n'avait-il pas eu le courage de l'avouer, plus tard, à l'oncle Franklin? En tout cas, ils étaient tous deux morts maintenant, et j'étais seul. Tout cela appartenait au passé.

— Eh! bien, Georges, dis-je tout haut d'une voix solennelle, je regrette sincèrement de te retrouver ici. Je suis prêt, si tu le veux, à dire que nous sommes quittes.

Je me retournai pour partir et j'entendis Patricia Ellis qui sanglotait doucement derrière moi. Le maître des cérémonies me précéda, les bras chargés de fleurs. Je sentis une main se poser sur mon bras et me raidis aussitôt. Je tournai lentement la tête.

— Permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre auto, monsieur Donahue, murmura Bartlett sympathiquement.

Et il ajouta, pour moi seul :

— Il n'était pas du tout amoché, hein, Dunn? Cependant,

avant de le remettre aux mains de l'embaumeur, la police judiciaire a pris une moulure de sa tête ainsi que certaines mesures et photographies. J'ai pensé que vous aimeriez à le savoir...

Un charmant garçon que ce Bartlett! Un vrai cocktail au cyanure!

M'ayant escorté jusqu'à la limousine de Peter Martin, Bartlett disparut sans bruit. Graham sortit avec Martin et m'accompagna jusqu'au cimetière. Ni le juge ni Patricia n'étaient présents aux dernières cérémonies qui se déroulèrent dans le caveau de famille et leur absence m'intrigua. Bartlett s'approcha, de nouveau, de moi, profitant de la confusion qui régnait à la fin du service.

— Vous êtes sous la surveillance de la police, chuchota-t-il à mon oreille. Nous avions prévu cela; cependant, soyez très prudent au cours de la prochaine semaine. Deux policiers sont en train de fouiller vos bagages chez vous, en ce moment même. Ils vont vous interroger dès votre retour.

— Comment savez-vous tout cela? demandai-je à mi-voix, très surpris.

— L'Agence Acmé est très bien vue à la police judiciaire. Cinq policiers en civil ont assisté à l'enterrement. J'allais remettre la petite entrevue que je dois avoir avec vous pour la forme, à plus tard, mais autant retourner avec vous et en finir en même temps. Ne perdez pas la tête et surtout n'oubliez pas votre rôle.

— J'espère que vous n'avez pas oublié les lignes que vous aviez écrites pour moi.

— N'ayez crainte. Allez rejoindre vos avoués. Je vous suivrai.

— Dois-je leur expliquer votre présence?

— Inutile. Je l'expliquerai moi-même.

Je rattrapai mes compagnons qui m'attendaient avec une certaine curiosité.

— Est-ce que Bartlett vous importune? demanda Martin en fronçant légèrement les sourcils.

— Oh! non, répondis-je. Il m'a simplement appris que la police désirait m'interroger, et qu'il préférait être présent à cette entrevue.

— Voulez-vous que je l'envoie promener, Martin? demanda Graham vivement à son associé.

— Mais non, laissez-le venir, dis-je. Si la police peut le supporter, je le puis bien aussi.

Bartlett arriva comme nous montions en auto.

— Me permettez-vous de rentrer avec vous, Messieurs? demanda-t-il aimablement. L'agent qui m'avait accompagné a dû aller directement s'occuper d'une autre affaire, et il a pris mon auto.

Nous regagnâmes donc tous ensemble la demeure des Peabody. Je demeurai silencieux, surveillant étroitement les réactions de Bartlett en présence des deux avoués. Mais il avait un toupet monstre et il bavarda aimablement avec mes deux compagnons et réussit même parfois à obtenir, de ma part, une brève réponse.

Nous trouvâmes, comme il m'avait prévenu, deux agents en civil qui désiraient me parler. Ils se présentèrent : Sweeney et Schwartz. Ce dernier n'était autre que le maître de cérémonies qui avait été si maladroit avec les couronnes. Je n'éprouvais aucune panique, ayant été prévenu par Bartlett, et, de plus, je commençais à être habitué aux émotions.

Je les précédai dans la bibliothèque.

— Monsieur Donahue, commença Sweeney d'un ton alerte mais non agressif, nous n'aimons guère vous importuner un jour pareil, mais il s'agit d'un assassinat et nous avons le devoir d'interroger tout le monde. Compris?

— Puisque vous le dites. Avez-vous quoi que ce soit à me communiquer que vous ne puissiez dire devant mes avoués? Ils sont revenus avec moi pour parler d'affaires.

— Rien du tout. Nous voulons simplement vous poser quelques questions. Compris?

Bartlett ne dit rien. Il prit une chaise, choisit un perfecto dans son étui, et s'apprêta à écouter, une lueur amusée et moqueuse dans les yeux.

— Regardez donc ce fainéant, Sweeney, s'écria Schwartz. Il est ici dans le même but que nous, mais il demeure là à ne rien faire et nous laisse travailler à sa place.

— Compris, grogna Sweeney. Voilà pourquoi l'Acmé réussit si bien. Bartlett laisse la police travailler pour lui.

Bartlett esquissa un mince sourire.

— C'est ça, blaguez-moi, mes amis.

— Voyons, monsieur Donahue, reprit Sweeney en se tournant de nouveau vers moi. Vous êtes arrivé, aujourd'hui, à l'aéroport, venant de Chicago. Vous avez télégraphié hier, annonçant votre arrivée. Vous venez de Montana. Et vous avez appris la mort de votre oncle par les journaux. Est-ce exact?

— Tout à fait exact.

***

— Or, monsieur Donahue, voici près de huit ans que vous avez disparu. Voulez-vous nous dire où vous avez été pendant tout ce temps et ce que vous avez fait?

— Très volontiers.

Et, tandis qu'ils m'écoutaient tous quatre en silence, je leur racontai la vérité telle que Bartlett l'avait découverte, jusqu'au moment où le véritable Joe Dunn avait été tué au cours d'une rixe dans un camp de mineurs du Nevada, quand j'avais troqué mon identité contre la sienne et avais ainsi obtenu mon passeport pour l'Amérique du Sud.

A partir de ce point, je leur récitai l'histoire que Bartlett avait préparée pour moi, au sujet de la Compagnie de Force Motrice du Sud-Ouest; j'étais certain qu'ils allaient s'empresser de vérifier mes dires et j'espérais que l'Agence Acmé avait pris la précaution de boucher toutes les fuites possibles derrière moi. Et je leur donnai des détails suffisamment précis sur mon travail — avec lequel j'étais familier — pour que mon histoire sonnât vrai.

CHAPITRE VI

Ils acceptèrent ce récit sans broncher, tout forts qu'ils se croyaient être. Martin et Graham furent si convaincus qu'ils ne songèrent même pas à mettre mon identité en doute. Vraiment, si j'avais été un imposteur, c'eût été ridiculement facile de les tromper.

— Dites donc, vous en avez vu du pays! s'écria Sweeney lorsque j'eus achevé mon récit.

— Je ne vous ai dit que la moitié, répondis-je sèchement.

Et Bartlett eut le toupet de ricaner.

— Encore une question et nous aurons terminé, dit Schwartz. Que signifient les paroles que vous avez prononcées debout, près du cercueil d'Arnold? Vous avez dit que vous étiez quittes?

— Ah! vous m'avez entendu? répondis-je lentement. Eh! bien, c'est assez difficile à expliquer, car je suis tenu au secret quant aux détails.

— Puis-je répondre à cette question en ma qualité d'avoué de M. Donahue? demanda Martin vivement.

— Si vous en avez le moyen, répondit Schwartz qui continua cependant à me surveiller étroitement.

— Dexter faisait allusion à une vieille querelle qui fut réglée voici près de deux ans. Il y a environ huit ans, Georges Arnold commit une grave injustice envers son cousin. Six ans plus tard, il fit amende honorable. Mais Donahue ne put être retrouvé à temps pour qu'une réconciliation eût lieu. Etant donné qu'Arnold est mort, M. Donahue ne voit pas la nécessité de jeter publiquement l'opprobre sur son nom. Vous pourrez vérifier mes dires en demandant des détails au juge Ellis. C'est un vieil ami de la famille.

— Faudrait peut-être vérifier cela, en effet, grogna Schwartz. Et pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur le testament Peabody? Ou bien devons-nous nous adresser pour cela au procureur général?

— Cela ne regarde nullement le procureur général, répondit Graham en riant et en lançant au policier un de ses sourires irrésistibles. Mais, puisque le testament sera homologué la semaine prochaine, Martin, peut-être pourrions-nous sans inconvénient, donner à ces messieurs un aperçu de son contenu?

— Peut-être, répondit Martin lentement. Mais je vous le dis tout à fait confidentiellement, Messieurs. Serez-vous satisfaits si je vous affirme que Dexter Donahue est nommé l'héritier principal et que Georges Arnold n'eût hérité que dans l'éventualité de la mort de Donahue?

— Tout à fait, dit Schwartz. Nous n'avons plus rien à faire ici, hein, Sweeney?

— Compris, répondit son compagnon. Eh! bien, nous vous avons épargné du travail, hein, Bartlett?

— En effet, reconnut ce dernier en souriant. Mais j'ai tout de même à faire une requête.

— Laquelle? demanda Sweeney, fort intrigué.

— J'aimerais voir l'écriture de M. Donahue, dit Bartlett.

— Pourquoi faire? demanda Peter Martin.

— Parce que l'Agence Acmé n'a pas pu le retrouver pendant deux ans, et qu'il revient juste au moment psychologique. Je veux être absolument certain de son identité.

Bartlett parlait avec assurance. Il avait passé plusieurs heures à me faire faire des exercices d'écriture, et avait eu soin de les brûler ensuite. Et, maintenant, il avait l'audace de suggérer lui-même une comparaison d'écriture!

— Cela vous ennuie-t-il, Donahue? demanda Graham.

— Mais pas le moins du monde, répondis-je. Je sais que je

n'écris plus comme lorsque j'étais à l'Université de Columbia, mais il ne doit pas y avoir une grande différence.

Martin me présenta son stylo et Bartlett tira de sa poche un calepin, tandis que Graham posait une chaise devant le bureau et choisissait une feuille de papier blanc.

— Ecrivez ce que je vais vous dicter, dit Bartlett nonchalamment.

Et il se mit à me dicter froidement une partie d'une lettre que j'avais écrite autrefois à l'oncle Franklin. Il m'avait donné la photographie d'un paragraphe spécial sur lequel je m'étais longuement exercé sous sa surveillance.

J'écrivis sans la moindre hésitation. Lorsque j'eus terminé, ils se courbèrent tous au-dessus de mon œuvre et la comparèrent avec l'original que Bartlett tira de sa poche. Le résultat fut éminemment satisfaisant.

— Okay, dit Bartlett, ayant soin de se prononcer le premier. Je suis satisfait sur tous les points. Je passerai vous voir bientôt, Donahue, et vous dirai tout le mal que j'ai eu à essayer de mettre la main sur vous. Vous êtes prêts, les gars? Alors je vous accompagne.

Les trois détectives sortirent ensemble et j'avais franchi un autre obstacle à la satisfaction de tout le monde.

— Que cela vous soit une leçon, Donahue, de ne jamais parler hors de propos, dit Graham avec un sourire ambigu. Laissez votre avoué parler à votre place.

— Excellent conseil, approuva Martin en inclinant la tête vers son associé. Et, maintenant, pour en revenir à votre affaire, mon ami, je ne vais pas vous retenir longtemps. Votre cousin vivait ici, et faisait marcher la maison sur des avances que nous lui faisions. Je vous propose de continuer cet arrangement jusqu'après la liquidation de la succession. Ou bien désirez-vous que nous vous avancions une somme déterminée?

— Je suis certain que cet arrangement me conviendra parfaitement.

— Fort bien. Maintenant, désirez-vous que nous continuions à nous occuper de vos intérêts, ou préférez-vous vous adresser à une autre firme d'avoués?

— Mais vous me paraissez vous occuper fort bien de toutes ces affaires. Et, pour le moment, je serais un peu embarrassé. Pourquoi ne pas laisser les choses comme elles sont?

— Eh! bien, voilà qui est décidé, pour le moment du moins, murmura Peter Martin. Je vous conseille donc de vous détendre après toutes ces émotions, et de vous adapter à votre nouvelle

vie pendant les quelques jours qui vont suivre. Bien entendu, vous avez carte blanche au cas où vous auriez besoin d'argent, mais je crois qu'il serait plus sage d'éviter tous changements jusqu'à plus tard.

— Je suis tout à fait de votre avis, répondis-je en songeant à Bartlett.

— Eh! bien, je crois qu'il n'y a plus rien à dire pour le moment.

Puis il ajouta avec plus de chaleur :

— Je serais très heureux de vous avoir à déjeuner demain ou après-demain. Du reste, passez nous voir quand vous voulez. Julian et moi serons toujours heureux de vous conseiller et d'essayer de vous distraire.

— Certainement, souligna son jeune associé aimablement. Les jeunes gens ont besoin de certaines distractions auxquelles M. Martin ne songerait pas. Dites-moi, n'avez-vous pas besoin d'un peu d'argent liquide, Donahue?

— Non, sauf si j'ai à payer des factures inattendues, dis-je. J'ai plusieurs centaines de dollars que j'ai gagnés...

Ils parurent un peu intrigués par le ton de ma voix, et je regrettai presque aussitôt d'avoir parlé ainsi.

— Très bien, dit Martin poliment, tout en sonnant le maître d'hôtel. Mais n'hésitez pas à vous adresser à nous si vous êtes à court. Mais, ajouta-t-il avec un sourire, je vous préviens que vous devrez nous rendre compte de tout argent que vous tirez sur la succession.

— Merci de me prévenir, dis-je en souriant.

Puis, regardant Jenkins leur ouvrir la porte, j'ajoutai à voix basse :

— Certes, j'aurai beaucoup de comptes à rendre. Un de plus ne me fera pas de mal.

Je passai l'heure suivante à parcourir la vieille maison et à revivre mes souvenirs qui furent bientôt si amers que je cherchai à me distraire en mettant Jenkins sur la sellette.

— Tête de Cheval, dis-je lorsqu'il répondit à mon appel, puisque je suis revenu définitivement, que diriez-vous de parler un peu de la situation?

— Bien, Monsieur.

— Est-ce que ces flics en civil vous ont houspillé avant notre arrivée, ou ont-ils respecté votre insigne de détective de l'Agence Acmé?

— Pardon, Monsieur, mais vous faites erreur. J'assure Monsieur que je ne suis pas un détective.

— Non, c'est exact, vous n'en êtes pas un si vous travaillez pour l'Agence Acmé. Eh! bien, est-ce que ces vilains policiers vous ont ennuyé?

— Pas du tout, Monsieur. Mais j'ai le regret de dire à Monsieur qu'ils ont pris la liberté de fouiller dans les bagages de Monsieur. Ils avaient un mandat.

— Ont-ils volé quelque chose?

— Monsieur?

— Qu'importe! Montrez-moi ma chambre afin que je puisse faire l'inventaire.

— Oui, Monsieur. C'est la chambre de maître, au deuxième, sur la façade. Je me suis permis de ranger les affaires de Monsieur. Que Monsieur veuille bien me suivre.

— Passez devant. Cette chambre était, si je me souviens, celle de l'oncle Franklin. Mais vous n'en savez rien. Depuis combien de temps êtes-vous ici, Tête de Cheval?

— Depuis près de six mois, Monsieur.

— Ah! Et qui vous a engagé?

— M. Arnold, Monsieur. Il habitait l'aile gauche de la façade. Ses appartements n'ont pas été touchés. Dois-je emballer ses effets, Monsieur?

— Pourquoi faire? Il n'est pas encore venu les réclamer, hein? demandai-je, en jetant un coup d'œil vers l'aile gauche comme nous nous arrêtions devant ma propre porte.

— Non, Monsieur, répondit-il sans que son vernis de dignité trahisse la moindre fissure.

A ce moment, la porte de l'aile gauche s'ouvrit et un individu assez inquiétant sortit de la chambre de Georges, tenant une valise à la main.

— Tiens! Qui est-ce donc que ce type? demandai-je, surpris.

— Wilmans, Monsieur, le valet personnel de M. Arnold. J'ai pris la liberté de lui donner congé après le... après la tragédie, Monsieur. Il part aujourd'hui.

— Eh! bien, voyez qu'il n'emporte pas l'argenterie avec lui. Combien de domestiques êtes-vous ici?

— Cinq, Monsieur. C'est-à-dire quatre, maintenant. Une cuisinière, deux femmes de chambre, et moi-même.

— C'est trop.

— Pardon, Monsieur? Monsieur ne songe pas à nous renvoyer?

J'eus un rire bref.

— Cela vous obligerait à travailler pour votre salaire, n'est-ce pas? Non, rassurez-vous, j'en engage d'autres au contraire.

Mettez une annonce pour un nouveau valet de chambre et un chauffeur. Car j'ai bien une auto, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur. Entendu, Monsieur. Ne ferais-je pas mieux de m'adresser à une agence sérieuse, Monsieur?

— En effet. Adressez-vous à l'Agence Acmé.

— Mais c'est une agence de détectives privés, Monsieur, et pour engager des domestiques...

— Vous m'avez entendu. Je me suis assuré les services de l'Acmé pour surveiller la fortune Peabody. Qu'ils fassent donc toutes les besognes. Ils excellent à manier toutes les situations.

Mon ironie lui échappa, et je commençai à croire que sa bêtise n'était pas feinte, après tout.

— Très bien, Monsieur. Ce sera tout, pour le moment?

— Oui... non! Tête de Cheval?

— Monsieur?

Il se tourna respectueusement vers moi.

— J'ai besoin de rire un peu. Votre présence me distraira beaucoup. Je vous augmente vos gages de dix dollars par semaine.

Il en fut éberlué. Sa bouche s'entr'ouvrit et ses yeux s'écarquillèrent démesurément.

— Oui, Monsieur; merci, Monsieur, bégaya-t-il.

Il s'enfuit et je me dirigeai vers le milieu de la chambre spacieuse qui était devenue la mienne par héritage. Je pivotai lentement sur mes talons, examinant tous les détails de la pièce. De nombreux souvenirs m'assaillirent, soudain impérieux. La présence d'un doux vieillard semblait s'attarder encore dans la pièce.

— Que Dieu ait votre âme, oncle Franklin, murmurai-je. Je regrette seulement de n'avoir rien su et de n'avoir pas été auprès de vous pendant les derniers jours de votre vie.

Puis, je fronçai les sourcils, mécontent de m'être laissé aller à exprimer tout haut pareille sentimentalité.

— Quelqu'un nous a pris, tous deux, pour des poires, mais je ne leur permettrai pas de réussir leur coup! dis-je.

Le téléphone sonna. C'était Jenkins qui m'appelait d'en bas.

— Dois-je dire à la cuisinière de préparer le dîner, Monsieur? Miss Ellis vient de téléphoner pour demander à Monsieur d'aller dîner ce soir. Mais je me suis permis de décliner son invitation en votre nom, Monsieur.

— Ah! vraiment! Miss Ellis n'a pas demandé à me parler?

— Si, Monsieur, mais je me suis permis de lui dire que vous aviez eu une journée très fatigante, et ne vouliez pas être dérangé...

— Ah! vraiment, vous vous êtes permis! criai-je, furieux. Il me semble, Tête de Cheval, que vous vous « permettez » bien des choses, sans me consulter. Bartlett vous a peut-être engagé, mais n'oubliez pas que c'est moi qui paye vos gages. Mettez-vous une fois pour toutes dans la tête que je n'ai pas besoin qu'on pense pour moi. Ils ne peuvent tout de même pas m'enfermer pour cela. Et ne vous « permettez » plus désormais de deviner ce que je pense, ou ne pense pas faire. Je vous causerai sans doute plus d'une surprise. Me comprenez-vous?

— Oui, Monsieur.

— Eh! bien, rappelez Miss Ellis et passez-moi la communication. Compris?

— Oui, Monsieur.

Je me soulageai en raccrochant violemment le récepteur. Une demi-minute plus tard, le timbre retentit de nouveau.

— Allô! criai-je d'une voix encore rageuse.

— Dex, me répondit la voix douce de Patricia, est-ce vous, Dex?

— Oui, Pat, dis-je, soudain radouci. Je croyais que je parlais encore à Tête de Cheval. Excusez-moi.

— Tête de Cheval? répéta Pat, intriguée.

— Le maître d'hôtel que j'ai hérité. Il ressemble absolument à un cheval.

— Oh! Jenkins!

Elle eut un petit rire délicieux. Puis elle ajouta, plus sérieusement :

— Je vous ai appelé, il y a un instant, Dex, pour vous demander de venir dîner. Père désire vous parler ce soir même, et moi aussi. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Avec plaisir. Peter Martin m'a dit que vous me mettriez au courant de certaines choses. A quelle heure dînez-vous?

— A sept heures. Nous vous attendrons.

— Entendu, je serai là.

Je crus entendre le bruit d'un léger sanglot lorsqu'elle raccrocha. Fronçant les sourcils, je regardai ma montre. J'avais tout le temps de prendre un bain. C'est ce que je fis, et j'étais à demi habillé lorsqu'on frappa à la porte de ma chambre.

— Qu'y a-t-il, Tête de Cheval? criai-je. Entrez!

CHAPITRE VII

Spike Dolan me souriait aimablement au seuil de la porte. Il était resplendissant dans un complet sombre, qui mettait en valeur sa taille mince et ses larges épaules. Il tenait, d'une main, une petite valise, et de l'autre un chapeau melon noir.

— Ah! c'est vous, dis-je d'un ton rogue. L'Acmé excelle à me procurer des domestiques.

— Oui, c'est moi, en chair et en os, répondit-il en entrant tranquillement et en refermant prestement la porte derrière lui d'un coup de talon. Bonsoir, monsieur Donahue. Ne vous avais-je pas prévenu que nous serions inséparables? Je crois comprendre que vous cherchez un valet de chambre? Puis-je faire l'affaire?

— Cessez vos pitreries et répondez-moi sérieusement. Avez-vous un passé criminel?

— Est-ce gentil de me demander cela? répliqua-t-il en posant sa valise et en lançant son chapeau sur le lit.

Il s'avança jusqu'à moi.

— Allons, laissez-moi faire le nœud de votre cravate. Je suis un bien meilleur valet que vous ne le pensez.

— Voulez-vous répondre à ma première question? dis-je tout en me soumettant à ses soins. Cette affaire est dangereuse, Dolan, on a déjà visité mes bagages et deux flics m'ont passé au gril dès mon arrivée ici.

— Vraiment? — Il haussa les sourcils, feignant d'être étonné. — Et qui attendiez-vous? Le Père Noël? Ne me dites pas que vous avez avoué avoir tué Georges Arnold?

— Vous n'êtes même pas drôle. Apprenez que c'est Tête de Cheval qui sert de comique dans cette boîte. Répondez à ma question.

— Tête de Cheval?

— Oui, Jenkins, le maître d'hôtel de Bartlett.

— Ne faites pas l'imbécile, Donahue, dit-il en laissant tout à coup tomber son air moqueur. Bartlett ne vous a-t-il pas dit qu'il avait songé à tout? Bien entendu, ni mon portrait, ni mes empreintes ne figurent à la police judiciaire. Voilà. Je suis un étudiant qui a eu de la déveine. Bartlett m'a choisi, il y a environ trois mois, et il m'a stylé pour le rôle que je devais jouer dans cette affaire. Bien entendu, j'ai pas mal voyagé, et j'ai traîné la misère d'une façon qui eût fait pleurer ma

pauvre mère. Mais je n'ai jamais eu maille à partir avec la justice.

— Jusqu'à présent du moins, ajoutai-je sèchement. N'essayez pas de vous blanchir à mon intention. Quiconque commet un assassinat pour faire réussir un vol n'a guère de...

— Ça suffit, Donahue, interrompit-il vivement, les yeux durs. Je vous rabattrai les oreilles si vous essayez de me traiter comme vous avez traité le Sapeur. Je n'ai rien eu à voir avec cet assassinat, mais nous ne discuterons pas de cela maintenant. Nous allons jouer le jeu tel qu'il est donné. Je ne suis pas un bandit professionnel : voilà qui répond à votre question.

— Vous voulez dire, vous ne l'étiez pas. Mais, maintenant, vous trempez dans le crime jusqu'au cou. Et n'essayez pas de me rudoyer. Quand j'étais dans l'Amérique du Sud, je mangeais des petits hommes comme vous pour mon déjeuner. Je sais que je suis dans de vilains draps, mais on ne peut rien me faire de plus si je vous mets en pièces comme je serais heureux de le faire.

— Essayez donc un peu! gronda-t-il.

Mais son visage s'éclaircit aussitôt.

— Excusez-moi, Donahue. Je me suis laissé emporter par la colère. Ni vous ni moi ne pouvons nous permettre de nous disputer. Vous êtes dans votre rôle et je suis dans le mien. Nous devons marcher avec le reste du gang. Ne vous mettez pas en tête que j'ai peur de vous ni que je suis un flic déguisé, ni un G. man qui vous tirera de votre embarras à la dernière page du roman. Je suis dans ce rackett pour ce que cela me rapporte, et c'est vous qui payez. J'aurais été à votre place si j'avais eu le type de l'emploi.

— Voilà qui est franc, au moins, lui dis-je. Je suis heureux que nous nous entendions. Et n'oubliez pas ceci : puisque je suis le jeune premier, c'est moi qui dirige ici. Vous êtes peut-être le chien de garde de Bartlett, mais pour moi vous êtes tout simplement un...

— Chut! Vous ruez déjà dans les brancards? Voilà qui ne plaira pas à Bartlett.

— Le diable emporte Bartlett! Je suis peut-être un imbécile, mais j'entends mener cette affaire à ma manière. Voilà tout. Faites comme chez vous et allez vous coucher quand vous voudrez. Quant à moi, je passe la soirée ailleurs.

— Oui... chez les Ellis.

— Tête de Cheval a déjà fait son rapport, à ce que je vois, dis-je sèchement.

— C'est juste, monsieur Donahue. Où coucherai-je?

— Dans la chambre qui se trouve à la suite de la salle de bains.

— Vous me traitez comme un membre de la famille. C'est bon! J'aime l'intimité.

— Vous ne savez pas à quel point nous serons intimes avant la fin de cette affaire, dis-je (et d'ailleurs, je ne le savais pas non plus). Portez-vous toujours votre arsenal sur vous? Cela ne doit pas être très confortable au lit.

— Non. Il ne s'agit plus de brandir des revolvers. Je suis devenu le valet de Monsieur. Cela me fait songer qu'il vous faut des habits élégants. Je ferai venir un bon tailleur demain. Mon Dieu! Voyez comme ce pardessus vous va mal! Qu'avez-vous bien pu fourrer dans vos poches? Des dynamos ou des câbles?

— Ces vêtements étaient bien assez bons pour les cabarets de Rio de Janeiro, répondis-je avec colère. Ce n'est pas une raison parce que vous êtes attifé comme une étoile de cinéma...

— Vous voulez dire assez bons pour les cabarets de Montana, rectifia-t-il avec un sourire. Il ne faut pas sortir de votre rôle, monsieur Donahue. Vous n'êtes plus dans les pampas. Demain, vous recevrez la visite d'un tailleur de qualité. Je ne puis servir un patron dont les pantalons font des plis aux genoux.

— Dolan, commençai-je, exaspéré, en riant malgré moi. Essayez-vous délibérément de me...

— Mais nullement, Monsieur, dit-il avec une gravité pleine de déférence qui rappelait celle de Jenkins. Je gagne ma vie tout simplement, Monsieur. Au revoir, monsieur Donahue, amusez-vous bien.

Lorsque j'eus parcouru la distance qui séparait ma maison de celle des Ellis, je m'étais calmé, et je souriais même au souvenir des boutades de Dolan. Malgré la situation difficile où je me trouvais, je ne pus m'empêcher de songer à mon inénarrable valet. Il avait vivement ressenti mon allusion au meurtre, bien qu'il n'eût pas de raisons pour se montrer aussi chatouilleux. Les gens qui jouent avec le feu doivent s'attendre à se brûler. Je ne doutais point que Dolan appartînt à une bonne famille. Peut-être même était-ce la première fois qu'il trempait dans le crime? Mais il s'était trompé de gang, et il lui faudrait avaler sa médecine tout comme ses copains.

Car j'étais bien résolu à ne pas me laisser faire sans opposer une vive résistance. Je n'étais pas encore très sûr de mon terrain, et je n'avais dressé aucun plan, mais, dès le début de cette ténébreuse histoire, je n'avais eu d'autre idée que de réussir à déjouer le complot et à traîner les criminels devant la justice.

Mes théories au sujet de la justice et de la rétribution étaient fortement teintées par huit années d'amères réflexions et par la sauvagerie des jungles sud-américaines, et ne coïncidaient peut-être pas avec celles des cours de justice de New-York. Mais le fond était le même. J'attendais simplement ma chance et alors Bartlett et son gang regretteraient amèrement de m'avoir jamais rencontré. Et je me moquais de la fortune Peabody.

Frank Lester, le maître d'hôtel des Ellis, m'ouvrit la porte. Il avait vieilli au service du juge et en le revoyant j'eus l'impression de retrouver un vieil ami.

— Frank! m'écriai-je, en lui tendant la main. Sapristi! C'est bon de vous revoir.

— Eh! bien, monsieur Dexter, répondit-il chaleureusement, ravi de mon accueil, je ne vous aurais jamais reconnu. Vous avez beaucoup changé mais vous avez une mine splendide. Donnez-moi votre chapeau. N'avez-vous pas de paletot? Ces nuits d'automne sont fraîches.

— Allons, Frank, ne commencez pas à me gronder à votre tour. Mon valet de chambre vient de m'adresser un sermon vestimentaire. Comment allez-vous?

— Très bien, Monsieur. J'espère que les années ont été également bonnes pour vous. Voulez-vous entrer au salon? Le juge et Miss Patricia vous y attendent.

Le juge lisait un journal du soir. En me voyant entrer, il le posa et se leva aussitôt. Patricia vint vivement à ma rencontre.

— Bonsoir, Dexter, dit le juge, et il ajouta par-dessus mon épaule :

— Servez, Frank.

— Dex, murmura Pat d'une voix tremblante, tandis que ses yeux violets scrutaient mon visage comme si elle cherchait à y lire quelque chose, je suis si heureuse que vous soyez venu ce soir!

Elle était très pâle et ses yeux étaient un peu rougis comme si elle avait pleuré. Je compris que l'enterrement de Georges avait dû être une épreuve très pénible pour elle.

— C'est très aimable à vous d'avoir pensé à m'inviter ce soir, dis-je. Cette journée a été très dure pour nous tous, et je trouve que vous avez montré un cran admirable dans toute cette triste affaire.

— Très juste, approuva le juge en prenant ma main et en me jetant un long et pénétrant regard. Allons dîner. Nous pourrons bavarder à table.

Patricia se glissa vivement entre nous, et le maître d'hôtel repoussa l'ancienne porte à glissières qui séparait le salon de la salle à manger. Patricia me donna l'impression de trembler intérieurement et de s'accrocher à son père et à moi comme si elle se rendait compte qu'elle était le lien qui devait nous unir.

Je ne crois pas que j'eusse remarqué cela si je n'avais pas été moi-même extrêmement nerveux. En tout cas, mes soupçons étaient définitivement éveillés, et je me demandai ce qu'elle avait bien pu découvrir, ou si elle craignait de découvrir quelque chose, et si son père était impliqué ou non dans l'affaire.

Cependant, le dîner ne fut pas la pénible épreuve que j'avais redoutée. Ils me mirent tout de suite à l'aise, en me traitant tout naturellement comme un intime, se rappelant même certaines de mes habitudes, et s'attendant à ce que je me souvienne des leurs, sans question ni explication. Ce fut un repas charmant et dénué de toute contrainte tel que je n'en avais plus fait depuis huit longues années.

Je faillis cependant commettre un impair. Frank me versait du vin, excellent d'ailleurs.

— Du bourgogne? dis-je. Quel vin moelleux et velouté! Je l'alternai avec du chianti lors de mon bref séjour à...

Je m'arrêtai court, me souvenant juste à temps que Dexter Donahue n'était pas censé avoir été en Amérique du Sud. Cette vie double allait être très périlleuse jusqu'à ce que j'eusse réglé cette affaire ou que je me trouvasse dans la cellule des condamnés à mort.

— A...? répéta Patricia en se penchant vers moi avec un intérêt visible.

Pendant toute la soirée, elle demeura suspendue à mes paroles d'une façon presque embarrassante.

— A Frisco, dis-je nonchalamment. Il y avait un petit restaurant français près du port dont le propriétaire était un connaisseur en vins, et même en vins italiens. Mais il y a au moins cinq ans que je ne suis pas allé en Californie. J'ai

presque cessé de boire après m'être installé dans le Montana, car l'alcool est une consolation dangereuse.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, mon ami, approuva le juge, gravement. Les années qui viennent de s'écouler me paraissent avoir tenu chez vous les promesses de votre jeunesse.

— Qu'entendez-vous par cela, Monsieur?

— Vous avez un bon visage, un peu dur, peut-être, mais fort et viril, dit-il en scrutant attentivement mes traits. Votre regard est clair et ferme, et vous avez appris à vous dominer et à maîtriser vos émotions. Vous avez du caractère, Dexter, et j'espère beaucoup que votre apparence ne dément pas votre véritable personnalité.

— Merci pour les fleurs, répondis-je sèchement, mais je crois que vous vous trompez. Je suis dur et fort, sans doute, mais je n'ai aucun contrôle sur moi-même. Vous devriez me voir lorsque je suis en colère. Je deviens alors un véritable imbécile.

— Oh! je n'en crois rien, Dex, s'écria Pat avec véhémence — et je me rendis tout à fait compte à quel point elle était charmante dans sa robe de dîner rouge laque — il ne faut pas dire des choses pareilles. Je me souviens que vous laissiez souvent Mona et Georges vous mener par le bout du nez, oh! je n'étais pas trop petite pour m'en rendre compte. Oh! Pardonnez-moi! Je n'aurais pas dû dire cela.

— Pourquoi? demandai-je en haussant les épaules. C'est la vérité. Mais vous seriez surprise si vous saviez comme j'ai changé.

— Voyons, interrompit le juge, parlez-nous un peu de vous. Qu'avez-vous fait pendant ces huit dernières années?

Je me carrai un peu dans ma chaise pendant que Frank remplissait de nouveau mon verre et, les regardant tour à tour, j'essayai de deviner leurs réactions en entendant mon récit.

Je répétai avec lassitude l'histoire qu'Henry Bartlett avait composée à mon intention et, bien qu'elle me parût fort invraisemblable, le juge et Pat l'écoutèrent avec un intérêt si vif que j'eus à l'avenir une meilleure opinion de mes talents d'orateur.

— Et maintenant, dis-je en guise de conclusion, c'est à vous de parler. Puisque nous sommes en train d'évoquer le passé, finissons-en ce soir. Tout d'abord, comment se fait-il que Georges ait eu des remords? Et parlez-moi ensuite de l'oncle

Franklin. Peter Martin m'a assuré que vous me diriez tout.

— Vous ne parlez pas de Mona? remarqua Pat, timidement. Ne désirez-vous pas qu'on vous parle d'elle?

Je rentrai aussitôt dans ma coquille.

— Y a-t-il quoi que ce soit à en dire?

Le juge finit son verre de vin et toussota légèrement. Puis fixant ses regards sur moi, il se mit à parler. Je baissai les yeux vers mon assiette car il m'était impossible de regarder ni le juge ni sa fille pendant que nous parlions de mon ancien amour.

— Je me souviens que vous et Mona êtes du même âge, à trois mois près, dit le juge. Vous aviez tous deux vingt ans quand vous êtes parti, Dexter, songez à cet âge dangereux et impulsif lorsque vous considérez le passé. Pat n'avait pas quinze ans.

— J'étais encore en pension, interrompit-elle. Je n'ai même pas pu dire adieu à Dex.

— C'est exact, reconnut son père. Vous étiez à Woodbine, cette année-là. Je ne puis pas précisément vous offrir des excuses, Dexter, pour la façon dont Mona s'est conduite envers vous, ce matin-là, dans la bibliothèque de votre oncle. Il faut reconnaître qu'on vous avait déclaré coupable, et que, de votre côté, vous n'avez fait aucun effort pour vous disculper. Mais, même alors, je doutais de votre culpabilité, à cause de la façon virile dont vous avez accepté votre malheur, en soldat bien discipliné. Mais Mona, à vingt ans, se fia à une fausse évidence. Je puis vous assurer, maintenant, qu'elle a vivement regretté la façon dont elle vous a traité. Pauvre Mona, elle a toujours été si impulsive! Comme sa pauvre mère!

« Obéissant à un de ces brusques réflexes dont elle était coutumière, elle rompit avec Georges Arnold, et épousa un Français, le Comte Jacques du Bonet. Par bonheur, son mariage est heureux. Elle vit en France, et je suis certain que, si jamais vous la revoyez, elle vous demandera pardon à genoux. Elle sait, bien entendu, que vous avez été lavé de tout soupçon. Pat s'est chargée de le lui apprendre.

— En effet, dit Pat fermement. Et je lui ai fait mal comme je le souhaitais du reste. Je n'ai jamais cru que vous étiez un voleur, Dex, et, même l'eussiez-vous été, je ne me serais jamais tournée contre vous.

Il y eut un bref silence comme s'ils attendaient un commentaire de ma part. Je poussai un profond soupir.

— Je crois, dis-je, que je prendrais volontiers un autre verre de vin.

Lorsque le domestique eut rempli mon verre, le juge reprit :

— Quand Mona se maria, Georges se trouva tout désemparé. Il buvait déjà beaucoup plus que de raison. Pat revint de sa pension, et Georges se tourna tout naturellement vers elle. De son côté, elle accepta son amitié. Je crois que vous et Mona leur manquiez beaucoup. Toujours est-il qu'ils devinrent de grands camarades.

— En effet, dis-je, d'après un ou deux journaux j'ai cru comprendre qu'ils étaient fiancés. Je suis désolé...

— Ce n'était pas vrai, s'écria Pat, avec une certaine indignation. Nous étions simplement de bons camarades. C'est tout. J'avais toujours eu de l'amitié pour Georges. Et j'étais peinée de le voir boire à se tuer.

— C'est que vous le hantiez, Dexter, reprit le juge. Il ne s'est jamais remis du mal qu'il vous a fait. Je crois que son plus grand défaut était le manque de caractère. L'influence d'une mère lui avait beaucoup manqué.

Je haussai les épaules sans répondre. Moi non plus je n'avais pas eu de mère pendant mon enfance.

— En tous cas, continua le juge en me surveillant étroitement, un jour ayant bu plus que de coutume, il fit des aveux complets. Il raconta à Pat qu'il avait lui-même pris l'argent, dans le coffre-fort de la bibliothèque, en cachette de son oncle. Il avait besoin d'argent et il savait que son oncle ne consentirait pas à lui en avancer avant le prochain trimestre. Lorsqu'il vit tant d'argent, car le coffre-fort contenait mille dollars, je crois, il ne put résister à la tentation de s'emparer de toute la somme, et, plus tard, il vous en prêta une partie, pour vous permettre de payer votre malheureuse dette de jeu.

« Pat fut horrifiée. Elle l'obligea aussitôt à venir me trouver. Bien entendu, l'affaire fut immédiatement arrangée avec Franklin Peabody. Ce fut un gros choc pour le vieillard, mais ce ne fut pas tant l'aveu du vol qui le bouleversa, que le temps que Georges avait laissé passer avant d'essayer de réparer le mal qu'il avait fait.

« Cependant Peabody ne chassa pas son neveu coupable. Il vous avait chassé, vous, plusieurs années auparavant, et il s'en était amèrement repenti. Mais il modifia son testament. Georges continua à vivre avec lui et fut très bon pour le vieillard pendant les derniers mois de sa vie. Il fit tout en son pou-

voir pour réparer sa faute, et ils remuèrent tous deux ciel et terre pour vous retrouver.

« C'était pitoyable d'entendre Georges confesser sa faute d'une voix entrecoupée de sanglots, murmura Pat, les yeux embués de larmes à ce souvenir. Car il n'avait pas, un instant, réalisé le mal et le tort qu'il vous avait faits.

— Oh! j'ai déjà rencontré souvent des pleurnicheurs de cette espèce, répondis-je sèchement. Il savait pertinemment que j'étais persuadé que la somme que je lui avais empruntée provenait de son argent personnel. Cependant, il m'a froidement obligé à devenir son complice inconscient.

— Oh! mais il avait l'intention de rendre l'argent dès qu'il aurait reçu sa prochaine mensualité, s'écria Pat. Il n'avait aucune raison de voler étant donné la pension si généreuse que votre oncle lui donnait chaque trimestre.

— Je serais le dernier à le nier, dis-je. Mais l'oncle Franklin m'a cru coupable, et, du reste, j'avais employé une partie de l'argent. Le détective tenait la preuve de ma culpabilité avant même que je sus qu'oncle Franklin eût perdu l'argent et ordonné une enquête.

— Vous savez fort bien que votre oncle ne soupçonnait ni vous, ni Georges, dit le Juge Ellis sévèrement. Ses soupçons s'étaient portés sur un ou deux des domestiques.

— Possible. Mais on suivit à la trace un ou deux gros billets jusqu'à ce qu'ils tombent entre les mains d'un joueur véreux qui me trahit. Alors Georges au lieu de parler, ne souffla pas mot, et me laissa encaisser la faute. Et moi, comme un imbécile chevaleresque, je ne dis rien, car nous savions qu'oncle Franklin détestait le mensonge et le vol par dessus tout au monde!

— Vous avez eu tort, tous les deux, Dexter.

— Je le sais bien. C'est pourquoi j'ai accepté ma punition. Du reste, j'étais certain que Georges tirerait les choses au clair dès que tout le bruit qui s'était fait autour du vol se serait calmé. J'attendis un an en Californie, dans l'espoir d'être rappelé. Mais n'ayant aucune nouvelle de mon oncle, j'en conçus une vive amertume, et résolus de me débrouiller tout seul. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. Je me mis au travail et j'appris à l'aimer. Mais après la mort de l'oncle Franklin, je croyais que Georges ferait amende honorable. C'est pourquoi je...

Je m'arrêtai brusquement, me rendant compte que j'avais failli commettre une autre bourde.

****

— C'est pourquoi vous?... répéta le juge d'une voix soudain mordante.

Mais j'étais de nouveau sur mes gardes.

— C'est ce que je pensais, répris-je froidement. Je veux dire que je considérais désormais Georges comme un lâche qui n'aurait jamais le courage de parler tant que l'oncle Franklin vivrait. Cependant, je pensais que dès qu'il serait mort il réparerait sa faute vis-à-vis de moi. Mais lorsque j'appris par les journaux la mort de mon cousin et aussi celle de mon oncle, vieille de plus d'un an, je compris que c'était trop tard! Je n'étais pas tout à fait sûr du point où en étaient les choses quand je suis revenu pour l'enterrement. Georges avait pu laisser une confession écrite avec son testament. Mais j'ai trouvé tout aplani...

— En effet, dit le juge. A propos, il y a combien de temps, dites-vous, que vous avez appris la mort de votre oncle?

— Combien de temps? répétai-je, en fronçant les sourcils. Mais je vous l'ai déjà dit. Je l'ai apprise en lisant la nouvelle de l'assassinat de Georges. Autrement je serais naturellement revenu plus tôt.

— Etes-vous bien sûr de cela?

— J'en suis très sûr, répondis-je avec flegme. Pourquoi?

Mais l'esprit du vieux juriste était singulièrement alerte. Et je ne savais toujours pas de quel côté de la barricade il se trouvait.

— Ne saviez-vous pas que votre oncle vous faisait rechercher? N'avez-vous ni lu les journaux, ni écouté la radio pendant toutes ces années? On vous a pourtant cherché sur tout le continent.

— Non, monsieur, répondis-je sincèrement. Je me trouvais pour la plus grande partie du temps dans un véritable désert, je n'ai absolument rien su.

— Pourquoi n'avez-vous jamais écrit?

— A quoi bon écrire? Mon oncle avait été catégorique en me chassant de chez lui. Je savais qu'il me fallait voir Georges en personne.

— Et vous l'avez vu? demanda-t-il très doucement.

— Oui, répondis-je sans sourciller, en regardant le vieillard droit dans les yeux. Je l'ai vu, aujourd'hui, dans son cercueil.

Le juge esquissa un léger sourire et hocha la tête en baissant les yeux. Il me fut impossible de lire sa pensée. Patricia se mit à parler avec volubilité.

— Quelle horrible histoire! dit-elle, et comme c'est regrettable que vous n'ayez rien su dès que Georges a fait des aveux! Si seulement vous aviez pu être auprès de votre oncle avant sa mort! Vous lui avez beaucoup manqué, Dex. Je l'accompagnais souvent en auto lorsque Georges lui faisait faire sa promenade quotidienne. Il ne disait pas grand chose devant Georges mais je passais, chaque jour, plusieurs heures auprès de lui. Pendant les derniers mois, il fut contraint de garder le lit tant il était faible. Oh! Dex, vous ne saurez jamais combien il vous aimait. Nous vous aimions tous. Mon cœur a plus d'une fois saigné pour vous trois et pour la stupide tragédie qui a ruiné vos vies.

Elle s'interrompit les yeux pleins de larmes, et nous regarda, tour à tour, son père et moi d'une façon suppliante. Je fronçai les sourcils, légèrement perplexe. J'aurais voulu l'entendre encore parler de l'oncle Franklin mais le juge repoussa brusquement sa chaise et se leva.

— Si vous voulez bien m'excuser tous les deux, dit-il, un peu rudement, j'ai des dossiers à compulser dans mon bureau.

Nous nous levâmes à notre tour.

— Je ferai peut-être mieux de partir, dis-je. Il est très près de dix heures. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était déjà aussi tard.

— Non, non, restez encore un peu, Dex, protesta Patricia en me jetant un regard suppliant tandis qu'elle prenait le bras de son père et l'accompagnait jusqu'à la porte. Je vous rejoindrai d'ici peu, papa, pour vous dire bonsoir.

Puis elle revint vers moi.

— Allons fumer dans la salle de musique, proposa-t-elle. Il y a si longtemps que nous nous sommes vus, Dex, et nous avons tant de choses à nous dire.

Nous passâmes encore une demi-heure à bavarder, et elle me décrivit les derniers jours de mon oncle. Elle essaya, sans en avoir l'air, de m'interroger, non sur mes voyages mais sur les personnes que je connaissais, sur ce que je pensais des choses en général, enfin sur la sorte d'homme que j'étais devenu. Mais je me fatiguai vite de ce jeu, et me levai pour partir.

Patricia m'accompagna elle-même jusqu'à la porte d'entrée. Comme elle me tendait mon chapeau, elle se pencha tout à coup vers moi.

— Voulez-vous m'embrasser, Dex? dit-elle à voix basse.

— Quoi?

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Embrassez-moi. Autrefois, vous me pourchassiez dans toute la maison en me menaçant de m'embrasser, pour me taquiner. Vous y avez réussi une fois. Vous rappelez-vous?

Je regardai fixement ses yeux adorables.

— Oui, dis-je troublé. Je m'en souviens. Vous étiez tombée et vous vous étiez cognée au front. C'était de ma faute. Alors je vous ai embrassée.

— Ne voulez-vous pas recommencer ce soir?

— Pour quoi faire?

— Vous me demandez pourquoi? s'écria-t-elle, en étreignant fortement mes épaules. Eh! bien, parce que nous sommes plus que des amis ordinaires, voilà pourquoi. Nous sommes comme... comme frère et sœur. Nous avons tant souffert, tous les deux. Je veux que vous m'embrassiez parce qu'alors je saurai, je sentirai si vous êtes bien le même Dexter que j'ai connu autrefois, et s'il n'y a ni haine, ni regret, ni rancune dans votre cœur.

Aurait-elle agi ainsi si elle avait su que j'étais le bandit qui avait abattu Georges Arnold et qui lui avait parlé si grossièrement quelques jours plus tôt?

— Non, non, dis-je en la repoussant avec rudesse. Vous ne sauriez apprendre quoi que ce soit par un baiser. Mona m'a fait comprendre cela voici bien des années. Bonsoir!

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin le sapeur Jackson se présenta comme chauffeur. Je ne pris pas la peine de l'interroger sur son passé criminel, car je savais qu'il en avait un fort chargé. Il avait assassiné Georges Arnold ou, du moins, il savait qui l'avait fait.

Je pris un véritable plaisir à l'obliger à laver et à polir la vieille guimbarde démodée de l'oncle Franklin. Elle était construite comme un camion mais elle marchait fort bien et le sapeur savait conduire comme je pus m'en assurer plus tard.

— Grouillez-vous, Sapeur, sans quoi vous ne conserverez pas votre place, lui dis-je. Mettez un peu plus d'huile de coude dans cette peau de chamois. Je désire que cette ruine sorte scintillante vers midi.

— La ferme, gronda le Sapeur, en me lançant un regard

chargé de haine de ses yeux de serpent. On te fera taire si tu deviens trop loquace.

— Ça ne sera pas une nouveauté car j'ai déjà passé par les mains d'experts, dis-je. Mais mettez-vous bien ceci en tête afin que vous ne vous fassiez pas plus d'illusion que vos petits copains. Vous faites peut-être partie du gang de Bartlett, mais, pour moi, vous n'êtes qu'un chauffeur. Alors, travaillez, ça vous changera. Et puis n'oubliez pas que pour vous je suis M. Donahue, et n'essayez pas de rouspéter, ça ne prendrait pas.

Je le laissai cuire dans son jus et retournai à la maison pour y subir un essayage des mains du tailleur élégant que Dolan avait convoqué car il faut reconnaître que Dolan faisait un excellent valet.

J'arrêtai Jenkins dans l'antichambre.

— Appelez Martin et Graham au téléphone, dis-je, et arrangez-vous pour que je déjeune avec l'un ou l'autre aujourd'hui.

— Bien, Monsieur, bredouilla-t-il. Mais désirez-vous vraiment que je m'occupe de questions aussi intimes?

— Vous m'avez entendu. Si vous voulez être mon maître d'hôtel, il vous faut mériter vos gages. Ayez soin de ne prendre rendez-vous qu'avec *un* des deux associés. Je désire les rencontrer l'un après l'autre, afin de savoir ce qui les fait marcher.

Je remontai au deuxième, en sifflant, me remettre entre les mains expertes de mon valet de chambre et de mon tailleur. J'étais à peu près certain maintenant que Bartlett n'était pas seul dans l'affaire. Il était, sans doute, intelligent, rusé, et dur, mais je devinais qu'il y avait derrière lui un cerveau plus puissant que le sien. Car ce racket était vraiment un fardeau trop lourd pour un seul homme.

Mais qui était-ce? Le médecin de famille? Le vieil ami, le juge Ellis? L'un des deux avoués, ou les deux? Le directeur peu scrupuleux d'une des affaires dans laquelle la plus grande partie de la fortune Peabody était placée? Ou bien quelque inconnu qui unissait ses ressources mentales et financières avec celles de Bartlett dans une vaste conspiration pour se saisir de la fortune Peabody?

Il me fallait agir vite si je voulais empêcher les bandits de s'emparer de la succession. Et je devais commencer par l'un d'eux. J'avais donc décidé de m'attaquer aux exécuteurs testamentaires avec l'intention de me renseigner sur toute personne qui, de loin ou de près, était mêlée à mes affaires si compliquées.

J'avais dit la vérité à Jenkins. Car j'avais de bien meilleures

chances d'arriver à mes fins en feignant la plus grande franchise à l'égard de mes espions. Mais c'était dur d'agir seul ainsi, sans qu'il y eût une seule personne à qui oser se confier.

Le tailleur était anglais et fort loquace. Pour lui, tous les Américains étaient fous, et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort. Dolan, mon valet impeccable, se prélassait dans un fauteuil en fumant nonchalamment une cigarette et il me taquinait d'être ainsi devenu mannequin. Je doute si le tailleur eut la moindre idée à quoi notre conversation se rapportait.

Il y avait en Dolan quelque chose qui me plaisait, malgré moi. Peut-être, était-ce sa candeur surprenante? Il avait presque réussi à me remettre de bonne humeur quand Jenkins passa son visage béat par l'entrebaillement de la porte.

— Excusez-moi, Monsieur, mais il vous faut passer aux bureaux de Martin et Graham prendre M. Martin pour déjeuner avec lui au Yale Club.

— Le Yale Club, répéta Dolan rêveur. Je n'y ai pas mis les pieds depuis trois ans. Bien entendu, ce n'était pas mon cercle, mais j'y allais assez souvent avec d'anciens étudiants de Yale que je connaissais. Je me demande si je leur manque?

— Le club auquel vous appartenez maintenant se trouve plus en amont de la rivière, dis-je. A Sing-Sing. A quelle heure m'attend-on, Tête de Cheval?

— A onze heures et demie, Monsieur. Et je me permets de rappeler à Monsieur que je m'appelle Jenkins.

— Je croyais que nous avions déjà réglé cette question? Pour moi, vous ressemblez à un cheval. Compris, Tête de cheval?

— Oui, Monsieur, répondit-il en battant précipitamment en retraite tandis que Dolan s'esclaffait de rire.

Dans son ahurissement, le tailleur me piqua avec une épingle et je tançai vertement mon valet hilare.

— Je m'occuperai de vous avant la fin de cette comédie, lui dis-je. Mais, tailleur, dites-moi, désirez-vous par hasard épingler mes culottes à ma personne?

Dolan retrouva son sérieux.

— Tout ce que je puis dire, déclara-t-il, c'est que j'en ai pour mon argent. Lorsque vous serez prêt, le Sapeur et moi, vous accompagnerons au Yale Club.

— Jamais de la vie, ripostai-je. Ne puis-je pas déjeuner en ville sans vous avoir à mes trousses?

— Vous ne pouvez même pas vivre sans moi, répliqua-t-il. Eh! bien, tailleur, n'avez-vous pas terminé cet essayage?

M. Donahue est un homme actif et peu habitué à cette contrainte. Après tout, nous n'avons commandé que trois complets et un smoking.

C'est ainsi que n'ayant pas le choix, je fus accompagné par mes deux gardes du corps pour déjeuner chez mon avocat. J'avais l'impression d'être un gangster en parade. Le Sapeur parqua l'auto devant le trottoir le plus proche de l'Empire State Building, et Dolan m'escorta jusqu'à la porte du bureau extérieur de Martin et Graham.

— Il faut croire que je suis joliment précieux, lui lançai-je alors que nous descendions le corridor côte à côte.

— Sans doute, Monsieur Donahue, dit-il en souriant. Plus vous approchez du moment où vous hériterez votre fortune, plus vous devez être jalousement protégé.

Les bureaux occupés par Martin et Graham occupaient quatre pièces et beaucoup d'espace inutile. Je n'avais jamais, auparavant, vu des bureaux d'un tel luxe. Portes capitonnées, tapis moelleux, meubles en ronce de noyer, une chambre d'archives construite comme un véritable coffre-fort; tout y était d'un grand luxe. Chaque associé disposait, en outre, d'un bureau particulier, encore plus luxueusement aménagé où il pouvait se retirer à volonté. Cependant, quelque chose, je ne sais quoi, me choqua, et je ne découvris la raison de ce sentiment qu'à ma seconde visite.

Peter Martin parut sincèrement content de me voir. Il me fit entrer dans son bureau particulier et m'offrit deux excellents whiskys et faillit m'étouffer avec un Habana de premier choix. A l'entendre, j'étais une espèce d'Enfant Prodigue.

Je réussis à survivre à ces aimables attentions, et nous partîmes déjeuner. Dolan nous rejoignit discrètement dans le corridor et descendit dans l'ascenseur avec nous.

— J'ai mon auto, dis-je à Peter Martin. C'est l'espèce de cuirassé que l'oncle Franklin a acheté quand il crut qu'on n'allait plus en fabriquer de ce modèle.

— Très bien, répondit-il. Ce sera plus agréable que de prendre un taxi. Le club se trouve près du terminus du Grand Central, si vous vous le rappelez.

Dolan nous ouvrit poliment la portière et Martin entra dans l'auto sans regarder les deux domestiques tandis que j'indiquais notre destination au Sapeur. Je croyais même qu'il ne les avait pas remarqués, quand il me surprit en disant :

— Il me semble que vous avez engagé de nouveaux domestiques, mon ami?

— Simplement un valet de chambre et un chauffeur, répondis-je négligemment. Je n'ai pas l'habitude de conduire en ville et mon valet me sert aussi à l'occasion de valet de pied. C'est un garçon excellent mais qui est toujours sur mes talons.

Je vis le cou de Dolan rougir sous cette pique à laquelle il ne pouvait répondre, mais Martin eut un rire sec.

— Je suis heureux de vous voir de si bonne humeur, Dexter, dit-il. Hier, vous m'aviez paru un peu rude et morose. Ce fut du reste une journée pénible pour nous tous. Mais ce matin a bien commencé. Même la Limited Steel gagne des points, et vous savez qu'une bonne partie de la fortune de Peabody est placée dans cette affaire. Etes-vous du moins au courant de l'étendue et du contenu de la fortune de votre oncle?

— Je n'en sais absolument rien, répondis-je franchement.

— Eh bien, vous devriez le savoir. Lorsque vous serez installé, rien ne presse, je me ferai un plaisir de vous montrer comment mener vos affaires. En attendant, n'hésitez pas de venir nous demander tous les renseignements que vous voulez.

— Merci. Et puisque vous en parlez, il y a une chose que je veux vous demander dès maintenant. Comment oncle Franklin a-t-il fixé son choix sur l'Agence Acmé pour me rechercher?

— Si je me souviens bien, répondit Martin lentement, il n'a rien fait de semblable. Lorsque la nécessité s'en est fait sentir, c'est nous qui nous sommes occupés de cela pour votre oncle. Je crois que Julian s'est adressé à eux sur la recommandation d'un autre de nos clients. Mais je m'en assurerai si vous le désirez.

— Oh! inutile, dis-je négligemment. En fait, je continuerai à me servir d'eux si leurs honoraires ne sont pas trop élevés.

Martin me lança un regard perçant.

— Je ne crois pas que leurs prix soient exagérés, bien que je ne voie vraiment pas en quoi ils pourraient vous être utiles. Néanmoins je m'en assurerai...

— Ne vous en donnez pas la peine, dis-je en remarquant que, sur le siège de devant, les deux lascars donnaient des signes évidents d'inquiétude. Et, maintenant, parlez-moi un peu de vos relations avec l'oncle Franklin.

Je ne fis guère attention à l'endroit où nous déjeunâmes, étant tout occupé à étudier mon compagnon sans en avoir l'air. Je me demandais ce qu'il eût dit s'il avait su qu'il déjeunait avec un homme qui était recherché pour assassinat? C'est heureux que la clairvoyance ne soit pas un don universel.

car autrement combien de personnes seraient malheureuses.

Peter Martin était, sur une foule de choses je crois, un des hommes les mieux renseignés que j'eusse jamais rencontré. Il était très alerte, ses propos dépassaient parfois mon entendement, mais il consentait fort aimablement à les expliquer lorsqu'il me devinait un peu embarrassé.

Je décidai qu'il était hors de cause, mais je n'osais cependant pas me confier à lui. Si le piège où j'étais tombé avait débuté par quelque machination ourdie dans sa firme, il était, après tout, trop rusé et trop averti pour que je m'avisasse de le mettre dans mon jeu.

Lorsque je raccompagnai Martin au bureau, nous y trouvâmes Graham, qui paraissait avoir des loisirs. Je m'attachai donc aussitôt à lui et m'ingéniai à lui faire perdre son temps. Car j'étais bien résolu à aller vite...

Graham n'était pas occupé, mais ma visite prolongée l'énerva vite. Je me dis qu'il avait, sans doute, un rendez-vous que je risquais de lui faire manquer. Et c'est alors que je découvris brusquement le je ne sais quoi de louche qui m'intriguait dans toute cette affaire. Peut-être me trompais-je complètement, car je ne savais rien de la façon dont les avoués du grand monde menaient leurs affaires. Mais la firme ne m'avait pas l'air très prospère. Malgré tout le luxe du décor, il n'y avait qu'un employé, et qu'une dactylo blonde et très chic servant à la fois de sténo, de téléphoniste et de secrétaire.

Il était évident que, pour une ancienne firme bien établie et prospère, Martin et Graham ne faisaient pas assez d'affaires pour payer leurs frais généraux. Un petit bureau au bout de Broadway leur eût beaucoup mieux convenu. Je me demandai s'ils étaient par hasard retirés des affaires?

Lorsqu'il comprit qu'il n'allait pas se débarrasser de moi, Graham en prit son parti et m'emmena au Club Athlétique y faire un plongeon et prendre un cocktail. Pendant que nous nous douchions, je ne pus m'empêcher d'admirer les lignes nettes de son corps olivâtre. Il était bâti comme un poids moyen et avait réussi à ne pas prendre de ventre et à garder ses muscles faciaux intacts.

Il n'était pas aussi cultivé que Martin, mais il était fin et avait des idées plus modernes que ce dernier bien qu'il eût visiblement beaucoup de respect et de considération pour son vieil associé. Et j'aurais pris plaisir à cette après-midi passée en sa compagnie, si je n'avais été accablé par le chagrin et très occupé à étudier mon compagnon.

CHAPITRE IX

Nous nous servîmes naturellement de mon antique tacot pour aller au club et revenir ensuite au bureau. Sur le chemin du retour, Graham fit la même remarque que Martin au sujet de mes domestiques, et je saisis cette occasion pour lui poser certaines questions sur Bartlett et compagnie.

— Oui, j'ai eu recours à l'Agence Acmé, dit-il franchement. Il nous fallait des gens de confiance et ni Peter ni moi n'avons jamais eu beaucoup à faire avec des gens de cette profession. Ils m'ont été très chaudement recommandés par Sterling et Blatz, les courtiers dont les bureaux sont situés près de l'Hôtel de ville. Alors je me suis assuré leur concours. Leurs prix étaient fort raisonnables : mille dollars, tous frais payés, à valoir sur dix mille dollars qui ne leur seraient payés que si vous étiez retrouvé. Vous avez épargné neuf mille dollars à la succession de Peabody en revenant au bon moment. Mais n'allez pas disparaître de nouveau.

— C'est ce que vous pensez! me dis-je à part moi.

Mais, tout haut, je lui répondis avec un sourire :

— J'essayerai d'être prudent.

Nous déposâmes Graham devant l'Empire Stade Building, et alors Dolan se retourna sur le siège de devant :

— Eh! bien, vous amusez-vous? demanda-t-il d'un ton rogue. Alors continuons. Le Sapeur et moi sommes au régime, vous savez. Voulez-vous remonter jusqu'au Bronx et visiter le Zoo?

— Inutile, dis-je avec insolence, j'en ai un sous les yeux. De plus, je vous ferai remarquer que c'est vous qui avez tenu à m'accompagner, et que vous auriez eu tout le temps de déjeuner si vous en aviez eu envie.

— Que vous dites! Eh bien, où allons-nous? Avez-vous quelque autre enquête à faire?

— Ne rouspétez pas. Il n'a jamais été stipulé que je ne pouvais pas poser de questions. Et je n'ai pas perdu mon temps. Les deux avoués sont maintenant fermement convaincus que je suis doré sur tranche. C'est très utile. Car ils vont tiquer dès que je commencerai à puiser largement dans la succession sans nulle raison valable, et sans pouvoir leur dire ce que je fais de l'argent.

— Vous n'aurez pas à répondre à Martin et Graham, alors, mais seulement à vous amuser, dit Dolan.

— C'est un vrai pique-nique, dis-je amèrement. D'un côté, je suis surveillé par la police et de l'autre par le gang de l'Acmé. Et traqué en plus par la police judiciaire. Eh bien, Sapeur, retournez à la maison.

Je n'étais cependant pas tout à fait prêt à regagner ma demeure, mais il me fallait, d'abord, me débarrasser de mes deux anges gardiens avant d'entreprendre mon prochain coup. J'attendis donc que nous fussions dans le Parc, nous dirigeant vers le sud.

— Laissez-moi chez les Ellis, dis-je en bâillant. Je crois que j'y dînerai. Alors inutile de m'attendre. Je rentrerai à pied.

— Vous ne finissez donc jamais de faire des visites? grogna le Sapeur, furieux.

Mais je le rabrouai aussitôt.

— On vous paye pour conduire ce tacot. Votre travail est d'être un chauffeur et non un censeur. Je vous ai déjà prévenu de ce qui vous attend si vous êtes insolent. Que ce soit la dernière fois que je vous le dise.

Dolan se montra plus diplomate.

— Tais-toi, le Sapeur. On n'a jamais dit qu'il ne pouvait pas aller dîner chez les Ellis. Okay, Donahue, mais ne vous emballez pas sur cette petite. Elle pourrait fort bien vous reconnaître, à un moment psychologique, et alors que deviendriez-vous? Les petites Ellis ne valent rien pour les nommés Donahue.

— Que vous dites! grognai-je à mon tour en mettant pied à terre.

Je n'avais nullement eu l'intention d'entrer chez les Ellis, mais le Sapeur ne bougea pas tant que je n'eus pas sonné et que la porte ne se fut pas ouverte. Alors, seulement, il démarra à regret. Je compris que mes nouveaux gardiens allaient me causer pas mal d'embarras et de gêne.

Patricia était chez elle de sorte que je ne pus m'échapper.

— Dex, s'écria-t-elle, surprise et ravie en me voyant entrer au salon. J'ai pensé à vous toute la journée. Je me suis demandée si vous téléphoneriez, ou si vous viendriez. Quand me permettrez-vous d'aller vous voir et m'assurer si vous êtes confortablement installé? Je connais bien la vieille maison et les domestiques.

Pas un mot de mon brusque départ, la veille, pas le moindre signe de ressentiment ni de reproche. Cette fille avait vraiment

du cran! Je me décidai de risquer le tout pour le tout, car il fallait que j'agisse et je ne pouvais le faire qu'à bon escient.

— Venez quand vous voulez, Patricia, dis-je. C'est plus que je ne mérite. Mais, en ce moment, j'ai une faveur d'un autre genre à vous demander.

— Mais bien entendu, Dex. Ce que vous voulez.

— Je n'ai pas été bien aimable et je n'ai pas le droit de demander une faveur à qui que ce soit. Mais j'ai grand besoin qu'on m'aide vite et je ne puis donner aucune explication, du moins pour le moment.

— C'est inutile. Que puis-je faire pour vous? dit-elle tout simplement sans la moindre hésitation.

Je me décidai à parler.

— D'abord, dis-je, donnez-moi l'annuaire du téléphone.

Elle le chercha sans mot dire, et attendit en silence pendant que je le feuilletais hâtivement. Je ne trouvai pas ce que je cherchai. Cela ne me surprit, du reste, pas.

— Avez-vous une voiture? demandai-je brusquement à Pat.

— Oui. Elle stationne en ce moment devant la porte d'entrée.

— Pouvez-vous la faire prendre sans que nous sortions par la porte d'entrée? Il peut y avoir des curieux dans la rue.

— Je vais demander à Frank de la conduire derrière le pâté de maisons et nous pourrons sortir par la porte de service.

— Excellent. Voulez-vous faire une promenade?

— Je crois que ce serait très amusant, Dex.

Le maître d'hôtel des Ellis mena l'auto dans la rue voisine et nous la retrouvâmes à la sortie de service. Se glissant au volant, Patricia dit à Frank de rentrer par la porte de service et se tourna ensuite gaîment vers moi.

— Ni vu ni connu, dit-elle. Où allons-nous maintenant, Dex?

— A l'Hôtel de Ville.

Elle me lança un regard effrayé, et, en rencontrant ses yeux, je compris qu'elle avait cru un instant que j'avais la folle idée d'aller me procurer un certificat de mariage. Mais je la détrompai avant qu'elle pût parler.

— Pas à l'Hôtel de Ville même. J'ai certains renseignements à prendre dans le quartier.

— Naturellement, fit-elle avec sang-froid. Tenez-vous bien. Nous partons.

C'était exact. Elle conduisit cette auto avec tout le sang-froid et l'adresse d'un chauffeur expert, se faufilant à travers les rues encombrées, avec une rapidité qui me convainquit

qu'aucun suiveur n'avait pu nous filer. Nous arrivâmes à l'Hôtel de Ville un peu après cinq heures. Pat stoppa tout près de là et m'attendit patiemment pendant que je me mis au travail.

Il était tard et il me fallut bien une heure pour obtenir les renseignements que je cherchais. Mais je réussis enfin à vérifier le soupçon qui m'avait brusquement assailli. Aucune firme d'aucune sorte du nom de Sterling et Blatz n'avait jamais occupé un bureau dans ces parages. Je ne crois pas que je négligeai aucun immeuble qui eut pu donner asile à une firme de ce nom. Bref, personne n'avait jamais entendu parler de courtiers ni d'une maison de commerce de ce nom.

Julian Graham m'avait donc délibérément menti, sans songer que je pouvais me mettre en tête de vérifier sa déclaration. Son insouciance était fort logique. S'il était mêlé à l'affaire Bartlett, il ne pouvait avoir aucune raison de supposer que cet imbécile de Joë Dunn, qui était à la merci du gang, songerait jamais à vérifier ses dires. Mais Dexter Donahue l'avait fait, et c'était là un premier point d'acquis pour la défense. Je regagnai l'auto avec un sourire dénué de toute gaîté.

Pat ne me posa pas une seule question. Elle était vraiment chic. Nous regagnâmes la maison par le même chemin que nous l'avions quittée. Pat m'invita cordialement à rester pour dîner mais je refusai son invitation. J'avais à réfléchir à beaucoup de choses, et je désirais être seul.

En rentrant chez moi, je trouvai toute mon équipe de domestiques soupant ensemble. Et je devinai par leurs expressions confondues qu'ils étaient en train de parler de moi lorsque j'apparus au milieu d'eux.

Mais cela ne me troubla pas, car j'étais certain que les trois mousquetaires de la bande à Bartlett joueraient fidèlement leur rôle en présence de la cuisinière et des femmes de chambre. Je crois bien que le Sapeur en pinçait pour Clara, la petite femme de chambre rousse, mais il ne paraissait pas faire grand progrès auprès d'elle. Je voyais bien que Dolan était tout à fait hors de son élément dans ce milieu d'office et je me moquais secrètement de lui. Il le savait, mais il était bien obligé de jouer son rôle.

Jenkins se leva précipitamment en s'essuyant la bouche avec une serviette. Il jouait au larbin avec infiniment plus de naturel que les deux autres.

— Je n'avais pas entendu sonner Monsieur, dit-il en

s'excusant. Je croyais que Monsieur devait dîner avec Mlle Ellis et son père.

— J'ai changé d'avis, mais ne vous troublez pas, Tête de Cheval. Je n'ai du reste pas sonné. Car je suis un grand garçon, maintenant, et M. Martin m'a donné la clef de ma propre porte d'entrée. Servez-moi quelques sandwiches et une tasse de café en haut, d'ici une demi-heure.

— Très bien, Monsieur.

— Puis-je vous aider, Monsieur? demanda Dolan à son tour.

Je le regardai sévèrement après avoir jeté un coup d'œil sur les deux soubrettes agitées.

— Oui, dis-je, aidez le Sapeur à laver de nouveau la voiture après votre souper. Vous avez tous deux beaucoup sali le siège de devant aujourd'hui.

Les servantes et Jenkins me considérèrent ahuris, mais mes deux anges gardiens furent sensibles à mon sarcasme. Je montai chez moi en sifflant. J'avais vraiment bien profité de ma journée.

CHAPITRE X

Bien que les premiers résultats de mon enquête fussent maigres, c'était, du moins, un commencement. Mais ce fut Bartlett qui gagna la deuxième manche. Il m'honora de sa visite bien avant que je fusse levé le lendemain matin. Il n'attendit même pas que Dolan m'eût réveillé, mais entra dans ma chambre à coucher sur les talons de mon valet de chambre tandis que Jenkins fermait mélancoliquement la marche.

— Fermez la porte, Jenkins, ordonna-t-il rudement. Allons, Dolan, fichez-lui un coup de pied dans les reins pour le réveiller. J'ai à lui parler.

Dolan obéit en arrachant mes couvertures. Je m'assis dans le lit, les tempes battantes, et les accueillis par un grognement farouche.

— N'essayez pas de foncer sur moi, Dolan, dis-je. N'oubliez pas que vous ne portez plus vos brassières à pistolets. Et que diable avez-vous à me dire, Bartlett, pour entrer chez moi de cette façon, ce n'est guère une sorte de réveil que j'aime!

— Taisez-vous, espèce de pou, gronda-t-il. Et vous autres, écoutez-moi aussi. Dunn, vous êtes dans de vilains, dans de *très* vilains draps. Ne pouvez-vous pas vous mettre cela dans la

tête? Vous imaginez-vous, parce que vous avez réussi à franchir tous les obstacles jusqu'ici, qu'il s'agit d'une partie de plaisir pour votre satisfaction personnelle? Etes-vous trop obtus pour vous rendre compte que c'est moi qui ai huilé et graissé votre route jusqu'ici?

— Qui le nie? demandai-je.

— Vous. Vous essayez de faire le malin. Vous essayez d'obtenir des avoués des renseignements à mon sujet... Vous cherchez à...

— Je savais que Dolan et le Sapeur vous mettraient au courant. Mais qu'est-ce que cela prouve? J'ai une curiosité bien naturelle...

— Mais ils ne m'ont pas rapporté que vous les avez plaqués plus tard et avez passé plus d'une heure à essayer de découvrir la firme Sterling et Blatz. Que diable croyez-vous faire?

Alors c'était cela. Et moi qui croyais que j'étais rusé! Dire que, pendant tout le temps, j'avais bel et bien été filé. Bartlett m'avait, du reste, prévenu franchement qu'il avait l'affaire bien en main. Je compris que je devais renoncer à mes enquêtes personnelles.

— Je vous rends justice, dis-je. Je ne les ai pas trouvés. Alors pourquoi grognez-vous?

— Pour ceci : Dunn, vous êtes constamment surveillé. Je vous l'ai bien fait comprendre à l'enterrement d'Arnold. Et vous serez continuellement surveillé jusqu'à ce que vous m'ayez remis le dernier dollar de la succession Peabody.

— Ah! Vous vous proposez maintenant de vous en emparer entièrement. C'est bien ce que je pensais. Et, sans doute, me jetterez-vous ensuite aux loups par-dessus le marché?

— Cela ne fait aucun doute, si vous ne jouez pas mieux le jeu, répondit-il sinistrement. Vous avez déjà deux incartades à votre débit, alors, comprenez-moi bien. A bas les pattes! A partir de ce moment, vous ne ferez que ce qu'on vous dira de faire. C'est moi qui commande, et l'Agence Acmé se chargera des filatures nécessaires. Sachez que je n'ai pas l'habitude de menacer en l'air. Compris?

— Parfaitement, répondis-je gravement.

— Alors, ne l'oubliez pas. Quant à vous autres imbéciles, continua-t-il en se retournant farouchement vers mes deux serviteurs, vous ferez mieux de vous grouiller. Je n'ai jamais vu de plus fichus imbéciles. Le Sapeur est le seul à qui je puisse me fier. Vous avez laissé ce singe vous rouler, hier. Cela

n'a pas eu de conséquence, mais ç'aurait pu en avoir. Encore une gaffe de ce genre et vous êtes flambés. Compris?

Dolan, qui avait rougi jusqu'aux sourcils en s'entendant interpeller ainsi, murmura un assentiment, mais Jenkins fut plus loquace.

— Mais qu'ai-je donc fait de mal, Monsieur Bartlett? demanda-t-il. Vous m'avez engagé comme maître d'hôtel. Je ne pouvais refuser d'appeler les avoués au téléphone pour lui, n'est-ce pas? Vous ne m'avez pas donné l'ordre d'entraver ses mouvements, mais seulement de le surveiller. Je croyais...

— Au diable ce que vous croyiez. Tâchez de ne plus faire de gaffes.

— Bien, Monsieur, répondit Jenkins humblement. Et, s'il vous plaît, Monsieur Bartlett dites-lui de ne plus m'appeler Tête de Cheval. Cela outrage ma dignité.

Mais Bartlett fixa sur lui un regard si féroce qu'il se mit à trembler.

— Votre dignité! cria le détective en s'étranglant de rage, vous osez parler de votre dignité en un pareil moment? Voulez-vous que je vous sacque.

A ces mots, le maître d'hôtel blêmit. Il faillit tomber à genoux. Car il savait fort bien qu'il n'y avait qu'une façon d'être sacqué par un gang comme celui-ci.

— Grands dieux! Monsieur Bartlett, ne faites pas cela, gémit-il. Je ne voulais pas dire cela. Je ne voulais rien dire du tout!

Je ne crois pas que Bartlett avait l'intention de mettre sa menace à exécution, mais il me plut, par simple perversité, de me montrer plus clément que lui.

— Okay, Tête de Cheval, dis-je. Cette fois, c'est moi qui vous engage. Montrez la porte à M. Bartlett et apportez-moi deux œufs sur pain grillé pour déjeuner.

Le détective me lança un regard haineux qui n'avait d'égal que celui que Jenkins me jeta. Mais il ne dit rien et Dolan poussa un profond soupir quand la porte se referma sur eux.

— Eh! bien, pour un type qui est pour ainsi dire déjà attaché à la chaise électrique, vous avez un rude culot, camarade, dit-il.

— Un rude estomac sonnerait mieux dans la bouche d'un ex-étudiant, répondis-je. Eh bien! que diriez-vous de préparer mon bain. Je veux me purifier de l'arome de Bartlett.

— Bien, Monsieur Donahue, mais n'oubliez pas ce qu'il

vous a dit. Il parlait sérieusement, et je fais de même. Ne faites pas l'imbécile. Vous commencez à me plaire.

Les choses restèrent dans le statu quo pendant plusieurs jours. Mes nouveaux vêtements revinrent de chez le tailleur, mais je n'eus pas l'occasion de les porter. J'allai voir Martin et Graham une ou deux fois, afin de savoir si l'un ou l'autre n'agissait pas d'une façon louche; je flirtais avec la dactylo blonde dans l'espoir d'obtenir sur eux quelques tuyaux, mais j'en fus pour mes frais. Je rendis, de nouveau, visite au juge et à Pat, et je dînai un soir chez eux.

Je ne savais pas exactement que penser du juge, ni si je devais le mettre sur le même plan que Martin, ou au-dessus ou au-dessous. J'avais certainement à faire à très forte partie, et à de rudes joueurs qui avaient misé de gros enjeux.

Et, tandis que je piétinais ainsi attendant que l'affaire se corsât, mes fidèles anges gardiens me surveillaient si étroitement qu'il leur arrivait presque de me border dans mon lit! L'un d'eux était toujours à mes côtés, sauf pendant les courts instants que je passais chez les Ellis. Et, ce fait, au lieu de me soulager, m'amenait à me demander si la robe du juge n'était pas, elle aussi, souillée par la fange environnante?

La lecture du testament eut lieu devant la Cour présidée par le juge Elliott. Pendant toute la procédure, je surveillai étroitement le juge et mes avoués, afin de découvrir la moindre indication, le moindre soupçon de rapports personnels ou de collusion. Mais je ne pus rien découvrir qui ne fût parfaitement normal. Lorsque toutes les formalités légales furent accomplies, je me trouvai en possession de l'entière succession Peabody, et les avoués allaient devoir me présenter les clefs des coffres-forts et leurs comptes de gestion.

Ce n'était donc plus qu'une question de jours avant que Bartlett ne commençât son chantage en extorsion de fonds, et j'étais impuissant à prendre la moindre mesure pour l'en empêcher. Bien que convaincu que Julian Graham était impliqué dans l'affaire d'une manière plus ou moins directe, je me trouvais dans l'impossibilité de poursuivre mon enquête personnelle dans cette direction.

Je regrettais le campement de mineurs où, grâce à un pistolet automatique et à une paire de poings solides, j'étais devenu le chef incontesté. Ici, j'étais hors de mon élément. Encadré comme un prisonnier, j'avais absolument besoin d'une grosse somme d'argent afin de pouvoir engager quelqu'un pour faire le travail que je n'osais entreprendre moi-même. Maître d'une

fortune de deux millions de dollars je n'osais pas en demander un sou!

Alors mon ami Bartlett intervint juste à temps pour m'empêcher de prendre une décision irrévocable. Il vint me voir, un soir, et me poussa dans la bibliothèque afin d'avoir un entretien personnel. Il était de bien meilleure humeur que la dernière fois que je l'avais vu.

— Eh bien, Dunn, tout est prêt, me dit-il aimablement. A partir de maintenant, tout ira comme sur des roulettes, à moins que vous ne vous avisiez de rouspéter de nouveau. Vos avoués ne vous ont-ils pas demandé si vous aviez besoin d'argent?

— Plusieurs fois. Mais je n'ai pas osé en accepter.

— Vous commencez à comprendre, dit-il d'un ton approbateur. Mais vous allez tout de suite leur demander une grosse somme. Voici le motif de votre première demande : il y a trois ans, un inventeur a failli vendre au vieux Peabody la manière de faire du lait de magnésie avec du varech et de l'eau de mer... Or, en triant les papiers de votre « oncle », vous avez trouvé les documents concernant cette affaire. Vous avez décidé de mettre cinquante mille dollars à la disposition du chimiste. Dites à Peter Martin que vous désirez cette somme en billets de mille dollars, qui devront vous être payés *demain*, avant la fermeture des banques...

— Pourquoi ne pas tout simplement appeler Graham et lui dire de transférer cette somme à son propre compte? demandai-je. Cela éviterait beaucoup de complications.

— Comment? Vous dites? Ah! je vois que vous jouez toujours au détective, hein? Eh bien sachez que c'est *moi*, et non M. Graham qui ai besoin de cet argent.

— Ah? Vous êtes donc brouillés? demandai-je naïvement.

— Dites donc, imbécile, cessez de vous inquiéter de moi! Et ne pipez mot à aucun de vos avoués. Ça c'est un bon tuyau que je vous donne. Vous n'êtes pas aussi fin que vous le croyez. Je vous ai déjà dit que j'avais parfaitement combiné cette affaire. Vous seriez surpris de tout ce que je sais sur différentes personnes qui, pour cette raison, sont toutes prêtes à me rendre de petits services.

« Or vous êtes une de ces personnes, et voici le service que vous allez me rendre. Faites-vous remettre cette somme par vos avoués en argent liquide, peu m'importe auquel des deux vous vous adresserez, mais, comme vous le savez, votre demande sera remise à Peter Martin. Ne leur permettez pas

de vous influencer. Dites-leur d'obtenir cet argent avant la fermeture des banques. Vous aurez assez d'aide ici pour garder cette somme jusqu'à ce que je vienne la chercher demain soir, vers neuf heures. Compris?

Ainsi il avait une emprise sur Julian Graham! Bartlett avait-il découvert quelque scandale au sujet du jeune avoué qu'il avait ensuite contraint de s'associer à sa « combine »?

— J'ai compris, si toutefois cela marche, répondis-je.

— Il faudra que cela marche. C'est vous le patron maintenant. Ils doivent vous obéir.

— Cependant peut-on retirer une aussi grosse somme en argent liquide d'un seul coup? Et que faites-vous de l'impôt sur la succession?

— Ecoutez-moi, mon gars. J'ai assisté, comme vous, aux débats de la Cour. Tout est en règle et vous pouvez mettre la main sur cet argent à l'instant même. Procurez-le vous pour moi. C'est tout.

Ce fut tout, en effet. Le lendemain matin, lorsque je me mis en rapport avec Peter Martin et lui demandai cette importante somme d'argent, je m'attendais à avoir une discussion avec lui, et ce fut le cas. Il se mit à me poser des questions assez embarrassantes, auxquelles je répondis tant bien que mal. Puis il se mit à discuter. Cela m'agaça car l'idée de retirer une aussi grosse somme me déplaisait autant qu'à lui.

— Je suis désolé, monsieur Martin, dis-je, mais je suis tout à fait décidé. Il me faut cet argent aujourd'hui même. Procurez-le moi et je vous signerai un reçu pour cette somme.

Je l'entendis pousser un profond soupir, puis il dit :

— J'espère, mon jeune ami, que vous vous rendez compte de ce que vous faites? Je dois vous mettre en garde contre toute imprudence. Ce serait bien préférable de tirer un chèque sur une banque au lieu de...

— Non, interrompis-je, il me faut absolument de l'argent liquide. Je sais très bien ce que je fais.

— Eh bien! dans ce cas, je vous apporterai cette somme moi-même tout de suite après déjeuner.

CHAPITRE XI

Peter Martin était un vieux malin. Sans doute, voulait-il s'assurer qu'il ne se passait rien de louche avant de se défaire d'une aussi grosse somme d'argent. Il se présenta donc chez moi, à deux heures précises, flanqué d'un garde en civil, délégué par la banque. Il me trouva, de mon côté, bien protégé par mon valet de chambre et mon maître d'hôtel, et cela le rassura un peu.

Cependant, il me prit à part et voulut savoir si tout allait bien, et si j'avais tout mon bon sens. Je lui dis que j'étais aussi sain d'esprit que je pouvais l'être dans les circonstances actuelles et qu'il ne devait pas s'inquiéter. Après quoi, nous nous dirigeâmes tous vers la bibliothèque où le policier en civil tira de sous son paletot une serviette en cuir noir qu'il tendit à Peter Martin. Ce dernier produisit un reçu en bonne et due forme, qu'il me tendit. Mes deux gardes du corps se tenaient silencieusement à l'arrière-plan, surveillant la scène avec des yeux écarquillés.

Je m'assis derrière le bureau et priai le vieil avoué de prendre un siège vis-à-vis de moi. Puis, je lus le reçu pendant qu'il ouvrait la serviette et se mettait à compter les billets qu'elle contenait. Lorsqu'il eut terminé, je les comptai à mon tour : le compte y était.

Dans un silence impressionnant, alors que tous les yeux étaient braqués sur moi, j'épinglai les billets ensemble et plaçai négligemment la liasse sur un bloc-notes qui était à peu près de la même dimension. Ensuite, je signai tranquillement le reçu.

— Veuillez signer aussi, comme témoin, Tête de Cheval, dis-je à mon maître d'hôtel, et vous aussi, Dolan.

Ils hésitèrent un instant mais Martin leur tendit une plume et les rassura.

— M. Donahue a raison, dit-il. Il ne s'agit que d'une pure formalité, Jenkins. Comme cela, tout est en règle.

Alors, tandis qu'ils se pressaient tous autour du bureau, tout attentifs à ce qu'ils signaient, je fis, pour ainsi dire, rentrer le lapin dans le chapeau, ce qui était, vous l'avouerez, plus fort qu'aucun tour de prestidigitateur! Ramassant négligemment la serviette je glissai (du moins en apparence) le paquet

de billets dans la serviette béante placée à mes côtés sur le bord du bureau. Seulement en fait l'argent glissa dans le tiroir légèrement entr'ouvert du bureau, et ce fut le bloc-notes qui tomba dans la serviette!

Je tirai alors prestement la fermeture-éclair de la serviette et la posai avec un choc sourd sur le bureau. Puis, me levant, afin de montrer que l'entrevue et la transaction étaient terminées, je refermai le tiroir en le repoussant doucement de ma cuisse.

Jamais un prestidigitateur n'accomplit de tour plus proprement que celui-ci. Quoi d'étonnant, du reste? Ne m'y étais-je pas exercé pendant toute la matinée.

— Vous êtes bien sûr que vous ne commettez pas d'erreur, Dexter? me demanda Martin en se levant et en glissant avec soin le reçu dans son portefeuille.

— Tout à fait sûr, Monsieur, dis-je. Comme vous pouvez le voir, je suis bien protégé, et mon ami, le chimiste, veillera à ce que je lui remette cet argent avant que je n'aie eu le temps de le dépenser ou de le perdre. D'ailleurs, personne ne sait que je l'ai ici. Je vous donnerai tous les détails dès que je le pourrai, Monsieur Martin; peut-être aurais-je, du reste, besoin de vos conseils.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Mais j'espère bien que vous ne faites pas une bêtise, mon cher Dexter.

— Moi aussi.

— Eh bien, au revoir et bonne chance.

— Accompagnez ces Messieurs, Jenkins, dis-je en ramassant la serviette et en reculant jusqu'au mur où le vieux coffre-fort de l'oncle Franklin béait, grand ouvert. J'eus soin que la serviette noire demeurât très visible entre mes mains.

Ils furent tous assez lents à bouger, et Jenkins en particulier remuait comme une tortue dans un film au ralenti. Dolan gardait les yeux braqués sur la serviette que je tenais à la main. Haussant les épaules, je jetai la serviette dans la cavité béante sur un tas de papiers d'affaires et refermai brusquement la porte du coffre. Puis glissant les verrous, je fis jouer la combinaison et repoussai devant le coffre-fort le tableau qui, en temps ordinaire, le dissimulait aux regards des profanes.

Me retournant, j'aperçus mes deux anges gardiens qui souriaient, soulagés. Jenkins, soudain alerte, accompagna mes deux visiteurs, et Dolan se laissa tomber dans le fauteuil le plus moelleux de la pièce.

— Vous faites bien les choses, Monsieur Donahue, approuva-t-il, et je me demandai un instant ce qu'il avait deviné.

Mais il ne faisait pas allusion à mon petit tour de passe-passe.

— Rien ne vaut d'être entouré de bons livres, n'est-ce pas, dit-il. Nous allons passer un agréable après-midi et une non moins agréable soirée dans cette bibliothèque.

— Que voulez-vous dire? demandai-je vivement.

— Ne le saviez-vous pas? Nous devons demeurer dans cette pièce sans quitter le coffre-fort des yeux jusqu'à ce que ... *l'inventeur* vienne nous retrouver, ce soir. Car il ne faut pas faire de gaffes surtout lorsqu'il s'agit d'un enjeu de cinquante mille dollars.

Jenkins rentra dans la pièce avant même que j'eusse trouvé de réponse à cette dernière boutade.

— C'est ce que vous croyez, dis-je en allant m'asseoir devant le bureau. Mais les Ellis m'ont invité à passer la soirée chez eux.

— Je le sais, mais il faut que quelqu'un reste continuellement dans cette pièce pour surveiller le coffre-fort. Or je ne m'imagine pas que vous partiriez en nous laissant seuls en face de cinquante mille dollars, alors qu'il y va de votre vie. Croyez-moi, il est préférable de faire une partie de belote pour passer le temps.

— Dois-je comprendre qu'à vos autres talents vous ajoutez celui de perceur de coffre-fort? demandais-je ironiquement. Ou bien connaissez-vous la combinaison de mon coffre?

— En fait, non. Mais Bartlett la connaît sans doute.

— Eh bien! dis-je en haussant les épaules, puisqu'il en est ainsi je m'en vais passer mon temps à examiner les papiers de mon oncle. Peut-être Bartlett a-t-il négligé quelque chose?

— Faites ce que vous voulez à condition de vous tenir éloigné du coffre-fort, répondit-il.

— Voilà qui va être monotone, dis-je franchement. Il ne manque plus qu'une bonne pluie pour compléter la fête.

— Qu'il pleuve! bâilla mon valet en s'étirant. Connaissez-vous un bon jeu de société pour distraire les pauvres reclus?

— Oui, j'en connais un excellent, et nous allons y jouer, ripostai-je. Les femmes l'appellent « grand nettoyage ». Tenez, Tête de Cheval, puisque nous allons être comme des frères pour le reste de la journée, allez chercher des linges à poussière et l'aspirateur. Nous allons procéder à un grand nettoyage et

mettre les meubles en place. Je parie que les livres sur ces rayons n'ont jamais été époussetés depuis que j'ai lu David Copperfield...

— Et quand était-ce? demanda brusquement Dolan, une lueur étrange dans les yeux.

Je compris que j'avais failli me trahir de nouveau, mais je ne laissai rien paraître de mon trouble sur mon visage.

— Mais quand j'étais gosse, pardi, il y a quinze ans de cela. Allons, Tête de Cheval, grouillez-vous.

— Excusez-moi, Monsieur, bredouilla-t-il sans en croire ses oreilles, mais sans cependant se départir de son rôle.

— Bien entendu, ricana Dolan. J'avais oublié que vous « vivez » vos rôles, n'est-ce pas? Mais ayez un peu pitié de nous, Donahue. Ce n'est pas la peine de nous houspiller par dépit, simplement parce que nous sommes dans le même bateau.

— Eh bien, faites à votre guise, répondis-je, en cédant, et en ouvrant brusquement un des tiroirs du bureau. Asseyez-vous, Jenkins, et comportez-vous comme un membre de notre groupe.

— S'il vous plaît, Monsieur, répondit-il poliment, j'ai encore pas mal de choses à faire dans la maison. Mais monsieur n'a qu'à me sonner, je viendrai aussitôt. Du reste, si cela ne dérange pas monsieur, j'entrerai et sortirai de la bibliothèque à tout moment.

— Cela me fera le plus grand plaisir, répondis-je. Je crois que vous essayez vraiment de mériter les dix dollars que j'ai ajoutés à votre salaire. Alors, Jenkins, faites votre travail, et, en revenant, apportez-nous de quoi préparer des high-balls!

Je me mis à fouiller méthodiquement dans les tiroirs du bureau pleinement conscient que Dolan me surveillait étroitement, comme un vautour. Bien qu'étant très excité, je ne me pressais pas, car je comprenais que le moindre faux-pas compromettrait irrémédiablement tout ce que j'avais accompli jusqu'ici.

Une heure s'écoula avant que mon valet consentît à relâcher tant soit peu sa vigilance, et se décidât à jouer le jeu. Il me mélangea quelques drinks très succulents et je parvins enfin au tiroir qui contenait la liasse de billets de banque.

Sous prétexte de retirer une masse de papiers coincés au fond du tiroir, j'y enfonçai mes deux mains et glissai hâtivement la liasse de billets à l'intérieur d'une de mes manches.

Puis ramenant les papiers je me mis à les trier nonchalamment.

J'acceptai un highball. J'en avais grand besoin. Mais, maintenant, il me fallait avoir soin que personne ne remarquât la bosse que le tampon de billets formait sur le côté intérieur de mon avant-bras. Et je terminai l'après-midi à bavarder avec Dolan de choses indifférentes.

Le dîner nous fut servi à six heures sur le bureau même. Cela grâce au vin, au café et aux cigarettes nous fit encore passer une heure. Jenkins daigna manger avec nous et je constatai qu'il avait de très jolies manières à table.

— Je commence à croire que vous êtes un vrai maître d'hôtel, Jenkins, lui dis-je.

— C'est, en effet, bien ma profession, monsieur, répondit-il.

— Alors, comment êtes-vous tombé aussi bas?

— Monsieur comprend qu'avec la crise il y a eu beaucoup moins de demandes de maîtres d'hôtel, répondit-il avec dignité. J'étais en chômage lorsque M. Bartlett m'a procuré cette situation. Il faut bien vivre, monsieur Donahue.

— Ce ne sont pas là les préceptes de Bartlett, dis-je sèchement.

Cette remarque fit taire Jenkins, mais je commençai à comprendre ce que Bartlett avait voulu dire en affirmant que le Sapeur était le seul membre régulier de l'Agence Acmé; les autres comparses avaient été choisis pour cette affaire particulière. Mon respect pour les capacités de M. Bartlett ne cessait de grandir, et je savais que, bientôt, il respecterait les miennes.

Le temps traînait. Je me demandais comment j'allais pouvoir m'esquiver sans avoir d'ennuis, lorsque le téléphone sonna. Jenkins répondit, puis couvrant le récepteur de sa main, il me fit un signe de tête.

— C'est Miss Ellis qui vous demande, monsieur. Que dois-je dire?

— Passez-moi l'appareil.

Il poussa le téléphone vers moi et je portai le récepteur à mon oreille.

— Ça va? dis-je. C'est Dexter qui parle. Comment allez-vous, Pat?

— Je suis inquiète, répondit-elle franchement. Je n'ai pas eu un mot de vous aujourd'hui. Avez-vous des ennuis?

— Oui, répondis-je vivement, tout en me rendant compte que mes deux gardiens buvaient littéralement mes paroles. Oh!

oui, je vais venir dans quelques instants mais je ne pourrai pas rester bien longtemps. J'ai un rendez-vous d'affaires ici, à neuf heures. Comment? Mais oui, je viens tout de suite.

Et je raccrochai avant qu'elle pût se remettre de l'ahurissement que lui causaient très certainement mes propos incohérents.

— Vous venez de gaffer, déclara Dolan d'une voix soudain dure. Vous n'irez nulle part avant l'arrivée de Bartlett. Rappelez la petite Ellis et faites-lui vos excuses.

— Ne soyez pas un imbécile, dis-je sèchement. Cette veillée a déjà l'air assez louche. Je vous ai dit que j'avais promis d'aller chez le juge. J'y vais. C'est à prendre ou à laisser. Si vous m'avez menti en ce qui concerne le coffre-fort et si, en mon absence, vous essayez de faire main-basse sur ce qu'il contient, vous vous en expliquerez avec Bartlett. Il y a longtemps, Dolan, que j'ai envie de vous fiche une raclée; et, si vous voulez la recevoir à l'instant même, eh bien! essayez de m'empêcher de sortir.

— Okay, céda mon valet. Après tout, on n'a jamais dit que vous n'aviez pas le droit de rendre visite aux Ellis. Mais je vais vous y accompagner. Et, cette fois, j'entrerai dans la maison avec vous.

Cette nouvelle était loin de me ravir mais je l'acceptai sans trop de mauvaise grâce.

— Dites donc, Jenkins, continua Dolan, allez demander au Sapeur de venir vous tenir compagnie. Nous n'allons pas courir de risques.

Jenkins se retira sans mot dire et revint presque aussitôt suivi de mon affreux chauffeur.

— Eh bien, soupirai-je avec une résignation comique, il sera dit que je ne connaîtrai pas une seule joie qui ne soit gâtée pour moi par votre vilain museau, Sapeur. Asseyez-vous et tâchez de vous comporter comme il convient.

Son visage vicieux se tordit en un rictus de haine.

— Attends un peu, pou, siffla-t-il. Un de ces jours, je te ferai manger la poussière.

— La ferme, Sapeur, gronda Dolan. Les cinquante mille dollars sont dans le coffre-fort. Tu vas monter la garde avec Jenkins pendant que j'escorte monsieur chez les Ellis. Jenkins, apportez le paletot de monsieur.

— Inutile, nourrice, répondis-je vivement. Sortons d'ici! L'air est vicié.

CHAPITRE XII

Je pris soin que Dolan marchât à ma droite afin qu'il ne frôlât pas la manche bourrée des cinquante mille dollars, au cas où il lui viendrait à l'idée de me saisir. Mais il ne fit aucun geste de ce genre. Personne ne me soupçonnait car tous trois savaient qu'ils me tenaient à leur merci.

Qu'allais-je faire? Jouer à pile ou face avec la fatalité. J'allais parier cinquante mille dollars sur la probité du juge Ellis. Si je me trompais, l'argent irait en tous cas à Bartlett, et il y aurait peu de mal, si ce n'est que l'étreinte des gangsters se resserrerait naturellement encore plus sur moi. Si j'avais raison, j'étais peut-être au point crucial dans ma lutte contre mes adversaires.

Patricia se trouvait dans l'antichambre lorsque Frank nous introduisit. Elle écarquilla un peu les yeux en apercevant mon valet marchant sur mes talons.

— Les riches héritiers sont souvent assassinés ou kidnappés en dépit des G. Men, expliquai-je ironiquement. Dolan me sert donc de garde du corps aussi bien que de valet. Vous devriez voir la correspondance que je reçois chaque jour. Je me fais l'effet d'une star de Hollywood.

— Je n'en doute pas, répondit Pat en considérant la silhouette musclée de Dolan d'un regard approbateur. Je trouve que vous faites preuve de beaucoup de bon sens.

— Je l'espère, dis-je avec ferveur. Ça va, mon ombre, accompagnez Frank à l'office, ou accroupissez-vous devant la porte d'entrée si vous le préférez. Je vous appellerai quand je voudrai rentrer.

— Comme il vous plaira, monsieur Donahue, murmura Dolan suavement.

Mais il ajouta, aussitôt, d'un ton significatif :

— Je m'en vais surveiller la porte d'entrée.

Puis, il suivit Frank à l'office.

Souriante et gracieuse, Pat glissa familièrement son bras sous le mien, et m'entraîna vers le salon. Elle prit le bras où était cachée la liasse de billets et je sentis ses doigts tressaillir en les effleurant, mais elle ne trahit pas autrement sa découverte. Cependant, dès qu'elle eut refermé la porte du salon, derrière nous, elle laissa tomber son masque souriant et me fit face.

— Qu'y a-t-il, Dex? demanda-t-elle vivement. Qu'est-il arrivé?

— Je vous ai déjà dit qu'il m'était impossible de vous donner une explication pour le moment. Votre père est-il là?

— Oui, je lui ai fait part de votre bizarre conversation téléphonique et il vous attend dans son bureau.

— Allons-y. Mais il faut que personne ne puisse m'entendre, pas même vos domestiques, car il ne faut pas que j'éveille leurs soupçons.

— Venez, répondit-elle aussitôt en me précédant.

Lorsque Pat referma la porte du bureau derrière nous, le juge posa le livre qu'il lisait et m'accueillit cordialement. Je ne perdis pas de temps en phrases inutiles, car je ne voulais pas que Dolan pût soupçonner quoi que ce soit.

Relevant vivement ma manche j'en tirai la liasse de billets et la plaçai sur la table, devant le juge.

— J'ai pensé que vous étiez, tous deux, mes seuls amis au monde, dis-je. Ecoutez-moi et surtout ne m'interrogez pas. Je ne puis vous raconter toute l'histoire, mais je vais vous en donner certains détails. Voici la première somme que je tire sur ma succession, J'ai été contraint, sous menace, de le faire aujourd'hui. Je ne puis encore vous en expliquer la raison. Je ne comprends pas encore le jeu moi-même, mais je me trouve dans une situation très grave et ne puis ni agir librement ni me défendre moi-même. Alors, monsieur le Juge, je vous prie de garder cet argent et d'en employer ce qu'il faut pour engager les meilleurs détectives privés de New-York pour mener secrètement une enquête approfondie sur l'Agence Acmé.

« Demandez-leur de se renseigner également sur la firme Martin et Graham. Je crois que Bartlett a quelque emprise sur Julian Graham. Faites tout cela le plus discrètement possible, autrement je risque fort de ne pas me réveiller un beau matin. Voulez-vous vous fier à moi? Voulez-vous faire cela pour moi?

— Que t'avais-je dit, Père? s'écria Pat vivement, avant même que le juge pût parler. Je savais qu'il se passait quelque chose de louche.

Le juge ne répondit pas à sa fille. Il me regarda fixement, comme s'il essayait de lire le tréfond de mes pensées. Après son premier coup d'œil, il ne regarda pas la liasse de billets mais il répondit à mes espérances d'une façon si complète que mon cœur tendu fit un grand bond dans ma poitrine. Il me tendit

simplement la main et je l'étreignis avec une ferveur désespérée.

— Considérez la chose comme faite, Dexter, dit-il. Je vous aviserai dès que j'aurai appris quelque chose. J'espère qu'à ce moment, il vous sera possible de m'honorer de votre complète confiance. Mais comment expliquerez-vous la disparition de cet argent si toutefois vous êtes tenu de l'expliquer?

— Je n'ai pas l'intention de l'expliquer. Je vais laisser à d'autres le soin de le faire. Cela fait partie de ce que je ne puis vous dire pour le moment. Mettez cette liasse en lieu sûr, — elle contient cinquante mille dollars — et appelons Frank afin qu'il nous apporte du café ou des rafraîchissements, et ayons l'air de bavarder le plus naturellement du monde.

J'avais tout lieu de croire que je pouvais me confier au juge; mais comment pouvais-je rompre la réserve que je m'étais imposée, et leur raconter toute l'histoire? Je ne pouvais encore leur donner les explications voulues. Et même, s'ils me croyaient, le juge insisterait très certainement pour que je me livre à la police pendant qu'il s'efforçait de me laver de l'accusation d'assassinat. Et c'était bien là le dernier conseil que je pouvais suivre, car, ce faisant, je sauverais peut-être la succession Peabody, mais je perdrais la vie.

Tout à coup, je sentis la petite main de Pat se glisser dans la mienne.

— Ne vous ai-je pas dit, Dexter, que j'ai toujours cru en vous? demanda-t-elle sérieusement. Et je continue à le faire, et mon père aussi maintenant.

Ah! c'étaient vraiment tous deux de « chics types ». On n'en rencontre pas de pareils à chaque coin de rue. Ils me faisaient, spontanément, une si pleine confiance que, même mon ressentiment contre Mona Ellis s'effaça tout à fait de mon souvenir.

Nous demeurâmes à causer de choses et d'autres, la porte du bureau étant grand ouverte, tandis que Frank nous servait du café et des gâteaux. Pat était une actrice incomparable. Personne ne se serait jamais douté que je venais de lui porter un tel coup. Bien entendu, le juge était un vieux cheval de bataille aguerri. Ni l'un ni l'autre ne me posèrent aucune question. Mais, au lieu d'être soulagé d'avoir si bien réussi mon coup, je commençai à éprouver une forte réaction. Je savais qu'une scène terrible m'attendait à mon retour, et cette perspective ne me rassurait guère. Je ne pus avaler mon café et le deuxième gâteau faillit m'étouffer. Je me demandais, avec angoisse, si je

réussirais à me tirer du piège où je m'étais laissé prendre, et si je connaîtrais jamais de nouveau la paix et la quiétude.

— Je crois que je préfèrerai un drink corsé, si cela ne vous fait rien, murmurai-je au juge. Il me semble que j'en ai grand besoin.

— Certainement, répondit-il en appelant le domestique. Etes-vous tout à fait certain que vous n'aurez besoin de rien d'autre... ce soir?

— Non, d'absolument rien, Monsieur, répondis-je avec un sourire. N'ayez aucune inquiétude. Je vous parlerai demain.

Pat paraissait inquiète et je réussis à lui sourire tout en avalant mon whisky. Et je fus tout surpris de constater que le fait qu'elle fût inquiète à mon sujet, me donna des forces autant que le whisky. Que diable cela voulait-il dire?

Il était à peine huit heures lorsque j'appelai Dolan et me levai pour partir. Il parut si vite dans l'antichambre que je compris qu'il nous avait épiés et qu'il avait, sans doute, écouté notre conversation depuis que nous avions ouvert la porte.

Je compris qu'il n'avait rien surpris ni même soupçonné, car la porte n'avait pas été fermée plus d'une minute. Nous partîmes donc pour la maison, apparemment de la meilleure humeur du monde, mais j'avais l'impression d'être un matelot quittant un havre sûr, alors que le baromètre tombe brusquement à zéro.

— J'espère que vous avez passé un moment agréable, monsieur Donahue, observa Dolan avec une politesse exagérée.

— Aussi agréable que possible, étant donné les circonstances, répondis-je sèchement.

— Patricia Ellis est vraiment une jeune fille charmante, continua-t-il, et je crois que vous êtes sur le point d'en tomber amoureux. Elle est délicieuse mais je crains que vous ne commettiez une grave erreur en voyant les Ellis trop souvent. Si jamais ils découvrent que vous n'êtes qu'un imposteur, il y aura du vilain.

— Mon seul ennui, M. Dolan, lui répondis-je aigrement, est d'être entouré de trop de personnes qui s'intéressent à mes faits et gestes. Un jour il faudra que vous et Bartlett veniez visiter un de mes chantiers, au Brésil. J'aurais grand plaisir à vous y recevoir, et à vous en faire les honneurs à ma façon.

— J'accepte votre invitation si jamais vous retournez au Brésil! répondit-il avec un sourire narquois.

A mon étonnement, Bartlett était déjà arrivé, et m'attendait dans la bibliothèque. Il était accompagné d'une paire de goril-

les qui eussent pu gagner facilement leurs vies à hanter les maisons. L'un d'eux était appelé le Singe, et l'autre était surnommé l'Assommeur, parce qu'il était un pugiliste aux tendances brutales. C'étaient tous deux de rudes costauds.

Bartlett n'avait pas encore ouvert le coffre-fort, mais je crois qu'il était sur le point de le faire. Il était assis devant mon bureau entouré d'un nuage de fumée, tandis que ses deux hommes de confiance se prélassaient dans des fauteuils moelleux avec un abandon qui horrifiait le méticuleux Jenkins.

— Vous revenez de balade, hein? me lança Bartlett. Vous n'avez pas l'air de comprendre que je veux que vous restiez chez vous. Qu'importe les alibis! Allons, ouvre-moi ce coffre-fort et sors-moi le pognon.

— Combien de singes y a-t-il dans cette affaire? demandai-je en regardant avec dégoût les deux athlètes qui déshonoraient mes fauteuils. Toute votre agence?

— Je vous conseille de ne pas vous moquer du Singe et de l'Assommeur, gronda-t-il, car ils ne comprennent pas la plaisanterie. Allons grouillez-vous et ouvrez-moi cette espèce de boîte à sardines que le vieux Peabody appelait son coffre-fort.

J'obéis sans rien dire de plus. Il n'y avait rien à gagner à essayer de tergiverser. Je fis donc jouer la combinaison, et sortis la serviette noire. Je la jetai d'un geste de mépris sur le bureau où elle tomba avec un choc assourdi. Et pour la première fois depuis que je le connaissais, je vis le dur visage de Bartlett esquisser un sourire vraiment aimable.

— Voilà qui est bien, dit-il, en soulevant la serviette dont il tira la fermeture éclair.

Ils se pressèrent tous autour du bureau dans l'espoir de voir jaillir les beaux billets. Seul Dolan se tenait à l'écart, ne voulant sans doute pas coudoyer ces bandits. Mais Jenkins lui-même s'oublia au point de regarder par-dessus l'épaule de l'Assommeur.

Lorsque la liasse de papier blanc tomba sur la table, une étude de leurs visages respectifs eût pu transformer un peintre d'enseignes en un Rubens! Bartlett lui-même prit un moment pour se ressaisir. Il secoua violemment la serviette et se tourna brusquement vers moi.

— Ah! gronda-t-il. Vous avez, de nouveau, essayé de nous rouler, hein? Où est l'argent?

Alors je jouai le rôle que je m'étais tracé. Ma mâchoire tomba et j'essayai de paraître aussi estomaqué que les autres.

Puis fronçant les sourcils je me ruai vers le Sapeur avec un geste menaçant.

— Encore un coup monté, hein? criais-je. Alors vous saviez ouvrir un coffre-fort, n'est-ce pas? Vous avez attendu que Dolan et moi ayons quitté la maison, sale petit rat que vous êtes...

— Halte-là! dit Bartlett sèchement. C'est bien, Sapeur. Qu'avez-vous à dire?

— Je n'en sais rien, patron, dit le Sapeur, en nous fixant, Bartlett et moi avec ahurissement, tandis que les autres, retombant un peu en arrière, le surveillaient étroitement. Jenkins m'a dit que lui et Spike l'avaient vu enfermer l'argent dans le coffre-fort. Moi j'étais au garage à ce moment. Mais je jure que personne n'a touché à ce coffre-fort depuis l'instant où je suis entré dans cette pièce jusqu'à ce moment.

— A vous, Jenkins, dit Bartlett avec un léger clignement d'yeux. Crachez ce que vous savez.

— Je vous jure, M. Bartlett, bredouilla le malheureux saisi de panique, que je l'ai vu placer la serviette remplie d'argent dans le coffre-fort, avant que je n'aie reconduit M. Martin. Dolan l'a vu aussi. Et M. Martin et l'agent envoyé par la banque l'ont vu aussi. Et je jure qu'il n'a plus touché au coffre-fort jusqu'à maintenant, à moins que... à moins que...

Sa voix s'éteignit et il jeta un regard vers Dolan. Je regardai mon valet à mon tour : il me dévisageait fixement les mains sur les hanches, le visage tendu et interrogateur.

— Chantez, Dolan, cria Bartlett. Vous n'avez pas quitté Donahue depuis qu'il a reçu cet argent. Qu'est-il donc arrivé?

Ignorant cet ordre, Dolan s'adressa à moi avec une admiration non dissimulée.

— Comment diable as-tu fait? demanda-t-il. Je reconnais que tu es très fort, mais explique-moi un peu ton truc avant que je ne te casse la figure. Allons, parle.

Alors je me mis à rire, et si, au début, mon rire était feint, il devint bientôt sincère.

— Ah! qui a vu le furet? dis-je d'un ton railleur. J'ai accompli ma part dans cette affaire. Plusieurs témoins m'ont vu recevoir le fric et le placer dans le coffre-fort. Dolan sait que je n'y ai pas touché pendant que nous étions seuls, et je suis certain qu'il n'y a pas touché non plus. L'un de vous ferait mieux de produire l'argent ou bien d'inventer une histoire plausible. Quant à moi, je n'ai plus rien à vous dire. J'ai fini.

— Ah! vraiment? grinça Bartlett furieusement. C'est sur-

prenant comme l'argent a l'habitude de disparaître de ce coffre-fort particulier. Sans doute Georges Arnold est-il revenu le chercher. Qu'avez-vous à dire, Dolan?

Je regardai de nouveau mon valet : son visage s'était brusquement vidé de toute couleur, et je crus vois la sueur perler sur son front. Il était dans une vilaine impasse, nous le savions tous deux, mais il ne pleurnicha pas. Il détourna ses yeux de moi avec effort.

— Je ne sais rien, Bartlett, dit-il lentement. J'ai vu Donahue mettre le fric dans le coffre-fort et je ne l'ai pas quitté depuis. Je suis même entré avec lui chez les Ellis, et me suis assis là où je pouvais surveiller le bureau du juge pendant que Donahue bavardait avec le vieux et la petite. Donc, il n'a pas pu leur remettre l'argent. Il n'aurait pas osé le faire. J'ai bien regardé le juge et sa fille quand nous sommes partis afin de voir leurs réactions. C'est à n'y rien comprendre.

Bartlett ne lui répondit pas immédiatement. Son dur regard se posa de nouveau sur moi.

— Eh bien! Dunn, dit-il, avez-vous l'argent sur vous?

— Je vous ai déjà dit que je n'étais pour rien dans cette affaire, répliquai-je. Et je croyais m'appeler Donahue, et non pas Dunn.

Pour toute réponse, il se tourna vers ses subordonnés :

— Allez-y les gars, fouillez-le et secouez-le jusqu'à ce qu'il claque des dents, ordonna-t-il à sa ménagerie.

CHAPITRE XIII

Les deux gorilles m'empoignèrent aussitôt et se mirent à m'arracher mes vêtements. Le Sapeur s'élança en avant tel un terrier hargneux et examina minutieusement chaque loque à mesure qu'ils me dépouillaient. Je n'essayai pas de leur résister, bien qu'ils fussent d'une violence inouïe.

Mon cœur battait furieusement lorsqu'ils me lâchèrent enfin, vêtu simplement de mon caleçon. Je haletais et j'étais à demi-aveuglé de rage quand ils se mirent à arracher les semelles de mes souliers. C'est pourquoi la signification de ce qui suivit m'échappa tout à fait.

— Pardon excuse, monsieur Bartlett, dit Jenkins, mais M. Donahue a passé l'après-midi à mettre son bureau en ordre. Peut-être n'a-t-il pas mis l'argent dans le coffre-fort et...

— Fouillez le bureau, ordonna Bartlett en faisant un geste aux deux colosses.

Ils tombèrent tous trois sur ce malheureux vieux bureau comme des loups affamés. En cinq minutes, ils eurent réduit à rien tout l'ordre que j'y avais mis. Je fus révolté en voyant le bureau d'oncle Franklin traité ainsi. Déconfit et furieux, le trio se tourna vers Bartlett attendant ses ordres.

— Voulez-vous qu'on examine les livres, patron? suggéra le Sapeur.

— Inutile, gronda Bartlett en montrant un peu tardivement quelque bon sens.

Je pouvais presque lire ses pensées. Il essuyait un rude échec et nous le savions tous deux. Il ne pouvait me malmener davantage car il était indispensable qu'il me gardât en bonne forme, en tant qu'héritier. Il ne pouvait pas non plus, pour une perte de cinquante mille dollars, menacer de me dénoncer pour assassinat, car, ce faisant, il ruinerait toute sa « combine », et perdrait toutes les chances de toucher les deux millions de dollars qui restaient.

— Eh bien, Dolan, dit-il à mon valet qui n'avait pas bougé pendant tout ce tintamarre, voilà qui a tout l'air de vous incriminer. Ou bien il vous a acheté, ou bien vous essayez de nous faire chanter. Vous vous rappelez, sans doute, que nous avons envisagé toutes les éventualités lorsque je vous ai engagé? Avez-vous quoi que ce soit à dire?

— Non, répondit Dolan d'une voix blanche. Accordez-moi simplement dix minutes pour contraindre ce type à cracher la vérité?

— Mille regrets, dit Bartlett avec un mince sourire en haussant les épaules. Mais pas de violence... Tout semble vous désigner, Dunn. J'ai encore une carte à jouer pour retrouver ce fric. Si elle ne réussit pas, je saurai que c'est vous qui l'avez. Dans ce cas, vous ne mettrez plus la main sur d'autre argent, et vous regretterez avoir pris celui-ci. Je vous donne encore une chance. Allez-vous parler, Dunn?

— Oui, à l'église, répondis-je, l'air ridicule dans mon costume ultra-léger. Seriez-vous un imbécile après tout, Bartlett? Comment aurais-je pu disposer de cet argent? A quoi me servirait-il?

— Vous avez raison, dit-il en hochant la tête. A propos vous savez, n'est-ce pas, qu'il est toujours possible de procéder à l'exhumation de Georges Arnold?

— Croyez-vous que je n'y songe pas à tous les instants?

— Vraiment? Fort bien. Montez vous coucher. Je vous reverrai demain matin. Emmenez-le, Jenkins.

Ravi de m'éloigner de cette affreuse équipe, je suivis mon maître d'hôtel hors de la bibliothèque. Jenkins paraissait extrêmement respectable, par contraste avec les autres voyous. Il ramassa mes vêtements déchirés et m'accompagna. Sur le seuil, je jetai un regard en arrière et j'eus l'impression de contempler une meute de roquets qui avaient perdu la trace de leur proie.

Seul Dolan demeurait toujours debout au même endroit. Mais maintenant sa tête était rejetée en arrière, et il regardait dans le vide et son visage paraissait de granit.

Nul bruit ne me parvint d'en bas pendant que j'enlevai mon caleçon et le lançai vers Jenkins. Cependant, je n'aurais pas été surpris si je les avais entendus en train de fracasser les meubles, mais j'étais encore trop furieux pour penser avec calme.

— Tenez, prenez ces loques, dis-je, et brûlez-les avec les autres hardes. Fichez le camp et tâchez d'avoir l'air moins ahuri. J'aurais peur de porter ces vêtements, maintenant qu'ils ont été souillés par les pattes de ces brutes.

— Oui, monsieur, naturellement monsieur, bredouilla Jenkins distraitement, la tête penchée de côté comme s'il guettait quelque bruit venu d'en bas.

— Eh bien! ouste! et n'oubliez pas de compter l'argenterie après avoir foutu Bartlett et ses deux compères à la porte.

Il ramassa le dernier vêtement et sortit de ma chambre d'un pas de plomb. Mais, pour l'instant, les faits et gestes de mon maître d'hôtel ne m'intéressaient guère. Debout devant le miroir, j'examinai mon corps avec soin. Mais je n'y relevai pas la moindre égratignure. On devient rudement dur à monter des câbles électriques dans les jungles brésiliennes!

Mais j'étais profondément humilié. La vie m'avait donné pas mal de coups, il est vrai, mais je n'étais pas habitué à être soumis à la honte d'être malmené par de vulgaires malfaiteurs.

Cependant, je pouvais me permettre de grogner car j'avais marqué un point. Je me savonnai donc soigneusement, pris une douche, et me lavai même les cheveux. Une heure s'écoula, sans doute, avant que je n'enfilasse mon pyjama et une robe de chambre. J'avais gagné le premier round et je souris tout en bourrant et en allumant ma pipe préférée, et m'assis pour réfléchir à la marche à suivre.

Un bruit de pas montant lentement l'escalier me parvint faiblement et je souris en songeant au malheureux Dolan.

Comme je l'avais facilement roulé, je m'attendais à avoir une vive discussion avec lui. S'il avait voulu en venir aux mains, j'étais prêt à le recevoir de pied ferme. Il était grand temps, du reste, de lui faire recouvrer un peu de bon sens.

A ma surprise, les pas ne s'arrêtèrent ni devant la porte de Dolan, ni devant la mienne. Ils s'éloignèrent vers l'extrémité du corridor où un escalier menait aux chambres de domestiques, au troisième étage. Fronçant les sourcils et assez intrigué, je me levai et allai dans le corridor m'assurer qui passait ainsi. C'était Jenkins qui montait chez lui; son dos exprimait l'accablement le plus désespéré.

— Holà, Tête de Cheval.

Il tressaillit violemment et s'arrêta. Puis, chancelant, il se retourna et revint vers moi. Son visage était verdâtre et, dans sa mâchoire tombante, ses grandes dents de cheval ressemblaient à une grille blanche. Il tremblait de tout son corps.

— Que diable! avez-vous, dis-je? Vous ne sentez pas encore le roussi. Attendez d'être en enfer. Où est Dolan?

— Dolan, monsieur? gémit-il. Il... il a été sacqué, monsieur.

— *Vous dites?*

— Oui, monsieur, affirma Jenkins d'une voix navrée. M. Bartlett l'a sacqué pour l'affaire de ce soir.

Jenkins n'était plus qu'une chiffe. Il était évidemment malade. Et, tout à coup, j'éprouvai moi aussi une sensation d'épouvante comme si on m'avait donné un grand coup dans le plexus solaire. Je ne m'étais certes pas attendu à ce que les choses prissent une tournure aussi tragique. Mais je me souvins, tout à coup, du serment que Bartlett avait fait, au cas où Dolan ferait preuve d'une nouvelle négligence.

Et je compris tout en un éclair. Je me souvins de la scène que j'avais vue en quittant la bibliothèque; je revoyais l'expression des yeux de Dolan regardant dans le vide... C'était l'infini qu'il contemplait et il le savait.

— Parlez Jenkins, criai-je vivement. Qu'est-il donc arrivé? lorsque vous êtes redescendu?

— Rien, monsieur. M. Bartlett a simplement signifié à Dolan que c'était fini. Et ils l'ont emmené avec eux.

A quoi bon essayer de faire parler Jenkins davantage? N'avait-il pas été engagé pour me surveiller? Il m'était impossible d'appeler la police. Je ne connaissais qu'un homme qui pût me donner les renseignements que je souhaitais.

— Où est le Sapeur? demandai-je vivement. Les a-t-il accompagnés?

— Non, Monsieur. Il est allé à la cuisine manger un morceau.

— Eh bien! dégringolez les escaliers et gardez-le à vue jusqu'à ce que j'arrive, criai-je en arrachant ma robe de chambre avec une violence qui eût fait honneur au Singe et à l'Assommeur. Et tâchez de ne pas avoir l'air si triste.

Je lui donnai une violente bourrade et bondis vers ma chambre pendant qu'il filait vers l'escalier de service. J'enfilai mes pantalons, mes chaussures et mon pardessus en cinq secs, sans me soucier d'enlever mon pyjama. Nu-tête, les yeux fous, je gagnai les escaliers et me laissai glisser, tel un bolide, le long de la rampe la plus proche.

Je fis irruption dans la cuisine en même temps que Jenkins. Le Sapeur se retourna, surpris, la bouche bourrée de nourriture, lorsque je parus sur le seuil.

— Ça va, Sapeur, grondai-je en me ruant sur lui, les mains ouvertes, sans me soucier de l'arme qu'il pouvait tirer de sa poche. Allons parlez. Où est-ce que Bartlett a emmené Dolan?

Il bredouilla, faillit s'étrangler, et recula contre la glacière, ses méchants yeux de rat brillant d'une lueur étrange.

— Ne me touchez pas, piailla-t-il. Je vous le dirai... je...

Mais je tombai sur lui avant même qu'il pût atteindre son veston accroché au mur. J'en arrachai un revolver que je fis aussitôt glisser dans ma poche, puis, au même instant, mes mains se refermèrent sur son cou décharné afin de l'aider à parler. Je fus, sans doute, plus rude que je ne le croyais, car je le soulevai de terre et le secouai jusqu'à ce que son vilain visage devînt violet. Il chercha à desserrer mon étreinte tandis qu'il gigotait ainsi en l'air, comme le serpent qu'il était.

— Allons, parle, espèce de rat, criai-je. Où ont-ils emmené Dolan?

— Mais, Monsieur, vous êtes en train de le tuer, cria Jenkins dans mon oreille tout en cherchant mais en vain à s'accrocher à mon avant-bras.

Mon étreinte se relâcha un peu et le petit gangster se mit à tousser et à cracher, cherchant à reprendre haleine.

— Parlez, sacrebleu.

— Donnez-moi le temps de le faire, répliqua-t-il en s'étranglant. Oui, grand gorille, ils ont emmené Dolan parce qu'il t'avait laissé le rouler une deuxième fois. Mais que diable cela peut-il te faire?

— Je vais te montrer ce que cela peut me faire, espèce de vipère, Bartlett ne va pas refroidir un deuxième type à cause

de moi. A partir de cet instant je réglerai moi-même l'affaire de ceux qui me gênent. Allons, le Sapeur, dis-moi vite où ils l'ont emmené. Vite! Si tu ne le sais pas, tant pis pour toi.

Sans doute comprit-il qu'il risquait une mort violente à cet instant, et c'était vrai. J'étais en proie à une de mes crises de fureur, et peu m'importait qui j'entraînais avec moi dans la mort.

— Ils l'ont emmené à leur repaire, sur une péniche à charbon amarrée sur la rivière de l'Est, bafouilla le Sapeur, de façon presque inintelligible.

— Tu feras mieux de savoir exactement où elle se trouve, cette péniche, dis-je d'un ton menaçant. Le sais-tu?

— Oui, marmonna-t-il à regret.

— Alors file au garage, mets le Juggernaut en marche, et attends-moi. N'essaye pas de filer sans moi ou bien je mangerai le morceau avant que tu ne sois parvenu aux premiers signaux lumineux.

Je le boutai hors de la porte de service puis, faisant volte-face, je me ruai vers la porte d'entrée. Je descendis les marches du perron d'un seul bond, et remontai la rue à toute allure vers la maison des Ellis. Fort heureusement, il n'y avait pas d'agent en vue et les rares passants que je croisais n'eurent que le temps de se retourner sur moi, stupéfaits, avant que j'aie carillonné à la porte du juge. Ce fut lui-même qui m'ouvrit. Il se préparait à aller se coucher.

— Ne me posez pas de questions, haletai-je. Faites vite. Rendez-moi les cinquante mille dollars — vite. Je trouverai d'autre argent pour payer l'enquête. Dépêchez-vous, monsieur le juge. Chaque seconde compte. Il y va de la vie de mon valet.

Dans ma hâte, je le traînai presque jusqu'à son bureau et il me suivit sans hésiter. Il dut voir que j'étais désespéré, car il ouvrit rapidement son coffre-fort et me glissa la liasse de billets dans la main.

— Les voici, mon ami, dit-il. Vous me raconterez tout ça demain. Mais, soyez prudent. Et ne vous tourmentez pas pour le reste. J'ai déjà engagé les services d'un bon détective. Avez-vous besoin d'autre chose?

— Non, Monsieur, pas pour le moment, répondis-je en filant comme le vent.

Et j'étais déjà à mi-chemin de chez moi lorsque je me rappelai que j'avais vu Pat descendre les escaliers, l'air très effrayée.

CHAPITRE XIV

Le Sapeur était accroupi derrière le volant, les yeux écarquillés; il avait l'air stupide et ahuri. Je remontai la rue vers lui en courant. Il essayait toujours de comprendre ce qui était arrivé. Je bondis dans le siège vide à ses côtés.

— Appuie sur l'accélérateur, grondai-je en lui fourrant son propre revolver entre les côtes. Mène cette guimbarde à la cachette du gang et plus vite que cela. Et n'essaye pas de me rouler, sans quoi je te brûle.

Je réussis à convaincre le Sapeur de la fermeté de mes intentions et le vieux tacot fila à quatre-vingts à l'heure, hurlant comme un chat ivre à tous les tournants. Fort heureusement, il était tard et il n'y avait pas de voitures de police pour nous poursuivre. Le Sapeur était très rusé. Il connaissait son New-York comme un livre. Il suivit les voies les moins fréquentées, évitant le plus grand nombre de signaux lumineux possible, ralentissant quand il le fallait et se frayant, peu à peu, son chemin vers les quartiers déserts aux environs du pont de la Cinquième Avenue. Ce fut un miracle de ne pas avoir tous les agents de la circulation à nos trousses.

Je ne devinais qu'approximativement où nous nous trouvions lorsqu'il s'engagea par une grille ouverte et roula vers un petit débarcadère qui s'enfonçait timidement dans les eaux noires et glacées de la Rivière de l'Est.

Près du débarcadère, une grosse péniche se dessina à la lumière de nos phares avant que le Sapeur ne les éteignît. Plus tard j'appris que cet endroit sinistre m'appartenait.

— Te voilà rendu, espèce de loufoque, dit le Sapeur. Je t'ai amené; mais n'oublie pas que c'est bien toi qui l'auras voulu.

— Tu reprends courage maintenant que tu es arrivé, répondis-je, en lui saisissant le bras en une étreinte qui dut le paralyser jusqu'aux bouts des doigts, et le tirant hors de l'auto. « Continue à marcher droit, sans quoi tu ne survivras pas longtemps à Dolan.

— Je ne voudrais pas manquer le spectacle pour un Empire, gémit-il. Mais lâche un peu mon aile, espèce de gorille. Je ne te trahirai pas.

Nous marchâmes à un pas cadencé le long de l'embarcadère

délabré. Un vent froid d'hiver soufflait tristement sur la rivière et nous glaça jusqu'aux os.

— Halte là! gronda une voix d'homme dans l'obscurité au moment où nous nous apprêtions à monter sur la péniche. Que cherchez-vous?

— La ferme, Sakky, riposta mon compagnon sèchement. Où sont Bartlett et les gars?

— Sacrebleu! C'est le Sapeur! Le gang est dans la cabine. Qu'y a-t-il?

— Des tas de choses. Nous avons à faire en bas. Ouvre l'œil pour les flics. On nous a peut-être filés.

La sentinelle invisible s'éloigna vers la proue de la péniche en murmurant un juron. Personne d'autre ne nous interpella. Nous fîmes irruption dans la cabine et demeurâmes un instant clignotants, éblouis par la lumière de l'unique lampe vacillante.

Un joli tableau se présentait à nos regards. Quatre bandits, dont le Singe et l'Assommeur, que je connaissais déjà, se tenaient attentifs en demi-cercle autour d'une chaise en bois blanc. Bartlett à demi assis sur un coin de la table, faisait face à la chaise en fumant tranquillement un cigare.

Sur la chaise était assis Spike Dolan, étroitement ligoté, une corde étant même passée autour de son cou de façon à l'empêcher de remuer la tête. Quelques vilaines estafilades saignaient près de sa bouche. Autrement, il n'était pas trop amoché. Son visage était toujours de granit et ses deux pieds reposaient dans un baquet de ciment qui durcissait à vue d'œil. J'étais arrivé juste à temps, car il était évidemment sur le point de faire un plongeon chez les poissons.

La surprise du gang devant notre arrivée inopinée fut comique à voir. Bartlett, qui s'apprêtait à dire quelque chose à Dolan, demeura bouche bée, me fixant d'un regard morne, tel un poisson mort. Dolan, stoïque comme un Spartiate, se borna à me lancer un regard indéchiffrable. Il était vraiment têtu.

— Arrêtez, criai-je en envoyant le Sapeur bouler contre le bandit le plus proche, lequel à son tour ricocha contre Bartlett qui faillit perdre l'équilibre de son côté.

Je les menaçai tous de mon revolver.

— Je parlerai le premier, dis-je. Ensuite vous pourrez agir. Bartlett, c'est vous qui gagnez cette manche. J'ai pris les cinquante mille dollars tout seul, sans aide. Les voici. Comptez-les.

De ma main libre, je lançai la liasse de billets sur la table, et j'attendis. Bartlett secoua la cendre de son cigare qu'il assura ensuite dans un coin de sa bouche. Ramassant la liasse de billets il les compta en silence sous les yeux écarquillés du gang.

— Oui, dit-il en me considérant froidement à travers ses paupières à demi baissées. Le compte y est. Alors... quoi?

— Voici, dis-je l'air mauvais, la main toujours crispée sur mon revolver. Vous ne tuerez personne d'autre au cours de cette affaire Peabody si je puis l'empêcher. Dites à vos hommes de trouver un marteau et de retirer Dolan de ce ciment avant qu'il ne durcisse davantage.

— Et si je refuse? demanda-t-il doucement.

— Alors vous avez risqué votre cou pour cinquante mille dollars au lieu de deux millions, car je vous lâcherai et j'irai droit à la police. Ne croyez pas que je bluffe, Bartlett. Demandez-le au Sapeur. Je sais bien que vous me tenez, mais je ne vous serais guère utile au fond de la rivière, ou attaché à la chaise électrique.

— Ce qui veut dire?

— Que nous savons parfaitement tous deux qu'il est trop tard pour trouver un autre héritier pour les millions de Peabody si je disparaissais maintenant.

— Vous voulez dire que vous n'hésiteriez pas à griller pour sauver cet imbécile?

Bartlett ne pouvait se faire à cette idée si éloignée de son code moral.

— Justement.

— Ne soyez pas un imbécile, cria-t-il furieux.

— Et ce n'est pas tout, continuai-je. Non seulement vous allez libérer Dolan, mais vous allez le rétablir dans les fonctions qu'il occupait précédemment. Je refuse absolument d'être obligé de mettre un autre valet de chambre au courant de mes habitudes. Allons! Dépêchez-vous! Plus vous attendrez, plus ce ciment durcira, et plus je serai intraitable. C'est vous, l'imbécile. Ne voyez-vous pas que je parle sérieusement? Je meurs d'envie de me ruer sur votre nid de rats et d'envoyer toute la sacrée péniche au fond de la rivière.

Bartlett se leva brusquement et se planta devant moi. Il me dévisagea un long moment essayant de découvrir ce que cachait mon attitude et se demandant ce qui arriverait s'il cédait. Mais il ne vit qu'une froide résolution qui frisait la folie.

— Je sais que Dolan ne vous est rien, dit-il enfin, lentement. Vous ne l'avez jamais vu avant le matin où vous vous êtes réveillé dans l'appartement de la Huitième Avenue. Vous êtes ou l'homme le plus brave que j'aie jamais rencontré, ou le plus bête.

— Choisissez vite, répliquai-je, mais décidez-vous. Vous pouvez m'obliger à jouer votre jeu, mais, à cet instant, c'est moi qui vous contrains à jouer le mien si vous désirez gagner la partie. Allons, décidez-vous.

Jetant un regard rapide autour de moi, je m'accroupis légèrement. Je m'étais reculé derrière Dolan, et, de ma main libre, je desserrai le lien passé autour de son cou. Bartlett eut un instant d'hésitation et je surpris le regard qu'il jeta à ses hommes. Je crus que c'était un signal pour qu'ils se ruent sur moi, et mon revolver partit, la balle se logeant aux pieds mêmes de Bartlett.

— La prochaine fois je tirerai pour de bon, Bartlett, criai-je. Je ne rate jamais mon but... quand je vise.

Bartlett prit une longue respiration et retira le cigare de sa bouche.

— Très bien, les gars, dit-il d'une voix morne. Libérez son valet.

Ce fut alors que Dolan rompit, pour la première fois, son silence et résuma la situation d'une façon succincte.

— Dunn, dit-il, tu es bien le plus sacré idiot qui ait jamais vécu!

Le retour fut plus calme mais guère plus agréable. J'étais assis seul sur le siège arrière, avec toutes les fenêtres ouvertes afin de me calmer un peu. Car, après une de mes crises de fureur, j'éprouve toujours un accès de faiblesse et de nausée. Une sueur froide me glaça et j'eus mal au cœur. Sans doute cette glande surrénale, dont les savants parlent si volontiers, doit nous empoisonner si elle fonctionne de façon anormale. Le poids du revolver du Sapeur dans ma poche me fut tout à coup insupportable, et profitant d'un instant où je n'étais pas observé, je le jetai par la fenêtre ouverte de la voiture.

Mes deux beaux serviteurs n'avaient rien à se dire sur le siège d'avant. Ils avaient tous deux frôlé la mort de près, cette nuit, et cela n'avait pas dû être agréable. Peut-être l'avais-je frôlée, moi aussi, mais j'avais été trop fou pour m'en rendre compte ou m'en soucier. Je m'étais fourré dans un joli guêpier et j'étais plus pauvre de cinquante mille dollars pour sauver un ennemi! Quel imbécile!

Jenkins, toujours pâle et tremblant, m'ouvrit la porte tandis que les deux autres garaient l'auto et entraient par la porte de service. Il ne paraissait pas très sûr que je fusse bien vivant. Vraiment, des imbéciles ne devraient jamais devenir bandits. Je doute s'il comprit jamais rien à l'affaire.

— Ne recommencez pas à me suivre partout, grondai-je. Fermez la maison et allez vous coucher.

Montant chez moi, je pris une nouvelle douche suivie d'une bonne friction. Après un whisky soda, je me sentis à peu près remis. J'étais assis dans le fauteuil de l'oncle Franklin, et je tirais lentement sur la pipe que j'avais bourrée beaucoup plus tôt, lorsque Dolan entra doucement et se tint devant moi. Il ne dit pas un mot, et je laissai mon regard remonter lentement de ses bottines grises de ciment et ses pantalons tachés, jusqu'à son visage.

— Vous voilà dans un joli état, observai-je sèchement. Il vous faudra couper ces bottines pour les enlever. Allez prendre un bain.

Son visage avait une expression nouvelle, et la lueur moqueuse de son regard avait disparu.

— Pourquoi as-tu fait cela, vieux? demanda-t-il enfin, très doucement.

— Pour dire vrai, je ne pouvais supporter l'idée de perdre un couple d'aussi parfaits imbéciles que vous et Jenkins. Vous servez de cibles à mon esprit inimitable. Mais pas ce soir. Allez-vous-en, je vous prie.

— Cessez cette comédie. Je suis battu. Pourquoi avez-vous fait cela? répéta-t-il obstinément, d'une voix enrouée.

— Mais pour la raison que vous avez dite sur la péniche. Je suis un imbécile. On appelle parfois cela du courage et de l'impétuosité. Et je n'ai pas envie de passer toute la nuit à discuter avec vous.

Dolan secoua la tête très perplexe.

— Ça ne prend pas, Dunn. Que se passe-t-il?

Je le regardai, presque fâché.

— Qu'importe? Je vous avais fourré dans le pétrin, je vous en ai tiré. C'est tout. En tous cas nous sommes quittes.

— Non, dit-il solennellement, nous ne sommes pas quittes. Et je vous déteste presque pour ce que vous avez fait. Vous m'avez changé, mon vieux. Je crois bien que Bartlett a commis la plus grosse erreur de sa vie en ne nous envoyant pas tous deux servir de pâture aux poissons!

— Qu'est-ce que vous essayez de me raconter?

— Pas grand chose, répondit-il avec un faible sourire. Je ne comprends pas comment vous croyez pouvoir vous libérer de l'étreinte de Bartlett, mais je vous suis désormais tout acquis. Je commence à comprendre que je ne suis pas taillé pour être un bandit. Il n'y a pas assez de rat en moi.

Je fus stupéfait. Je le fixai, incrédule. Puis, me levant lentement je le regardai droit dans les yeux.

— S'agit-il d'un nouveau truc imaginé par Bartlett, demandai-je. Ou bien perdez-vous la tête?

— Allez-y. Vous n'avez aucune raison de croire ce que je vous dis, mais je veux que vous sachiez que vous aurez désormais, auprès de vous, un ami au lieu d'un ennemi quand cela commencera à barder, ce qui, mon vieux, ne saurait plus tarder.

Il était parfaitement sincère. Et je compris tout à coup pourquoi j'avais vu rouge en apprenant qu'on l'avait conduit à la mort. Je m'étais pris d'amitié pour lui. Oui, c'était sans doute ridicule, mais je ne pus m'empêcher d'éprouver une sensation de bien-être en me rendant compte que je m'étais fait un ami. Je n'étais plus seul en face de mon dilemme. Et je compris tout ce qu'Edmond Dantès avait dû ressentir en rencontrant l'Abbé Faria!

Pendant un instant, il me fut impossible de parler. Je lui tendis simplement la main. Et la façon dont il me l'étreignit m'en dit plus long que bien des paroles. Nous nous sourîmes un instant, les yeux dans les yeux, et nous fûmes agréablement surpris par ce que nous lûmes, chacun dans le regard de l'autre. Deux esprits téméraires et aventureux s'étaient enfin réconciliés. Tout à coup, je lui dis :

— Spike, qui a tué Georges Arnold? Bartlett? Ou bien le Sapeur.

Son visage se rembrunit.

— Je ne vous demande pas de me croire, dit-il, mais très sincèrement je n'en sais rien. Jenkins et moi avons été soigneusement tenus à l'écart de cette sale besogne. Je ne savais même pas que Bartlett projetait un assassinat avant d'être trop engagé dans l'affaire pour pouvoir me dérober. J'ai presque perdu l'esprit à essayer de deviner ce qui était arrivé. Je n'en sais rien mais je vais vous aider à vous en assurer si toutefois vous désirez vraiment le savoir.

— Il faut que je le sache, répondis-je.

— Mais pourquoi? Si nous pouvons nous tirer de ce pétrin qu'importe le reste?

Je ne répondis rien mais allumai ma pipe en haussant légèrement les épaules.

— Je le regrette, mon vieux, continua-t-il en constatant mon évidente déception. Mais c'est fait et nous n'y pouvons rien. Essayons de nous tirer des pattes de Bartlett. Je ne comprends, du reste, pas pourquoi un type qui se trouve dans votre situation se rebiffe si fort contre un *frame* comme celui-ci. Vous y avez été contraint, et, maintenant, vous avez tout à gagner à jouer docilement le jeu jusqu'à ce que vous trouviez le moyen de sortir du piège... Non, je ne comprends pas...

Alors, je lui dis la vérité, car, maintenant, rien ne pouvait rendre ma situation plus précaire avec le gang Bartlett.

— Peut-être comprendrez-vous mieux, dis-je en tirant sur ma pipe, si je vous dis que je suis *vraiment* Dexter Donahue?

Ce direct faillit l'envoyer knock-out. Il écarquilla les yeux, il darda son regard sur moi, puis, d'un bout à l'autre de la pièce, comme s'il y cherchait quelque confirmation. Ce fut alors qu'il remarqua la bouteille de whisky pour la première fois.

— J'ai besoin de boire un coup pour digérer cette nouvelle, dit-il.

— Ne vous gênez pas, mon vieux, répondis-je. Nous venons d'avoir une journée bien remplie.

Nous vidâmes nos verres d'un trait et Dolan se laissa tomber mollement dans un fauteuil. Puis, me regardant, il se mit à rire tout bas. Plus il y songeait, plus la situation lui paraissait drôle. Bientôt, nous nous tordions tous deux.

— Ça mérite la médaille de vermeil, s'écria-t-il enfin. Après avoir passé le pays au peigne fin, pendant deux ans, dans l'espoir de vous retrouver, Bartlett finit par vous engager pour vous doubler vous-même! Il reconnaît, du reste, qu'il choisit ses pantins avec soin! Mais dites-moi où avez-vous acquis l'état civil de Joseph Dunn?

— Il y a cinq ans, dans le Nevada, alors que le nom de Donahue m'était devenu odieux. Un type avec qui je travaillais fut tué; alors j'ai enterré Dexter Donahue et Joseph Dunn est parti pour l'Amérique du Sud. Et dites-moi, où avez-vous acquis cet abominable nom, Spike?

Cette question provoqua chez lui un autre formidable éclat de rire.

— Je l'ai choisi avec soin parce que je ne pouvais pas supporter le nom de Chester... Riez si vous l'osez!

Sur quoi nous faillîmes tomber à terre en nous tordant de rire.

CHAPITRE XV

Le lendemain matin, je fis lentement un tour d'horizon. A la lumière du jour, je compris que j'avais agi quelque peu follement, car si les choses s'étaient passées autrement, je n'aurais pas gagné l'amitié de Dolan. Et son amitié était bien tout ce que j'avais gagné. Il ne m'était plus utile comme membre du gang de Bartlett car il n'en faisait plus vraiment partie. Il allait de soi, en effet, qu'on ne se fierait plus à lui. Il pouvait être toléré aux conditions que j'avais stipulées, mais il ne serait plus admis dans l'intimité du gang.

Et j'avais probablement gâché mes propres chances de couper la corde passée à mon cou. Mais je ne perdis pas de temps à m'inquiéter de ces détails. Je ne pouvais faire autrement que de sauver Dolan et, du reste, il valait bien le sacrifice.

Il s'agissait, maintenant, de quelque chose de beaucoup plus important pour moi que ma propre vie. J'avais entraîné deux autres personnes qui m'étaient très chères dans le tourbillon où je me débattais. Le Sapeur n'était pas sot et, lorsqu'il réfléchirait aux aventures de la veille, il comprendrait que j'étais allé chercher les cinquante mille dollars chez le juge Ellis avant de partir à la recherche de Dolan. En conséquence, Bartlett le saurait bientôt à son tour. Et il se demanderait fatalement ce que j'avais bien pu dire au juge. Bartlett essayerait-il de me serrer la vis, d'attaquer le juge, ou bien observerait-il le statu quo?

Je me dis que ma camaraderie avec Pat et son père devait cesser. Je n'oserais plus les fréquenter car cela pouvait être dangereux pour eux. Grâce à mes actions inconsidérées, j'avais réussi à me priver des seuls amis que je possédais, à part Dolan.

J'appelai Pat de très bonne heure avant que Bartlett eut le temps de surveiller mon téléphone, et m'excusai de ma conduite bizarre de la veille. Je lui dis que Dolan et moi étions tous deux saufs, je la remerciai pour toutes les bontés qu'elle avait eues envers moi et lui dis catégoriquement que je ne la reverrais pas pour le moment, tant que les choses ne se seraient pas un peu tassées.

J'ai déjà dit qu'elle était très racée et intelligente. Elle me

comprit à demi-mot, et accepta ma décision sans la moindre récrimination, mais en raccrochant le récepteur j'eus l'impression de m'être retranché du reste du monde.

Je réfléchis à la façon dont le juge m'avait accueilli, la veille à sa porte d'entrée, et remis la liasse de billets, sans la moindre protestation, *presque comme s'il se fut attendu à ce que je revinsse les chercher.* Puis, j'eus honte de cette pensée. Ce vieillard ne pouvait certes pas être impliqué dans toute cette abominable machination de chantage et d'assassinat. Il m'avait, du reste, promis que l'enquête se poursuivrait. Donc il me fallait me tenir coi jusqu'à ce qu'il eût découvert quelque chose ou que Bartlett m'attaquât de nouveau.

Nous nous enfermâmes dans la vaste vieille demeure en une retraite volontaire, et j'y attendis l'orage qui ne creva pas. Aucune de mes craintes au sujet des Ellis ne paraissait justifiée. Bartlett concentrait sans doute son attention sur moi. Pendant cette accalmie, il devait s'assurer si, pendant la nuit de la grande mêlée, nulle étincelle de ma fureur irraisonnée n'avait mis le feu aux poudres.

Car c'était ça qui rendait toute cette affaire si bizarre. Nous désirions tous éviter d'en venir aux prises avec la loi, et aucun de nous n'osait avoir recours à la police!

Chaque soir, dans la solitude de ma chambre, Dolan et moi examinions toutes les faces de cette ténébreuse affaire. Nous apprîmes à connaître les détails les plus intimes de nos vies respectives, et comment nous avions, l'un et l'autre, été entraînés dans la tourmente. Mais nous n'approchâmes pas davantage de la solution.

Dolan partageait mon avis qu'un cerveau autrement fort que celui de Bartlett dirigeait l'affaire malgré le flair indéniable du détective de l'Agence Acmé. Dolan était déjà arrivé depuis longtemps à cette conclusion, de son côté, mais il n'avait jamais connu d'autre patron que Bartlett.

Cependant si cette hypothèse était correcte, à quoi rimait toute cette mise en scène compliquée? Pourquoi Bartlett et son organisation avaient-ils été mis dans l'affaire? Lorsque l'Agence Acmé ne put mettre la main sur Donahue, pourquoi l'auteur du plan n'était-il pas allé de l'avant et ne s'était-il pas assuré de la connivence de Georges Arnold? Pourquoi s'être donné tout ce tracas pour prendre un étranger au piège?

Alors, je me dis que les gangsters devaient savoir que j'étais Dexter Donahue, et que c'était là la raison pour laquelle ils avaient jeté leur dévolu sur moi. La coïncidence avait en effet

été assez frappante pour me mettre cette idée en tête. Mais cela ne tenait pas debout car, s'il avait vraiment connu ma véritable identité, Bartlett me l'aurait déjà dit afin de me calmer, car cette connaissance, de leur part, eût rendu ma situation beaucoup plus délicate et j'eusse été plus facile à manier.

Je continuai à tourner ainsi, comme un écureuil en cage, jusqu'au beau matin ensoleillé où Bartlett me lança tout à coup une nouvelle bombe. Et alors, brusquement, tout m'apparut en une clarté lumineuse. Je ne me battais plus dans l'obscurité : *je savais.*

Quatre jours après l'incident de la péniche, le détective de l'Agence Acmé me fit une visite personnelle. Il arriva seul, sans se faire annoncer, portait une serviette d'avocat qui était aussi grande qu'une valise.

Dolan et moi jouions aux échecs dans la bibliothèque sous l'œil attentif de Jenkins qui nous servait à boire, quand Bartlett fit son entrée. Le Sapeur avait dû lui ouvrir, car il pénétra dans la pièce sans être annoncé.

— Bonjour, mes enfants, dit-il d'un ton enjoué. Allons, je vois que mes trois acteurs chéris fraternisent dans la retraite. Que faites-vous? La grève des bras croisés?

Ce fut alors que Dolan me prouva de quel côté il se rangeait.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? dit-il d'une voix blanche. Et puis, un homme bien élevé frappe habituellement à la porte avant d'entrer.

— Qu'en sais-tu? riposta Bartlett avec insolence. Allons, ne sois pas méchant, Dolan. Cela n'aidera pas ton petit copain. Le Sapeur est en bas dans le hall avec un rigolo, si tu as envie de rouspéter. Mais je ne suis pas venu ici, ce soir, pour faire du grabuge. Et je ne vous en veux pas au sujet de l'autre soir. Tout ça, c'est dans le jeu.

— Alors faites attention de jouer le jeu, Bartlett, dit Dolan sèchement. Nous oublierons l'incident de l'autre soir, mais nous sommes tous dans la même barque. Donahue a déclaré que je faisais partie de la pièce et moi je le soutiens pour qu'il reçoive son dû. Il ne vous en voudra plus de l'avoir houspillé lorsque vous mettrez fin à cette affaire si vous détruisez les preuves falsifiées que vous détenez contre lui. Vous avez besoin de lui, donc, il vous faudra désormais jouer franc-jeu avec lui. Est-ce clair?

— Tout à fait, répondit Bartlett. Je crois que nous nous comprenons fort bien maintenant.

— Mais moi, je ne vous comprends pas, dis-je en l'interrompant brusquement. Que voulez-vous dire?

— Un instant, Dunn, interrompit Dolan. Nous donnons les cartes de nouveau. Le jeu continuera comme vous l'avez combiné, Bartlett; mais lorsqu'un quart de la succession Peabody vous aura été remis, vous nous remettrez toutes les pièces truquées que vous détenez contre Dunn. Vous n'en aurez plus besoin, car vous détiendrez suffisamment de preuves contre lui pour le faire condamner. Est-ce compris?

Bartlett réfléchit un instant, puis il hocha la tête.

— C'est convenu; dit-il. Et maintenant...

— Il y a encore une chose, interrompit Dolan. Ma part devait être de cent mille dollars; eh bien, celle de Dunn devra être d'autant. Il aura besoin de pas mal d'argent pour filer du pays, dès qu'il aura réussi à vous transmettre la succession Peabody. Nous partirons, tous deux, pour l'Amérique du Sud. C'est bon marché pour vous. Qu'en dites-vous?

Le détective n'hésita pas sur ce point.

— Tope là, dit-il sans sourciller.

Je savais qu'il n'avait pas plus l'intention de tenir pareil engagement que moi. Mais je compris que Dolan cherchait à arracher de Bartlett les preuves que ce dernier détenait contre moi, afin que je puisse échapper à son emprise. Je fis donc semblant de m'associer à ce projet.

— Eh bien! que venez-vous faire ici ce matin? dis-je. Allez-vous vous installer chez moi, à votre tour?

Il jeta un regard vers la grosse serviette qu'il tenait sous le bras.

— On le dirait. Vous m'avez donné une leçon, Dunn, et j'ai compris qu'il fallait mettre l'argent hors de portée de vos griffes. Débarrassez le bureau. Nous allons avoir une petite réunion d'affaires. Enlevez tous ces verres, Jenkins, et fichez le camp.

Le maître d'hôtel me regarda avant d'obéir. Dernièrement, il m'avait accepté comme patron, ce qui était un changement notable avec son attitude précédente.

— Vous avez entendu, Tête de Cheval, dis-je. Obéissez à notre hôte.

Un instant plus tard, Bartlett et moi étions assis l'un en face de l'autre de chaque côté du bureau. Dolan nous regardait en silence.

— Eh bien, chef, dis-je, voyons qu'avez-vous pondu cette fois-ci.

— La deuxième manche, répondit-il franchement en hissant la grosse serviette sur le bureau, et en se mettant à l'ouvrir. Cette fois la transmission des fonds se fera par les pouvoirs que vous allez signer. Fini l'argent liquide que vous pouvez ensuite me chiper. Maintenant, nous allons commencer, en signant une feuille à la fois afin que je puisse vous surveiller aussi bien que les papiers. Remplissez votre stylo, monsieur Donahue, car vous aurez, sans doute, la crampe des écrivains avant d'avoir terminé. Voyons d'abord les actions ordinaires dans cette liste de compagnies.

— Un moment, dis-je en fronçant les sourcils. De quoi s'agit-il?

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua-t-il sèchement. Ne me posez pas de questions. Je vous dirai ce qu'il faut faire et vous signerez le nom de Dexter Donahue sur chaque ligne pointillée que je vous indiquerai.

A quoi bon protester? Je me mis à signer, docilement. Dolan considérait la scène avec un intérêt croissant.

Bien qu'il se refusât à me donner aucune explication, Bartlett ne put m'empêcher de comprendre de quoi il s'agissait, au fur et à mesure que nous progressions, et la vérité, lorsque tout à coup elle éclata sur moi, était étonnamment simple. Je ne pus garder un compte exact de la somme totale des valeurs en question, mais j'estimai qu'avant midi, j'avais disposé d'environ un demi-million de dollars de valeurs.

C'était la somme que nous avions convenu pour racheter les preuves d'assassinat qui avaient été fabriquées contre moi, mais j'oubliai ce détail dans la plus grande certitude qui me vint tout à coup.

Bartlett possédait une connaissance déroutante de la succession Peabody, et il avait en main les véritables actions, notes, pouvoirs, hypothèques et documents nécessaires, de sorte que ma signature était parfaitement légale. Il me tendait les papiers, un à un, d'une manière méthodique, et les classait soigneusement avant de m'en tendre d'autres.

Cela devint presque monotone, mais ce fut le dernier papier qui cristallisa ma conviction croissante et me révéla toute la combinaison.

Ce papier n'était autre qu'un pouvoir *en blanc* qu'il me fit signer mais je savais pertinemment à qui il était destiné. Les écailles me tombèrent des yeux et je savais, maintenant, quel était le cerveau qui menait le jeu derrière Bartlett.

Ma main ne trembla pas en traçant cette dernière signature,

mais je frémissais en mon for intérieur. Je fus surpris qu'il ne se rendît pas compte que j'avais tout deviné, mais rien n'était évidemment plus éloigné de sa pensée. Il était tout absorbé par sa tâche.

— Là, soupira-t-il enfin, en tirant vivement le dernier document de dessous sa main, et en l'essuyant avec soin sur un buvard. C'est tout pour aujourd'hui, Dunn. Je ne sais au juste quand je vous ennuierai de nouveau, mais je vous préviendrai. Je tiens cependant à vous informer que vous venez de commettre assez de faux pour vous mettre à l'ombre pour le restant de vos jours, si jamais vous vous avisiez de rouspéter de nouveau. Si vous consentez à vous montrer docile dorénavant tant mieux! Sinon, permettez-moi de vous dire que l'on répondra promptement au bluff que vous avez tenté l'autre jour, au cas où vous vous aviseriez d'y avoir recours de nouveau. Au revoir, monsieur Donahue.

— Vous me tenez, dis-je d'une voix enrouée et en essayant d'avoir l'air vaincu.

Le bandit qui se cachait sous sa peau se révéla brusquement dans son regard et il ricana :

— Je vous crois que je vous tiens! Mais vous n'avez pas été facile à dompter. Vous me payerez ça un jour ou l'autre.

— Et les preuves truquées? demanda Dolan vivement. N'allez-vous pas les lui remettre maintenant?

— Nous reparlerons de ça à notre prochaine entrevue, dit Bartlett.

— Vous ferez bien, gronda mon valet.

— Je le ferai, n'ayez crainte. Elles ne me seront plus utiles.

Il boucla sa serviette et se dirigea d'un air important vers la porte.

— Accompagnez-le, Dolan, dis-je à voix basse en me laissant tomber contre le bureau et en simulant la défaite.

Mais mon cœur battait à coups redoublés. J'étais sur le point d'avoir une autre de mes crises de fureur, et je pus à peine attendre que Bartlett eût quitté la maison.

CHAPITRE XVI

Il avait dit juste en m'avertissant que, à l'avenir, on répondrait à mon bluff, j'avais en effet perdu le pouvoir de le menacer de la police car je venais de commettre un abus de confiance de cinq cent mille dollars sur la succession Peabody

au profit de l'homme qui avait conçu toute l'escroquerie. Si je pipais maintenant, j'arrêterais sans doute d'autres vols mais cela n'enverrait que moi au pénitencier. Il était facile de comprendre maintenant de quoi il s'agissait. Julian Graham volait son associé et la succession Peabody. Car, autrement, comment le détective serait-il venu me trouver ayant en main les papiers d'affaires et les actions que *seuls mes avoués détenaient?* Dans son désir de s'approprier les fonds, Julian Graham avait renoncé à l'idée d'obliger Peter Martin à obéir à mes ordres comme j'obéissais, moi, aux ordres de Bartlett, et il avait envoyé le détective me trouver avec suffisamment de titres pour couvrir son escroquerie.

Quoi d'étonnant que Georges Arnold eût été assassiné? Le même sort eût sans doute été réservé à Dexter Donahue si on avait pu le retrouver. Car Graham n'aurait pas pu permettre à un héritier légitime d'entrer en possession de la succession et demander des comptes qui trahiraient infailliblement son escroquerie et amèneraient sa ruine.

Je me levai d'un bond et allai jusqu'à la fenêtre regarder Bartlett monter en voiture, escorté par le Sapeur. Peut-être vous demanderez-vous pourquoi je permis au détective de s'en aller avec son butin maintenant que j'avais percé le mystère? C'est qu'il me fallait agir ainsi afin de pouvoir prouver son escroquerie.

Bondissant vers le téléphone je demandai le numéro de Graham et Martin. Ce fut la ravissante blonde qui me répondit.

— Dexter Donahue à l'appareil, dis-je en réprimant mon impatience. M. Martin est-il là?

— Oh, bonjour monsieur Donahue, roucoula-t-elle. Oui, M. Martin est là, mais il est sur le point de partir déjeuner. Avez-vous quelque chose à lui dire?

— Donnez-moi la communication, dis-je.

Un court silence. Puis la voix un peu chevrotante du vieil avoué résonna à mes oreilles.

— Hello! C'est vous, Dexter?

— Oui. Graham est-il là?

— Non. Il avait quelques courses à faire ce matin. Y a-t-il quelque chose pour votre service?

— Oui, et j'étais bien certain qu'il ne serait pas là. Ne bougez pas. J'arrive à l'instant.

Je raccrochai le téléphone et heurtai Dolan sur le seuil.

— Holà! Qu'est-ce qui brûle? demanda-t-il.

— Je vous dirai ça plus tard, répondis-je en empoignant

mon chapeau. Le siège est levé et je vais faire des visites en compagnie du Sapeur. Restez ici et gardez Tête de Cheval jusqu'à mon retour. Ne le laissez surtout pas s'approcher du téléphone.

— Entendu, dit-il sans plus discuter.

Et il partit à la recherche de Jenkins.

Je trouvai le Sapeur se prélassant au soleil, sur l'escalier de service. Il allumait une cigarette et il avait l'air satisfait d'un chat qui vient de pêcher un poisson doré dans l'aquarium familial.

— En route, lui criai-je. Grimpez dans le chariot. J'ai besoin d'aller immédiatement en ville.

Effrayé par mon apparition inattendue, le Sapeur n'essaya même pas de protester. Jetant sa cigarette, il me suivit docilement.

— Où allons-nous? demanda-t-il d'une voix incertaine en se glissant au volant.

— A l'Empire Building, et plus vite que cela.

Il fit de son mieux et, dès que l'auto stoppa, je sautai à terre et me ruai vers l'ascenseur. Peter Martin m'attendait dans le bureau extérieur. Il portait encore son pardessus et son chapeau. Son visage exprimait une certaine irritation d'être ainsi interrompu dans sa routine journalière, mais je n'y fis pas attention.

— Allons dans votre bureau privé, monsieur Martin, dis-je en jetant un regard vers la ravissante blonde et l'unique employé courbé sur une pile de documents entassés sur la table devant lui.

Le vieil avoué ouvrit sans mot dire la porte de son bureau et me suivit rapidement. J'ouvris immédiatement le feu.

— Monsieur Martin, vous et moi avons été roulés comme dans de la farine. Graham nous vole comme dans un bois. Je viens de signer, sous contrainte, suffisamment de valeurs pour couvrir un abus de confiance de cinq cent mille dollars commis par lui.

Martin tressaillit si violemment que son lorgnon tomba de son nez mince et bombé. Son visage pâlit et il me fixa avec des yeux écarquillés.

— Que dites-vous? s'écria-t-il. C'est impossible!

— Ah! vous croyez? Mais moi j'ai des preuves.

— Non! Grands dieux, Julian est-il allé vous voir ce matin?

— Mais non, bien entendu. Il est trop fin pour cela. Mais il a envoyé...

— Comment savez-vous cela? Vous portez des accusations terribles, monsieur Donahue. Vous devez faire erreur. Voyons c'est moi qui ai fait entrer le jeune Julian dans cette firme, il y a vingt ans...

— Et il n'a pas cessé de vous rouler depuis.

— Impossible! Je jurerais...

— Ne vous en donnez pas la peine. Remuez-vous plutôt. C'est surprenant qu'il vous ait laissé un sou d'argent de poche. Je vous raconterai toute l'histoire plus tard, mais voici toujours une preuve de ce que j'avance. Où gardez-vous les documents relatifs à la succession Peabody?

— Mais certains sont dans des banques, d'autres ici.

— Eh bien, ouvrez votre coffre-fort et montrez-moi ceux que vous gardez ici, surtout les valeurs et propriétés suivantes, dis-je en citant quelques noms dont je me souvenais. Et faites vite, avant le retour de Graham.

Sans dire un autre mot Martin ouvrit la porte et cria à son employé :

— Goodrich, apportez-moi immédiatement le deuxième tiroir du dossier P qui est dans la division A du coffre-fort.

Tout en attendant, il enleva son pardessus car il commençait à s'échauffer. Je restai debout, et, lorsque l'employé revint portant une grande brassée de documents, Martin lui fit signe de les poser sur le bureau.

— C'est tout pour le moment, Goodrich. Veillez à ce que nous ne soyons pas dérangés. Restez à portée de ma voix.

Il ne fallut pas dix minutes au vieillard pour se rendre compte que je savais ce dont je parlais. Les valeurs que je lui citai manquaient, et je l'aidai à les rechercher avec un plaisir non dissimulé. J'avais devancé Graham avant qu'il pût remettre dans les tiroirs les valeurs qu'il avait confiées à Bartlett.

Une sueur glacée perlait sur le front de Peter Martin avant qu'il n'eût terminé l'examen du tiroir sous mon œil inexorable et vigilant.

— Mais c'est incroyable, murmura-t-il d'une voix brisée. Excusez-moi un instant. Je désire examiner le coffre-fort moi-même.

Il revint quelques instants plus tard, s'essuyant le front et se laissa tomber dans son fauteuil.

— Eh bien! jeune homme dit-il d'une voix bouleversée, vous avez raison. Dites-moi tout ce que vous savez.

Je lui racontai tout sauf le chantage à l'assassinat dont

Bartlett me menaçait en tant que Joseph Dunn. Car je me proposais de ne pas confier mon secret à qui que ce soit avant de m'assurer comment je pourrais me tirer de cette impasse. Assez bizarrement, il ne me demanda pas la nature de la pression que l'Agence Acmé exerçait sur moi. Sans doute, lui avais-je donné assez à réfléchir comme cela.

— Pour l'amour de Dieu, mon jeune ami, murmura-t-il lorsque j'eus terminé, ne soufflez pas mot de ceci avant que je n'aie eu le temps de prendre certaines dispositions. Je m'occuperai de cette Agence de Détectives et je vous débarrasserai de la pression que Julian est en train d'exercer par leur intermédiaire. Je vais immédiatement faire vérifier nos comptes, car il me faut aller au fond de cette extraordinaire affaire.

— En effet, et aussi vite que possible, allons sans tarder trouver le Procureur Général et lancer un mandat d'amener contre Graham.

— Maintenant! Grands Dieux non! Il faut d'abord savoir de quoi il retourne sans quoi nous risquons de faire péricliter les valeurs qui vous restent, par une publicité intempestive. Et cela amènerait la ruine de notre maison...

— Le diable emporte mes valeurs, la disgrâce, et votre firme, m'écriai-je. J'ai à songer à quelque chose de beaucoup plus important. J'ai pris un peu d'avance sur Graham et Bartlett et je n'ai pas l'intention de la reperdre.

— Mais il me faudra au moins une semaine pour mettre tout en ordre, protesta-t-il. Il me faut interroger Julian et lui donner la chance de s'expliquer. Et ensuite...

— Personne ne m'a donné une chance de m'expliquer, dis-je. Je vous ai fourni les données nécessaires pour agir, et je ne veux pas perdre plus de temps. Ou bien vous déposez une plainte contre Julian Graham d'ici vingt-quatre heures ou bien j'en dépose une contre *vous et lui.*

Il me lança un regard affolé, puis il capitula.

— Très bien, dit-il. Je le ferai demain matin à la première heure. Et ne vous inquiétez pas de l'Agence Acmé. Je vais de ce pas voir Henry Bartlett et voir ce qu'il a à dire. Il me faut agir...

C'était déjà ça. Je sortis sans dire une autre parole laissant le vieil avoué affalé devant son bureau. Il me déplaisait de me montrer aussi dur, mais il fallait faire vite si je voulais sauver ma tête. Mais j'avais compté sans le Sapeur. Il m'attendait comme convenu, un peu plus loin dans la rue, et dès que je sortis du building il démarra et vint à ma rencontre.

— A l'Agence Acmé, dis-je en ouvrant la portière.

Je montai... et tombai aussitôt dans les bras de la paire de gorilles qui m'avaient déjà malmené dans ma propre bibliothèque. Je n'eus pas le temps de réfléchir et comme j'étais déjà tout bouillant de colère, je me mis à lutter avec les deux gangsters tandis que le Sapeur débrayait et que nous remontions la Sixième Avenue à toute allure.

Je n'avais pas la moindre chance. A peine eus-je le temps d'aplatir le nez à l'Assommeur que le Singe enfonça un rigolo profondément dans mes reins.

— Du calme, espèce de taureau des Pampas, grogna-t-il. Vous ne jouez plus avec Môssieur Bartlett...

Je m'immobilisai et le Sapeur tourna un instant la tête pour me lancer un sourire de dérision.

— Moi aussi j'en ai marre, gronda-t-il. J'aimerais te voir éparpillé dans toute la rue, mais *ça* ne doit pas se passer comme ça, à ce qu'il paraît. Allons, fait ton boulot, l'Assommeur.

Le gangster dont je venais d'aplatir le nez tira une seringue remplie d'un étui et la tint suspendue au-dessus de mon bras. Sans se soucier du sang qu'il faisait gicler partout il enfonça l'aiguille violemment dans mon biceps à travers mon pardessus et tous mes vêtements et poussa le piston.

Je sentis à peine la douleur, tant l'aiguille était profondément enfoncée, mais je frémissais de rage devant mon impuissance. Avant que je pusse décider la façon dont je préférais mourir, l'aiguille ou le revolver, le type assis derrière moi m'aida en m'assénant un coup sec sur la nuque avec le tranchant de sa main rigide.

Mais le coup ne porta pas directement car j'étais plus résistant que l'Assommeur ne le croyait. J'essayai de rentrer la tête dans mon cou, tel une tortue mais je m'y pris trop tard. Le deuxième coup m'acheva.

Je m'éteignis comme une chandelle.

CHAPITRE XVII

J'étais en auto quand je perdis connaissance, et j'y étais toujours quand je revins à moi. Je ne pouvais rien voir et je craignis un instant que la drogue ne m'eût aveuglé.

Tout d'abord, je crus que je n'avais été que très peu de temps sans connaissance, puis mes sens confus commencèrent

à s'éveiller et je compris qu'il faisait nuit. A en juger d'après les arbres que nous dépassions, nous roulions dans Central Park. Il était à peine quinze heures lorsqu'ils m'avaient kidnappé, et, maintenant, il faisait tout à fait noir. Il y avait donc plusieurs heures que j'étais dehors.

J'étais calé contre le siège arrière d'une voiture inconnue serré entre deux énormes individus qui m'écrasaient sous leur poids. Mon visage avait une drôle de sensation et un chapeau mou était profondément enfoncé sur ma tête meurtrie. Lorsque je gémis et essayai de porter d'abord une main puis l'autre à mon visage, je découvris que j'étais enchaîné par des menottes à chacun de mes compagnons.

— Tout doux, mon vieux, dit l'un d'eux.

— Le voilà qui revient à lui, patron, dit l'autre.

Deux hommes étaient assis sur le siège avant. Le chauffeur m'était également inconnu mais lorsque le quatrième homme tourna la tête pour répondre je reconnus... Bartlett.

— Il est temps, dit-il sèchement. Il est déjà tard. Okay, Mullins, retournez vers la maison des Ellis. Dunn, pouvez-vous m'entendre?

Je murmurai quelque chose d'inintelligible en essayant de réprimer une nausée, et en respirant profondément l'air glacé de la nuit. Et tout à coup, je découvris ce qui était arrivé à ma figure : la raideur que j'éprouvais était causée par une fausse moustache, et par une paire de faux sourcils broussailleux. Je reniflai l'odeur de colle sèche.

Sans pouvoir distinguer quoi que ce fût dans l'obscurité, je savais précisément de quel chapeau et de quel pardessus j'avais été affublé. J'avais, de nouveau, rué dans les brancards et Bartlett allait tenir sa promesse. Il m'avait même ménagé une fin imprévue et j'appris bien des choses en l'écoutant.

— Afin qu'il n'y ait pas d'erreur, dit Bartlett, je m'en vais répéter une fois de plus tout ce que nous avons convenu. Vous autres, détectives de l'Agence Acmé, avez suivi l'affaire pour défendre les intérêts de la succession Peabody depuis le jour où fut assassiné Arnold. Vous, Hendricks, m'avez prévenu, tôt dans la soirée, que vous aviez « pris en filature » un homme qui répondait exactement au signalement de l'assassin. Vous, Proctor, étiez de garde, depuis environ dix jours, aux alentours de la demeure des Ellis pour protéger le seul témoin de l'assassinat d'Arnold. Vous m'avez également prévenu, indépendamment de Hendricks, qu'un voyou en chapeau mou et pardessus rapé rôdait autour de la demeure du juge.

Alors j'ai, de mon côté, prévenu la police afin d'être bien en règle. Et le Lieutenant Wortham est, en ce moment même, chez le juge où il prévient le vieillard et sa fille et tue le temps jusqu'à votre arrivée. N'ayez pas peur de Wortham : *il est mon obligé* et vous soutiendra si vous ne commettez pas de gaffes.

— Etes-vous certain que c'est bien le Lieutenant Wortham qui sera là? demanda l'homme assis à ma gauche. Car nous serions dans de vilains draps si...

— Ne vous inquiétez pas, Proctor. Lorsque j'ai dit que j'avais prévenu la police, j'ai voulu dire que j'avais prévenu le Lieutenant Wortham... Il aura noté mon appel, et il vous couvrira. Vous le connaissez, du reste, de vue, et vous saurez donc si vous pouvez ou non aller de l'avant. Rappelez-vous que ce type est costaud et que dès que vous serez hors de cette auto vous aurez à agir seuls avec lui. Il vous faudra enlever ses menottes, lorsque vous serez arrivés, et le Sapeur et sa bande ne seront pas là pour vous aider. Cette affaire concerne strictement l'Agence Acmé et il ne faut pas qu'elle ait une allure louche. Si vous la réussissez, vous recevrez chacun cinq cents dollars.

Un de mes compagnons, celui qui s'appelait Hendricks, se mit à rire : c'était un bruit sinistre.

— Autant préparer les chèques dès que vous serez de retour au bureau, monsieur Bartlett, dit-il. L'affaire est dans le sac.

— Tant mieux. Ce taureau sud-américain n'a déjà causé que trop d'ennuis. Ecoutez-moi bien, Proctor, vous êtes censé être revenu de me téléphoner à temps pour vous joindre à Hendricks. Vous comparez vos impressions, et vous filez le rôdeur jusque dans l'arrière-cour des Ellis et vous sautez sur lui au moment où il pénètre dans leur cuisine. C'est là que vous êtes supposé le surprendre. Vous faites du chahut, et donnez la lumière (vous savez, Proctor, où se trouve le commutateur) et vous avez soin de mettre un peu de désordre dans la pièce comme s'il y avait eu une bataille. C'est alors que le juge Ellis et sa fille seront dirigés vers la cuisine par le Lieutenant Wortham. Maintenant, faites bien attention à cette partie de l'affaire. Ne le brûlez pas avant que la petite Ellis se mette à crier qu'elle le reconnaît comme étant le type qui a descendu Arnold. Donnez-lui la chance de crier une ou deux fois, et puis fermez les lèvres de Dunn pour de bon. C'est compris?

— Compris, chef, dit Proctor. C'est la première fois que je

ferai prendre un sale type comme celui-ci et ça me fera rudement plaisir.

— Moi aussi, dit Hendricks.

— Okay! Soyez débrouillards et l'Agence Acmé vous protègera. Je vais vous déposer au bout de l'allée et retournerai en vitesse au bureau afin d'y recevoir votre coup de téléphone me disant que vous venez d'abattre l'assassin de Georges Arnold juste à temps pour l'empêcher d'assassiner Patricia Ellis.

Ainsi Bartlett avait décidé de ne pas risquer que je vende la mèche. Il avait roulé ces deux jobards de détectives comme il roulait tout le monde. Il leur avait dit des demi-vérités, et les avait dopés au point d'être prêts à commettre un crime.

Je pris une longue respiration en comprenant le sens de ces sinistres propos. Mais je ne criai pas. A quoi bon rouspéter maintenant? Si j'avais à parler, ce devrait être pendant ma courte marche à la mort dans l'allée de service des Ellis.

Je dominai ma panique croissante, et concentrai toute mon énergie à réfléchir. Avant de mourir, — en admettant que je dusse mourir, — j'aurais aimé résoudre le problème. Comment diable Bartlett avait-il appris aussi rapidement ma dernière incartade?

Sans doute, le Sapeur m'avait-il bien conduit jusqu'aux bureaux de Martin et Graham, mais il ignorait ce que je venais de découvrir au sujet de ce dernier. Je n'avais même pas dit à Dolan ce que je savais avant de me précipiter hors de la maison. En somme, je n'avais confié à personne, *sauf à Peter Martin*, ce que j'avais découvert au sujet de son jeune associé.

Sauf à Peter Martin! Imbécile que j'étais! Bien entendu, Martin était de mèche dans l'affaire! C'était inévitable! Aucun homme n'eût pu escroquer un demi-million de dollars sans que son associé se fût, un jour, douté de quelque chose.

Toute l'affaire m'apparut, soudain, en pleine clarté, et je me maudis d'avoir été un tel imbécile et d'avoir ainsi couru trouver le chef de bande et le menacer de la justice s'il ne prenait pas des mesures contre son complice. Vraiment, j'avais bel et bien cherché le coup de grâce. Je me souvins que, au début de notre entrevue, Martin avait été terrifié. Puis, lorsque je l'eus mis au courant de ma découverte, il était allé, avec son employé, examiner son coffre-fort, mais, au lieu de chercher les preuves de ce qu'il savait déjà beaucoup mieux que moi, il avait tout simplement comploté ma mort, et com-

muniqué avec Graham et Bartlett pendant que je me pavanais, dans son bureau, à proférer des menaces.

Comme il devait se moquer de moi à ce moment même!

J'ai déjà dit qu'un imbécile n'a pas le droit d'être un criminel. Et il n'a pas non plus le droit d'essayer d'être débrouillard.

J'avais, selon mon habitude, agi avec une précipitation irréfléchie, en me confiant ainsi à Martin, au lieu de m'arrêter un instant et considérer les différentes possibilités.

Une fois le détournement découvert, tout aurait bien marché si je m'étais montré moins intraitable. Mais, lorsque je me mis à réclamer, à cor et à cris, l'intervention de la justice, alors, les hommes d'affaires de mon oncle prirent contre moi, les mesures d'urgence et aussi j'avais, tout simplement, signé ma propre condamnation à mort.

Certes, j'avais pu causer bien des ennuis aux escrocs. Et je les mettais, en ce moment même, dans un embarras dont il leur serait difficile de sortir. Et ceux qui étaient à la tête du gang devaient certes avoir de bien fortes migraines en se demandant comment supprimer parfaitement toutes les traces de leur crime, après m'avoir définitivement éliminé.

Mais cette pensée ne m'apporta pas beaucoup de consolation. Leur préoccupation immédiate était de me réduire au silence d'une façon effective mais légale.

Le chauffeur stoppa à l'endroit même où Patricia et moi étions montés en voiture, il y avait un siècle de cela! Nous autres, les trois dupes, mîmes pied à terre. Il n'y avait pas un agent en vue et même, s'il y en avait eu un, cela ne m'eût guère servi étant donné mon déguisement actuel.

— Peux-tu marcher? demanda Hendricks sèchement en tirant sur sa menotte. Ou bien faut-il te porter?

— Je puis marcher, dis-je.

— Etes-vous certains de pouvoir vous en tirer? demanda Bartlett soudain inquiet.

— Tout à fait certains, patron, répondirent-ils en chœur.

— Okay! Eh! bien, Dunn, cette fois vous êtes bien refait, sans aucun doute.

Et il m'adressa un sourire moqueur.

— Oui, fait et refait, reprit-il. Vous ne pouvez pas dire que je ne vous ai pas prévenu. Tâchez de ne pas donner trop de mal aux anges?

— Okay, dis-je, je vous retrouverai.

— En route, Mullins, dit-il au chauffeur.

Je n'implorai pas de pitié et il ne s'attendait du reste pas à ce que je le fisse. Mes deux compagnons me tirèrent en avant d'un coup sec et nous remontâmes la sombre allée de service. Tout autour de moi, grondait le rugissement assourdi de la grande ville, et je pouvais distinguer les lumières et les autos qui passaient là-bas au tournant. Mais, en ce qui me concernait, tout cela était aussi lointain que les étoiles qui clignotaient dans le ciel au-dessus de nos têtes.

Mes deux gardes marchaient assez éloignés de moi, m'obligeant ainsi à lever les bras horizontalement. Il était clair qu'ils ne voulaient pas courir de risques. J'aurais pu crier mais à quoi cela eût-il servi? Sinon à hâter la reconnaissance de mon identité avec le gangster qui avait tué Georges Arnold. Je préférai parler.

— Ecoutez-moi, grands imbéciles que vous êtes, ne vous est-il jamais venu à l'esprit que Bartlett pouvait vous rouler? Vous a-t-il dit qu'il a loué les services de...

— Silence, pou, gronda Proctor en donnant une brusque secousse à la chaîne.

— Mais je n'ai pas tué Arnold! criai-je à voix basse mais avec une véhémence contenue. Ecoutez-moi donc, imbéciles, avant de commettre un acte que vous regretterez le reste de votre vie.

— La ferme! répliqua Hendricks sèchement. Ou bien je te descends ici même!

Je crois bien qu'à ce moment je perdis tout espoir et me considérai définitivement perdu. Cette sinistre menace me réduisit au silence, car je compris qu'Hendricks essayait de se monter suffisamment pour pouvoir me tuer, et je franchis les derniers pas dans une espèce d'hébètement. Comme tous les êtres condamnés, je continuai d'avancer dans l'espoir insensé que quelque chose, — qu'un miracle — viendrait retarder le moment fatal.

CHAPITRE XVIII

Nous pénétrâmes dans l'arrière-cour des Ellis vivement mais en silence. Même alors, mes deux bourreaux ne prirent aucun risque. Ils ne m'enlevèrent pas les menottes comme je l'avais espéré. Me poussant, vers l'entrée de service, ils me firent monter un petit escalier de pierre. Tout l'arrière de la maison

était obscur sauf une faible lueur à l'étage supérieur où se trouvait le bureau du juge.

Les deux détectives agirent avec beaucoup de précision. L'un d'eux enfonça dans une de mes poches une matraque et une pince monseigneur, et un revolver dans l'autre. Je savais que l'arme n'était pas chargée mais je me sentis tout de même un peu rassuré car je pourrais du moins m'en servir comme massue si jamais mes mains devenaient libres.

L'autre sortit une lampe électrique de poche et une clef avec laquelle il ouvrit tranquillement la porte de la cuisine. La serrure ne grinça pas car les gonds avaient été soigneusement huilés. Bartlett avait évidemment de nouveau facilité la tâche.

Une fois dans la cuisine, Proctor ouvrit sa paire de menottes et alluma la lampe du plafond. Puis il me saisit le bras afin qu'Hendricks pût se libérer à son tour et glisser ses menottes dans sa poche. Car ils ne pouvaient courir le risque de laisser derrière eux quelque objet insolite et compromettant dont il faudrait plus tard expliquer la provenance.

Je savais qu'ils souhaitaient que je fasse du chahut, et je savais aussi que j'allais les satisfaire sur ce point. Car, dans mon accoutrement compromettant, il fallait à tout prix que je réussisse à m'échapper et à m'éloigner, aussi vite que possible, de cet endroit, ou bien j'étais irrémédiablement perdu, qu'ils me tuassent ou non.

Hendricks ouvrit la menotte enserrant mon poignet et, à l'instant où mon bras fut libre, je pirouettai sur moi-même, et assénai à Proctor un coup qui lui fit tinter les oreilles. Il me lâcha et recula en chancelant, et en poussant un grognement. Puis, je fis volte-face et bondis à la gorge de l'autre détective. Hendricks était le plus grand des deux et eût été un adversaire redoutable même si j'avais été en pleine forme, et c'était lui qui me barrait l'accès de la porte de service et de la liberté.

Mais ma tactique ne réussit pas. Proctor laissa échapper un cri strident, se rua sur mes jambes au moment même où je frappai son compagnon au menton, et saisit la menotte qui pendait de son bras pour le tirer hors de mon chemin. Et nous tombâmes tous trois à terre avec un fracas qui secoua la maison.

Nous nous relevâmes en grinçant, comme des chats de gouttière se battant sur une poubelle pour une tête de poisson. Je luttais en silence car je n'osais élever ma voix de crainte qu'elle ne fût reconnue, mais les deux lascars firent un

vacarme d'enfer qui n'était pas absolument feint, car j'étais un solide gaillard et je luttais pour ma peau.

Tout à coup, mes adversaires se turent. Nous entendîmes des pas qui accouraient vers la cuisine. Aussitôt, les deux détectives se relevèrent et me rejetèrent loin d'eux, et comme je tombai lourdement contre l'évier, ils se reculèrent à l'autre bout de la cuisine en tirant leurs revolvers.

La porte s'ouvrit violemment et le juge Ellis parut sur le seuil. Derrière lui, se tenait Patricia dont le beau visage pâle était crispé de frayeur. Et, sur ses talons, venait un gros policier en uniforme. Alors, je me raidis pour subir le choc des balles, et m'agrippai à l'évier afin de m'empêcher de tomber. J'étais perdu.

— Nous sommes des détectives de l'Agence Acmé, haleta Hendricks toujours essoufflé. Nous avons surpris ce rôdeur. Faites attention, Miss.

Mais à la stupeur de mes bourreaux et à mon propre étonnement, Patricia ne poussa pas le moindre cri. Son regard saisit toute la scène, depuis mon sordide et sanguinolent déguisement jusqu'aux revolvers dans les mains de mes bourreaux, et elle n'hésita pas la fraction d'une seconde.

Elle traversa la cuisine en courant, comme portée sur des ailes, et, avec une parfaite insouciance du danger, elle bondit devant ces armes menaçantes et jeta ses bras autour de mon cou.

— Dex! Oh! Dex! s'écria-t-elle. Qu'essaient-ils de vous faire?

Dire que j'étais paralysé exprimerait mal ce que je ressentis. Je chancelai et serais certainement tombé si Pat ne m'avait pas soutenu et appuyé contre le mur. Le juge fut presque aussi rapide qu'elle. Il se tourna contre les deux détectives ahuris, tel un lion enragé.

— Rengainez ces revolvers! tonna-t-il de sa voix la plus sévère. Si vous faites un mouvement, je vous envoie tous deux à la chaise électrique.

Cela les décida. L'affaire n'avait pas marché comme ils l'avaient prévu. Patricia avait manqué son entrée et le juge était fou de colère. Pour l'instant, j'étais aussi ahuri qu'eux. Je ne pouvais toujours pas parler et j'essayais vainement de comprendre ce qui se passait.

— C'est moi qui commande ici, gronda la voix profonde du policier en uniforme. Je me porte garant de ces hommes, monsieur le Juge. Ils travaillent pour le compte de l'Agence Acmé. Ce sont les hommes dont je viens de vous parler.

Voyons, mes amis, qui est ce type? Le connaissez-vous, miss Ellis?

— Mais, bien entendu. C'est Dexter Donahue. Il est déguisé parce que sa vie est en danger et qu'il vient me voir.

— Est-ce exact? me demanda le policier durement.

— Vous ne savez pas combien! murmurai-je en m'appuyant contre l'épaule de cette brave petite.

Je ne perdis pas connaissance, mais j'éprouvais une vive et soudaine réaction qui me laissa tremblant et sans forces.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? demanda le policier, furibond. Je suis venu vous mettre en garde contre un rôdeur dont la description correspondait exactement à celle de l'assassin d'Arnold, et vous...

— Nous n'avons pas eu la possibilité de vous dire quoi que ce soit, riposta Pat violemment. Vous n'avez pas cessé de parler un seul instant. Dad, viens donc m'aider à soutenir Dex.

— Emmenez ces deux vauriens, ordonna le juge sèchement, en glissant un bras autour de ma taille. Etes-vous blessé, mon ami? demanda-t-il doucement.

— Non, Monsieur, dis-je, en me rendant compte, tout à coup, au milieu de tout ce brouhaha, que je n'avais aucun désir de m'éloigner des bras de Pat. Je pourrai marcher maintenant.

— Fort bien, les gars, gronda le policier. Allez faire votre rapport chez vous. Inutile de m'expliquer quoi que ce soit. Je verrai votre patron demain.

Les deux détectives filèrent par la porte de service, non sans me lancer des regards intrigués. Nous nous dirigeâmes alors vers le bureau et sur l'escalier nous croisâmes Frank, le maître d'hôtel, qui, à demi-vêtu, accourait très effrayé.

— Apportez une bouteille d'ammoniaque et de l'eau glacée pour M. Donahue, Frank, dit le juge. Il a grand besoin d'un réconfortant.

— Donnez-moi plutôt du whisky, Frank, suggérai-je avec un sourire.

Une fois installé dans le bureau du juge, je me remis peu à peu et ma vieille colère recommença à bouillonner en moi.

— Voyons, dit le policier rudement. Vous répondez exactement à la description de l'assassin de Georges Arnold...

— Ce n'est pas vrai, déclara Pat catégoriquement. Il ne ressemble pas du tout à l'homme qui se trouvait devant le *Fantôme Vert*.

Le policier tressaillit à ces mots mais poursuivit :

— En tout cas, cette histoire est fort louche et vous avez certainement bien des choses à expliquer. Je vais donc vous arrêter à fins d'enquête. Allons, suivez-moi en douce et je m'arrangerai pour que les choses ne soient pas trop pénibles pour vous au Q. G.

Le juge fut sur le point de parler, mais je lui fis signe de se taire.

— Vous vous appelez bien Wortham, je crois? demandai-je négligemment en le regardant fixement de sous mes paupières à demi baissées.

— En effet. Mais cela n'a rien à voir avec...

— Ah! vous trouvez? lui criai-je brusquement. Eh! bien, apprenez que je sais *tout* sur vous, et que, si je ne vous dis rien de plus, vous savez pourquoi. Si nous n'étions pas dans une maison particulière, j'aplatirais avec plaisir votre vilaine figure. Allez, déguerpissez pendant qu'il en est temps.

Il fit un bruit sec dans la gorge et son visage s'empourpra, et il nous fixa tour à tour, le juge, Pat et moi, d'un regard incertain et furibond.

— Frank, reconduisez le lieutenant, dit le juge froidement.

Alors, sans souffler mot, le policier saisit sa casquette et se dirigea vers la porte.

Patricia s'affaira autour de moi en riant et pleurant à la fois, et elle badigeonna d'iode mes mains blessées et meurtries.

— Comment allons-nous faire pour enlever ces affreux sourcils et cette horrible moustache, mon chéri? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Comme ceci, répondis-je en les arrachant d'un geste brusque et en les lançant vers le vieux chapeau mou et le paletot râpé qui gisaient à terre.

— Apportez l'alcool à friction, Frank, dit le juge au domestique qui rentrait à ce moment. Et maintenant, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers moi, ne croyez-vous pas qu'il est grand temps de vous confier à nous?

— Il est grand temps, en effet, avouai-je sincèrement. J'ai été un imbécile de ne pas venir vous trouver dès que je suis revenu mais, lorsque je vous aurai tout raconté, vous comprendrez pourquoi je ne l'ai pas fait.

Et tandis que les mains légères de Patricia appliquaient des tampons d'ouate imbibés d'alcool sur mon visage afin d'enlever la colle durcie, je leur racontai toute mon histoire depuis l'instant où j'avais appris la mort d'oncle Franklin dans un

journal de Rio de Janeiro. Ils ne manifestèrent aucun doute mais il était clair que je les surpris une ou deux fois.

— Et maintenant, je vous ai tout dit, terminai-je, et vous voilà, par ma faute, impliqués dans cette vilaine affaire. Il faut sans tarder déposer une plainte contre Martin et Graham. Personnellement, il me reste encore à découvrir qui a assassiné ce pauvre vieux Georges. Je lui dois bien cela. Je crois que je pourrai obliger Bartlett à me donner ce renseignement en moins de dix minutes si je peux lui mettre le grappin dessus.

— Nous verrons si nous ne pouvons arranger cela, dit le juge. Mais, en attendant, Dexter, il vous faudra vous constituer prisonnier. Je sais que l'idée vous déplaît mais c'est la seule chose à faire. Vous serez ainsi à l'abri des machinations de Bartlett et je m'arrangerai pour que vous soyez libéré, sous caution, dans le plus bref délai possible. Vous pouvez compter sur moi pour cela. Nous nous occuperons de toutes ces choses, dès demain matin, et ils seront tous logés aux Tombes avant midi.

— Très bien, Monsieur, dis-je à contre-cœur. Je suivrai vos conseils. Mais je voudrais mettre la main sur Bartlett avant qu'il n'ait le temps de détruire les preuves qui pourraient m'être utiles. Il nous faut agir vite. Mais je crains fort que vous soyez en grand danger maintenant que vous avez pris fait et cause pour moi. Voilà pourquoi je vous ai évités depuis quatre jours. Je ne voulais pas vous mêler à cette affaire. Mais Bartlett nous a remis en présence, malgré toutes mes précautions. Et Pat, dites-moi, comment ne m'avez-vous pas reconnu tout à l'heure dans la cuisine comme étant le vaurien qui a assailli Georges? Vous m'aviez cependant dit assez catégoriquement que vous vous souviendriez de moi!

— Je n'ai pas eu le temps de le faire, Dex, en voyant ces horribles revolvers braqués sur vous! Quand le lieutenant de police est venu nous raconter un tas de balivernes au sujet d'un rôdeur, nous avons tout de suite deviné qu'il parlait de vous et puis, quand nous avons entendu ce fracas dans la cuisine, j'ai compris immédiatement qu'il s'agissait de vous et que vous étiez en danger.

— Fort bien. Mais comment saviez-vous que c'était moi? Comment...

— Grosse bête, dit-elle tendrement. Comment aurais-je jamais pu vous oublier? C'est vrai que je ne vous avais pas reconnu cette nuit, à Harlem, mais je vous ai reconnu dès

l'instant où je vous ai aperçu à l'enterrement de Georges. Et j'eus beaucoup de mal à m'empêcher de crier tout haut ma surprise horrifiée.

— Mais, sapristi, vous n'avez rien laissé voir! dis-je très surpris.

— Elle est rentrée et s'est payé une crise de nerfs, expliqua le juge. Nous n'avons pas pu aller au cimetière. Quand j'eus réussi à lui faire confesser la vérité, j'avoue que j'aurais voulu vous faire coffrer sur-le-champ. Mais Pat me persuada d'attendre un peu. Elle a même réussi à me faire croire en vous, bien que vous ayez fait de votre mieux pour me faire douter de vous jusqu'au soir où vous êtes venu me confier cet argent.

Je ne sus que dire, et le fixai, les yeux écarquillés.

— Ne vous avais-je pas dit que je croyais en vous? demanda Pat doucement, en me caressant la main. Vous voyez, nous avions tout deviné mais vous étiez si méfiant que vous ne vouliez pas nous dire quoi que ce fût.

— Eh! bien, cela me servira de leçon, déclarai-je. Cela prouve que le crime ne rapporte rien et qu'on ne saurait le cacher.

— Très vrai, reconnut le juge en hochant la tête d'un air sentencieux. Un crime mène à un autre. Voyez comme cette affaire a dépassé la volonté de vos ennemis; les fils embrouillés de l'intrigue s'étendent plus loin à chaque pas. La plupart des hommes ne sont pas taillés pour faire des criminels, Dexter.

Cette remarque me rappela brusquement mon valet. Je me levai d'un bond.

— Dolan, m'écriai-je. Il ne sait pas ce que je suis devenu.

— Oh! dit Pat, je l'avais complètement oublié. Il est venu ici trois fois depuis dix-huit heures.

J'étendis la main vers le téléphone mais, au même instant, la sonnerie tinta. J'y répondis aussitôt.

— Allô! c'est le valet de chambre de M. Donahue qui parle, dit la voix bien connue de Dolan. Excusez-moi de vous déranger de nouveau, mais si vous n'avez pas encore de nouvelles de lui, je vous préviens que je pars à sa recherche.

— Dolan, criai-je, c'est Dex lui-même qui vous parle. Mon vieux copain! Où êtes-vous?

— Comment, Dex, c'est vous? Mais je suis chez nous à jouer aux billes avec Jenkins comme vous m'aviez recommandé de le faire, et je perds lentement la boule. Où diable pensiez-vous que je serais? Le Sapeur a ramené le tacot vers 18 heures, et

il m'a dit que vous étiez retenu en ville et que vous lui aviez donné congé pour la soirée. Cela m'a paru très louche, mais comme il faisait encore jour et que je n'ai pas vu de traces de sang dans la voiture, j'ai...

— Taisez-vous, dis-je. Je vais rentrer à l'instant vous mettre au courant de tout ce qui s'est passé. Les jeux sont faits depuis ce matin. J'arrive.

Et, malgré les protestations effrayées du juge et de Pat, je me dirigeai vers la porte.

— Je reviendrai dans un moment, leur dis-je. Et je ramènerai Dolan avec moi. Nous passerons la nuit chez vous à monter la garde. Fermez la porte à clef et attendez-moi. Je serai revenu avant qu'il puisse arriver quoi que ce soit.

Remarque qui prouva quel mauvais prophète j'étais en vérité. Et comme je refermais la porte doucement derrière moi, j'entendis le juge dire ironiquement à sa fille :

— Voilà un bel amoureux, en vérité! Il vous répond comme Galatée à Pygmalion.

Mais je ne perçus pas la réponse de Pat.

CHAPITRE XIX

Dolan m'accueillit avec un sourire et m'étreignit si fort qu'il faillit me briser plusieurs côtes. Je n'ai jamais vu d'homme plus soulagé ni plus heureux qu'il ne l'était à ce moment, pas même le contre-maître italien que j'avais sauvé d'un boa dans la jungle brésilienne. Ce garçon n'avait pas l'habitude de s'abandonner ainsi à ses émotions et je me dis qu'il y avait peut-être, après tout, quelque chose d'attachant en moi! Jenkins lui-même se tenait respectueusement à l'arrière-plan et souriait largement. Après avoir subi les embrassades de Dolan, je fis un signe de la main dans la direction de mon maître d'hôtel.

— Voici le chasseur revenu au bercail, Tête de Cheval. Que direz-vous de me servir des sandwiches et du café chaud? Je n'ai rien mangé depuis ce matin. Et dépêchez-vous. Dolan et moi repartirons dès que j'aurai changé de costume.

— Oui, Monsieur, répondit Jenkins, très ému. Et permettez-moi de dire à Monsieur que je remercie Dieu du fond du cœur que Monsieur soit revenu sain et sauf. Sauf contredit, Monsieur est le patron le plus chic et le plus extraordinaire que

j'aie jamais eu le plaisir de servir. Quel dommage que Monsieur ne soit pas le vrai M. Donahue!

Mon visage exprima sans doute toute la stupeur que j'éprouvai devant cette déclaration inattendue.

— Oui, sourit Dolan, Jenkins a été touché de la grâce et a pris le voile.

— Vous ne lui avez rien dit?

— Mais rien du tout. C'est votre secret.

Alors je me tournai vers mon maître d'hôtel. L'idée que Dolan eût réussi à convaincre Jenkins que le crime ne « rapporte » pas, me frappa comme fort comique. J'avais sauvé Dolan et, à son tour, il avait remis Jenkins dans le droit chemin. Avec le temps, nous eûmes peut-être réformé tout le gang Bartlett.

Bien entendu, pareilles idées étaient fort sottes, car ni Dolan ni Jenkins n'étaient des criminels endurcis. Et Bartlett et le Sapeur qui avaient subi mon contact, eux aussi, ne s'étaient pas laissés convertir de la même manière. Mais qui n'aurait pas des idées fantastiques, à une heure du matin, l'estomac vide et après une journée aussi « chargée » que celle que je venais de vivre?

— Tête de Cheval, déclarai-je solennellement, les jeux sont presque faits, et je ne vois pas pourquoi je vous cacherais la vérité plus longtemps. Je suis vraiment Dexter Donahue.

A cette nouvelle, Jenkins faillit se trouver mal. Dolan le saisit lorsqu'il chancela et tomba en arrière et je pris sa main dans la mienne.

— Mais cela n'a rien à voir avec mes sandwiches, lui dis-je en riant. Qu'en pensez-vous?

— Oui, Monsieur, tout de suite, Monsieur, de tout mon cœur, Monsieur, bredouilla-t-il en se dirigeant au trot vers la cuisine.

— Et maintenant, dites-moi où diable avez-vous été? demanda Dolan. Qu'est-il arrivé?

Tout en dévorant mes sandwiches et buvant mon café, je lui fis le récit de mon aventure tandis que Jenkins me servait, en frissonnant à l'idée de l'abîme d'infamie où il était descendu. Il n'y avait pas d'inconvénient à lui laisser entendre la vérité, car toute l'histoire allait sans doute paraître dans les journaux de midi.

Assis devant moi, mâchoires serrées et yeux fixés sur mon visage, Dolan écoutait avidement mes paroles et ne laissa

échapper ni une exclamation de surprise ni un mot de sympathie pendant tout mon récit.

— Dès que ce lieutenant Wortham fera son rapport, dis-je, je crois que Martin, Graham et Bartlett boucleront leurs malles pour l'Europe. Mais n'oublions pas que Bartlett a le génie de l'imprévu. Il nous faut donc retourner chez les Ellis afin de les protéger contre tout danger possible jusqu'à ce que nous mettions la police au courant de l'affaire, demain matin.

Ce fut alors que Dolan explosa. Il bondit debout en s'écriant :

— Eh! bien, pour un type intelligent, vous êtes le plus grand imbécile qu'on puisse voir. Le juge Ellis ne peut rien faire ni prouver sans vous. Il peut donc attendre pour le moment. C'est vous qui êtes l'homme important! Vous soupçonnez ce qu'on ne vous a pas dit et ce que vous n'avez pas encore découvert. C'est *vous*, et non le juge ou sa fille, qui êtes la seule personne au monde qui représentez un danger mortel pour Peter Graham en ce moment.

— Que voulez-vous dire? demandai-je.

— Je veux dire qu'ils ont essayé de vous faire chanter à l'assassinat et que cela n'a pas marché. Ils ont ensuite joué leur atout pour sceller vos lèvres, et ils ont de nouveau manqué leur coup. Alors, que le diable emporte Joseph Dunn et le reste! Une seule chose leur importe : vous mettre là où vous ne pourrez plus parler. Pourquoi s'inquiéter de ce pauvre imbécile qui s'appelle Dexter Donahue? Il leur faut tuer l'homme qui les gêne, donc il faut que vous mouriez, même comme Donahue. Votre mort, c'est là le principal, pour eux. Je veux dire que votre jeu est fait, Dex. Pourquoi, au nom du ciel, n'avez-vous pas compris cela? Si j'avais su tout cela, je ne vous aurais jamais laissé revenir. Allons. Il est grand temps de filer d'ici. Essayons de trouver un trou où nous cacher, et en vitesse!

Je compris immédiatement la justesse de son raisonnement. Vraiment, j'étais digne d'obtenir le premier prix de bêtise. Tel un imbécile de gaucho sud-américain, j'étais revenu me fourrer dans la gueule du loup après en avoir été sauvé.

— Oui, filons, dis-je en me levant si précipitamment que je faillis renverser le cendrier préféré de l'oncle Franklin. Voyons, Tête de Cheval, nous accompagnez-vous ou restez-vous ici pour tenir le fort?

Mais, avant que Jenkins pût répondre, avant que la main de Dolan se fût posée sur le bouton de la porte, nous entendîmes

un bruit de freins dans la rue. Dolan et moi parvînmes ensemble à la fenêtre et regardâmes dehors. Une longue auto noire qui ressemblait à un fourgon mortuaire s'arrêtait devant la porte. Les portes s'ouvrirent et, à la lueur des réverbères, nous vîmes plusieurs hommes sauter à terre, s'égailler le long de la façade, et remonter au pas de course l'allée menant au garage, à l'arrière de la maison.

— Trop tard, mon vieux, dit Dolan. C'est la fin. Mais nous allons tâcher de descendre quelques-uns des gars de Bartlett avant de nous laisser prendre. En haut, Dex. J'y ai des revolvers.

— Je crains bien que vous ne vous trompiez, dit Jenkins qui tremblait de peur. Le Sapeur a fouillé toute la maison après que M. Donahue vous a ramené l'autre soir. Et il a trouvé les deux revolvers.

— Montons, en tout cas, dis-je. Il nous est impossible de tenir le premier étage. Où sont les servantes, Jenkins?

— Dans leurs chambres, au troisième, Monsieur.

— Filez leur dire de rester au lit, dis-je. Et restez là-haut vous-même. Il est inutile que tout le monde se fasse massacrer.

Je saisis le téléphone et appelai :

— Allô. Allô. Donnez-moi tout de suite la Sûreté Générale. Allô, Police? C'est Dexter Donahue qui parle. Vous arriverez certainement trop tard mais envoyez tout de même une escouade d'agents à la demeure Peabody, 1555, Cinquième Avenue. Ils pourront toujours poursuivre les meurtriers. Quant à moi, notez que je désire être vêtu d'un complet noir et n'avoir ni fleurs ni couronnes.

Je laissai tomber le récepteur et courus vers le hall, gagnant l'escalier à l'instant précis où les premiers pas résonnaient sur les larges marches de pierre du perron. Dolan était déjà presque parvenu au premier étage et Jenkins avait disparu. Le heurtoir de la porte d'entrée résonna d'une façon sinistre comme nous nous précipitions dans la chambre de Dolan.

Dolan se rua vers la vieille armoire et en tira une paire de bottines raidies de ciment. De ses doigts forts et nerveux il arracha le haut de l'une d'elles et dit en haletant :

— A moins que le Sapeur ne soit plus fin que je ne le pense, je possède encore une paire d'excellents revolvers.

La bottine céda lentement avec un effritement de ciment, et Dolan en tira triomphalement un bel automatique et un carton de balles.

— Ah! grogna-t-il, très satisfait. Je savais que mon sort était réglé lorsque vous m'avez sauvé de l'histoire des 50.000 dollars. Mais j'étais résolu à faire chèrement payer ma vie. Alors, j'ai pris la précaution d'apporter mes meilleurs revolvers et de les cacher là où le Sapeur ne viendrait sans doute pas les chercher.

— Et dire que j'ai jeté le revolver du Sapeur, dis-je en m'assurant que l'arme que Dolan me tendit était prête à fonctionner.

— Ceci nous donne un léger avantage, dit Dolan en examinant son propre revolver. Le Sapeur a bien trouvé une paire de revolvers, donc ces types ne croiront pas que nous sommes armés. Ils nous attaqueront sans crainte, pensant nous descendre comme des moutons. Et ne faites pas votre Don Quichotte, mon ami. Tirez pour tuer. De toutes façons, vous allez mourir. Ce que nous allons faire? Mais tenir le hall du deuxième étage.

— Bon. Il n'y a que deux escaliers et ils ne pourront pas nous atteindre par un autre moyen. Je me charge du grand escalier; de votre côté, défendez l'escalier de service. Il me semble que j'ai attendu toute ma vie pour cet instant.

— Partons.

Mais, sur le seuil de la porte, Dolan s'arrêta et me tendit la main.

— C'est dur, Dex, de disparaître comme ceci au moment où vous avez déchiffré l'affaire. Adieu, mon vieux, vous êtes un chic type!

— Adieu, grondai-je en étreignant sa main, et me rappelant soudain comment Martin et Graham m'avaient roulé. comment Bartlett et le Sapeur m'avaient agacé, et comment le Singe et l'Assommeur m'avaient malmené. Nous allons essayer de tenir jusqu'à l'arrivée de la police, que diable! Allez à votre poste!

Il eut un rire bref et courut vers l'escalier de service. J'éteignis les lumières du hall supérieur en entendant la porte d'entrée s'ouvrir doucement et le bruit de plusieurs pas résonner dans l'antichambre.

— Hello! Il y a quelqu'un? cria la voix de Bartlett.

Dolan avait admirablement prévu le tour que prendraient les événements. Le détective avait reçu l'ordre de dédaigner tout subterfuge et de s'assurer, coûte que coûte, de ma personne. Il se dévoilait enfin dans une dernière et téméraire tentative.

— Hé! Dunn, cria-t-il de nouveau. Je sais que vous êtes là. Allons, montrez-vous et acceptez votre sort comme un homme. Ou bien faudra-t-il que je fasse sauter la maison?

CHAPITRE XX

Je m'étais glissé silencieusement jusqu'au haut du grand escalier et je jetai un coup d'œil par-dessus la rampe. Il y avait au moins six hommes en bas, dans l'antichambre. Bartlett et un de ses compagnons s'était mis à fouiller la bibliothèque tandis que les autres les entouraient, faisant face à l'escalier, revolver au poing. Je reconnus le Sapeur, le Singe et l'Assommeur; ils étaient tous prêts à se battre, mais ils ne pouvaient me voir dans l'obscurité qui enveloppait tout le deuxième étage.

— C'est vous, Bartlett? criai-je des ténèbres de l'étage supérieur. Vous commencez à m'irriter. Si vous voulez me voir, montez donc afin que je brise cette chaise sur votre crâne épais.

Sans doute, le Sapeur était-il énervé; je crois du reste que je l'ai toujours rendu nerveux. Au son de ma voix, il tressaillit violemment, leva sa mitraillette et lâcha une grêle de balles dans l'escalier. On eût dit un essaim de guêpes en furie. L'éclat d'une des marches me frappa au front et je tombai à terre derrière l'extrémité de la rampe.

— Jenkins, hurla Bartlett dans le silence qui s'ensuivit, où êtes-vous donc? Allumez là-haut.

Mais il n'y eut pas de réponse de Jenkins qui tremblait sans doute dans son lit. Bien qu'il me fût impossible de voir ce qu'ils faisaient, je pus cependant suivre leurs mouvements d'après les ordres de Bartlett.

— Okay, les gars. Allez le prendre. Le Sapeur et l'Assommeur iront les premiers. Vous, le Singe, et vous, Stuffy, montez par l'escalier de service. Tâchez de vous emparer de Dolan en même temps. Aspergez le hall, le Sapeur, avant de montrer la tête, car cet imbécile peut être armé d'une chaise ou d'un couteau de cuisine.

Je ricanai en songeant que ma ruse avait réussi. Comme Dolan l'avait prévu, ils s'imaginaient que nous étions aussi impuissants que des rats pris au piège.

Mais je savais que je ne pouvais permettre au Sapeur de descendre le hall du premier et menacer ainsi Dolan de dos.

Toujours étendu à terre, mon revolver passé entre deux barreaux de la rampe, j'attendis en silence que les deux assassins eussent gravi les marches.

Tout à coup la tête du Sapeur surgit de l'obscurité au niveau de la mienne; le museau de sa mitraillette était dressé devant lui. Ce n'était pas le moment de faire des politesses.

— Le Sapeur, sifflai-je doucement, presque dans son oreille, ne bouge pas et pose cette mitraillette sur la première marche.

Mais pour toute réponse il tira une salve de balles dans ma direction. Avant que cet arc enflammé se fût éteint, j'appuyai une fois sur la gâchette de mon revolver; il m'était impossible de le manquer de si près, même dans la lumière incertaine qui montait d'en bas.

La balle l'atteignit à l'épaule. Il bondit, fit un écart, puis s'affaissa doucement, la main crispée sur sa blessure, et sa mitraillette alla se fracasser en bas dans l'antichambre.

L'Assommeur qui montait sur les talons du Sapeur laissa échapper un juron et visa dans la direction de la flamme de mon revolver. Je tirai à mon tour. Il grogna, essaya de tousser, perdit l'équilibre et, tombant en arrière, alla s'abîmer à mi-chemin des escaliers.

Ainsi se termina la première rencontre. J'entendis, très étouffée, la mitraillette du Singe au pied de l'escalier de service. Quant à Dolan, je ne l'entendis pas du tout. Tout à coup un revolver aboya deux fois au pied de l'escalier de service. La mitraillette se tut; le revolver résonna de nouveau deux fois, coup sur coup, mais les détonations étaient étouffées, comme si le canon de l'arme eût été appuyé contre une étoffe quelconque. Un cri déchirant retentit, suivi d'un silence.

Tout cela se passait derrière moi, comme si j'étais entouré par un décor d'horreur. Je sortis de ma stupeur en entendant la voix de Dolan rugir du fond de la cuisine. Il n'avait pas attendu la mort au haut de l'escalier. Il m'avait souvent dit qu'il savait tirer et il venait de le prouver avec une hardiesse folle.

— Chargez-les, Dex! criait-il. Nous les tenons! Allons, en avant!

Je bondis par-dessus la rampe, sur les marches. J'ignore encore comment je réussis à conserver mon équilibre, je crois que le désir de tuer me possédait; j'étais en pleine frénésie de lutte. Glissant et trébuchant sur les larges marches, je bondis par-dessus le corps affalé de l'Assommeur et aperçus Bartlett qui, le visage crispé de rage et de consternation, cherchait à

se cacher derrière l'escalier. Je savais qu'il courait ramasser la mitraillette du Sapeur mais j'étais impuissant à l'en empêcher.

Son compagnon se tenait toujours sur le seuil de la bibliothèque et, comme je poursuivais ma descente titubante, il fit un pas hors de l'ombre et leva à la fois son visage et sa main droite. C'était Julian Graham, dont le beau visage olivâtre était tordu en une expression de haine farouche, et il me visait froidement.

Je n'aurais pu l'empêcher de tirer. M'accrochant désespérément à la rampe, je tirai un coup dans sa direction, mais mon talon s'accrocha dans le tapis de l'escalier et je tombai à genoux devant lui à l'instant même où il appuyait son doigt sur la gâchette.

Du coin de l'œil, je vis la courbe que décrivit le grand cendrier de la bibliothèque dans l'entrebâillement de la porte, derrière Graham. L'extrémité la plus lourde du cendrier tomba comme une massue sur son épaule une demi-seconde avant qu'il ne tirât. Le choc formidable le projeta à genoux sur son visage, la clavicule fracassée. La balle de son revolver siffla devant moi au moment où je finissais de tomber et m'abîmais, en avant, sur les mains.

Je ressentis une douleur poignante dans le bras droit et je compris que je m'étais cassé le poignet. Alors, à ma stupeur, je vis Jenkins sortir de la bibliothèque, brandissant sa massue improvisée et pleurant à chaudes larmes.

Mais je n'avais pas le loisir de m'occuper de lui. J'étais tombé en deçà du poteau de la rampe et je pouvais voir toute l'antichambre jusqu'à l'arrière de la maison. Bartlett s'était emparé de la mitraillette du Sapeur et se retournait pour me régler mon compte.

Mais il ne put achever son geste : car Dolan arrivait en trombe, venant de la cuisine. Il tira une fois sans même s'arrêter pour viser le détective qui laissa tomber la mitraillette dont Dolan s'empara aussitôt.

Bartlett, qui était bâti comme un taureau, reçut cette balle dans le ventre avec un simple tressaillement. Il se détendit brusquement et empoigna sa ceinture à pleines mains; et je vis ses doigts rougir comme il s'appuyait contre le mur de la bibliothèque.

— Dans les tripes, dit-il d'une voix accusatrice. Voilà une vilaine façon de tuer un homme.

— Mille regrets! répondit Dolan sèchement. Je ne pouvais pas t'atteindre ailleurs. Tu es tout en tripes.

Le détective se plia en deux contre le mur et se laissa glisser doucement à terre afin de réfléchir à la situation. Dolan jeta la mitraillette de côté, hors de portée de Bartlett, et vint vers moi.

— Vous ont-ils blessé, Dex? demanda-t-il farouchement en m'aidant à me relever.

— Mais non, répondis-je en lui montrant ma main qui pendait mollement à mon côté. Je me suis blessé moi-même en tombant. Sont-ils tous hors de combat?

— Oui, on le dirait.

— Et vous venez de descendre Bartlett. C'est ennuyeux, car si nous ne réussissons pas à ranimer Graham et à le faire parler, nous n'arriverons peut-être jamais à éclaircir le mystère de l'assassinat de Georges Arnold.

— Graham, murmura Dolan en retournant la forme inanimée de l'avoué et en jetant un regard sur le visage immobile. Eh! bien, tous les rats, sauf un, sont donc sortis de leur trou. Mieux vaut déposer cette massue...

— Vous ne réussirez pas à faire parler Graham, grinça Bartlett, d'une voix haletante. Car c'est lui qui a tué Arnold. Mais je vivrai assez pour parler, et j'ai des preuves. Je me suis toujours méfié des avoués.

— Eh! bien, et que savez-vous de l'affaire, Bartlett? demanda Dolan. J'ai toujours cru que vous étiez coupable de cet assassinat.

— Je n'ai jamais tué personne, haleta le détective. J'ai toujours évité les complications.

— Oui, vous vous contentiez d'arranger les enterrements, dis-je. Du joli travail, mon vieux.

— Oui, reconnut-il en me regardant avec une expression intriguée. Martin était le cerveau, Graham l'assassin, et moi, je m'occupais de tous les détails. C'était une chic combine mais vous l'avez fait rater, Dunn. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous êtes montré si difficile.

— Je crois qu'il est préférable que vous sachiez la vérité, dis-je, puisque vous savez le reste. Eh! bien, je suis vraiment Dexter Donahue.

Il me fixa avec des yeux étonnés, où la douleur s'éteignit un instant.

— En voilà une bien bonne, murmura-t-il. Eh! bien, main-

tenant, je suis prêt à signer ce que vous voudrez. Amenez-moi un notaire avant que je ne sois saigné à mort.

Mais ce ne fut pas nécessaire, car, à ce moment, retentit un hurlement de sirènes et une pétarade de motocyclettes. Les agents étaient arrivés après que tout était terminé, mais je fus cependant très content de les voir.

Ils amenaient avec eux une ambulance et un médecin; ils chargèrent les blessés. Mais, à ma grande stupeur, je vis Pat et le juge au milieu des agents qui encombraient l'antichambre. Mon regard rencontra celui de Pat et je lus dans le sien quelque chose que j'avais été trop aveugle pour y voir avant. Un instant plus tard, elle était blottie dans mes bras et pleurait d'émotion.

— Daddy a pensé que vous étiez plus menacé que nous, sanglota-t-elle. Ne vous voyant pas revenir, nous avons appelé la police et sommes venus avec elle. Nous avons cru entendre des coups de feu au moment où les policiers s'apprêtaient à entrer de force et j'ai eu grand peur que nous ne fussions arrivés trop tard.

Jenkins vint à mon secours.

— Mille excuses, Monsieur. Mais cette partie de la maison n'est guère présentable pour recevoir, dit-il. Monsieur me permettrait-il de lui suggérer d'aller dans la bibliothèque?

— Après ce que vous venez de faire ce soir, Jenkins, dis-je, vous pouvez suggérer ce que vous voulez.

— Merci, Monsieur. Alors, si Monsieur veut bien continuer à m'appeler « Tête de Cheval », cela me ferait plaisir.

Dans la bibliothèque, après que le médecin eut fini de panser les blessés et eut autorisé qu'on procédât à l'enlèvement des gangsters morts, nous tînmes un conciliabule en présence de Sweene et Schwartz, les deux policiers en civil qui m'avaient interrogé après l'enterrement de Georges Arnold.

Bartlett tint sa promesse et mangea le morceau. Il signa sa confession avant d'être emmené à l'hôpital où il mourut peu après son arrivée. A la fin de l'interrogatoire présidé par le juge Ellis, je fus placé sous mandat d'arrêt et consigné dans ma propre maison jusqu'à ce que cette affaire embrouillée pût être légalement éclaircie.

J'ajouterai que Sweene et Schwartz arrêtèrent Peter Martin à l'aéroport. Le vieillard reconnut tous les faits dont il fut accusé et pleura comme un enfant. Graham fit faux-bond à la chaise électrique car, une partie de sa clavicule ayant perforé ses poumons, il mourut d'une pneumonie.

Quand tout le monde, sauf Pat, le juge, Dolan et Jenkins, eut enfin quitté la bibliothèque, j'étais à peu près mort d'épuisement. Alors Dolan jeta un regard sévère vers Pat :

— Et maintenant, quoi? demanda-t-il.

Patricia répondit aussitôt à cette question. Elle vint se blottir contre mon bras valide. Puis, elle leva vers moi son délicieux visage aux grands yeux violets.

— Dex chéri, dit-elle d'un ton de reproche, n'allez-vous donc *jamais* m'embrasser?

Et alors... et alors... eh! bien, mettez-vous à ma place!

PANORAMA
DE L'ACTUALITÉ POLICIÈRE

L'AVENIR DU ROMAN POLICIER

La vogue du roman policier ne semble pas près de s'éteindre. On a assisté depuis quelques années à une véritable floraison de collections policières. Et cette abondance a été nécessairement source de diversité. Une grande variété non seulement de talents mais de conceptions et de points de vue différents s'est fait jour et a permis de projeter un meilleur éclairage sur les possibilités du genre.

Ainsi, également, s'est agrandi le cercle des amateurs qui, séduits par cette nouvelle source de « merveilleux », ont eu le loisier de trouver dans l'une ou l'autre de ses diverses expressions celle qui l'aidait le mieux à s'évader de la monotonie de la vie quotidienne.

Faut-il conclure que tous les amateurs de poésie, tous les candidats à l'évasion et au rêve se sont tournés vers la magie policière ? Une partie tout au moins, il n'en faut pas douter : ceux qui ont accepté de demander au mystère de vêtir les choses d'une seconde et secrète vérité, de leur prêter cette ombre pleine d'angoisse sans laquelle « les choses ne seraient que ce qu'elles sont ».

Aussi nul genre ne possède un public plus varié et, si l'on peut dire, plus difficile à définir. Voyez autour de vous; d'un ami, même s'il ne vous les a pas positivement révélées, vous pouvez à la rigueur imaginer les préférences en matière d'art ou de politique, savoir s'il aime le camping, s'il est gourmand ou fidèle, mais quel indice vous permettra de prévoir s'il est un admirateur de *Fantômas* et si les noms des Dorothy Sayers, ou d'Agatha Christie sont pour lui familiers ?

D'André Gide, fidèle lecteur de Siménon, au petit apprenti qui dévore son « crime » dans le métro, il y a de la marge; et, entre *Rocambole* et les héros de Peter Cheney, il y en a, comme on dit, pour tous les goûts. Il suffit d'ailleurs d'interroger dix lecteurs de romans policiers pour se rendre compte que bien peu sont d'accord sur le plaisir qu'ils demandent à cette sorte de lecture. Il n'y a pas à s'en étonner. C'est, sans doute, l'imprécision des lois de ce nouveau genre qui veut cela.

Toute question de talent mise à part, il est évident qu'il existe une grande différence entre la conception que se font du roman policier les émules d'Edgar Poë et celle qu'a choisi d'illustrer un Siménon, par exemple. Dans l'une, tout est fondé sur la logique. Le lecteur est pris par la rigueur d'un

raisonnement appliqué aussi bien aux événements qu'aux personnages et à leurs pensées. L'auteur a, avant tout, le désir d'apporter la plus éclatante lumière à un problème qu'il s'est arrangé pour choisir le plus mystérieux possible. Le livre refermé, on doit, s'il a été bien conduit, éprouver la même satisfaction que devant le démontage d'un parfait mécanisme d'horlogerie ou devant quelque élégante démonstration mathématique.

Dans la seconde de ces conceptions, au contraire, plutôt qu'à la recherche méthodique d'une solution, nous assistons à l'évocation d'une atmosphère. Nous nous laissons envelopper par le brouillard dans lequel, généralement, se déroule l'action. Certes, l'intuition silencieuse et quasi divinatoire du commissaire *Maigret* finit toujours par y apporter sa lumière, mais là n'est pas, à proprement parler, l'essentiel. Les auteurs qui conçoivent ainsi leur tâche de romanciers cherchent à donner un cadre à leur roman, à créer un climat psychologique. L'intrigue policière vient y prendre sa place, mais ce n'est pas elle, à proprement parler, qui apportera, par son agencement même, l'ambiance mystérieuse. Elle empruntera une partie de sa crédibilité au cadre — choses et gens — qui, s'il est bien décrit, met, dès le début, le lecteur dans les dispositions convenables.

Ce sera l'atmosphère brumeuse et nostalgique d'un port lointain, le mystérieux réalisme de quelque sale de bistrot aux tables poisseuses, telle maison de faubourg dressée, grise et terne, sous la pluie. Au milieu de tout cela, des hommes et des femmes mènent leurs existences, recluses ou aventureuses, toujours minutieusement étudiées.

Pendant deux cents pages, nous assistons à la découverte du crime, à la recherche du coupable, à son arrestation et à l'éclaircissement du problème. Mais cela ne nous empêche pas de penser encore, une fois le drame éclairci, à la pauvre vie que mènent les marins du petit port qu'on nous a décrit, de songer à la maison du faubourg qui dort toujours, terne et grise, sous la pluie : les hommes et les choses ne nous ont pas livré tout leur secret.

Entre ces deux formes opposées du roman policier : roman-démonstration et roman d'atmosphère, combien d'autres encore se partagent le goût du public ! Et je ne parle pas des romans d'aventure ou d'espionnage, des pseudo-romans d'amour ni de ces productions dont le but n'est que d'offrir à leurs lecteurs un malsain étalage de visions sanglantes et macabres.

Une production si variée et un public si nombreux et si divers atteste la vitalité de ce genre. Si donc on s'interroge sur l'avenir du roman policier, ce n'est pas tellement à l'avenir de son succès que l'on doit penser mais plutôt à la question de savoir si ce succès même ne crée pas de nouvelles exigences. Et s'il n'y aurait pas lieu de préciser les règles qui pourraient donner à ce genre droit de cité littéraire.

Dans la préface de son très perspicace ouvrage sur l'esthétique du roman policier, M. Thomas Narcejac compare celui-ci à quelque passionnante pêche à la mouche. On avait souvent évoqué à son propos, jusqu'à présent, le jeu d'échecs; certains avaient parlé de simples devinettes, les plus savants de problèmes scientifiques.

Entre le sport et le tableau noir, entre les mots croisés et le roman de mœurs, faut-il choisir et comment choisir ?

Nous nous adressons à nos lecteurs et nous leur demandons :

1° Pensez-vous que la diversité des tendances qui se manifestent dans la littérature policière soit fâcheuse et qu'il y aurait lieu, dans l'intérêt de l'avenir du roman policier, de se faire de ce genre une idée plus stricte ?

2° Dans ce cas, quelle définition donneriez-vous du roman policier ?

En effet, dans cette partie chronique de nos publications policières, nous serions heureux d'établir un débat au cours duquel nos lecteurs pourront confronter leurs opinions.

(Envoyez les réponses aux *Editions des Loisirs*, 1, rue Médicis, Paris, avec la mention « Enquête du Yard ».)

SAMMY.

Dans la prochaine publication du Yard, nous ouvrirons une partie critique qui donnera régulièrement des comptes rendus pouvant servir de guide à l'amateur de roman policier, au milieu de la production du moment.

***

A paraître dans notre numéro de septembre : **Le chat connaît l'assassin**, *de D. Fielding, roman policier complet traduit de l'anglais par Marc Logé, où la psychologie des personnages multiples et essentiellement différents sert de fil conducteur à une intrigue complexe dont le dénouement satisfait pleinement l'esprit.*

Le Gérant : JEAN PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6225/48
Dépôt légal : 2e trimestre 1948. — N° d'ordre 59.

LE CHAT CONNAIT L'ASSASSIN

par D. Fielding

Traduit de l'anglais par Marc Logé

Personnages de « LE CHAT CONNAIT L'ASSASSIN »

Sir Henry Batchelor, propriétaire du château de Broadbends.
Mrs. Agnès Stokes, sa cousine.
Mr. Noël Stokes, fils de la précédente, secrétaire particulier de sir Henry.
Mr. Keith Hudson, neveu de sir Henry.
Miss Phyllis Bailey, fiancée de Hudson.
Miss Nica Batchelor, cousine de sir Henry et romancière policière.
Lady Heneage, ancienne propriétaire du château.
Mr. Farrant, ami de sir Henry.
Mr. Jenkins, maître d'hôtel du château.
Miss Mary Hugues, femme de chambre au château.
Miss Alison Gaskell.
Mrs. Beatrice Evans, sœur de la précédente.
Mr. Gaskell, ancien chirurgien, père des deux précédentes.
Mr. Galbraith, solicitor.
Mr. Warren, chef constable de la police locale.
Mr. Nuttall, inspecteur de la police locale.
Mr. Pointer, inspecteur-chef de Scotland Yard.
Luck, chat chinois.

L'action se passe au château de Broadbends où se trouvent réunis Mrs Agnès Stokes, Mr. Noël Stokes, Miss Phyllis Bailey, ainsi que Miss Nica Batchelor, Lady Heneage, et Mr. Farrant.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U. R. S. S.

I

Comme son hôtesse, Mrs. Stokes, refermait la porte derrière elle, Lady Heneage éprouva une sensation extraordinaire. Cela ressemblait à une sorte de panique, à un désir insensé de se précipiter en bas des escaliers et hors de la maison, hors de ce cher vieux château de Broadbends dont elle avait été la maîtresse pendant plus de vingt ans. En se détournant de la fenêtre, elle aperçut par hasard son visage dans un miroir, elle vit qu'il était d'une paleur mortelle; de plus, elle tremblait violemment. C'était ridicule, c'était absurde! Et cependant, elle avait déjà éprouvé cette même sensation une fois au cours de ses cinquante et quelques années d'existence, et cela sous les Tropiques, juste avant un tremblement de terre qui avait emporté la moitié d'une île. Alors, elle avait cédé à cette poussée irrésistible, et s'était hâtée de s'éloigner de certains murs qui s'écroulèrent avec fracas quelques instants plus tard. Mais, ici, elle ne pouvait sortir par une fenêtre ouverte comme elle l'avait fait là-bas.

Jetant un regard au dehors, elle aperçut un homme d'un certain âge qui se tenait dans une des allées sablées du jardin, les regards fixés sur le château. Soudain, il se détourna et disparut bientôt à un tournant du sentier. Eve secoua la tête et la sensation étrange se dissipa aussi brusquement qu'elle était venue. Mais le frisson persistait toujours. Puis, comme le frisson cessait à son tour, Eve se dit que cette sensation provenait tout simplement de l'émotion qu'elle avait eue à constater combien le temps épargnait les choses de peu d'importance alors que celles qui comptent vraiment, les choses du cœur, sont si éphémères.

Car, il se trouvait qu'Agnès Stokes lui avait donné la même chambre qu'elle avait occupée trente ans plus tôt, à l'époque où elle venait de se fiancer au fils aîné du châtelain. Et, maintenant, ce dernier, sir Michael Heneage, était mort, ainsi que sa chère et bonne épouse, leurs quatre filles et fils, dont le mari d'Eve, et l'enfant de cette dernière. De toute cette famille heureuse et active, aucun ne survivait. Et, pourtant, l'immense armoire espagnole se dressait toujours à la place même qu'elle avait occupée autrefois, et les deux têtes de chérubins, peintes par quelque artiste inconnu du XVII[e] siècle, étaient toujours accrochées de chaque côté de ce meuble.

Eve se détourna, les yeux embués de larmes, et, pour la première fois, regretta d'avoir rencontré Sir Henry Batchelor quinze jours plus tôt sur le terrain de croquet de Ranelagh. C'était lui qui avait acheté Broadbends à la mort de son mari, dix ans auparavant. Comme elle s'inquiétait de son jardin bien-aimé, il lui parla de l'étang qu'il faisait transformer en un petit lac. Or, Eve Heneage

était jardinière dans l'âme. Elle avait toujours soutenu que Broadbends réclamait pour le compléter un miroir d'eau, si petit fût-il. Elle suggéra donc à sir Henry d'entourer le lac de plantes aquatiques, et énuméra les espèces de nénuphars qui, à son idée, conviendraient le mieux. Batchelor l'avait alors priée de venir surveiller les travaux, qui n'étaient encore qu'à peine commencés, puisqu'on ne faisait que cimenter le fond de l'étang.

Eve avait hésité. Il faudrait près d'un mois pour que le travail soit accompli comme elle le souhaitait; mais, comme elle vivait maintenant en Argentine, sur le ranch d'un de ses frères, elle n'aurait peut-être plus jamais l'occasion de revoir Broadbends. Sir Henry avait la réputation d'être un célibataire endurci, et il pouvait donc vendre la propriété à tout moment puisqu'il n'y était pas attaché par des liens de famille.

Voyant son hésitation, il l'avait priée de fixer sa rémunération. Elle le fit; sir Henry la doubla aussitôt, et lui donna carte blanche. Il lui avait tout de suite demandé de s'installer à Broadbends; mais, pendant la première semaine, elle avait préféré s'y rendre chaque jour, et elle n'était venue y demeurer que lorsque la dernière couche de ciment du lac eut fini de sécher, et que la couche de terreau fut en place.

Une horloge tinta. Il était quatre heures moins le quart, l'heure de descendre prendre le thé dans le grand hall de l'Est. Eve fit un bout de toilette. Elle savait que Nica Batchelor était parmi les invités. C'était une fille extrêmement observatrice; elle écrivait des romans policiers qui avaient beaucoup de succès. Eve ne les lisait jamais jusqu'au bout. Elle les trouvait verbeux et d'un humour très lourd, mais leur auteur lui paraissait néanmoins intelligente. Nica était aussi douée d'une verve, d'un entrain, d'un goût de la vie qui réchauffait Eve à qui ces qualités manquaient précisément.

Nica avait été en pension avec Agnès et elle, et Eve se demandait si les deux cousines continuaient à se chamailler continuellement, car bien qu'elle eût conservé de bonnes relations avec chacune d'elles, c'était la première fois qu'elle les rencontrait ensemble depuis son voyage.

Elle avait entendu dire que Nica avait l'intention d'épouser son cousin, sir Henry Batchelor, et comme Agnès Stokes tenait la demeure de ce dernier, la réussite du projet de Nica signifierait qu'elle devrait quitter Broadbends. Or, Eve savait pertinemment qu'Agnès était fort gênée. Cependant, cette dernière considération retiendrait-elle Nica? Dans le passé, lorsque Nica avait désiré quelque chose, elle s'était toujours arrangée pour l'obtenir.

Eve tapota une dernière fois ses cheveux et descendit. Elle trouva seulement Agnès Stokes qui tricotait près d'une fenêtre.

Elles n'avaient jamais été très intimes. Agnès jeune fille avait beaucoup admiré Eve qui ne lui avait pas rendu son admiration. Car, même alors, Eve avait un tempérament tranquille, un grand sang-froid, et ne s'intéressait nullement aux sports scolaires. Elle n'avait laissé aucune impression à la pension, tandis qu'Agnès, comme Nica, y avait laissé l'empreinte de sa propre personnalité. Eve, elle, éprouvait une parfaite indifférence à l'idée de gagner ou de perdre un match. Sa passion avait toujours été le jardinage. Une fois mariée, elle y avait donné libre cours, et les jardins de Broad-

bends avaient vraiment été très beaux, si beaux même, que sir Henry Batchelor n'en avait pas fait modifier un seul parterre.

— J'espère que cela ne vous ennuie pas que nous soyons seuls, dit Agnès en posant son ouvrage et en poussant vers Eve le fauteuil le plus confortable? Mon cousin vous a prévenue, n'est-ce pas, qu'il s'agissait d'une simple réunion de famille?

— Etes-vous nombreux? demanda Eve légèrement.

— Oh! non, mon fils est ici puisqu'il est le secrétaire particulier de mon cousin. Nous espérons que Noël entrera au Parlement l'année prochaine avec l'aide d'Henry, bien entendu. Le fait est, continua Agnès en se penchant vers Eve, que Noël est pour ainsi dire fiancé à Helen Redburn.

Elle s'interrompit pour permettre à cette nouvelle de bien pénétrer l'esprit de son amie.

— Redburn? Je ne me souviens pas de ce nom. Sont-ce des nouveaux voisins? demanda Eve.

— Helen Redburn est la fille unique du Home Secretary (1), répliqua Mrs. Stokes fièrement. C'est absolument la femme qu'il faut à Noël. On annoncera le mariage en automne. Une jolie figure et de belles manières ne serviraient à rien à Noël, et ne l'attireraient du reste pas...

Le ton acerbe de Mrs. Stokes, et l'expression de son visage résolu, amenèrent lady Heneage à se demander à qui pouvaient bien appartenir la jolie figure et les belles manières qui devaient attirer le fils tout en inquiétant la mère?

La réponse ne se fit pas attendre.

— Vous qui avez rencontré tant de gens, dit Agnès tout à coup, après une courte pause, vous est-il, par hasard, arrivé de rencontrer Alison Gaskell? Sa sœur est une petite veuve bien tranquille, du nom de Evans. Leur père est un certain docteur Gaskell qui fut, jadis, m'a-t-on dit, un chirurgien fort connu de Harley Street. Elles vivent avec lui.

— Non. Je ne crois pas. Pourquoi cela?

— Oh! pour rien, répondit Mrs. Stokes vivement. Pour rien du tout. Je vous demandais cela simplement parce qu'ils ont fait leur apparition dans le village il y a un mois ou deux de cela. M. Gaskell a loué le cottage du vieux docteur Wakefield.

— Vine Cottage? Les lis y sont-ils toujours aussi beaux? demanda lady Heneage aussitôt.

— Sans doute... Mais j'avoue avoir trouvé fort bizarre qu'une jeune fille, que certaines personnes trouvent belle, se contente de vivre dans un cottage de second ordre dans ce pays désolé du Norfolk.

Eve était secrètement très amusée par les craintes évidentes d'Agnès de voir son fils préférer une fille « que certaines personnes trouvent belle », à une union tout utilitaire avec la fille d'un ministre du Cabinet Britannique et aussi par l'idée que c'était peut-être Noël qui retenait Miss Gaskell à la campagne.

— Et qui d'autre séjourne à Broadbends en ce moment? demanda-t-elle.

— Il y a Keith, le neveu de mon cousin, Keith Hudson. Il vient

(1) Ministre de l'Intérieur britannique.

de rentrer de sa plantation de thé pour un congé d'un an. Et il y a aussi sa fiancée, Phyllis Bailey. Elle est arrivée hier et ressemble un peu à ce que j'étais à son âge. Elle est pleine d'allant, elle chante bien aussi. Ils s'adorent. Et puis il y a Nica, que vous avez revue récemment, il y a un an, en Argentine, n'est-ce pas? Pauvre Nica!

Agnès poussa un profond soupir. Eve l'interrogea du regard.

— Oh! elle est fort agaçante au sujet d'Henry. Il ne s'agit pas le moins du monde d'amour, mais simplement d'obstination. Nica n'a jamais aimé s'avouer battue, n'est-ce pas?

— Je ne crois pas qu'elle l'ait été souvent quand elle s'est mis quelque chose en tête.

— Précisément, dit Agnès en hochant la sienne vigoureusement. Elle ne s'est pas entichée de Sir Henry, mais elle est simplement... comment dirai-je?

— Résolue à vaincre? suggéra Eve en riant.

— Précisément. Elle lui est tout à fait indifférente, et c'est ce qui l'attire. De plus, je ne doute pas qu'elle aimerait être la maîtresse de céans, mais je ne crois pas qu'elle s'assiéra à ma place, à table, d'ici quelque temps. La raison qu'elle a avouée pour s'être invitée ici, c'est son désir de terminer, dans la paix de la campagne, un de ses feuilletons très surestimés. En tous cas, il n'est pas question qu'Henry épouse Nica.

Agnès parlait d'un ton définitif.

— Malheureusement, Nica et Phyllis ne s'entendent pas très bien, continua-t-elle après une nouvelle petite pause. Le soir de son arrivée, Nica s'offrit à chanter et Phyllis, qui joue aussi bien qu'elle chante, l'accompagna. Mais, au milieu de la chanson, Phyllis s'est retournée et s'est écriée : « C'est inutile! Comme dirait mon vieux professeur, Signor Rampolli, je joue sur les touches noires, je joue sur les touches blanches, mais vous chantez toujours dans les intervalles! »

La plaisanterie était nouvelle pour Eve qui éclata de rire.

— Nous avons failli rire aussi, dit Agnès, parce que cela exprimait si parfaitement ce que nous pensions. Du reste, Keith s'est esclaffé.

— Et Nica, est-ce qu'elle a ri? demanda Eve qui devinait la réponse.

— Elle en a voulu à Phyllis depuis ce jour. Et à Keith aussi. Heureusement, ses manières sont meilleures que les leurs. Pour en revenir aux invités, je crois vous avoir parlé de tout le monde, à l'exception (et ici Mrs. Stokes hésita une fraction de seconde), à l'exception d'une relation d'affaires de mon cousin; un nommé Farrant, qui est un diamant brut. Je crois que c'est tout pour l'instant. Mais nous...

Elle s'arrêta. La porte venait de s'ouvrir.

... Entra un jeune chat noir dont la queue ondulait comme une bannière. Il avança vers Lady Heneage avec un air d'aimable accueil. Ils s'étaient déjà rencontrés le premier jour où Eve avait visité le lac. Il lui fut, maintenant, officiellement présenté comme Luck, chat fort instruit, qui savait ouvrir les portes sans aucun des coups de pattes ou de griffes généralement employés par les chats plus ordinaires, et aussi faire le beau pour des biscuits

au fromage, si toutefois ceux-ci étaient frais; sinon, il refusait de se donner cette peine. Il avait aussi la réputation de savoir «faire le mort», sur le tapis, au simple commandement. Agnès se refusa à se porter garante de cette dernière prouesse qui était pourtant légendaire à l'office. Elle lui versa un peu de crème. Luck la renifla, lui lança un coup d'œil chargé de reproches, et s'éloigna, l'air offusqué, pour se lécher les pattes et se faire les griffes.

— Il n'a pas faim, remarqua Eve.

Agnès eût pu lui dire que le lait ne provenait pas de la distribution de l'après-midi, mais, comme elle offrait précisément une deuxième tasse de thé à son invitée, elle n'insista pas sur cette nouvelle preuve de la sagacité de Luck.

— Et cela ne vous est pas pénible de vous retrouver dans votre ancien home?

Comme cette question maladroite ressemblait bien à Agnès jeune fille! songea Eve Heneage. Puis elle se dit qu'elle était injuste. C'était leur amitié réciproque qui avait poussé Agnès Stokes à suggérer à son cousin de visiter Broadbends quand le domaine fut mis en vente tout meublé. Sir Henry s'en était épris au premier regard, et y avait emménagé moins d'un mois plus tard.

— Je ne serais pas venue si j'avais craint cela, répondit-elle tranquillement.

Elle aurait pu ajouter que sa vie en Argentine était trop remplie pour être hantée par les fantômes du passé. Mais ses yeux le disaient clairement. Mrs. Stokes la regarda avec envie. Elle avait toujours éprouvé ce sentiment quand elle était près d'Eve. Et Eve était encore vraiment très bien de sa personne. Cependant, elle avait le même âge que Mrs Stokes, cinquante-cinq ans, et elle n'avait jamais été jolie, beaucoup moins jolie qu'Agnès dans sa jeunesse.

Comme Mrs Stokes était appelée au téléphone, Eve dit qu'elle descendait jusqu'à la grille la plus proche, mettre une lettre à la poste.

Elle parvint à la boîte à lettres, et, comme elle y laissait tomber l'enveloppe, une voix la héla. Se retournant, elle vit, se dirigeant vers elle, une grande femme corpulente, qui eût été d'une grosseur inusitée si elle n'avait pas été aussi grande. Un terrier sealyhan la suivait au trot. Elle paraissait avoir environ trente-six ans, avec des yeux bleus clairs derrière un lorgnon, des cheveux noirs droits et huileux, coupés à la garçonne très près d'une tête bien formée, un beau nez, et une bouche qui dénotait un humour impitoyable.

— Vous êtes ici pour quelque temps? demanda-t-elle. Et comment vont le Grand Ted et le Petit Ted, et Miquita la Méchante et Charles le Téméraire?

Elle s'entretint, quelques instants, avec Eve, des parents de cette dernière restés en Argentine. Puis Nica parla d'elle-même et de son dernier livre.

— Je suis empêtrée dans une situation inextricable, dit-elle, et je suis venue ici afin de réfléchir comment en sortir. Si je n'ai pas bientôt une inspiration, je regagnerai la ville et mes Tribunaux de simple police. Broadbends ne me réussit pas toujours.

— Dites-moi, demanda Eve, quand Nica s'interrompit pour allumer une nouvelle cigarette. Quelqu'un aurait-il, par hasard, commis

un assassinat dont je n'ai pas entendu parler? Entre nous, pour une raison ou pour une autre, ou pour aucune, je regrette presque d'être venue.

— Ah! Voilà bien ce que je craignais, s'écria Nica vivement! Non. Il ne se passe rien d'insolite. Ce serait peut-être plus intéressant s'il en était autrement. Agnès est insipide à dose massive. Et Noël est tout occupé d'une jeunesse qui vit dans le village. A vrai dire, il est préoccupé par deux jeunesses, dont l'une est patronnée par Agnès, tandis qu'il a découvert l'autre tout seul.

— Cette dernière est sans doute une des filles d'un certain Dr Gaskell qui habite le cottage du vieux Dr Wakefield?

— Ah! Agnès vous a déjà parlé de ce qu'elle appelle « le mystère » ?

— En effet. Elle redoute qu'il n'ait quelque rapport avec son fils, répondit Eve en riant.

La tête penchée, Nica examina un instant la haie la plus proche.

— Je ne le crois pas. Je veux dire que je ne crois pas qu'Alison Gaskell se soucie le moins du monde de Noël, même si celui-ci se soucie beaucoup d'elle. C'est juste le contraire de Phyllis Bailey et de Keith Hudson, car Keith...

— L'héritier?

— Présomptif seulement, et qui, parfois, présume trop de ce fait. (Nica fit une de ses grimaces sardoniques.) Keith s'est empêtré d'un poison de fille, du nom de Phyllis Bailey. Mais, au fond, il ne l'aime pas. Et, avec le temps, il s'en rendra compte. Agnès est absolument sous le charme. Elle est positivement sous le charme. Les bonnes langues disent qu'Agnès souhaiterait voir Keith marié et installé avant d'attaquer Henry pour son propre compte. Un seul mariage à la fois.

Eve éclata de rire, et Nica considéra sa joie avec approbation.

— Voyons, ce sont là des bêtises, dit Eve.

Nica haussa dédaigneusement ses larges épaules.

— *Quien sabe?* Elle pourrait tenter sa chance dans l'intérêt de Noël. Mais, comme vous, je ne crois pas qu'Henry épousera Agnès.

— Ou qu'il épousera qui que ce soit? ne put s'empêcher de dire Eve.

Nica eut un nouveau haussement d'épaules tandis que les mains dans ses poches, elle se mit à chantonner un petit refrain.

— *Quien sabe?* répéta-t-elle d'un ton d'oracle.

— Cela paraît être une agréable petite réunion de famille, dit Eve en ignorant l'allusion à Phyllis Bailey.

— Vous n'avez pas encore rencontré Farrant, répondit Nica. Il semble s'être installé définitivement ici.

— Le « diamant brut » ? Qui est-il exactement?

— C'est précisément ce que tout le monde se demande. Il a fait son apparition, il y a environ deux mois, et il est resté ici depuis. Cependant, il est clair qu'il ne connaît pas Henry très bien. Je l'appelle le guetteur, car il guette toujours les gens partout où il se trouve.

— Cela doit être charmant, dit Eve avec un petit rire, comme elles faisaient demi-tour pour traverser de nouveau le parc.

II

Eve arriva en retard dans le hall où l'on servait des cocktails avant dîner. Comme elle débouchait sur le palier, elle vit un groupe de plusieurs personnes assemblées autour de Nica qui, affalée dans un fauteuil, agitait son verre tout en parlant. Deux jeunes gens tenant des journaux déployés semblaient discuter avec elle, et une jeune fille très mince essayait de regarder par-dessus l'épaule d'un des jeunes gens. Agnès Stokes était assise un peu à l'écart.

— Ne discutez plus de cette horrible affaire, disait-elle, instamment.

— Vous devriez considérer cela sous l'angle d'un document humain, conseilla Nica d'un ton protecteur.

A ce moment, Agnès aperçut Eve, et lui présenta la jeune fille et les deux jeunes gens. Après l'échange des salutations d'usage, la conversation interrompue fut reprise.

— L'homme recherché pour l'assassinat de Blenkmore a été trouvé, expliqua Noël Stokes.

En regardant son visage, qui, malgré sa jeunesse, était très difficile à déchiffrer, avec sa bouche serrée qui dénotait la résolution et ses yeux voilés, froids et observateurs, Eve le résuma (il lui arrivait souvent de résumer les gens, et parfois avec une exactitude surprenante) comme peu bavard, diplomate jusqu'à la duplicité là où il s'agissait de ses propres sentiments et de sa vie intérieure, mais pratique cent pour cent dans tout ce qu'il entreprenait à sa manière tranquille. Elle se le représentait très bien se mariant simplement par ambition sans que jamais sa femme, et encore moins sa mère, ne le soupçonnât. Noël Stokes appartenait, croyait-elle, à ce type d'Anglais qui peut être la créature la plus romanesque de la création tout en étant capable de se détacher du monde sans jamais le regretter.

— Ah! vraiment, dit-elle vaguement, car elle ne lisait jamais les procès criminels.

— C'était forcé. Et il sera pendu, dit Nica très haut.

— Cependant les criminels réussissent à s'en tirer parfois, remarqua Noël tranquillement sans paraître aucunement impressionné par le ton de Nica. Selon vous, un assassin n'a pas la moindre chance.

— Pour s'en tirer après avoir commis un assassinat, dit Nica en lui souriant, il faut éviter d'appeler la police. C'est-à-dire qu'il faut que cet assassinat paraisse naturel : une chute dans les escaliers, ou par la fenêtre, ou bien un accident d'auto. Enfin quelque chose de ce genre.

— Comme c'est injuste pour les femmes! protesta Phyllis Bailey.

Phyllis n'était pas du tout jolie. Elle eût, sans doute, méprisé cet adjectif, songea Eve. Mais elle devait être très ardente pour les choses qu'elle aimait et aussi directe qu'une jeune fille moderne sait l'être. Son âge était problématique. Elle pouvait avoir dix-huit ans, mais quelque chose d'indéfinissable autour de ses narines et de ses paupières suggérait qu'elle pouvait fort bien avoir dix

années de plus. Sa petite tête brune était bien plantée sur un cou d'ivoire. Ses traits étaient petits et nets, ses yeux sombres, vifs et moqueurs. Elle n'avait pas l'air d'avoir beaucoup de cœur, mais sa génération a généralement grand soin de cacher toute sensibilité. Elle marchait fort bien, la tête haute. Pourtant Eve n'était pas attirée par elle. Pas du tout.

— Cela réduit si terriblement les chances des femmes, continua Phyllis. On les contraint ainsi à ne s'attaquer qu'à de tout petits hommes. Prenez Keith, par exemple. Je ne crois pas qu'il me serait possible de le jeter en bas des escaliers, ou de le balancer par la fenêtre, ou même de le pousser sous une auto.

Elle glissa son bras sous celui du jeune homme et leva vers lui un visage souriant; ses yeux étaient aussi remplis d'adoration que ceux d'une miss victorienne. Eve Heneage se dit, en la regardant, qu'elle avait fait un choix bien médiocre, car Keith Hudson lui paraissait à la fois impulsif et obstiné, combinaison à laquelle on ne saurait jamais se fier.

Mais il rit à son tour et fit basculer Phyllis d'avant en arrière comme une enfant, tout en se tournant vers Nica.

— D'ailleurs, dit-il en reprenant la conversation, supposons que je jette mon oncle par la fenêtre, ou que je le fasse trébucher dans les escaliers, comment pourrais-je être certain que la première goutte de cognac qu'on lui administrerait ne le ferait pas revenir à lui frais et dispos, mais gardant à jamais une dent contre ma façon particulière de m'amuser? Tandis qu'il est possible de doser du poison très exactement de façon à ne pas risquer pareil contretemps.

— Je n'ai pas parlé de Cousin Henry, répondit Nica en le regardant fixement.

Mrs. Stokes crut devoir intervenir en disant :

— Vraiment, Keith, vous allez trop loin.

Pendant une seconde, une curieuse contrainte sembla peser sur l'assemblée. Keith la rompit par un rire.

— J'ai parlé de mon oncle parce que c'est le type le plus grand et le plus costaud que je connaisse, de la même manière que Phyllis avait parlé de moi.

— Ah! je crois bien partager l'avis que rien ne vaut le poison démodé lorsqu'il s'agit de se débarrasser d'un homme très fort, dit Nica à regret. Mais, continua-t-elle avec entrain, la principale chose, lorsqu'on commet un crime, c'est de n'avoir aucun mobile. Ça, c'est absolument essentiel si vous ne voulez pas être inquiété.

— Mais je n'aimerais pas assassiner quelqu'un sans mobile, intervint Phyllis avec un sérieux feint. Cela enlèverait tout le plaisir qu'on pourrait en attendre.

— Je veux dire, pas de mobile apparent, expliqua Nica, ni qui soit connu de qui que ce soit. Aucun avantage connu à attendre du décès de la personne choisie. Ou bien il faudrait s'arranger pour que chaque habitant de la maison ait un avantage égal au vôtre. C'est pourquoi les romans...

Elle s'arrêta comme la porte s'ouvrait : un grand homme puissamment charpenté pénétra dans le hall. Sir Henry, qui n'avait pu rentrer à temps pour accueillir Eve à son arrivée, se dirigea vers elle et lui souhaita la bienvenue. Tout en se versant un

verre de Xérès, il demanda ce qui avait provoqué tant d'hilarité.

— L'art d'assassiner, répondit Nica, gaîment. Et la meilleure façon de le pratiquer. Et d'éviter, ensuite, d'être découvert.

Son cousin la regarda un instant sans parler, la bouche soudain durcie. Il se tenait solidement campé sur ses pieds, une main dans sa poche, l'autre tenant un cigare. Président de plusieurs trusts de thé, et administrateur de la plupart des plantations de sucre et d'épices de l'Empire Britannique, on l'appelait un « *self-made man* » bien qu'il fût issu, comme ses deux cousines, d'une famille de docteurs, d'avocats et de professeurs.

Son visage puissant était beau. Son nez fortement busqué indiquait un caractère très emporté, ce qui était bien le cas. Il avait le sourire charmant des gens coléreux, et une expression assez mélancolique dans ses grands yeux profonds. Et, de fait, en général, Batchelor riait peu.

Il dit brusquement :

— C'est déjà assez affreux d'écrire des romans policiers, mais d'en parler... voilà qui est en dehors de toutes les règles.

— Comment cela? demanda-t-elle en levant un nez assez dédaigneux.

— Les honnêtes gens ne discutent pas comment ils peuvent voler et s'en tirer impunément, ni trahir et échapper à la punition. Non, non. Celui qui discute comment commettre un assassinat, est bien la personne le plus apte à le faire, s'il en a l'occasion. Pardonnez-moi ma rudesse, n'est-ce pas? ajouta-t-il en lui prenant son verre avec un sourire d'excuses.

— Le geste est d'Henry Batchelor, répondit Nica comme leurs doigts se frôlaient, mais la manière est celle de William Edward Farrant.

D'après l'expression qui envahit le visage de Noël Stokes, Eve devina que la répartie l'avait amusé. Keith ricana ouvertement.

— Sans doute est-ce un bien vilain sujet de conversation, reconnut Phyllis, mais cela est venu tout naturellement.

— Quelles sont les nouvelles d'Espagne? demanda brusquement Agnès Stokes d'un ton profondément intéressé.

— Rien de nouveau, répondit son cousin sèchement.

— Nous considérons Henry comme expert en questions espagnoles depuis son unique visite aux mines du Rio Tinto, expliqua Nica en se tournant vers Eve avec un sourire ironique.

A ce moment, le dîner fut servi, et ils pénétrèrent tous dans la grande salle à manger qui rappela à Eve bien des moments heureux. Mais ce dîner-ci parut traîner en longueur. Peut-être la manière d'être de Sir Henry en était-elle en partie responsable, car il donnait l'impression — à Eve du moins — d'être perpétuellement sur le point de dire quelque chose qu'il se retenait toujours d'exprimer. Elle avait toujours trouvé, dès le début de leur connaissance, que Sir Henry avait un visage agréable. Mais il lui avait paru, même alors, fort réservé et silencieux. Pourtant ce soir, s'il était silencieux, cela semblait être, malgré lui, à cause d'une chose qui était continuellement sur le point de lui échapper.

A de longs intervalles, au cours du repas, Eve surprit les yeux de Sir Henry fixés sur Keith Hudson, et, à cause du laps de temps

qui s'écoulait entre chacun de ces regards, Eve s'imagina que son silence avait quelque rapport avec son neveu. Mais à cela, Keith paraissait parfaitement indifférent ou inconscient. Il ne parlait qu'à Phyllis et laissait celle-ci monopoliser toute son attention.

Le dîner traîna. Eve était sur ses gardes de crainte que le passé ne lui parût, à la lueur de quelqu'éclairage magique, plus merveilleux encore qu'il ne l'avait jamais été en réalité. Cependant, lorsqu'elle présidait autrefois à sa propre table, il y régnait sûrement une ambiance qui manquait notablement à ce repas-ci. Et il lui vint l'idée que ce qui manquait aujourd'hui, c'était l'amour. Cette idée persista. Les Heneage, eux, avaient formé une famille charmante, très unie; ils étaient bons, hospitaliers, et bienveillants envers le monde en général. Et son mari et elle avaient perpétué la même tradition. Mais ici... ce soir... Il est vrai qu'il y avait les jeunes fiancés, et Agnès et son fils... Pourtant, même ainsi...

Phyllis fit glisser un morceau de pigeon de son assiette.

— C'est pour Luck, pour la chance, dit-elle en riant en se penchant sur la chaise.

— Drôle de nom pour un chat! remarqua Nica Batchelor.

— On l'a appelé ainsi parce qu'il est arrivé ici tout seul, un jour, pendant la première visite de Phyllis, expliqua Agnès Stokes. Et comme c'est un chat noir...

— Mais représente-t-il la bonne chance ou la mauvaise chance? demanda Nica. Les Chinois croient que, si un chat noir entre dans une maison, il y apporte le malheur.

Phyllis ne parut nullement impressionnée par ces connaissances orientales.

— Bonne chance bien entendu, répliqua-t-elle indignée. Ce n'est pas un petit Chinois. C'est notre mascotte.

Luck fit le gros dos contre le pied de sa chaise. Il connaissait son nom comme il connaissait ceux des différents membres de la famille. Luck avait des manières charmantes.

Le dîner était à moitié terminé quand un homme très grand entra dans la pièce, et, après avoir esquissé une sorte de génuflexion dans la direction de Mrs. Stokes, et adressé un salut assez bref à Batchelor, il prit le siège vide à côté de Nica.

Quand l'inconnu fut présenté à Lady Heneage, il se leva et lui fit un profond salut, sans toutefois la regarder, toute son attention étant dirigée vers le plat qu'on lui présentait.

Eve considéra avec intérêt le visage hâlé de Farrant, buriné de rides si profondes qu'on eût dit qu'elles y étaient sculptées. Farrant avait des yeux gris clairs qui se fixaient avec une fermeté peu commune sur la personne à qui il parlait. Il paraissait avoir environ quarante ans, et avait des traits assez insignifiants qu'il était presque impossible de se rappeler.

Ses manières étaient certainement bizarres. Envers Agnès Stokes, il témoignait la courtoisie exagérée et maniérée qui avait caractérisé son salut. Mais, quand Batchelor lui parla de certaine rumeur de la Cité, Farrant le contredit brutalement. Batchelor accepta la correction avec un aimable sourire. Sa bonne humeur intrigua vivement Eve, car Henry Batchelor lui paraissait peu habitué à être traité ainsi, ni à tolérer pareille insolence.

Keith eut un mot pour Farrant que ce dernier accueillit avec un grognement, sans relever la tête.

— Farrant a les manières les plus naturelles que je connaisse, murmura-t-il, en voyant qu'Eve avait également remarqué l'impolitesse de l'étrange personnage.

Sa propre remarque fut faite d'un ton si aimable que Farrant qui l'entendit fort bien, se contenta de le fixer sans rien dire. Nica Batchelor essaya de s'amuser à ses dépens; mais, dans ses réponses, Farrant se révéla le contraire d'un imbécile, bien qu'il parût de nouveau osciller entre une grossièreté voulue et un excès de cérémonie dans ses manières.

Eve ne crut pas que cette politesse fût très profonde, car ses yeux froids restaient toujours critiques sinon hostiles, quoiqu'il pût dire. Chaque fois qu'elle rencontrait les yeux de Farrant, ils lui donnaient l'étrange sensation de ne pas la regarder en tant que personne mais d'observer simplement ses faits et gestes.

Tout à coup, Mrs. Stokes se pencha vers son cousin.

— M. Wilkins est venu ce matin, n'est-ce pas, Henry? Je voulais lui parler d'une réduction d'intérêts que je crois pouvoir lui réclamer.

Tout le monde, sauf Noël Stokes, parut fort intéressé. Mrs. Stokes s'en rendit compte et Eve crut deviner qu'elle regrettait sa remarque inconsidérée.

— Oui, il m'a apporté certains documents, dit Batchelor d'un ton qui n'admettait pas de discussion et son regard se posa un instant sur Keith avant de se reporter sur son assiette.

Il y eut un instant de silence absolu, puis tout le monde se mit à parler en même temps.

— Je ne pense pas que M. Wilkins soit l'entrepreneur des pompes funèbres? demanda Eve à Noël en a parte.

Elle était intéressée par la contrainte bizarre qui semblait avoir brusquement étreint tous les convives.

Noël eut un petit rire sec.

— C'est le directeur de la banque locale, dit-il, et il ajouta très bas : Sir Henry garde son testament à la banque. D'où l'orage qui semble menacer à gauche... ou à droite?

— Cela dépendra de ce que la fortune leur réserve, dit-elle.

Sir Henry jeta un regard vers la pendule.

— Je vois qu'il est 9 heures moins le quart, dit-il. Je désire que vous veniez me retrouver dans la bibliothèque d'ici une demi-heure, Keith.

— Entendu, mon oncle, répondit Keith en ouvrant la porte pour laisser passer les dames.

Batchelor suivit celles-ci dans le hall, et dit qu'il les rejoindrait dans une heure dans le salon oriental. Puis, il se dirigea de son pas pesant vers la bibliothèque.

— Henry travaille toujours une heure environ après le dîner au lieu de s'attarder, à table, à boire son porto, dit Agnès. Puis, il nous rejoint. Nous montons nous coucher vers 11 heures. Demain soir, nous allons à une sauterie chez les Hunter, et le lendemain à un spectacle et à un souper en ville. Et le surlendemain...

Et elle continua à s'entretenir de certaines soirées à venir qui promettaient d'être fort amusantes.

III

Bientôt, la jeunesse s'éloigna. Agnès fut appelée au téléphone, et Eve sortit dans le jardin. La soirée était claire.

Elle adorait les jardins à cette heure, et, bien qu'elle déplorât la nature artificielle de l'éclairage que Sir Henry avait fait installer dans le parc, elle dut reconnaître qu'il s'en dégageait un charme très particulier. S'asseyant sur un tronc d'arbre, elle se laissa pénétrer par la beauté qui l'entourait.

... Un bruit rompit brusquement le cours de ses pensées. Elle en reconnut le timbre d'un raffinement voulu. C'était M. Farrant qui parlait.

— Je lui ai dit : « Duc, cela ne peut pas se passer ainsi. Emmenez Son Altesse pendant que je retiens le Marquis. » Vous comprenez, le duc ne savait pas ce qu'il fallait faire. Nous étions venus, pour ainsi dire, sans autre suite, car nous avions passé la journée en forêt à chasser le loup.

— A chasser le loup? Miséricorde! s'écria une voix de jeune fille qu'Eve reconnut, comme étant celle de la femme de chambre qui l'avait aidée à s'habiller...

Un petit rire suivit. Admiratif, certes, mais qui contenait cependant un soupçon de moquerie.

— Oh! monsieur Farrant, tirez-vous les loups à la carabine, ou les chassez-vous comme nous chassons les renards par ici?

— Nous les tirons, dit Farrant brièvement. Nous les traquons. Là-bas, les loups sont aussi communs que les renards ici. Eh bien! j'ai réussi à tirer Son Altesse de cette impasse. Mais il s'en est fallu de peu. Et, ce même soir, comme nous jouions au Casino, il m'a dit : « Farrant, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait. Vous avez en moi un ami. » Et en disant cela il enleva...

A son grand regret, Eve ne sut jamais ce que la reconnaissance ducale avait enlevé. Comme la voix s'éloignait, elle attendit encore un instant avant de reprendre sa promenade. Mais, près d'un rosier devant lequel il lui fallait passer pour regagner la maison, elle aperçut Farrant qui essayait de glisser son bras autour de la taille d'une jeune fille. Celle-ci riait et se tortillait puis, avec une petite grimace moqueuse, elle disparut derrière une grande touffe de campanules bleues. Farrant bondit après elle avec une agilité qui surprit Eve, mais Mary Hughes avait déjà disparu. Alors Eve fit demi-tour... Un des invités de Broadbends et une femme de chambre!... Elle aurait dû être choquée, mais elle songea à Pan et aux nymphes, et permit au manteau bleu de la nuit de se refermer de nouveau sur elle.

A un détour du sentier, elle se trouva brusquement tout près des fenêtres de la bibliothèque, et elle crut, un instant, que quelqu'un l'y attendait. Puis, elle se rendit compte que la femme vêtue d'une vaporeuse robe grise qu'elle venait d'apercevoir, était une étrangère. Elle paraissait gracieuse; et, sans doute, attendait-elle quelqu'un, ou quelque chose, car son attitude semblait indiquer qu'elle ne désirait pas être vue. Et, tandis qu'Eve la regardait, elle

fit un geste comme si elle venait enfin d'apercevoir la personne qu'elle attendait.

Un instant plus tard, une tache d'un bleu vif se dessina à ses côtés, puis la silhouette grise passa hors du champ visuel d'Eve qui poursuivit sa lente promenade. Tout à coup, un bruit soudain la tira de sa rêverie : c'était le bruit d'une porte de coffre-fort que l'on refermait avec fracas. Eve se dit alors qu'elle devait être plus près du bureau qu'elle ne le croyait, car le coffre-fort était construit dans un des murs de cette pièce. Elle jeta un regard sur la petite montre qui étincelait à son bras. Il était presque 10 heures moins le quart. Alors, elle se hâta de regagner le salon sans plus s'attarder. Comme elle y pénétrait par une porte, Keith et Mrs. Stokes arrivèrent simultanément par des portes opposées, et Nica parut à son tour. Ce fut ensuite Noël qui entra dans la pièce sans qu'on se rendît presque compte de sa venue. Phyllis parut la dernière, en courant.

— Je croyais bien être en retard pour le couvre-feu, dit-elle. Oh! zut!

Cette dernière exclamation était provoquée par l'entrée de deux femmes que le maître d'hôtel introduisait dans la pièce.

— Mrs. Evans et Miss Gaskell, annonça-t-il d'un voix claire.

Mrs. Stokes se leva pour les accueillir, l'air interrogateur.

— Sir Henry n'est donc pas ici? demanda Mrs. Evans, un peu essoufflée.

Eve aurait pu douter de l'avoir aperçue dans le jardin, mais il était impossible de se tromper au sujet de sa charmante toilette. Celle-ci était en vaporeuse dentelle grise, sur un fond en lamé d'argent. Eve s'était imaginé que Mrs. Evans devait être un repoussoir pour sa jolie sœur, mais cette femme n'était nullement effacée malgré la teinte discrète de sa robe.

— Seigneur! soupira Phyllis d'un ton chargé de signification.

Mais Eve était si captivée par la toilette de Mrs. Evans que ce ne fut qu'un instant plus tard qu'elle se retourna pour regarder Alison Gaskell. Elle fut déçue, car Miss Gaskell, dans une robe bleu vif, était assurément très jolie, mais son visage était empreint d'une certaine froideur, d'une sorte de rigidité. Elle portait ses cheveux rejetés en arrière en larges ondulations d'or filé, scintillant, mais cependant froid — froid comme ses yeux.

Mrs. Evans parla. Elle expliqua, avec une volubilité un peu fébrile, que Sir Henry les avait priées de passer un instant en rentrant de dîner chez les Howard — qui habitaient la propriété la plus proche de Broadbends.

Eve remarqua le long regard que Noël Stokes lui jeta. Elle se dit que Mrs. Evans ne devait pas être, ce soir, dans son assiette.

Elle était certainement le point de mire de toutes les personnes présentes, et cela ne tenait pas seulement à l'élégance de sa ravissante toilette mais à quelque chose d'indéfinissable émanant de la femme elle-même.

— Je suppose que le maître d'hôtel le préviendra de notre arrivée, dit Mrs. Evans.

— Oh! très certainement. Henry sera ici dans un instant. Il a dit qu'il nous rejoindrait à 10 heures moins le quart, et il est presque l'heure.

— Voici qui le fera venir, dit Phyllis avec un rire gamin. Allons, arrivez ici, Keith, ou je douterai que vous avez passé tout le temps depuis le dîner à écrire à votre grand'mère.

— Il s'entraînait à avaler des cocktails, quand je l'ai vu, dit Nica en serrant la main des nouvelles venues, et en scrutant avec une attention presque gênante la toilette de Mrs. Evans.

— Ah! Je m'en doutais, répondit Phyllis.

A ce moment, Farrant entra en murmurant qu'il avait fait un somme dans sa chambre et il se pencha longuement au-dessus des mains de Mrs. Evans et de sa sœur.

Phyllis qui pianotait légèrement plaquait un dernier accord, lorsque Nica s'écria tout à coup :

— Tiens, où est donc votre bague de fiançailles, Phyll? Chez ma tante? C'est la première fois que je ne la vois pas à votre doigt.

La bague en question était un superbe solitaire que Sir Henry avait donné à Keith afin qu'il le fasse monter pour sa fiancée. Il étincelait généralement, tel un fanal, au doigt mince de Phyllis. Tous les regards se portèrent vers sa main; seul un anneau de perles cerclait un de ses doigts.

— Elle est tombée, comme je m'habillais pour dîner, expliqua Phyllis, alors j'ai pensé qu'il était préférable de l'enlever par crainte de la perdre. Ma main avait dû se gonfler d'orgueil quand on a pris mes dimensions pour la bague. Il faut que je la fasse rétrécir.

— Comme je vais à Norwich demain, je puis la porter chez le bijoutier pour vous, proposa Nica avec une amabilité inaccoutumée.

Phyllis ne répondit pas, mais, se retournant vers le piano, elle se mit à scander le nom de son hôte absent en octaves éclatantes.

— Sir Har-r-y! Sir Har-r-y!

— Il est évidemment sorti, dit Keith comme la porte ne s'ouvrait toujours pas.

Et il proposa d'aller à la rencontre de son oncle.

— Si, pour aller le rejoindre, nous allions tous admirer les jardins au clair de lune, dit-il en se tournant vers les deux visiteuses.

Mrs. Evans ne laissa voir en aucune manière qu'elle les avait traversés quelques moments plus tôt quand Eve Heneage l'avait aperçue.

Ils sortirent tous, avançant entre deux longues rangées de delphiniums. Leur beauté ravit Eve Heneage qui se remémora leurs noms : Marie, Clarissa, Robe Bleue, Oiseau Bleu. Elle ralentit le pas tout en suivant les autres de loin jusqu'à un tournant. Là, elle s'arrêta. Elle regarda autour d'elle. Comme autrefois, devant les fenêtres de la bibliothèque, il n'y avait pas de fleurs, rien que des arbustes et des arbres. Elle vit Mrs. Evans et sa sœur franchir le seuil de la porte-fenêtre. Alors, elle fit demi-tour et rentra au salon. Sans doute, Sir Henry ne tarderait-il pas à paraître.

Mais au moment où elle s'installait dans une bergère, elle entendit des cris et d'autres bruits insolites. Elle se dit que quelqu'un

avait dû soit renverser un plateau, soit se blesser, car elle ne situait pas la direction d'où venaient ces sons.

Presque aussitôt la porte du salon fut violemment ouverte et Mrs. Stokes sembla tomber dans la pièce, suivie de Phyllis.

— Horrible! C'est horrible! disait Mrs. Stokes. Oh! son visage! Son pauvre visage!

— J'ai besoin d'un drink, dit Phyllis, en se dirigeant vers la table à cocktails.

A ce moment, Nica entra. Elle aussi prit un whisky et soda, mais sans prononcer une parole.

— Qu'est-il arrivé? demanda Eve très effrayée. Qu'est-il arrivé? répéta-t-elle plus impérieusement.

Nica lui répondit :

— Cousin Henry est mort. Nous l'avons trouvé sur le plancher de la bibliothèque.

Eve Heneage poussa un cri d'horreur.

— C'est affreux pour vous de l'apprendre ainsi, dit Nica en allant à elle. Mais c'est vrai. Et ce fut encore plus affreux pour nous qui l'avons trouvé. Pauvre Henry!...

— Oui, Eve, il est mort. (Mrs. Stokes s'approcha à son tour). Cela semble impossible, mais c'est pourtant vrai. Nous avons trouvé mon pauvre cousin étendu sur le parquet de la bibliothèque. Il tenait une bouteille serrée dans sa main. Je crains... Il s'agit certainement d'une terrible erreur. La bouteille porte une étiquette très lisible : « Poison ». C'est affreux! Et *Elle* l'a appelé Harry devant nous. Harry!

Phyllis lui tendit un verre qu'elle venait de préparer, et Mrs. Stokes se mit à en boire le contenu par petites gorgées, reprenant peu à peu son sang-froid.

— On a envoyé chercher le médecin, bien entendu, mais il n'y a rien à faire. Rien. Mais où sont Miss Gaskell et sa sœur? Elles ne sont sûrement pas restées dans la bibliothèque? Même si elles ont oublié les convenances les plus ordinaires de la vie! Je n'ai jamais rêvé d'une chose pareille!

— Elles sont parties, dit Phyllis nonchalamment. Elles sont ressorties par la porte-fenêtre, pendant que vous vous assuriez s'il était vraiment mort.

— Naturellement, dit Mrs. Stokes qui s'était ressaisie. C'était ce qu'elles avaient de mieux à faire, ces étrangères!

— Oui, mais les étrangères ne devraient tout de même rien prendre dans le tiroir d'un bureau, intervint Nica d'un ton de conversation tout ordinaire, surtout quand leur hôte est étendu à terre avec une bouteille de poison à la main. Cela est bien plus grave que de l'appeler par son petit nom, vous savez.

— Que voulez-vous dire?

Agnès Stokes se tourna vers Nica avec son air impérieux accoutumé.

— Ce que je dis? La petite Gaskell a tiré le tiroir supérieur du côté droit du bureau, et en a extrait quelque chose. Malheureusement, je n'ai fait que la surprendre en train d'aplatir l'épaulette de sa robe d'une main, tandis qu'elle repoussait doucement le tiroir de l'autre.

— Vous auriez dû l'arrêter, s'écria Mrs. Stokes avec indignation. Je l'aurais fait sur-le-champ si je l'avais vue.

— Si vous aviez vu quoi?

Nica parlait presque nonchalamment.

— Ma chère Aggie, tout ce qu'on pouvait voir était une main se retirant de la poignée d'un tiroir, tandis que l'autre retombait d'une épaulette de fleurs en satin.

— Mais qu'a-t-elle pu prendre? demanda Phyllis intriguée. Sir Henry ne fermait donc pas ses tiroirs à clef?

— Toujours, dit Mrs. Stokes. Donc, ma chère Nica — et je vous prierai de ne pas m'appeler Aggie, cela me déplaît — je crois que vous devez faire erreur. Ou plutôt, je suis sûre que vous avez fait erreur au moins sur l'interprétation de ce que vous avez vu.

La porte s'ouvrit de nouveau; Noël Stokes entra et alla se placer à côté de sa mère.

— Quel terrible choc pour vous, mère, d'avoir été une des personnes qui l'ont trouvé! dit-il en baissant les yeux vers elle. Comment se fait-il que vous nous ayez menés dans cette pièce, Nica?

— C'est Phyllis qui a proposé d'y aller, répondit Nica vivement. Comment saviez-vous qu'il se trouvait là?

— Parce qu'il a dit qu'il s'y rendait, quand il nous a quittés dans le hall, répondit Phyllis avec impatience. Mais où donc est Keith? ajouta-t-elle en se tournant vers Noël.

— Il accompagne Mrs. Evans et sa sœur chez elles, dit Noël assez sèchement.

A ce moment une grosse auto stoppa devant le château, et tous se levèrent comme s'ils eussent été des marionnettes mues par la même ficelle.

— La police! murmura Noël.

— La police!

Mrs. Stokes demeura bouche bée.

— Bien entendu, mère, reprit Noël avec douceur, dans un cas comme celui-ci, Jenkins a eu tout à fait raison de prévenir la police.

— Mais puisqu'il s'agit d'une erreur, d'un accident, pourquoi alerter la police? insista-t-elle.

— Ils ont dit qu'ils emmèneraient le Dr Morley avec eux, répondit son fils évasivement. Je ne le vois pas. Sans doute les suit-il dans sa propre voiture.

IV

Ce fut Farrant qui leur apporta les dernières nouvelles.

— Les policiers sont arrivés, dit-il en ouvrant la porte et passant la tête par l'entrebâillement avant de la faire suivre par son corps. Maintenant, nous saurons bientôt de quoi il retourne.

Il était le seul à ne rien trahir du choc qu'il venait sans doute d'éprouver et, tirant un canif de sa poche, il se mit à se tailler un ongle tout en attendant.

Un instant plus tard, un jeune homme portant l'uniforme d'un inspecteur de police fut introduit dans le salon. L'inspecteur

Nuttall avait un visage alerte et agréable dont les traits paraissaient taillés selon le modèle réglementaire : yeux bruns bien fendus, nez droit, bouche décidée et mâchoire plus décidée encore. Il se tenait avec une raideur toute militaire, et avait fort belle allure.

— Il vient d'y avoir un accident en gare de Norwich où deux trains se sont télescopés, expliqua-t-il en saluant Mrs. Stokes qu'il connaissait de vue. Alors je crains que le docteur ne puisse être ici avant une demi-heure environ. Tous les médecins disponibles ont été dirigés sur la gare de Norwich. Mais maintenant, Madame, pourrais-je voir le... hm... Sir Henry?

Mrs. Stokes murmura une permission à voix basse, et l'inspecteur Nuttall ressortit en compagnie du maître d'hôtel.

— La police, soupira Mrs. Stokes de nouveau en lançant un coup d'œil indigné vers le dos du maître d'hôtel.

— Il est heureux, pour nous tous, remarqua Farrant comme la porte se refermait, que Batchelor se soit agrippé à cette bouteille de poison, et que celle-ci porte une étiquette. Mais quelle a bien pu être la raison qui le poussa à en boire le contenu?

— J'ai vu la petite Gaskell qui retirait quelque chose d'un tiroir de la bibliothèque, à l'instant. L'avez-vous remarquée, Mr. Farrant? Vous êtes généralement un fort bon observateur de ce qui se passe autour de vous?

Et Nica braqua son pince-nez dans sa direction d'un air interrogateur.

— J'ai bien vu son geste, dit-il, mais pas ce qu'elle a pris. C'était, me semble-t-il, un papier ou une lettre. Tiroir supérieur de droite.

Nica hocha la tête. Ses yeux étaient brillants de curiosité.

— Ah! je pensais bien que vous l'auriez vue, remarqua-t-elle satisfaite.

— Comment se fait-il que vous vous trouviez dans la bibliothèque? demanda Noël à Farrant.

— Je me dirigeais vers cette pièce-ci dans l'espoir d'y trouver un dernier drink, quand j'ai entendu quelqu'un, je crois que ce devait être Mrs. Evans, pousser un cri strident. J'ai, aussitôt, ouvert la porte de la bibliothèque pour voir ce qui s'y passait. C'est ainsi que j'ai aperçu Miss Gaskell qui prenait une lettre, ou un papier, et qui le cachait dans son corsage.

— Mais comment a-t-elle osé faire cela? Qu'était-ce donc que cette lettre ou ce papier?

La voix d'Agnès s'étranglait, pleine d'une indignation incrédule.

— Vous aussi, vous avez dû entendre que Mrs. Evans a dit : « Harry! Harry! » ajouta-t-elle exaspérée.

— Nous saurons bien ce qu'elle a pris, dès que les policiers seront partis, dit Nica avec assurance. En y réfléchissant, je crois que nous ferions mieux de ne pas leur dire ce que nous avons vu. Cela leur donnerait l'idée qu'il existait une certaine intimité entre Henry et la petite Gaskell. Et, à votre place, Aggie, je ne mentionnerais pas que Mrs. Evans a appelé cousin Henry « Harry ».

— Voici l'inspecteur qui revient, avertit Farrant, qui paraissait avoir une ouïe remarquablement fine. Alors, motus, hein? dit-il avec un clignement d'œil à Nica.

L'inspecteur Nuttall, mince, droit et tiré à quatre épingles, entra.

— Je dois, naturellement, attendre le médecin, dit-il. Mais il n'est guère nécessaire qu'il nous dise comment Sir Henry a trouvé la mort. La bouteille de poison qu'il tient à la main n'est que trop éloquente. Il la serrait si fort qu'il est impossible de lui faire lâcher prise. On retrouve ses empreintes digitales sur toute la surface de la bouteille. Bien entendu, il y aura une enquête. Et je crains que le coroner n'exige une autopsie.

Comme personne ne parlait, Nuttall, rencontrant le regard glacial et fixe de Mrs. Stokes, toussota, car il n'était pas habitué à des séances de ce genre.

— Voyons, quand avez-vous vu le défunt pour la dernière fois? Bien que cela ne signifie pas grand'chose..

Il s'interrompit. On lui rapporta les quelques paroles que Sir Henry avait échangées, après dîner, avec ses invités, avant que ceux-ci n'allassent chacun de son côté. Cela se passait exactement à 9 heures moins le quart.

— A mon avis, la mort s'est produite il y a environ une heure, dit Nuttall en consultant ses notes. Bien entendu, le médecin pourra nous fixer définitivement sur l'heure du décès. Bien que la minute exacte ne signifie pas grand'chose dans une affaire comme celle-ci, ajouta-t-il comme pour lui-même. Quelle fut la manière d'être de Sir Henry au cours du dîner? demanda-t-il, ensuite, à toutes les personnes présentes.

— Comme d'habitude, répondit Mrs. Stokes promptement, d'un ton décidé. Il était toujours assez silencieux à table, mais Henry est... était... un homme silencieux.

— Savez-vous s'il avait des ennuis d'affaires? demanda Nuttall en regardant Noël.

Ce dernier expliqua qu'il n'était que le secrétaire particulier de Batchelor et qu'il ne savait rien du détail des affaires vastes et compliquées dont le mort avait été le centre. Mais il ajouta que d'après ce qu'il savait, aucun ennui d'affaires ne pouvait expliquer ce qui venait d'arriver.

Noël parla de sa voix traînante habituelle, mais Eve se dit qu'il se montrait fort circonspect. Elle remarqua que les yeux étranges de Farrant étaient fixés sur le visage du secrétaire particulier.

— Le fait est, reprit Nuttall, en parlant lentement comme Noël venait de le faire, que nous avons reçu une communication téléphonique de Sir Henry, tard cet après-midi. Il nous disait qu'il venait de recevoir, par le courrier, une lettre anonyme, et me priait de passer le voir demain matin afin d'en prendre connaissance et de lui suggérer ce qu'il fallait faire en l'occurrence.

Nuttall s'arrêta. Il y eut comme un remous parmi les assistants mais, à ce moment, la porte s'ouvrit et Keith entra. Eve trouva qu'il était pâle et qu'il paraissait fort excité. Il adressa un signe de tête à l'inspecteur, et s'assit, mais pas à côté de Phyllis comme celle-ci l'espérait. En fait, il ne la regarda pas mais continua à fixer, d'un air sombre, le jardin où la nuit tombait lentement.

— Sir Henry paraissait un peu hésiter sur l'heure où je devais venir, reprit Nuttall. Mais il fut enfin convenu que, si je ne recevais pas d'avis contraire, je devais passer le voir demain matin.

Je présume, ajouta-t-il, que personne d'entre vous ne sait quoi que ce soit au sujet de cette lettre?

Ils secouèrent tous la tête. Un ou deux jetèrent un regard de doute vers Nica qui, les bras croisés, fit un signe de tête négatif qui paraissait leur être adressé autant qu'à l'inspecteur.

— L'avez-vous cherchée? demanda Farrant. C'est sûrement la chose à faire.

— Je l'ai bien cherchée, répondit Nuttall avec une certaine raideur. Mais il est impossible de fouiller rapidement la pièce, ou plutôt, les pièces qui composent la bibliothèque. J'ai donc pris la liberté de fermer à clef l'unique porte de la bibliothèque jusqu'à l'arrivée du médecin.

Ici, le regard de Nuttall se fit vague. Il était clair qu'il ne savait sur qui le fixer, ni qui pouvait être, maintenant, le nouveau chef de la famille.

— C'est fort bien, dit Keith au même instant. Je vous donne l'autorisation de procéder à toutes les perquisitions qui vous semblent nécessaires, et de fermer à clef la chambre de mon oncle, ou toute autre qu'il vous plaira.

— Voilà qui est aller un peu loin, Keith, dit Agnès Stokes avec beaucoup de dignité, et d'un ton de reproche. Mais nous sommes tous d'accord que l'inspecteur peut avoir carte blanche en ce qui concerne les appartements de Sir Henry.

— D'après ce qu'on vient de me dire, c'est vous qui avez été le dernier à voir Sir Henry. Comment vous semblait-il? demanda Nuttall à Keith.

— Je ne l'ai pas vu dans la bibliothèque après dîner, répondit Keith. Il m'avait dit de l'y rejoindre une demi-heure plus tard, c'est-à-dire vers 9 heures et quart. Mais j'écrivais, je faisais des comptes, et je n'ai pas fait attention à l'heure, jusqu'à ce que j'aie entendu les voix de Mrs. Evans et de Miss Gaskell sur le perron qui se trouve juste au-dessous de ma fenêtre. Alors, j'ai consulté ma montre, j'ai vu que j'avais raté le train, et je suis descendu en vitesse.

Nuttall ne dit rien, mais se contenta de prendre une ou deux notes.

— Et son coffre-fort? demanda-t-il ensuite.

Ce fut Noël qui lui répondit.

— Il porte la clef à son trousseau, une petite clef très plate.

— J'ai ses clefs, dit l'inspecteur. Mais peut-être voudrez-vous ouvrir le coffre, monsieur, et m'y laisser jeter un coup d'œil? Il se peut que la lettre anonyme s'y trouve.

Nica se pencha un peu plus en avant.

— Si vous vous suicidiez, Inspecteur, plutôt que de laisser un fait de votre vie passée être connu du public, ne prendriez-vous pas, en premier lieu, la précaution de faire disparaître la lettre? Je ne me suis pas suicidée, mais il me semble que même un novice ferait cela.

— C'est possible, madame, dit Nuttall d'autant plus promptement que cette idée lui était déjà venue. Cette affaire ne paraît pas vous avoir beaucoup surpris, monsieur? ajouta-t-il en posant un regard pénétrant sur Noël.

— Au contraire, répliqua ce dernier vivement, j'en suis stupé-

fait. Mais notez que Sir Henry était fort silencieux et réservé; il ne se confiait à personne, et surtout à personne de sa famille. C'était le type d'homme qui, s'il s'était mis en tête de devenir Grand Lama, partirait pour le Thibet sans mot dire. Je vais vous montrer le contenu du coffre-fort, qui, à ma connaissance, ne renferme rien de précieux.

Noël emmena Nuttall dans le bureau, petite pièce qui sentait le tabac. Il montra au policier le mécanisme du grand coffre-fort pratiqué dans le mur, juste derrière la table de travail. Il l'ouvrit. Le coffre ne contenait que des lettres sans intérêt et les comptes personnels de Sir Henry. Rien, certes, qui ressemblât à une lettre anonyme.

— Ah! Les solicitors seront peut-être au courant de cette lettre. Voulez-vous leur demander de nous retrouver ici, demain matin, aussi tôt que possible, et nous examinerons ensemble les papiers de Sir Henry? Et, maintenant, puis-je dire deux mots au personnel? Dans l'office? Le médecin sera certainement arrivé avant que j'aie terminé.

Le coffre-fort fut refermé, et les clefs remises dans la poche de l'inspecteur. Puis, celui-ci adressa quelques mots de sympathie à la famille en général; il promit de les prévenir dès qu'il connaîtrait l'heure fixée par le coroner pour l'enquête; et il ajouta qu'il se voyait dans l'obligation de demander à toutes les personnes séjournant actuellement à Broadbends d'y demeurer jusqu'après celle-ci. Quant à lui, il reviendrait le lendemain matin à 9 heures, et il rappela de nouveau à Noël d'avoir à prévenir les solicitors de Sir Henry de ce qui s'était passé.

— Et que s'est-il donc passé? demanda Agnès du ton autoritaire qui lui était familier. Je crois que nous commettons une grave erreur, Inspecteur, en voyant dans cette affaire autre chose qu'un terrible accident. Mon cousin n'a certainement jamais eu l'intention de se suicider. Plus j'y songe et plus j'en suis convaincue. Une lettre anonyme, en vérité. Que pouvait-il y avoir dans la vie de Sir Henry qu'il pût redouter de voir révéler au grand jour?

Nuttall eut un hochement de tête tout en lui rappelant qu'il y avait plusieurs difficultés à accepter ce point de vue comme étant le seul possible.

— Prenons cette bouteille qu'il tient à la main, dit-il. Nous n'avons pas encore pu en détacher ses doigts. Pourtant, elle était clairement étiquetée « *Poison* ». Est-ce que Sir Henry avait une bonne vue? demanda-t-il en se tournant vers Noël.

— Remarquablement bonne.

— Précisément, monsieur. Or, il n'y a pas de bouteille de médicament dans la pièce.

— De bouteille de médicament? répéta Phyllis intriguée.

— Je veux dire, expliqua Nuttall, qu'il n'y a pas de possibilité que Sir Henry ait pu prendre une bouteille pour une autre. Avait-il l'habitude de prendre des remèdes?

— Certainement pas!

Agnès parlait avec force.

— Et il ne commençait pas un rhume? Il ne toussait pas, insista Nuttall résolu à éclaircir définitivement ce point.

— Rien de la sorte, lui assura-t-on en chœur.

— Il n'est donc guère probable qu'il ait acheté quelque médicament à votre insu, expliqua le policier laborieusement. Et en plus du fait qu'il n'existe pas de bouteille avec laquelle il aurait pu confondre celle marquée *Poison,* nous avons son entretien téléphonique au sujet de la lettre anonyme. Si on ne la retrouve pas...

Mrs. Stokes ouvrit à demi la bouche comme pour parler, puis elle la referma brusquement.

— Il est possible qu'il l'ait brûlée, continua l'inspecteur, qui avait feuilleté ses notes tout en parlant. Il y a un petit feu de bois dans la bibliothèque. C'est pourquoi, Mrs. Stokes, je ne crois pas qu'il puisse y avoir d'erreur. Mais, fort heureusement, il n'y a également pas de doute que le poison n'a pas pu lui être administré par une tierce personne, car ce flacon n'a pu être mis dans la main de Sir Henry que par lui-même.

Agnès Stokes fut trop consternée par cette dernière suggestion pour dire quoi que ce soit, avant que Nuttall, les ayant salués de nouveau, se dirigeât vers les escaliers de service.

— Et puis quoi encore, demanda-t-elle, après un instant, à toutes les personnes présentes, à quelles autres choses effroyables la police va-t-elle penser?

— A des choses très naturelles, répondit Nica. A la première chose qui vient tout naturellement à l'esprit. Comme Mr. Farrant l'a dit tout à l'heure, il est très heureux pour nous que Cousin Henry ait été une de ces personnes qui ont l'habitude de s'agripper fortement à ce sur quoi elles mettent la main. Si la bouteille lui avait glissé des doigts... quelle vilaine situation pour nous!

— Je serais vraiment désolée si je croyais que c'est là tout ce qui nous affranchit de soupçons de ce genre, dit Agnès froidement. Je pense, Nica, que votre caractère...

— Ah, mais qui connaît son véritable caractère? riposta la romancière. Il n'y aurait pas d'assassinats si les assassins n'avaient pas l'air de bons apôtres...

— Je sais que c'est là votre théorie, dit Agnès d'un ton aussi supérieur que celui de Nica l'était généralement. Mais, dans la vraie vie, ma chère, un assassin est...

Elle s'arrêta, un peu embarrassée.

— Est quoi?

— Je crois que cette discussion dévie de son objet, répondit Agnès, en se servant de sa formule préférée lorsqu'elle se trouvait acculée à une impasse. La seule chose que nous puissions faire pour Henry, maintenant, est de ne rien dire à la police, rien du tout.

— Ma chère Agnès, quel dommage qu'il ne s'agisse pas d'un crime! Vous seriez un auxiliaire précieux pour le criminel, murmura Nica sèchement. Cependant, je suis de votre avis que rien ne saurait être gagné en disant à la police de perquisitionner chez les Gaskell pour cette lettre anonyme, qui pourrait fort bien ne pas être d'une lecture très agréable pour nous autres, les parents d'Henry. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point : — officiellement, — personne n'a vu Alison Gaskell s'approcher des tiroirs du bureau.

Elle regarda Farrant qui inclina la tête.

— Personnellement, je sais que sa mort... résulte d'une terrible erreur, due à quelque méprise. Quand il a bu...

Agnès s'arrêta tout à coup, les lèvres entr'ouvertes.

— J'avais remarqué cela tout de suite, dit Nica en un murmure triomphant. Vous vous demandez, n'est-ce pas, où se trouve le verre, car je ne puis imaginer Cousin Henry buvant à même la bouteille.

— Eh bien! c'est pourtant ce qu'il a fait évidemment. Voyons, Nica, n'essayez pas d'imaginer combien la mort de Henry aurait pu être plus horrible. Eve, chérie, pourrais-je vous dire deux mots? Ah! j'espère que le médecin ne tardera pas à venir.

Eve suivit Agnès jusqu'à l'autre bout de la grande pièce, tout en songeant qu'on ne pouvait vraiment pas s'imaginer Henri Batchelor buvant, fût-ce sa dernière boisson, à même la bouteille!

— N'y a-t-il pas de verres dans la bibliothèque? demanda-t-elle impulsivement. Autrefois, nous y gardions toujours un plateau sur lequel il y avait quelques verres, et qui était placé sur une table japonaise en bronze qui se trouvait juste au-dessous de la pendule.

— Ils y sont encore. Mais, Eve, je désirerais vous demander... Je sais quel choc...

Agnès s'arrêta. Elle parut tout à coup très vieille, et sa main serrait fortement celle d'Eve. Celle-ci l'entoura amicalement de son bras.

— Cette femme l'a appelé « Harry ». Et je l'ai vue, quand nous sommes accourus à son cri, qui tenait sa main pressée contre sa joue. Et elle se penchait sur lui de l'air le plus intime, et elle a à peine permis à mon fils de l'écarter, ce qu'il fit immédiatement et très justement, du reste. Tout cela est bien étrange et m'a fortement secouée! Savez-vous que, lorsque sa sœur a essayé de la persuader de partir, je suis à peu près certaine de l'avoir entendue murmurer qu'elle ne savait pas s'il fallait qu'elle s'en aille? Qu'elle estimait qu'il était de son devoir de ne pas le faire? Son devoir! Oh! Eve, je serais si heureuse si vous vouliez rester près de moi. (Agnès l'implorait presque.) Je ne sais pourquoi, mais seule avec Phyllis et Nica je me sens... (Elle se ressaisit, et reprit avec plus de fermeté.) Bien entendu, ce fut une tragique erreur. Si on est pressé, n'importe qui peut être négligent une fois dans sa vie. Et il va sans dire que cette femme ne devait pas bien le connaître. Eve, je serais *très* heureuse que vous consentiez à prolonger votre séjour.

Noël les rejoignit. Il venait de téléphoner.

— Le docteur Morley ne peut pas venir, dit-il. Aucun médecin ne peut venir. Ils sont tous trop occupés à Norwich pour pouvoir se déranger ce soir. Mais l'autopsie aura naturellement lieu demain matin de bonne heure, et l'enquête du coroner plus tard dans la matinée.

— C'est une perte de temps si spécifiquement anglaise que de procéder à une enquête dans un cas comme celui-ci, remarqua Nica de l'autre extrémité de la pièce. Un homme est découvert mort, tenant un flacon de poison à la main, et il faut cependant qu'on le taille en morceaux pour déterminer exactement quelle quantité de la drogue il a pu avaler!

— Je vous ai entendu souligner cela à l'inspecteur, à l'instant, dit Noël malicieusement. L'avez-vous converti à votre point de vue?

— A demi, répondit Nica en penchant la tête de côté, mais dès qu'il s'est ressaisi, il s'est aussitôt réfugié derrière la routine administrative.

Eve sortit à la dérobée. Sans doute, le fait d'écrire des romans policiers incitait-il à parler avec désinvolture de parents décédés, mais c'était un peu pénible pour autrui! Ce fut vers les jardins qu'elle se dirigea tout naturellement en quête de réconfort. Ce soir, le chat Luck lui fit défaut. Elle eut beau l'appeler, il ne vint pas. Comme elle l'appelait de nouveau, tout en se dirigeant lentement vers le lac, elle se prit à songer à quel point la personnalité compte, même chez les animaux. Luck, par exemple, n'était pas simplement *un* chat, ni même *le* chat. Il était Luck, avec des sympathies et des antipathies très définies. Tandis que Labby, le sealyham qui trottait à ses côtés sans qu'elle l'en eût prié, était tout simplement un terrier sealyham. Egoïste, gourmand, intelligent, courageux, et, du reste, fort amusant comme tous ceux de sa race. Ils parvinrent ensemble au lac qui s'étendait glauque sous les lumières lointaines. A sa vue, Labby devint insupportable. Il poussa des aboiements furieux, et essaya de se ruer sur des filets placés au-dessus des nénuphars qui venaient d'être disposés dans un panier plombé pour être immergés le lendemain. Eve le saisit aussitôt par son collier et le ramena de force par le chemin d'où ils étaient venus.

V

Une voix héla Lady Heneage comme elle remontait les degrés du perron. Se retournant, elle reconnut Miss Gaskell à la lueur de la lampe placée sous le porche.

— Lady Heneage, dites-moi, a-t-on trouvé quelque chose d'autre? Qu'y a-t-il de nouveau?

Eve considéra la jeune fille avant de répondre. Elle avait trouvé d'abord que ce visage manquait d'animation, mais, maintenant, il était empreint d'une vive inquiétude (ou était-ce de la crainte?) que Miss Gaskell essayait en vain de dissimuler, ou, du moins, de contrôler avec soin.

— Vous désirez savoir s'il y aura une autopsie? demanda Eve enfin.

Alison Gaskell effeuilla avec nervosité une marguerite rose.

— Oh! ne faites pas cela, s'écria Eve involontairement. N'effeuillez pas cette jolie fleur qui n'était pas encore prête à mourir!

— Mille regrets, dit Alison machinalement. Non, je ne faisais pas allusion à une autopsie.

Elle hésita un instant, puis reprit :

— Le fait que vous n'êtes pas un membre de la famille, me permet de vous parler plus facilement. Savez-vous si le testament de Sir Henry se trouve à Broadbends?

— Le testament? répéta Eve d'une voix blanche.

Elle crut avoir mal compris la question qui lui était adressée.

— Sans doute, les solicitors doivent-ils le savoir?... (Alison se parlait comme à elle-même.)

Puis, sans ajouter un mot de plus, elle inclina légèrement la tête et, se détournant, remonta vivement les marches du perron. Eve la suivit. Qu'allait donc faire la jeune femme? Elle n'avait tout de même pas l'intention de poser cette question à la famille? Mais si c'était son désir, Eve aurait aimé être présente afin d'entendre la réponse d'Agnès Stokes!

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit, et Keith Hudson sortit précipitamment pour accueillir la visiteuse, dont il retint longuement la main fine dans la sienne, tandis que ses regards plongeaient dans les siens.

— Vous allez bien toutes deux? J'étais désolé de laisser Mrs. Evans dans un tel état, mais je savais qu'on m'attendait ici. En tant que nouveau chef de la famille, il me fallait rentrer pour répondre aux questions des policiers...

— Dans ce cas, vous pourrez peut-être répondre à celle que Miss Gaskell vient de me poser, observa Eve malicieusement en les rejoignant.

Ce n'était pas une femme méchante en général, mais elle trouvait qu'une pareille question méritait d'être punie.

— Miss Gaskell désire savoir si le testament de Sir Henry se trouve à Broadbends, ajouta-t-elle.

La mâchoire de Keith Hudson s'affaissa au point que sa cigarette pendit bêtement de sa lèvre inférieure. Son monocle tomba avec un bruit sec. Sa cravate elle-même parut s'agiter.

— Eh? Oh! Ah! gloussa-t-il. Le testament? Le testament de mon oncle? Oui, je le crois. Mais je ne vois vraiment pas...

— Ma question n'est pas aussi extraordinaire qu'elle le paraît, dit Miss Gaskell froidement. Elle était simplement gauchement exprimée, et je l'ai posée à qui il ne fallait pas.

Elle lança un regard glacial vers Eve qui ne broncha pas.

— J'expliquerai ce que je veux dire quand nous serons entrés, si, toutefois, il n'est pas trop tard pour vous rendre visite?

— Pas du tout. Personne n'est encore allé se coucher.

Keith mena Miss Gaskell dans une pièce fort triste dont Mrs. Stokes se servait pour faire sa correspondance. Lorsqu'ils y pénétrèrent, ils y trouvèrent cette dernière qui tenait une plume à la main; mais ce geste était purement symbolique, car elle s'entretenait avec Phyll et Nica. Toutes trois se levèrent, fort surprises.

Eve s'était esquivée un instant pour se débarrasser de son manteau, mais lorsqu'elle les rejoignit, Alison Gaskell parlait d'une voix qui semblait dénuée de toute modulation.

— Oui, disait-elle, ce fut un choc affreux, surtout pour ma sœur. Comment une aussi terrible erreur a-t-elle pu se produire?

Personne ne lui répondit. Puis Nica déclara :

— La police ne croit pas qu'il s'agisse d'une erreur. Elle croit qu'il *a voulu* se tuer.

— Jamais de la vie, répliqua Alison Gaskell avec une certitude absolue, et d'un ton étrangement farouche. Jamais de la vie! Voyons, il n'a jamais eu l'intention de se tuer.

— C'est précisément ce que je dis, déclara Agnès d'une voix solen-

nelle. Mais puis-je vous demander pourquoi, *vous*, vous en êtes si sûre?

La grande jeune fille blonde hésita un instant, puis elle dit de la même voix ferme :

— C'est précisément pourquoi je suis venue vous voir ce soir. Henry Batchelor était fiancé à ma sœur, Mrs. Evans. Il avait l'intention de vous l'annoncer à tous, ce soir. C'est pourquoi il avait arrangé cette réunion de famille. Il comptait vous en parler avant que ne fût envoyé aux journaux l'avis qui devait être mis à la poste ce soir même.

Pendant un instant, personne ne parla, puis Phyllis traversa la pièce en un élan impétueux.

— Quelle épreuve affreuse pour votre sœur! Et pour vous aussi! dit-elle en serrant la main d'Alison dans les siennes.

— Un instant, Phyllis, s'il vous plaît, dit Agnès lentement. Voilà qui est un peu surprenant, Miss Gaskell. Dois-je comprendre que vous affirmez que mon cousin était fiancé à votre sœur? Et depuis quand, je vous prie?

— Depuis près d'une semaine, mais il ne voulait pas que cela s'ébruitât avant de vous en avoir parlé à vous tous.

— Mais voici plus d'une semaine que nous sommes réunis à Broadbends, dit Mrs. Stokes de la même voix calme et judicieuse. Excusez-moi, ajouta-t-elle, mais ce que vous venez de dire est si surprenant, et, franchement, si contraire à tout ce que mon cousin nous a dit lui-même, que... Enfin, voyons, pourriez-vous nous donner quelques explications plus détaillées? Il y a sans doute quelque erreur.

Eve ne fut nullement trompée par la feinte courtoisie d'Agnès. Même jeune fille, cette dernière se montrait toujours particulièrement polie quand elle était le plus hostile.

— Il y en a une, en effet, répondit Alison de la même manière calme et assurée, bien qu'une petite tache rouge apparût sur chacune de ses pommettes. Mais l'erreur provient de ce que Sir Henry était convaincu qu'il avait tout le temps voulu pour vous mettre tous au courant. Apprenez donc, Mrs. Stokes, que ma sœur et votre cousin étaient de vieux amis. Ils s'étaient rencontrés, il y a des années de cela, à bord d'un navire se rendant en Afrique du Sud. Il y a sept ans, pour être précis. Elle y allait épouser son fiancé, Algerner Evans. Sir Henry m'a avoué que, de sa part à lui, ce fut le coup de foudre. Mais il était trop tard. Ils se séparèrent à Cape-Town... Quand elle devint veuve, voici cinq ans, ma sœur revint en Angleterre tenir la maison de mon père, ma mère étant très malade.

Le visage d'Alison était pâle et ses yeux semblaient regarder au loin.

— Nous rencontrâmes votre cousin tout à fait par hasard, reprit-elle. Mon père venait précisément de vendre sa maison de Harley Street, et il voulait se retirer à la campagne. Sir Henry nous invita, Béatrice et moi, à prendre le thé avec lui, et il offrit de nous louer meublé Vine Cottage qui était libre. Il me confia, quand nous nous trouvâmes seuls un instant, qu'il était résolu à revoir Béatrice aussi souvent que possible et qu'il espérait l'épouser, maintenant qu'elle était libre. Je pensais que si cela réussissait, ce serait un

grand bonheur pour Béatrice, et j'ai donc donné à Sir Henry le nom des agents que mon père avait chargés de vendre notre maison, et qui savaient qu'il cherchait quelque chose de bon marché et de petit. Sir Henry alla les trouver, et, sur ses instructions, ils offrirent Vine Cottage à mon père pour un loyer dérisoire. Mon père s'empressa de le louer sans même le voir. Cela se passait il y a environ sept semaines. Puis, il y a une semaine, Béatrice accepta d'épouser Sir Henry. Les bans devaient être publiés, pour la première fois, d'aujourd'hui en huit. Sir Henry pensait voir M. Pollock, le pasteur, demain, à ce sujet. Voilà pourquoi Béatrice l'a appelé par son petit nom, et voilà aussi pourquoi, Mrs. Stokes, je sais avec certitude que Henry Batchelor n'avait aucune idée de se tuer.

Un silence absolu accueillit ces paroles. Ce fut de nouveau Phyll qui le rompit.

— Oh! dites à votre sœur comme nous sympathisons tous avec elle! Comme nous...

De nouveau la voix d'Agnès Stokes l'interrompit froidement.

— Il faut nous excuser si nous ne pouvons accepter tout cela d'emblée. Cela diffère si totalement de tout ce que mon cousin nous a dit, à nous. Mais, à propos de l'avis de fiançailles, ne disiez-vous pas qu'il avait déjà été envoyé aux journaux? Et dans ce cas, auxquels?

— Il devait être envoyé à une de ces agences de presse qui se chargent de faire paraître des avis de ce genre dans tous les journaux le même jour. Sir Henry et ma sœur l'ont rédigé ensemble quand il est venu goûter chez nous cet après-midi. Sir Henry est resté chez nous de 4 à 6 heures. Ils l'ont signé tous les deux. Sir Henry comptait le faire partir ce soir.

— Il n'y a pas d'enveloppe de ce genre sur lui, ni dans son bureau, dit Agnès très doucement. Veuillez demander à Noël de venir ici, ajouta-t-elle en se tournant vers Keith, qui disparut aussitôt.

— D'après ce que Sir Henry a dit la semaine dernière, après que Béatrice l'eût accepté, j'avais pensé qu'il allait faire un nouveau testament, continua Miss Gaskell. Vous trouverez, bien entendu dans celui-ci, mention de ma sœur et de leur prochain mariage. Il avait dit qu'il se proposait de le faire sans tarder, de sorte que, si un accident lui survenait, par hasard, avant son mariage, Béatrice se trouverait pourvue, et à l'abri du besoin.

— Dites bien, je vous prie, à votre sœur combien nous sympathisons avec elle, interrompit Phyllis.

— Phyllis chérie, allez donc voir si vous pouvez trouver mon fils, ou envoyez Jenkins à sa recherche, dit Mrs. Stokes péremptoirement. S'il y a un nouveau testament, ajouta-t-elle en se tournant vers Alison Gaskell, nous serons renseignés demain matin.

La porte claqua derrière Phyll.

— Je n'en ai parlé que pour vous prouver que Henry n'avait pas l'intention de se donner la mort, dit Alison.

— La rédaction d'un testament n'est pas en général considérée sous ce jour, dit Nica Batchelor sèchement.

— Pourtant, dans les circonstances où il se trouvait, cela faisait

tout naturellement partie de ses préparatifs de mariage, répliqua Miss Gaskell d'une voix décidée.

L'entrée de Keith et de Noël empêcha Nica de répondre. Le visage de Noël ne trahissait aucune surprise ni incrédulité. Alison répéta brièvement ce qu'elle venait de dire.

— Savez-vous quoi que ce soit de tout cela? demanda Mrs. Stokes.

— S'il eût parlé de ses fiançailles à qui que ce fût, c'eût été à Keith, dit Alison avant que Noël pût répondre. Il a dit qu'il avait l'intention, si possible, de le mettre au courant le premier.

— Je n'en savais rien, protesta Keith faiblement.

Son regard ne quittait pas Alison Gaskell, et Phyll jeta plus d'un coup d'œil intrigué vers son visage extasié.

— Tâchez d'appeler le solicitor, M. Galbraith, au téléphone, dit Mrs. Stokes à son fils. Demandez-lui s'il sait quoique ce soit au sujet d'un récent testament. Il saura si...

Elle fut sur le point de dire : « Si c'est vrai », mais substitua :

— Si... on le lui a confié.

Noël obéit et revint bientôt pour annoncer que M. Galbraith, qui était déjà couché, avait à peine pu croire la nouvelle que Noël lui avait apprise.

— La nouvelle de l'accident, murmura Mrs. Stokes.

— La nouvelle que Sir Henry avait été trouvé tenant le flacon de poison encore à la main, répondit Noël avec sa prudence coutumière. Je crois que cela a été presque un aussi grand choc pour lui que pour nous.

— Mais... le testament? interrompit Nica impatiemment.

— Il a refusé d'en parler par téléphone, mais il m'a prié de vous dire, mère, qu'il viendra ici immédiatement après le petit déjeuner, demain matin, si vous le permettez. Je lui ai dit que cela nous conviendrait fort bien.

— Il nous faut donc attendre jusqu'alors, dit Mrs. Stokes. J'espère bien que vous ne nous trouverez pas insensibles, Miss Gaskell. Mais la mort de mon cousin a été un coup si terrible, qu'il est inutile de me demander, ou de demander à aucun de nous (ici elle fixa Phyllis d'un regard très dur), d'accepter quoi que ce soit d'autre. Cela dépasse nos forces.

— Mais pas les miennes, interrompit Nica vivement. Très peu de choses me dépassent, moi. Quant à passer jugement sur ce que nous venons d'apprendre, voilà qui est une autre histoire. Toutefois, cela nous aiderait, Miss Gaskell, si vous nous disiez ce que vous avez pris dans le tiroir supérieur du bureau de Henry.

Alison se redressa de toute sa hauteur. Elle était très grande, pour une femme. Ses traits se figèrent.

— Adieu, Mrs. Stokes, dit-elle. Vous verrez que tout ce que je vous ai dit est exact. Je suis venue vous trouver aussi parce que cela me semblait injuste envers Béatrice de ne pas expliquer sa situation. Mais je vous prierai de ne pas parler de leurs fiançailles. Si Henry a fait un testament, il en sera fait mention; s'il n'en a pas fait, Béatrice préfèrerait qu'on n'en parle pas, étant donné les circonstances.

— Oh! très bien, murmura Mrs. Stokes.

— Et maintenant, il me faut retourner auprès de Béatrice.

Ce disant, Alison se dirigea vers la porte, mais Nica intervint de nouveau.

— Inutile de crâner, Miss Gaskell. Asseyez-vous et tirons cela au clair. Aucun de nous n'a envie de faire intervenir la police, mais il faut absolument que nous sachions ce que vous avez pris.

Pour une fois, Nica parlait très simplement.

— Je vous ai vue. D'autres aussi. Vous avez fait ceci.

Et, se tournant vers une table placée près d'elle, Nica mima rapidement l'action de tirer un tiroir, à demi ouvert, et d'en extraire un objet quelconque qu'elle glissa sous le nœud de l'épaulette de son corsage.

— Il est inutile de dire que vous n'avez rien pris, repéta-t-elle comme Alison ne parlait toujours pas, et ne faisait pas mine de s'asseoir.

— Adieu, Mrs. Stokes, répéta Alison en se dirigeant vers la porte, où Keith la rejoignit.

— C'est une méchante femme, dit-il en un murmure parfaitement perceptible. Ne faites pas attention à elle.

Mais déjà Nica les avait rejoints, et, plaçant sa main sur le bras d'Alison Gaskell, elle la retint.

— A moins que je sache ce que c'était, je ferai appel à la police, dit-elle.

Et il y avait, dans ses yeux, une lueur qui prouvait qu'il ne s'agissait plus d'une simple menace.

— Vous comprenez, reprit-elle plus doucement, Henry était mon cousin.

— Issu de germain, ajouta Agnès.

— Issu de germain, convint Nica, et je veux savoir ce qui a bien pu le déterminer à se tuer.

— Mais il ne s'est pas tué, du moins pas intentionnellement.

— La police croit qu'il s'est donné la mort à la suite d'une menace contenue dans une lettre anonyme. Or cette lettre est introuvable. Nous — la famille — en sommes assez soulagés au fond, mais il faut que nous sachions ce qu'elle est devenue. Ou bien je dirai au *coroner* exactement ce que j'ai vu, et, si je le fais, d'autres qui vous ont surpris, suivront mon exemple.

Eve se leva précipitamment. A quoi bon prétendre qu'elle n'était pas vivement intéressée, et extrêmement curieuse de ce qui allait se passer? Quel rapport cette magnifique créature pouvait-elle avoir avec des lettres anonymes? Mais elle ne faisait pas partie de la famille, et elle était la seule personne présente qui n'avait vraiment aucun droit d'être là. Elle allait donc sortir de la pièce quand Agnès la retint, en lui saisissant la main.

— Ne partez pas, Eve, je vous en prie! Restez, s'il vous plaît.

Voyant qu'elle parlait sincèrement, Eve se rassit.

Alison était fort pâle, mais elle paraissait toujours aussi flegmatique tandis qu'elle dévisageait froidement l'autre femme.

— Dois-je comprendre que si vous saviez ce qui est arrivé, vous n'en parleriez pas, et le tiendriez pour confidentiel? demanda-t-elle d'une voix égale.

— Peut-être, répondit Nica.

— Eh bien, c'est en effet moi qui l'ai prise, la lettre anonyme

qu'il avait reçue. Il me l'avait montrée, à moi, pas à Béatrice, pendant qu'il prenait le thé chez nous, cet après-midi. C'était une lettre horrible, disant qu'il ferait mieux de cesser les visites qu'il me faisait, *à moi*, et non à ma sœur, au Cottage, sans quoi sa famille en serait avertie. J'ai aperçu la lettre dans le tiroir de droite à demi ouvert du bureau; j'ai reconnu le papier de couleur bizarre, et l'écriture en caractères d'imprimerie, et je me dis que, s'il y avait une enquête sur la mort d'Henry, cette lettre serait sans doute lue en pleine cour, et que toute cette boue nous éclaboussérait. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, j'ai agi, obéissant à une impulsion soudaine, et j'ai pris la lettre.

— Et qu'est-elle devenue? demanda Nica froidement.

— Je l'ai brûlée dès mon retour chez nous. Vous me l'avez vu faire, ajouta-t-elle en se tournant vers Keith. Vous meniez Béatrice vers un fauteuil, et vous avez sonné la domestique. Mais vous avez bien dû me voir jeter la lettre dans le feu?

— Je vous ai bien vue jeter quelque chose dans le feu, en effet. Oui, c'était une feuille de papier d'un violet bizarre. Je me suis même demandé ce que cela pouvait bien être, reconnut Keith.

Nica fit une moue.

— Il est clair que la lettre devait être pis que cela, sans quoi Henry ne se serait pas empoisonné, remarqua-t-elle d'une voix judicieuse.

Alison tressaillit comme au contact d'un fer chaud.

— Il n'y avait rien de mal dans la lettre, s'écria-t-elle.

— Vraiment? dans la lettre que vous avez brûlée, bien que votre sœur fût sur le point de se trouver mal?

Le ton de Nica était incrédule.

— Comment avez-vous pu brûler cette lettre? demanda Agnès avec indignation. Elle ne vous appartenait pas, Miss Gaskell. En admettant que vous ne désiriez pas voir votre nom mêlé à cet affreux accident, vous n'aviez nul droit de vous en emparer, et encore moins de la détruire.

— Comme si nous n'aurions pas tous agi de même! s'écria Phyllis. Et, au fond, nous sommes joliment contents que la lettre soit brûlée. Comme cela, l'inspecteur ne pourra pas la trouver et la faire lire par le coroner en pleine cour. Car elle devait faire allusion à quelque chose de bien vilain qui vous a échappé, Miss Gaskell, mais qui n'a pas échappé à Sir Henry.

— Mais c'est lui qui me l'a lue à haute voix, protesta Alison dont les pommettes s'empourprèrent tout à coup. Si je me rappelle bien, elle était rédigée à peu près dans ces termes. Il n'y avait pas d'entête. « *Je présume que vous croyez que personne n'est au courant de vos visites au Cottage. Mais votre famille aimerait peut-être connaître les heures où vous allez retrouver cette grande perche. Vous devez être bien à court de distractions, mais je vous avertis de cesser ces visites. Cela vaudra mieux pour vous et pour elle.* » C'est tout. La lettre ne contenait rien pouvant décider un homme à s'empoisonner, et surtout pas lorsqu'il était sur le point d'épouser, enfin, la seule femme qu'il eût jamais aimée.

— Cependant, ce doit être cette lettre qui l'a poussé à le faire, dit Nica en tirant pensivement sur sa cigarette. Eh bien, merci d'avoir avoué. Cela m'évite de tirer cette affaire au clair en public.

Et, bien entendu, nous n'avons nul désir que la police en sache plus que ce qui est absolument nécessaire.

Alison se leva d'un air de lassitude qui toucha Eve. Ce n'était pas ainsi que ce jeune corps aurait dû se mouvoir.

Keith, Noël et Phyllis escortèrent Alison Gaskell jusqu'au perron. Dès qu'ils furent sortis, Nica jeta sa cigarette.

— Je me demande ce qu'il y avait vraiment dans cette lettre! dit-elle. Car c'est elle, ou la crainte d'être contraint d'épouser cette petite Mrs. Evans, qui a mené Henry à sa mort.

— Ma chère Nica, s'écria Mrs. Stokes sévèrement, je ne crois pas un seul instant qu'il ait jamais eu cette intention.

— Il a pu y être forcé par la sœur, dit Nica. Je vous assure qu'il n'y a pas grand'chose qui l'arrêterait, elle.

A ce moment, Farrant entra. Ses yeux vigilants jetèrent un regard curieux autour de la pièce.

— Elle est partie? Est-elle venue se confesser?

— Je l'ai obligée à avouer, répondit Nica brièvement. Mais maintenant elle soutient que...

— Voyons, ce n'est pas nécessaire d'agacer M. Farrant avec nos ennuis, intervint Mrs. Stokes vivement. Ils ne sont, du reste, que passagers et de peu d'importance.

— S'ils concernent la mort extraordinaire de mon vieil ami, répondit Farrant en prenant une chaise, après leur avoir adressé un salut collectif — Eve ne put s'expliquer pourquoi — vous ne pouvez pas me les cacher.

— Je l'ai obligée à reconnaître qu'elle avait pris un papier, continua Nica qui ne parut pas avoir entendu Agnès. Elle a bien été forcée d'avouer quand je l'ai menacée de dire au coroner ce que j'avais vu. Mais elle soutient qu'Henry était sur le point d'épouser sa sœur.

— *Sa sœur?*

Farrant parut très surpris.

— Sa sœur? répéta-t-il de nouveau d'un ton incrédule.

— Pensiez-vous donc qu'il allait l'épouser, elle? demanda Nica vivement.

— J'ai entendu dire qu'il se rendait assez souvent au Cottage, répondit-il lentement. Et, bien entendu, belle comme elle l'est...

— Cela ne veut rien dire! affirma Agnès vivement.

— Cela peut, en tous cas, ne pas vouloir dire mariage, dit Nica avec un de ses vilains sourires.

— Je vous trouve détestables, s'écria Phyllis qui venait de rentrer. Alison est venue dans l'intention de jouer franc jeu avec nous, et nous... vous... Elle a été traitée comme si elle avait essayé de voler l'argenterie...

Eve éprouva de la peine pour Phyllis, qui lui avait été assez peu sympathique jusqu'ici, mais qui, maintenant, montrait un autre côté de sa nature que l'on ne pouvait deviner sur son visage.

— A propos de ce soi-disant mariage avec Mrs. Evans, demanda Farrant tout à coup, comment le concilier avec le fait qu'il a pris ce poison?

— Elle ne croit pas qu'il avait l'intention de le boire, répondit Nica. Bien entendu...

— Pas plus que moi je ne le crois, mais pour une raison bien différente, murmura Agnès.

— Je n'arrive pas à le comprendre non plus, remarqua Farrant lentement. Cependant, il y avait parfois une certaine mollesse en lui. Aussi n'a-t-il pu se décider à partir pendant que faire se pouvait. Car, quelquefois, la seule échappatoire se trouve dans le chemin qu'il a choisi.

Il y eut un instant de silence; pour la première fois, Agnès elle-même parut troublée. Le regard et la voix de Farrant dénotaient, de sa part, une connaissance du mort, et de la vie en général, qui dépassait singulièrement la leur. Eve jeta un coup d'œil vers Noël et constata que son masque d'impassibilité avait glissé.

Farrant lui lança également un rapide regard qui fit croire à Eve qu'il en avait dit plus qu'il n'avait voulu. Nica intervint avec impatience.

— La question est de savoir si cette petite Gaskell a vraiment pris la lettre anonyme, et, dans ce cas, si elle l'a bien prise pour la raison qu'elle a donnée. Ou si au contraire elle n'a pas pris quelque chose de tout différent.

— Comme par exemple? demanda Agnès à contre-cœur.

— Le testament. Voilà la question fort intéressante à laquelle nous allons pouvoir répondre, dit Nica avec un air de profonde sagesse.

— Comment le saurez-vous? demanda Phyllis d'un ton qui mettait en doute les capacités de Nica.

— Si on ne retrouve pas le testament...

— Mais on n'a pas retrouvé la lettre anonyme non plus, insista Phyllis.

— Alors je croirai volontiers qu'Henry lui-même a détruit l'un, tandis que la petite Gaskell a pris l'autre. Mais quant à savoir lequel des deux a pris le testament... Je pense, pourtant, que, s'il s'est tué à cause du contenu de cette lettre anonyme, il a certainement dû la détruire d'abord.

— Mais il ne s'est pas tué, affirma Agnès Stokes de nouveau avec indignation.

— Pourtant, en supposant qu'il l'ait fait, poursuivit Nica sans se démonter, la lettre devait être bien différente de ce qu'elle a essayé de nous faire croire. Cela tendrait à prouver que le papier qu'elle a pris, devait être le testament.

— Elle a pourtant avoué que c'était cette affreuse lettre, s'écria Phyll.

— Ah! que vous êtes innocente! murmura Nica ironiquement.

Et, sur ces paroles, le conclave, si on peut l'appeler ainsi, se sépara.

Eve était sur le point de se coucher, lorsqu'on frappa à sa porte, qui s'entr'ouvrit presque aussitôt pour laisser entrer Phyllis Bailey.

— Me permettez-vous d'entrer un instant? demanda-t-elle. Je voudrais vous parler, Lady Heneage, un peu de tout ce qui vient d'arriver. Vous comprenez, je perds un peu pied...

— Comme nous tous, je crois.

— Sans doute, mais..., Lady Heneage, reprit-elle d'une voix encore plus basse, est-il possible de se méprendre sur les sentiments que l'on inspire? Se méprendre totalement?

Eve se dit que cette question devait avoir quelque rapport avec Keith. Il lui fallait donc être très prudente. Mais Phyllis reprit avant qu'elle eût le temps de lui répondre :

— Je veux dire : est-il possible de croire qu'on avait... de l'amitié pour vous, alors que l'on vous haïssait et vous voulait du mal?

Elle fixa des regards implorants sur Eve qui se rasséréna. Ce n'était pas là une allusion à son fiancé.

— Je crois qu'on se tromperait, sans doute, en s'imaginant qu'on est haï, répondit-elle avec sa sérénité habituelle. Car très peu de personnes haïssent qui que ce soit, ou leur veulent vraiment du mal.

Phyllis resta un instant assise, immobile. Puis elle frissonna et se leva.

— J'ai froid, dit-elle, bien qu'il fasse une nuit chaude, j'ai froid. Je n'avais jamais eu peur jusqu'à présent. Cela me glace.

Peur? Eve fut surprise par ce mot, ainsi que par la manière d'être de la jeune fille, et par l'expression de son visage.

— Oui, c'est bête, n'est-ce pas?

Phyll se mit à rire comme à contre-cœur.

— C'est comme si... oh, je ne sais...

Elle se dirigea vers la porte.

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangée, mais je ne sais pourquoi, vous seule... tandis que les autres...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Où est Luck? demanda Eve gaîment. Emmenez-le donc dans votre chambre vous tenir compagnie.

— C'est la première fois qu'il n'était pas là pour m'accueillir, dit Phyll. Même lui m'a fait défaut, ce soir.

Même lui! Même Luck! C'était là sa première allusion indirecte à Keith,

— A propos de Mrs. Evans et de Sir Henry, continua Phyllis vivement, Keith et moi sommes d'accord sur ce point.

— Bon, murmura Eve.

— Je veux dire pour ce qui est de croire Alison Gaskell, continua Phyllis. Bien entendu, la situation de Keith aurait été très différente si ce mariage avait eu lieu. Non que cela m'aurait causé le moindre ennui. Je n'ai pas accepté Keith pour ses espérances, Lady Heneage, mais simplement parce que je suis tombée amoureuse de lui. Et lui de moi, ajouta-t-elle d'une voix soudain raffermie.

Eve murmura une vague réponse et Phyllis l'embrassa, tout à coup, chaleureusement, en s'excusant de l'avoir dérangée. Puis elle sortit tout en appelant doucement le chat.

Mais il était dit qu'Eve ne devait pas encore s'endormir. Elle venait de s'assoupir un peu, quand un léger coup fut frappé à sa porte. Cette fois, ce fut Nica qui parut tout habillée. Elle fumait son éternelle cigarette.

— J'étais sûre que vous ne dormiez pas encore, dit-elle. J'ai vu Phyll entrer ici. C'est bien son toupet.

Nica s'arrêta, mais Eve ne lui répondit pas. Les ombres entourant Nica avaient pour effet de la faire paraître monstrueusement

***

grande... Eve comprit qu'elle était sur le point de s'endormir et elle cligna vigoureusement des yeux.

— Je ne suppose pas qu'elle avait quoique ce soit à dire? poursuivit Nica.

Elle s'interrompit de nouveau, et Eve se contenta de secouer la tête de l'air le plus endormi possible, afin de suggérer, tout de même, que certaines personnes dorment la nuit!

— Savez-vous, reprit Nica impitoyablement, que c'est tout différent de *vivre* une affaire de cette sorte, ou d'écrire une affaire imaginaire?

— Sans doute, reconnut Eve en bâillant.

— Et pourtant les mêmes déductions devraient pouvoir servir dans les deux cas. Supposons qu'il s'agisse d'écrire un livre, eh bien, alors, je saurais qui est le coupable.

Nica fixa Eve par-dessus son lorgnon. Eve ne répondit rien. Elle éprouvait tout à coup comme du dégoût pour Nica. Ce sentiment la surprit.

— Bien entendu, il s'agit d'un suicide, remarqua Nica d'une voix traînante, et d'un bien drôle de suicide par-dessus le marché. Phyll avait-elle quelques suggestions à offrir à ce sujet?

Elle posa la question négligemment mais reçut pour toute réponse un signe de tête de dénégation.

— Je me demande pourquoi elle est venue vous trouver. Car elle a toujours un mobile pour tout ce qu'elle fait.

— Comme, par exemple, lorsqu'elle prit si généreusement la défense de Miss Gaskell? demanda Eve à brûle-pourpoint.

— Ma chère! Oh ma chère! Vraiment, mon cher Watson (1), cela était élémentaire! Bien que je me demande qui elle voulait berner. Vous, apparemment.

Eve en avait assez.

— J'ai trop sommeil pour vous suivre, dit-elle.

— Etes-vous sûre que vous ne souffrez pas de l'effet des paroles et des simagrées de la chère petite Phyll? dit Nica.

Mais elle se dirigea néanmoins vers la porte.

Eve se retourna sur son oreiller et éteignit la bougie tout en ruminant une phrase de Phyll. Etait-il possible de croire qu'on avait été aimée alors que tout le temps on vous avait haïe?... Maintenant, Eve avait une idée sur la personne à qui Phyllis avait fait allusion en lui posant cette question.

VI

M. Galbraith, l'avoué, se fit annoncer à 10 heures précises le lendemain matin. Tout d'abord, en tant que vieil ami de Sir Henry, il tint à exprimer aux différents membres de la famille, sa sympathie pour la grande perte qu'ils venaient d'éprouver. Et ce fut en sa qualité de vieil ami que Mrs. Stokes le pria aussitôt de bien vouloir l'accompagner à l'enquête du coroner qui était fixée pour l'après-midi. M. Galbraith l'assura qu'il l'assisterait en cette pénible épreuve.

(1) Le confident du célèbre détective Sherlock Holmes.

— Et cette lettre anonyme, l'a-t-on retrouvée? demanda ensuite l'avoué.

— Non, répondit Noël, Nuttall a estimé qu'il serait plus correct de ne procéder à l'examen des papiers de Sir Henry qu'en votre présence.

— Le médecin est naturellement venu? lança Galbraith.

— Oui, vers 8 heures. Il va y avoir une autopsie.

— A propos de son testament, dit Agnès en se rapprochant des deux hommes qui s'étaient écartés vers une des fenêtres. Est-ce vous qui l'avez, M. Galbraith?

Mais l'avoué ne l'avait pas. Il dit que le testament était conservé à la banque de Sir Henry.

— J'ai reçu un mot de lui, la semaine dernière, me fixant précisément rendez-vous ici, ce matin même, à 11 heures. Selon son habitude, il ne m'indiquait pas pourquoi il désirait me voir.

M. Galbraith lança un regard interrogateur autour de lui.

— Je viens de parler au téléphone avec Wilkins, le directeur de la banque, dit Noël. Il m'a dit que Sir Henry lui avait demandé de lui apporter son testament ici, hier, et que Sir Henri l'a soigneusement enfermé dans son coffre-fort.

— Quelque chose dans vos paroles d'hier soir m'avait fait croire que vous pensiez que Batchelor avait pu faire un nouveau testament, remarqua Galbraith. Si cela est, je n'en sais absolument rien.

Mrs. Stokes fit signe à son fils de s'asseoir, et elle raconta à l'avoué les affirmations extraordinaires d'Alison Gaskell. Galbraith ne fit aucun commentaire sur les soi-disant fiançailles.

— C'est possible, entre nous, qu'il désirât me voir au sujet de la rédaction d'un autre testament, dit-il après une courte pause. Vous dites que le testament qui lui fut apporté, hier, de sa banque, se trouve dans son coffre-fort?

— M. Wilkins affirme l'y avoir vu placer. Mais il n'y est plus maintenant, dit Keith parlant avec calme.

M. Galbraith fit la moue.

— Nous ferions mieux d'examiner les papiers de Sir Henry sans plus de retard, dit-il. Je sais, d'après bien des choses qu'il m'a dites, qu'il ne serait jamais venu à l'idée de votre cousin de détruire son vieux testament avant d'en avoir rédigé un nouveau. Il avait le plus grand mépris pour les hommes qui laissent la mort les surprendre intestats.

— Peut-être désirerez-vous voir l'inspecteur pour qu'il vous autorise à entrer dans le bureau, et à ouvrir les tiroirs?

Noël parlait légèrement, mais il ne put s'empêcher de rougir. Galbraith partit aussitôt avec lui et les autres attendirent leur retour.

— Bien entendu, aucun testament ne saurait être lu avant l'enterrement, remarqua Agnès.

— Pourquoi attendre, étant donné les circonstances? demanda Nica Batchelor qui, pendant tout ce temps, était demeurée assise, très silencieuse.

Car toute la famille s'était réunie pour l'arrivée de l'avoué.

— Peut-être les circonstances sont-elles, en effet, une excuse suffisante? murmura Agnès Stokes. Si Keith qui est, comme je le présume, l'héritier direct, n'y voit pas d'objection... Car nous dési-

rons naturellement tous connaître la vérité au sujet des fiançailles possibles d'Henry.

— Vous voulez dire, impossibles, grimaça Nica.

— Elle veut dire, probables, riposta Phyll.

— A propos, où est donc Luck? demanda Agnès tout à coup. Je ne l'ai pas vu ce matin. Personne sait-il où il est?

— Vous n'avez pas vu Luck? Phyll se souleva légèrement. Il doit être avec Lady Heneage près du lac. Il adore regarder jardiner.

— Il n'est pas venu pour son déjeuner, et aucun des domestiques ne l'a vu.

Cependant Agnès ne songeait qu'à moitié à ce qu'elle disait. Des choses plus importantes que Luck retenaient son attention.

Ils attendirent très longtemps. Enfin M. Galbraith reparut avec Noël. L'avoué s'entretenait avec Nuttal au moment où Noël ouvrait la porte. Il tenait une longue enveloppe cachetée à la main.

— Oui, oui, vous y jetterez un coup d'œil plus tard, dès que nous l'aurons lu. Bien que...

Ici Galbraith lança à l'autre un regard interrogateur, mais, à cet instant précis, le solicitor fut appelé au téléphone. Il revint quelques minutes plus tard, l'air songeur. Il venait de parler avec le chef constable du Comté. Le colonel Warren l'avait prié très instamment d'être présent à l'enquête, car la famille du mort pourrait fort bien avoir besoin de son avis et de ses conseils.

Noël remarqua que, lorsque Galbraith rentra dans la pièce et reprit son siège, il n'eut plus aucune hésitation à ouvrir la longue enveloppe qu'il tenait toujours à la main.

Il la considéra en haussant les sourcils.

— Ceci n'est pas le testament que nous avons rédigé pour lui, il y a cinq ans, dit-il. C'est un testament plus ancien, rédigé voici vingt-cinq ans. Nous l'avons trouvé dans le tiroir de son bureau, qui était fermé à clef. Mais il semble bien être le seul testament qui existe ici, car l'inspecteur, Noël et moi avons cherché dans tous les endroits où il aurait pu le cacher.

— Le cacher? Mais Henry ne cachait pas son testament, déclara Agnès.

— Il a pu le détruire, suggéra Phyllis, surtout s'il avait l'intention de se marier. Et il vous avait convié pour en rédiger un autre, ce matin, à onze heures.

— Dans ce cas, on se serait attendu à ce qu'il l'annule, mais non qu'il le détruise, répondit M. Galbraith lentement. Car, bien que le testament beaucoup plus récent que nous avons rédigé pour lui révoquât celui-ci et tous les testaments antérieurs, il n'a cependant pas songé à détruire celui-ci...

— Néanmoins, s'il allait se marier, je pense qu'il aurait fort bien pu détruire son testament, insista Phyllis.

— S'il l'a fait, alors, celui que vous tenez à la main est son dernier testament, remarqua Nica de son air le plus aimable. Que dit-il, Monsieur Galbraith? Pouvons-nous en connaître les contenus?

— Certainement, dit le solicitor en reprenant le document. Ce testament vous laisse, Keith Hudson, comme étant son seul neveu, toute sa propriété immobilière, mais stipule que ses biens personnels devront être divisés à parts égales entre tous ses parents alors vivants, et qu'il énumère par leurs noms. (Ici, Galbraith lut une liste

de dix personnes.) De ceux-ci, vous êtes aujourd'hui les quatre seuls survivants, continua-t-il. Si un ou plusieurs des dix héritiers venaient à mourir avant que le testament de Batchelor ne soit homologué, leurs parts devaient être divisées entre ceux figurant sur cette liste. Ses intérêts d'affaires sont traités séparément dans un codicille qui les lègue exclusivement à des amis d'affaires, des associés ou des employés des différentes firmes dont il est question. La famille n'a absolument rien à voir avec cette partie de sa fortune. Au moment où il a rédigé ce testament, Batchelor possédait pas mal de biens immeubles qui ont été vendus depuis. A cette époque, les revenus de ses biens immeubles étaient d'environ vingt mille livres par an... Et même, plus près de trente mille. Mais tout cela, c'est de l'histoire ancienne. Aujourd'hui...

Il toussota, l'air fort embarrassé.

— Oui, oui, dit Phyllis, dont le visage était d'une blancheur de cire et dont les regards étaient fixés sur Keith qui, lui, regardait l'avoué. Et aujourd'hui?

— Eh bien, Miss Bailey, selon ce testament, l'héritier de Broadbends n'a que sa part, comme les autres héritiers, des biens meubles.

— Que veut dire exactement biens meubles? demanda Phyllis.

— C'est la part de la fortune, distincte des biens immeubles, et, notamment, dans le cas présent, des intérêts d'affaires.

— De combien est cette fortune? demanda-t-elle, les yeux toujours fixés sur Keith qui se mordillait la lèvre supérieure.

— Je ne saurais le dire exactement. Il y a six semaines, Sir Henry a mentionné 80.000 livres sterling comme étant, au maximum, le montant total de sa fortune. Malheureusement, les actions du Río Tinto qu'il avait décidé de ne pas vendre, quel que fût le prix qu'on pût lui en offrir, n'ont pas monté depuis lors.

— Quatre-vingt mille livres. Cela représenterait vingt mille livres pour chacun de nous.

Les yeux pâles de Nica brillaient étrangement.

— Vous oubliez les droits de succession, lui rappela Galbraith. Et puis, votre parent a pu faire d'autres pertes d'argent depuis.

— Vingt mille livres, répéta Keith lentement. Il faut au moins cela pour entretenir Broadbends. Cela veut dire que si ce testament est validé, je devrai vendre Broadbends immédiatement, ainsi que le pavillon de chasse dans le Yorkshire. Sapristi! il me faudra aller vivre moi-même dans Vine Cottage! Ce sont là les trois seules propriétés que mon oncle possédait, à ma connaissance?

— Que disait le dernier testament? demanda Phyllis d'une voix sourde. Celui que vous avez rédigé, il y a cinq ans de cela?

— J'en ai un brouillon sur moi.

Galbraith tira quelques papiers d'une poche intérieure de son veston.

— Voyons. Tout d'abord Sir Henry déclare qu'étant sain d'esprit, il annule tous ses testaments antérieurs. Puis vient un legs de dix mille livres, libres de tout droit de succession, pour vous, Mrs. Stokes. Puis, quelques petites sommes destinées aux domestiques. Tout le reste de sa fortune personnelle, de ses biens meubles et immeubles, à part ses intérêts d'affaires dont la liste est soigneusement dressée, va à son neveu Keith Hudson qui est nommé exécuteur testamentaire.

— Dix mille livres est bien ce qu'il m'avait dit qu'il nous laisserait, à Noël et à moi, quand je suis venue ici, murmura Mrs. Stokes.

— Et tout le reste va à Keith. Mes félicitations, Keith et Phyllis, si vous trouvez ce testament postérieur, — à condition qu'il soit définitif...

Nica avait l'air sombre. Keith quitta brusquement la pièce et Phyllis le suivit. Galbraith fit à peine attention à eux, tout en remettant soigneusement le vieux testament et le brouillon dans une petite mallette qu'il tenait à la main. Il songeait au testament disparu, à la requête que lui avait adressée le chef constable, et aux paroles de Noël au sujet d'une autopsie. Le colonel Warren avait refusé d'en dire davantage, mais sa requête avait vivement inquiété Galbraith. La veille au soir, après que Noël l'eût mis au courant de la tragédie, Galbraith avait eu de son côté une conversation téléphonique avec Nuttall. Et, bien que le policier estimât qu'il se cachait, derrière la mort de Sir Henry, bien des choses qu'il était préférable de ne pas révéler par égard pour ses parents survivants, il avait alors été très catégorique en affirmant qu'il ne pouvait s'agir de crime. Or le chef constable craignait évidemment qu'il eût à faire état, au cours de l'enquête, de quelque déplorable secret. Galbraith en était vraiment peiné car il avait toujours tenu le mort en haute estime.

— Nous pourrions peut-être examiner les papiers qui se trouvent dans la bibliothèque, suggéra Noël en s'adressant à l'avoué.

Galbraith le suivit, le long d'un corridor qui menait à une porte que l'inspecteur Nuttall fermait précisément à clef, après avoir assujetti les fenêtres. Il tourna un visage très grave vers Noël.

— Il faudra attendre la fin de l'enquête, dit-il poliment.

Puis, rencontrant le regard de M. Galbraith, il lui adressa un clignement d'œil qui donnait à entendre qu'il désirait lui dire deux mots en particulier, et lui indiqua, d'un geste à peine perceptible, une petite pièce dont on se servait rarement. L'avoué s'excusa auprès de Noël et suivit l'inspecteur.

Phyllis sortit dans le jardin, et, après quelques instants, elle découvrit Lady Heneage en train de trier des oignons à fleurs. La jeune fille était d'une pâleur mortelle, mais, tout en mettant Eve au courant des révélations de M. Galbraith, elle tenait toujours la tête aussi haute.

— Voyons, le testament postérieur va sûrement être retrouvé, dit Eve pour la consoler.

— Je n'en sais rien. Je pense qu'il a pu le détruire.

— Le détruire? Eve parut intriguée. Sir Henry ne m'a pas fait l'impression d'être un homme qui change facilement d'avis.

— Il ne nous faisait pas non plus l'effet d'un homme qui était capable de se tuer, répliqua Phyllis. Cependant, si l'on croit, — comme je le crois, — l'histoire d'Alison Gaskell au sujet du prochain mariage de sa sœur, je ne puis concevoir qu'un homme ait agi comme il l'a fait, à moins d'avoir appris, au sujet de Mrs. Evans, certaines choses qui changeaient tous ses projets. Comme par exemple par une lettre? Eve dressa les oreilles. La lettre anonyme dont il a parlé à l'inspecteur Nuttall?

— Oui. Je crois que cette lettre devait contenir des preuves contre Mrs. Evans qu'il ne pouvait mettre en doute. Et, comme il était sur le point de nous parler de ses fiançailles, et d'envoyer l'annonce du

mariage aux journaux, ce dut être un choc affreux pour lui. Je crois qu'il a perdu la tête et qu'il a déchiré le testament ainsi que l'avis destiné aux journaux. Noël dit que lui et l'inspecteur ont trouvé un bout de papier qui pouvait fort bien être cela, sous un des pieds de la table, écrit très clairement et très lisiblement de la main de Sir Henry, alors que, en général, il avait une écriture épouvantable s'il ne s'appliquait pas. Tout cela me paraît indiquer que Sir Henry avait appris quelque chose qui l'avait bouleversé et complètement chaviré.

— Dans ce cas, pauvre Henry! dit Eve sérieusement. Mais je ne puis aller aussi loin que vous : Mrs. Evans m'a paru une femme extrêmement fière.

— Et puis après?

— Eh bien, à ma connaissance du moins, les gens fiers ne commettent généralement pas des actions viles, répondit Eve. J'ai trouvé qu'il y avait quelque chose d'infiniment triste dans les visages de ces deux femmes. D'amer, dans celui de la jeune fille, de contenu, dans celui de sa sœur aînée. Il m'a semblé qu'elles avaient l'air...

Elle hésita. Phyllis attendit, sans témoigner un grand intérêt.

— L'air d'avoir une véritable noblesse de caractère, termina Eve. Et c'est là une qualité qu'il est plus rare que vous ne le croiriez à votre âge, Phyll, de trouver de nos jours, soit chez un homme soit chez une femme.

Il y eut un silence, que Phyll rompit en disant avec angoisse :

— Si on ne retrouve pas le testament postérieur, Keith sera dans l'indigence.

Eve eut l'air horrifié.

— Du moins, selon ses idées, expliqua Phyll avec un de ses rires mutins. Mais pas selon les miennes. Moi, j'ai toujours été aussi pauvre qu'une souris d'église. Savez-vous que Keith parle déjà de vendre Broadbends?

Le visage d'Eve lui répondit éloquemment. Phyll vint s'agenouiller sur le sol à ses côtés.

— Il ne faut pas que nous permettions que les choses en arrivent là, Lady Heneage. A vous, je peux bien avouer combien j'aime cette demeure. D'autres pourraient s'imaginer que je tiens à Keith à cause de cela. Ah!... Savez-vous que je me suis jetée à sa tête, l'hiver dernier, à Bordighera? Si je l'ai fait, c'est parce que j'étais folle de lui. Mais, quand j'ai vu Broadbends pour la première fois, je l'ai aimé d'enthousiasme, comme j'ai aimé tout de suite Keith...

Eve glissa un bras autour des jeunes épaules minces et fermes. Mais elle ne dit rien. Une propriété comme Broadbends était un gouffre d'argent.

— Je suis sûre que l'autre testament, le plus récent, sera retrouvé, dit-elle.

— Je me le demande? répondit Phyllis. Mais, s'il ne l'est pas, je ne trouve pas que vingt mille livres qui vous tombent dans la main soient à dédaigner.

Eve ne dit rien. Elle éprouvait beaucoup de peine pour Phyllis et pour Keith, car ce serait une tâche bien ingrate que d'essayer de conserver Broadbends avec des moyens insuffisants. Mais le courage de Phyllis lui plaisait.

En regagnant la maison, Eve apprit que l'inspecteur Nuttal aidait

M. Galbraith dans ses recherches, tandis que Noël téléphonait en différents endroits pour savoir si on ne trouvait pas le testament de Sir Henry Batchelor. Il eut aussi peu de succès que Nuttal et Galbraith. Et aussi peu de succès que Phyll, partie à la recherche de Luck. Elle eut beau l'appeler à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, rien ne lui répondit. Il n'avait pas touché son déjeuner. Et Eve ne l'avait pas vu non plus.

— Il est évidemment retourné à son ancienne demeure, dit Nica, et Eve reconnut que c'était bien possible. Les chats détestent l'ambiance du malheur et le bouleversement de leurs habitudes; et la vie, à Broadbends, avait été fortement assombrie par la mort subite de son propriétaire.

VII

Mrs. Stokes trouva le hall où se tenait la Cour d'enquête fort encombré et elle remarqua qu'un grand nombre de policiers étaient présents. Mais elle se dit que c'était, sans doute, là une marque de respect pour son cousin défunt. Elle ne savait que par ouï-dire comment les Cours d'enquête fonctionnaient. Quant à Nica, assise dans l'ombre, ses yeux pâles paraissaient absolument phosphorescents. Eve était assise près d'Agnès qui avait M. Galbraith de l'autre côté. Phyll était placée entre Farrant et Keith, et Noël, qui arriva seul, se glissa sans bruit, un peu après que Mrs. Evans et Alison Gaskell eurent fait une entrée discrète.

Dès que l'interrogatoire commença, Eve oublia tout ce qui n'était pas les débats qu'elle se mit à suivre passionnément.

L'inspecteur de police dit comment il avait été appelé à Broadbends et comment il avait trouvé Sir Henry Batchelor mort sur le plancher de la bibliothèque, près de la cheminée, tenant une bouteille de poison si étroitement serrée dans une de ses mains que, sur le moment, il fut impossible de lui faire lâcher prise. Sur une table, non loin de ses pieds, un peu plus vers le centre de la pièce, il y avait un plateau sur lequel étaient placés une carafe de porto, un verre contenant encore un peu de porto et un petit plat en argent rempli d'amandes salées, ainsi qu'une assiette sur laquelle on avait relevé des traces d'amandes.

Le docteur qui avait pratiqué l'autopsie fut appelé ensuite. Il dit que, à son avis, la mort avait dû se produire une heure environ avant l'arrivée de la police, c'est-à-dire aux alentours de 21 heures, mais qu'il ne lui était possible de fixer l'heure qu'approximativement. La bouteille trouvée dans la main du mort était hexagonale et de couleur vert foncé. L'étiquette portait la mention « Poison » et, en dessous, les mots : « *Strychnine. Mort aux rats* », de l'écriture de Sir Henry, écriture que le médecin connaissait bien, car il soignait la victime depuis des années.

Eve sentit qu'Agnès était rigide à ses côtés. Phyllis, assise derrière elles, se penchait en avant, les bras croisés appuyés sur le dossier de la chaise de Lady Heneage. Mrs. Evans, qui portait une légère écharpe autour du cou, la remonta brusquement comme si elle avait froid. Elle était assise, les yeux fermés, appuyée contre sa jeune sœur qui, très droite, la tête bien levée, fixait le mur.

Puis Eve entendit le docteur dire quelque chose qui soudain balaya toute autre pensée de son esprit. La bouteille que tenait le mort contenait de la strychnine. Or, Sir Henry n'était pas mort d'un empoisonnement par la strychnine, mais d'un empoisonnement par le cyanure de potassium, communément appelé acide prussique. Il avait avalé ce dernier poison dans une amande salée qui avait été fendue et vidée pour contenir la poudre mortelle, et dont les deux moitiés avaient été ensuite soigneusement recollées ensemble par de la seccotine. Sir Henry avait mordu l'amande, mais ne l'avait pas avalée. La mort avait été instantanée; il avait eu, peut-être, deux secondes d'une angoisse effroyable mais silencieuse.

Un bourdonnement pareil à celui produit par un essaim d'abeilles s'éleva dans la salle bondée, s'enfla, puis s'éteignit. M. Galbraith avait été prévenu par l'inspecteur Nuttall d'avoir à s'attendre à un coup de théâtre, mais il ne put s'empêcher de se lever à demi pour mieux voir le chef constable qui lui fit un signe de tête affirmatif comme pour lui confirmer ce qu'on venait d'entendre. Le médecin dit, ensuite, que si un docteur avait vu le corps aussitôt après la mort, il aurait compris immédiatement, par suite de l'absence de convulsions, que le contenu de la bouteille n'avait rien à voir avec la mort de Sir Henry.

Nuttall fut rappelé à la barre. Il refit la description de la pièce où Sir Henry avait été découvert, du plat d'amandes salées, de la position du cadavre, et de la bouteille de strychnine dont le bouchon de verre n'avait pas été brisé par la chute. Il n'y avait donc pas de doute qu'il la tenait quand il s'écroula, mourant, comme on le savait maintenant, des effets d'un autre poison dont il n'y avait aucune trace dans la pièce.

Le jardinier-chef de Broadbends, M. Burns, fut appelé ensuite. Il donna son témoignage clairement et brièvement. Autrefois l'acide prussique en poudre avait bien été employé, mêlé à de l'acide sulfurique dilué, pour débarrasser les serres des mouches blanches, mais, depuis déjà quelque temps, on l'avait remplacé par une spécialité. Cependant, un flacon de la poudre fatale, correctement étiqueté, se trouvait dans l'armoire aux poisons, fermée à clef dans la resserre particulière de M. Burns. Elle s'y trouvait encore le matin même, comme il l'avait du reste fait remarquer à l'inspecteur Nuttall. Non, il ne pouvait pas jurer que le flacon n'avait pas été emporté pour un court laps de temps car il n'avait pas rouvert l'armoire depuis qu'il avait remis à Sir Henry, deux jours auparavant, et sur la demande expresse de ce dernier, la bouteille verte hexagonale de strychnine qu'il avait reconnue comme étant celle trouvée dans la main du mort, et qui était maintenant produite devant la Cour.

Cette nouvelle produisit une vive sensation dans la Cour. Burns avait été seul avec Sir Henry quand ce dernier avait demandé la strychnine et avait emporté avec lui la bouteille verte trouvée dans sa main. Non, Sir Henry n'avait pas dit à quel usage il la destinait. Oui, sa resserre était, en fait, un bureau extérieur, muni d'un téléphone et d'une table à écrire.

La police assura ensuite que l'examen le plus minutieux de la bibliothèque n'avait, jusqu'ici, révélé aucune trace d'acide prussique. Nuttall expliqua que la bibliothèque comprenait en fait trois pièces : une pièce centrale longue et étroite, avec une porte donnant sur le

couloir conduisant au hall, et des portes-fenêtres ouvrant sur le jardin qui, en cette saison, demeuraient généralement ouvertes du matin au soir. A chaque extrémité de cette longue pièce, il y avait une petite chambre circulaire contenant des livres, mais sans aucune porte. Nuttall dit que la bibliothèque avait, en somme, la forme d'une haltère, dont la longue pièce formait la tige centrale, tandis que les deux petites chambres en constituaient les extrémités. Ces pièces n'étaient guère faciles à fouiller, à cause de leur étendue et de leur forme, mais il croyait pouvoir affirmer qu'elles ne contenaient aucune bouteille autre que celle tenue par Sir Henry.

Noël fut ensuite appelé, en tant que secrétaire particulier du mort. Il dit qu'il avait l'impression d'avoir vu la bouteille qui avait été trouvée la veille serrée dans la main de Sir Henry, placée au fond du deuxième compartiment du coffre-fort quand, un de ces derniers jours, Sir Henry l'avait ouvert pour un instant. Mais il ne pouvait en être sûr. Ce n'était qu'une impression. Il n'avait jamais entendu Sir Henry dire qu'il y avait des rats dans la bibliothèque, mais les domestiques affirmaient en avoir vu quelques-uns au rez-de-chaussée, surtout depuis qu'on avait cimenté l'étang du jardin.

Le maître d'hôtel fut rappelé et, bien qu'il bredouillât encore sous l'effet du choc qu'il avait subi, il déclara être absolument certain qu'il ne se trouvait aucune bouteille de cette espèce dans la pièce centrale de la bibliothèque quand George, le valet de pied, avait apporté le porto et les amandes salées. Ce dernier fut ensuite interrogé et se montra également catégorique; il affirma qu'aucune des amandes n'avait été fendue quand il avait apporté le plateau. Les experts chargés d'analyser les amandes avaient affirmé à la police qu'aucune de celles qui restaient dans le plat n'avait été touchée. Quant à la seccotine, la police avait appris qu'un tube presque intact était placé dans un pot de cuivre sur la table à écrire. On ne l'y avait pas retrouvé, mais un tube à peu près identique avait été ramassé presque vide dans une des petites pièces circulaires et, comme personne ne pouvait dire avec certitude quand le tube placé sur le bureau avait été employé pour la dernière fois, il était très possible qu'il n'y eût eu qu'un seul tube. Le tube retrouvé ne portait que les empreintes de Sir Henry, et, aucune empreinte n'avait pu être relevée sur la surface très travaillée du plat d'argent.

Ceci termina les questions relatives à la bibliothèque et au plat d'amandes salées.

Keith fut entendu ensuite et fut soumis à un examen très serré lorsqu'il déclara n'être pas allé au bureau à l'heure fixée par son oncle. Il soutint avoir été occupé à écrire des lettres jusqu'à dix heures, quand il entendit les voix des visiteuses qui montaient les marches du porche. Il avait, alors, sonné pour demander du papier buvard, s'était informé de l'heure, car sa montre n'était pas très exacte, et il avait bien l'intention de rejoindre son oncle à neuf heures et quart. Le domestique lui avait répondu qu'il était exactement dix heures moins cinq. Keith paraissait très sûr de ce qu'il avançait, et le domestique vint par la suite confirmer ses dires.

Tous les autres habitants de la maison furent interrogés sur ce que chacun d'eux avait fait depuis le moment où Sir Henry les avait quittés dans le hall jusqu'à l'heure où sa mort fut découverte.

Mrs. Stokes dit qu'elle avait été occupée, dans son salon particulier, à écrire à une amie en Nouvelle-Zélande, une lettre qui fut mise à la poste le soir même. Phyllis avait été absorbée, comme cela lui arrivait souvent, par un problème de mots croisés. Nica affirma qu'elle avait travaillé à terminer un des chapitres de son prochain roman. Noël avoua qu'il était allé faire un tour et Farrant reconnut s'être longuement promené dans les jardins de Broadbends. Eve fit la même réponse.

On leur demanda ensuite s'ils avaient constaté, dernièrement, un changement quelconque dans la manière d'être de Sir Henry, et ils furent tous unanimes à répondre que non.

Mrs. Evans et Miss Gaskell furent ensuite appelées à la barre. Les deux sœurs répondirent avec calme. Ni l'une ni l'autre ne fit la moindre allusion à ce qu'Alison avait dit la veille. Mrs. Stokes avait eu, en effet, le soin de leur téléphoner, dans la matinée, que, seul, l'ancien testament avait été retrouvé jusqu'ici, mais que le testament le plus récent de Sir Henry, qui avait été fait cinq ans plus tôt, avait disparu, et qu'il n'y en avait pas d'autre. Elle avait entendu Alison respirer fortement au bout du fil, mais, après une courte pause, Miss Gaskell avait dit très posément qu'elle était fort surprise, mais qu'elle espérait que tout ce qu'elle avait pu dire, la veille au soir, sous le coup d'une grande émotion, serait considéré comme strictement confidentiel. Mrs. Stokes l'avait assurée, avec raideur, qu'elle n'avait pas de craintes à avoir à ce sujet. Donc, à la barre des témoins, les deux sœurs firent simplement allusion à l'invitation que Sir Henry leur avait faite de passer un moment à Broadbends dans la soirée, puisqu'elles ne pouvaient venir y dîner, car il pensait qu'elles auraient plaisir à rencontrer Lady Heneage. Elles racontèrent, ensuite, comment elles étaient parties à la recherche de leur hôte, quelques minutes après dix heures, et comment elles avaient été les premières à l'apercevoir étendu à terre.

Ni l'une ni l'autre ne fut interrogée très longuement. Lorsqu'on lui demanda depuis combien de temps elles avaient fait la connaissance du mort, Mrs. Evans dit qu'elle l'avait rencontré, pour la première fois, sept ans plus tôt; mais ce fait ne fut souligné ni par le coroner, ni par Mrs. Evans, ni par sa sœur, qui n'occupèrent chacune le banc des témoins que pendant quelques instants.

Un agent vint glisser un bout de papier dans la main de Galbraith et en remit un autre à Keith. Le colonel Warren priait l'avoué de l'attendre après l'enquête; il désirait avoir quelques instants d'entretien avec lui. D'autre part, l'inspecteur Nuttall priait Keith de regagner Broadbends sans délai et de demander à tous ses hôtes de faire de même.

L'enquête fut ensuite ajournée pour permettre à la police d'essayer de retrouver le poison qui avait causé la mort de Sir Henry.

— Eh bien, Galbraith, dit le colonel Warren lorsque l'avoué fut introduit dans une petite pièce attenant à la grande salle où la Cour avait siégé, en voilà un joli imbroglio!

Galbraith était son aîné et il respectait hautement son opinion.

— Ne vous avais-je pas dit, Monsieur, en entrant, que nous allions vous étonner? demanda Nuttall à son tour.

— Un homme est découvert tué par un certain poison tout en

tenant à la main une fiole d'un tout autre poison, continua Warren comme se parlant à lui-même.

— Cependant, Monsieur, il se peut que nous soyons sur la mauvaise piste, dit Nuttall en se tournant, inquiet, vers le colonel. Peut-être sommes-nous en présence d'un suicide bien voulu? Sir Henry a fort bien pu préparer lui-même l'amande empoisonnée à l'acide prussique et s'être procuré la strychnine pour le cas où l'autre poison n'aurait pas les effets voulus.

— Mais, dans ce cas, où a-t-il mis le reste du cyanure?

Le ton du colonel était incrédule.

— Il a pu s'en débarrasser dès qu'il a préparé l'amande.

— Voilà une théorie qui me paraît bien tirée par les cheveux, dit Warren, surtout si l'on tient compte du testament manquant.

— Mais pas tellement si on se rappelle qu'il nous a téléphoné à la gare de Norwich au sujet de cette lettre anonyme qu'il venait de recevoir, insista Nuttall obstinément.

Il y eut une pause.

— Il est possible, bien entendu, reconnut le chef constable, que nous nous trouvions en présence d'un suicide conçu et exécuté de façon à ressembler à un meurtre. Mais une macabre plaisanterie de ce genre n'a pas de raison d'être à moins qu'un effort ne soit fait pour diriger les soupçons sur une personne particulière. Et, dans ce cas, on ne relève rien de pareil.

— Cela serait absolument contraire au caractère de Batchelor, intervint Galbraith. Il serait moins difficile de croire à un assassinat prémédité de sa part, qu'à une machination aussi diabolique.

— Vous ne croyez pas qu'il pouvait nourrir un ressentiment quelconque? demanda le colonel. Moi, si.

— Oh! peut-être. Il appréciait trop bien toutes les attentions qu'on pouvait avoir à son égard pour ne pas ressentir les injures. Mais, de là à prendre délibérément des dispositions pour que son suicide tende à incriminer une tierce personne d'un meurtre!...

Galbraith parlait avec une chaleur peu habituelle.

— En tous cas, Monsieur, il n'a pas laissé de piste particulière désignant une personne particulière, dit Nuttall, de sorte que le Yard pourrait fort bien alléguer qu'il s'agit d'un meurtre.

— Le Yard? Scotland Yard? interrogea Galbraith.

Le colonel hocha la tête.

— Nuttall partage mon avis là-dessus, hein, Nuttall?

— Un homme ne peut pas être dans deux endroits à la fois, remarqua Nuttall en s'adressant à l'avoué. Nous sommes déjà débordés par cet accident de chemin de fer, car ça a tout l'air que quelque gredin a posé une traverse sur la voie. Quant à cette histoire de Broadbends, eh bien! il ne s'agit là, pour tout dire, que d'une seule vie, tandis que le type qui a posé la traverse sachant que l'express de Londres était attendu, reste un danger permanent pour la société, si on ne réussit pas à le prendre.

— Oui, j'ai remis l'affaire de Broadbends entre les mains de Scotland Yard, expliqua le colonel Warren, dès que nous avons connu le résultat de l'autopsie, ou plutôt, Galbraith, entre nous, dès que le docteur Morley eût jeté un coup d'œil sur le cadavre. Car il ne lui a pas fallu cinq minutes pour nous téléphoner que, quoi qu'il pût tenir à la main, Batchelor avait succombé à un empoisonnement

par l'acide prussique. Il m'a dit qu'il était prêt à parier sa réputation là-dessus.

— Bien entendu, en y réfléchissant, interrompit Nuttall comme pour s'excuser, j'aurais dû savoir que la strychnine vous rend rigide, les dents serrées, les lèvres retroussées. J'avoue que j'ai été désorienté par cette bouteille qu'il tenait à la main.

— L'inspecteur-chef Pointer a promis de venir d'ici un instant... C'est lui qui a été envoyé par le Yard, expliqua Warren à Galbraith. Il était assis derrière la Cour; vous avez dû le remarquer.

A ce moment précis, on frappa à la porte, et, en réponse au « Entrez! » sonore du colonel, un grand homme mince et souple, aux larges épaules, pénétra dans la pièce. Il se dégageait, de toute sa personne, un air d'autorité tranquille qui impressionna très favorablement l'avoué. L'inspecteur-chef Pointer avait un visage grave et réfléchi, éclairé par de très beaux yeux gris. Pour le reste, l'inspecteur-chef portait sa taille si modestement qu'il ne paraissait pas aussi grand qu'il l'était vraiment, et Galbraith constata qu'il avait un sourire très rare mais très agréable.

Comme Nuttall devait attendre que quelques photographies fussent tirées, ils demeurèrent tous quatre à bavarder. Galbraith remarqua, avec un vif intérêt, la rapidité avec laquelle l'homme du Yard réussit à faire dire à chacun d'eux tout ce qu'ils savaient au sujet de Batchelor.

— Dites-moi, — officieusement — que pensez-vous, à première vue, de l'affaire, M. Pointer? demanda enfin le colonel.

Mais Pointer refusa de se laisser sonder.

— Personnellement, dit Nuttall, il me semble que tout paraît indiquer que Sir Henry avait peut-être l'intention de se servir de la strychnine pour se débarrasser de quelqu'un qui, cependant, a réussi à le devancer en le tuant avec de l'acide prussique.

Galbraith eut peine à réprimer une expression d'incrédulité. Il avait vécu cette sorte de vie ouatée où pareille hypothèse paraissait trop fantastique pour être sérieusement envisagée. Mais Warren eut un signe de tête d'assentiment. Il avait déjà discuté cette possibilité avec Nuttall avant l'enquête.

— Et ce dut être une course de justesse. Evidemment, Batchelor se trouvait seul dans la pièce...

— Pourquoi évidemment? demanda Galbraith qui, bien qu'étant en général très vif d'esprit, perdait pied dans cette affaire ténébreuse.

— Parce qu'il tenait la bouteille de strychnine à la main, expliqua Warren.

Le colonel Warren avait fait la guerre et il avait vu bien des choses étranges et terribles. Il était prêt à écouter toute suggestion tant qu'elle n'était pas contredite par les faits.

— Vous comprenez, ajouta-t-il à l'intention de Galbraith, en supposant, comme nous le faisons, que Batchelor était sur le point de se débarrasser de quelqu'un, au moyen de la strychnine, cela signifierait qu'il s'était d'abord versé un verre pour lui-même, ou qu'il avait l'intention de demander à son visiteur de se servir. Mais l'autre s'était déjà emparé des amandes, de sorte que la strychnine ne fut jamais employée. Batchelor n'a même pas eu le temps de

déposer la bouteille avant de mourir. Tout cela indique clairement qu'il s'agit de quelqu'un demeurant dans la maison.

— A moins que ce ne soit un des domestiques, dit Galbraith.

— Il ou elle n'aurait pas été invité à boire avec Sir Henry, objecta Nuttall.

— C'est juste!

Galbraith retomba dans le silence et jeta un regard interrogateur vers l'inspecteur-chef Pointer, qui semblait considérer fixement le bout de ses souliers.

— Jusqu'ici, tout paraît indiquer qu'il s'agit de quelqu'un vivant à Broadbends, puisqu'il savait où se trouvaient les amandes, répondit Pointer. Celles-ci étaient, paraît-il, tenues dans un bocal en verre placé dans le buffet de la salle à manger. Le premier valet de chambre m'a dit qu'il avait l'habitude de rassembler sur un des quatre plats d'argent qu'il enlevait de la table, après dîner, toutes les amandes salées qui restaient et de porter le tout dans la bibliothèque dès que les dames étaient sorties de table. Or même si Sir Henry eût destiné la strychnine à un visiteur quelconque, venu de l'extérieur, et dont il attendait la visite, les amandes empoisonnées prouvent que la personne qui le traquait dans la maison même savait où se trouvait le bocal d'amandes, et probablement la bouteille d'acide prussique du jardinier.

— Elle savait où toutes deux étaient rangées et connaissait l'habitude de Sir Henry de se faire servir des amandes avec le porto dans la bibliothèque, après dîner, ajouta Nuttall.

— Pourtant cette personne ne pouvait être sûre qu'une amande en particulier serait mangée par Batchelor, à moins qu'elle ne prît la précaution d'empoisonner celle qui se trouvait sur l'assiette de Batchelor, dans la bibliothèque, dit Galbraith recouvrant tout à coup ses esprits.

— Précisément, Monsieur, dit Nuttall. L'amande empoisonnée a dû être préparée dans la bibliothèque même.

— Pourtant, si Sir Henry avait surpris la personne au travail? demanda le colonel Warren vivement.

— Georges, le valet de pied, dit que Sir Henry est entré dans la pièce seul au moment où il déposait le plat d'amandes à sa place habituelle. Peut-être Sir Henry fut-il attiré hors de la pièce sous un prétexte quelconque, ou la quitta-t-il de son plein gré, et l'inconnu, étant à l'affût, saisit aussitôt l'occasion qui se présentait pour empoisonner l'amande.

Nuttall semblait avoir complètement oublié l'accident de chemin de fer.

— Sapristi! s'écria Warren. Batchelor a pu quitter la pièce pour aller chercher cette bouteille de strychnine dans le coffre-fort de son bureau, puis, la rapportant avec lui dans l'intention de s'en servir, il a pu prendre une amande salée et boire un verre de porto pour se donner du courage. Vous vous rappelez qu'il restait un peu de porto dans un verre? Puis ce fut la fin. Alors le visiteur attendu, à qui la bouteille de strychnine était destinée, entre à son tour, enlève les amandes qu'il avait empoisonnées, les remplace par d'autres intactes qu'il avait dans sa poche et ressort sans être vu.

— D'après la situation de la bibliothèque, dit Pointer sans relever la tête, Sir Henry a très bien pu ne pas voir la table sur laquelle le

plateau était placé, s'il se trouvait dans l'une ou l'autre des petites pièces circulaires de l'haltère, comme vous l'avez très justement dénommée, Nuttall. Si, par exemple, il avait été occupé à écrire à son bureau, il n'aurait rien pu voir de ce qui se passait dans la pièce du milieu, à moins que cela ne se soit passé tout près d'un des murs latéraux. Les amandes auraient donc pu être empoisonnées au moment même. A propos, Monsieur, quelle différence le testament disparu apporterait-il, s'il était retrouvé, aux différents membres de la famille de Sir Henry? demanda Pointer en sortant son stylo et en se tournant vers l'avoué.

Galbraith croisa les mains devant lui comme s'il priait, tout en expliquant le contenu du testament. Lorsqu'il eut terminé, Pointer remit son carnet dans sa poche.

— Cependant, pour en revenir à notre conversation, dit Warren, la théorie d'un meurtre précédant l'autre devrait aider à résoudre l'énigme en éliminant certains membres de la famille non suspects. Le sentiment que Batchelor éprouvait à l'égard de son meurtrier devait être le même que celui que ce dernier entretenait envers lui. Il nous faut donc trouver une personne qu'il haïssait, ou qui le haïssait. Or Batchelor m'a dit lui-même avoir une amitié véritable pour Mrs. Stokes, Miss Bailey et pour son neveu Keith Hudson. Reste Miss Batchelor, Farrant et Lady Heneage envers lesquels nous ignorons les sentiments de Batchelor. J'excepte Noël Stokes, car, puisque Batchelor l'avait choisi pour être son secrétaire particulier, il est clair qu'il ne lui déplaisait pas.

— Cela ne serait-il pas également vrai de toute personne qu'il invitait à Broadbends? demanda l'avoué prudemment.

— Mon cher Galbraith, la strychnine était bien destinée à quelqu'un se trouvant à Broadbends, quelqu'un qui s'est servi de l'acide prussique. Il nous faut absolument nous raccrocher à ce fil pour nous guider, sans quoi nous allons nous égarer. Car je ne crois pas du tout à un suicide.

Ces paroles réduisirent Galbraith au silence, paroles sinistres en vérité, évoquant une scène plus sinistre encore.

— Je placerai les deux femmes en dernier sur la liste des suspects, dit Warren, bien que je puisse me tromper. Mais ce Farrant, dont je vous ai parlé, M. Pointer, est un personnage bien mystérieux, car pour quelles raisons Batchelor l'aurait-il toléré aussi longtemps chez lui? C'est un arriviste. Or, chaque fois que je l'ai vu en compagnie de Batchelor, on aurait dit qu'il était le coq du village. Il m'est arrivé, une fois, de jouer au bridge avec eux. Ils étaient tous deux bons joueurs, mais Farrant jouait, sans conteste, mieux que Batchelor et il le lui fit comprendre. En revanche, au golf, Batchelor aurait facilement pu battre l'autre; eh bien! croyez-moi ou non, Galbraith, Batchelor s'est excusé devant moi d'avoir joué mieux que Farrant, qui s'est mis à bouder comme l'ours qu'il est! Or Henry Batchelor ne me paraissait pas homme à avaler des couleuvres par goût, hein?

Galbraith se contenta de secouer la tête.

— Donc, je suggère qu'il y était contraint par nécessité, termina le colonel d'une voix significative.

— En fait, il s'agirait de chantage? Nuttall hocha la tête. Cette lettre anonyme... Bien entendu, si nous avions su tout de suite ce que nous savons maintenant, c'est-à-dire que Sir Henry n'a pas été

tué par le contenu de la bouteille qu'il tenait à la main, l'affaire aurait été menée très différemment dès le début. Avez-vous par hasard remarqué l'attitude de Miss Gaskell à l'enquête, Monsieur? ajouta-t-il en s'adressant au colonel Warren.

Le chef constable inclina la tête.

— Oui. Pourquoi?

— Je l'ai entendu dire à Mrs. Evans, comme elle l'aidait à monter dans sa petite auto, après l'enquête : « Mon Dieu, Béatrice, vous avez l'air vraiment désolée. Mais c'est vrai, vous vous trouviez là, hier soir, quand il est mort, *ou, devrais-je dire, quand il a été tué?* » Pour ma part, je n'ai pas trouvé que Mrs. Evans paraissait autrement qu'à son habitude. Et vous, Monsieur? Mais il est exact qu'elle et sa sœur se trouvaient toutes deux à Broadbends, hier soir. Cela, nous le savons.

— Je n'ai pas remarqué Mrs. Evans, mais j'ai trouvé que Miss Gaskell paraissait très pâle, dit Warren.

— Elles auraient, peut-être, pu se procurer des amandes et cette bouteille d'acide prussique en poudre... Eh bien! bonne chance, M. Pointer. Prévenez-moi si moi, ou mes hommes, pouvons vous être d'une aide quelconque.

Et ce disant, Nuttall les salua et quitta rapidement la pièce.

— Vous remarquerez, dit le colonel Warren, en se tournant vers le détective de Scotland Yard avec un sourire, qu'il n'est pas fait mention dans le procès-verbal qu'on ait entendu aucun membre de sa famille se disputer avec lui, tard hier soir, ni même le menacer, à ce que nous sachions.

— En fait, l'affaire ne se conforme pas au début classique des romans policiers, remarqua Galbraith.

— Le surintendant Nuttall croit que Batchelor était difficile à effrayer. Partagez-vous tous deux cette opinion? demanda Pointer.

— Mais oui, tout à fait, dit Galbraith.

Mais le colonel temporisa.

— D'après son aspect, on aurait dit que rien ne pourrait effrayer Batchelor. Pourtant je l'ai aperçu un jour où son auto dérapa et faillit se renverser dans un fossé très profond. C'eût été une bien vilaine chute, à vrai dire, et qui eût sans doute entraîné l'incendie de la voiture. Eh bien! lorsque le chauffeur réussit à redresser la voiture à temps, le visage de Sir Henry était vert, positivement et absolument vert.

Pointer écoutait attentivement. Car, dès qu'il y avait une possibilité de chantage, le caractère du mort prenait encore plus d'importance que dans d'autres circonstances. Puis, il se leva et Galbraith l'imita.

— Je vais monter jusqu'à Broadbends maintenant, pour y poser une nouvelle série de questions d'un genre tout différent. Je vous serais très obligé, M. Galbraith, si vous pouviez prendre le temps d'examiner tous les papiers avec Noël Stokes et un de mes hommes?

— Certainement.

— Mais, tout d'abord, attaquez-vous un peu à Farrant, inspecteur, insista Warren, et voyez de quoi il retourne.

Et ces paroles firent frissonner le suave M. Galbraith!

VIII

Après l'enquête, la grande Daimler ramena à Broadbends six personnes absolument silencieuses. Eve regretta de ne pas avoir obéi au sentiment de panique qu'elle avait ressenti la veille. Etre mêlée à une enquête au sujet d'un assassinat, devoir peut-être prolonger son séjour en Angleterre après l'expiration de son billet de retour pour l'Argentine... Oh! bien entendu, si Agnès n'avait pas eu son fils auprès d'elle... Eve avait vraiment de la peine pour Agnès, car le témoignage du médecin à l'enquête lui avait évidemment porté un grand coup. Eve se disait que, pour une fois, Agnès ne savait quelle attitude prendre, ce qui signifiait que, jusqu'à ce qu'elle eût pris une décision, elle ne saurait que dire ni que faire.

Ce fut Nica Batchelor qui prit les choses en main dès qu'ils eurent franchi la porte d'entrée de Broadbends.

— Entrons ici, dit-elle, en les menant dans la petite salle où Agnès avait l'habitude de faire sa correspondance. Il faut décider quel système nous allons adopter. Ne partez pas, Lady Heneage. Vous êtes dans le même bateau que nous. Dieu soit loué! Farrant revient à pied. Nous n'avons que faire de lui pour le moment. Voici du papier. Si nous nous asseyions? Voyons : qui connaissait l'existence de la bouteille de cyanure du jardinier? Parlez la première, Agnès.

— Je ne m'approche jamais des resserres des jardiniers. Je n'avais pas l'idée qu'il employait un produit aussi dangereux. Je...

Nica leva une main autoritaire, tel un agent réglementant la circulation.

— Non, écrivit-elle de sa grande écriture désordonnée. A vous, Noël.

— Je n'en ai jamais entendu parler, répondit Noël brièvement.

— Phyllis?

— Je n'en avais pas la moindre idée.

— Keith?

— Je savais que les jardiniers l'employaient pour débarrasser les serres de certains insectes nuisibles. On l'emploie aussi à Ceylan pour...

Nica l'arrêta d'un geste.

— Oui, écrivit-elle. Est-ce que Burns vous l'a montrée?

— Certainement pas.

— Vous a-t-il dit où il gardait la bouteille de cyanure?

— Mais non, naturellement. Pourquoi l'aurait-il fait?

— Vous n'aviez aucune idée où on la gardait?

— Dites donc! s'écria Keith furieux.

Mais Phyllis se pencha et lui posa une main sur les genoux.

— Ne faites pas attention à elle, murmura-t-elle de manière à être entendue. C'est une bonne préparation en vue des questions que la police va nous poser.

— Vous n'aviez donc aucune idée de l'endroit où on la gardait? insista Nica.

— Non, gronda Keith.

— Et vous, Lady Heneage?

****

Eve répondit qu'elle pensait qu'il devait y en avoir. Mais qu'elle n'avait jamais entendu parler de poison.

— Et vous-même? demanda alors Phyllis vivement.

Nica alluma une cigarette.

— Vous serez tous intéressés d'apprendre, — et Phyllis en sera ravie, — que, non seulement je connaissais l'existence du cyanure, mais que Burns m'avait montré la bouteille même. Dans le roman que j'écris en ce moment, le criminel aime le jardinage. Il enterre toujours ses victimes sous le fond cimenté de son petit lac artificiel. Et j'ai interrogé M. Burns sur les différents poisons qu'un jardinier aurait à portée de la main. Et puis, comme je voulais être tout à fait sûre de l'aspect du cyanure, je suis allée un jour, — c'était mercredi dernier, je crois, — jusqu'à la resserre de Burns et, n'y trouvant personne, j'ai ouvert le placard, ai regardé le cyanure, en penchant la bouteille à droite et à gauche, dans la lumière, et puis, l'ayant remise dans le placard, j'ai refermé celui-ci à clef et ai remis la clef dans le tiroir. Comme j'ai été vue peut-être par un aide-jardinier, il me faudra être très franche avec la police. Mais, pour en revenir à la petite Gaskell et à ce qu'elle a pris, je suppose que nous sommes tous d'accord qu'il est inutile d'en parler.

— Elle n'a pas pu empoisonner Sir Henry, dit Phyllis, même si elle avait voulu le faire. Pour commencer, elle ignore où l'on tient les amandes salées. Et d'une. Donc, je ne vois pas pourquoi nous la mêlerions à l'affaire.

— Entendu! dit Keith chaleureusement.

Noël fit un signe de tête d'assentiment.

— Je ne vois pas ce qu'elle et sa sœur avaient à gagner à la mort de Henry, dit Nica. Et je suis toujours d'avis que moins on dit à la police, mieux cela vaut. Mais, d'autre part, il est préférable de lui donner un os à ronger. Et, bien entendu, avec la disparition de ce testament, nous sommes tous suspects, sauf vous deux, Keith et Phyllis. D'autre part, si le testament est retrouvé, vous devenez tous deux les premiers favoris. Car, dans ce cas, vous auriez, tous deux, beaucoup gagné à la mort de Henry. Et vous, Keith, vous vous êtes mis dans une situation bien embarrassante en insistant sur ce que vous n'êtes pas allé à la bibliothèque à neuf heures et quart.

— Mais je n'y suis pas allé! cria Keith d'une voix perçante.

— Alors, c'est très bête de votre part de ne pas l'avoir fait! fut tout ce que Nica répondit d'un ton désagréable.

— Mais comme le testament manque... souligna Agnès.

— Précisément. Tant qu'il manque, c'est vous, Agnès, Noël et moi qui sommes les principaux suspects.

— Nica, veuillez avoir l'obligeance de garder pareilles pensées pour vous-même, commença Agnès avec un reflet de son ancienne autorité.

Mais Nica Batchelor avait la situation en main, et son regard suffit à faire taire Agnès au beau milieu de sa phrase.

— Il nous reste très peu de temps pour décider ce que nous allons dire à la police. Pour ce qui est de la jeune Gaskell, nous sommes tous d'avis que le fait de la compromettre avec l'histoire du papier volé, n'aurait pour résultat que de provoquer ses déclarations au sujet du mariage projeté, ce qui, à son tour, confirmerait le soupçon que l'assassin doit être l'un de nous, qui avions tout

à perdre au mariage de Henry. Cela signifie que nous sommes tous d'avis qu'en faisant part à la police de cet incident, nous ne ferions qu'ajouter aux soupçons portés contre la famille sans aucune compensation. Nous sommes donc bien d'accord que « l'os » à jeter aux policiers ne doit pas être les Gaskell?

— Je crois que leur père aurait pu commettre le crime pour ennuyer sa fille, s'il avait appris qu'elle allait épouser Sir Henry, dit Keith tout à coup.

La plume de Nica s'immobilisa en l'air. Puis elle secoua la tête.

— C'est une excellente idée pour une fausse piste, mais trop sensationnelle pour que la police l'accepte, dit-elle. Mieux vaut ne pas en parler. D'ailleurs, comment aurait-il pu se procurer le cyanure et les amandes? Non. Je crois que Farrant est le criminel le plus probable.

— Farrant! s'écrièrent les deux jeunes gens ensemble, avec un soupir de soulagement.

Nica reprit :

— En considérant l'affaire en toute objectivité, comme le fait, ou du moins, comme devrait le faire un esprit raisonnable et pondéré, Farrant paraît le criminel tout désigné. Si je mettais cette affaire en roman, ce que je ferai certainement un de ces jours, je le prendrais comme auteur du crime. Il a toutes les qualités requises : ruse et cruauté. Quant aux circonstances, il a reconnu lui-même avoir été dans le jardin au moment du crime.

— Il ne s'agit que de ses propres dires...

— Mais le fait est qu'il reconnaît avoir été dans le parc. C'est terriblement dangereux pour lui de s'être trouvé là, si l'on tient compte des fenêtres ouvertes de la bibliothèque, et je suis sûre qu'il craint que quelqu'un ne l'y ait vu; c'est pourquoi il a cru préférable de prendre les devants. La resserre du jardinier se trouve aussi dans le parc. Ne l'oublions pas. Sans doute Farrant est-il un maître-chanteur, continua Nica. J'en ai été convaincue dès le premier repas que j'ai pris avec Henry et lui. Et c'est grâce à lui, et non à la faillite des Assurances Espagnoles, qu'il ne reste à Henry qu'une parcelle de son ancienne fortune.

— Le chantage expliquerait tout, en effet, murmura Keith. Cela expliquerait pourquoi mon oncle n'a pas essayé de briser Farrant. Ce qui m'a paru très surprenant, car il n'acceptait jamais d'observations de qui que ce soit.

— Cela expliquerait tout logiquement.

Nica parlait comme si elle avait éprouvé tous les chaînons d'une chaîne et avait constaté leur solidité.

— Il est clair que Henry avait l'intention de se débarrasser de Farrant pendant que la maison était pleine d'invités. Agnès, veuillez, je vous prie, me laisser dire *un* mot de temps en temps!

La bouche entr'ouverte de Mrs. Stokes se referma aussitôt.

— Je crois que Farrant a vu, — ou entendu, — Henry demander à Burns de lui donner cette bouteille de strychnine, et qu'il a deviné ce qui se tramait. Il s'est donc arrangé pour y parer en jetant, à son tour, un regard dans la même armoire aux poisons. Il y vit l'acide prussique et s'en servit. Sans doute, en prit-il un peu sur le bout d'un canif qu'il glissa dans une enveloppe qu'il mit ensuite dans sa poche. J'imagine que Henry devait, sans doute, lui faire un nouveau

versement après dîner, dans la bibliothèque. Or, il se trouve, tout près des fenêtres de la bibliothèque, un bouquet d'arbustes derrière lesquels on peut fort bien voir tout en n'étant pas vu.

Eve se rappela tout à coup la vision fugitive d'une robe grise et d'une robe bleue...

— Je crois que Farrant a surveillé les abords de la bibliothèque et a surpris, hier soir, certains préparatifs qui lui ont fait comprendre ce qui l'attendait. Il a saisi le moment où Henry a été appelé hors de la bibliothèque, ou se trouvait occupé dans la pièce du fond où est la table, et d'où il est impossible de voir dans la grande pièce. Farrant avait sans doute dans sa poche quelques amandes salées (il lui arrivait souvent d'en emporter quelques-unes après dîner), et nous pouvons être à peu près certains qu'il en avait une ou deux préparées d'avance, vidées et remplies de cyanure, et recollées à l'aide de seccotine. Il profita donc de l'absence de Henry pour entrer furtivement par la fenêtre, et déposer les amandes empoisonnées sur l'assiette. Il regagna ensuite sa cachette, et vit Henry sortir de la pièce du fond tenant à la main la bouteille de strychnine avec laquelle il comptait empoisonner le porto; puis, il le vit prendre une des amandes en passant devant le plat, la porter à sa bouche, et tomber de tout son long par terre... Alors Farrant rentra dans la pièce, jeta les amandes empoisonnées sur le feu, et retourna continuer sa promenade dans le parc. Que pensez-vous de cela?

On eût dit que Nica considérait une esquisse au crayon qu'elle venait de terminer.

— Voilà une théorie qui se tient. Pas de fissures, hein?

— A part la simple objection que Henry Batchelor n'aurait jamais empoisonné qui que ce soit, riposta Noël d'un ton méprisant. Et ce, quelle que pût être la provocation. Et je ne crois pas, non plus, qu'il était homme à se soumettre à un chantage.

— Oh! dans ce cas, si vous préférez que la police soit convaincue que l'un de nous trois a commis le crime, répondit Nica négligemment, n'hésitons pas à rejeter ma théorie!...

— Non, non, s'écria Agnès. Tout cela semble porter la marque de la vérité.

— J'étais sûre que vous seriez de cet avis, murmura Nica avec dans les yeux, un reflet sardonique. Alors, nous le soutenons mordicus?

Elle jeta un regard autour d'elle. Keith venait d'être appelé au téléphone, mais, avant de quitter la pièce, il dit qu'à son avis, Nica tenait certainement le bon bout. En fait, il en était convaincu.

— Eh bien! ne l'oubliez pas, lui dit-elle sérieusement.

— Quel juge impartial vous auriez fait! murmura Noël.

Elle lui lança un regard perçant.

— Si vous préférez voir la police tourner son attention sur Mrs. Evans, et sur le sentiment que vous éprouvez pour elle comme étant un mobile possible pour le crime, dit-elle tout à coup.

Noël blêmit et demeura muet.

— ...Et entendre qu'on a appris que vous et Henry vous étiez querellés à son sujet et que vous aviez quitté votre emploi, ou que Henry vous avait prié de le quitter, poursuivit Nica implacablement.

— Nica, je vous prierai de ne pas prendre l'habitude de laisser

courir votre imagination, dit Agnès d'une voix acerbe. Il n'y a rien de si désagréable que chacun de nous ne puisse imaginer sur les autres. Rappelez-vous cela, je vous prie, et ne permettez plus à votre imagination de s'emballer.

Et, tout en disant ces mots, Agnès Stokes paraissait fort capable de se rendre très désagréable si elle le désirait.

Phyll jeta sa cigarette brusquement.

— Il se peut que votre théorie s'avère correcte, dit-elle en intervenant pour la première fois dans la conversation, mais je ne le pense pas. Je crois, moi, que l'assassin a détruit le plus récent testament et laissé l'ancien pour faire croire qu'il était seul et unique.

D'après une expression fugitive sur le visage de la romancière, Eve se dit que Nica venait de recevoir un choc imprévu.

— Le vent soufflerait-il de ce côté-là? dit enfin Nica d'une voix basse et méditative. Voilà qui ramènerait indubitablement le crime vers la famille. Bien entendu, cela exonèrerait Farrant, et aussi la petite Gaskell... Mais non, pas nécessairement...

— Bien entendu, cela l'exonèrerait, s'écria Keith, car elle n'a jamais été impliquée dans le crime.

Nica scruta son visage en silence et ne dit rien.

— Votre idée me paraît tout à fait hors de propos, Phyllis, dit Agnès en se redressant comme si elle eût été offensée. Il est clair que Nica a découvert le fin mot de l'affaire.

— Je veux bien ne rien dire à la police de mon idée, répliqua Phyllis d'un ton sec. Et peut-être Nica a-t-elle raison. Mais quand elle dit que la police nous aurait soupçonnés, Keith et moi, si le testament avait été retrouvé, voilà qui est trop absurde. Keith ne ferait pas de mal à une mouche. Il a trop bon caractère.

— C'est heureux. Car vous avez un caractère du diable quand vous êtes excitée, Phyllis.

Les yeux bleu-clair de Nica étaient très durs.

— Non, mais seulement quand vous êtes injuste envers des personnes qui ne peuvent pas se défendre, répliqua Phyllis vivement.

— Quelle noble attitude! Quant à Keith, il est heureux qu'il soit, par nature, de ceux qui préfèrent le bien au mal, car il est un tantinet obstiné, comme vous avez déjà dû vous en rendre compte. Sinon, prenez-en note pour l'avenir. Otez la tentation de son chemin. Mais n'essayez pas de l'en écarter... Henri était également comme cela.

— Henry n'était pas obstiné, dit Agnès; il avait un très beau caractère. C'est le dernier homme, à mon avis, qui se serait laissé imposer la volonté d'un maître-chanteur, ou qui aurait pu la tolérer.

— Au secours! s'écria Nica à demi fâchée. Voyons! Notre théorie est bonne, elle nous disculpe tous et elle approche probablement très près de la vérité. Ne revenez plus dessus, Agnès, je n'en ai pas d'autre qui s'accorde aux faits. Quant aux vertus de Henry, c'était un lâche à certains points de vue. Mais je reconnais qu'il y a des choses qu'il ne se serait pas permis de faire. Ou bien, s'il les faisait, il se méprisait toujours ensuite.

— Bêtises! s'écria Agnès.

— C'est que, voyez-vous, je me trouvais avec lui à bord de

L'Ecume quand le yacht fit naufrage au nord de la côte ouest de l'Ecosse, et que nous avons tous failli sombrer, lui rappela Nica.

— Et que Henry vous a cédé son bout de mâture, riposta Agnès en la regardant d'un air accusateur. Et, cependant, malgré cela, maintenant qu'il est mort, vous, vous...

— Précisément, maintenant qu'il a été assassiné, j'ose analyser son caractère afin d'en découvrir les points faibles. Car ce sont eux qui lui eussent permis de cèder au chantage, comme il l'a presque sûrement fait. Quant à ce mât qu'il m'a abandonné parce qu'il ne nous aurait pas soutenu tous les deux, il l'a fait, après un long moment, mais il a d'abord essayé de ne pas me voir. Je coulais pour la deuxième fois quand il a saisi ma jupe. Et je croirai toujours qu'il eût souhaité ne pas me voir, mais que la civilisation eut raison de lui, et l'obligea à obéir à ce que nous appellerons sa meilleure nature... Comme ce Farrant met longtemps à revenir? Je me demande s'il a filé?

— Ce serait avouer sa culpabilité, fit remarquer Agnès.

— En effet, et ce ne serait donc pas vraisemblable de sa part, dit Nica. Je m'attendrais plutôt à ce qu'il paye d'effronterie... Ou bien....

Elle s'arrêta au moment où Keith rentrait dans la pièce, puis elle reprit :

— Je viens de songer qu'il faut nous attendre à ce que Farrant nous donne du fil à retordre. Il peut fort bien avoir une hypothèse à offrir à la police. Il a l'air rusé. Il faut donc que nous soyons les premiers à faire accepter notre théorie à la police.

— Le voici qui remonte précisément vers la maison en compagnie de Galbraith et de l'inspecteur-chef Pointer, répondit Keith.

IX

La rencontre de Farrant avec Galbraith et Pointer avait été purement fortuite. Le solicitor les présenta l'un à l'autre.

Pointer savait déjà une chose; dès le premier long regard dont il avait enveloppé Farrant, lorsque leurs yeux s'étaient croisés à la Cour, il avait compris que Farrant pouvait être un maître-chanteur, et même un empoisonneur, mais qu'il possédait un courage de fer. Et l'inspecteur-chef devina qu'il avait rencontré son égal en courage. Et quelque chose dans les yeux durs qui retenaient si tranquillement les siens, lui fit comprendre que Farrant pensait exactement la même chose de lui.

— Nuttall a donc abandonné la partie? demanda Farrant, d'un ton narquois. Ou bien je suppose qu'on n'a plus besoin de lui et qu'on l'a remercié?

Comme personne ne répondit à cette aimable remarque, il dit tout à coup :

— A propos, cette lettre anonyme, celle dont Batchelor lui parla, dit-il, au téléphone...

— Oui? dit Pointer, comme Farrant s'interrompait.

— L'a-t-il enfin retrouvée?

— Pas que je sache. L'Inspecteur-Chef surveillait étroitement

son interlocuteur en dépit de l'indifférence apparente de son regard. Il lui semblait que Farrant était secrètement excité.

— Où est Nuttall en ce moment?

— Il s'occupe de l'accident de chemin de fer d'hier soir.

— Il ne trouvera certainement pas cette lettre à la gare de Norwich, remarqua Farrant avec un ricanement.

— Vous croyez qu'elle aurait quelque rapport avec la mort de Sir Henry? interrogea négligemment le policier de Scotland-Yard.

— Je ne saurais le dire, répondit Farrant avec une franchise apparente, car, bien qu'il en imposât, Batchelor n'avait pas de cran. Il a pu s'effrayer que quelqu'un le menaçât de laver son linge sale en public. Je ne prétends nullement voir clair dans cette affaire. Elle est bien trop étrange, et puis je n'ai pas vu la lettre. Mais le surintendant était persuadé qu'elle avait quelque rapport avec la mort de Batchelor et je partage son avis.

— Et où est cette lettre? demanda Pointer.

— Ah!

Farrant leva la main.

— Demandez-le à Miss Gaskell. Elle l'a prise dans le bureau de Sir Henry immédiatement après sa mort.

— Comment? Que dites-vous? s'écria Galbraith.

Farrant répéta ce qu'il venait de dire.

— Tant que sa mort était considérée comme un suicide par tout le monde, je ne voyais pas pourquoi une très jolie fille serait mise sur la sellette pour répondre d'un acte qui, après tout, était très naturel de sa part. Elle prétend que son nom était accouplé à celui de Batchelor dans la lettre. Il devait y avoir autre chose que cela, mais c'est là sa version de l'histoire. Alors elle prit la lettre et la brûla. Sur le moment, je me suis dit : « Après tout, pourquoi pas? Pourquoi ne la brûlerait-elle pas? » Mais, maintenant qu'il s'agit d'un crime, eh bien! il faut que vous sachiez tout.

Et, là-dessus, Farrant se mit à raconter comment Alison Gaskell avait soutenu que Sir Henry Batchelor avait été sur le point d'annoncer ses fiançailles avec Mrs. Evans. Galbraith exprima son étonnement; mais Pointer se mit à poser à Farrant une série de questions sur les soi-disant fiançailles, et ce qu'il avait vu du vol du papier par Miss Gaskell. Farrant parut lui répondre complètement et sans réserves.

On lui demanda ensuite où il se trouvait la veille après dîner. Il répondit ne rien pouvoir ajouter à ce qu'il avait déjà dit à l'enquête. Il avait fait le tour de l'étang qu'on transformait en petit lac artificiel, et il s'était assis, près de là, pour fumer sa pipe, jusqu'à ce qu'il lui parût être l'heure de rentrer. Il se trouvait dans son salon particulier, quand un bruit de cris et de clameurs provenant de la bibliothèque le fit se précipiter vers celle-ci, où il avait vu le corps de Batchelor étendu à terre. A côté de lui, Mrs. Evans était agenouillée et l'appelait « Harry! » Mrs Stokes essayait de lui tâter le pouls; Phyllis arrivait juste à cet instant; Nica franchissait le rebord de la porte-fenêtre, et Miss Gaskell refermait vivement un des tiroirs du bureau et glissait quelque chose sous le nœud de son épaulette. Et Farrant expliqua que sa robe montait très haut devant, mais était fort décolletée dans le dos.

— Est-ce que d'autres personnes ont vu ce geste? demanda encore Pointer.

— Nica Batchelor et Noël Stokes aussi, je crois, dit Farrant; mais vous ne le leur ferez jamais avouer. Quant à l'histoire des fiançailles, la petite Bailey y croit, mais pas Mrs. Stokes. Les autres, et en particulier Noël Stokes, ne veulent pas l'admettre.

— Vous pensez qu'ils y auraient un intérêt particulier? demanda Pointer.

Farrant esquissa un sourire pour toute réponse, un sourire qui voulait dire : « Comme cela vous ferait plaisir si je continuais à parler! Mais je n'ai nullement l'intention de le faire. »

Mais l'Inspecteur-Chef n'insista pas et ne fit aucune remarque, et, lorsqu'ils parvinrent aux marches du perron, Farrant les quitta et remonta dans sa chambre.

Galbraith et l'Inspecteur-Chef furent introduits dans la pièce où tous les autres habitants de la maison entouraient Nica Batchelor.

En examinant de nouveau le visage de chacune des personnes auxquelles il fut présenté, Pointer se dit qu'il n'obtiendrait pas la moindre aide d'aucune d'elles, sauf peut-être de Lady Heneage; et, d'après sa récente déposition, il croyait bien qu'elle ne savait rien de plus que ce qu'elle avait dit, et qu'elle n'avait aucun intérêt à sauvegarder, ni aucun mobile caché. Elle n'était plus une jeune femme, et les traits de son visage candide et serein, l'expression de ses yeux bienveillants, étaient faciles à déchiffrer. Il n'y avait ni subtilité, ni ruse dans son visage, et Pointer se dit qu'elle était la seule des personnes présentes dont il confierait à un de ses subordonnés, le soin d'examiner le passé, et les actions de la veille.

Il s'adressa aux autres en termes généraux, disant qu'il leur demanderait, en premier lieu, de confirmer leur déposition à l'enquête. Et il ajouta qu'il désirait tout particulièrement apprendre quoique ce soit d'anormal ou d'inusité qu'ils avaient pu remarquer, surprendre, ou même ouï-dire.

— Il y a, commença aussitôt Phyllis, qui s'arrêta net, les yeux fixés sur Nica.

— Continuez, dit Nica aimablement, mais avec un éclair dans le regard. Ou bien, si vous avez peur que l'Inspecteur se moque de vous, je vais lui apprendre la disparition du chat. C'est un fait, ajouta-t-elle en se tournant vers Pointer, et en lui lançant une bouffée de fumée dans les yeux, que le chat a disparu, et, comme c'est le favori particulier de Miss Bailey, elle croit qu'il lui est arrivé malheur.

Pointer ne croyait pas que Miss Bailey avait eu l'intention de parler du chat. Car elle avait paru extrêmement effrayée de la façon rapide dont l'autre avait terminé sa phrase à demi commencée.

— Le testament a disparu. La lettre anonyme a disparu. Maintenant vous m'apprenez qu'un chat a également disparu. Quoi d'autre? demanda Pointer avec un sourire.

— Votre bague, Phyll, dit Nica aussitôt. Vous ne la portez pas aujourd'hui.

Phyll se contenta de secouer la tête.

— Elle est en haut, dit-elle d'un ton indifférent.

— Il ne manque rien d'autre? demanda Pointer de nouveau.

Mrs. Stokes rougit, mais ne dit rien.

— Rien, déclara Nica avec décision, en émettant un écran de fumée autour d'elle.

Curieux qu'elles protégeassent toutes Miss Gaskell en supposant, comme Pointer le croyait, que Farrant eût dit la vérité.

Nica Batchelor fit maintenant un pas en avant. Tous ses actes étaient rapides et décidés. Pointer l'avait remarqué à l'enquête, ainsi que l'intérêt presque haletant avec lequel elle avait suivi les débats.

— Je désirerais vous dire un mot en particulier, Mr. Pointer, dit-elle aimablement. Voulez-vous que nous entrions dans la pièce voisine pour un instant?

Dès qu'ils furent entrés dans la chambre contiguë elle en referma la porte. Puis elle attaqua aussitôt :

— J'espère que cela ne vous ennuiera pas si je vous donne un aperçu de ce que la famille pense, dit-elle. Car nous avons connaissance de certains faits qui ont précédé le drame que vous ne pouvez connaître.

Et, là-dessus, elle lui fit sa version de la mort de Henry Batchelor.

— Voilà ce qui a dû se passer, nous en sommes certains, dussiez-vous ne jamais arriver à prouver la culpabilité de M. Farrant, conclut-elle mélancoliquement.

— Je ne suis pas certain de cela, répondit Pointer placidement. C'est pour cela que nous sommes payés, n'est-il pas vrai? Je veux dire, pour dépister les coupables? Alors, c'est là votre idée?

— Non pas la mienne, interrompit Nica vivement, mais, comme je l'ai dit, celle de nous tous quand nous avons reparlé de cette sinistre affaire. C'est notre conviction, comme vous pourrez vous en assurer. J'ai simplement tenu à vous l'exprimer clairement d'abord, voilà tout. Mais, comme je l'ai déjà dit, je ne vois pas comment vous allez pouvoir l'incriminer. Je voudrais pourtant bien que cela soit possible, car il n'est pas agréable de songer qu'il se moque de la police.

Pointer lui posa alors plusieurs questions : à certaines, elle répondit de façon constructive, à d'autres, elle ne put répondre, n'ayant pas eu de connaissance personnelle de ce qui était arrivé. Il l'interrogea, ensuite, au sujet du papier que Miss Gaskell avait pris dans le tiroir du bureau. Ce ne fut, apparemment, qu'avec la plus grande difficulté que Nica comprit ce qu'il voulait dire! Cependant, lorsque Pointer l'assura qu'il tenait ce fait de très bonne source, Nica se rappela, tout à coup, l'incident. « Elle avait, dit-elle, accepté l'explication que lui avait donnée Miss Gaskell sur la nature de l'objet qu'elle avait pris », et elle ajouta, d'un ton convaincu, qu'elle comprenait fort bien le sentiment qui avait poussé la jeune fille à agir ainsi.

— Aucune femme n'aimerait penser qu'une lettre dans laquelle elle était mise en cause, risquait d'être lue en pleine Cour de Justice, alors que ladite lettre n'avait rien à voir avec la mort de la victime, déclara Nica fortement. Et, bien entendu, la lettre n'avait rien à voir avec la mort de Sir Henry. Celle-ci ne fut pas un suicide,

comme vous autres policiers avez été assez avisés pour le voir tout de suite, autrement, pourquoi y aurait-il deux poisons?

Pointer ne répondit pas. De retour dans l'autre pièce, il s'adressa tout d'abord à Mrs. Stokes. Il constata qu'elle aussi était convaincue que son cousin avait été tué par un maître-chanteur, bien qu'elle ne croyait pas qu'il avait jamais eu lui-même l'idée d'empoisonner Farrant. Elle était certaine, ou du moins elle le disait, que c'était par hasard que la bouteille de strychnine s'était trouvée dans sa main au moment où il mangea l'amande empoisonnée. Sir Henry était très désireux d'exterminer les rats qui menaçaient d'infester la bibliothèque. Elle était certaine aussi que c'était pour cette raison qu'il avait pris la bouteille de strychnine. Pointer trouva que les protestations de Mrs. Stokes étaient par trop véhémentes, et il en conclut qu'elle était beaucoup moins sûre qu'elle voulait le paraître.

Interrogée au sujet de l'incident du papier pris par Miss Gaskell, elle dit ne pas en avoir eu connaissance personnellement, et donna à entendre qu'elle ne désirait pas discuter cet incident. Pointer avait déjà remarqué la même répugnance chez Miss Batchelor. Il se demanda si elles croyaient, par hasard, que Miss Gaskell avait pris le testament, et si, puisque c'était leur avantage qu'il eût disparu, elles ne voulaient pas essayer d'empêcher que les recherches se poursuivissent dans cette direction? Mais il ne voyait pas quel intérêt Miss Gaskell avait, ou pouvait avoir, si ce n'était de le détenir dans l'espoir de le vendre aux véritables héritiers? Mais ce calcul semblait peu probable, car il lui serait très difficile de leur faire aucune proposition de ce genre.

Noël Stokes fut tout aussi imprécis sur la théorie de Farrant maître-chanteur. Il dit qu'à son avis, Farrant était bien ce qu'il professait d'être, un ami véritable de Sir Henry, bien qu'appartenant de toute évidence à un milieu totalement différent. Il ajouta n'avoir jamais rien remarqué qui pût faire croire que Batchelor avait de l'antipathie pour Farrant. Mais, quand Pointer lui demanda, à brûle-pourpoint, s'il savait quoi que ce soit qui pourrait définitivement écarter l'idée que Farrant faisait chanter Batchelor, et que ce dernier faisait seulement semblant de le tolérer à Broadbends, Noël ne put citer aucun fait précis. Il reconnut que l'idée qui avait été soumise à l'Inspecteur-Chef (Pinter ne lui dit pas par qui), était une solution possible de l'énigme des deux poisons.

Pointer laissa les autres en compagnie du solicitor, en leur donnant l'impression qu'il allait procéder à l'interrogatoire des domestiques, depuis la fille de cuisine jusqu'à Jenkins le maître d'hôtel, et se rendit à la bibliothèque où il demeura un instant immobile à examiner la pièce. Il tenait à la main le croquis fait par Nuttall, et il constata sa parfaite exactitude.

Pointer examina, avec soin, tous les meubles, puis il sonna le maître d'hôtel.

— Ce fauteuil a-t-il toujours été à la même place? demanda-t-il, la main posée sur celui sous lequel, d'après le croquis de Nuttall, la tête de Sir Henry avait été à demi-dissimulée.

— Toujours, monsieur, poussé comme cela contre le mur, à moins, bien entendu, qu'un visiteur ne s'avisât de le tirer au milieu de la pièce. Mais c'est là sa véritable place.

Pointer ne fit pas de remarque. Il avait été intrigué par ce détail dans l'esquisse de Nuttall. Batchelor y était représenté étendu de tout son long sur le plancher, les bras étendus en croix. Et, pourtant, presque la moitié de sa tête se trouvait sous le siège d'un grand fauteuil. Il avait dû le heurter en tombant, mais il n'avait apparemment fait aucune marque sur le velours qui était tout neuf et très moelleux... Et puis, il avait ses bras largement étendus... S'il n'y avait pas eu de meubles à proximité, ces bras écartés répondaient à un effort de la part de Batchelor de maintenir son équilibre, mais s'il s'était trouvé une chaise à cet endroit, il l'aurait sûrement étreinte et serait tombé à moitié dessus... Cependant Noël Stokes et Miss Batchelor étaient tous deux certains que le fauteuil était à sa place habituelle quand ils avaient découvert le corps de Batchelor. Il semblait donc à Pointer que le fauteuil avait été replacé dans sa position actuelle après la mort de Batchelor. Mais pourquoi? Chaque seconde passée par un assassin auprès de sa victime est d'un tel danger pour lui, que tout retard ne saurait s'expliquer que par une nécessité absolue.

Pointer referma la porte de la bibliothèque après avoir adressé un mot à l'agent de garde. Puis, il s'entretint quelques instants avec un autre de ses hommes, à qui il recommanda de surveiller étroitement Farrant jusqu'à ce qu'on vienne le relever. Il monta, ensuite, dans son auto et se rendit à Vine Cottage.

C'était une petite maison qui, autrefois, avait un aspect agréable et familier : elle était jadis toute recouverte de plantes grimpantes soigneusement taillées. Mais, aujourd'hui, elles pendaient enchevêtrées, au-dessus des tuiles, et le jardin avait grand besoin d'être remis en état. Gaskell devait être soit très gêné, soit très avare.

Ce fut Miss Gaskell qui répondit au coup de heurtoir de Pointer. Elle retint la porte d'une main ferme et fort peu accueillante, et lui jeta un regard interrogateur, mais, par-dessus l'épaule de la jeune fille, il aperçut un long visage étroit aux yeux profondément enfoncés, qui le fixaient. Pointer reconnut ce visage intelligent et amer à la bouche cruelle. Il l'avait déjà remarqué à l'enquête, et il avait été certain, tandis qu'il le regardait, de temps à autre, pendant les débats, que Mr. Gaskell prenait un vif intérêt à tout ce qui se disait, si vif, même, à l'avis du détective, que cela ressemblait étrangement à un intérêt personnel.

Depuis qu'il avait appris les soi-disant fiançailles du mort avec la fille aînée de Gaskell, le visage de ce dernier s'était représenté plusieurs fois au souvenir de Pointer. Il était certain que ce n'était pas un intérêt paternel qui avait allumé ces vilaines lueurs dans ces yeux glauques et jaunes. Ils avaient trahi, au récit de la découverte du cadavre, une satisfaction qui nécessitait une explication. Donc, la visite de Pointer s'adressait presque autant au père qu'à la fille. Il voulait s'assurer si l'impression que Gaskell avait faite sur lui se dissiperait après un examen plus approfondi. Mais non. En rencontrant maintenant son regard, il eut le sentiment bien net que Mr. Gaskell était pourvu de dons intellectuels très supérieurs, et d'une méchanceté perverse qu'il s'efforçait de cacher, pour l'instant, sous un sourire faussement enjoué, sourire qui ne montait pas, cependant, jusqu'à ses yeux froids et pénétrants.

— Vous venez me voir? demanda une voix doucereuse qui

donnait l'impression que la bouche de Mr. Gaskell était remplie de guimauve. Sans doute venez-vous plutôt voir mes chères filles puisqu'elles se trouvaient toutes deux à Broadbends quand *c'est arrivé*, et que voici le détective de Scotland Yard que j'ai vu à l'enquête. Entrez, je vous prie. Alison, vous bloquez le chemin.

Comme Alison se déplaçait, Gaskell fit entrer le détective dans une petite pièce fort délabrée où il devait avoir l'habitude de se tenir. Il fit signe à son visiteur de prendre un siège, et il attendit.

Pointer se présenta, mais ne s'assit pas.

— Je désire voir Miss Gaskell seule, Monsieur, et ensuite Mrs. Evans, dit-il tranquillement.

— Seule? Les sourcils épais et dominateurs de Gaskell s'élevèrent surpris. Qu'a-t-elle bien pu faire? Dans les circonstances présentes une jeune fille doit avoir l'appui de son père.

— J'allais sortir pour acheter des provisions, dit Alison d'une voix calme. (Elle était en effet vêtue de son manteau.) Si vous voulez m'accompagner, nous pouvons partir tout de suite.

Gaskell tourna les yeux vers elle.

— Dans ce cas, je vous accompagnerai, déclara-t-il d'une voix suave, afin de vous tenir compagnie au retour.

— Alors, il me faudra rester à la maison, répliqua Alison. Béatrice ne peut pas rester seule. Vous ne pourrez pas voir ma sœur, continua-t-elle en se tournant vers Pointer, qui sentit l'inimitié qui existait entre le père et la fille. Elle est couchée. L'enquête de cet après-midi l'a fortement ébranlée.

— Non, Monsieur, intervint Pointer avec fermeté. Je désire recueillir la déposition de Miss Gaskell puisqu'elle fut une des personnes qui ont découvert Sir Henry, et je ne prends jamais de dépositions de ce genre en présence d'une tierce personne n'appartenant pas à la police.

— Troisième degré, hein? suggéra Gaskell doucement. Alors, ne me laissez pas vous retenir, l'un ou l'autre...

Et, debout sur le seuil, il les regarda s'éloigner.

— Je viens vous interroger au sujet de quelque chose que, vous avez, dit-on, pris dans la bibliothèque où l'on a trouvé Sir Henry, dit Pointer de but en blanc. Je dois vous prévenir que votre déclaration sera consignée plus tard par écrit, et pourra servir de témoignage.

Très maîtresse d'elle-même, Alison lui donna l'explication que Nica Batchelor avait réussi à lui arracher.

— Malheureusement, j'ai brûlé la lettre, dit-elle, sans quoi je vous l'aurais remise avec plaisir, ne serait-ce que pour vous montrer combien elle était peu importante au point de vue de l'enquête.

Elle ne lui parla pas des fiançailles qu'elle avait annoncées à Broadbends.

— Avez-vous reconnu l'écriture sur la lettre anonyme? demanda-t-il.

— C'était une écriture déguisée, *en* caractères d'imprimerie, répondit-elle.

Les questions de Pointer, tout habiles qu'elles fussent, ne réussirent à rien tirer de neuf. Quant aux allégations contenues dans la lettre, Alison se contenta de dire qu'elle et Sir Henry avaient été

de très bons amis, rien de plus, et elle escamota si adroitement sa sœur, que la plupart des gens n'auraient pas eu l'idée que c'était la sœur aînée, et non cette jeune beauté, qui avait attiré Sir Henry. Pointer se rendit compte qu'elle était intelligente, d'esprit vif et tout à fait sur ses gardes. Il croyait que son calme apparent cachait une grande frayeur.

Il la quitta enfin après lui avoir dit à quel moment elle devrait passer au commissariat afin que sa déposition soit consignée par écrit. Pointer retourna ensuite à Norwich, en réfléchissant que Miss Gaskell ne regrettait pas autant que lui qu'elle eût brûlé cette lettre. Restait à savoir si c'était le testament qu'elle avait pris. Ça, c'était une autre affaire... Les Gaskell paraissaient fort gênés, à en juger d'après l'aspect extérieur du Cottage et du jardin. Seule une nécessité absolue pouvait contraindre un esprit orgueilleux à vivre à Vine Cottage. Il se demanda qu'elle pouvait bien être cette nécessité? On lui avait dit que Mrs. Evans était d'une santé délicate? Etait-ce là la chaîne qui y retenait la ravissante Alison Gaskell? Pointer était certain qu'elle était soumise à une contrainte quelconque car avec une santé et une beauté comme les siennes, il devait y avoir bien des situations ouvertes à une femme de son caractère.

Quant au père... Son visage contenait bien des possibilités. Si sa fille aînée était sur le point d'épouser un homme riche, il se pouvait fort bien qu'avec ce visage-là, le père, au lieu d'accueillir avec joie l'occasion d'obtenir peut-être quelques avantages d'un gendre fortuné, ferait de son mieux pour briser le mariage, afin de conserver une deuxième esclave auprès de lui. Pointer croyait que c'était moins l'amour de l'argent que l'appétit de domination, et peut-être même la cruauté qui dominait l'homme dont les émotions avaient buriné ces sillons profonds autour du nez et de la mâchoire, tordu ces lèvres minces, abaissé ces paupières. Pourtant, il y avait cette crainte chez sa fille... Mais si Alison Gaskell se décidait sur la marche à suivre, elle était femme à la poursuivre impitoyablement. Sir Henry avait-il essayé de se dégager de ces fiançailles, en supposant toutefois qu'elles eussent existé? Pourquoi Alison avait-elle évité avec tant de soin de lui en parler, à lui, Pointer? Etait-ce pour cela, ou parce qu'elle avait reconnu l'écriture de la lettre anonyme, qu'elle montrait tant de prudence?

Pointer plongé dans une profonde méditation, considérait les bouts de ses souliers, tout en se dirigeant rapidement vers la Banque où il avait rendez-vous avec le directeur.

X

Pointer fut introduit dans une pièce où un homme déjà âgé, au visage sévère, était assis devant un bureau. Quand ils eurent échangé une poignée de mains, Mr. Wilkins lui fit signe de s'asseoir.

Le directeur de la banque parla d'abord du choc qu'il avait reçu en entendant les révélations faites au cours de l'enquête à laquelle il venait d'assister. Il en était encore stupéfait, dit-il.

— D'après les quelques mots que j'ai échangés avec vous quand

j'étais sur le point de partir, continua Mr. Wilkins, vous désirez me poser quelques questions au sujet de l'auto que Sir Henry m'envoya hier matin?

Son regard indiquait clairement que sa stupéfaction était strictement limitée aux révélations de l'enquête.

— Oui, dit Pointer, je voudrais savoir pourquoi Sir Henry a envoyé un valet de pied, ainsi que le chauffeur, avec l'auto qui devait vous ramener à Broadbends?

Mr. Wilkins joua un instant avec une boîte de cigares avant de la pousser vers Pointer.

— Je vois que rien ne vous échappe, Inspecteur. Eh bien! je vais être tout à fait franc avec vous. Hier, selon les instructions de Sir Henry, je lui ai apporté son testament que nous avions en dépôt depuis plus d'une année, et je lui ai également apporté quelques titres au porteur, d'une valeur de dix mille livres.

Après une courte pause, Pointer dit :

— On m'a assuré qu'il y a quatre mois de cela, un chauffeur et un valet de pied ont conduit Sir Henry de Broadbends à la banque, et, de là, à son bureau de Lombard Street, dans la Cité, d'où il les renvoya à Broadbends. Qu'est-il donc venu chercher à cette occasion, quand il était également flanqué d'un valet de pied et d'un chauffeur?

— Peut-être était-il venu pour avoir une petite conversation avec moi? suggéra Wilkins.

Mais Pointer secoua la tête.

— La présence du valet de pied, qui servait évidemment de garde du corps me faisait penser qu'il était venu chercher de l'argent ou des valeurs?

— En effet, reconnut Wilkins, et, de nouveau, pour exactement dix mille livres.

— Et voici la liste de ces valeurs? dit Pointer en prenant un papier que l'autre lui tendait.

— Oui. Je ne savais pas que vous devineriez aussi vite que les actions que j'ai apportées hier représentaient un deuxième versement. Mais j'ai inscrit la liste de ces deux paquets de titres, car j'avais moi-même l'intention de vous en parler.

— Le premier groupe paraît fort bien choisi comme placement de tout repos, remarqua Pointer. Mais pour ce qui est des dividendes...?

— Fort juste, reconnut Wilkins. Le premier paquet ne comprenait que des titres absolument de tout repos.

— Mais le second paquet?

Pointer n'avait nul besoin de consulter de nouveau la liste.

— ... Comprend des valeurs qu'il faut vendre aussi vite que possible, elles ont toutes atteint leur cote maxima en ce moment, mais je ne parierais pas qu'elles seront cotées aussi haut d'ici un an.

C'était bien ce que Pointer pensait. Il demanda la liste des autres titres au porteur possédés par Batchelor, et Mr. Wilkins lui permit de jeter un coup d'œil sur celle qu'il avait sur lui. Le total n'y était pas inscrit, et, du reste, Pointer n'en avait pas besoin. Cette liste lui prouva que, la première fois, le mort avait choisi, parmi ses valeurs, les plus sûres, tandis que, la deuxième fois, il avait choisi parmi les moins bonnes. Chaque fois, le total des

valeurs prélevées s'élevait à un peu plus de dix mille livres au taux de la cote du Stock Exchange de la veille.

— Sir Henry avait placé la moitié de sa fortune en titres au porteur, et l'autre en valeurs nominatives, expliqua le directeur. Or, je ne l'ai jamais entendu parler de l'un ou l'autre paquet de dix mille livres. Pour ce qui est du deuxième, Sir Henry a pu s'en défaire entre ma visite, à midi, et sa mort que le médecin a fixée, je crois, à neuf heures et quart du soir? Et je me demande si vous, — la police, — avez entendu parler de l'un ou l'autre de ces paquets de titres?

— Non, répondit Pointer vivement.

— Il a enfermé les valeurs dans son coffre-fort. Je l'ai regardé faire, car j'avais été introduit directement dans son bureau où se trouve le coffre-fort. C'était clair comme le jour, ce qui se passait, ajouta Wilkins comme Pointer se levait pour partir.

— Pourriez-vous me dire s'il s'agissait d'un chantage de vingt mille livres? demanda Pointer sèchement.

Mais Wilkins secoua la tête, tout en tirant sur son cigare. Il put cependant se rappeler un fait intéressant; au sujet des titres au porteur. Dans le deuxième lot, se trouvaient cent actions des Mines de Rudolmi qui avaient été achetées en deux lots de quarante-trois et de cinquante-sept actions respectivement. Le fait que ces *Rudolmi* étaient groupées en des lots peu courants, pourrait faciliter les recherches. Mr. Wilkins était très désireux d'aider à déchiffrer l'énigme de la mort de Sir Henry Batchelor pour qui il avait eu beaucoup de considération, et dit qu'il allait mener une enquête privée parmi les banques de la Cité, tandis que Pointer, de son côté, demanderait l'aide d'un jeune agent de change de ses amis.

Comme Pointer sortait de la banque, le chef constable et Nuttall passaient précisément en auto. Ils s'arrêtèrent aussitôt et attendirent qu'il fût monté auprès d'eux avant de filer vers le Commissariat.

— Eh bien, voilà un beau mobile, dit Nuttall d'une voix extasiée en écoutant le récit de Pointer. Des valeurs qui peuvent être évaluées à dix mille livres se trouvent dans un coffre-fort et la clef de ce dernier est dans la poche de Sir Henry. En écartant la possibilité d'un chantage, nous avons là un mobile magnifique.

— Mais on ne peut écarter l'idée d'un chantage, objecta le Colonel Warren. N'oubliez pas les dix mille livres précédentes. De plus, Batchelor est mort tenant une bouteille de poison à la main. Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas, Pointer?

— Je n'ai jamais vu une série d'énigmes aussi étrange! répondit Pointer franchement.

— Comment? demanda Warren vivement.

— Eh bien, premièrement, pourquoi Sir Henry a-t-il fait chercher l'argent s'il avait l'intention d'empoisonner le maître-chanteur?

— Mais pour prendre l'autre en défaut en lui faisant croire que l'argent était à portée de sa main.

— Pourtant, l'autre homme aurait accepté la parole de Batchelor sur ce point, Monsieur. Surtout sachant que le directeur de la banque devait se rendre à Broadbends pour y apporter le testament. Non, l'affaire tout entière est une série de puzzles déroutants. Chacun des acteurs du drame, — tel que nous le supposons

du moins, — fait quelque chose d'inexplicable. Batchelor envoie chercher des titres au porteur. Le maître-chanteur présumé, en voyant le poison préparé pour lui, empoisonne Batchelor, au lieu de lui extorquer le double de la somme convenue. Et, de plus, il néglige d'enlever, de la main de son hôte, le flacon de poison qui tend à indiquer qu'il s'agit de chantage.

— Et qu'est-ce que cela pourrait bien indiquer d'autre? demanda Nuttal qui était assez satisfait de la façon dont il avait déduit qu'il s'agissait d'un crime rien que d'après la présence de ce flacon.

— Batchelor aurait pu être sur le point de remettre la bouteille à quelqu'un qui, croyait-il, la replacerait dans la resserre de Burns, lequel, fort heureusement pour lui, a un alibi inattaquable. Ou bien, encore, Sir Henry prenait, peut-être, tout simplement la bouteille du coffre-fort, où il la conservait, pour la poser sur la cheminée où il était certain de l'avoir à sa portée pendant qu'il s'occupait de faire ce qu'il avait en tête.

— Hum! fit Nuttall, Hum!

— Y a-t-il d'autres choses qui vous intriguent? demanda Warren.

— Oh! mon Dieu! oui, Monsieur. J'aimerais savoir pourquoi Sir Henry a pris tant de peine pour favoriser la personne à qui il a remis les premiers titres, alors qu'il s'est efforcé de faire exactement le contraire au deuxième versement?

— Parce que cette fois le maître-chanteur n'était plus sur ses gardes, suggéra Nuttal. La première fois, il avait exigé ce qu'il désirait, mais, la deuxième fois, il avait laissé Sir Henry libre de faire ce qu'il voulait.

Pointer fit une moue.

— Et pourquoi Batchelor a-t-il consenti à chanter, s'il l'a fait? On aurait cru qu'il se trouvait précisément dans une situation où le chantage aurait peu, ou pas de prises sur lui. Il n'était pas marié. Il ne dépendait de personne. Selon tous ceux qui l'ont connu, il paraît bien le dernier homme que l'on pourrait soupçonner de vices secrets, *ou* de quelque crime...

— Indubitablement, dit Warren aussi nettement que Nuttall. Et, cependant, on sentait que le Chef Constable n'avait pas en général grande confiance dans la vertu des hommes.

— Alors qu'est-ce qui a bien pu le déterminer à se soumettre aux exigences d'un maître-chanteur? continua Pointer. Je ne puis songer qu'à deux raisons plausibles. S'il était vraiment sur le point d'épouser Mrs. Evans, il aurait pu vouloir lui cacher le fait qu'il était déjà marié. Mais, à l'exclusion de cette folle supposition, la seule alternative que l'on puisse envisager est un scandale politique quelconque. Faisait-il de la politique?

Warren secoua la tête.

— Rien n'aurait pu persuader à Batchelor de s'occuper de politique, répondit-il.

— Peut-être s'agissait-il de profits illicites sur une grande échelle? suggéra Nuttall. Ou de déclarations frauduleuses sur l'impôt sur le revenu?

— Dans ce cas, le maître-chanteur ferait partie d'une de ses affaires, ou de quelque firme d'experts-comptables. Voilà qui ne s'accorde pas avec sa vie à Broadbends. Car, quoique Farrant me

paraisse homme à avoir joué bien des rôles dans sa vie, celui de vérificateur de comptes ne lui convient guère, à mon avis.

Pointer parlait catégoriquement.

— Mais, s'écria Nuttall tout à coup, je pense à votre idée qu'il est bizarre que Batchelor ait acheté des titres au porteur. Peut-être est-ce seulement après que Mr. Wilkins les lui a remis qu'il a décidé que le maître-chanteur ne pourrait être satisfait? Supposons qu'il ait surpris quelque chose? Farrant semblait faire de son mieux pour tourner la tête d'une des domestiques de Broadbends, une certaine Mary Hughes. Or, supposons que Batchelor ait surpris certains de leurs propos qui lui ont fait comprendre qu'ils étaient de mèche, et se disposaient à le saigner à blanc? Il a pu se dire, dans ce cas, qu'il n'y avait pas d'autre moyen de faire taire les bandits.

— Cette théorie pourrait en effet s'adapter aux faits, reconnut Pointer, mais non au caractère de Batchelor, tel qu'il m'a été décrit. Mais, si nous acceptons l'idée que le premier versement de dix mille livres était également le prix du silence... comme nous le faisons, interrompit Warren avec fermeté.

— Il aurait fallu alors que Batchelor fût très bête pour ne pas comprendre qu'un maître-chanteur ne s'estime jamais satisfait.

— C'est exact! reconnut Nuttall d'une voix sombre.

— Quant à ce qui est de Mary Hughes, vous avez peut-être raison, Nuttall, mais je n'ai jamais vu de tête qui me parût plus difficile à tourner que la sienne.

— Elle serait complice que je n'en serais pas surpris, maintint Nuttall.

— Mais à propos de votre idée d'un scandale politique, Pointer, reprit le Colonel Warren, je ne vois pas quelle sorte...

— Il y a tout juste un indice possible, Monsieur. Selon Farrant, Sir Henry et lui se seraient rencontrés en Espagne. Nous savons que Sir Henry s'y trouvait peu de temps après le soulèvement de Malaga. Il est donc bien possible que Sir Henry fût plus intéressé par la politique espagnole que nous ne le supposons.

— Mais pas plus que Farrant ne le suppose, hein? Je vous comprends, dit Nuttall vivement.

— Quelle était sa nuance politique? demanda Pointer au chef constable.

— Le contraire de rouge, répondit Warren sans hésiter. Là se bornait du reste sa politique. Oui, il se peut que Farrant fût au courant d'une aide quelconque donnée à Franco *après* le pacte de non-intervention. Et, peut-être même, connaissait-il un mariage précédent conclu en Espagne, ou ailleurs... Avez-vous une autre énigme à nous proposer?

— En voici une dernière, Monsieur. J'aimerais savoir pourquoi quelqu'un, probablement, mais pas forcément l'assassin, a poussé le fauteuil en avant, au-dessus de la tête de Batchelor, de telle façon qu'il eût dû infailliblement frapper le bord du siège avec sa tête si le fauteuil était à cet endroit quand il s'est écroulé sur le plancher? D'ailleurs la chute même de Batchelor sur le plancher n'eût pas manqué de repousser le fauteuil loin de lui s'il l'avait heurté en tombant.

Warren jeta un regard vers Nuttall qui haussa les sourcils et

ne dit rien sur le moment. Puis après un court silence, il murmura :

— Je n'avais pas remarqué cela. Pourquoi diable a-t-on fait cela?

— Et qui diable l'a fait? ajouta Warren en s'adressant à Pointer. En avez-vous une idée?

— Aucune, pour ce qui est de ce dernier point. Quant à la raison du déplacement du fauteuil, eh bien, peut-être peut-on la trouver dans le geste de quelqu'un qui, après la mort de Batchelor, cherchait sur le plancher un petit objet qu'il s'imaginait dissimulé par le pied du siège. Mais ce n'est là qu'une simple supposition de ma part.

— Et le petit objet n'était certainement pas dix mille livres en titres au porteur.

Warren alluma sa pipe, et fit signe au chauffeur de continuer encore quelques instants au delà du commissariat.

— Vous croyez, dit-il, qu'on cherchait la fiole ou la boîte contenant l'acide prussique?

— C'est possible. Mais il se peut aussi qu'on cherchât une bague. Car une bague en diamants de grande valeur a disparu de Broadbends.

Et Pointer leur apprit la disparition de la bague de fiançailles de Phyllis Bailey.

— Il y a quelque chose de troublant au sujet de cette bague, dit-il en terminant. Miss Bailey ne me paraît pas femme à perdre des objets de valeur sans faire un effort quelconque pour les retrouver. Or, elle accepte la perte de ce bijou assez légèrement... Et cependant, cela l'émeut, mais elle a soin de cacher son émotion.

— Miss Bailey, murmura Nuttall pensivement, est une jeune fille charmante. Tout le monde l'aime beaucoup ici. Mais, bien entendu, si elle a perdu sa bague dans cette pièce pendant qu'elle empoisonnait son futur oncle... il faudrait qu'elle soit retrouvée...

— Il faudrait qu'elle soit retrouvée, répéta Warren, et Nuttall se mit à rire.

— Il se peut que ce soit M. Keith Hudson qui ait laissé tomber la bague, et que Miss Bailey sache qu'il l'a en sa possession, suggéra-t-il. La bague pourrait le désigner tout autant, ou presque autant qu'elle. Pourtant de la manière dont les choses se présentent, il a terriblement perdu par la mort de son oncle.

— Mais les renseignements que nous venons de recueillir sur lui, par téléphone, au commissariat, et que nous devons vous transmettre, Pointer, ne sont pas très réjouissants. Il est, dit-on, très dépensier, indolent et vaniteux.

— Je ne comprends pas ce qu'une femme peut bien voir en lui, dit Nuttall franchement.

— Ah! mais c'est qu'il ne regarde pas dans vos yeux comme je l'ai vu regarder dans ceux de Miss Bailey, à leur premier séjour à Broadbends, répondit Warren en riant.

— Et comme je l'ai vu regarder dans ceux de Miss Gaskell, il y a à peine huit jours, ajouta Nuttall. M. Hudson, ou je devrais plutôt dire Sir Keith, a un cœur bien volage.

Comme l'auto s'approchait, de nouveau, du commissariat, le chef constable la fit arrêter.

— Alors vous ne désirez pas encore de mandat d'arrêt contre

Farrant? demanda-t-il plaisamment comme ils entraient tous trois dans le grand bureau de Nuttall.

— Je reconnais que Farrant a pu prendre l'argent, Monsieur. Mais n'importe qui dans la maison a pu le prendre, répondit Pointer à cette plaisanterie.

Un agent entra.

— M. Pointer est-il ici, chef? Quelqu'un du nom de Gurney vient de l'appeler trois fois au téléphone.

Pointer avait en effet téléphoné à un savant de ce nom bien connu, qui était un de ses nombreux auxiliaires bénévoles, lui demandant de bien vouloir rassembler tous les faits connus au sujet de M. Gaskell, récemment chirurgien dans Harley Street (1).

— Comment! C'est l'inspecteur-chef! dit une voix moqueuse au bout du fil. Celui que je viens de sonner toutes les cinq minutes pendant les deux dernières heures? Pas possible.

— Qu'avez-vous appris? trancha Pointer en riant. Je regrette vivement n'avoir pu être là plus tôt, docteur. Mes plus humbles excuses.

Le jeune homme, à l'autre bout du fil, se radoucit.

— Eh bien! à propos de votre ami Gaskell, voici ce que j'ai appris : il n'y a rien contre lui, en tant que chirurgien, si ce n'est un accident tragique survenu sur la table d'opération. Un accident inexcusable, qui ne serait pas arrivé à un étudiant de première année. Il a coupé une artère trop court; c'est ainsi qu'un profane décrirait ce qui est arrivé. Le malade a été saigné à blanc sur le billard. Et il était, ou, du moins, avait été, le meilleur ami de Gaskell. Au cours de l'enquête qui suivit, Gaskell avoua très crânement que son attention s'était relâchée un instant, car il avait, dit-il, appris une nouvelle qui l'avait bouleversé au moment où il s'apprêtait à opérer. Il ne fit pas d'autres excuses, et le coroner le félicita pour la façon courageuse dont il assumait ses responsabilités. Le verdict fut naturellement « homicide involontaire », mais, ce qu'il y a de plus intéressant dans cet accident, c'est que la victime, bien qu'étant le meilleur ami de Gaskell, était, selon la rumeur publique, follement épris de Mrs. Gaskell, et ce qui avait troublé si fort le chirurgien, était une conversation qu'il avait surprise entre deux de ses subordonnés au sujet de la dite rumeur. L'opinion publique s'émut. Loin de partager l'avis du coroner et du jury, les malades commencèrent à boycotter Gaskell. Vers la même époque, sa femme tomba subitement malade; elle ne se rétablit pas, et ce fut le coup de grâce pour le chirurgien, qui fut hué dans la rue, et perdit, peu à peu, toute sa clientèle. Or, c'est un fait que sa femme garda le lit pendant toute la dernière année de sa vie et la rumeur prétend que ce fut Gaskell qui, par sa folle jalousie, l'y maintint, et que son infirmière était, en fait, sa geôlière. A l'encontre de ces suppositions, il y a le fait que ses filles ont l'air de s'entendre avec lui. On prétend, cependant, qu'il les exploite en les obligeant à lui servir de domestiques. Voilà

(1) Harley Street est une rue de Londres où demeurent la plupart des plus grands médecins et chirurgiens. Etre « de Harley Street » signifie être un as de la profession médicale.

tout ce qu'il m'a été possible de recueillir. Je n'ai rien à ajouter. Adieu.

Le récepteur fut raccroché.

Ce n'était évidemment pas une bien jolie histoire, pourtant elle ne paraissait avoir aucun rapport avec l'empoisonnement de Batchelor. Pointer se contenta donc, pour le moment, d'en prendre note, et continua de suivre la piste de Farrant, maître-chanteur et criminel. Or, il n'y avait qu'un seul homme pouvant savoir quelque chose sur les agissements de Sir Henry en Espagne et, peut-être également, sur ceux de Farrant.

Pointer se fit donc conduire à Londres dans un des faubourgs où il trouva un certain journaliste du nom de James Creagh, qui revenait d'Espagne, et dont les sympathies politiques étaient de la même couleur que ses cheveux qui étaient d'un rouge flamboyant.

Pointer n'eut pas de difficulté à faire parler cet homme dès qu'il lui eut dit qu'il pensait que Sir Henry Batchelor avait fourni des subsides aux franquistes.

— Mais bien entendu, gronda Creagh. Et il a fait bien plus encore que leur donner de l'argent. Il leur a fait passer des chargements de fusils, de mitrailleuses, et fusils Lewis. Une de ses affaires, *Vieille Ferraille,* dont le siège principal est à Norwich, n'est qu'un écran qui sert à cacher ses véritables agissements. Bah! Achats de ferrailles! Ce qu'il fait vraiment, c'est de charger un de ses navires de ferraille qu'il vend à un pays pro-franquiste, dans un port désigné à l'avance; là, il embarque toutes les armes, munitions et sections d'aéroplanes qui s'y trouvent entreposées, et qu'il transporte ensuite pour les remettre entre les mains de Franco. Et voici des mois que dure ce trafic. Les gouvernementaux ont failli le prendre une fois, et ils lui auraient fait un bel enterrement. Croyez-moi, quand un Anglais s'abaisse...

Creagh continua à écumer de rage pendant un certain temps. Pourtant, il se déclara convaincu que la mort de Sir Henry n'avait aucun rapport avec les affaires d'Espagne car, dans ce cas, il en aurait certainement perçu quelque écho.

Pointer se mit ensuite à parler de généralités, et il apprit que Creagh s'occupait de l'armée de réfugiés arrivant de Bilbao. Il n'avait, pour ainsi dire, pas quitté les quais de débarquement depuis la veille à l'aube jusqu'à minuit passé. C'était, du reste, un bon alibi, si ses dires pouvaient être vérifiés, étant donné la violence de la haine qu'il portait au défunt baronnet. Il déclara ne rien savoir de Farrant, ce qui, ainsi qu'il le fit comprendre à Pointer, équivalait à dire que cet individu n'avait aucune cote dans la Péninsule Ibérique.

XI

Le lendemain matin de bonne heure, Pointer laissa son auto devant la grille de Broadbends et remonta à pied vers la maison. Il s'approchait du porche lorsqu'il entendit des aboiements furieux qui venaient de derrière un monticule. Se dirigeant aussitôt dans

cette direction, il aperçut un des jardiniers qui luttait avec un sealyham près d'un étang artificiel asséché.

— Non, tu n'y iras pas, dit l'homme, comme le chien faisait des efforts désespérés pour atteindre un panier rempli de nénuphars, placé sur des blocs cimentés au fond de l'étang.

Labby, le chien, leva vers le visage attentif de Pointer le regard exaspéré d'un être intelligent qui se voit incompris.

— A-t-il toujours été comme cela? demanda Pointer en regardant le panier recouvert de cailloux qui semblait exciter le gros chien blanc.

Pointer n'avait aucune sympathie particulière pour cette race de chiens. Il les reléguait en son esprit au même rang que les carlins qu'ils avaient supplantés. Cependant, il devait y avoir une raison quelconque pour provoquer les poils hérissés et les élans glapissants de celui-ci : car il n'a jamais été dit qu'un sealyham fût stupide!

— Qu'y a-t-il sous le panier? demanda-t-il.

— Rien, Monsieur. On l'a seulement mis en place, hier matin. C'est moi-même qui m'en suis occupé avec Lady Heneage. L'étang a été rempli ce matin, mais comme la vidange avait besoin d'être revue, nous l'avons vidé de nouveau. Voyons, Labby, puisque je te dis qu'il n'y a rien dans ce panier.

— Il croit qu'il y a quelque chose en-dessous, et il ne sera pas content avant de s'en être assuré, dit Pointer qui voyait, d'après la façon dont le jardinier tenait le chien, qu'il avait de l'amitié pour lui. Si nous lui montrions qu'il se trompe? Je vais vous aider à soulever le panier.

Tout en souriant, comme s'il était un peu honteux de prêter tant d'attention aux aboiements d'un chien, l'homme passa Labby à Pointer, et s'en fut chercher deux crochets de fer pour soulever le lourd panier.

Pointer passa son mouchoir au collier du chien, et lui permit d'atteindre tout juste le panier. Comme il le pensait, c'était bien ce qui se trouvait *sous* le panier qui agitait Labby, lequel hérissait ses poils tout en grognant avec férocité.

— Il doit y avoir un animal quelconque là-dessous, se dit Pointer.

Le jardinier rapporta bientôt une forte corde. Puis, Pointer aida le jardinier à soulever le panier, et là...

— Tiens, il y a une fourrure, sans doute celle de Lady Heneage, s'écria le jardinier.

Mais Pointer souleva un petit objet aplati, dont la queue pendait lamentablement. C'était un chat noir, mort.

— Ah! mais c'est Luck, ma parole, s'écria le jardinier stupéfait. Voyez-vous ces trois poils blancs sur chaque sourcil. Et cette petite cicatrice triangulaire sur une oreille? Ce sont les seules taches blanches qu'il avait sur lui. Oui, c'est bien Luck. Comment se trouve-t-il là? Ne l'emportez pas à la maison, Monsieur. Il ne faut pas qu'il soit jeté à la poubelle. Nous sommes justement en train de combler un sentier, par ici, et je vais l'y enterrer, car j'aimais bien ce petit diable, et Labby n'osera pas le déterrer.

Le jardinier tendit la main pour prendre Luck, mais Pointer

lui dit que ces dames voudraient peut-être s'assurer elles-mêmes qu'il s'agissait bien du chat de la maison.

— Oh! c'est bien lui, comme elles le constateront en voyant ses sourcils. Il était bien gentil, dit l'homme avec regret en caressant la petite tête mouillée d'un doigt noueux. Et ça me dépasse comment il a pu se trouver là, et, encore plus, comment nous ne l'avons pas entendu, car il avait une manière à lui de miauler quand les choses lui déplaisaient qu'on était bien forcé de l'entendre.

— On dirait qu'il a été pris à l'improviste, cette fois-ci, dit Pointer en se détournant.

Mais, avant de partir, il pria le jardinier de ne parler à personne de la découverte du chat.

— Ces dames ont été suffisamment bouleversées pour l'instant, dit-il. Eh bien! c'est Sir Keith Hudson qui est votre nouveau patron, je suppose. Donc, il n'y a pas grand'chose de changé par la mort de Sir Henry Batchelor.

L'homme parut éprouver quelques doutes.

— Sir Henry était un bon maître, dit-il enfin. Très bon et très généreux. Quant au nouveau maître, il sera peut-être très bien, mais il ne ressemble pas à son oncle. Et il ne lui ressemblera jamais. On dirait qu'il laisse aux autres le soin de décider les choses pour lui.

— Dans ce cas, Miss Bailey aura son mot à dire.

— Et cela n'en vaudra que mieux, Monsieur, dit l'homme plus gaîment. C'est une bien gentille demoiselle, et généreuse par-dessus le marché.

Pointer se hâta de mériter à son tour cette dernière épithète, et, après avoir, de nouveau, averti le jardinier de ne dire à personne que l'infortuné Luck avait été retrouvé, il se dirigea vers la cuisine.

— Prenez cette valise, Hammerley, et portez-moi ceci en douce chez le vétérinaire de la ville. Il est matériellement impossible que le chat se soit introduit vivant là où on l'a trouvé, et, de plus, il me paraît étonnamment aplati.

— Les chats sont souvent très plats, une fois morts, remarqua Hammerley sagement. Celui-ci semble avoir été noyé.

— Oui, il *semble* l'avoir été. Mais, de même que son maître (car il s'agit bien du chat de la maison qui avait disparu), il a pu mourir par une cause toute différente que celle qui apparaît à première vue. Comme je l'ai dit, il est vraiment très aplati.

Et sur ce, Pointer entra dans la maison. Tout en se dirigeant d'un pas rapide vers la pièce qui lui avait été réservée comme bureau, il songea qu'il paraissait avoir déjà marqué un point. Le chat disparu avait été retrouvé le lendemain même du jour où on lui avait signalé sa disparition. Pointer était certain que le chat avait été placé mort, là où il l'avait trouvé. C'était là encore une curieuse énigme. Le jardinier soutenait que l'étang avait été rempli le matin même. Dans ce cas, le chat devait se trouver là depuis la veille, alors que l'étang était encore sec. Car le panier de nénuphars était alors bien moins lourd à soulever avant d'avoir été mouillé, de sorte qu'une femme, et même un enfant vigoureux aurait pu le faire. Mais pourquoi le chat avait-il été mis sous

le panier dans un endroit où, une fois l'étang rempli, il serait resté sans être découvert, pendant des mois, ce qui équivalait à dire pour toujours?

De quoi le chat était-il donc mort pour qu'il fût nécessaire de le cacher ainsi?

Pointer demanda à voir Farrant. Lorsque ce dernier entra avec sa désinvolture habituelle, l'inspecteur-chef, qui savait parfois prendre un air important, l'accueillit avec une froideur déconcertante.

— Tout d'abord, dit-il, avant de vous poser les questions que j'ai préparées à votre intention, je dois vous prévenir que tout ce que vous direz sera noté et pourra même servir comme témoignage.

Il jeta un regard significatif vers l'agent-greffier déjà installé dans un coin de la pièce, invisible de la porte, un bloc à la main.

— Vous me faites trembler, répondit Farrant avec un brusque sourire qui découvrit des dents ébréchées qui avaient dû encaisser un coup formidable dans le passé.

— Je désire que vous me fassiez un récit plus détaillé sur l'endroit et le moment où vous avez rencontré pour la première fois Sir Henry.

— Volontiers, dit Farrant. Que désirez-vous savoir?

— Tout ce qu'il vous plaira de nous dire pour être consigné dans nos notes.

Alors, Farrant se mit à parler. Selon lui, ses parents, comme leurs aïeux, avaient vécu à Xérès, où ils faisaient le commerce de vins espagnols. C'étaient des vieux amis de la famille Batchelor, qui s'était occupée, à l'origine, de l'exportation de vins. Lui-même n'avait voulu s'astreindre à aucune profession définie, mais avait mené une vie fort amusante à errer à travers le monde. Il avouait qu'il gagnait sa vie en pariant aux courses. Jusqu'ici, il avait bien réussi. Mais, il y avait environ trois mois de cela, Batchelor alla visiter les mines du Rio Tinto, et, en chemin, il s'arrêta chez les Farrant. C'était ainsi qu'il avait rencontré Batchelor qui lui avait aussitôt demandé de venir faire un séjour à Broadbends. Cette invitation tombait à pic, car il songeait précisément à s'associer avec un éleveur de chevaux en Irlande du Nord. Farrant était donc revenu en Angleterre avec Sir Henry, et l'avait accompagné à Broadbends. Il trouvait fort commode de vivre là, car, ainsi, il lui était facile d'aller fréquemment en ville pour s'entretenir avec son futur associé. Il n'y avait plus que quelques petits détails à régler. Et Farrant éclata de rire — d'un rire véritable. Mais la mort de Batchelor l'avait décidé à ne pas tergiverser plus longtemps. Dès que les choses seraient débrouillées et qu'on lui permettrait de partir, il rejoindrait l'Irlande et son associé, O'Malley.

— Avez-vous des lettres qui vous ont été adressées à vous, ou à votre famille, par Sir Henry? demanda Pointer. Des lettres se rapportant soit à votre venue ici, ou au séjour qu'il a fait chez vos parents? Ou des lettres adressées à vous par vos amis de Xérès? A propos, s'y trouvent-ils toujours?

— C'est peu probable. Mon père est mort voici un an, heureusement pour lui. Mon frère a repris la direction de l'affaire avec un tel succès qu'il fut bientôt en fuite, cherchant à se sauver des

mains de ses propres employés. Je crois qu'il combat maintenant aux côtés de Franco. J'ai ouï-dire qu'on avait mis sa tête à prix pour une somme vraiment fort flatteuse. Je ne sais comment le joindre.

— Et vous n'avez pas eu envie de vous engager?

Pointer n'avait jamais vu de visage plus énergique que celui de Farrant. Des muscles magnifiques se devinaient sous le costume qui venait apparemment d'un assez bon faiseur. Farrant paraissait en excellente forme.

— Oh! je ne sais pas, dit Farrant en se grattant pensivement le cou. Vous comprenez, ça ne nous regarde pas, somme toute. D'ailleurs, je veux me marier, et m'établir, avant de n'être plus bon qu'à garnir un fauteuil roulant.

— Vous marier? interrogea Pointer aimablement.

— Me marier avec Miss Hughes, répondit Farrant du même ton. Mary Hughes qui est présentement femme de chambre, ici, à Broadbends. Nous allons nous marier dès que toute cette histoire sera réglée. Bien entendu, ma famille sera furieuse. Mais ma résolution est bien prise. Et que le diable emporte ce que les duchesses pourront en dire!

Et il bomba la poitrine et avança la mâchoire d'un air menaçant, tout en faisant cette grandiloquente déclaration.

Pointer le félicita. Et très sincèrement. Il avait été frappé par l'attitude de Mary Hughes au cours du procès, par son air de candeur et de bon sens, et par la sympathie évidemment sincère qu'elle éprouvait pour la famille du mort dans la douloureuse épreuve qu'elle traversait. Et elle était, de plus, extrêmement jolie. Tiens! Tiens! Elle allait donc épouser cet aventurier au visage sculpté dans du bois de teck.

— Pour en revenir aux lettres, n'en avez-vous pas? demanda Pointer.

— Je ne conserve jamais de lettre qui ne soit absolument indispensable à mes affaires. Je n'ai jamais de ma vie gardé une lettre d'amitié. Dommage! Mais je déteste les paperasses inutiles.

— Je comprends. Et, au sujet de Sir Henry, n'avez-vous aucune idée sur ceux qui pouvaient être ses ennemis?

Farrant hésita. Il donnait vraiment l'impression de réfléchir profondément. Mais Pointer croyait qu'il essayait plutôt de décider s'il parlerait d'une certaine chose ou non. Evidemment, il penchait pour la négative pour le moment et Pointer ne perdit pas de temps à essayer, soit par la persuasion, soit par la peur, de lui faire avouer ce qu'il avait résolu de garder par devers lui. Au lieu de cela, il dit :

— Que pensez-vous de ces soi-disant fiançailles entre Sir Henry et Mrs. Evans. Croyez-vous la chose possible?

— Non. Je croyais qu'il recherchait plutôt la sœur cadette, celle qui est de glace. Je savais, pourtant, qu'il allait souvent à Vine Cottage, mais je pensais...

Farrant s'interrompit, de nouveau, et cette fois parut peser plus ouvertement s'il parlerait ou non. Puis il haussa les épaules.

— Eh bien! en fait, je croyais que c'était Noël Stokes qui allait épouser la veuve. Je les ai surpris, il y a une quinzaine de jours, assis sur une barrière. Ils regardaient le coucher du soleil. Ils

ne m'ont pas vu. Ni entendu. Alors je me suis retiré, mais j'ai entendu Mrs. Evans qui disait que c'était trop tard, qu'il avait sa carrière à faire, qu'elle était liée par une promesse qui n'était encore que tacite, il est vrai, mais que, en tous cas, ni l'un ni l'autre n'avait assez d'argent pour suivre l'entraînement de leurs cœurs. A ce moment, je me suis esquivé.

— Vous paraissez tout de même avoir entendu pas mal de choses, remarqua Pointer pensivement.

Farrant s'esclaffa, mais ne dit rien.

— Les avez-vous jamais, par la suite, revus ou entendus parler d'une façon qui pouvait donner à croire qu'ils s'aimaient?

— Non, répondit Farrant. Dommage! Ce serait un témoignage bien utile. Mais... non.

Pointer se tourna alors vers le détective assis dans le coin de la pièce.

— Voulez-vous dire deux mots à ce monsieur, Peters, s'il vous plaît? dit-il en s'écartant un peu.

Peters se leva aussitôt et s'approcha de Farrant en parlant rapidement en Espagnol, et, après une hésitation imperceptible, Farrant lui répondit dans la même langue avec tout autant de volubilité. Mais Pointer se rendit compte qu'il parlait un espagnol plus rude et plus guttural que le détective de Scotland-Yard qui, soit dit en passant, était né à Madrid.

Enfin, Farrant les quitta en riant bruyamment de quelque plaisanterie. Peters se tourna alors vers son supérieur.

— Il a bien vécu en Espagne, dit-il, mais parmi des gens très ordinaires. Au début, il n'a pas pu me suivre quand j'ai parlé castillan. Mais quand j'ai parlé une langue plus ordinaire, nous nous sommes compris de mieux en mieux, comme vous avez pu vous en rendre compte. Peu instruit, il croit que *Carmen* a été écrit pour le phonographe. Pourtant, je ne pense pas qu'il ait jamais été un mineur, car il ne m'a rien dit au sujet du Rio Tinto.

Pointer ne le croyait pas non plus.

— S'occupait-il de politique? demanda-t-il.

— Il ignore — ou prétend ignorer — tout des affaires espagnoles.. Mais je crois que c'est là une feinte. Pourtant il avoue avoir un grand intérêt pour...

— Les courses? demanda Pointer.

Peters inclina la tête.

— Il pourrait être bookmaker ou maquignon. Je lui ai parlé des courses de Séville. Il n'ignorait pas grand'chose à leur sujet. Vous m'avez demandé de vous dire dans quelle catégorie je le placerais si je le rencontrais dans un train, par exemple. Eh bien! je ne serais pas surpris qu'il ait été garde du corps auprès de quelque membre de l'ex-gouvernement espagnol. Car, quand les troubles ont éclaté, la plupart d'entre eux se sont empressés de prendre, dans leur personnel, un individu de cette espèce, de préférence non-espagnol. Ce Farrant aurait fait un magnifique garde du corps. Et son langage suggère qu'il a occupé une position sociale de ce genre.

Et, sur ce, il prit congé de son supérieur.

Pointer se mit à arpenter la pièce, tout en réfléchissant à ce que Peters venait de lui dire.

Garde du corps? Etait-ce là l'origine des rapports entre Farrant et Sir Henry? Garde du corps, pour le protéger contre quelque danger particulier? Un danger qui avait surpris le magnat? Et Farrant avait-il été loyal, ou bien, comme Miss Batchelor faisait semblant de le croire, était-ce Farrant lui-même qui était précisément devenu le danger?

A ce moment, Pointer fut appelé au téléphone par le vétérinaire qui lui apprit qu'il avait terminé l'autopsie et que le chat avait été noyé. Pointer le remercia et, sortant vivement, sauta dans une auto et se fit conduire immédiatement chez le vétérinaire, car les paroles de ce dernier contenaient un appel urgent.

Un homme grand, d'un certain âge, en blouse blanche, l'accueillit et le mena aussitôt dans son bureau où il commença son rapport.

— Le chat est mort étranglé, dit-il. Une corde ou une forte ficelle a dû être attachée autour de son cou et serrée très fortement. Et, sans doute, le fit-on ensuite tournoyer au bout de cette corde, car ce n'est pas facile d'étrangler un chat. Après sa mort, on l'a frappé avec une violence inouïe, car tous ses os sont brisés. Il était tout à fait mort quand on l'a placé là où vous l'avez trouvé. Je crois que la mort remonte à hier soir, si l'on tient compte de l'endroit frais où il a passé la nuit. Vous désirez l'emporter?

Après avoir demandé au vétérinaire de ne rien dire sur ses constatations, Pointer l'emporta dans une petite boîte en carton enveloppée de papier imperméable, et alla à la recherche du jardinier, à qui il dit que ce serait, en effet, une fort bonne idée d'enterrer le chat sous le gazon.

Ils se mirent donc, tous deux, à enfouir la bête, et quand ce fut fait, le jardinier, qui venait d'aplanir le sol à coups de bèche, releva la tête.

— Cela porte malheur de tuer un chat, surtout un chat noir.

Pourquoi Luck avait-il été tué? Et pourquoi son cadavre avait-il été soumis à un pareil traitement? La nature des blessures qu'il avait reçues semblait indiquer, de la part de l'inconnu qui les lui avait infligées, le déchaînement d'une fureur aveugle qui dépassait de beaucoup l'acte de tuer le petit animal. Qu'est-ce donc qui avait provoqué cette fureur? Le chat n'était pas un pékinois trop dorloté sur lequel la mauvaise humeur d'un domestique aurait pu s'acharner en l'absence de son propriétaire. De plus, il ne semblait pas y avoir eu de lien entre Batchelor et l'animal. Qu'était-ce donc qui avait pu provoquer pareil acharnement? Et pourquoi celui qui avait tué Luck avait-il ensuite éprouvé le besoin de cacher son cadavre? Que savait-on donc au sujet de Luck qui pût être un indice contre le criminel?

Est-ce que Luck avait, par hasard, fait quelque chose qui avait dérangé l'assassin? L'assassin s'était-il vu menacé d'être découvert immédiatement à cause du chat? Pourtant, l'assassin ne semblait pas avoir été en danger d'être découvert.

A ce point de ses réflexions, Pointer releva les yeux et s'en fut à la recherche des différents habitants de Broadbends. La première personne qu'il rencontra fut Nica Batchelor. Quand il lui demanda de lui faire connaître une particularité de Luck qui pourrait aider

à l'identifier, elle mentionna aussitôt les trois longs poils blancs piqués dans chacun de ses sourcils, et la marque minuscule sur une oreille, les seules taches blanches qui se trouvassent sur tout son corps. Pointer dit alors qu'il serait facile de les teindre, à supposer que quelqu'un veuille conserver le chat. Connaissait-elle quelques tours qui permettraient de prouver indiscutablement à qui il appartenait? Mais Nica se déclara incapable de se souvenir d'aucun.

Pointer s'en fut ensuite à la recherche de Mrs. Stokes qu'il trouva en compagnie de Lady Heneage. Agnès parla immédiatement des manières charmantes et gracieuses de Luck, et elle énuméra même tous ses tours. Eve qui avait vu le chat exécuter la plupart d'entre eux, put confirmer ses dires. Farrant, lui, soutint que les dons de Luck étaient purement imaginaires et Hudson partagea son avis. Mais Noël refusa de laisser passer cela, et affirma qu'il avait vu Luck faire le mort au commandement, ce que la cuisinière confirma. Mais ce fut Phyllis Bailey qui apprit à Pointer une chose dont personne d'autre n'avait parlé. Phyllis déclara avoir vu, un jour, le chat sauter sur le dos d'un valet de pied qui se trouvait à un endroit où il n'avait nulle raison d'être; cet homme avait, du reste, été renvoyé peu de temps après cet incident.

Elle expliqua que cela s'était passé peu de temps après l'arrivée de Luck à Broadbends, et, sur le moment, elle avait cru que c'était peut-être là une des habitudes — pas très agréable — du chat. Mais elle ne l'avait jamais vu agir ainsi depuis. Le valet de pied en question, John, était entré dans la bibliothèque alors qu'elle lisait dans la petite pièce circulaire, hors de vue de la porte. Elle avait cru qu'il était venu faire une commission quelconque, ou s'occuper du feu, quand elle l'entendit pousser un cri étouffé, et courut voir ce qui se passait. Alors elle vit Luck, les poils hérissés, debout entre les épaules de l'homme qui essayait vainement de le déloger. Luck se laissa prendre par elle sans offrir la moindre résistance. Le valet de pied dit qu'il était entré pour chercher des allumettes, et s'excusa, et Phyllis était certaine qu'il disait la vérité.

Pointer alla ensuite à l'office où il apprit que le jeune homme en question n'avait pas eu de graves défauts. La gouvernante et le maître d'hôtel furent tous deux d'avis qu'il était bien entré dans la bibliothèque pour la raison qu'il avait donnée, bien que ce fût la première fois qu'ils entendissent parler de cet incident. Ils n'avaient jamais su non plus que le chat l'avait attaqué, mais paraissaient tous deux convaincus que les possibilités de Luck étaient infinies.

Pointer y réfléchit en quittant l'office. Il trouva Phyllis et Miss Batchelor qui l'attendaient dans le hall.

XII

— Je me demande si vos questions signifient que vous avez retrouvé Luck dans des circonstances très louches, commença Nica avec un rire qui rappelait un hennissement.

— Oh! dans ce cas, rendez-le-nous!

Et Phyllis fit un pas en avant les mains tendues comme pour le prendre.

— Je crains bien que votre petit chat ne revienne plus, répondit Pointer. Un chat noir — mort — a été trouvé dans le lac que l'on est en train d'aménager.

Des exclamations jaillirent derrière lui. Mrs. Agnès et Eve avaient surpris ses paroles alors qu'elles venaient se joindre au groupe.

— D'après les trois poils blancs au-dessus de chaque œil, il s'agit évidemment bien de votre chat, continua Pointer.

— Mais où ça? Où ça? s'écria Phyll. Où est ce chat?

— Il ne lui reste plus guère de chance maintenant, hein? dit Nica malicieusement.

— Vous avez toujours détesté Luck, dit Phyll d'une voix étranglée par l'indignation.

Nica se défendit avec véhémence. Elle n'adorait pas les chats, certes, mais elle n'avait eu aucune antipathie pour Luck. Elle avait simplement pensé qu'un nom pareil était un véritable défi lancé à la face du destin qui relève toujours une pareille provocation, termina-t-elle.

— Il ne s'agit pas du destin, répliqua Phyllis passionnément. Mais où est-il, M. Pointer, le chat que vous avez trouvé? Laissez-moi le voir. Je ne puis croire que Luck soit mort.

— Nous l'avons enterré, répondit Pointer. Vous comprenez, il avait séjourné un certain temps dans l'eau, mais le jardinier qui l'a trouvé n'a aucun doute sur son identité.

— Quel jardinier était-ce? demanda Eve vivement. Heslop?

Pointer avait noté le nom de l'homme dans son carnet. Ayant consulté celui-ci, il acquiesça d'un hochement de tête.

— Heslop ne confondrait certainement pas Luck avec un autre chat, affirma Mrs. Stokes.

A ce moment les deux jeunes gens entrèrent dans le hall, s'entretenant très sérieusement avec Farrant, ou plutôt écoutant ce qu'il leur disait. Phyllis se retourna vers eux.

— Luck a été noyé, dit-elle d'une voix basse et émue.

— Luck?

Farrant parut surpris, ainsi que Hudson, mais le visage de Noël ne réfléta rien de ce qui se passait dans son esprit.

— Il a été tué, continua Phyllis. Noyé, exprès.

— Oh! quelle sottise!

Mrs. Stokes parut fort indignée.

— Ma chère petite, vous n'avez pas la moindre preuve de cela. Les chats pataugent souvent dans l'eau. Pourquoi ne leur arriverait-il donc pas de se noyer parfois?

— Luck a été noyé exprès, répéta Phyllis obstinément. N'est-ce pas, M. Pointer.

— Nous l'avons trouvé sous le panier de nénuphars, biaisa Pointer, parmi les pierres qui soutenaient ce dernier. Heslop est persuadé qu'il a été noyé intentionnellement.

— Bien entendu, dit Phyllis. Parce que je l'aimais. De même que le testament a été pris par quelqu'un qui me hait.

— Mais, ma bonne fille (Nica affectionnait parfois ce terme

blessant), que faites-vous d'Henry? Ou bien croyez-vous que lui aussi a été tué pour vous faire tort?

— Oh non! répondit Phyllis tranquillement. Il s'agit là d'une tout autre histoire. La mort de Luck n'a rien à y voir. La disparition du testament non plus. Ce n'est qu'*après* la mort de Sir Henry que quelqu'un s'est rendu compte qu'il pouvait me rendre la situation désagréable en le faisant disparaître.

— Croyez-vous qu'il avait vraiment l'intention d'épouser Mrs. Evans? demanda Pointer.

Il ne posait jamais des questions de ce genre dans le seul but d'obtenir des renseignements. Mais il éprouvait ainsi, quand il demandait à une personne quel était, à son avis, l'assassin, les sentiments de son interlocuteur à l'égard d'autres personnes faisant partie du cercle familial.

— Alison Gaskell en est convaincue, répondit Phyllis lentement. Et, d'ailleurs, d'après certaine chose que Sir Henry m'a dite, et sa façon de la dire...

Elle ne termina pas sa phrase.

— Ne pouvez-vous pas vous rappeler ce que c'était? demanda Nica d'un ton sarcastique.

— Je ne l'écoutais qu'à moitié, répondit Phyllis, comme cela arrive parfois quand les gens commencent à parler sérieusement. Les vieilles gens, je veux dire. Il parlait, hier après-midi, du changement que le mariage apporte à la vie d'un homme, et, bientôt, il dit que tous les hommes devraient se marier. Je n'y ai pas attaché d'importance au moment même, mais, naturellement, maintenant, c'est différent. D'ailleurs, il a dit aussi que Keith et moi nous ne serions pas oubliés, ce qui n'aurait pas de sens autrement. Je l'écoutais d'une oreille distraite, et je n'y pensais pas sur le moment. Mais à présent! Sans doute avait-il l'intention de faire un autre testament ou de prendre d'autres dispositions. Du reste, si Keith n'avait pas été si bête et n'avait pas oublié d'aller à l'heure fixée, à la bibliothèque, nous saurions maintenant à quoi nous en tenir.

— Vous pensez donc que Sir Henry avait l'intention de lui faire part de ses projets? demanda Pointer.

— Certainement. Je crois qu'il avait l'intention de tout expliquer à tout le monde, dit Phyllis. Et dire que l'assassin nous a laissés dans cette perplexité. Je veux dire que, s'il avait des raisons pour tuer Sir Henry, il n'était pas nécessaire de nous mettre aussi dans l'embarras. Ça, c'est de la haine pure et simple. Car *nous* ne représentions pas un danger pour lui, nous ne le gênions pas.

Elle s'arrêta brusquement et, secouant la tête, demanda une cigarette.

— Toujours pas de bague? remarqua Nica en lui passant la boîte.

Phyllis eut un geste agacé par la trivialité de cette question.

— Miss Bailey, intervint Pointer, l'air très grave, je crois qu'étant donné les circonstances, vous devriez nous permettre de rechercher cette bague puisqu'il apparaît clairement que vous ne pouvez la retrouver vous-même. On peut la faire figurer sur les affiches de police soit comme perdue, soit comme volée.

— Quelle différence cela fait-il? demanda Nica aussitôt.

— Si vous la déclarez comme perdue, il vous est toujours possible d'arrêter les recherches, dit Pointer d'un ton significatif. Mais si vous affirmez qu'elle a été volée, alors l'affaire n'est plus entre vos mains, et la police est obligée de poursuivre l'affaire, si peu désireuse que vous puissiez être de porter plainte contre le coupable.

— Mais vous, Phyllis, vous n'auriez aucune répugnance à le faire, si vous pensez qu'il s'agit d'une haine personnelle, à moins que je me trompe beaucoup sur votre caractère, dit Nica.

— Je n'attache aucune importance à ce qu'on pense de mon caractère, répondit Phyllis lentement et avec mépris.

Nica eut un de ses rires brefs et rauques.

— Au sujet de cette bague, reprit Pointer comme s'il n'avait pas entendu...

Pour toute réponse, Phyllis étendit la main vers quelques pièces de monnaie qui traînaient sur la cheminée, prit un *penny*, et dit :

— Face, je ne dis rien, pile, je parle.

La pièce retomba du côté face. Elle fit une grimace.

— Tant pis, je parlerai tout de même, déclara-t-elle en se baissant pour la ramasser.

A ces mots, Nica parut se raidir et Pointer devint plus attentif. Le moment était grave. Phyllis les fit attendre un petit instant.

— Je ne veux pas parler, dit-elle comme pour elle-même, et, cependant, je suis lasse d'être continuellement tourmentée par vous, Nica, au sujet de cette bague. Vous ne lâchez jamais prise même quand vous voyez que les gens sont exaspérés.

— Merci pour ces aimables paroles, dit Nica ironiquement.

— Je suis descendue au jardin après dîner, dit Phyllis lentement, en regardant sa cigarette. Je sais (ici ses yeux se portèrent vers Pointer pour se détourner aussitôt), je sais que j'ai omis d'en parler parce que je pensais, ou plutôt parce que je *savais* qu'il me faudrait, dans ce cas, dire où je me trouvais, et ce que j'avais vu. Eh bien! je suis descendue parce que, de ma chambre, j'avais entendu Luck pousser un drôle de petit cri, en bas, dans le jardin.

Cette fois, elle regarda Pointer en face.

— Je savais que c'était lui, et, cependant, je ne l'avais jamais entendu crier ainsi auparavant. On eût dit qu'il s'étranglait à demi. Je crois maintenant que j'ai dû l'entendre crier pendant qu'on le noyait.

Elle prononça ces mots très bas, en frissonnant. Elle était très pâle.

Nica la regardait comme hypnotisée.

— Alors, reprit Phyllis, je suis descendue dans le jardin. J'ai cru que le bruit venait du bosquet de lilas, mais je ne l'ai pas trouvé. Si je ne l'ai pas appelé sur le moment même, c'est parce que j'ai vu..

Phyllis hésita, puis continua en carrant les épaules.

— J'ai vu Alison Gaskell entrer dans la bibliothèque et serrer la main de Sir Henry. Il s'est avancé jusqu'à la porte-fenêtre grande ouverte, et elle est entrée par là.

— Quand cela? demanda Pointer.

— Il ne devait pas encore être neuf heures et quart. Je me suis

dit que si Mrs. Evans était avec sa sœur je ne voulais pas attirer son attention en appelant Luck, car je ne puis encaisser « la veuve ». Je suis donc allée m'assurer si Luck était étendu, selon son habitude sous les rosiers rouges devant les petites plantes blanches qu'il affectionne particulièrement...

— Les lobélias blancs, murmura Eve.

Elle connaissait le goût du chat pour le parfum mielleux de ces fleurettes qui servaient de tapis à certains des rosiers.

— Il n'avait pas crié de nouveau et j'ai cru qu'il avait réussi à se libérer de ce qui l'avait saisi — ou retenu...

Elle s'interrompit et son visage eut une brève contraction. Mais elle ne s'arrêta pas de fumer.

— Je l'ai cherché en tâtonnant dans l'obscurité. Il avait parfois l'habitude de rester immobile pour voir si on pouvait le trouver parmi les fleurs, expliqua-t-elle à Pointer. Or, ma bague était si grande pour moi qu'elle glissa de mon doigt. Je la ramassai et cherchai des yeux où je pourrais bien la poser, pour un instant. C'est alors que j'ai aperçu Mr. Gaskell dans la tonnelle aux roses, celle qui est le plus près du parterre des lis. Il était profondément endormi. Du moins, sa tête était inclinée sur sa poitrine et ses yeux étaient fermés. Je posai ma bague sur le coin du banc de bois, tout près de l'entrée de la tonnelle et je me remis à chercher Luck. Comme je ne réussis pas à le trouver, je me dis que j'avais dû imaginer ce cri de détresse... A ce moment, je me trouvai assez éloignée de la tonnelle. J'y retournai lentement. Eh bien, conclut-elle, en faisant un petit geste, quand j'y parvins, Mr. Gaskell n'y était pas, et ma bague non plus.

— Phyllis! cria Mrs. Stokes, comme si elle ne pouvait croire ses oreilles.

Farrant émit un long sifflement. Nica parut également fort surprise, mais ne dit rien.

— Alors vous croyez...? demanda Noël d'une voix dure.

— Je crois qu'il s'est réveillé, a trouvé ma bague sur le banc à côté de lui, et l'a emportée pour la mettre en lieu sûr, bien entendu, dit Phyllis. C'est pourquoi je suis arrivée en retard au salon. Puis, quand les deux dames furent introduites, je me suis dit que j'enverrais un mot à Mr. Gaskell par l'une d'elles. J'ai bien regretté ne pas l'avoir fait, Nica, quand vous avez remarqué que je ne portais pas ma bague. Mais, à la réflexion, cela m'avait paru assez gênant de leur demander si leur père n'avait pas pris ma bague... J'ai pensé que je les raccompagnerais et que je verrais Mr. Gaskell moi-même, à ce sujet. Mais bien entendu...

Elle n'acheva pas sa phrase et se contenta d'esquisser un petit geste.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas dit tout cela cet après-midi, quand il a été question de la bague pour la première fois devant l'Inspecteur-Chef? demanda Mrs. Stokes sévèrement. Car, après tout, Phyllis, lorsqu'il s'agit d'une bague d'une aussi grande valeur...

— Oh! je ne voulais pas donner l'impression que je croyais que Mr. Gaskell l'avait prise, répondit Phyllis vivement. Bien entendu, je me suis rendu compte que, sous le choc des événements, il avait dû oublier l'incident de la bague. J'avais l'intention de lui en parler cet après-midi, après l'enquête, mais ce que nous avons appris alors

m'a fait oublier jusqu'à ma bague. Je sais qu'il doit être en train de jouer aux échecs, en ce moment, chez le pasteur. Je vais lui téléphoner tout de suite. Ainsi vous serez tranquillisée, Nica.

— J'avoue que vous êtes une énigme, Phyllis, murmura Nica.

— Quel compliment de votre part!

Phyll alla au téléphone et demanda le numéro du presbytère. Puis on l'entendit demander à parler à Mr. Gaskell, et dire ensuite :

— Oh! Mr. Gaskell, nous cherchons une de mes bagues que j'ai perdue hier, dans le jardin. Je sais que vous vous y promenez souvent. Ne l'auriez-vous trouvée, par hasard? Il s'agit d'une bague en diamant que j'ai ôtée de mon doigt près de la tonnelle de roses rouges... Vous ne l'avez pas vue? Oh! quel dommage! Comme je le regrette!

Elle attendit un instant, puis raccrocha en s'écriant :

— C'est bien l'homme le plus mal élevé qui soit.

Pointer put s'imaginer, sans peine, le genre de réponse que le vieux Mr. Gaskell avait dû lui faire.

— Eh! bien quoi, maintenant? demanda Phyllis en se tournant vers l'Inspecteur-Chef. Il faudra bien que la bague soit *perdue* ou *volée*, Mr. Pointer. Non, dit-elle répondant à un regard de Nica, je ne dirai pas volée, car elle n'a certainement pas été dérobée par Mr. Gaskell. Sans doute, un garçon livreur ou un jardinier l'a-t-il prise sans en connaître la valeur.

— Etes-vous prête à jurer que vous vous trouviez dans le parc entre neuf heures moins le quart, heure à laquelle Sir Henry vous a tous quittés, dans le hall, et dix heures moins le quart quand vous avez aperçu Miss Gaskell et son père dans les jardins? demanda Pointer.

— Je le suis, répondit Phyllis très lentement et comme à contre-cœur. J'aurais souhaité ne pas avoir été contrainte à faire cette déclaration car les Gaskell n'ont rien à voir là dedans.

— Ça, c'est à la police à décider, dit Mrs. Stokes en posant un long regard inquiet sur son fils.

Celui-ci évita les yeux de sa mère, et continua à effeuiller une fleur comme s'il n'en avait jamais vu une auparavant.

— N'avez-vous à aucun moment, aperçu l'une ou l'autre de ces deux personnes? demanda Pointer brusquement à Farrant.

— Non, répondit ce dernier catégoriquement.

Eve se trouvait dans un dilemme, mais elle se dit que le fait d'ajouter Mrs. Evans aux deux membres de sa famille déjà aperçus dans les jardins, n'apporterait aucune lumière nouvelle à l'affaire. Car c'était Miss Gaskell qui avait été vue entrant dans la chambre fatale.

— Si seulement je l'avais vue en ressortir et non y entrer, dit Phyllis. Mais j'avais déjà regagné ma chambre, et je me refaisais une beauté avant de redescendre au salon.

— Comment Sir Henry et Miss Gaskell se sont-ils abordés? demanda Pointer qui surveillait Phyllis étroitement tout en l'interrogeant.

— Elle paraissait extrêmement pressée. Elle est entrée comme si elle apportait un message urgent, ou comme si elle lui remettait quelque chose.

— Est-ce que personne d'autre n'a vu Mr. Gaskell?

Eve dit alors qu'elle avait vu Mrs. Evans être rejointe par sa sœur qui, en effet, revenait de la direction de la bibliothèque. L'heure, qu'elle ne pouvait préciser, correspondait à celle où Phyllis disait avoir aperçu Alison. Mais aucune des personnes ne paraissait avoir remarqué la présence de Mr. Gaskell dans le parc.

— Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas dit plus tôt que vous aviez vu ses deux filles? demanda Pointer sèchement.

Eve parut embarrassée et ne put que murmurer que le fait lui avait paru sans importance, puisque la police savait que ces dames étaient venues à Broadbends après dîner.

— Mais elles n'ont fait leur apparition officielle, si l'on peut l'appeler ainsi, que presque une heure plus tard, lui rappela Pointer.

— J'ai l'impression qu'elles ont pris le raccourci menant vers le Cottage, répondit Eve sans essayer de s'excuser. En fait, j'ai pensé, sans du reste y prêter beaucoup d'attention, qu'elles s'étaient éloignées rapidement dans cette direction comme si elles étaient pressées de rentrer chez elles.

Après avoir fait sténographier les deux déclarations, Pointer prit congé de la famille. Tout en rentrant à pied au commissariat, il se mit à réfléchir sérieusement. C'était un problème fort embrouillé assurément; pourtant, en tenant compte de tout ce qu'on lui avait dit — et aussi de ce qu'on ne lui avait pas dit — il existait une possibilité d'expliquer l'absence du dernier testament, la vengeance exercée sur le chat et aussi la position de l'homme assassiné à demi poussé sous le fauteuil, et même, oui, même le flacon de poison qu'il tenait à la main ainsi que la perte de la bague de fiançailles de Phyllis Bailey. Les hypothèses de Pointer embrassaient, en somme, tous les faits qui lui étaient connus jusqu'ici et il eut beau réfléchir que c'était bien là la seule possibilité qu'il pouvait imaginer, il était très désireux de la mettre à l'épreuve, — ce qui devrait être chose assez facile à faire; — étant donné l'endroit où était placé le fauteuil. Mais il lui fallait d'abord aller à Scotland Yard. Il allait essayer de se mettre en rapport avec le Chef Constable et le Surintendant Nuttall. D'ailleurs si son hypothèse était correcte, il n'avait pas besoin de se presser. Cette hypothèse étant basée sur cette idée qu'il n'y avait précisément nulle hâte à agir.

Au Commissariat, il apprit qu'un certain Mr. Waters avait téléphoné pour dire qu'il désirait voir Mr. Pointer aussitôt que possible, bien qu'il eût ajouté que ce qu'il avait à lui dire pouvait attendre.

Or, Waters était l'agent de change à qui Pointer avait demandé d'essayer de retrouver la trace de la vente des cent actions des Mines Rudolmi divisées en deux paquets respectivement de quarante-sept et de cinquante-trois actions.

XIII

Une heure plus tard, Pointer serrait la main d'un jeune homme à l'air intelligent qui paraissait d'excellente humeur. En effet, rien ne pouvait faire plus de plaisir à Waters que de pouvoir payer une ancienne dette de reconnaissance à l'Inspecteur-Chef.

— Ces actions Rudolmi, qui vous intéressent tant, ont déjà pu

être répérées, dit-il. Elles faisaient partie d'un gros paquet de titres au porteur qui avaient été envoyés à des courtiers du nom de Ablett et Singer. Or, ce matin, ces derniers ont reçu un coup de téléphone, d'un certain Mr. Gazler Mentrobus qui venait d'arriver d'Australie, leur demandant si des actions au porteur d'une valeur d'environ trois mille livres, étant remises entre leurs mains aujourd'hui avant midi, il leur serait possible de les vendre pour son compte. Comme vous le savez, en règle générale, il est impossible de vendre après le dernier vendredi du mois. Mais comme il s'agissait d'un nouveau client, et comme les actions étaient au porteur et représentaient une assez grosse somme, Ablett et Singer décidèrent de faire une exception.

Pointer savait où Farrant, Hudson et Noël Stokes s'étaient trouvés le matin même, et ceci s'appliquait également à Mrs. Stokes, Lady Heneage, Miss Batchelor, et Phyllis Bailey. Mais certaines des domestiques avaient sollicité la permission d'aller en ville pour s'acheter des vêtements de deuil, et, parmi elles, Mary Hughes. Pointer fit une rapide description de la jeune fille, et Waters fit une moue dégoûtée.

— Vous êtes tous des trouble-fête, vous autres policiers, dit-il. Eh bien oui, en effet, voici qu'arrive la jeune personne que vous venez de décrire. Et elle tend une lettre signée Arnold Gazler Mentrobus, qui avait soi-disant été écrite aujourd'hui même, du Strand Hotel. La lettre rappelait la conversation téléphonique du matin et leur demandait, à condition que la vente pût encore s'effectuer pour leur compte, de vendre les valeurs ci-jointes au meilleur cours coté, au moment où ce mot leur serait remis, par la sœur du signataire, ce dernier étant empêché de venir en personne. Mais si ces messieurs voulaient remettre à sa sœur un reçu dans une enveloppe cachetée, il serait tout à fait tranquille. Eh bien! comme tout cela paraissait très normal, les valeurs furent acceptées, et on remit à la jeune fille un reçu en bonne et due forme pour son frère, après quoi elle fut fort courtoisement escortée jusqu'à la porte par tous les membres de la firme. Or, parmi les valeurs, comme vous l'avez sans doute déjà deviné, grâce à votre flair infaillible, se trouvaient cent actions Rudolmi divisées en un paquet de quarante-sept titres et en un paquet de cinquante-trois titres. L'enveloppe les contenant ne portait aucune inscription écrite à la main. C'était une grande et solide enveloppe entoilée qui, du reste, a été jetée. Mais voici la lettre qui l'accompagnait. Le jour d'échéance tombe après-demain. Donc, Mr. Arnold Mentrobus n'aura pas longtemps à attendre pour toucher son argent. Après avoir obtenu ces renseignements, je me suis adressé à d'autres firmes, car, croyez-moi, Scotland Yard n'a rien à m'apprendre. Et voici la liste d'actions au porteur qui furent toutes remises par la même jeune personne, après un coup de téléphone identique donné ce matin. Toutes doivent êtres vendues, au meilleur cours, pour le compte de Mr. Arnold Gazler-Mentrobus, Strand Hotel.

Ce disant, Waters tendit une liste à Pointer, qui, y ayant jeté un coup d'œil, y reconnut tous les titres énumérés par le directeur de la banque comme ayant composé le deuxième paquet.

— L'échéance est après-demain. Bien. Merci, Waters, dit le détective en étudiant l'écriture figurant sur la lettre et sur l'enveloppe. Il

remarqua que le mystérieux correspondant avait bien fait un effort pour la déguiser mais la façon très particulière dont les points étaient mis sur les *i* ressemblait étrangement à la ponctuation d'une note qu'un de ses hommes avait ramassée la veille à Broadbends.

L'écriture de cette lettre était celle d'un homme du peuple qui se serait appliqué. Elle ressemblait beaucoup à Farrant lui-même. Elle ne pouvait certainement pas être celle d'aucune autre personne se trouvant à Broadbends, à l'exception peut-être de Mr. Gaskell, dont Pointer n'avait pas encore vu l'écriture. Mais il était certain que la lettre n'avait pas été écrite par un chirurgien, c'est-à-dire par un homme aux doigts particulièrement habiles, et dont les muscles étaient soumis au contrôle de son cerveau. La caractéristique principale de cette écriture-ci était une certaine prétention, et évoquait l'idée de gros doigts malhabiles.

— Et j'ai fait plus encore, ô Roi des Détectives, continua Mr. Waters. J'ai découvert que ces trois noms bizarres sont bien ceux d'un homme qui a retenu la chambre n° 345 au Strand Hotel, à partir d'aujourd'hui et jusqu'à samedi. Il a payé d'avance en billets de banque qui furent remis par la même jeune personne. Ici encore, l'enveloppe a été perdue, mais la lettre existe, au cas où vous voudriez la voir. Evidemment ce nom compliqué a été choisi afin d'éliminer une erreur possible.

Pointer remercia Waters chaleureusement, et se fit conduire au Strand Hotel. L'écriture de la lettre qu'on lui montra correspondait avec celle des autres, mais elle montrait des différences dans la façon de tracer le même caractère, différences qui prouvaient que l'auteur s'était efforcé de déguiser son écriture tout en changeant un caractère de temps en temps. Mary Hughes... Dix mille livres au porteur... Farrant... Sir Henry Batchelor...

Pointer réfléchit à sa prochaine démarche. Il pouvait attendre que les chèques soient envoyés au Strand Hôtel, mais il ne pouvait s'en emparer sans arrêter Farrant. Il ne pouvait pas non plus empêcher légalement celui-ci de toucher ces chèques, en admettant même qu'il réussisse à en obtenir un ou deux.

Pointer savait que Farrant se trouvait à Londres, et qu'il avait passé une agréable matinée à examiner certains pur sang qu'un jeune pair doré était obligé de vendre, et aussi que, si Farrant tenait ses promesses, il s'était déjà engagé à payer deux mille livres dans un avenir très rapproché. A ce moment, il prenait un drink avec un jeune homme qui essayait de le persuader d'acheter un de ses chevaux actuellement au vert. Pointer qui l'avait fait filer entra négligemment dans le même bar du Strand.

Farrant rencontra le regard de Pointer et lui adressa un petit salut nonchalant. Pointer lui répondit à peine, tout en le fixant d'un regard à la fois perçant et dur. Sur quoi, Farrant parut se désintéresser brusquement de son compagnon. Pointer le rejoignit.

— Pourrai-je vous dire deux mots en particulier quand vous aurez terminé votre conversation? demanda-t-il avec une raideur toute officielle.

Farrant inclina la tête et tendit un doigt de la main gauche vers son interlocuteur.

— Très bien, Tomlinson, mais cette affaire-ci est plus pressante, vous comprenez? Je réfléchirai à votre offre...

Et Farrant renvoya l'autre en vitesse.

— Et maintenant, qu'y a-t-il? demanda-t-il en se tournant vers Pointer. Est-ce que c'est le chien qui s'est noyé, cette fois?

Ils se trouvaient par hasard seuls dans le bar.

— Pourquoi avez-vous chargé Miss Hughes de porter ces valeurs, Farrant, au lieu d'y aller vous-même? Pourquoi engager une jolie fille à faire cette vilaine besogne à votre place?

Pointer ne s'était pas encore assis, et il s'écarta d'un pas en parlant, sans quoi il eût reçu un direct à la mâchoire qui l'eût empêché de parler pendant un certain temps.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut répondre à ma question, dit l'Inspecteur-Chef durement.

Farrant était muet de rage. Pointer le prit par le bras, malgré les efforts que fit ce dernier pour en venir aux mains avec lui, et il le mena dans un salon particulier communiquant avec le bar, et qu'il avait retenu d'avance. Jusqu'ici, tout allait bien. Il avait réussi à mettre Farrant trop en colère pour qu'il pût être autant sur ses gardes qu'à Broadbends.

— Le jeu est fait, continua Pointer en refermant la porte derrière eux. Nous avons les numéros de ces titres, Farrant. Ils nous ont été remis par le directeur de la Banque qui les avait apportés à Sir Henry le matin de sa mort. Et nous avons aussi ceux des premières dix mille livres. Nous savons que vous les avez vendus par l'entremise de Messieurs... (Pointer consulta ses notes et énuméra les différentes firmes de courtiers). Nous avons les lettres que vous leur avez adressées, et à Mr. Arnold Gazler-Mentrobus. Et nous savons aussi que vous avez eu recours aux bons offices de Miss Mary Hughes. Alors, déboutonnez-vous.

Farrant se passa lentement les mains sur son visage, et en les retirant il parut en effacer toute la couleur. Il était livide et regardait droit devant lui, les lèvres serrées. Pointer l'avait jugé comme étant un homme doué d'un grand courage physique, mais, à ce moment, il lui fallait plus que cela. Car Farrant était étreint par une terreur presque insurmontable.

Il bougea sa main posée sur la table et elle y laissa une trace humide. Il était inondé d'une sueur froide. Pourtant, il ne parla pas.

— Il y a une jeune demoiselle qui demande à voir Monsieur, annonça tout à coup un serveur, en ouvrant la porte.

Quand il avait demandé l'usage de cette pièce, Pointer avait eu soin de dire que toute personne qui demandait à voir la personne avec qui il s'entretenait, devait être aussitôt introduite dans le salon.

Ce fut Mary Hughes qui entra. Mais une Mary Hughes mise à la dernière mode. Elle était très maquillée, et, lorsqu'elle retira ses gants, Pointer remarqua que ses ongles étaient également écarlates. Elle portait un grand sac rouge, assorti.

— Ai-je l'air aussi bête que je le crois? demanda-t-elle.

Puis elle s'arrêta, pétrifiée de surprise, comme le garçon refermait la porte derrière elle en réprimant un large sourire.

— Mr. Pointer! s'écria Mary. Mais je ne savais pas... Je veux dire que je ne...

Elle s'interrompit et regarda Farrant. Elle s'attendait clairement à ce qu'il dise quelque chose, mais Farrant se contentait de la dévisager avec une expression d'horreur.

Puis, il se dressa d'un bond, et Pointer vit qu'à l'occasion, il pouvait être rapide comme une panthère.

— Mary! Rentrez! Allez n'importe où mais ne revenez pas ici! s'écria Farrant, les yeux encore écarquillés comme par un effroi indicible. Ne m'attendez pas...

La jeune fille tourna lentement ses regards d'un homme à l'autre, puis elle jeta son sac sur la table en poussant un cri.

— Non! Non! Vous n'avez jamais fait cela, dit-elle en une sorte de murmure qui s'étrangla. Ce n'est pas vrai, Ted! Ce n'est pas vrai!

— Non, je ne l'ai pas fait.

Il lui tenait les mains et l'attira dans ses bras d'un geste soudain.

— Mais j'ai été un imbécile, reprit-il. Et je vous ai entraînée avec moi. Je n'ai jamais pensé que vous pourriez être compromise. Mary, ma chérie, pardonnez-moi. Dites-moi que vous me pardonnez. Nous n'aurons peut-être pas d'autre occasion d'être ensemble.

Il la serrait très fort contre lui, et Mary Hughes s'accrocha un instant à lui. Puis elle essaya de s'écarter.

— Qu'y avait-il dans ces lettres? demanda-t-elle. Que contenaient-elles donc? Vous m'avez dit que vous aviez beaucoup perdu par la mort de Sir Henry.

— Elles contenaient de l'argent, répondit-il d'une voix rauque; de l'argent dont je ne pourrai jamais expliquer la provenance. Pardonnez-moi, Mary. Je ne vous demande pas de me croire, mais simplement de me pardonner. J'aurais préféré mourir plutôt que de vous compromettre... Si j'avais su...

— De l'argent!...

Mary Hughes se dégagea d'un geste brusque.

— Laissez-moi, Ted. Ne me retenez pas! De l'argent! Et ces vingt livres que vous m'avez données et que j'ai dépensées pour ce costume? En faisaient-elles partie?

Ses regards étaient sombres et farouches.

— Non.

Il la lâcha et se tourna vers Pointer.

— J'accepterai le sort qui m'est réservé et me soumettrai à tout, si vous consentez à la laisser en liberté. Je jure qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle transportait. Si je consens à parler, la laisserez-vous partir?

— Vous devez comprendre que je ne puis faire pareille promesse dans une affaire de ce genre, dit Pointer gravement.

— Oh! taisez-vous, s'écria la jeune fille. Je ne puis le supporter! Cela ne peut pas être vrai. Ce n'est pas vous, Ted, pas vous!

— Asseyez-vous, ordonna Farrant en poussant soudain une chaise derrière elle si brutalement qu'elle fut forcée de s'y laisser tomber.

Il se tourna ensuite vers le détective.

— Qu'elle reste donc, et qu'elle entende ce que j'ai à dire. Elle le croira ou non, mais elle connaîtra ma situation.

XIV

— Eh bien, Inspecteur, je me trouve dans une fichue impasse, car je n'ai aucune preuve de ce que je vais vous dire.

Farrant s'appuyait contre le mur, les mains dans ses poches. Son visage était toujours blanc et luisant.

— Cet argent dont vous m'avez demandé la provenance m'a été donné par Sir Henry, dit-il.

— Quel argent? demanda Mary Hughes vivement. Répondez-moi, Ted. De quel argent s'agit-il?

— Mary, vous allez me détester pour toujours, dit Farrant humblement. Mais le fait est...

Il s'arrêta et regarda le détective.

— Continuez, dit Mary durement. Quel est cet argent?

— Eh bien, voilà, Mary. Sir Henry m'a fait un cadeau. Il savait que nous allions nous marier, car je le lui ai dit franchement. Alors il m'a donné de l'argent pour le placer dans cette écurie de courses que je comptais acheter en Irlande. Seulement, ce n'était pas de l'argent ordinaire, mais des choses qu'il fallait d'abord vendre.

— Des choses? Quelles sortes de choses? demanda-t-elle surprise.

— Des valeurs. Sir Henry m'avait dit, plusieurs fois, exactement ce qu'il fallait faire quand je les aurais en main. J'ai suivi ses directives à la lettre, seulement, je vous ai demandé de porter ces valeurs aux personnes qui allaient pouvoir les vendre pour moi. Cela semblait parfaitement honnête. Comment pouvais-je deviner que les flics étaient à mes trousses? Je vous jure, Mary, que je me serais plutôt laissé écharper que de vous causer le moindre ennui.

Il s'était de nouveau rapproché d'elle et essayait de glisser un bras autour de ses épaules, mais elle s'écarta vivement de lui.

— De combien d'argent s'agit-il? demanda-t-elle.

Farrant la regarda d'un air malheureux puis, tourna les yeux vers Pointer :

— *Vous* savez, lui dit-il.

Mais à elle, il dit :

— Une centaine de livres, Mary.

Elle poussa un cri.

— Cent livres! A vous? Et pour quelle raison? Simplement pour que nous puissions nous marier?

Elle se releva d'un bond et faillit perdre l'équilibre sur ses hauts talons. Mais ce fut à Pointer qu'elle se raccrocha pour s'empêcher de tomber.

— Ne me touchez pas, lança-t-elle par-dessus son épaule, et, à son ton, Farrant recula d'un pas.

— Je ne les ai pas crus, s'écria Mary avec affolement en levant les yeux vers Pointer. Je n'ai jamais voulu les écouter quand ils disaient que Ted savait quelque chose sur Sir Henry et qu'il lui serrait la vis. C'est ce qu'on racontait à l'office et dans le village. Mais je n'ai jamais voulu écouter une parole contre lui.

Elle fit une brusque volte-face et dévisagea Farrant.

— J'ai eu confiance en vous, même lorsque vous m'avez dit que vos parents étaient des amis de Sir Henry.

— Eh! s'écria Farrant. Qu'est-ce à dire?

— Je trouvais simplement drôle, de votre part, d'inventer toutes ces histoires. Je me demandais ce que vous me diriez ensuite. Croyez-vous donc que je vous aurais permis de me faire la cour si je n'avais pas su que nous appartenions tous deux au même monde? Mon père était jockey, comme je vous l'ai dit; mais, lorsque vous m'avez assuré que votre père était un marquis espagnol et que son titre lui avait été enlevé par les Républicains, eh bien! elle m'a fait joliment rire, celle-là! Pourtant, je n'ai pas traité vos histoires de mensonges. Je devinais ce qui vous poussait. Vous vouliez me faire croire que vous étiez un prince déguisé.

Elle lui lança un regard presque maternel qui se durcit aussitôt.

— Je n'appelle pas des histoires comme celles-là des mensonges, reprit-elle. C'est simplement se vanter comme les gosses. Mais lorsqu'il s'agit de cet argent... Si vous pensez que je crois que Sir Henry vous a donné cent livres comme cadeau de noces, eh bien! si c'est vrai, c'est qu'il y a quelque chose de louche là-dessous. Et, dans ce cas, les autres avaient raison, après tout. Vous aviez prise sur lui et vous le pressuriez bel et bien.

— Vous n'avez pas cru ce que je vous ai dit sur ma famille?

Farrant semblait abasourdi.

— Certainement pas, s'écria Mary nettement. Ni sur vos voyages. Ni sur vos parties de chasse. Ni sur la chasse au loup. Ni sur le prince qui vous a donné une chaîne d'or sertie de diamants.

— Pourtant vous... vous....

Farrant, le visage soudain congestionné, la fixait d'un air indigné. Puis, son expression changea. Son teint reprit lentement la couleur cendrée qu'il avait eue depuis son entrée dans cette pièce. Il se retrouvait dans le présent, conscient du danger qui le menaçait.

— Pourquoi Sir Henry vous a-t-il donné ces cent livres? insista-t-elle.

— Pour la raison que je vous ai déjà dite. (Le ton de Farrant était obstiné). Il voulait nous aider à nous mettre en ménage. Il était sur le point de se marier lui-même, et il avait de l'amitié pour moi.

— Vous m'aviez dit que vous étiez riche, reprit Mary, et cependant vous acceptez ces cent livres en valeurs, et vous vous servez de moi pour les changer. Et dire que j'ai été assez bête pour faire cela pour vous!

— Quand vous a-t-il remis ces enveloppes? demanda Pointer brusquement.

Mais Mary refusa de répondre.

— Eh bien! dit Farrant après une courte pause (et son visage luisait d'une sueur glacée), je me trouve dans de bien vilains draps. A quoi cela me sert-il de n'avoir pas assassiné Sir Henry puisque je ne puis pas prouver que je ne l'ai pas fait...

— C'est cet argent, dit Mary d'un ton à la fois fébrile et implorant. Si seulement vous pouviez expliquer cela, Ted...

— L'argent dont vous parlez m'a été donné, répéta-t-il.

— Les cent livres? souffla Mary, incrédule.

— Oui, dit Farrant en s'adressant à Pointer par-dessus la tête de la jeune fille. Voilà ce qui est arrivé. (Farrant parlait maintenant comme un homme du peuple). J'avais parlé à Sir Henry d'un haras qui allait être vendu pour une bagatelle. Il parut intéressé. Mes parents lui avaient souvent rendu des services dans le passé et il voulait me rendre ce qu'ils avaient fait pour lui.

Il se tourna vers Pointer.

— Je lui ai donc parlé du haras, et, sans doute, a-t-il aussi pris ses renseignements. En tous cas, tout ce que je puis dire, c'est que lorsque je suis monté me coucher, hier soir, après dîner, après qu'on l'eut découvert mort dans la bibliothèque, j'ai trouvé un paquet sur ma table de nuit : mon nom était inscrit dessus de l'écriture de Sir Henry, et le tout était cacheté de son cachet, celui de sa bague. J'ai ouvert l'enveloppe : elle contenait un mot de lui, un simple mot, me disant que je savais que la vie à Broadbends allait bientôt changer, et qu'il était heureux de penser que j'envisageais de me marier et de fonder un foyer à moi. Il me remettait le paquet ci-joint avec tous ses bons vœux, pour ma réussite. Et, dans une enveloppe épaisse, je trouvai un lot d'actions au porteur. Il m'avait du reste prévenu qu'il m'avancerait l'argent en titres au porteur et m'avait dit ce que je devais en faire. C'est ainsi que j'ai su comment les transformer en argent comptant.

— Avez-vous cette lettre? demanda Pointer.

Farrant secoua la tête et ses regards vacillèrent, désespérés.

— Je l'ai brûlée, dit-il d'une voix rauque. Et j'ai aussi brûlé les enveloppes. J'ai pensé aux droits de succession. Il m'avait dit qu'il me remettrait l'argent dès que j'aurais quelque chose d'intéressant en vue, car tout argent qui serait donné moins de sept années avant sa mort serait soumis à d'importants droits de succession. Et comme on ne savait jamais quand on allait mourir... A une certaine époque, il arrivait à Sir Henry de parler de sa mort, il semblait y penser beaucoup. Alors, quand j'ai vu ces valeurs, et que je me suis rappelé qu'il était étendu, mort, en bas, je n'en ai parlé à personne. Et voilà toute la vérité devant Dieu, ajouta-t-il d'un ton farouche.

Il regarda Mary et elle lui rendit son regard, ses mains plaquées contre ses joues.

— Mais pourquoi vous aurait-il donné cet argent, juste à ce moment-là, et de cette manière? demanda-t-elle.

— Parce qu'il allait se marier. Miss Alison nous l'avait bien dit, et sa lettre donnait aussi cette impression. Et, si vous désirez tout savoir, ajouta-t-il furieux, il avait écrit quelque chose, dans sa lettre, me disant qu'il me faudrait quitter Broadbends aussitôt que possible, et m'installer à la ferme; car, bien entendu, étant donné les circonstances nouvelles il comptait renvoyer chacun chez soi.

— Oui, il voulait avoir sa maison à lui, dit Mary comme si elle se parlait à elle-même. Mais tout de même, cent livres!

— J'étais l'ami de Sir Henry. Voilà pourquoi il m'a donné cet argent. Et, bien que vous soyez trop peu instruite pour reconnaître un vrai gentleman quand il a la bonté de vous parler (ici la voix de Farrant laissa percer une rage mal contenue), lui et moi nous étions copains. Comme mes parents et les siens l'avaient été depuis des générations.

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de retenir Miss Hughes plus longtemps, dit Pointer.

Mary se leva lentement. Son visage était tiré et ses très jolis yeux étaient pleins de larmes.

— Adieu Ted, dit-elle à voix basse. Et merci pour tout ce que vous vouliez faire pour moi... Non. Ne me touchez pas. Je... je préfère ne pas vous donner la main. Mais, quoique vous ayez pu faire, je sais que vous vouliez mon bien.

— Je dis la vérité, s'écria-t-il passionnément.

Elle le regarda avec tristesse. Un long regard comme si elle désirait graver son image dans sa mémoire.

— Mary! (Il fut à ses côtés.) C'est la vérité! Devant Dieu je le jure!

— Je ne doute pas de vous, mais...

— Mais tout de même, vous ne me croyez pas.

— Je suis dans un brouillard, dit-elle comme pour s'excuser. Je sais que vous m'aimez. Je sais que vous auriez été bon pour moi. Mais... Je n'arrive pas à comprendre.

— Comment savez-vous que je vous aime? demanda-t-il tout à coup. Parce que je vous l'ai dit?

— Oh non!

Mary Hughes eut tout à coup un ravissant sourire.

— Oh, non, Ted! Ce que vous m'avez dit n'avait rien à y voir. Je le savais avant même que vous ne m'ayez parlé. C'est comme si mon cœur l'avait su depuis toujours.

— Et pourtant votre cœur ne sait pas maintenant que j'ai besoin que vous croyiez en moi? demanda Farrant avec désespoir.

A son ton, Mary se retourna soudain et ils s'étreignirent pendant un long moment. Puis, elle se dégagea et se serait enfuie de la pièce si Pointer ne l'en avait empêchée.

La priant d'attendre un instant, il envoya un message téléphonique chiffré au Yard. Quelques moments se passèrent pendant lesquels un silence total et désespéré sembla régner dans la pièce. Puis un garçon du bar introduisit une jeune femme bien habillée, au visage avenant.

Pointer se tourna vers Mary Hughes.

— Voici Mrs. Mathers, dit-il. Elle tient une sorte de pension de famille pour dames. Accompagnez-la et restez chez elle jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles. Elle vous prêtera tous les vêtements dont vous pourrez avoir besoin. Elle trouvera une excuse pour expliquer votre absence de Broadbends et téléphonera tout message que vous désirez y envoyer. Mais (et ici il fixa sévèrement la jeune fille) ne vous leurrez pas, Mary, vous vous êtes mise, sciemment ou non, dans une situation fort délicate. Ne la rendez pas plus difficile en ne faisant pas exactement ce que je vous dis. J'espère que ce ne sera pas pour longtemps. Deux jours devraient suffire pour débrouiller cette affaire.

Farrant fit un pas en avant, le visage très sombre. Mais Mary Hughes était trop épuisée par toutes les émotions qu'elle venait de subir pour se soucier de l'endroit où on pouvait la conduire.

— Ne vous inquiétez pas, Miss Hughes, dit Mrs. Mathers d'une voix bienveillante, mais ferme. Vous ne manquerez de rien. Venez donc avec moi.

Et, sur ce, elle sembla prendre la jeune fille en charge. Farrant lui-même, après avoir jeté un long regard soupçonneux, parut se dire qu'il était préférable de ne pas intervenir.

— Maintenant, dit Pointer lorsque la porte se referma sur les deux femmes, asseyez-vous, et écrivez-moi, aussi exactement que possible, une copie de la lettre que, dites-vous, Sir Henry vous a remise. Prenez tout votre temps. J'ai pas mal de papiers à remplir moi-même.

Pendant une demi-heure, il n'y eut pas d'autre bruit dans la pièce qu'un grattement des plumes et un bruissement de papier, puis Farrant repoussa une feuille vers son compagnon.

— Je n'arrive pas à attraper le ton, dit-il. Mais c'est là à peu près rédigé comme il l'avait écrite.

La lettre révélait les mêmes différences de ton que l'on remarquait dans les conversations de Farrant. Certaines phrases étaient tout à fait dans le style du feu baronet, et suivies d'autres que Sir Henry n'aurait certainement jamais employées. Pointer fit signer à Farrant une déclaration sur ce qu'il venait d'écrire, et mit ensuite le tout de côté. C'était peu concluant.

Il interrogea alors Farrant sur ce qu'il venait de lui dire. Farrant ne se contredit jamais, et maintint que les valeurs avaient bien été trouvées par lui de la façon et au moment où il le disait. Mais il s'embrouilla plusieurs fois en donnant des détails sur la présumée amitié existant entre lui, sa famille et Sir Henry. Il réussit à s'empêtrer terriblement et retomba dans un silence furieux. Mais il professa une ignorance complète des premières dix mille livres d'actions au porteur. Il ne faiblit pas sur ce point, et malgré tous les pièges que Pointer put lui tendre, il ne s'y laissa pas prendre.

— Voyons, dit enfin Pointer, il faut absolument que vous puissiez expliquer plus clairement comment vous avez rencontré Sir Henry pour la première fois.

— Je l'ai rencontré en France, comme je l'ai déjà dit, gronda Farrant.

— Cependant il doit exister des lettres... des amis communs...

— Ils ont été tués par les rouges, répliqua Farrant.

— Etes-vous prêt à m'accompagner au Comité des Réfugiés Espagnols, et vous soumettre à leur interrogatoire? demanda Pointer. Si vous persistez à maintenir votre déclaration sur la façon dont vous fîtes la connaissance de Sir Henry, il ne leur faudra pas longtemps pour découvrir la véracité de vos dires.

Le visage de Farrant rougit violemment, puis pâlit ensuite.

— Si vous le désirez, dit-il enfin, en allumant une nouvelle cigarette. Mais n'importe comment nous nous sommes rencontrés.

— Pourtant, je voudrais savoir *comment* vous vous êtes rencontrés, fut la seule réponse de Pointer.

Farrant ne répondit pas. Bras croisés, lèvres plissées, il avait fermé les yeux et, pâle et hagard comme s'il relevait de quelque maladie, il attendit, sans broncher, que Pointer lui portât le prochain coup.

— Voyons, M. Farrant, je désire établir clairement un fait. Il ne s'agit pas, ici, de poursuites pour chantage. Et j'irai même

plus loin. Une confession à ce sujet n'entraînera pas des poursuites.

— Du chantage!

Farrant parut bondir en avant, puis il se calma.

— Du chantage, répéta-t-il. Cela voudrait dire que ne l'ai pas tué. Car personne ne serait assez bête pour tuer une vache à lait.

Il parut réfléchir à cette pensée avec un certain soulagement.

— Mais c'est sans doute un piège, reprit-il comme pour lui-même, le visage de nouveau assombri. Et vous garderiez le pognon et diriez ensuite qu'il tenait cette bouteille à la main pour me tuer, et que je l'ai empoisonné simplement pour sauver ma propre peau et prendre l'argent. Non, monsieur, comme dirait Mary, nous nous contenterons de nous en tenir à la stricte vérité.

Et il eut un sourire sardonique et sans joie.

Pointer se leva.

— Eh bien! M. Farrant, comme vous le savez, votre histoire n'a pas très bon air. Mais nous allons la vérifier et nous vous dirons le résultat quand nous l'aurons fait. A propos, qui est-ce qui s'occupe de vous, à Broadbends?

— Le deuxième valet de pied, Henry.

— A-t-il vu le paquet en question?

— Non. La maison était sens dessus dessous, comme vous pouvez l'imaginer. Il était minuit passé quand je suis monté me coucher.

Pointer lui dit alors de rentrer à Broadbends, mais en compagnie d'un de ses agents, un nommé Bowles. Il serait libre d'aller et venir à sa guise, mais toutes les lettres qui lui seraient adressées du Strand Hôtel seraient remises à Bowles, selon les instructions que Farrant allait immédiatement donner au directeur à cet effet. Il lui fallait se soumettre à cela, ou être arrêté.

Un instant, Farrant eut l'air menaçant, si menaçant même que Pointer lui dit d'ouvrir la porte. Farrant revint vers lui avec un rire moqueur.

— D'homme à homme, mon affaire n'est pas bonne, je pense? dit-il.

— Je suis détective, répondit Pointer sèchement, et, comme tel, je suis responsable d'avoir à vous présenter à la justice sain et sauf.

— Bon, j'écrirai cette lettre, dit Farrant enfin, soudain blême.

La lettre écrite, Farrant partit avec Bowles la remettre au directeur de l'hôtel, avant de prendre le train pour Broadbends. Mais avant leur départ, Pointer avait eu soin de demander l'adresse de O'Malley qui, apparemment, n'en avait pas. Pointer n'insista pas, mais, sitôt que Farrant fut parti, il se mit en rapport avec le commissaire-adjoint de New Scotland Yard, qui lui apprit que le ministère public s'intéressait fort à Farrant et souhaitait être mis immédiatement au courant de tout ce qu'il pourrait dire. Pointer se fit conduire chez Sir Edgar Brougham qui le reçut aussitôt, l'écouta attentivement, et fit une grimace.

— Cette histoire est un peu mince, hein? Ce que je voudrais savoir, c'est la raison de son emprise sur Batchelor. Nous avons déjà une idée de ce que cela pouvait être, et Farrant pourrait

nous aider à établir certains faits. Lui avez-vous fait comprendre que, s'il avouait, il ne serait pas poursuivi pour chantage?

Pointer répondit que Farrant avait écarté cette suggestion comme étant un piège; et comme devant entraîner pour lui la perte certaine de l'argent qu'il prétendait lui avoir été donné.

— Croit-il donc qu'il pourra le garder quand il sera pendu? demanda Brougham. Cependant... il réfléchira peut-être... Voilà : nous avons ici les noms de deux hommes qui, croyons-nous, sont en train d'enfreindre la loi de non-intervention, mais nous ne pouvons pas encore les en accuser formellement. C'est là où Farrant pourrait être utile.

— L'un d'eux serait-il par hasard Arnold Gazler ou Mentrobus? demanda Pointer brusquement.

— Pourquoi cela?

— Farrant lit peu. Ces noms ne sont pas ordinaires. Je crois donc qu'il a dû connaître un, ou plusieurs hommes qui les portaient... C'est une chance... mais cela pourrait nous mener à quelqu'un connaissant son passé — son passé véritable.

— Bonne idée, Pointer. En effet, un de ces noms figure bien sur une de nos listes de réfugiés anglais retour d'Espagne. Oui... j'en suis à peu près certain. Celui de Gazler. J'ai les listes ici, car nous espérions attraper les deux hommes dont je vous ai déjà parlé, en interrogeant les réfugiés. Mais, jusqu'ici, nous n'avons pas eu de résultat.

Brougham sonna un secrétaire et, quelques instants plus tard, compulsait les feuilles d'un dossier.

— Oui, je pensais bien ne pas me tromper. Voici le nom de Gazler; il était le jockey d'un marquis espagnol. Il dit avoir travaillé à Séville. Il nous est arrivé de Bilbao. En ce moment, il est à l'hôpital, en proie à la dysenterie.

— Je vais aller lui dire deux mots, dit Pointer.

— Allez-y. Je désire que vous laissiez tomber toute autre chose et que vous suiviez la piste Farrant aussi rapidement et aussi complètement que possible. Car, cela pourrait avoir des conséquences mondiales, même.

Tout à coup, Brougham bondit de son siège et saisit quelques documents dans un tiroir. Il repoussa les premiers et se pencha avidement sur les autres.

— Mentrobus. Le voilà! C'est le deuxième nom d'un des deux individus en question. Cela m'avait échappé sur le moment. Il ne s'en sert pas en Angleterre, mais, sur son passeport, il figure comme Harold Byfleet Mentrobus Gregory. Voilà votre deuxième nom, Pointer.

Sir Edgar rangea les documents plus tranquillement, et dit alors à Pointer tout ce qu'il savait au sujet des deux négociants en question, ce qui n'était du reste qu'une partie de ce qu'il désirait savoir, et de ce qu'il espérait apprendre avec le concours de Farrant.

— Nos hommes sont sur leurs traces, mais sans résultat jusqu'ici, conclut-il.

L'entrevue se termina sur ces mots, et Pointer quitta le *Home Office* muni des notes et des adresses indispensables.

Mais, à l'hôpital, il apprit que Gazler était trop malade pour

pouvoir être interrogé. Il n'était qu'à demi-conscient, et, bien que les médecins eussent l'espoir de le sauver, leur traitement ne comportait certes pas des entretiens avec des policiers de Scotland Yard. Ils furent très catégoriques sur ce point, et Pointer dut se résoudre à rentrer chez lui, ayant toutefois obtenu l'assurance qu'on l'appellerait dès que l'état du malade le permettrait. En attendant, il se mit en devoir de déclencher tout le mécanisme policier pour découvrir le passé problématique de Farrant. Pour cela il lui fallait d'abord retrouver O'Malley et aussi les chaînons reliant le haras Irlandais à Séville.

XV

Lorsque Pointer quitta Broadbends pour aller au commissariat où il apprit que Waters avait réussi à suivre la trace de la vente des cent actions de Rudolmi, il laissa toute la famille sur le point de déjeuner. Eve remarqua le peu d'intérêt que les différents convives, qui tous, à l'exception de Phyllis, avaient généralement fort bon appétit, portèrent au repas pourtant excellent.

— Je me demande où elle se trouve vraiment! dit Nica enfin, en buvant lentement son porto.

— Où se trouve quoi? demanda Agnès en voyant que Phyllis, à qui Nica s'était adressée, ne semblait pas avoir entendu la question.

— Votre bague, Phyll.

Nica fixa la jeune fille d'un regard dur et pénétrant. Il était clair, se dit Eve, que la tension actuelle n'améliorait guère ses manières.

— Je vous ai dit que je n'en savais rien, répondit Phyllis en se ressaisissant avec un visible effort.

— Vous ne croyez tout de même pas que j'accepte votre version fantaisiste? répliqua Nica. Ma chère petite, je ne suis peut-être pas aussi fine que l'inspecteur-chef, mais, après tout, je puis prétendre à une intelligence moyenne.

Phyllis repoussa brusquement sa chaise.

— Il m'arrive de regretter quelquefois que ce ne soit pas à propos de vous, Nica, au lieu de Sir Henry, qu'on ait ouvert cette enquête, dit-elle avec ferveur.

Nica s'esclaffa.

— Je n'en doute point, ma belle. Mais je suis bien vivante, et une spectatrice fort intéressée.

— Intéressée, certes, répondit Phyllis d'un ton significatif. Nous savons tous cela.

Eve sentit qu'il était de son devoir de créer une diversion. Mais ce fut Mrs. Stokes qui intervint.

— A propos, dit-elle, je viens de recevoir une lettre de Mrs. Glave. C'est la fille de feu le Dr Wakefield, l'ancien locataire de Vine Cottage. Elle est naturellement horrifiée de l'affreuse tragédie survenue à Broadbends, et elle m'apprend qu'elle était venue au village, il y a seulement une semaine de cela, pour vendre à M. Gaskell le seul objet ayant appartenu à son père qu'elle eût conservé — une armoire pleine de médicaments. M. Gaskell a, en effet, bien l'air

d'un homme qui doit se droguer, ajouta-t-elle, en se tournant vers Nica.

— Une armoire pleine de médicaments, répéta Nica d'un ton profondément intéressé. C'est la première fois que j'en entends parler. Cela peut être très important. Savez-vous de quelles espèces de médicaments il s'agit?

— Oh! (Agnès pâlit tout à coup) je n'ai pas pensé à cela. C'est, paraît-il, une petite armoire remplie de bouteilles de toutes sortes, parmi lesquelles il se trouve des poisons, bien entendu. Je me souviens, en effet, que, lorsqu'elle est partie après le décès de son père, Mrs. Glave a dit qu'elle avait pris la précaution de fermer l'armoire à clef, car certaines des fioles contenaient des poisons, qu'elle les ferait prendre dès qu'elle le pourrait. Mais elle a été malade depuis...

Or, Pointer avait demandé et avait obtenu une liste de tous les endroits possibles où l'on pouvait trouver des poisons, dans un périmètre de cinquante kilomètres, mais on ne lui avait parlé ni du Dr Wakefield, ni de Vine Cottage. La police locale avait tout à fait oublié le vieux médecin du village!

— Si c'est là que le poison a été pris, il n'y a guère de chances pour qu'il s'en trouve encore, remarqua Nica de sa voix traînante.

Mais ses yeux pâles brillaient étrangement.

— Dire que nous n'avons pas pensé à cette armoire, dit Agnès en se tournant vers Eve. Cependant, j'étais sûre...

Mais son fils lui jeta un regard qui la fit taire. C'était un regard de fureur et d'angoisse telles qu'Eve n'en avait jamais vu sur aucun visage.

Agnès Stokes se précipita auprès de lui.

— Oh! mon cher petit, dit-elle en des accents d'un amour véritable et d'une vraie pitié. Mon pauvre enfant! Comme j'aurais voulu que tout ceci pût vous être épargné! Oh! Croyez-moi... Mais vous savez bien qu'elle a pris cette lettre. Cela aurait dû vous mettre en garde.

— Ce qu'Alison Gaskell fait la regarde, dit Noël avec fermeté. Mais c'est tout différent quand vous incriminez ces *deux* femmes. Sachez que j'épouserais Béatrice demain si elle consentait seulement à m'accepter. Car c'est l'enfer auprès de son père. C'est regrettable qu'on ne l'ait pas empoisonné lui, alors qu'on avait la drogue à portée de la main. Et, maintenant qu'il y a une chance pour nous, il faut, mère, que vous lanciez cette malheureuse histoire de poison...

La voix de Noël tremblait de colère, et, en l'entendant, sa mère s'effondra et se mit à pleurer.

Quant à Keith, il était demeuré assis pendant cette sortie, la tête penchée en avant, le front creusé par une ride profonde.

— Mille regrets, mère, dit Noël en allumant une cigarette d'une main moins assurée que sa voix, mais voici les faits : j'ai demandé à Béatrice de m'épouser, il y a une semaine. Mais elle se considérait liée par l'honneur à mon cousin. Elle pensait aussi qu'elle devait songer à l'avenir de sa sœur, car elles n'ont pas un sou vaillant à elles deux, et le père s'ingénie, par tous les moyens, à les empêcher de prendre des situations. Elles ne veulent pas se séparer

l'une de l'autre. Elles n'ont pas de métier. Voilà qui vous intéresse, Nica. Voilà un mobile pour moi d'avoir empoisonné un homme que j'aimais, et qui a toujours été un excellent ami pour moi et les miens. Car, bien entendu, j'ai eu maintes fois l'occasion de me procurer du poison quand je me trouvais seul dans le Cottage. Dites ce que vous voulez de moi, mais ne touchez pas à Béatrice. Tenez-le vous pour dit. Et quant à vous, Nica, si vous ébruitez cette histoire, je jurerai que je vous ai vue sortir de la bibliothèque *au moment même* où mon cousin s'effondrait.

Et sur ce, Noël sortit aussi calme et dédaigneux qu'à son ordinaire. Rien dans sa manière d'être ne trahissait la bourrasque qui venait de le secouer.

— Malheureusement, cette sortie ne jette pas de lumière sur l'énigme, dit Nica qui, ainsi que Phyllis, avait observé la scène. Noël est trop intelligent pour être un criminel.

— Tous les criminels ne sont pas des imbéciles, remarqua Phyllis.

— En commettant un crime, vous admettez tacitement que vous êtes incapable de réussir par votre propre intelligence, maintint Nica. Mais cette armoire...

Son visage s'éclaira soudain, et Eve se dit qu'elle était vraiment belle ainsi, bien qu'elle lui déplût encore davantage. Nica, chasseresse, rappelait singulièrement quelque grand félin à l'affût de sa proie.

A ce moment, un souvenir troublant traversa brusquement l'esprit d'Eve. Henry Batchelor n'avait-il pas fait quelque allusion au sujet des gens qui se plaisaient à s'occuper d'affaires criminelles?

Mais Nica parlait de nouveau.

— Cette armoire change tout l'aspect de l'affaire. Tout, répéta-t-elle d'un ton ravi. Jusqu'à présent, il semblait que l'empoisonneur devait être un de nous. Quelqu'un avant la facilité de se rendre à la resserre de Burns et d'en revenir sans attirer l'attention. De ce fait, les Gaskell paraissaient écartés. Mais maintenant...

— Ils n'auraient pas pu se procurer les amandes salées, objecta Keith.

— Ce point ne m'a jamais paru avoir la moindre importance, répondit Nica avec calme. N'importe qui, avant du poison en sa possession pourrait, étant donné la disposition particulière de la bibliothèque, avoir fendu l'amande, l'avoir remplie de poison, et remise en place, à condition qu'Henry eût été occupé quelques instants dans l'une ou l'autre des chambres rondes. Mais, pour commencer, assurons-nous si l'armoire contenait de l'acide prussique. Voyons, quel est donc le numéro de téléphone de Mrs. Glave?

Et Nica se précipita hors de la pièce en courant.

— Pourtant, Farrant faisait sûrement chanter Sir Henry, remarqua Phyllis, les sourcils froncés. Cela, du moins, est certain.

— C'est la seule explication possible, dit Keith. Quant à cette armoire, je ne vois pas quelle importance elle peut présenter, même si elle contenait du poison, car les gens ne se mettent pas à empoisonner leurs semblables simplement parce qu'ils ont la possibilité de se procurer du poison. Les Gaskell n'avaient absolument aucun mobile pour faire cela.

— Vous êtes un vrai chéri, murmura Phyllis en lui serrant la main.

Eve éprouva un brusque élan de pitié pour toutes les jeunes femmes impliquées dans cette affaire. Toutes passaient par une terrible épreuve, mais elle prévoyait que Phyllis Bailey connaîtrait des angoisses encore plus pénibles, car Eve ne croyait pas, comme elle, que les dernières paroles de Keith Hudson eussent été inspirées simplement pas son bon cœur et son sentiment chevaleresque.

Sur ces entrefaites, Nica revint. Elle riait et paraissait d'excellente humeur.

— L'armoire contenait *une* fiole d'acide prussique en poudre, annonça-t-elle triomphalement, et *une* seulement. Or c'est précisément ce qui a tué Henry. Il était facile de la dissimuler dans son gant, par exemple.

Elle s'arrêta en balançant son lorgnon au bout de son cordon.

— C'est une solution parfaite du mystère, murmura-t-elle. Et dire que je n'y avais pas pensé!

— C'est une idée insensée, répliqua Keith avec rudesse. Nous savons tous, et la police le sait aussi, que c'est Farrant qui a tué mon oncle. On attend seulement d'avoir réuni les preuves pour l'arrêter. Quant aux Gaskell, c'est absurde! Pour commencer, ils n'ont pas de mobile.

— Oh! mais si! ronronna Nica. Mon Dieu, oui. Maintenant que Noël est parti, nous pouvons en parler franchement. Vous avez déjà émis l'idée, Phyllis, que la petite Gaskell a pu tuer Henry parce qu'il ne voulait plus épouser sa sœur. J'ai pensé alors que vous cherchiez à vous sauver... vous ou Keith. Mais votre théorie est tout à fait plausible — si l'on tient compte de la présence au Cottage de cette armoire...

— Vous n'êtes qu'une imbécile! s'écria Keith d'une voix sourde.

— Attendez un peu, mon jeune ami, avant de distribuer des épithètes aussi librement, répondit Nica. Nous avons tous vu la petite Gaskell retirer un papier d'un tiroir entr'ouvert. Mais qu'y a-t-elle pris en premier lieu?

Elle posa la question d'une voix chargée de signification.

— Je ne comprends pas, dit Agnès, d'un ton qui s'efforçait d'être supérieur, mais qui était nettement teinté de curiosité.

— Voici ce que je veux dire, répondit Nica aimablement. Nous avons surpris la fin de son geste, mais, apparemment, aucun de nous n'en a vu le commencement. Elle aurait donc très bien pu retirer ce qu'elle voulait du tiroir avant d'en soustraire la prétendue lettre anonyme.

— Mais elle aurait sûrement emporté la fiole au moment même, objecta Agnès. Oh! mon Dieu! comme tout cela est pénible...

— Je ne dis pas que c'est la fiole qu'elle a retirée du tiroir, répliqua Nica avec une impatience contenue. Mais qu'est-ce que Henry pouvait donc bien faire dans la chambre ronde qui donnât à l'empoisonneur le temps de préparer les amandes? Eh bien, je suggère que le criminel eût été parfaitement tranquille si Henry avait été occupé à écrire à Mrs. Evans pour rompre le mariage, à la suite de quelque fait mentionné dans la lettre anonyme, fait

qu'Alison Gaskell avait inconsciemment confirmé. Tout est clair, enfin, ajouta-t-elle d'un ton satisfait.

— Pourtant... Farrant?... dit Keith d'une voix sourde, en pâlissant soudain.

— Farrant est évidemment un maître-chanteur, répondit Nica avec indifférence. Mais, si je l'ai mis en avant, ce n'a été que pour servir de pâture à la police. Il y avait bien des faits qui n'avaient aucun sens si Farrant était l'empoisonneur. Mais je n'aurais pu souhaiter de meilleure solution que celle-ci, même dans un de mes propres livres. Laissez-moi vous en lire le canevas, ajouta-t-elle avec un gai sourire qui, pourtant, demeura sans réponse de la part des autres personnes présentes. Nica, cependant, ne se laissa pas démonter.

— Henry est amoureux d'une femme qui a un passé, commença-t-elle. Il apprend ce passé par quelqu'un qui a intérêt à empêcher ce mariage. Vous, par exemple, Phyllis...

— Jamais de la vie, s'écria Phyllis avec indignation. Je vous défends...

— Oh! disons Keith alors, continua Nica rapidement, comme si ce point ne méritait point d'être discuté. Dans tous les cas, il reçoit une lettre anonyme qui ne fait que l'irriter et le mystifier. Il téléphone à la police à ce sujet; puis, il est frappé par un passage de cette lettre, et téléphone immédiatement à Alison Gaskell de venir le retrouver sans retard dans son bureau, lui disant que les portes-fenêtres sont ouvertes, et qu'elle peut entrer par là.

Phyllis hocha la tête.

— Elle est bien entrée en courant par l'une d'elles, dit-elle comme à contre-cœur.

— Or, ce à quoi il était fait allusion dans la lettre anonyme d'une façon si voilée que Henry n'avait pas tout d'abord compris de quoi il s'agissait, est évidemment quelque chose qu'il fallait à tout prix éviter d'ébruiter. C'est donc quelque chose qui rend non seulement le mariage avec Henry impossible, mais qui obligeait Henry à porter plainte si la personne en question refusait d'écouter son avertissement et ne quittait pas l'Angleterre de nouveau. Il prie donc Alison de venir le trouver sans tarder. Elle arrive en coup de vent, comme vous l'avez vue, Phyllis. Elle est sur le qui-vive, comme sa sœur du reste. Alison a le poison sur elle, comme dernier recours, afin d'empêcher, à tout prix, la divulgation d'un secret sur le passé de sa sœur, ou même, peut-être, sur leur passé commun. Henry lui pose quelques questions, et si finement que la petite Gaskell s'imagine qu'il ne sait rien, et elle commet une erreur quelconque, et Henry la prie d'attendre un message qu'elle devra rapporter immédiatement à sa sœur. Je crois, maintenant, que la petite Gaskell est tout aussi compromise que sa sœur. Ou même plus. En tous cas, c'est une femme d'action sous son aspect éthéré, et elle n'hésite pas à agir. Henry lui remet la lettre pour Mrs. Evans, lettre dans laquelle il apprend, à cette dernière, la raison pour laquelle tout est rompu entre eux, et fixant sans doute à Mrs. Evans un délai après lequel il engagera les poursuites. Et alors, continua Nica, regardant droit devant elle, les sourcils froncés, et alors, je crois que Henry décide de ne pas agir. Après tout, il aime vraiment

Mrs. Evans, bien que ce qu'il a appris l'ait fortement désillusionné à son sujet, et que, d'autre part, il soit la proie d'un maître-chanteur dont il n'arrive pas à se débarrasser. Je suis certaine que Henry prit la bouteille de poison qu'il s'était procurée à l'intention de Farrant, résolu, sur-le-champ, à mettre fin à sa vie. Donc, il est probable que quel que soit le fait révélé dans cette lettre, rien ne pouvait être empêché (et, soit dit en passant, j'incline à croire que c'est Farrant qui l'a écrite). Mais enchaînons : Henry a pris machinalement une amande salée dans laquelle il mord tout aussi machinalement, et il meurt tenant toujours à la main la bouteille de poison dont il s'apprêtait à se verser une dose. Car ce poison n'était pas destiné à Farrant, mais bien à lui-même.

Nica se pencha en avant, en hochant la tête d'un air entendu comme pour dire que sa version était vraiment excellente.

— Nica, dit une voix qu'il était difficile de reconnaître comme étant celle de Keith, jamais mensonge plus infâme ne fut inventé! Si vous allez colporter cette histoire comme étant vraie...

Nica le regarda et tourna ensuite les yeux vers Phyllis. Elle ne dit rien pour un instant. Maintenant, Phyllis regardait fixement Keith, et une lueur de compréhension éclaira enfin ses yeux écarquillés.

— Keith, murmura-t-elle. Oh non, pas ça! Pas ça!

Et elle porta ses mains à sa bouche comme pour étouffer un cri.

— Je suis au désespoir, Phyll, dit-il gauchement. Je n'avais pas l'intention que vous l'appreniez ainsi, car vous avez été si chic, si épatante. Je n'ai pas pu parler plus tôt, et cependant j'aurais voulu le faire plus d'une fois. Eh bien! maintenant vous savez.

— Depuis combien de temps l'aimez-vous? demanda Phyllis qui tremblait violemment. Depuis quand?

— Depuis que je l'ai vue pour la première fois, je crois, répondit-il doucement. Mais nous parlerons de cela plus tard. Ce dont je dois m'assurer maintenant, c'est que ce mensonge s'arrête ici. Et que pas un mot n'en soit répété ailleurs.

— Je n'étais aucunement au courant de cette affaire, répliqua Nica ironiquement, ou, plutôt, je pensais qu'il ne s'agissait que d'un engouement passager.

— Comme ce doit être le cas, dit Agnès vivement en se dirigeant vers Phyllis.

Mais celle-ci se dégagea de son étreinte d'un geste farouche.

— Vous ne parlez pas sérieusement. Ce n'est pas possible, dit-elle en faisant un pas vers Keith telle une ménade.

— Voyons, jouez le jeu, Phyllis, dit-il fort gêné. Je suis navré. Je répète que je ne voulais pas que vous l'appreniez ainsi.

Et puis Keith parut oublier Phyllis pour l'instant, et fixa ses regards sur Nica.

— Ces mensonges que vous inventez, commença-t-il...

— Sont la vérité, répliqua Nica avec calme. Et quelle est donc la vérité au sujet de la bague de fiançailles de Phyll, s'il vous plaît?

Il la regarda durement.

— Je parle de ce que vous venez de dire...

— Précisément. Et c'est là qu'il convient de situer la bague perdue, volée ou... donnée, de Phyll.

— Vous faites allusion à M. Gaskell? dit Agnès pour faire une diversion.

Personne ne paraissait attendre une réponse de Phyllis qui, du reste, paraissait incapable de parler. Eve comprit que son rêve venait de s'écrouler en ruines autour d'elle. Pauvre petite!

— Il n'y a qu'une autre personne, Phyllis, à part vous-même, que vous chercheriez à protéger en mentant, dit Nica implacablement en s'adressant à la jeune fille. Et cette personne, c'est vous, Keith.

— Comment ça, moi? demanda-t-il avec impatience.

Nica regardait toujours Phyllis qui se laissa tomber dans un fauteuil. Son visage était celui d'une personne qui succombe sous des forces écrasantes.

— Voyons, dites-nous la vérité au sujet de la bague, insista Nica. Nous sommes entre nous. Où est-elle? Qui la détient?

Phyllis posa sur elle un long regard, qui troubla Eve; sûrement, se dit-elle, Nica ne pouvait pas être aussi préoccupée par la disparition de cette bague. Il n'y avait aucune raison de le croire, et Eve rejeta aussitôt cette pensée, définitivement.

— Je vous dirai la vérité, un jour, peut-être, quand toute l'affaire sera éclaircie, dit enfin Phyllis, lentement. Mais M. Gaskell est, en effet, mêlé à la disparition de la bague. Cela du moins est exact.

Nica grogna.

— « Cela du moins », répéta Agnès d'un ton à la fois choqué et surpris.

— Je suis liée par une promesse, par une promesse solennelle, dit Phyllis comme à contre-cœur.

— Quelle blague! s'écria Nica.

— Non, ce n'en est pas une pour tout le monde, répondit Phyllis du même ton assuré.

— Je m'en souviens. C'est même la seule fois que je lui ai entendu dire quelque chose de bien, répondit Nica.

Mais son attention se reporta aussitôt sur l'idée qu'elle poursuivait.

— Mais elle n'est pas votre devise, Phyll, reprit-elle moqueuse. Quelle est donc la raison pour laquelle vous ne?...

Keith intervint avec rudesse.

— Avant de quitter cette pièce, Nica, je veux que vous me donniez votre parole de cesser de bâtir ainsi des théories absurdes. Je vous jure qu'Alison Gaskell est la femme la plus désintéressée, la plus innocente, le caractère le plus haut qui soit.

Nica eut de nouveau une espèce de grognement.

— Oh! mon Dieu! que les hommes sont donc fatigants. Vous et Noël. D'abord Mrs. Evans et maintenant Alison Gaskell.

Keith abattit violemment son poing sur la petite table placée à côté de lui.

— Si vous essayez de propager de pareilles histoires, Nica, je jurerai, avec Noël, que je vous ai vue, moi aussi, sortir du bureau, tenant à la main la fiole du poison qui a tué oncle Henry.

Vous aviez l'occasion, et le mobile, pour commettre le crime. Car, à part la question d'argent, il y avait la jalousie. Car, vous aussi, vous aviez fait un effort inouï pour circonvenir Sir Henry et vous faire épouser. Il me l'a dit lui-même.

— Quoi! s'écria Nica suffoquée.

— C'est pourquoi il a voulu que Phyll et moi venions en même temps que vous, continua Keith insolemment. Or, ne vous leurrez pas, Nica. Il me serait très facile de présenter ces faits d'une façon aussi ambiguë que celle dont vous avez parlé de la lettre anonyme, et de la version d'Alison Gaskell ici. Et, conclut-il d'une voix tremblante de colère, si vous attaquez Alison, vous aurez à faire à moi.

Ce disant, il se dirigea vers la porte-fenêtre qu'il ouvrit d'un geste brusque, et partit à toute allure dans la direction de Vine Cottage.

— Eh bien! eh bien! murmura Nica en le regardant s'éloigner. L'amour fait en effet tourner le monde. Pour ma part, j'éloigne toujours cette intrigue d'amour d'un roman policier cmme y étant fort déplacée.

Elle s'interrompit en voyant Phyllis passer devant elle, le visage ravagé, suivant Keith qui traversait le parc. Eve fit un pas pour rejoindre la jeune fille. Mais, bien que tout son aspect trahît une angoisse intolérable, il se dégageait aussi de Phyllis quelque chose qui écartait toute compagnie.

— Vous ne pouvez rien pour elle, dit Agnès, répondant au geste d'Eve. Bien que je la connaisse depuis peu, j'ai remarqué qu'elle n'aime pas qu'on lui témoigne de la sympathie.

— Bien entendu, répliqua Nica. Phyllis aime, si j'ose dire, être le coq du village. Or, on n'a point de sympathie pour ce noble oiseau : on l'envie. Eh bien! maintenant, du moins, elle sait à quoi s'en tenir sur son fiancé.

— Ne croyez-vous pas qu'elle ait eu des soupçons ou des craintes bien avant ceci? demanda Eve.

— Non pas, répondit la romancière avec certitude. Phyllis Bailey a une beaucoup trop haute opinion d'elle-même. Cette nouvelle l'a absolument estomaquée. Jusqu'à présent, elle était intimement persuadée d'être seule à régner sur Keith Hudson. Je crois que je vais aller faire un tour, moi aussi, dit Nica, tout à coup, après un instant de silence, et que je me dirigerai également vers Vine Cottage. Car c'est là que se trouve, très certainement, Noël, et c'est là que se rendent Keith et Phyllis. Oui, je crois que le moment est venu de jouer cartes sur table.

— Vous voulez dire que vous allez accuser cette jeune femme d'être la cause de la mort de Sir Henry, aussi bien que du mépris que mon fils a témoigné pour son devoir... dit Agnès, haletante.

— Et ainsi de suite, dit Nica en l'interrompant avec brusquerie.

— Eh bien! pour une fois je suis complètement d'accord avec vous, Nica, annonça Mrs. Stokes majestueusement. Aucun danger ne doit nous retenir de dénoncer une criminelle. Pour ma part, je suis résolue à le faire.

— Vous n'en ferez rien, riposta Nica. Du moins, pas pour le moment. Car je veux entendre ce que cette fille a à dire. Je me

moque de Mrs. Evans. C'est une nullité. Mais la petite Gaskell ne l'est pas, elle. Il y a de l'étoffe en elle. Je désire entendre ses explications. Oh! Elle n'avouera pas. Mais je tiens à savoir ce qu'elle inventera pour maquiller les faits.

Eve eut l'impression qu'il lui serait impossible de s'entretenir avec Nica à l'avenir... C'était vraiment là une bien horrible façon de considérer un crime. Cependant, elle ne désirait pas rester seule, à Broadbends, et une faible pression de la main d'Agnès posée sur son bras suffit à la persuader de traverser le parc à ses côtés. Nica marchait en avant, à grandes enjambées. Mais Agnès ne lui permit pas de les devancer de beaucoup, et elles parvinrent, enfin, toutes trois, à Vine Cottage après une course rapide.

XVI

Comme Nica, Eve croyait que les deux jeunes gens et Phyllis se trouveraient tous à Vine Cottage; mais, à leur surprise, Alison y était seule. Elle leur ouvrit elle-même la porte et les fit entrer dans un salon fané et fort délabré.

— Mon père est au lit avec un gros refroidissement, dit-elle. Excusez-moi donc si je vous prie de parler très bas. Oh!

Un coup discret venait d'être frappé à la vitre. Alison se leva brusquement en disant :

— Tiens, c'est Phyllis Bailey! Un instant, je vous prie.

Et faisant quelques pas dans la pièce, elle ouvrit, toute grande, la porte-fenêtre.

— Keith est avec moi, dit Phyllis, d'une voix essoufflée, en entrant. Nous nous promenions, au hasard dans le parc, quand nous vous avons vues vous approcher de la grille, et nous vous avons suivies.

— Puis-je entrer également? demanda la voix tranquille de Noël qui arrivait derrière Keith. Où est Bee?

— Bee est sortie, Noël. Elle est allée chez le pharmacien.

Alison paraissait effrayée. Elle jeta vivement un regard vers Mrs. Stokes.

— Elle sait tout, Alison, dit Noël tranquillement. Ils savent tous l'amour que je porte à Bee.

— Ah! dit Alison. Cela explique cette réunion de famille.

Elle fit signe à Noël de fermer la fenêtre, et répéta son avertissement de faire attention de ne pas réveiller son père qui dormait en ce moment.

— Oui, dit Agnès, nous savons ce qu'il en est entre votre sœur et mon fils. J'espère que vous m'excuserez si je vous dis qu'il ne saurait y avoir question de mariage tant que les circonstances de la mort de mon malheureux cousin n'auront pas été éclaircies.

Noël secoua la tête.

— Elles peuvent fort bien ne jamais être éclaircies, dit-il. Nous n'avons donc pas à attendre, Maman.

— Je crois, pour ma part, qu'elles pourront fort bien être éclaircies bientôt, dit Nica, parlant avec une certaine autorité qui les fit tous se tourner vers elle, maintenant que nous connaissons

l'existence de cette armoire, fermée à clef, que Mrs. Glave a laissée derrière elle. Puis-je la voir, Miss Gaskell?

Le visage d'Alison Gaskell était aussi incolore que sa voix. Mais elle se contenta de répondre :

— Elle ne pourrait vous intéresser. Elle appartient à mon père.

— Nous le savons, et nous savons aussi quand il l'a achetée. Voyons, Miss Gaskell, il nous faut tirer cela au clair. Autant le faire tout de suite.

A leur arrivée, Alison avait été sur le point de boire un verre de lait chaud. Elle le posa maintenant sur le bord de la fenêtre et n'offrit, du reste, aucun rafraîchissement à ses hôtes.

— Veuillez commencer, dit-elle d'un ton très assuré.

— Il est certainement préférable que ce soit nous qui le fassions au lieu de la police, répliqua Nica en assujettissant fermement son lorgnon sur le nez. Nous n'avons pas l'intention de prévenir la police à moins d'y être obligés, car, pour elle, Farrant est coupable. Il faisait chanter mon cousin (comme nous l'avons toujours su) et la théorie de la police est que, se rendant compte qu'il allait récolter ce qu'il avait semé, il se hâta de prendre les devants en administrant l'amande empoisonnée. Mais la nouvelle de l'existence d'une armoire remplie de poisons change tout, et, à moins que nous n'obtenions satisfaction sur ce point, il nous faudra évidemment mettre la police au courant.

— Evidemment, appuya Agnès.

— Or, encore une fois, Miss Gaskell, pouvons-nous voir cette armoire, ainsi que la liste de son contenu au moment où Mrs. Glave l'a vendue à votre père?

— Non, répondit Alison. Je ne vois pas pourquoi vous la verriez, Miss Batchelor. Les meubles de mon père lui appartiennent.

— Pas quand ils contiennent le poison dont mon cousin est mort, murmura Nica. Pas dans ce cas. Allons, soyez raisonnable, Miss Gaskell, et permettez-nous d'en examiner le contenu.

— Non, répondit Alison Gaskell de nouveau. Votre idée est absurde, et en même temps fort insultante. On ne peut sûrement pas soupçonner les parents de la mendiante de vouloir du mal au Roi qui désirait l'épouser?

Ses lèvres pâles — combien pâles, — eurent une moue de mépris.

— Il n'est question ici ni de Roi, ni de mendiante, Miss Gaskell. Il est question d'un homme qui a reçu une lettre anonyme et qui a eu une entrevue avec la sœur de la femme à laquelle cette lettre faisait sans doute allusion. Entrevue qui ne dissipa nullement, du reste, l'inquiétude que lui avaient causée certaines des affirmations contenues dans ladite lettre.

Nica parlait très lentement, et on eut pu entendre tomber une feuille.

— Disons que cette lettre anonyme rappelait quelque fait dans le passé de cette femme, ou de sa sœur, — ou même de son père, — bien que cette dernière hypothèse ne soit pas aussi probable. Disons que ce fait, s'il était connu par Sir Henry Batchelor, non seulement rendrait son mariage impossible, mais soulèverait un autre danger, c'est-à-dire qu'il pourrait se croire obligé de prendre certaine détermination *qu'il fallait à tout prix l'empêcher de prendre...*

Le ton de Nica était si effrayant qu'Eve put à peine le supporter. Les lèvres de Mrs. Stokes étaient fort pâles, et une de ses mains était pressée sur son cœur; quant à Phyllis, dans son agitation, elle faillit renverser le verre de lait d'Alison placé sur le rebord de la fenêtre ouverte.

— Eh bien! dit Alison avec calme, bien qu'elle parût articuler les mots avec une certaine difficulté, on ne peut pas faire de pareilles insinuations, Miss Batchelor, sans pouvoir les prouver. Où est votre preuve?

— Où est l'armoire laissée par le Dr Wakefield? riposta Nica durement.

— Cela ne saurait être une preuve, dit Alison. Car, voyez-vous, ni Bee ni moi n'avons rien dans notre passé qui ne puisse être étalé au grand jour. Votre hypothèse pourrait sans doute être fort habilement développée dans un de vos propres romans, mais elle n'est pas applicable dans ce cas-ci, car les faits ne la justifient pas.

Nica rougit légèrement devant le ton sarcastique de la jeune fille.

— Alors, reprit-elle, il me faut parler encore plus franchement. Cette hypothèse peut ne pas s'appliquer à vous, ni à votre sœur, mais que dire de Mr. Gaskell? Que diriez-vous si la letre anonyme révélait qu'il avait intentionnellement tué son ami sur le « billard » ?

Cette fois Nica avait atteint son but. Alison parut saisie par un soudain vertige.

— Quelle honte! s'écria-t-elle d'une voix étranglée. Quelle lâcheté de raviver le passé ainsi, et ressusciter une aussi cruelle histoire!

Keith fit un pas rapide vers elle, mais Alison l'écarta d'un geste impérieux.

— Je vous prie de partir, dit-elle en s'adressant à Nica, bien que son regard se portât sur toutes les autres personnes présentes. Si la police désire m'interroger, elle sait où me trouver. Mais vous n'avez aucune autorité pour perquisitionner chez nous, Miss Batchelor. Vous êtes seulement animée par une curiosité insatiable et répugnante.

— Très bien, s'écria Phyllis, en poussant Keith de côté et en s'avançant vers Alison. Ne me confondez pas avec elle, Alison, je vous en prie. Je sais que vous et Keith vous vous aimez, mais... mais... cela ne change rien à ce que je pense du discours de Nica.

— Vous êtes un chic type, Phyllis, s'écria Keith. Un très chic type!

— S'il vous plaît, reprit Alison d'un ton qui n'admettait pas de réplique, partez... et ne faites pas de bruit.

Ils sortirent dans le jardin en silence. Eve la première. Comme elle attendait que les autres la rejoignissent, elle fut brusquement assaillie par une sensation qui ne ressemblait en rien à ce qu'elle eut jamais ressenti jusque-là. C'était de l'horreur. De la terreur. C'était une absolue solitude spirituelle. Eve se rendit compte aussitôt de ce qui s'était produit. D'une façon mystérieuse, il lui avait été donné de percevoir un faible reflet de ce que l'assassin devait souffrir en ce moment même.

Cette sensation terrible dura peut-être deux secondes mais, comme toutes les expériences véritables, elle se prolongea hors du temps, et la laissa toute tremblante.

Nica, qui l'avait rejointe, la regarda avec curiosité.

— Etes-vous souffrante, Lady Heneage? Est-il arrivé quoique ce soit de nouveau?

— Je ne suis pas très bien. J'irai m'étendre quelques instants, à mon retour. Non, il n'est rien arrivé de nouveau. Partez en avant, je vous prie; je vous rattraperai dans un instant.

Mais Phyllis s'attarda auprès d'elle.

— Pardonnez-moi d'être restée en arrière, mais vous n'avez vraiment pas bonne mine du tout. Ne puis-je pas vous aider? Donnez-moi le bras.

Eve glissa son bras sous celui de la jeune fille.

— Il ne s'agit pas de moi, dit-elle. Je vais très bien. Mais je ne sais comment, j'ai tout à coup, compris, en partie, ce que l'assassin devait souffrir en ce moment. C'était affreux!

— Je ne comprends pas, dit Phyllis vivement.

Eve s'efforça de s'expliquer, en phrases décousues, mais elle se rendit compte, quand elle eut terminé, que Phyllis n'avait pas la moindre idée de ce dont il s'agissait.

— Si c'est de l'empoisonneur qu'il s'agit, remarqua Phyllis de sa voix la plus enjouée, eh! bien, il doit se sentir traqué, avec nous tous qui courons à sa poursuite.

Après le départ de ses visiteurs, Alison demeura un instant immobile comme très lasse, la tête appuyée contre le linteau de la porte. Elle se tenait encore ainsi quand sa sœur rentra précipitamment.

— Le pharmacien a refusé de faire l'ordonnance, dit Mrs. Evans en se débarrassant de son manteau. Il dit que Père la fait faire trop souvent. Mais qu'y a-t-il, Alison ma chérie? Qu'est-il arrivé?

— Bee, dit-elle gravement, il n'est pas juste de vous laisser dans l'ignorance des dangers qui nous entourent.

— Vous voulez dire que les policiers ont découvert l'histoire de l'argent, et que je ferai mieux de leur en parler?

Béatrice Evans ne paraissait nullement effrayée par cette idée.

— Oh! non, Bee! C'est bien pis que cela.

Béatrice regarda sa sœur avec effroi, mais sans la comprendre.

— Vous savez, cette lettre anonyme que j'ai brûlée, murmura Alison.

— Oui. Quel dommage! n'est-ce pas que vous l'ayez détruite?

— Non... Pas du tout. Car c'est Père qui a écrit cette lettre, Bee.

Béatrice ne répondit rien, mais, dans ses regards, il y avait de l'horreur.

— Le premier expert en écritures venu en aurait tout de suite deviné l'auteur.

Béatrice attendit que sa sœur continuât.

— Il ne voulait pas nous laisser, ni l'une ni l'autre, échapper à ses griffes, reprit Alison. Car il est d'une jalousie folle.

Elle parlait très bas. Béatrice hocha la tête.

— Et je ne crois pas qu'il s'en soit tenu à écrire cette lettre; dit Alison dans un souffle. Je crois qu'il a menti lorsqu'il a affirmé à Mrs. Glave qu'il n'avait jamais ouvert la porte de l'armoire à pharmacie du vieux Docteur Wakefield.

Alison s'interrompit et ses grands yeux fixèrent sa sœur. Béatrice parut intriguée pour un instant, puis elle comprit, et son visage blémit brusquement.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

— Je crains que ce ne soit au contraire très possible, répondit Alison plus fermement. Mais notez, Bee, que je ne me hasarde pas au delà de ce « possible ». S'il savait que vous êtes sur le point de lui échapper, d'avoir un foyer heureux, je ne crois pas qu'il reculerait devant grand chose. La lettre ayant, comme il l'a cru, été inutile, et de plus erronée, car père s'imaginait que c'était moi que Sir Henry venait voir... Il se trouvait dans le parc le soir du crime.

— Où cela? demanda Béatrice d'une voix tremblante.

— Je l'ai aperçu qui longeait les buissons, et s'efforçait de ne pas être vu, quand j'ai couru remettre à ce pauvre Henry l'annonce de vos fiançailles que vous aviez enfin libellée. J'avais encore ma robe d'après-midi, et j'espérais qu'il ne m'avait pas aperçue. Mais il a pu me voir et il se peut qu'il soit entré pour écrire un mot, — un mot affreux — à Henry.

— Mais voyons, il n'aurait pas eu le poison sur lui!

— Rappelez-vous qu'il nous a dit, un jour, qu'il portait toujours du poison sur lui, car il ne savait pas, à quel moment, la vie pourrait lui devenir insupportable! répondit Alison.

Les deux sœurs se rappelèrent cette affreuse conversation.

— Et puis, il y avait cette armoire... Supposons qu'il soit revenu plus tôt que nous ne le pensions, cet après-midi, et qu'il ait surpris les propos de Henry et ait appris ainsi ce qui allait se passer? Béatrice, c'est bien ce que j'ai craint dès le commencement. Et, maintenant que les gens de Broadbends connaissent l'existence de l'armoire, il nous faut prévenir la police.

— Oh! Alison, soupira Béatrice, comme Noël souffrira si c'est vrai, et si c'est prouvé.

— Oui, répondit Alison, il y a de la souffrance partout... Jusqu'ici, j'ai voulu vous épargner. Cependant, maintenant que les autres connaissent l'existence de cette armoire...

— Savez-vous si elle contient de l'acide prussique? demanda Béatrice.

— Je l'ignore. C'est bien possible.

— Si père est coupable, il me faut renvoyer l'argent aux parents de Henry, dit Mrs. Evans en se redressant et en écartant ses cheveux soyeux de son front. Si mon père l'a empoisonné...

— Vous n'avez pas encore touché à ces valeurs?

— Non... Seulement, maintenant, il me serait absolument impossible de me servir de cet argent. Je crois que je vais le renvoyer anonymement à Noël. Il ne saura jamais d'où il vient...

— Pas si vite, s'écria Alison vivement. Henry désirait que vous ayez ces dix mille livres, afin que vous puissiez être libre, indépendante...

— Ces valeurs devaient me tenir lieu de douaire, puisque je n'apportais rien en dot, rectifia Béatrice.

— Oui, oui, sans doute, mais il était aussi destiné à vous permettre « d'exister », comme disait Henry, au cas où il lui arriverait malheur. Il m'en a parlé longuement un jour où nous nous trouvions seuls. Il ne s'agissait pas simplement d'une dot, Bee. Henry appelait cela « une ceinture de sauvetage ». Donc, ne changez rien aux dispositions qu'il avait prises jusqu'à ce que nous soyons plus ren-

seignées. Il y a encore de l'espoir. Car il est possible que ce ne soit pas père, après tout...

Elle s'arrêta et les deux sœurs se dévisagèrent avec des expressions tragiques. Puis Béatrice sortit de la pièce, sans mot dire, et, montant les escaliers, entra chez son père.

Alison demeura, assise devant la table, à réfléchir. Elle songeait que le monde était bien étrange en vérité... Leur père avait, dans un accès de jalousie injustifiée, certes, tué son meilleur ami, et leur mère, en mourant, avait supplié ses filles de veiller à ce qu'il ne déchoie pas complètement. Ce n'était pas là un fardeau dont il fallait charger les frêles épaules d'un enfant, et encore moins celles de Béatrice et d'Alison Gaskell.

Enfin Alison se leva. Elle s'habilla lentement, et alla, à son tour, chez le pharmacien du village d'où elle téléphona à l'Inspecteur-Chef, Pointer.

Quand Alison Gaskell appela Pointer au bout du fil, celui-ci attendait, chez lui, un message de l'hôpital où Gazler s'était maintenant réveillé et était en bonne voie de convalescence. Mais il assura à la jeune fille qu'il se rendrait à Vine Cottage dès qu'il le pourrait, puisqu'elle tenait à lui parler personnellement plutôt que de se confier à un de ses subordonnés. Puis, il raccrocha et, à sa grande joie, reçut moins d'une demi-heure plus tard l'autorisation d'avoir une courte entrevue avec l'ex-jockey.

Un médecin, envoyé par le Home Office était assis auprès du lit; s'il était nécessaire, il pourrait servir de témoin.

— Il ne sait rien au sujet de Mentrobus, et je ne lui ai pas parlé de Batchelor, dit le médecin à Pointer en un bref à parte.

L'Inspecteur-Chef ne répondit rien mais s'assit en adressant un sourire rassurant au malade.

— Je voudrais que vous me parliez un peu de votre ami Farrant, dit-il. Vous savez bien, Farrant qui fréquentait autrefois le champ de courses de Séville.

— Je connais bien Farrant, répondit Gazler d'une voix basse. Je l'ai revu depuis Séville. Où est-il en ce moment?

— Il a quelques démêlés avec la police, fut la réponse de Pointer.

Gazler écarquilla les yeux.

— Farrant? Pourquoi cela?

— Eh bien! pour vous parler franchement, et, tout à fait confidentiellement, on l'a trouvé porteur d'une somme d'argent dont il ne peut indiquer la provenance. Vous savez comme il peut être obstiné quand il ne veut pas parler.

— Une somme d'argent?

L'intérêt semblait faire du bien au malade dont le pouls, sous le doigt attentif du médecin, battait plus fort.

— Une grosse somme? demanda-t-il.

— Très grosse.

— D'argent anglais?

— Oui. Il dit que Sir Henry Batchelor la lui a donnée parce qu'il avait de l'amitié pour lui.

Le malade connaissait évidemment ce nom, car il eut une espèce de ricanement ironique.

— Sir Henry Batchelor, hein? Et que dit Sir Henry Batchelor? demanda-t-il.

— Il est mort, malheureusement. C'est pourquoi nous désirons des renseignements supplémentaires sur l'affaire.

— Farrant est-il compromis?

— Très sérieusement. Sir Henry a été tué. Et une grosse somme d'argent lui ayant appartenu a été trouvée sur Farrant qui se borne à dire qu'elle lui fut donnée par le mort. Ça sonne mal, hein?

— C'est du Farrant tout craché, répondit Gazler. Vous a-t-il envoyé me trouver?

— Non, il ne sait même pas que vous êtes en Angleterre. Pourquoi cela?

— Parce que je peux le blanchir, fut la réponse assez imprévue. Donnez-moi encore un peu de champagne, Docteur, et je vous raconterai une histoire. Et une vraie, vous savez. Cet argent doit bien appartenir à Farrant. Et il l'a bien gagné. Je l'ai connu à Séville. C'était un drôle de type à certains égards, mais il avait le courage d'un tigre. Un jour, cinq hommes, des voyous qui ne le connaissaient pas, ont essayé de l'assassiner après qu'il venait de se faire une bonne journée sur le terrain de course. Eh bien, il n'en resta pas grand chose à transporter à l'infirmerie après qu'il en eût terminé avec eux! Et, cependant, ils étaient armés de couteaux, tandis que, lui, il n'avait que ses poings et ses pieds. Batchelor est le nom du monsieur anglais qui l'a engagé comme chauffeur à Séville, pour faire le tour de l'Espagne un peu après que ça a commencé à barder là-bas. Farrant qui venait de faire une mauvaise chute, avait le dos ankylosé; alors, comme il était assez bon mécanicien, il a accepté le boulot. C'est tout ce que j'ai su au moment même. Mais la seconde fois que nous nous sommes rencontrés, ce n'était plus pareil.

Ici, Gazler s'interrompit un instant, puis il reprit :

— Je m'étais joint aux types de Franco. Non qu'il y eût à choisir entre les deux partis, car on ne recevait de paie nulle part et on se battait, somme toute, pour des étrangers. Mais je suis catholique. Comme Farrant du reste. C'est ce qui m'a tenu éloigné des Nationalistes. Eh bien! je vais vous dire ce que Farrant m'a raconté quand nous nous sommes rencontrés. Il m'avait pourtant fait jurer de ne jamais en parler à âme qui vive. Mais... vous êtes son avocat, pas vrai? et vous (ajouta-t-il en se tournant vers l'autre homme) vous êtes médecin?

— Continuez, dit Pointer en souriant, tandis que l'envoyé du Ministère de l'Intérieur, éclatait de rire.

— Eh bien! Sir Henry Batchelor et Farrant firent un voyage très agréable jusqu'au jour où ils tombèrent entre les pattes de quelques partisans de Caballero. Encore une goutte de jus, Docteur! Merci! Ceux-ci étaient à la poursuite de Sir Henry et de deux de ses amis dont Farrant ne m'a pas dit les noms, mais qui aidaient également Franco. La nuit tombait quand ils pincèrent Sir Henry. Farrant, qui se doutait qu'il se passait quelque chose de louche, arrêta l'auto, glissa les deux revolvers à Sir Henry, et partit en avant en reconnaissance. Mais les caballeros survinrent par derrière, s'emparèrent de Sir Henry assis dans son auto; et ils crurent que Farrant s'était enfui. Ils emmenèrent donc Batchelor jusqu'à leur camp où Farrant les suivit sans qu'ils le sussent. Il faisait

presque nuit, et comme Sir Henry était une prise trop considérable pour qu'on en disposât immédiatement, Farrant vit sa chance et réussit à libérer Sir Henry de ses liens. Mais à la dernière minute, Sir Henry s'empêtra dans une corde et fut repris. Farrant, lui, s'était vite caché sous du foin. Mais les caballeros savaient que Sir Henry n'avait pas pu se détacher tout seul, et ils le soumirent à une petite séance fort désagréable. Et savez-vous ce qu'il fit? Eh bien! il leur indiqua l'endroit où Farrant était caché. Ah! c'est reluisant, hein? Alors les voilà qui s'emparent également de mon Farrant après quelques difficultés sans doute, et, quand ils se furent assurés de lui, constatèrent que l'autre type s'était débiné. Car, dans la bagarre, Farrant, qui ne perd jamais le nord, avait réussi à trancher la corde qui ligotait Sir Henry. Vous comprenez, c'est un drôle de type, que Farrant. Quand il avait accepté le poste de chauffeur, il avait donné sa parole de défendre son patron et de le faire sortir d'Espagne. Il m'avait avoué, à ce moment, que c'est même pour cela que Batchelor l'avait choisi parmi tous ceux qui s'étaient présentés. Et, pour Farrant, une parole, c'est sacré. Donc, dans la confusion qui s'ensuit, Batchelor réussit à s'enfuir, et Farrant continua à lui indiquer en criant en anglais le chemin qu'il devait suivre pour retrouver l'auto, comme s'il était en train de maudire les hommes au milieu desquels il se débattait. Vous comprenez? Quand ils eurent enfin réussi à le ligoter, ceux de Caballeros se mirent en devoir de lui faire payer l'évasion de l'autre type. Ç'avait tout l'air d'être la fin de Farrant, car il se serait laissé jeter dans la poix bouillante plutôt que de leur indiquer le chemin que Sir Henry avait pris. Mais la chance voulut que Batchelor se trompât de route et tombât sur nous. Heureusement que je me trouvais dans la compagnie avec quatre autres Irlandais, et que Batchelor avait remarqué un détail du camp où il avait été emmené, ce qui nous apprit l'endroit où il se trouvait. Or, quand nous y arrivâmes, ils nous prirent pour des volontaires,, des caballeros, qui venaient à la recherche de Sir Henry. Mais ils se rendirent bientôt compte de leur erreur! Farrant était bien malmené, mais il se rétablit vite et, comme nous étions couchés côte à côte à l'hôpital, il me raconta toute l'histoire. Il était furieux contre Sir Henry. Mais, le lendemain, Sir Henry est venu le voir, et a bavardé un long moment avec lui. Il jura à Farrant qu'il le dédommagerait de tout ce qu'il avait enduré pour lui, et qu'il l'établirait même s'il *jurait* de ne jamais, dans n'importe quelles circonstances, raconter comment il avait gagné son argent...

Galzer s'arrêta et demanda de nouveau à boire.

— Moi, j'étais couché dans le lit à côté du sien, dit-il avec un léger ricanement. Sir Henry n'a pas songé à cela. Aucun des médecins ni des sœurs de l'hôpital ne savaient l'anglais, et ils lui avaient dit, en français, qu'il ne se trouvait pas d'autre Anglais que Farrant en traitement. Ils ignoraient que les Irlandais parlent anglais, et Sir Henry ne m'avait pour ainsi dire pas vu au cours de l'escarmouche de la veille. Alors vous pensez si je me suis fait une pinte de bon sang! C'était une vraie comédie. Sir Henry était tout honteux, et Farrant le traitait comme un lâche qu'il avait été. A la fin, pourtant, ils se réconcilièrent. Farrant jura de ne rien dire, et, de son côté, d'après ce que vous me dites, Sir Henry

a évidemment tenu sa parole. Farrant m'a ensuite raconté que Batchelor lui avait promis qu'il pourrait vivre chez lui aussi longtemps qu'il le voudrait, et qu'il lui présenterait tous les rupins qu'il connaissait. Car Farrant a toujours eu un faible prononcé pour les gens chics. Il aime un Lord autant que nous autres nous aimons un beau jour ensoleillé. Eh! bien, Sir Henry n'a pas pensé à lui demander s'il avait déjà parlé de l'aventure; il s'est contenté de lui faire jurer de ne jamais en parler à l'avenir. Et Farrant ne dira rien. Ça, c'est certain. Et, maintenant, vous savez toute l'histoire.

Le médecin fit un signe à Pointer qui se leva aussitôt pour partir. Il se promettait de revoir Galzer, de faire transcrire ses déclarations en détail, mais déjà un secrétaire, dissimulé derrière un écran, avait pu prendre quelques notes, que le médecin signa, comme témoin, après les avoir relues.

Ainsi Farrant n'était pas un maître-chanteur et l'influence dont il jouissait à Broadbends était fort compréhensible si le récit de Galzer était exact, comme Pointer le croyait. Cette histoire expliquait certains détails et rendait un son de vérité. Elle expliquait pourquoi Sir Henry s'effaçait devant Farrant, chaque fois que c'était possible, lui qui avait trahi si lâchement son sauveur. Elle expliquait, aussi, tout ce que Pointer avait pu apprendre sur l'attitude de Farrant envers Batchelor, sa façon à demi méprisante d'accepter et d'user de la bonté de ce dernier; car Farrant, comme Pointer l'avait deviné, dès la première fois que son regard avait rencontré le sien, plaçait par-dessus tout le courage qui était pour lui la seule vertu indispensable à un homme.

Pointer, comme Galzer, pensait que le courage de Batchelor s'était écroulé sous la pression des circonstances, mais que Sir Henry était, cependant, loin d'être un lâche. C'était plutôt un homme à qui il fallait un certain temps pour réunir les forces nécessaires. Farrant disait, sans doute, la stricte vérité en affirmant que l'argent lui avait été donné, si le donateur espérait se débarrasser, avant son prochain mariage, d'un compagnon fort gênant. Mais, pour ce qui était de l'explication que Pointer avait imaginée au sujet de la mort de Sir Henry, elle ne se trouvait nullement modifiée par la présence de Farrant à Broadbends, ni par la façon dont les valeurs s'étaient trouvées en sa possession. Cela n'ajoutait ni n'enlevait rien aux possibilités de l'hypothèse formée par le détective.

Comme il montait dans son auto pour se rendre à Broadbends, il se demanda s'il allait y apprendre ce qu'était devenu le premier versement de dix mille livres, ces dix mille livres en valeurs choisies avec tant de soin et au sujet desquelles Farrant avait catégoriquement déclaré ne rien savoir. Or, Pointer se dit que si un homme épousait une femme pauvre, et ne voulait pas qu'elle se ressentît de sa pauvreté, un don comme celui-là serait très compréhensible. Il s'attendait, un peu, à apprendre que cette somme avait été versée dans une banque quelconque, ou placée dans un coffre-fort au nom de Mrs. Evans, qui, d'après la rumeur, devait bientôt devenir Lady Batchelor. Mais il était clair, d'après plusieurs indices, que, dans ce cas, son père n'en savait rien, car la vie au Cottage continuait comme par le passé. Cependant,

Mrs. Evans pouvait avoir ses idées sur la meilleure façon d'éviter les droits de succession, bien que ce fût là un bien vain espoir.

Eh bien! même si elle possédait l'argent qu'il essayait de retrouver, cela non plus ne modifiait en rien ses suppositions sur la mort de celui qui en avait été le donateur. Et, maintenant qu'il était libre de retourner à Broadbends, Pointer espérait dès le lendemain matin mettre son hypothèse à l'épreuve.

XVII

Les quatre femmes et les deux jeunes gens franchirent le portillon du parc de Broadbends; Mrs. Stokes le ferma derrière elle et glissa la clef dans son sac à main. Phyllis et Eve s'attardèrent, de nouveau, derrière les autres, et Noël et Keith disparurent dans des directions opposées.

— Vous fermez l'étable après que le cheval s'est échappé, dit Nica avec son tact habituel.

Mrs. Stokes eut un petit hochement de tête et se dirigea, sans mot dire, vers la maison.

— Nica vient d'être affreusement brutale, remarqua Phyllis à voix basse, et, cependant, ce n'est pas une sotte. Je vous assure, Lady Heneage, que c'était bien M. Gaskell que j'ai aperçu sous le berceau de roses. Noël ne me pardonnera jamais d'avoir dit cela, mais c'est vrai.

Noël... Un souvenir s'éveilla faiblement dans l'esprit d'Eve tandis qu'elle s'efforçait de songer à n'importe quoi plutôt qu'à ce qui venait de se passer... Noël... ses paroles avaient paru ranimer quelque souvenir... Tout à coup, elle sut ce que c'était : il s'agissait des paroles que Noël avait adressées à Nica lorsqu'il avait dit à celle-ci qu'il jurerait l'avoir vue sortir de la bibliothèque au moment où son cousin s'était écroulé à terre avec fracas, la bouteille de poison à la main. C'était le mot *fracas* qui avait frappé Eve.

— Je viens de me rappeler que j'ai nettement entendu Sir Henry fermer la porte du coffre-fort, avant que je sois rentrée à la maison après dîner. Donc, il venait évidemment de rentrer dans son bureau.

— Mais non, dit Phyllis vivement, Jenkins et les autres domestiques sont certains qu'il n'a pas ouvert la porte de la bibliothèque. Vous avez, peut-être, entendu Sir Henry tomber? Cela signifierait qu'il est mort plus tard que les médecins ne le pensent. Ils sont assez vagues quant à l'heure exacte de sa mort... Cela voudrait dire... J'ai une idée, une idée que nous pourrions mettre à l'épreuve, demain matin, Lady Heneage, quand tout le monde sera sorti... J'aimerais que vous me prêtiez votre aide...

— Pour quoi faire?

— Oh! pas pour une scène comme celle dont Nica vient de nous gratifier, mais pour essayer de déterminer à quelle distance vous avez pu entendre la chute de Sir Henry. J'ai une idée... Cela ne signifie peut-être rien; mais, peut-être aussi, cela pourrait être d'une grande aide... Donc, pas un mot à qui que ce soit au sujet du

bruit que vous avez entendu le soir du crime, et surtout pas à Mrs. Stokes...

— A Mrs. Stokes? répéta Eve fort intriguée.

— Oh! disons à personne, reprit Phyllis vivement, sans quoi, mon plan ne vaudrait plus rien. Et il pourrait être excellent... Oh! Nica, comme vous m'avez fait peur!

Se retournant, Eve aperçut Nica juste derrière elles.

— Quel est donc votre plan, Phyll? demanda Nica. Qu'allez-vous donc tenter qui pourrait avoir tant d'importance que cela?

— C'est un plan pour vous étrangler, riposta Phyllis en riant. Je vous croyais à la maison avec Mrs. Stokes?

— Non. Elle est montée dans sa chambre pour se reposer un peu. Cette pauvre Aggie! C'est dur quand votre fiston bien-aimé se conduit comme un fiston sensé ne devrait jamais le faire.

Et, ce disant, Nica les quitta. Eve allait la suivre quand, tout à coup, Phyllis poussa un petit cri. Son visage pâlit soudain. Elle saisit le bras d'Eve et le serra fortement.

— Vite, vite, au garage! s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion. Moi aussi, je viens de me rappeler quelque chose! Mais c'est quelque chose d'affreux. Vite! Vite! Conduisez-moi dans la « Ripley » jusqu'à Vine Cottage.

Car, fait curieux, Phyllis ne savait conduire qu'une Lancaster, alors qu'Eve était une excellente chauffeuse, habituée à toutes sortes de voitures.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-elle comme Phyllis ouvrait violemment la porte du garage et la poussait derrière le volant de la petite voiture de course.

— Je ne puis vous l'expliquer. Mais dépêchez-vous, Lady Heneage, pour l'amour du ciel! Si nous tardons, il y va d'une vie, de la vie d'une femme.

Eve se dit que Phyllis était sur le point d'avoir une crise de nerfs mais elle accéléra, néanmoins, et elles parvinrent au Cottage en moins de quatre minutes.

— Il n'y a personne, dit Eve en descendant à la grille.

Phyllis avait déjà bondi à terre et courait vers la fenêtre du salon encore entr'ouverte. Sur le rebord, se trouvait un verre de lait encore aux trois quarts plein. Phyllis s'en empara avec un cri de soulagement, et en lança le contenu dans les buissons près d'elle.

Une exclamation de colère fusa aussitôt, et Keith émergea des broussailles, l'air très intrigué, tout en essuyant le lait qui tachait son gilet et ses pantalons.

— Que diable se passe-t-il? demanda-t-il d'une voix courroucée. Etes-vous folle, Phyllis?

La jeune fille était appuyée au mur du Cottage et riait, riait, d'un rire qu'elle n'arrivait pas à arrêter.

— Dommage qu'elle n'ait pas laissé une goutte de lait pour la lancer à son visage, dit Keith qui, aidé de Lady Heneage, essayait de calmer ce rire qui était plutôt douloureux que joyeux.

— Qu'y a-t-il? demanda Alison qui arriva, à ce moment, à la grille, revenant de téléphoner. Tiens, mais c'est mon verre de lait? Mais où est...

— Le lait? Ici, répondit Keith en indiquant ses habits. Je ne sais pas ce que tout cela signifie. Et vous, Lady Heneage?

— Que faisiez-vous donc derrière ces arbustes? demanda-t-elle au lieu de répondre à sa question.

Le rire de Phyllis commençait à se calmer.

— J'attendais Miss Gaskell, dit Keith, à demi honteux. Je savais qu'elle était sortie, et, comme M. Gaskell a regardé une fois par la fenêtre du premier, j'ai pensé qu'il était préférable de ne pas me faire remarquer.

— Je viens de prévenir l'inspecteur-chef que j'ai une communication à lui faire, dit Alison tranquillement. Vous dites que mon père est levé? Alors, il faut que je monte tout de suite auprès de lui.

— Mais est-ce que Mrs. Evans ne le veille pas? dit Keith en essayant de la retenir par la main.

— Oui, murmura une voix qui n'était autre que celle de Béatrice qui regardait par une fenêtre du premier. Mais chut! il vient de s'endormir de nouveau. Il s'est levé un instant, a regardé dans le jardin, puis il a pris un somnifère et s'est rendormi. Heureusement, car s'il avait entendu rire comme cela...

— C'est Phyllis qui a eu une crise de nerfs, expliqua Keith. Qu'est-ce qui vous a pris de renverser ce lait, Phyll?

— Qu'importe? Tout est bien, maintenant.

Phyllis paraissait éprouver un grand soulagement. Eve était à la fois mystifiée et horrifiée. Qu'est-ce que Phyllis venait d'empêcher, par son geste imprévu?

— Il me semble, toutefois, qu'il vous faudra expliquer votre acte, quand nous serons rentrés, dit-elle à voix basse à la jeune fille qui parut hésiter puis inclina légèrement la tête.

— Voyons, dit Keith brusquement. Tout ceci paraît fort louche. Que contenait donc ce lait? Pourquoi avez-vous saisi le verre de cette façon? Et pourquoi l'avez-vous vidé ainsi en ayant soin d'en faire tomber jusqu'à la dernière goutte? C'était le verre de lait d'Alison?

— Précisément, répondit Phyllis en le regardant droit dans les yeux. Tout à l'heure, quelque chose m'a effrayée. J'étais assise près de la fenêtre et j'ai failli renverser le lait alors. Ce n'est que de retour à Broadbends qu'un souvenir parut se réveiller aussi dans mon esprit. Je me rappelai, tout à coup, ce qui m'avait effrayée. Et, après un instant de réflexion, cela me parut fort troublant.

Phyllis se mordit la lèvre.

— Je ne comprends pas, dit Alison, intriguée. Qu'est-ce donc qui vous a effrayée?

— Une main, murmura Phyllis en un souffle. Une main qui se retirait derrière le rideau.

— Il y avait donc quelqu'un dans le jardin? demanda Keith.

— Naturellement. Mais quand j'ai réfléchi à l'incident, j'ai compris que cette main se tenait juste au-dessus du verre de lait. Je n'ai fait que la voir se retirer et disparaître par la fenêtre ouverte. Mais comme j'étais à ce moment tout absorbée par ce que Nica disait, j'ai fait à peine attention à ce que mes yeux avaient vu.

— Donnez-moi ce verre.

Keith le lui arracha des mains.

— Il faut qu'on en analyse le contenu. Il y a encore quelques gouttes de lait au fond. Je vais l'emporter tout de suite.

— Non, ne le faites pas, je vous en prie.

Alison était fort pâle.

— C'est sans doute du sucre que vous avez vu mettre dans le verre, Phyllis?

— Consentez-vous à ce que je boive ces quelques dernières gouttes? demanda Keith en portant le verre à ses lèvres?

Phyllis, Alison et Eve le firent aussitôt voler de sa main d'un mouvement unanime, puis Alison le ramassa du gazon où il était tombé sans se briser et le tint derrière son dos.

— N'insistez pas, dit-elle d'une voix lasse. Merci, Phyllis.

— Vous lui avez sauvé la vie, dit Keith d'une voix incertaine. Vous êtes vraiment un chic type, Phyllis.

— Il s'en est fallu de peu, répondit Phyllis sèchement. J'ai cru que nous n'arriverions jamais ici. Et je ne pouvais pas téléphoner. C'était affreux!

— Maintenant, obligez-moi en oubliant cet incident, lui dit Alison très sérieusement.

— Cependant, songez au danger qu'il y a... protestèrent Eve et Keith en même temps.

— Il n'y a pas de danger, sauf peut-être pour ma sœur et pour moi. Rappelez-vous que je ne partage pas vos craintes, Phyllis, bien qu'elles soient très généreuses...

— Il ne s'agit pas de crainte, mais de certitude, répondit Phyllis avec véhémence, comme vous le savez fort bien, puisque vous avez empêché Keith de boire ce lait empoisonné.

— De nouveau, je vous prie de bien vouloir partir, dit Alison en jetant un regard inquiet vers la maison.

— Je vais rester, déclara Keith.

— Emmenez-le, Phyllis, dit Alison. Emmenez-le et gardez-le. Il y a peut-être du danger pour toute personne qui...

— Mais il désire rester auprès de vous, objecta Phyllis d'une voix basse et incertaine.

— Oui, Alison, je le désire, et je resterai, dit Keith en allant vers elle.

Mais Alison le prit par les épaules et le tourna doucement vers Phyllis.

— Voilà celle à qui vous appartenez vraiment, dit-elle. Vous croyez m'aimer, Keith, mais vous ne m'aimez pas, véritablement.

— Mais, si, je vous aime, protesta Keith avec véhémence.

— Eh bien, moi, je ne vous aime pas, dit-elle d'un ton et d'un air très nets. Vous avez supposé que je vous aimais, mais je ne vous aime pas. Je n'aime aucun homme. Et je n'en aimerai jamais. Retournez chez vous avec celle à qui vous appartenez vraiment...

Elle s'arrêta. Un cri d'alarme leur parvint du premier étage.

— Alison! Alison! Je ne puis le réveiller. Oh! Alison, venez vite!

Ils montèrent tous précipitamment les escaliers. Penchée au-dessus d'un lit dans une pièce assez confortablement meublée, Béatrice Evans essayait de réveiller son père. Mais M. Gaskell ne

put être réveillé. Sa mâchoire s'était affaissée, ses yeux étaient grands ouverts. Eve entraîna vivement Phyllis hors de la pièce.

— Je vais chercher le médecin, dit Keith en les suivant.

— Emmenez-nous dans la Riley, dit Eve, sagement. Vous nous déposerez à Broadbends après avoir prévenu le médecin.

Mais il se trouva que le Dr Morley, médecin du village, les dépassa sur la route, et, après avoir écouté leurs explications, fit aussitôt demi-tour et repartit à toute allure pour Vine Cottage.

— Je m'attendais à un accident de ce genre depuis déjà longtemps, leur dit-il en tournant son auto. Car M. Gaskell avait le cœur malade et abusait des somnifères...

— Et maintenant, dit Eve en descendant quelques moments plus tard devant le perron de Broadbends, emmenez donc Phyllis faire un bon tour, Keith. Elle a grand besoin de prendre l'air.

Il descendit et ouvrit la porte d'entrée.

— Alison Gaskell a dit vrai, lui souffla Eve en passant devant lui. Voilà celle qui vous aime, Keith. Pourquoi lui briser le cœur?

— Elle a sauvé la vie d'Alison, reconnut Keith. Car, bien entendu, c'était le père...

— Oui, dit Phyllis qui les avait rejoints, c'était le père. J'ai reconnu ses mains. Ses ongles sont d'une longueur démesurée. Et, maintenant, enfin, je vais retrouver ma bague en diamant. A mon idée, il a cru qu'elle appartenait à une de ses filles, et il s'en est emparé pour les ennuyer... Il est préférable, pour tout le monde, qu'il soit mort.

Après cette oraison funèbre prononcée avec une désinvolture toute moderne, Phyllis remonta en auto et permit à Keith, encore tout pâle et bouleversé, de la promener à travers la campagne pendant plus d'une heure.

Pointer trouva le Dr Morley qui l'attendait à Vine Cottage, près du cadavre de Gaskell. Ce dernier avait absorbé des narcotiques à doses toujours plus massives depuis son départ de Harley Street, ce qui expliquait sans doute sa mine et sa manière d'être par moments si étrange.

Ils s'entretinrent un instant de la raison qui avait amené Gaskell à abandonner sa clientèle.

— Je crois qu'il s'est agi d'un accident véritable, dit Morley. Il est exact qu'il venait d'apprendre que l'homme qu'il allait opérer avait de l'amour pour sa femme et je crois que, pendant une seconde fatale, son esprit a chaviré sous l'influence de la jalousie. Ses filles? Ah! ça, c'est une autre histoire. Là, je ne puis le défendre. Je crois que sa jalousie insensée, qui était presque de la haine s'était reportée, après la mort de sa femme, sur ses filles auxquelles il refusait obstinément toute chance de bonheur.

Il s'arrêta, car la servante venait d'entrer pour dire qu'Alison et sa sœur désiraient avoir un instant d'entretien avec l'inspecteur-chef, et Morley s'en alla en promettant d'envoyer, sans tarder, le certificat de décès.

Alison laissa sa sœur prier l'inspecteur-chef de s'asseoir, et lui raconter ensuite la mort de leur père et ses fiançailles avec Sir Henry Batchelor.

— En l'apercevant étendu à terre dans la bibliothèque, je l'ai

appelé Harry. Alors, Alison a bien voulu retourner à Broadbends, dans la soirée, afin de fournir certaines explications à la famille.

— Je croyais que Sir Henry avait rédigé un nouveau testament, le matin même, interrompit Alison, et qu'il suffirait d'un instant de recherches pour le trouver. La famille a été affreusement choquée que j'aie osé parler d'une pareille chose, mais je ne songeais qu'à leur expliquer que Mrs. Evans était fiancée à Sir Henry, et je n'ai pas réfléchi à l'effet que pouvait produire cette question.

Elle retomba dans le silence, ce qui permit à sa sœur de mettre Pointer au courant des dix mille livres de titres au porteur qu'à sa grande surprise Sir Henry avait tenu à déposer à son nom dans une banque bien connue, en la priant de garder cet arrangement secret entre elle, sa sœur et lui.

Béatrice consentit aussi, bien qu'à contre-cœur, à laisser Pointer lire la lettre qui avait accompagné ce don généreux. C'était celle d'un homme follement amoureux, dont les sentiments auraient dû subir une profonde modification avant qu'il pût envisager de renoncer à la femme à qui cette lettre était écrite, et encore moins de se suicider.

Pointer la lui rendit en disant qu'il ne pensait pas devoir en faire état dans ses rapports. Il y eut un court silence pendant que Mrs. Evans enfermait la lettre en lieu sûr.

— Puis-je vous demander quels sont vos projets? dit Pointer après un silence.

— M'en aller, répondit-elle avec lassitude. M'en aller quelque part, très loin d'ici. A part cela, je n'en ai pas.

Voilà qui paraissait sérieux. Il s'était attendu à un demi-aveu d'un autre mariage, dans un proche avenir. Tout en parlant, Béatrice Evans regarda sa sœur qui lui rendit son regard avec une expression de grande affection. Alison alla même s'asseoir près de sa sœur, puis, se tournant vers l'inspecteur-chef, parut faire appel à tout son courage.

— J'ai décidé de tout vous dire, commença-t-elle de sa voix claire et égale. Je crains... je ne sais pas... mais je crains, que ce ne soit mon père qui ait tué Sir Henry Batchelor.

— Pourquoi cela? demanda Pointer en voyant qu'elle s'arrêtait.

— A cause de son mariage avec ma sœur. Je ne crois pas, M. l'Inspecteur, que mon père jouissait de toutes ses facultés. Lorsqu'il commit, sur la table d'opération, cette erreur qui entraîna la mort de son meilleur ami, le choc le rendit fou. Voilà ma véritable opinion.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Ses actes ne doivent donc pas être jugés comme ceux d'un homme sain d'esprit, reprit-elle. Je crois qu'il a empoisonné Sir Henry plutôt que de laisser Béatrice l'épouser, parce qu'il s'était mis à nous haïr toutes deux d'une haine farouche. De même qu'il a haï ma mère pendant la dernière année de sa vie.

Ses lèvres tremblèrent en prononçant ces paroles, et Béatrice lui serra convulsivement la main. Elles avaient toutes deux aimé leur mère tendrement.

— Pourtant vous êtes restées avec lui, fit remarquer Pointer.

— Il était fou, répondit-elle à voix basse. Et puis, aussi, il nous a toujours empêchées de le quitter.

— Mais sur quoi repose votre crainte que votre père ait tué Sir Henry? Comment aurait-il pu se procurer le poison, par exemple?

Elle lui apprit alors l'existence de l'armoire à pharmacie du vieux Dr Wakefield, et son contenu.

— Voici une liste des poisons qui s'y trouvent, ajouta-t-elle.

Elle lui tendit un papier en disant qu'il avait été rédigé par Mrs. Glave quand elle avait quitté le Cottage, et qu'elle avait pris la précaution de le clouer à l'intérieur de l'armoire avant de la fermer à clef.

— Vous voyez qu'il y est fait mention d'une fiole de *Cyanure de Potassium en poudre.*

Pointer hocha la tête. Il eut soin de ne pas dire ce qu'il pensait de la police locale qui n'avait pas cru devoir lui parler de l'existence du Dr Wakefield!

— J'ai ouvert l'armoire, il y a un moment à peine, après la mort de mon père, et j'ai vérifié la liste, dit Alison. Tout y est, sauf cette fiole. Non, elle n'est pas non plus dans la chambre de mon père, ni parmi ses objets personnels. J'ai cherché partout.

Alison parut alors hésiter un instant; puis, se tournant vers un placard, elle en sortit un verre encore blanc de lait. Elle fit part à Pointer de l'épouvante de Phyllis, et décrivit le retour précipité de la jeune fille pour vider le contenu du verre avant qu'elle — Alison — n'eût eu le temps de le boire.

— Je crois donc qu'il avait cette poudre en main cet après-midi, conclut Alison à voix basse. A un certain moment, il paraissait profondément endormi, et je n'ai pas hésité à le laisser seul un instant quand la famille de Sir Henry est venue me voir.

Elle lui raconta ensuite cette visite.

— C'est alors que j'ai décidé qu'il fallait que je vous parle de l'armoire sans plus tarder. Mais, quand mon père fut trouvé mort, quelques instants plus tard, j'ai compris que je pouvais vous mettre au courant d'une façon plus complète que cela ne m'eût été possible si mon père avait été encore en vie. J'étais certaine qu'il n'était dangereux que pour ma sœur et moi, et seulement si nous avions essayé de lui échapper. C'est la raison pour laquelle, après la mort de Sir Henry, nous voulions éviter que mon père apprît les fiançailles de ma sœur.

Pointer l'accompagna ensuite à l'armoire aux poisons. Il examina, avec soin, le coin de la planche où la fiole de cyanure aurait dû se trouver.

— Il y a une tache de sang et quelques poils, s'écria-t-il.

Il ne lui fallut qu'un instant pour soulever un poil à l'aide de petites pincettes qu'il portait toujours sur lui, et il le déposa sur une des plaques de son microscope de poche.

— C'est un poil d'hermine, dit-il.

Et il jeta un regard vers une table où une hermine écorchée gisait dans toute sa hideur. Un torchon maculé de taches de sang et de poils était tombé à terre.

— Mon père avait commencé à travailler sur cette hermine ce matin, expliqua Alison, mais il se sentit trop malade pour continuer. Je ne doute pas qu'il y avait encore des poils et du sang

sur ses doigts quand il a pris la fiole, cet après-midi, après avoir surpris les paroles qui lui donnaient à entendre que j'allais épouser Sir Keith Hudson. Sans doute, est-ce lui qui a laissé ces empreintes.

Pointer termina l'examen de l'armoire, qui ne contenait rien d'autre d'intéressant, bien que la clef portât une autre empreinte sanglante. Puis, il monta regarder le mort une dernière fois. Comme il s'y attendait, ni l'une ni l'autre des mains de Gaskell ne portait la moindre trace de poils ni de sang. Celui qui avait ouvert l'armoire aujourd'hui, avait dû se servir du torchon sanglant, gisant à terre, pour tourner la clef et enlever la fiole.

Ce fut un homme fort grave qui se dirigea lentement vers Broadbends. Là, il apprit du maître d'hôtel, avec une sympathique indifférence, que Mary Hughes s'était trouvée fort souffrante pendant son séjour à Londres, et se voyait contrainte de passer quelques jours chez des amis. Pointer eut ensuite une conversation avec un de ses hommes, qui, tout d'abord, ne lui apprit rien d'important, sinon que Keith Hudson avait fait appeler un détective privé pour rechercher le testament, et que ce dernier poursuivait encore ses investigations dans les greniers du château. Il fit ensuite un rapport sur les faits et gestes des différents habitants de la maison, et en vint enfin aux conversations qu'il avait surprises au téléphone et ailleurs. Et c'est alors qu'il fit tout à coup tressaillir l'inspecteur-chef en citant les quelques paroles échangées entre Lady Heneage et Phyllis Bailey à leur retour de Vine Cottage.

XVIII

Le reste de l'après-midi et de la soirée se passa comme d'habitude à Broadbends; l'inspecteur-chef se présenta vers la fin du dîner et fut fort intéressant en racontant les différentes affaires qu'il avait aidé à élucider. On le pria de prendre le café dans le hall, et il s'affaira fort aimablement à passer les tasses aux dames; comme ce qu'il avait à dire était confidentiel, il avait demandé qu'on se dispensât du service des domestiques. Nica et lui s'entendirent fort bien et il l'invita même à aller le voir à son bureau de Scotland Yard et lui promit de lui montrer différentes pièces à conviction qu'elle paraissait beaucoup désirer voir.

Quant à Keith, il se montrait plein d'attentions pour Phyllis qui s'épanouissait sous ses regards, et Eve, qui la surveillait, ne l'en aima que mieux. Mais, à mesure que la soirée se prolongeait, Eve éprouvait une difficulté croissante à suivre les anecdotes de l'inspecteur-chef; ses paupières se fermaient, malgré elle, de sorte qu'elle dut, enfin, s'esquiver, un peu honteuse, et regagner sa chambre.

Phyllis vint l'y retrouver un peu plus tard, afin de s'assurer si elle était confortable, et pour la remercier, de nouveau, de l'avoir conduite à Vine Cottage à temps pour sauver Alison.

— Et savez-vous, Lady Heneage, que je croyais perdre Keith pour de bon? Cependant, cet après-midi nous a rapprochés l'un de l'autre plus que jamais. Mais dormez. Je vais rester un instant ici, pour me reposer, car je suis fatiguée aussi, et j'ai un tout petit peu sommeil.

Ce disant elle éteignit la lumière, car Eve sommeillait déjà.

Eve se sentait extrêmement confortable... Il lui semblait s'enfoncer dans des oreillers de duvet... Mais, à un certain moment de la nuit, elle rêva que quelqu'un la soulevait de son lit, qu'un visage de femme se penchait sur elle mais que les bras d'un homme se glissaient sous elle et l'emportaient doucement, sans heurt ni bruit, dans une autre pièce qui lui était cependant familière, une des chambres d'amis du côté opposé du corridor. Puis son rêve s'effaça et Eve continua à dormir.

Soudain, retentit un fracas qui réveilla la maison entière, et qui parvint même, estompé, jusqu'à Eve dans son sommeil. Elle s'assit dans son lit.

— Ne craignez rien, milady, dit tout bas une voix étrangère. Tout est bien! Ne faites pas attention à cela. Rendormez-vous tranquillement.

Sans doute, Agnès, en hôtesse attentive, lui avait-elle envoyé une femme de chambre pour la rassurer.

— Que se passe-t-il? demanda-t-elle toujours à demi endormie.

— C'est simplement une armoire qui vient de s'écrouler dans une autre pièce, Milady.

Alors, poussée par le vague souvenir de l'énorme armoire qui se trouvait à la tête de son lit, Eve la chercha en tâtonnant, et ne la trouvant pas, fut sur le point de se rendormir, quand un cri perçant retentit, suivi de clameurs farouches. Elles paraissaient cependant venir de tout près. Elle se redressa et tourna le commutateur. Alors, elle vit qu'elle ne se trouvait pas dans sa chambre, mais dans une des pièces d'en face. Et une femme, vêtue d'une robe bleu foncé, se tenait près de la porte, écoutant attentivement, le visage pâle d'émotion.

— Où suis-je? Que se passe-t-il donc?

Eve essaya de se lever, mais chancela. La femme vint aussitôt au-devant d'elle, et sa manière était à la fois ferme et respectueuse.

— C'est l'armoire de votre chambre qui vient de s'écrouler, Lady Heneage. N'écoutez pas ces cris. Ils sont, sans doute, poussés par quelque femme de chambre en proie à une crise de nerfs. Dès que nous nous sommes aperçus que l'armoire présentait du danger, nous vous avons transportée ici afin que vous puissiez continuer votre sommeil sans être dérangée.

— Nous? Qui ça, nous? Qui êtes-vous donc? Veuillez me passer ma robe de chambre et ouvrir la porte. On dirait qu'elle est fermée à clef.

— C'est M. l'Inspecteur-Chef Pointer et moi qui vous avons portée ici, expliqua la femme en ouvrant la porte et en suivant Eve qui se hâtait vers la chambre qui avait été la sienne.

Tout d'abord elle n'y vit que des silhouettes confuses. Mrs. Stokes s'agrippait à Noël comme si elle était sur le point de s'évanouir. Nica, essayait de passer devant un jeune homme en qui Eve reconnut un des policiers. Keith se trouvait également là, mais n'essayait pas de passer; il reculait plutôt... Et... qu'était-ce donc que cette ouverture béante, là, devant elle? Eve savait que l'immense armoire sculptée, maintenant effondrée sur le lit, dissimulait une ouverture secrète menant dans la chambre voisine qui autrefois avait servi de

nursery. Mais que se passait-il donc dans cette chambre? Quelle était cette forme en pyjama noir qui se tordait et se débattait en hurlant? Eve ne reconnut pas le visage qu'elle entrevit, un instant, et dont les yeux ne ressemblaient à nuls yeux qu'Eve eut jamais vus auparavant... Puis la forme fut emportée, hurlant, se débattant, hors de la pièce et Eve ressentit de nouveau l'affreuse sensation qu'elle avait éprouvée, l'après-midi même, à Vine Cottage. Elle défaillit. Alors Agnès l'aperçut et poussa un cri perçant et Nica elle-même faisant volte-face à ce bruit, pâlit et recula d'un pas.

— Oh! Vous êtes vivante! Agnès était tombée à genoux à ses côtés. Oh! Eve, je pensais — nous pensions tous, que vous étiez morte, aplatie sous cette armoire.

— Aplatie? C'était donc cela qu'elle voulait faire? dit Nica en se ressaisissant. Mais pourquoi s'acharner contre Lady Heneage? Qu'aviez-vous donc découvert? Saviez-vous que c'était elle qui avait empoisonné Henry comme je l'ai toujours cru, en mon for intérieur. Voyons : ressaisissez-vous. Où est le whisky?

— Non. Non, dit Eve en repoussant Nica.

Elle voulait respirer un peu.

— Pas de whisky, reprit-elle. Mais qu'est-ce que tout cela veut dire? Qui est-ce que je viens d'apercevoir dans l'autre chambre?

Nica lui lança un regard pénétrant.

— Je vous accorde que la vraie Phyllis est assez effrayante, dit-elle.

— Mais... Mais...

— L'Inspecteur-Chef avait été si intéressant, ce soir, qu'Agnès et moi nous sommes attardées à reparler de ses histoires, expliqua Nica. Comme nous passions devant votre porte, nous avons entendu un grand bruit. Votre porte était fermée à clef, mais Agnès s'est rappelée que la clef de la deuxième chambre suivant la vôtre, ouvrirait votre porte. Elle l'a cherchée et a ouvert la porte en moins de cinq secs, et nous nous sommes précipitées pour vous dégager de dessous l'armoire. Puis, nous avons entendu un bruit de lutte et le premier de ces cris affreux. Un des détectives a donné de la lumière dans la pièce voisine, et, alors, nous avons aperçu Phyllis qui se débattait comme un chat sauvage. Mais maintenant, dites-nous ce que vous avez découvert? Oh, vous avez dû apprendre quelque chose, car Phyllis ne s'est attaquée à personne d'autre...

— Mais c'est de la folie, dit Eve en écartant de son esprit une monstrueuse suggestion. Voyons, Phyllis a sauvé la vie d'Alison Gaskell, cet après-midi même.

— Je n'en crois rien. Je sais que Keith en a parlé, mais je ne crois pas que ce verre contenait du poison. Elle a joué une comédie pour ranimer son amour.

Mais Eve soutint que l'épouvante de Phyllis avait été réelle. Elle l'affirma. Nica secoua la tête d'un air de doute.

Puis elle s'arrêta, car la porte venait de s'ouvrir, et Pointer entra. Il était encore très pâle, car il venait d'assister à une scène effroyable. Phyllis Bailey, dès qu'Eve s'était endormie, était venue desserrer les vis qui assujettissaient l'armoire. Puis, croyant Eve toujours endormie là, avait fait basculer l'armoire sur le lit. Elle venait d'être surprise dans la pièce et s'était débattue comme un animal sauvage pris au piège. Elle avait dû être maîtrisée de force et elle

était, en ce moment même, en route pour le Commissariat de Police. Dès son arrivée, on la fouilla, et l'on trouva, dans une poche secrète de son corsage, la fiole de poison dérobée à l'armoire du Dr Wakefield. Elle l'avait évidemment conservée en cas de besoin, et peut-être en destinait-elle le contenu à Alison Gaskell au cas où Keith, lui, l'abandonnerait.

— Si vous désirez avoir l'explication de ce qui vient de se passer, dit Pointer, veuillez descendre dans le bureau, à condition, toutefois, de ne pas bouger des sièges qu'on y a placés à votre intention. Vous y trouverez le Chef-constable. Nous avons une théorie que nous allons mettre à l'épreuve. Elle est peut-être erronée, et, dans ce cas, vous ne verrez rien. Mais il se peut qu'elle soit juste.

Il n'ajouta pas que cela les aiderait à oublier la scène affreuse à laquelle ils venaient d'assister.

— Comment vous sentez-vous, Lady Heneage? continua-t-il en se tournant vers Eve.

— Est-ce vous qui m'avez portée dans une autre pièce avec l'aide de cette femme?

— Oui, elle était de garde, cachée dans votre chambre depuis que vous y êtes entrée après le dîner.

— C'est vous qui m'avez droguée?

— J'avais en effet, prié le Dr Morley de m'envoyer un somnifère et j'en ai mis quelques gouttes dans votre café.

— Mais pourquoi faire? Pourquoi s'est-elle attaquée à *moi*? Comment avez-vous deviné que je courais un danger?

— Oh, c'est très exact, lui dit-il. Quand on m'a appris que vous vous étiez rappelée avoir entendu la porte d'un coffre-fort se refermer pendant que vous étiez dans le jardin, j'ai compris qu'il me fallait immédiatement veiller sur votre sécurité.

— Pourtant Mr. Pointer, Phyllis Bailey a sauvé une vie cet après-midi? Elle s'est précipitée à Vine Cottage...

— Je sais. L'explication de cela vous causera un choc, Lady Heneage.

— Mais pas à moi, dit Nica aussitôt.

— Je crois que ce fut immédiatement après vos paroles au sujet du coffre-fort qu'elle est retournée dare-dare à Vine Cottage, n'est-ce pas? demanda Pointer à Eve.

— En effet, répondit-elle, ahurie. Immédiatement après.

— Alors, dit Pointer lentement, pesant ses mots, je crois que, dès cet instant, elle avait résolu de vous... éliminer... aussitôt que possible. J'ose présumer qu'elle vous a priée de ne parler à personne du bruit que vous aviez entendu?

— En effet, dit Eve, qui se sentait accablée par ces révélations.

— Précisément. Et ayant décidé de se débarrasser de vous avant que vous puissiez faire part à qui que ce soit de ce que vous aviez entendu, elle comprit qu'il fallait, à tout prix, éviter qu'il n'y ait deux assassinats en vingt-quatre heures. Car c'est Miss Bailey qui avait empoisonné le lait de Miss Gaskell avec l'acide prussique qu'elle avait pris dans l'armoire du Dr Wakefield.

— J'étais sûre qu'elle essayerait de la tuer! s'écria Nica triomphante.

— Pourtant...

Eve s'arrêta, interdite.

— C'est ce qui explique sa hâte, continua Pointer. Elle était vraiment très pressée. C'est *vous* qui représentiez le danger immédiat. Miss Gaskell pouvait attendre. Elle s'était trompée dans le choix de sa victime. Il lui fallait rectifier son erreur au plut tôt.

— Mais j'ai simplement entendu fermer la porte du coffre-fort, répéta Eve qui n'arrivait pas à comprendre.

— Vous ne pouviez pas entendre fermer la porte du coffre-fort d'où vous vous trouviez, dit Nica. Je comprends. C'est la chute de Henry que vous avez entendue. Mais, dans ce cas, il aurait été tué à une heure autre que celle suggérée par les médecins? Bien qu'ils aient été assez vagues...

— C'est bien la porte du coffre que j'ai entendue, maintint Eve.

— Impossible. Mais nous allons bientôt savoir ce que tout cela veut dire.

Et Nica s'élança la première vers les escaliers qu'elle descendit à toute allure. Dans la bibliothèque, ils trouvèrent le Chef-Constable et un autre homme, qui s'affairaient autour d'une porte d'acier pratiquée dans le mur. En l'apercevant, ils poussèrent tous une exclamation de surprise.

— Vous ne saviez pas qu'il existait un deuxième coffre-fort, demanda le Colonel Warren à Eve qui n'en avait aucune connaissance?

— Il est très ancien et n'est pas très bon, heureusement, car la clef a disparu.

— Est-ce que Phyllis avait cette clef? demanda Nica vivement.

— Non, répondit Pointer. Voyons, Mesdames, puis-je vous servir quelque chose? Vous paraissez toutes en avoir grand besoin.

Agnès reprit aussitôt son rôle d'hôtesse, et, un instant plus tard, Jenkins, toujours aussi imperturbable, apporta du whisky et soda et un carafon de vieux cognac.

— Un deuxième coffre-fort, répéta Nica à demi vexée. Mais qui aurait pu le deviner?

— L'Inspecteur-Chef l'a deviné, pourtant, dit le Colonel Warren en lançant un regard d'admiration vers le détective. Je n'arrive pas encore à comprendre comment. Allons, mon ami, asseyez-vous et racontez-nous votre histoire.

— Eh bien, mon Colonel, c'est très simple. Il manquait un testament, et une bague de valeur. Supposons qu'il y ait eu quelque part un deuxième coffre-fort dans lequel le testament avait été déposé, et dans lequel, la bague de Miss Bailey avait également été déposée, — cette bague de grande valeur dont la disparition, cependant, ne paraissait pas l'intéresser le moins du monde, — un coffre-fort dans lequel Sir Henry était peut-être sur le point de placer la bouteille de strychnine qu'il avait à la main. Cette hypothèse d'un deuxième coffre-fort expliquerait bien des choses... Ensuite, il y avait le fait que le fauteuil sous lequel la tête de Sir Henry se trouvait à demi-engagée quand le corps fut découvert, n'avait pas pu se trouver à cette place quand il était tombé. Il avait donc été repoussé à sa place habituelle *après* la mort de Sir Henry, mais *avant* la découverte du corps. Cela me fit penser qu'il avait dû être replacé immédiatement. Et ceci me suggère naturellement qu'il y avait une raison importante pour que le fauteuil eût été repoussé; ce qui s'accordait à l'idée d'un coffre-fort secret devant lequel ce fauteuil

était généralement placé, un coffre-fort connu seulement de l'assassin et dont l'existence ne devait pas être soupçonnée par autrui.

— Je comprends, interrompit Nica. Elle avait placé le testament là-dedans pour qu'on l'y découvre plus tard, — quand elle le voudrait. Quand elle serait certaine, par exemple, que Keith allait l'épouser. Autrement, il resterait pauvre! Je comprends maintenant! Ah!

Le serrurier avait réussi à ouvrir le coffre-fort.

— Du calme, s'il vous plaît, recommanda le Chef-Constable. La personne qui abandonnera son siège quittera aussitôt la pièce.

En entendant cela, Nica se rassit. Chacun se pencha en avant. La lumière éclairait directement l'étroit coffre de métal. Ils y virent tous une longue enveloppe placée en retrait du compartiment supérieur, une bouteille contenant une poudre blanche et portant une étiquette très fanée, et, à côté, une bague qui étincelait comme une étoile, la bague de fiançailles de Phyllis Bailey. A côté, se trouvait une clef.

— Vous aviez raison, Pointer, s'écria le Colonel Warren à mi-voix. Mes félicitations.

A ce moment, l'homme qui avait ouvert le coffre s'éclipsa. Il fut aussitôt remplacé par trois autres spécialistes qui, silencieusement, retirèrent chaque objet du coffre à l'aide de petites pincettes. Puis, un des détectives les examina afin de relever les traces d'empreintes digitales. La bouteille, la bague et la clef (qui était celle du coffre-fort), furent enveloppées avec soin et emportées à Scotland Yard pour y être conservées.

Nica se tourna vers Eve, assise à côté d'elle.

— Voilà la raison. Quand vous avez dit avoir entendu fermer la porte du coffre, elle a compris qu'il ne faudrait pas longtemps à un détective pour découvrir la vérité, comme je l'aurais fait moi-même, un instant plus tard. Ce testament est, bien entendu, le dernier en date, de sorte que nous nous trouvons tous précisément dans l'état où nous étions auparavant.

A ce moment le Colonel Warren se retourna.

— Que diriez-vous, Pointer, de nous donner maintenant l'explication de cette affaire? dit-il. Car il me semble qu'il y a encore quelques énigmes à éclaircir.

— Quelle est cette clef? demanda Nica brusquement.

— Celle du coffre-fort, répondit Pointer.

— Mais, dans ce cas, pourquoi l'a-t-elle placée à l'intérieur?

— Ah! c'est là qu'est intervenu votre petit chat noir, et bien fatalement, à la fois, pour lui-même, et pour Miss Bailey.

— Luck! s'écrièrent-ils tous ensemble, avec effarement.

— Oui, Luck. Son corps a été écrasé, dans un accès de fureur après qu'il eut été étranglé...

— Et comment étrangle-t-on un chat? demanda Nica.

— Un nœud coulant avait été glissé au cou de Luck par quelqu'un en qui il avait absolument confiance, et qui le fit ensuite tournoyer au bout de ce lasso improvisé jusqu'à ce qu'il soit parfaitement mort. Puis ce fut une fureur déchaînée. Une fureur enragée. Car il n'y avait guère un seul os de ce petit animal qui n'ait pas été rompu. Il fut piétiné avec férocité. Et c'est ce qui me fit envisager l'hypothèse qu'il avait dû déranger quelque projet... Et pourtant,

quel projet un chat avait-il pu déranger? Avait-il fait trébucher quelqu'un? Avait-il fait du bruit? Cassé quelque chose? Mais aucune de ces idées ne concordait avec les faits connus. Je pris d'autres renseignements au sujet de Luck, et j'appris ainsi qu'il savait *ouvrir les portes* sans avertissement préalable. Avait-il ouvert une porte au mauvais moment et effrayé quelqu'un? Quelqu'un qui, à cause même de cet incident imprévu, avait commis une erreur irréparable? Vous étiez tous d'accord sur l'habileté de Luck à ouvrir les portes. Un autre de ses tours, qui aurait pu m'intéresser, me fut raconté par Miss Bailey seule, — à savoir qu'un jour le chat avait bondi sur les épaules d'un valet de pied *qui se trouvait là où il n'avait aucune raison d'être.* Or, personne d'autre n'était au courant de cela. Je l'écartai donc pour l'instant. Or, de qui le chat avait-il pu déranger les plans, et quels étaient ceux-ci? Pas ceux de l'assassin, car Sir Henry avait été très proprement empoisonné... Excusez-moi si je parle de sa mort avec cette apparente insensibilité, s'empressa-t-il d'ajouter.

— C'est la seule façon objective, et donc utile d'en parler, dit Nica. Mais je vous en supplie, continuez.

— Eh bien! il y avait aussi l'hypothèse d'un chantage, sur laquelle je reviendrai quand j'aurai terminé (et le regard de Pointer se glissa vers Farrant qui, à ces mots, se pencha encore davantage en avant). Le maître-chanteur, en supposant qu'il existât, aurait pu se tromper quant au but pour lequel il avait tué sa victime? Mais, dans ce cas, on ne savait rien qui semblât indiquer cela. D'autre part, que dire de l'héritier? En des circonstances ordinaires, Sir Keith Hudson avait tout à gagner par la mort de son oncle; mais ce n'était pas le cas, étant donné la façon dont les choses se présentaient, et cette réserve s'appliquait aussi à Miss Bailey. Dans cette hypothèse, l'assassin pouvait croire qu'il avait fait erreur. Et alors, un autre petit fait me frappa. La bague de Miss Bailey avait disparu. Et, cependant, elle n'avait pas fait part de cette perte à la compagnie d'assurances... car Sir Henry avait assuré la bague pour elle, et elle ne la cherchait pas. Pourtant, la perte de ce bijou aurait dû lui être sensible. Tout cela paraissait indiquer qu'elle savait où la bague se trouvait, et ne désirait pas qu'on la recherchât. Autre chose. En parlant du testament, Mr. Galbraith dit combien elle parut abasourdie lorsqu'il fit allusion au testament disparu, mais, contrairement à Sir Keith, elle ne fit aucun effort pour le retrouver. Elle ne faisait mine de le chercher qu'en présence d'autres personnes mais dès qu'elle croyait se trouver seule, elle abandonnait ses recherches... Il paraissait donc probable qu'elle savait également où se trouvait ce document. Mais quel rapport pouvait-il y avoir entre une bague perdue, un testament disparu et la furie dépensée contre un chat qui savait ouvrir les portes?

« L'hypothèse d'un coffre-fort où se trouveraient la bague et le testament perdus s'adaptait fort bien si l'on supposait que le coffre-fort avait été refermé *accidentellement,* et qu'il ne pouvait plus être rouvert. Plus d'une porte de coffre-fort est agencée de telle façon qu'elle se ferme très facilement... C'est précisément le cas de celle-ci... Le serrurier que vous venez de voir, a dit que la porte était suspendue de manière à se refermer d'elle-même. Or, ceci étant établi, il est facile d'imaginer Sir Henry, découvrant, par hasard

l'existence de ce vieux coffre-fort oublié. Ce coffre repose sur deux supports en bois qui descendent jusque dans l'ouverture que vous voyez là-bas et est fort difficile à déceler. Mais je suis persuadé que Sir Henry, en recherchant les traces des rats, découvrit ce vieux coffre pratiqué dans le mur, et que le serrurier estime dater d'au moins quatre-vingts ans.

Eve se rappela tout à coup d'un certain ancêtre des Heneage, appelé l'avare, qui avait en effet possédé Broadbends vers cette époque, et avait fort bien pu faire construire ce deuxième coffre-fort.

— Je suppose donc, reprit Pointer, que Sir Henry découvrit le coffre ainsi que la clef glissée dans une petite dépression pratiquée au dos du panneau de couverture que nous venons de découper. Sir Henry prend la clef, ouvre le coffre et y trouve une bouteille de poudre blanche étiquetée *acide prussique*, et qui porte le nom de Hallam.

Ici, il lança un regard interrogateur vers Eve.

— Hallam est le nom de l'homme à qui j'ai loué Broadbends meublé, après la mort de mon mari, répondit-elle. Il fut très ennuyé de constater qu'il y avait des rats dans la bibliothèque; il écrivit à mon homme d'affaires qu'après avoir défait les lambris et fait nettoyer les murs, il avait trouvé le moyen de tenir cette vermine en échec. Peu après, Mr. Hallam, qui était célibataire, fut trouvé mort dans son lit par sa gouvernante. Autrement, j'aurais sans doute entendu parler de ce coffre-fort, mais il croyait probablement que j'en connaissais l'existence.

— Eh bien! il paraît s'être servi du coffre-fort pour y garder sa mort aux rats, dit Pointer, et je crois que c'est ce qui donna à Sir Henry l'idée d'y placer sa fiole de strychnine. Mais, au préalable, il y dépose le testament qu'il a l'intention d'annuler le lendemain matin, quand Mr. Galbraith sera venu pour l'aider à en rédiger un nouveau. Et il pose, également, la clef du coffre sur le rayon. C'est à ce moment, je crois, que Miss Bailey est entrée par une des porte-fenêtres, croyant retrouver son fiancé, et apprendre le sujet de la conversation qu'il devait avoir avec son oncle. Sir Henry lui montre sa nouvelle découverte, avec la bouteille d'acide prussique sur le rayon. En même temps, il lui apprend ce qu'il vous aurait dit à vous, Sir Keith, si vous aviez été exact au rendez-vous, c'est qu'il était sur le point de se marier. Je crois qu'il se dirige ensuite vers la pièce du fond pour y chercher la bouteille de strychnine et écrire certaines indications sur l'étiquette. A ce moment Miss Bailey se trouve cachée de sa vue. Alors, elle enlève sa bague de fiançailles qui risquerait de glisser de son doigt, et la place sur le rayon du coffre-fort au moment où elle prend la bouteille d'acide prussique. Puis elle fend une, ou plusieurs amandes, en deux à l'aide d'un canif, dont le manche a été essuyé, et qui était placé sur ce petit plateau de verre, comme vous le voyez. Elle y introduit un peu de la poudre mortelle à l'aide du même canif, replace la bouteille dans le coffre, recolle l'amande ou les amandes avec de la seccotine prise dans le tube que voilà, et place les amandes ainsi préparées sur l'assiette de Sir Henry. Puis, quand il revient, un instant plus tard, portant la bouteille sur laquelle il a écrit, *Mort aux rats*, avec le mode d'emploi, et qu'il se propose

d'enfermer dans ce coffre-fort-ci plutôt que dans celui du bureau, Miss Bailey lui tend l'assiette. Il prend une amande, la porte à sa bouche, y mord et tombe foudroyé. Je ne serais pas surpris si c'était à ce moment précis que la porte s'ouvrit sous la poussée de Luck. Machinalement, Phyllis Bailey repousse la porte du coffre dans lequel se trouvent le flacon de poison, ainsi que la bague, le testament et la clef. Elle ignore que le testament s'y trouve jusqu'au lendemain matin; mais, au moment où la porte se referme, elle se rappelle que la clef est là, et devant cette certitude je crois qu'elle perd la tête pour quelques instants : sa bague est dans le coffre-fort, ses empreintes se trouvent sur le flacon de poison, et elle ne peut les atteindre. Si on les découvre, elle aura pour ainsi dire signé l'assassinat.

Tous ses auditeurs prirent une longue respiration.

— Sapristi! ponctua Farrant.

— Alors elle tue le chat, cause du désastre et sa furie se déchaîne sur ce petit corps pantelant. Puis elle repousse le panneau du lambris qui opère grâce à un ressort puissant, remet le fauteuil à sa place habituelle, adossé au coffre-fort, et recouvrant à demi la tête de Sir Henry. Elle essuie le canif, et tout ce qu'elle a touché, emporte le tube de seccotine et l'enterre au jardin, prend le cadavre du chat qui prend bien peu de place, maintenant...

— Elle portait ce soir-là un somptueux châle espagnol, écarlate et rose, dit Nica, sous lequel elle a pu facilement le dissimuler.

— Elle descend en courant vers le nouveau lac, continua Pointer, et place le petit corps sous un panier de nénuphars placé sur des pierres, car elle a entendu dire que l'étang allait être rempli le lendemain matin. Elle regagne ensuite sa chambre sans être vue, fait un brin de toilette, descend vous rejoindre, et se met à jouer son rôle. Mais, bien entendu, il ne s'agit là que d'une reconstitution théorique, dit Pointer en terminant son exposé.

— Qui, je gage, approche autant de la vérité que possible, déclara le Colonel Warren chaleureusement.

Et c'était bien là la vérité, en effet, sauf pour un seul détail. Phyllis Bailey avait elle-même placé, en plaisantant, l'amande entre les lèvres de Sir Henry comme il se dirigeait vers le coffre-fort.

— Phyllis ne m'a jamais trompée, déclara Nica, bien qu'elle prétendît n'éprouver aucune contrariété du fait du projet de mariage de Sir Henry. Et puis sa volte-face vis-à-vis de vous, Lady Heneage qui prouvait qu'elle désirait s'assurer autant de bouées de sauvetage que possible. Oh! oui, je l'ai tout de suite soupçonnée, et je savais que la perte de sa bague la remuait très fortement. Mais, lorsqu'il fut impossible de retrouver le testament, il paraissait impossible qu'elle eût tué Henry, car cela n'avait pas de sens.

— Et, maintenant, voici une dernière explication qui n'a rien à voir avec l'assassinat de Sir Henry, dit Pointer. Je désire vous apprendre la véritable raison de la présence de M. Farrant à Broadbends.

Et il jeta un regard amusé vers ce dernier.

— Vous ne le pouvez pas, riposta Farrant d'un ton hargneux. Vous n'en savez rien.

— Dans ce cas, je la devinerai, répondit Pointer, et voici ce que je devine...

Et il raconta l'histoire qu'il avait apprise de Galzer. Farrant demeura figé, comme stupéfait.

— Il n'y a qu'un seul type qui connaisse la vérité, dit-il. Où donc, l'avez-vous vu? Voici des mois que j'essaie d'avoir de ses nouvelles.

L'Inspecteur-Chef le lui apprit.

— Et si vous désirez aller en ville demain matin, M. Farrant, je ne doute pas que Miss Mary Hughes ne soit ravie de vous revoir, dit-il en terminant.

— Et l'argent? demanda Farrant à mi-voix.

— Tout ce qui vous appartient (et que nous avons confisqué temporairement) vous sera rendu intact, si vous voulez passer à mon bureau, demain matin, vers onze heures, lui dit Pointer d'un ton froid et officiel.

— Vous êtes un chic type, s'écria Farrant avec admiration.

— Un dernier mot, dit Pointer comme il s'apprêtait à partir à la suite du Chef-Constable. Ce n'est qu'un détail, mais peut-être aimeriez-vous savoir que Luck était bien un chat chinois.

— Seulement un détail, s'écria Nica. Mais, M. Pointer, c'est l'explication de tout ce qui est arrivé. Car c'est précisément parce qu'il était un chat chinois, qu'il apportait mauvaise et non bonne fortune, et vous pouvez être assuré que Phyllis Bailey le pense aussi.

Et, pour une fois, Pointer ne sut que répondre.

FIN

PANORAMA
DE L'ACTUALITÉ POLICIÈRE

L'AVENIR DU ROMAN POLICIER *(suite)*.

Dans le premier numéro du Yard, *nous avons ouvert une enquête auprès de nos lecteurs à qui nous demandions, en présence de la variété des tendances qui se manifestent dans le roman policier actuel de nous dire :*

1° s'ils considéraient cette diversité comme souhaitable ou si au contraire ils préféreraient que le roman policier se fixe des limites et des règles précises.

2° d'établir à notre intention une définition du roman policier.

En attendant de donner un aperçu des premières réponses qui nous sont parvenues, il nous paraît intéressant de citer ici une opinion de M. Paul Morand au sujet de ce genre littéraire, qui semble avoir été écrite pour répondre à notre petit interrogatoire.

L'auteur du « Bouddha Vivant » a écrit en effet : « Est-ce décrier le roman policier que de lui souhaiter de ne pas verser dans le roman d'analyse? Qu'il fasse montre d'une psychologie fausse ou arbitraire, quelle importance cela a-t-il pourvu qu'il nous ait intrigués, effrayés et tenus en

haleine jusqu'au bout? Son rôle n'est pas de sonder les ténèbres des âmes mais d'actionner des marionnettes par un impeccable mouvement d'horlogerie. »

Pour Paul Morand donc le roman policier apparaît comme une sorte de jeu, de mécanique amusante — passionnante si l'auteur qui tire les ficelles est habile et donne à ses pantins des gestes imprévus et bien calculés — mais dépasse ses limites et devient ennuyeux lorsqu'une prétention excessive amène l'écrivain policier à donner à son récit une profondeur et une épaisseur psychologique qu'il ne doit pas comporter.

Dans le cadre de notre enquête, ceci revient à dire que, d'une part, il est souhaitable de fixer des limites au roman policier et que, d'autre part, l'essentiel du roman policier, ce qui doit faire son intérêt propre, consiste dans la précision que met son auteur à éclaircir un mystère donné et à démontrer au lecteur impatient comment les choses se sont passées, en un mot à lui expliquer un meurtre à la manière d'un horloger qui expliquerait, en démontant méthodiquement les rouages, le mécanisme d'une pendule. Ainsi exprimé, ce point de vue n'appelle-t-il pas au moins deux remarques? Lorsque Paul Morand refuse au romancier policier le soin de « sonder les ténèbres des âmes » il ne semble pas que l'on puisse manquer d'être d'accord avec lui. Si l'investigation psychologique constitue le but principal d'un roman même s'il s'agit de l'histoire d'un crime, un tel livre ne peut s'appeler un roman policier. Mais il faut tout de même préciser qu'il n'y a pas là une défense absolue comme de jouer au poker d'as, par exemple, avec des dés pipés. Il s'agit plutôt d'un conseil : Ne vous détournez pas trop du fil de votre histoire, pourrait-on dire à l'auteur du roman policier, et ne passez pas trop de temps à décrire dans le détail les sentiments de vos personnages. Cela indisposera le lecteur qui n'attend pas de vous ce genre d'étude et n'est pas dans les dispositions nécessaires pour la goûter. Tout votre art doit consister à ne pas laisser voir votre talent de psychologue et à le faire servir au bon développement de l'intrigue, car, — et c'est ainsi que nous passons à la deuxième remarque que peut inspirer les lignes de Paul Morand, — il vous faut « intriguer », « tenir en haleine », votre lecteur (ce qui pourrait bien s'appeler tout simplement avoir du talent, n'est-ce pas?) et avec une psychologie « fausse » et « arbitraire », ce sera très difficile d'y arriver.

Même en admettant le côté positif du propos de Paul Morand, il semble bien qu'il n'y ait aucune raison valable pour refuser un seul élément capable de rendre l'intrigue plus passionnante et plus vraisemblable, mieux étayée. Il ne faut pas faire de la psychologie pour de la psychologie car ce serait s'égarer sur des chemins de traverse. Mais pourquoi ne pas nous présenter des caractères vrais et bien étudiés. Ils rendront le récit plus entraînant et plus convaincant.

SAMMY.

Nous serions reconnaissants à nos lecteurs d'envoyer leurs réponses à cette enquête aux Editions des Loisirs, 11, rue de Médicis, Paris, avec la mention « Enquête du Yard ».

Les réponses que nous ferons paraître seront publiées sous les initiales de leurs auteurs. Nous souhaiterions que ceux-ci mentionnent également leur profession, ce qui donnerait un sens plus précis à notre enquête.

LES LIVRES POLICIERS

Les ouvrages précédés d'un astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.

VIENS, O DOUCE MORT, par Marco Page. *Ed. Morgan.* 120 fr.

La technique et le rythme du roman américain actuel. Une présentation assez proche de celle du cinéma. Presque tout en dialogues et en dialogues souvent très brillamment menés. D'excellents passages. Un humour qui n'est pas conventionnel, un entrain qui ne se dément pas : un talent incontestable. Mais la qualité proprement policière de l'intrigue n'est pas ce qui maintient le lecteur en haleine. C'est en un certain sens dommage. Dans ce domaine, aucune trouvaille particulière. C'est un livre à cheval sur deux genres. Les amateurs de problèmes ardus et ceux qui sont à la recherche du petit frisson seront déçus. Mais c'est un livre qui fait passer un très bon moment. Et on n'a pas à rougir de son plaisir.

Cet ouvrage est bien présenté, sous une agréable couverture. On n'en dira pas autant de la bande, d'inspiration vaguement moyenageuse, qui ferait croire à une production médiocre.

SAMMY.

L'ENLEVEMENT, par R. L. Goldmann. *Le Masque.* 80 fr.

Un récit un peu lent à partir. La description du milieu assez pittoresque de journaux de province. Une vedette masculine d'Hollywood revient dans son village natal et disparaît mystérieusement. On apprend qu'il s'agit d'un assassinat. Où faut-il chercher l'assassin? Dans la foule bigarrée qui gravite autour d'une firme de cinéma ou parmi la famille paysanne et hostile de la vedette disparue?

Le récit n'est pas mal mené quoique le hasard joue un trop grand rôle dans la découverte des indices. Certains lecteurs regretteront sans doute de ne pas pouvoir se passionner plus sincèrement pour tel ou tel des personnages.

La psychologie de ceux-ci d'ailleurs est assez sommaire. Dans un style habile, l'auteur s'attache à éclairer un aspect de leur caractère, ce qui les rend un peu conventionnels.

Noëlle TILLAY.

MYSTERE-MAGASINE. 50 fr.

Une revue très vivante. Un recueil de courtes nouvelles bien sélectionnées et qui ont chacune leur intérêt. C'est un genre difficile que celui de la nouvelle. Celles-ci sont réussies. Elles ont presque toutes un tour entraînant et vous tiennent en haleine jusqu'au bout.

Une lecture agréable par sa diversité même.

J. R.

***LA FEMME QUI PRIT PEUR, par Anthony Abbot. *Maîtrise du Livre.* 100 fr.**

Un bon roman policier classique, honnêtement fait et qui se laisse lire facilement.

Deux spirites donnent à Thatcher Colt, le célèbre chef de la police newyorkaise, des renseignements qui lui permettent de découvrir un crime. Double point d'interrogation : qui est l'assassin? qui est la victime? Cette dernière ne peut être identifiée.

Il serait excessif de dire qu'aucune invraisemblance ne préside aux découvertes qui permettent à Thatcher Colt de réussir son enquête. Il est toujours dangereux pour la crédibilité d'un récit de ce genre de faire intervenir le génie exceptionnel d'un artiste ou d'un homme de science.

Il faut cependant signaler que le spiritisme ne joue aucun rôle ici.

On passe avec le livre un bon moment.

J. R.

L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST, par J. Toussaint-Samat. *La Gagoule. Ed. La Bruyère.

Une réédition de l'intéressant roman de J. Toussaint-Samat qui obtint en 1932 le Grand Prix du roman d'aventure. Un épisode du contre-espionnage qui a pour cadre les bords ensoleillés de l'Etang de Berre.

J. R.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 2667.
Dépôt légal : 3e trimestre 1948.

UN CAS PENDABLE

(La Flèche peinte)

par CARTER DICKSON

Traduit de l'anglais par Jeanne FOURNIER-PARGOIRE

Personnages d' « UN CAS PENDABLE »

Miss MARY HUME.
James CAPLON ANSWELL dit Jimmy, fiancé de Miss Mary Hume.
Reginald ANSWELL, cousin du précédent.
Avory HUME, père de miss Mary Hume.
Sir Walter STORM, avocat de l'accusation.
Mr. LAWTON, deuxième avocat de l'accusation.
Le Juge RANKIN, président du tribunal criminel.
Sir Henry MERRIVALE, avocat de James Answell.
Miss Amelia JORDAN, intendante de Avory Hume.
Docteur SPENGER HUME, frère de Avory Hume.
Mr. DYER, maître d'hôtel d'Avory Hume.
Mr. FLEMING, ami d'Avory Hume.
L'inspecteur de police MOTTRAM.

CE QUI AURAIT PU ARRIVER

Le samedi soir 4 janvier, un jeune homme qui avait l'intention de se marier se rendit dans une maison de Grosvenor Street pour faire la connaissance de son futur beau-père. Ce jeune homme n'avait rien de remarquable, si ce n'est sa fortune qui était énorme. Jimmy Answell était grand et gros, aimable et blond. Son caractère était bon et il n'avait pas la moindre méchanceté. Il adorait lire des romans policiers comme vous et moi. Enfin, grâce à l'héritage qu'il avait reçu de sa mère, c'était un excellent parti.

Voici ce qui motivait sa visite au numéro 12 de Grosvenor Street. Invité dans une réunion de Noël dans le Sussex, Answell rencontra Mary Hume. Ce fut le coup de foudre. Le jour de la nouvelle année, ils étaient fiancés. Le cousin d'Answell, le capitaine Reginald, qui avait présenté les deux jeunes gens, essaya de le taper de cinquante livres, Jimmy donna à Reginald un chèque de cent livres, et fit d'autres extravagances du même genre. Mary écrivit à son père pour lui annoncer ses fiançailles et reçut en retour une lettre de félicitations.

Mr. Avory Hume, directeur de la Capital Counties Bank, était un homme intègre et soupçonneux. Le bonheur de sa fille lui tenait à cœur. Aussi, lorsque le 4 janvier, Jimmy Answell fut obligé d'aller à Londres pour affaires, il se proposa d'aller voir son futur beau-père. Une chose l'étonna : quand Mary l'accompagna à la gare à neuf heures, elle était pâle et triste.

Il y pensait en se rendant à Grosvenor Street, un peu après six heures du soir. Avory Hume avait téléphoné lui-même à l'appartement d'Answell et l'avait invité à l'aller trouver. Il était courtois mais cérémonieux. « Etant donné ce que j'ai appris, il vaut mieux régler la question en ce qui concerne ma fille. Pouvez-vous venir me voir à six heures? »

Answell s'était attendu à plus de cordialité. Mr. Hume aurait pu au moins l'inviter à dîner. Il était en retard pour le rendez-vous : une brume blanche ralentissait la circulation et son taxi n'avançait que lentement. Il revoyait devant ses yeux le visage soucieux de Mary et s'étonnait. Après tout, Hume ne devait pas être un tyran! et en ce cas, son gendre saurait le mettre à la raison. Jimmy se demandait pourquoi il se sentait intimidé et nerveux.

Le numéro 12 de Grosvenor Street était une maison massive et jaune avec des balcons. Un maître d'hôtel bien stylé le fit entrer dans un grand vestibule rempli par le tic-tac d'une horloge qui marquait six heures dix.

— Je... mon nom est Answell, dit le jeune homme. Mr. Hume m'attend.

— Bien, Monsieur. Si Monsieur veut me donner son chapeau et son pardessus?

Maladroitement, Jimmy laissa tomber son chapeau. C'était un melon qui alla rouler de l'autre côté du vestibule. Jimmy rougit et sentit qu'il faisait figure de nigaud tandis que le maître d'hôtel ramassait le chapeau. Dans sa gêne, il dit la première chose qui lui passa par la tête.

— Je garderai mon pardessus, annonça-t-il d'une voix presque furibonde. Annoncez-moi à Mr. Hume.

— Oui, Monsieur. Si Monsieur veut bien me suivre.

La pièce où Avory Hume l'attendait se trouvait au fond de la maison. Comme il passait devant un grand escalier dans le vestibule, le jeune homme aperçut quelqu'un qui regardait, penché à la rampe, un visage de femme peu sympathique. Ce devait être Miss Amelia Jordan, dont Mary lui avait parlé et qui depuis des années servait d'intendante à son père. Il se demanda si l'oncle de la jeune fille, le docteur Spencer Hume, était caché aussi par là pour l'examiner.

Son guide ouvrit la porte d'une pièce meublée comme un bureau, à l'exception d'un grand buffet. Une lampe brûlait sur la table de travail. Les deux fenêtres étaient fermées et les volets paraissaient d'acier. La tapisserie fanée avait été jaune et il y avait quelques chaises peu confortables. En face de la porte s'élevait une cheminée de marbre blanc sans aucun ornement. Mais au-dessus de la cheminée, trois flèches formaient un triangle. Jadis elles avaient été peintes de différentes couleurs et à chacune était attachée une étiquette avec une date; mais les trois plumes attachées à l'extrémité de chaque flèche étaient ratatinées et poussiéreuses. Au centre du triangle se trouvait une plaque de bronze.

Le père de Mary Hume était assis devant sa table, un échiquier devant lui. Il remit les pièces dans la boîte, la repoussa et se leva. Avory Hume était un homme d'environ soixante ans, vigoureux, de taille moyenne, avec quelques mèches grisonnantes sur un crâne à moitié chauve. Il portait un costume de tweed gris, un col haut à l'ancienne mode, et sa cravate était un peu de travers. D'abord Answell pensa que l'expression de ses yeux à fleur de tête ne lui plaisait pas.

— C'est bien, Dyer, dit le maître de maison au majordome. Que l'auto soit prête pour Miss Jordan.

Puis il se tourna vers son hôte sans cordialité ni hostilité.

— Asseyez-vous, je vous prie. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Il attendit que la porte se fût refermée.

— Je vois que vous regardez mes trophées.

Answell rougit de nouveau comme s'il était pris en flagrant délit et baissa les yeux. La flèche la plus basse du triangle, avait-il remarqué, était d'un brun jaunâtre et portait la date 1934.

— Vous vous intéressez au tir à l'arc, Monsieur?

— Oui, quand j'étais enfant, dans le nord, nous jouions à l'arc comme on joue ici au croquet et au football. Je suis membre de la société d'amateurs de tir à l'arc et des gardes forestiers du Kent. Ces flèches sont des trophées du grand concours des forestiers.

Celui qui touche la cible devient maître forestier de la société pour l'année. En douze ans, j'ai remporté trois fois la victoire. Ces flèches sont encore très bonnes, on pourrait s'en servir pour tuer un homme.

— C'est très utile, dit Answell avec un petit rire pour dissimuler son embarras. Mais je ne suis pas venu ici pour voler l'argenterie ni pour assassiner quelqu'un à moins que cela ne devienne absolument nécessaire. Vous connaissez l'objet de ma visite. Qu'en dites-vous?

Avory Hume sourit pour la première fois.

— Voyons, dit-il, puis-je d'abord vous offrir un peu de whisky?

— Avec plaisir, Monsieur, répondit le visiteur soulagé.

Hume se leva et s'approcha du buffet. Il déboucha le carafon, versa du whisky, puis du soda dans les deux verres qu'il rapporta.

— Je serai franc avec vous, reprit-il, tandis que son expression changeait. Ma fille m'a mis au courant. Ce mariage serait avantageux des deux côtés, je le reconnais; comme vous le savez sans doute, j'ai déjà donné mon consentement. Je n'y vois absolument aucune objection... j'avais l'honneur de connaître Lady Answell, et je sais que la situation de votre famille est excellente. J'ai donc l'intention de vous dire... Mon Dieu, mon ami, qu'avez-vous donc? Etes-vous devenu fou?

Avory qui allait porter son verre à sa bouche s'arrêta net et une expression de consternation se répandit sur son visage. Answell le vit mais d'une façon étrange. Quelque chose brûlait sa gorge et engourdissait son cerveau. Un vertige le prit, la table à écrire oscillait, il essaya en vain de se lever, et sa dernière pensée avant de perdre connaissance fut qu'une drogue avait été versée dans son whisky. Mais ses oreilles bourdonnaient, et il sombra dans le vide.

.....

« Il y avait quelque chose dans ce whisky », ce fut la première idée qui lui vint quand il reprit ses sens. Il se redressa, mais il n'ouvrit pas les yeux tout de suite; il se sentait trop malade et la lumière lui faisait mal aux yeux. Enfin il souleva les paupières. Une lampe de bureau avec un abat-jour vert était devant lui.

Après une minute de panique, il se souvint où il était. Au moment où Avory Hume allait lui donner la main de sa fille, et sa bénédiction, il avait été pris d'un malaise. Hume devait avoir mis quelque chose dans ce whisky, mais c'était absurde. Pourquoi Hume aurait-il fait cela? Et où diable était Hume?

Il voulait retrouver son futur beau-père, et Answell avec un effort se leva. Sa tête lui faisait très mal, un goût amer était sur sa langue. Si, au moins, il avait pu parler à quelqu'un, cela lui aurait fait du bien. Que s'était-il passé, et combien de temps s'était écoulé? Il portait toujours son pardessus, et ce fut avec peine qu'il sortit sa montre de sa poche. Quand il était entré, il était six heures dix. La montre de forme fantastique lui dit qu'il était maintenant six heures trente.

Il mit ses deux mains sur le bureau et fixa le parquet pour chasser le vertige. Ce fut alors qu'en regardant à gauche, il aperçut

un lacet et quelques pouces d'une chaussette. Il se heurta aux pieds quand il voulut faire quelques pas.

— Levez-vous! dit-il, levez-vous, sapristi!

Et il répéta d'une voix plaintive :

— Levez-vous, pour l'amour de Dieu et dites quelque chose.

Hume ne se leva pas. Il était couché sur le côté gauche entre la fenêtre et la table, si près de la table que sa main droite la touchait. Answell le tourna sur le dos. Quelque chose suivit le mouvement, et Answell dut faire un saut en arrière pour éviter cet objet inattendu. Il vit aussi du sang. Une arme mince et arrondie sortait de la poitrine de Hume. A l'extrémité de la flèche qui était enfoncée dans le cœur de Hume, étaient attachées trois plumes poussiéreuses. L'homme était mort, mais encore chaud. Son visage paraissait surpris et irrité; le col haut et la cravate étaient chiffonnés, il y avait de la poussière sur ses mains et une coupure à la paume de la main droite.

En essayant de se relever, Answell faillit tomber en arrière. Il sentit alors un gonflement dans sa poche sous le pardessus. Il était impossible que Hume soit étendu au milieu du tapis, embroché comme un poulet, avec du sang sur sa veste. La lampe jetait une lumière calme sur le buvard, sur le tapis brun clair, sur la bouche ouverte du mort.

Le jeune homme pris de panique regarda autour de lui. La porte était derrière lui, à sa gauche se trouvaient les deux fenêtres fermées, à droite le buffet et en face étaient suspendues les flèches... mais il n'y en avait plus que deux maintenant. Celle qui formait la base du triangle et qui portait la date 1934 avait été enfoncée dans le cœur de Hume; peinte d'un brun jaunâtre, elle avait trois plumes et la moitié de la plume centrale qui était bleue était cassée.

Dès le début, Jimmy avait eu instinctivement le pressentiment d'un malheur. Le maître d'hôtel, sa conversation avec Hume si étrange, la grande horloge qui bourdonnait dans le vestibule, la femme penchée sur la rampe, tout cela était anormal. Quelqu'un était entré pendant son évanouissement et avait tué Hume. Mais où était donc l'assassin? Certainement il n'était pas là. La pièce était vide. Il n'y avait rien, pas même un placard où un homme eût pu se cacher.

Jimmy recula de quelques pas et entendit un bruit près de sa main. C'était le tic-tac de sa montre. Il la remit dans sa poche et alla à la porte. Mais quand il eut tourné plusieurs fois la poignée, il s'aperçut que le verrou était mis à l'intérieur.

Et quelqu'un était sorti pourtant! Il s'approcha lentement des fenêtres. Les volets d'acier étaient fermés par une barre d'acier.

Alors il se mit à tourner autour de la pièce, il n'y avait pas d'autre entrée. Un appareil de chauffage électrique était placé dans la cheminée de marbre blanc. Le tuyau était étroit et rempli de suie. Le jeune homme se sentit inondé de sueur. Hume s'était-il tué? Etait-il devenu fou et s'était-il donné la mort d'une façon théâtrale, pour que les soupçons tombent sur quelqu'un? C'est une situation qui n'est pas rare dans les romans policiers, que Jimmy aimait tant. Mais c'était absurde... Alors...

Personne ne serait assez bête pour croire qu'il était coupable?

D'ailleurs, il pouvait donner des explications : il avait absorbé une boisson droguée. Il est vrai qu'il n'avait pas vu Hume verser de la drogue dans le verre, mais le whisky avait été bel et bien drogué. Il pouvait le prouver. Il se rappela qu'il n'avait même pas vidé son verre. Dès la première gorgée, il avait été pris de malaises et il avait posé le verre sur le parquet près de sa chaise.

Il s'élança pour le regarder. Mais le verre avait disparu et il ne put le trouver nulle part. Il n'y avait non plus aucune trace du whisky et du soda que Hume avait préparé pour lui. De plus en plus affolé, il examina le buffet. Il y vit un carafon en cristal taillé, un siphon et quatre verres. Le carafon était plein jusqu'au bouchon; pas une goutte de soda n'avait été versée du siphon. Les quatre verres étaient propres et n'avaient pas servi.

Il se rappela plus tard qu'il prononça quelques mots à voix haute, mais sur le moment il ne sut pas ce qu'il disait. Il parlait pour s'empêcher de penser. Mais il devait penser. Le temps passait; il entendait le tic-tac de la montre. Si l'unique porte et les deux fenêtres étaient fermées à l'intérieur, lui seul avait pu tuer Hume. C'était un vrai cauchemar, qui semblait tiré des ouvrages dont il se délectait. Mais la police ne croit pas facilement à l'innocence d'un homme sur lequel pèsent de telles charges, et il court le risque d'être pendu. C'est très bien de parler de système ingénieux grâce auquel une porte est verrouillée à l'intérieur par quelqu'un qui est en dehors de la pièce... mais il avait vu la porte et savait que c'était impossible.

Il retourna y jeter un coup d'œil. C'était une lourde porte de chêne; une serrure Yale y avait été posée, mais elle ne servait pas, et la porte avait été fermée par un verrou si lourd qu'il fallait faire un effort pour l'ouvrir.

Pendant qu'il examinait la fermeture, ses yeux tombèrent sur sa main droite. Il l'ouvrit et la contempla de nouveau, puis s'avança sous la lumière, pour mieux voir. Les doigts, le pouce, la paume étaient barbouillés de poussière grisâtre. Où avait-il attrapé cela? Il était sûr de n'avoir touché aucun objet poussiéreux depuis qu'il était entré. De nouveau, il sentit un gonflement inaccoutumé dans sa poche, mais il ne chercha pas à se rendre compte de ce que c'était car il avait peur de ce qu'il trouverait. Puis ses yeux tombèrent sur le mort.

La flèche, si longtemps suspendue au mur, était recouverte d'une couche de poussière grisâtre, excepté à l'endroit où elle touchait le mur. Mais au milieu, on apercevait des traces de doigts, et quand Jimmy se pencha, il vit des empreintes très claires. Il regarda sa main qu'il tenait devant lui comme s'il s'était brûlé.

A ce moment-là, il comprit vaguement quelle pouvait être la vraie signification du coup de téléphone; il se rappela le visage pâle de Mary, certaines conversations dans le Sussex, une lettre écrite à la hâte la veille. Un nom résonna à ses oreilles. Mais il l'oublia aussitôt. Il l'oublia dans le bureau d'Avory Hume, penché sur le corps d'Avory Hume, car d'autres choses plus pressées attiraient son attention.

Non, ce bruit, ce n'était pas son cœur qui battait à se rompre.

Quelqu'un frappait à la porte.

I. — CE QUI SEMBLA ARRIVER

« Je jure par Dieu tout puissant... »

Le juge venait de faire son entrée solennelle dans la salle du tribunal. Mr. le juge Rankin était un homme petit et corpulent que sa robe écarlate rapetissait encore. Mais il la portait allégrement. Sous sa perruque grise, son visage était rond et frais. Ses petits yeux étroits étaient vifs et il avait l'air l'un maître d'école.

J'étais assis avec ma femme Evelyn aux places réservées derrière les avocats. A gauche se trouvait le banc des prévenus, encore vide. Devant nous, le banc des jurés, à droite les juges.

Mr. le juge Rankin salua les avocats et les jurés. Ensuite la cour s'installa. Mr. le juge Rankin s'installa à sa place. Le prisonnier fit son entrée.

Il était encadré de policiers et je ressentis un profond malaise à ce spectacle. Ni Evelyn ni moi nous ne connaissions Answell. C'était un jeune homme comme il faut et banal. Il était habillé avec soin, rasé de près; il semblait indifférent. Il ne nous jeta pas un coup d'œil. Quand l'accusation lui fut lue, il répondit « Non coupable » sur un ton de défi. Puis les jurés prêtèrent serment.

Evelyn, troublée, se pencha vers moi pour chuchoter :

— Ken, je ne comprends pas : pourquoi Sir Henry Merrivale a-t-il permis que ce procès ait lieu? Je sais qu'il est à couteaux tirés avec le gouvernement, mais il est très bien avec la police. L'inspecteur... quel est son nom?

— Masters?

— Oui, Masters, il écoute Henry Merrivale plutôt que ses supérieurs. Si Henry Merrivale peut prouver qu'Answell est innocent, pourquoi ne l'a-t-il pas prouvé tout de suite à la police? Un non-lieu aurait été rendu.

Je ne savais pas que Sir Henry Merrivale, l'avocat d'Answell, avait gardé le silence. Il était facile de reconnaître Sir Henry Merrivale, il était assis tout seul à gauche; les coudes sur son bureau, sa vieille robe le faisait paraître encore plus large, et sa perruque était légèrement de travers. A sa droite se trouvaient les avocats de l'accusation : Sir Walter Storm, Mr. Huntley Lawton et Mr. John Spragg. Ils conféraient ensemble, et le bourdonnement de leurs paroles arrivait jusqu'à nous. Et tous les yeux, avec une lueur ironique, se tournaient vers Sir Henry Merrivale.

Evelyn s'en aperçut et fut furieuse.

— Il n'aurait pas dû permettre que le procès s'engage, répéta-t-elle. Avant la guerre, il avait du succès, mais il paraît qu'il n'a pas plaidé depuis quinze ans. Regarde-le... il ressemble à un hibou! et si la moutarde lui monte au nez, il va en dire de toutes les couleurs.

Je dus reconnaître que ce n'était pas un avocat de tout repos.

— A sa dernière plaidoirie il a fait scandale, et je pense qu'il eut tort de parler des « épaisses caboches » des jurés; cependant, il a enlevé l'acquittement de son client.

Les jurés continuaient à prêter serment, et un bourdonnement monotone emplissait la salle. Evelyn porta ses yeux vers une longue table au milieu de la salle; elle était couverte d'enveloppes et de paquets. Deux autres objets étranges se trouvaient à peu de distance de là. Puis ma femme examina pensivement les jurés.

— Crois-tu qu'Answell soit coupable? demanda-t-elle.

Je ne sus trop que répondre. Au fond du cœur, je croyais qu'Answell était ou coupable, ou fou, ou les deux à la fois. J'étais à peu près certain qu'il serait pendu. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir. Le dernier juré avait prêté serment. L'acte d'accusation fut de nouveau lu au prisonnier. Puis Sir Walter Storm, l'avocat général, se leva.

« Monsieur le Juge, Messieurs les Jurés... »

Il y eut un silence et la voix sonore de Sir Walter Storm remplit la salle. Il avait un long nez, des joues rouges, des yeux perçants. Il avait l'air de ces maîtres d'école qui sérinent une leçon à des élèves qu'ils savent inintelligents.

« Monsieur le Juge, Messieurs les Jurés, commença-t-il, comme vous le savez, le prisonnier est accusé d'homicide. Il est de mon devoir de vous indiquer la ligne de conduite que l'accusation a adoptée. C'est un rôle terrible que le mien et je ne l'accepte souvent qu'à contrecœur. La victime est un homme universellement respecté qui, pendant de nombreuses années, a été le directeur de le Capital Counties Bank, et aussi, je crois, a fait partie de son conseil d'administration. L'homme qui est accusé de l'avoir tué est un jeune homme de bonne famille, qui a reçu une bonne éducation, jouit d'une grosse fortune et a un grand nombre d'avantages matériels refusés à beaucoup de ses semblables. Je vais vous présenter les faits, et ces faits ne peuvent vous mener qu'à une conclusion : Mr. Avory Hume a été brutalement assassiné par le prévenu.

« L'homme assassiné était veuf, et au moment de sa mort, il habitait au numéro 12 Grosvenor Street, avec sa fille, Miss Mary Hume, son frère, le docteur Spencer Hume, sa secrétaire Miss Amélia Jordan. Du 23 décembre au 5 janvier, Miss Mary Hume a séjourné chez des amis dans le Sussex. Le matin du 31 décembre, le défunt a reçu une lettre de Miss Hume. Cette lettre annonçait que Miss Hume s'était fiancée à James Answell, le prévenu, qu'elle avait rencontré chez des amis.

« En recevant cette nouvelle, le défunt fut d'abord satisfait. Il exprima à plusieurs reprises son approbation. Il écrivit une lettre de félicitations à Miss Hume, et eut avec elle une longue conversation par téléphone. Son consentement s'explique facilement, car le prévenu est riche. Mais il faut que j'attire votre attention sur

la suite des événements. Entre le 31 décembre et le 4 janvier, l'attitude du défunt à l'égard de ce mariage et à l'égard du prisonnier subit un changement complet.

« Messieurs les jurés, quand et pourquoi ce changement a eu lieu, l'accusation ne cherche pas à l'établir. Mais l'accusation vous demande de considérer si un pareil changement eut ou non quelque effet sur le prévenu. Vous saurez que, le matin du samedi 4 janvier, Mr. Hume reçut une autre lettre de sa fille. Cette lettre annonçait que le prévenu passerait la journée à Londres. Mr. Hume ne perdit pas de temps pour se mettre en relation avec lui. A une heure trente, l'après-midi du samedi, il téléphona au prisonnier qui occupait un appartement à Londres. Deux témoins entendirent les paroles du défunt. Vous entendrez bientôt en quels termes et sur quel ton il parlait au prévenu. Il faut que vous sachiez ainsi que lorsqu'il raccrocha, Mr. Avory Hume dit tout haut : « Mon cher Answell, je rabattrai votre caquet, je vous le promets. »

Sir Walter Storm s'interrompit.

Il parlait sans émotion, en consultant ses papiers, comme pour être sûr de ne pas se tromper. Tous les regards se tournèrent vers le prisonnier, assis maintenant au banc des prévenus entre deux gardes. Il était calme et semblait s'attendre à tout cela.

« Au cours de cette conversation par téléphone, le défunt demanda à Answell de se rendre chez lui à Grosvenor Street, à six heures. Plus tard, il annonça au maître d'hôtel qu'il attendait un visiteur qui « pourrait lui susciter quelques difficultés, car c'était un type peu récommandable ».

« Vers cinq heures quinze, le défunt retourna dans son bureau au fond de la maison. Il faut que je vous explique que, tandis qu'il était directeur de la banque, il s'était fait construire chez lui un bureau d'un genre particulier. Il n'y a que trois moyens d'accès dans cette pièce : une porte et deux fenêtres. La porte massive fermait à l'intérieur par un verrou et n'a même pas une serrure. On la ferme à l'extérieur par un système Yale. Des volets d'acier étaient adaptés aux fenêtres. C'est là que le défunt mettait les documents précieux ou les lettres qu'il était obligé d'apporter chez lui. Mais, depuis qu'il avait pris sa retraite, Mr. Hume n'avait pas jugé nécessaire d'avoir recours au verrou et aux volets d'acier.

« C'était là qu'il gardait ses trophées. Messieurs les Jurés, le défunt avait la passion du tir à l'arc. Il était membre de la société de tir à l'arc et des forestiers du Kent. Au mur de son bureau étaient suspendus les témoignages de son habileté, c'est-à-dire trois flèches gagnées respectivement en 1928, 1932, 1934, et une médaille de bronze décernée par les forestiers du Kent en 1934.

« Ce fut dans ce bureau que le défunt se rendit à cinq heures quinze, le soir du 4 janvier. Faites bien attention à ce qui va suivre. Mr. Avory Hume appela Dyer, son maître d'hôtel, et lui ordonna de fermer les volets. « Les volets? » répéta Dyer surpris, car un tel ordre ne lui avait plus été donné depuis que le défunt avait quitté la banque. Mr. Hume insista : « Faites ce que je vous dis, si ce jeune idiot fait une scène, je ne veux pas que Fleming en soit témoin. »

« Mr. Randolph Fleming, ami du défunt et fanatique du tir à

l'arc, habite la maison voisine, séparée seulement par une étroite ruelle, de la maison de Mr. Hume. Dyer obéit, ferma les volets, et les assujettit avec une barre. Il faut remarquer que les deux fenêtres étaient donc fermées de l'intérieur. Dyer jeta un regard autour de lui, s'assura qu'il y avait sur le buffet un carafon plein de whisky, un siphon de soda, et enfin quatre verres propres, puis il sortit.

« A six heures dix, le prévenu arriva. Les témoins vous permettront de juger s'il était ou non ému et agité. Il refusa d'enlever son pardessus et demanda à être conduit immédiatement auprès de Mr. Hume. Dyer l'accompagna au bureau et s'en retourna en refermant la porte.

« Vers six heures douze, Dyer qui était resté dans le corridor, entendit le prisonnier qui disait : « Je ne suis pas venu ici pour assassiner quelqu'un, à moins que cela ne devienne absolument nécessaire. » Quelques minutes plus tard, il entendait Mr. Hume crier : « Mais, mon ami, qu'avez-vous donc? êtes-vous devenu fou? » Et il entendit des sons qu'il vous décrira.

L'avocat général fit une pause imperceptible. Il parlait toujours d'un ton froid, presque sans geste; c'est à peine s'il levait la main vers les jurés quand il annonçait un fait important. Sir Walter Storm était un homme de haute taille, et les manches de sa robe noire flottaient.

« Messieurs les Jurés, Dyer frappa à la porte et demanda si l'on avait besoin de lui. Son maître répondit : « Non, non, retirez-vous. » Il obéit.

« A six heures trente, Miss Amélia Jordan descendit et elle allait frapper à la porte du bureau, quand elle entendit la voix du prisonnier qui disait : « Levez-vous, sapristi, levez-vous! » Miss Jordan tourna la poignée de la porte et s'aperçut que le verrou avait été tiré à l'intérieur. Elle se mit à courir, se heurta à Dyer et lui dit : « Ils se battent, ils vont se tuer, allez les arrêter. » Dyer remarqua que mieux valait appeler les agents. Miss Jordan lui dit : « Vous êtes un lâche; courez à côté, ramenez Mr. Fleming. » Dyer suggéra que Miss Jordan ne pouvait rester seule dans la maison à un pareil moment et que c'était elle qui devait se rendre chez Mr. Fleming.

« C'est ce qu'elle fit; Mr. Fleming était sur le point de sortir. Il retourna avec elle. Dyer revenait de la cuisine, un tisonnier à la main, et tous les trois s'approchèrent de la porte du bureau. Dyer frappa. Au bout d'un moment, ils entendirent le bruit du verrou. C'est un verrou très lourd, il faut faire un effort pour le tirer, et le prévenu a admis qu'il l'avait tiré à ce moment.

« Answell entre-bâilla la porte, en les voyant il l'ouvrit complètement et dit : « C'est bien, vous pouvez entrer. » Cette remarque vous paraîtra peut-être étrange en un tel moment; Mr. Hume était allongé sur le parquet entre les fenêtres et le bureau dans une position qui vous sera décrite plus tard. Une flèche avait été enfoncée dans sa poitrine et restait encore fichée dans le corps. Cette flèche, au moment où le défunt fut vu vivant pour la dernière fois, était suspendue au mur du bureau; le prévenu lui-même l'a reconnu.

« Le médecin légiste nous indiquera que cette flèche avait été

enfoncée avec tant de force qu'elle avait pénétré dans le cœur et causé une mort instantanée. Les experts déposeront tout à l'heure devant vous et prouveront que la flèche n'a pu être lancée par un arc, mais qu'elle a dû être employée comme on peut employer un couteau.

« Les agents de police vous apprendront que sur cette flèche qui était restée suspendue au mur pendant quelques années, il y avait une couche de poussière. La poussière avait été déplacée à un seul endroit où l'on a trouvé des empreintes digitales.

« Vous apprendrez enfin que ces empreintes digitales sont celles du prévenu; que se passe-t-il quand le prisonnier ouvre la porte du bureau à Miss Jordan, à Mr. Fleming et au maître d'hôtel? Il est seul dans la pièce avec le mort, comme ils l'affirmeront tous les trois. Mr. Fleming lui dit : « Qui l'a tué? »; le prévenu répond : « Je suppose que vous m'accuserez. » Mr. Fleming reprend : « Il n'y a plus rien à faire pour lui, il faut appeler la police. » Il se mit en devoir d'examiner la pièce; les volets d'acier n'avaient pas été ouverts, et les fenêtres étaient fermées de l'intérieur. Le prévenu, nous nous proposons de vous en faire la preuve, a été trouvé seul avec un homme assassiné dans une pièce ainsi rendue inaccessible. Et nulle part on n'a pu trouver une issue, une fissure, par laquelle un être humain ait pu entrer et sortir. Pendant que Mr. Fleming faisait ses recherches, le prisonnier, assis dans un fauteuil, très calme, fumait une cigarette. »

Quelqu'un toussa.

C'était une toux involontaire, mais elle fit sensation. Je ne pouvais deviner la pensée de tous ces gens, mais l'atmosphère était sinistre. Derrière nous se trouvaient deux femmes, l'une était jolie et portait un manteau de léopard, l'autre était laide et se refit plusieurs fois une beauté. Elles ne parlaient pas très haut, mais je ne perdais pas un mot de ce qu'elles disaient.

La peau de léopard dit :

— Savez-vous, je l'ai rencontré à un cocktail, une fois. C'est drôle, n'est-ce pas? Dans trois semaines, il sera pendu.

— Vous trouvez cela drôle, chérie? Je suis terriblement mal assise.

Sir Walter Storm eut un geste éloquent et contempla Answell :

« Et que dit le prisonnier, Messieurs les Jurés? Comment explique-t-il que lui, et lui seul, ait pu être dans le bureau quand Mr. Hume est mort? Comment explique-t-il la présence de ses empreintes digitales sur l'arme? Comment explique-t-il qu'il est allé dans cette maison armé d'un revolver? Vous entendrez, en détail, les diverses remarques qu'il a adressées à Miss Jordan, à Dyer, et au docteur Spencer, qui arriva peu de temps après la découverte du corps.

« La plupart de ces remarques sont comprises dans la déposition qu'il a faite devant l'inspecteur détective Mottram, à midi quinze, le 5 janvier. Le prisonnier accompagna l'inspecteur Mottram et le sergent Raye à Dover Street, où volontairement il fit la déposition que j'ai l'intention de vous lire. Il disait :

« Je fais cette déposition volontairement et de mon plein gré,

on m'a averti que tout ce que je pourrai dire serait recueilli et pourrait servir de preuve contre moi.

« Je veux me disculper. Je suis absolument innocent. Je suis arrivé hier à Londres à dix heures quarante-cinq. Le défunt était au courant de mes faits et gestes, car ma fiancée lui avait écrit que je prendrais le train de neuf heures à Frawnend. A une heure trente, Mr. Hume m'a téléphoné et m'a demandé d'aller le voir à six heures. Il voulait régler la question qui concernait sa fille. Je suis arrivé à six heures dix. Il m'a reçu avec une grande cordialité. Nous avons passé quelques minutes à parler du tir à l'arc et j'ai remarqué les trois flèches suspendues au mur. Il a dit qu'on pouvait tuer un homme avec une flèche, j'ai répondu que je n'étais pas venu pour tuer quelqu'un à moins que cela ne soit absolument nécessaire. A ce moment, j'en suis sûr, la porte n'était pas fermée à clé et je n'avais aucune arme sur moi.

« J'ai alors abordé l'objet de ma visite et je lui ai demandé son consentement. Il m'a proposé de prendre quelque chose et j'ai accepté; il a rempli deux verres de whisky et de soda, m'en a donné un et a pris l'autre, et c'est à ce moment-là qu'il a donné son consentement à mon mariage avec Miss Hume. »

Sir Walter leva les yeux. Pendant longtemps il regarda fixement les jurés. Nous ne pouvions pas voir son visage, mais sa perruque était éloquente.

— On vous demandera si vous croyez que le défunt l'a invité chez lui pour régler la question du mariage de sa fille. Vous aurez à décider si vous croyez cette déposition raisonnable ou probable. Answell arrive, il se met à parler du tir à l'arc avec son hôte, et Mr. Hume annonce d'un ton enjoué qu'on peut tuer un homme avec une de ces flèches. Vous pouvez trouver que cette remarque est extraordinaire, bien qu'elle permette au prévenu de faire une plaisanterie. Vous pouvez juger encore plus extraordinaire que le défunt ayant exprimé devant d'autres témoins les sentiments qu'il éprouvait à l'égard du prisonnier, ait bu à son succès, et approuvé le mariage. Mais écoutez ce qui suit :

« J'avais vidé la moitié de mon verre, quand ma tête se mit à tourner et je compris que j'allais perdre connaissance. J'essayai de parler sans y parvenir, je devinai qu'une drogue avait été versée dans mon verre, je tombai. La dernière chose que je me rappelle est que Mr. Hume disait : « Mon ami, qu'avez-vous? Etes-vous devenu fou? »

« Quand je suis revenu à moi, j'étais assis dans le même fauteuil, cependant j'avais l'impression d'être tombé. Je me sentais très mal à l'aise, je consultai ma montre qui marquait six heures trente. Alors j'aperçus les pieds de Mr. Hume de l'autre côté de la table. Il était allongé, mort comme vous l'avez vu. Je lui disais de se lever. Je ne pouvais pas imaginer ce qui s'était passé. Je fis le tour de la pièce et je m'aperçus qu'une des flèches avait été décrochée du mur. J'essayai d'ouvrir la porte : elle était verrouillée à l'intérieur. J'examinai également les volets, ils étaient fermés. La pensée me frappa que je pouvais être soupçonné d'assassinat. Je me mis à la recherche des verres de whisky que Mr. Hume avait versés. Je ne pus les trouver. Le carafon de whisky était plein sur le buffet, et

le soda n'avait pas servi. Il y avait quatre verres propres, mais deux d'entre eux auraient pu être ceux dans lesquels nous avions bu. Je ne sais pas.

« Quelques minutes après, je retournai vers la porte. Je remarquai alors de la poussière sur ma main. J'allai examiner la flèche. Pendant que j'agissais ainsi, quelqu'un frappa à la porte, et comme je ne pouvais faire autrement, je l'ouvris. Le gros homme que vous appelez Fleming se précipita dans le bureau; le domestique le suivait, un tisonnier à la main. Miss Jordan resta sur le seuil de la porte. Et tout ce que je peux vous dire, c'est que je n'ai jamais touché cette flèche. »

Il y eut un frisson dans la salle tandis que Sir Walter posait les minces feuillets dactylographiés.

La peau de léopard chuchota :

— Il est fou à lier.

Et l'autre riposta :

— Vous croyez, chérie? Que vous êtes naïve!

— Chut!

« Messieurs les jurés, continua Sir Walter avec un grand geste, je n'ajouterai aucune remarque à cette déposition; tout à l'heure, vous entendrez les témoins et les agents de police. Comment expliquez-vous ces déclarations extraordinaires? Comment le prévenu et ses avocats les interpréteront, je ne puis le dire. L'accusation prétend que cet homme se trouvant devant un père irrité et refusant son consentement, se querella avec lui, et tua brutalement un vieillard qui ne lui avait fait aucun mal.

« Pour conclure, je vous rappelle seulement ceci : il vous appartient de déterminer si les preuves que l'accusation vous présentera prouvent l'assassinat ou non. C'est une pénible tâche, votre seule tâche. Si l'accusation n'a pas dissipé vos doutes, vous n'aurez aucune hésitation à faire votre devoir. Je vous avoue avec franchise que l'accusation n'a pu trouver aucun motif pour la brusque hostilité d'Avory Hume à l'égard du prisonnier. Mais ceci n'est pas la question importante. La question importante est l'effet que cette hostilité a eu sur le prévenu. L'hostilité elle-même est un fait, un fait saillant, dans cette chaîne de faits que nous placerons devant vous. Si donc vous partagez les conclusions de l'accusation, vous ne permettrez pas que la faiblesse de caractère du prévenu devienne un argument pour sa défense, vous n'hésiterez pas à le condamner à la peine suprême. »

II. — LA PHOTOGRAPHIE NUMERO 5

L'avocat général se rassit et on lui tendit un verre d'eau. Un huissier s'approcha de lui. Mr. Huntley Lawton se leva pour interroger les premiers témoins. Les deux premiers appartenaient à la police et l'interrogatoire ne fut pas long. Harry Martin Coombe, photographe de la police, parla des photos qu'il avait prises sur les lieux du crime. Lester George Franklin, expert du quartier de Westminster, montra des plans du numéro 12 de Grosvenor Street. Mr. Huntley lui posa quelques questions.

— Je crois que le 5 janvier, à la requête de l'inspecteur détective Mottram, vous avez examiné le bureau du numéro 12, Grosvenor Street.

— Oui.

— Avez-vous trouvé quelque moyen d'entrée ou de sortie dans cette pièce à l'exception de la porte et des fenêtres? En un mot, y avait-il une porte secrète?

— Aucune.

— Les murs étaient-ils pleins?

Le témoin ne répondit pas.

— On vous demande, expliqua le juge, s'il y avait des trous dans le mur?

— Des trous, My Lord? Non, pas de trous, répondit le témoin.

— Il n'y avait même pas une crevasse assez large pour faire pénétrer une flèche? continua Mr. Lawton.

— Non, Monsieur. Rien de la sorte.

— Merci.

Il n'y eut pas de contre-interrogatoire. Sir Henry Merrivale se contenta de hausser les épaules. Il était immobile et fixait sur les jurés des yeux flamboyants.

— Faites avancer Amelia Jordan.

Miss Jordan prit place à la barre. En temps normal, ce devait être une femme calme et capable. Mais elle était nerveuse et très rouge. Amelia Jordan avait une trentaine d'années. Elle avait dû être assez belle et la maladie causée par l'émotion qu'elle avait éprouvée à la mort de son patron, lui avait laissé quelques rides. Elle portait des lunettes à monture très claire, ses cheveux étaient châtains, ses yeux bleus. Elle avait choisi pour se présenter devant le tribunal une robe noire et un chapeau noir avec un bord qui ressemblait à la visière d'une casquette.

— Votre nom est Flora Amelia Jordan?

— Oui.

Elle répondait d'une voix claire et tenait ses yeux fixés sur Mr. Huntley Lawton.

— Vous étiez la secrétaire de Mr. Hume?

— Oui. C'est-à-dire j'étais sa secrétaire quand il était directeur de la banque. Ensuite il n'a plus eu besoin de secrétaire, et je suis devenue son intendante.

— Etes-vous sa parente?

— Non, non.

— Depuis combien de temps êtes-vous à son service?

— Quatorze ans.

— Vous le connaissiez bien?

— Oh oui! Très bien!

On produisit les deux lettres traitant des fiançailles de Mary, une adressée par la jeune fille à son père, et la réponse du père. Miss Jordan avait vu la première de ces lettres. La seconde, elle avait aidé à l'écrire. A en juger par son style, Mary était impulsive et un peu incohérente, comme on l'aurait imaginé à voir sa photographie qui ornait le *Daily Express;* mais elle était énergique et pratique. Avory se montrait bon et prudent, il écrivait d'une manière un peu pompeuse, mais par-dessus tout une idée semblait l'enchanter. « Je ne craindrai plus de vieillir, en pensant que j'aurai la joie d'avoir un petit-fils... »

L'homme assis au banc des prévenus devint pâle comme un mort.

« ...J'en suis si certain, ma chère fille, que j'ai l'intention de tout laisser au fils que tu auras. Et je suis sûr que je peux m'attendre à de longues années de vie heureuse auprès de vous. » Answell avait la tête baissée et regardait ses mains posées sur ses genoux. Mr. Huntley Lawton continua à interroger Miss Jordan.

— Vous rappelez-vous comment Mr. Hume a accueilli la nouvelle des fiançailles?

— Oh! oui. Il répétait sans cesse : « Je suis très heureux, je ne pouvais rien souhaiter de mieux. » J'ai observé : « Mais vous ne savez rien de Mr. Answell? ». Il a riposté : « Si. C'est un jeune homme charmant, je connaissais sa mère, elle était exquise. »

— En somme, il considérait ce mariage comme une affaire réglée?

— C'est ce que nous pensions.

— Nous?

— Le docteur et moi. Le docteur Spencer. Du moins, c'est ce que moi, je pensais.

— C'est bien, Miss Jordan, dit l'avocat. Entre le 31 décembre et le 4 janvier, avez-vous remarqué un changement dans l'attitude de Mr. Hume?

— Oui.

— Quand l'avez-vous observé pour la première fois?

— Le samedi matin. Le samedi de sa mort.

— Voulez-vous nous dire ce que vous avez remarqué?

Miss Jordan était assez calme maintenant. Elle parlait d'une voix basse mais très distincte. D'abord elle ne savait trop que faire de ses mains, enfin elle les joignit. Quand elle parla de la lettre qu'elle avait aidé à écrire, elle eut peine à retenir ses larmes.

— Le vendredi, commença-t-elle, il avait été décidé que j'irais avec le docteur Spencer passer le week-end chez des amis de Mary

dans le Sussex. Là, nous pourrions féliciter Mary de vive voix. Nous devions faire le trajet en auto, mais nous ne pouvions pas partir avant la fin de l'après-midi du samedi, parce que le docteur Hume est attaché à l'hôpital St Praed. Et il ne pouvait quitter ses malades plus tôt. Le vendredi soir, Mary téléphona à son père et je lui fis part de nos projets.

— Mr. Avory Hume devait-il vous accompagner?

— Non, il avait des occupations, le dimanche. Mais il nous avait chargé de présenter ses amitiés et ses vœux à tous, et nous devions ramener Mary.

— Bien. Et le samedi matin, Miss Jordan?

— Le samedi matin, répéta le témoin, pendant que Mr. Avory Hume déjeunait, une lettre arriva et je reconnus l'écriture de Mary; je me demandais pourquoi elle avait écrit, puisqu'elle avait parlé à son père la veille.

— Qu'est devenue cette lettre?

— Je ne sais pas. Nous l'avons cherchée après, mais nous n'avons pu la trouver nulle part.

— Répétez-nous ce que Mr. Hume a dit.

— Après avoir lu, il s'est levé rapidement, a mis la lettre dans sa poche et s'est approché de la fenêtre.

— Vraiment?

— Je lui ai demandé : « Que s'est-il passé? ». Il a répondu : « Le fiancé de Mary a décidé de venir en ville aujourd'hui, et il veut nous voir. » J'ai remarqué : « Alors nous n'irons pas dans le Sussex. » J'ai pensé qu'on retiendrait Mr. Answell à dîner et que je devais m'occuper des préparatifs du repas. Mr. Hume s'est retourné pour me dire : « Ayez l'obligeance d'exécuter les ordres que je vous ai donnés, rien n'est changé à nos projets. »

— Quel était son ton?

— Très bref et très froid, ce qui prouvait qu'il était fort en colère.

— Que s'est-il passé ensuite?

— J'ai dit : « Vous l'inviterez à dîner? » Il m'a regardée une seconde et a répondu : « Nous ne l'inviterons pas à dîner. » Puis il est sorti.

Le prévenu leva la tête une seconde pour regarder la vieille fille.

— Il paraît que vers une heure trente, samedi après-midi, vous avez passé devant la porte du salon?

— Oui.

— Vous avez jeté un coup d'œil dans la pièce?

— Oui. Il était assis devant la table entre les deux fenêtres; il me tournait le dos.

— Voulez-vous répéter aussi textuellement que vous le pouvez les paroles que vous avez entendues?

Miss Jordan inclina la tête.

— Il a dit : « Etant donné ce que j'ai appris, il vaut mieux régler la question en ce qui concerne ma fille. »

— Vous jurez que ce sont ses paroles : « Etant donné ce que j'ai appris, il vaut mieux régler la question en ce qui concerne ma fille » ?

— Oui.

— Continuez, je vous prie.

Le juge tourna ses petits yeux vers l'avocat et demanda en pesant chaque mot :

— Mr. Lawton, pouvez-vous prouver que c'était le prévenu qui parlait à l'autre bout du fil?

— My Lord, avec votre permission, nous interrogerons le témoin qui a entendu la conversation à un autre poste du téléphone placé à l'extrémité du corridor. Et il nous indiquera si c'était bien la voix du prévenu.

Une toux furieuse se fit entendre.

Sir Henry Merrivale se leva, la perruque en bataille.

— My Lord, dit-il d'une voix sonore, pour ne pas faire perdre de temps au tribunal, nous sommes prêts à admettre que c'était le prévenu qui parlait, nous tenons même à ce qu'on le sache.

Il se laissa retomber sur son siège. Mr. Lawton lui fit un petit salut.

— Vous pouvez continuer, Mr. Lawton, dit le juge.

L'avocat se tourna vers le témoin.

— Le défunt a donc dit : « Etant donné ce que j'ai appris, il vaut mieux régler la question en ce qui concerne ma fille. » Qu'a-t-il ajouté?

— Il a dit : « Oui, je suis de cet avis. » Et après un moment d'attente, comme si l'autre personne avait dit quelque chose : « Pouvez-vous venir me voir? » Puis : « Etes-vous libre ce soir à six heures? »

— Quel était son ton?

— Froid et cérémonieux.

— Que s'est-il passé ensuite?

— Il a raccroché, a regardé un instant l'appareil, et a dit : « Mon cher Answell, je rabattrai votre caquet, je vous le promets. »

Il y eut une pose.

— Et comment a-t-il prononcé ces mots?

— Sur le même ton, mais comme s'il était satisfait.

— Avez-vous supposé qu'il parlait tout seul?

— Oui.

Miss Jordan était sur la défensive, comme si elle craignait que sa déposition pût être retournée contre elle. Ses traits, ses lunettes, étaient presque invisibles sous l'ombre du chapeau.

— Qu'avez-vous fait après?

— Je me suis retirée. J'ai été si stupéfaite de ce brusque changement, et de la façon dont il parlait de Mr. Answell, que je ne savais que penser, et je ne tenais pas à ce qu'il me voie.

— Merci, dit l'avocat. Avez-vous eu l'impression que Mr. Hume avait appris quelque chose contre le prévenu qui l'avait fait revenir sur sa décision?

Le juge intervint.

— Mr. Lawton, je ne peux pas permettre cette question. Vous outrepassez vos droits.

— Je vous demande pardon, My Lord, dit Lawton avec une feinte humilité. C'était loin de mon intention. Permettez-moi de poser une autre question. Miss Jordan, Mr. Hume était-il un homme capricieux?

— Oh! non.

— C'était un homme raisonnable, qui ne changeait d'idée que lorsqu'il avait des raisons sérieuses?

— Oui.

— Si un homme lui paraissait intelligent le lundi, il ne le traitait pas d'imbécile le mardi sans avoir de motif grave?...

La voix du juge s'éleva de nouveau,

— Mr. Lawton, vous allez trop loin.

— Excusez-moi, My Lord, répéta l'avocat. Maintenant, Miss Jordan, arrivons au soir du 4 janvier. A six heures, combien de personnes étaient dans la maison?

— Il y avait Mr. Hume, Dyer, et moi.

— N'y a-t-il pas d'autres habitants?

— Si. Le docteur Hume, la cuisinière et une femme de chambre. Mais c'était le jour de sortie des deux bonnes. Et je devais rejoindre le docteur Hume à l'hôpital de St Praed, à six heures quinze.

— C'est bien, Miss Jordan, où étiez-vous à six heures dix?

— J'étais en haut. Le docteur m'avait demandé de lui préparer une valise puisqu'il n'aurait pas le temps de revenir de l'hôpital. Et je faisais aussi mes préparatifs pour le voyage.

— Vers six heures dix, vous avez entendu la sonnette de la porte d'entrée?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai couru sur le palier et je me suis penchée par-dessus la rampe.

— Avez-vous vu entrer le prévenu?

— Oui. J'étais curieuse de voir comment il était.

— C'est tout naturel. Que s'est-il passé?

— Dyer a ouvert la porte. L'homme qui est là-bas est entré, il a dit que son nom était Answell et que Mr. Hume l'attendait. Il a laissé tomber son chapeau. Dyer lui a demandé son chapeau et son pardessus et il a répondu qu'il préférait garder son pardessus.

— Il préférait garder son pardessus, répéta lentement l'avocat. Quelle était son attitude?

— Il parlait d'un ton irrité.

— Et ensuite?

— Dyer l'a accompagné au bureau. En passant devant l'escalier, il a levé les yeux. Puis ils sont entrés dans le bureau, et moi je suis allée finir mes paquets. Je ne savais que penser.

— Et à six heures trente, où étiez-vous?

— J'avais mis mon chapeau, mon manteau, j'avais pris les valises et j'étais descendue. Dyer devait amener l'auto du garage de Mount Street. J'attendais qu'il m'appelle, mais quand je suis descendue, je n'ai trouvé personne. Je me suis approchée de la porte du bureau pour voir si Mr. Hume avait quelques instructions à me donner, avant mon départ.

— Il n'avait aucune instruction, Miss Jordan, remarqua Mr. Lawton. Qu'avez-vous fait?

— J'allais frapper quand j'ai entendu une voix qui criait : « Levez-vous, sapristi! Levez-vous. »

— Pas autre chose?

— Je crois que j'ai entendu aussi : « Levez-vous et dites quelque chose. »
— La voix était-elle forte?
— Assez forte.
— Etait-ce la voix du prisonnier?
— Je sais maintenant que oui; sur le moment, je ne l'ai pas reconnue.
— Avez-vous essayé d'ouvrir la porte?
— Oui.
— Etait-elle verrouillée à l'intérieur?
— Je ne sais pas, mais je n'ai pas pu ouvrir.
— Alors?
— Alors Dyer est arrivé avec son chapeau et son pardessus. J'ai couru à lui et je lui ai dit : « Ils se battent, ils vont se tuer, il faut les arrêter. » Dyer m'a dit : « Je vais aller chercher un policeman. » Je me suis écriée : « Vous êtes un lâche, allez à côté chercher Mr. Fleming. »
— A-t-il obéi?
— Il n'a pas voulu partir, il a dit que mieux valait que j'y aille car je ne pouvais rester dans la maison. Je me suis donc décidée.
— Avez-vous trouvé Mr. Fleming tout de suite?
— Oui, il sortait.
— Il est revenu avec vous?
— Oui. Dyer était allé prendre un tisonnier à la cuisine. Mr. Fleming lui a demandé : « Que s'est-il passé? » Dyer lui a répondu : « C'est très calme là-dedans. »
— Alors vous vous êtes approchés tous les trois de la porte du bureau?
— Oui. Dyer a frappé. Puis Mr. Fleming a frappé aussi plus fort.
— Eh bien?
— Nous avons entendu des pas à l'intérieur, et quelqu'un a tiré le verrou.
— Vous êtes sûre que la porte était verrouillée et qu'il a fallu tirer le verrou?
— Oui, à en juger par le bruit.
— Combien de temps s'est écoulé entre le moment où vous avez frappé et le moment où le verrou a été tiré?
— Je ne sais pas. Quelques minutes peut-être mais qui m'ont paru des siècles.
— Une minute entière?
— Peut-être.
— Dites aux jurés ce qui s'est passé.
Amelia Jordan ne regarda pas les jurés; elle tenait ses yeux baissés sur ses mains.
—La porte fut ouverte, et quelqu'un jeta un coup d'œil au dehors. Je reconnus cet homme. Alors il ouvrit en grand et dit : « C'est bien, vous pouvez entrer. » Mr. Fleming est entré en courant, et Dyer l'a suivi.
— Et vous?
— Je suis restée près de la porte.
— Décrivez ce que vous avez vu.
— J'ai vu Mr. Hume allongé près du bureau, ses pieds vers moi.

— Avez-vous vu ces photographies? Prenez-les et regardez la photo numéro 5, est-ce ainsi qu'il était?
— Je le crois.
— Vous êtes-vous approchée du corps?
— Non, on a dit qu'il était mort.
— Qui a dit cela?
— Mr. Fleming, je crois.
— Le prévenu a-t-il parlé?
— Mr. Fleming lui a demandé qui avait tué Mr. Hume, et il a dit : « Je suppose que vous direz que c'est moi. » Mr. Fleming a repris : « Eh bien! vous l'avez tué, il faut appeler la police. » Ce souvenir est assez vague, j'étais si émue.
— Quelle était l'attitude de l'accusé?
— Il était très calme, mais sa cravate était de travers.
— Qu'a fait le prévenu quand Mr. Fleming a parlé d'envoyer chercher la police?
— Il s'est mis dans un fauteuil près du bureau, a sorti un étui de sa poche et a allumé une cigarette.

Mr. Lawton garda le silence quelques instants puis se pencha vers l'avocat général pour converser avec lui. Mr. le juge Rankin, qui prenait des notes, leva la tête et attendit. Miss Amelia Jordan semblait s'habituer à son rôle de témoin et prête à rester jusqu'au jugement dernier.

— Je crois, Miss Jordan, que peu de temps après la découverte du corps, on vous envoya en auto chercher le docteur Spencer Hume? à l'hôpital de Pread Street?
— Oui. Mr. Fleming m'a prise par les épaules et m'a dit d'y aller sans tarder et de le ramener tout de suite.
— Vous ne pouvez pas nous en dire plus long sur les événements de cette nuit tragique?
— Non.
— En revenant de l'hôpital, vous avez été prise d'une fièvre cérébrale, et vous n'avez pas quitté votre chambre d'un mois, n'est-ce pas?
— Oui.
— Je vous demande de bien réfléchir, Miss Jordan. N'avez-vous pas entendu dire autre chose au prévenu? Pendant qu'il fumait dans le fauteuil?
— Si. Il a répondu à une question.
— Quelle était cette question?
— Quelqu'un a dit : « Etes-vous donc de marbre? » et il a répondu : « C'est bien fait pour lui, il avait mis une drogue dans mon whisky. »

L'avocat regarda un instant Miss Jordan, puis il s'assit.

Sir Henry Merrivale se leva pour un contre-interrogatoire.

III. — DANS LE COULOIR OBSCUR

On ignorait la ligne de conduite que choisirait la défense; peut-être plaiderait-on la folie. Mais on connaissait trop bien Henry Merrivale pour croire que cet argument lui plairait.

Il se leva avec une majesté qu'un incident rendit ridicule : sa robe se prit dans quelque chose et se déchira avec un bruit sec. Il n'en parut pas le moins du monde gêné. Il n'avait pas plaidé depuis longtemps mais je me rappelais l'art avec lequel il déconcertait les témoins et les réduisait au désespoir. Cependant Miss Amelia Jordan avait gagné la sympathie de tous, y compris du jury, et il n'eût pas été prudent de la malmener. Sir Henry Merrivale le sentit. Il s'adressa à elle d'un ton aussi doux que celui de Huntley Lawton, comme s'il désirait avoir seulement une conversation amicale avec elle.

— Mademoiselle, lui demanda-t-il, vous croyez que Mr. Hume a appris quelque chose contre le prévenu qui a brusquement changé ses sentiments?

— Je ne sais pas.

— Cependant c'est l'impression qu'a donnée Mr. Avory Hume. Comme il a été dit ici, s'il a changé d'idée, c'est qu'il a sans doute appris quelque chose, n'est-ce pas?

— Probablement.

— Et s'il n'avait rien appris, il n'aurait pas changé d'idée?

— Je le suppose.

— Eh bien, Mademoiselle, poursuivit Sir Henry Merrivale, il semblait d'excellente humeur le vendredi soir quand il a projeté que vous iriez dans le Sussex avec le docteur Hume, le lendemain, n'est-ce pas?

— Oh! oui.

— Est-il sorti ce soir-là?

— Non.

— A-t-il reçu des visiteurs?

— Non.

— A-t-il reçu des lettres, des appels téléphoniques, des messages quelconques?

— Non. Mary lui a téléphoné le soir, j'ai répondu, je lui ai parlé quelques minutes. Puis il a pris le récepteur, je ne sais pas ce qu'il a dit.

— Le lendemain matin au déjeuner, combien de lettres a-t-il reçu?

— Juste une seule. Celle de Mary.

— Hum! Par conséquent, s'il a appris quelque chose contre le prévenu, il doit l'avoir appris de sa propre fille?

Il y eut une légère sensation. Sir Walter Storm fit le geste de se lever, mais se ravisa et se mit à chuchoter avec Huntley Lawton.

— Je ne sais pas. Comment le saurais-je?

— C'est après avoir lu cette lettre qu'il a manifesté quelque animosité envers le prévenu?

— Oui.

— Cela semble le point de départ de tout.

— D'après ce que je vois, je le suppose.

— Oui. Eh bien, Mademoiselle, supposons que je vous dise que dans cette lettre il n'y avait pas un mot au sujet du prévenu, si ce n'est qu'il avait l'intention de se rendre à Londres?

— Je ne sais ce que je dois répondre, riposta Miss Jordan.

— Eh bien! C'est ce que je vous dis, Mademoiselle, nous avons la lettre et c'est le moment de la produire. Si je vous dis qu'il n'y avait rien au sujet de l'accusé, excepté qu'il devait se rendre à Londres, est-ce que vous jugerez autrement la conduite de Mr. Hume?

Sans attendre une réponse, Henry Merrivale se rassit.

Le tribunal était intrigué. Il n'avait pas réduit Miss Jordan au désespoir; il n'avait pas réfuté sa déposition; mais il donnait l'impression qu'il y avait quelque chose de louche dans toute cette histoire. Je pensais que Mr. Lawton reprendrait la parole mais ce fut Sir Walter Storm qui se leva.

— Faites entrer Herbert William Dyer.

Miss Jordan quitta la barre et Dyer prit sa place. On devinait en le voyant que ce serait un témoin consciencieux. Dyer était un petit homme réservé qui frisait la cinquantaine; ses cheveux grisonnaient; il portait un veston noir et un pantalon rayé, une cravate foncée. C'était la respectabilité faite homme. Il prêta serment d'une voix claire, et attendit, la tête droite, sans embarras.

La voix grave de Sir Walter Storm faisait un étrange contraste avec le ton fluté d'Huntley Lawton.

— Votre nom est Herbert William Dyer, et vous avez été pendant cinq ans et demi au service de Mr. Hume?

— Oui, Monsieur.

— Avant cela, vous avez servi pendant onze ans feu Lord Senlac qui à sa mort vous a mis sur son testament en récompense de votre dévouement.

— C'est exact, Monsieur.

— Vous avez fait la guerre en France, et en 1917 vous avez gagné une décoration?

— Oui, Monsieur.

Dyer commença par corroborer la déposition de Miss Jordan au sujet de la conversation téléphonique avec le prévenu. Il expliqua qu'un autre poste téléphonique se trouvait au fond du vestibule. Il avait reçu l'ordre de téléphoner au garage des Pyrénées pour demander si l'auto de Mr. Hume serait prête. Vers une heure et demie, il allait téléphoner et entendit son maître qui parlait : Mr. Hume avait demandé Regent 0055, il avait demandé Mr. Answell, et une voix que Dyer reconnut comme celle du prisonnier, avait répondu : « C'est moi-même ». Dyer avait raccroché et en passant devant le salon il avait entendu le reste de la conversation comme

le premier des témoins l'avait décrite. Il avait aussi entendu l'étrange soliloque.

— Mr. Hume a-t-il fait encore allusion à Mr. Answell?

— Presque aussitôt qu'il eût fini, je suis entré dans le salon et il m'a dit : « J'attends un visiteur ce soir, à six heures. Il peut causer des difficultés et je n'ai pas confiance en lui. »

— Qu'avez-vous répondu?

— J'ai répondu : « Bien, Monsieur. »

— Et quand avez-vous entendu de nouveau parler d'Answell?

— Vers cinq heures quinze, ou quelques minutes plus tard. Mr. Hume m'a appelé dans le bureau.

— Décrivez ce qui s'est passé?

— Mr. Hume était assis devant sa table avec un échiquier devant lui; sans lever les yeux il m'a ordonné de fermer les volets. J'ai dû exprimer une surprise involontaire, car il a insisté : « Faites comme je vous le dis, ce jeune idiot peut faire une scène. Je ne veux pas que Fleming en soit témoin. »

— Avait-il l'habitude de vous commenter ses ordres?

— Jamais, Monsieur, répondit le témoin avec énergie.

— Il paraît que les fenêtres de la salle à manger de Mr. Randolph Fleming sont en face de celles du bureau et qu'une étroite ruelle sépare les deux maisons?

— C'est exact.

Mr. Storm fit un signe. On montra alors deux objets étranges; les volets d'acier eux-mêmes, attachés à un faux chambranle avec une fenêtre à guillotine. Un chuchotement courut dans la salle. Les volets étaient assujettis par une barre d'acier. On les présenta au témoin et au jury.

— Voici, dit Sir Walter Storm, imperturbablement, les deux volets de la fenêtre marquée A sur le plan. Ils ont été arrangés ainsi par l'inspecteur Mottram sous la direction de Mr. Dent qui les avait construits. Voulez-vous me dire si ces volets sont bien ceux que vous avez fermés samedi soir?

Dyer prit son temps.

— Oui Monsieur.

— Voulez-vous maintenant fermer ces volets comme vous l'avez fait samedi soir?

Le témoin prit la barre d'acier, la souleva et la remit en place. Puis il épousseta ses mains.

— Derrière ces volets, je crois, continua l'avocat général, il y avait deux fenêtres à guillotine? Elles étaient aussi fermées de l'intérieur?

— Oui Monsieur.

— Très bien, dites maintenant à My Lord et aux jurés ce qui s'est passé quand vous eûtes fermé les volets.

— Je me suis assuré que la pièce était en ordre.

— Avez-vous remarqué au-dessus de la cheminée, les trois flèches.

— Oui.

— Le défunt ne vous a rien dit à ce moment?

— Si Monsieur. Sans lever les yeux de l'échiquier il m'a demandé s'il y avait quelque chose à boire. J'ai vérifié qu'un carafon de whisky, un siphon de soda et quatre verres étaient sur le buffet.

— Regardez ce carafon et dites-moi si c'est le même que vous avez vu sur le buffet à cinq heures quinze, samedi soir?

— C'est le même, répondit le témoin. Je l'ai acheté moi-même à Regent Street sur l'ordre de Mr. Hume. C'est un carafon de verre taillé qui a coûté très cher.

— Il n'a rien ajouté?

— Il a remarqué qu'il attendait Mr. Fleming dans la soirée pour jouer aux échecs et que comme Mr. Fleming venait, il fallait renouveler la provision de whisky. J'ai compris qu'il plaisantait.

— A six heures dix vous avez introduit le prévenu dans la maison?

— J'ai accompagné Mr. Answell au bureau de Mr. Hume. Ils ne se sont pas serré la main. Mr. Hume m'a dit : « C'est tout, vous pouvez vous retirer, allez voir si l'auto est prête. » Je suis sorti et j'ai refermé la porte. Mr. Hume était assis devant la table et le prévenu dans un fauteuil en face de lui. Je n'ai pas entendu tirer le verrou, je n'étais pas alarmé, mais vaguement inquiet. Je suis revenu et j'ai tendu l'oreille.

Nous eûmes tous l'impression de voir Dyer debout dans le petit corridor obscur devant la porte. Il expliqua que, même dans le jour, le corridor était plongé dans les ténèbres. A une extrémité, une porte donnait sur la ruelle qui sépare la maison de celle de Mr. Fleming, et autrefois cette porte était vitrée, mais Mr. Hume avait fait remplacé les verres par les panneaux de bois. Le soir le corridor était à peu près éclairé par la lampe du vestibule. Dyer reprit sa déposition en ces termes :

— J'ai entendu le prévenu qui disait : « Je ne suis pas venu ici pour tuer quelqu'un à moins que cela ne soit absolument nécessaire. » Je n'ai pas saisi la réponse de Mr. Hume, parce qu'il parlait toujours assez bas. Sa voix semblait irritée, et brusquement il a dit : « Mon ami, qu'avez-vous donc? Etes-vous devenu fou? » Il y eut un bruit que je pris pour le bruit de lutte, je frappai à la porte et je demandai ce qui se passait; Mr. Hume cria que je pouvais partir. Il parlait comme s'il était essoufflé. Il m'avait dit d'aller chercher l'auto et j'obéis. Sans cela j'aurais perdu ma place. Je mis mon chapeau et mon pardessus, et je me rendis au garage des Pyrénées. C'est à environ trois ou quatre minutes de la maison, les réparations n'étaient pas terminées, j'ai dû attendre un instant et je n'ai pu revenir très vite car le brouillard ralentissait la circulation. A mon retour l'horloge marquait six heures trente. Dans le petit corridor je rencontrai Miss Jordan. Elle me dit que les deux hommes se battaient et me demanda de les arrêter. Le vestibule lui-même n'était pas très éclairé. Miss Jordan trébucha sur la grosse valise qui appartient au docteur Spencer Hume. Quand j'ai dit qu'il serait plus raisonnable d'aller chercher un agent, elle m'a traité de lâche.

« Sur mon conseil elle alla appeler Mr. Fleming, et moi je me procurai un tisonnier. Nous allâmes tous les trois à la porte. Nous frappâmes, une minute après le prévenu ouvrait; cette fois, sans aucun doute, la porte était verrouillée à l'intérieur.

« Le prévenu nous dit : « C'est bien, vous pouvez entrer. » Et nous entrâmes, Mr. Fleming et moi. Je m'élançai vers Mr. Hume

qui était allongé comme on le voit sur cette photo. Une flèche sortait de sa poitrine. Je ne mis pas la main sur son cœur pour ne pas être taché de sang, mais je tâtai son pouls. Il était mort.

Il n'y avait personne dans la pièce; immédiatement j'allai voir les volets et j'attirai l'attention de Mr. Fleming. Je ne pouvais pas croire qu'un gentleman comme le prévenu pouvait commettre un crime, mais les volets étaient fermés ainsi que les fenêtres.

— Maintenant, Dyer, dit l'avocat général, quand vous avez parlé d'appeler la police, qu'a dit le prévenu?

— Il a dit : « Oui, mieux vaut tirer la chose au clair. »

— Avez-vous fait quelques remarques?

— Oui, Monsieur. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Il était assis dans un fauteuil, il allumait une cigarette. Je me suis écrié : « Etes-vous donc de marbre? »

— Qu'a-t-il répondu?

— Il a répondu : « C'est bien fait; il a versé une drogue dans mon whisky ».

— Qu'avez-vous pensé de cela?

— Je n'ai pas compris, Monsieur. J'ai regardé dans la direction du buffet et j'ai dit : « Quel whisky? » Il a fait un geste et a riposté : « Quand je suis entré, il m'a offert un whisky, il y avait une drogue dedans. Je me suis évanoui, et quelqu'un est entré et l'a tué; c'est un guet-apens, vous le savez. »

— Etes-vous allé regarder dans le buffet?

— Oui. Le carafon de whisky était plein ainsi que le siphon. Les verres n'avaient pas servi.

— Le prévenu a-t-il montré quelques symptômes qui purent laisser croire qu'il avait absorbé une drogue?

Dyer fronça les sourcils.

— Je ne sais pas, Monsieur. Mais j'ai entendu le médecin légiste qui disait que l'accusé n'avait bu aucune drogue.

IV. — Y A-T-IL OU NON UNE FENETRE?

A une heure la séance fut levée. Je descendis tristement l'escalier avec Evelyn.

— Pourquoi diable avons-nous un préjugé si fort en sa faveur, remarquai-je, peut-être parce que Henry Merrivale le défend, ou peut-être parce qu'il a l'air si honnête.

— Hum! dit ma femme dont le visage était soucieux. Je pensais...

— C'est impossible.

— Oui. Je le sais. Mais il me semble que pour avoir l'air aussi

doux que ce pauvre garçon, il faut être innocent. Et cette histoire de narcotique. Le médecin peut prouver qu'on ne lui a rien fait boire... Crois-tu qu'Henry Merrivale ait l'intention de plaider la folie?

Le but de Sir Henry Merrivale n'était pas apparent. Il avait soumis Dyer à un contre-interrogatoire long et ennuyeux, pour prouver que le jour de l'assassinat Avory Hume avait appelé Answell au téléphone dès neuf heures du matin. Puis il s'était occupé de la flèche; il avait attiré l'attention sur le fait que la moitié de la plume bleue attachée à l'arme avait été cassée, cette plume était-elle intacte quand Dyer avait vu la flèche avant le meurtre. Oui? Il en était sûr? Certain. Mais le morceau de plume manquait quand on a découvert le corps? Oui. Avait-on trouvé l'autre moitié dans la pièce? Non. On avait cherché mais sans résultat.

La dernière attaque de Merrivale était encore plus obscure. Les trois flèches étaient-elles suspendues à plat contre le mur? Pas toutes, répliqua Dyer. Les deux flèches formant les côtés du triangle étaient à plat sur le mur; mais la dernière était posée sur des crampons.

— Et c'est tout, remarqua Evelyn. Merrivale était doux comme un mouton, c'est anormal. Crois-tu que nous pourrions voir le célèbre avocat?

— J'en doute. Il doit être en train de déjeuner.

A ce moment un homme que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam, se fraya un chemin dans la foule et me tapa sur l'épaule.

— Voulez-vous voir deux vedettes du procès? me chuchota-t-il à l'oreille. Juste devant vous, là à droite, le docteur Spencer Hume et à gauche Reginald Answell, le cousin de l'accusé. Ils vont descendre l'escalier.

L'inconnu disparut. J'aperçus les deux hommes qu'il m'avait montrés côte à côte. Le docteur Hume était un homme de taille moyenne, un peu trapu, avec des cheveux grisonnants, brossés soigneusement. Il tourna une minute la tête : nous vîmes un long nez, une bouche grave. Il était coiffé d'un chapeau haut qu'il s'efforçait de protéger de la foule.

Dans son compagnon je reconnus le jeune homme à qui Dyer avait fait un signe. Il était mince, bien bâti, élégant, il portait un costume admirablement bien coupé, et était coiffé d'un chapeau melon.

Tous deux échangèrent un regard et descendirent. Ils décidèrent de ne pas cacher qu'ils se connaissaient. Je me demandais si l'atmosphère entre eux serait hostile, mais elle fut plutôt empreinte d'hypocrisie. Ce fut Reginald qui parla le premier de ce ton lugubre qu'on prend aux enterrements.

— Que dit Mary de tout cela? demanda-t-il.

— Elle est très affligée, dit le docteur en secouant la tête.

— Je le regrette.

— C'est très malheureux.

Ils descendirent une autre marche.

— Je ne l'ai pas vue dans la salle, observa Reginald. L'appellera-t-on comme témoin?

— L'accusation ne l'appellera pas, répondit le docteur Hume d'une voix étrange. Et on ne vous cite pas non plus?

— Oh! non. Je n'ai pas trempé dans cette histoire. Merrivale ne me citera pas non plus. Pauvre vieux Jim. Je n'aurais jamais cru qu'une chose pareille pouvait lui arriver. Il est fou, bien entendu.

— J'en suis sûr, murmura le docteur Hume. J'étais prêt à le jurer, mais l'accusation a encore quelques doutes. Vous ne m'en voulez pas, j'espère?

— Oh! non, il y a eu déjà des cas de folie dans la famille.

Ils étaient presque arrivés au bas de l'escalier.

— Pas grand chose. Et cela remonte à plusieurs générations. Je me demande ce qu'il va prendre?

— Ah! c'est difficile à dire, répliqua le docteur d'un ton sentencieux. Comme le dit la chanson : « Il boit tout seul, une bière amère, déclara le sergent. »

— Pourquoi diable faites-vous allusion à l'armée? demanda l'autre sans colère.

— Mon cher ami, je faisais seulement une citation. Je ne savais pas que vous n'étiez plus dans l'armée. Eh bien, il faut voir les choses en face, c'est une sale histoire. Mon frère est mort, mais cela n'arrête pas la marche du monde; le plus raisonnable est donc de se débarrasser de cette affaire et de penser à autre chose. Au revoir, capitaine. Je ne vous serre pas la main, cela pourrait paraître étrange!

Il s'éloigna d'un pas rapide.

Je le suivais des yeux quand je vis s'avancer vers nous Lollypop, la blonde secrétaire d'Henry Merrivale.

— Sir Henry Merrivale veut vous voir, m'annonça-t-elle.

— Que fait-il? Où est-il?

— Je pense qu'il est en train de casser le mobilier, répondit Lollypop. Quand je l'ai quitté il avait annoncé que c'était son intention. Lorsque vous le rejoindrez, il sera sans doute en train de déjeuner. Rendez-vous à la taverne de Milton Head.

Henry Merrivale connaissait tous les restaurants de Londres. La taverne de Milton Head se trouvait dans une petite ruelle de Wood Street : elle était sordide et ses vitres n'avaient probablement pas été lavées depuis le déluge. Un grand feu brûlait dans la salle et des géraniums décoraient les fenêtres. On nous fit monter au premier, dans un cabinet particulier, où nous trouvâmes Henry Merrivale assis devant une chope de bière et une côtelette d'agneau. La serviette au col, il portait la côtelette à sa bouche avec ses doigts, comme le faisait, dit-on, Henry VIII.

— Eh bien, grommela-t-il d'un ton bourru, vous n'allez pas laisser cette porte ouverte toute la journée, vous voulez que je meure de pneumonie?

— Jadis, commençai-je, vous avez fait acquitter des clients sur qui pesaient des charges redoutables. Espérez-vous un acquittement, cette fois-ci?

Merrivale posa la côtelette et ouvrit de grands yeux.

— Oh! s'écria-t-il. Vous me croyez vaincu d'avance?

— Pas du tout. Ce garçon est-il coupable?

— Non, déclara Merrivale.
— Pouvez-vous le prouver?
— Non, je vais essayer, mais je ne réponds pas du résultat.
Il y eut un silence.
— Et si vous vous attendez à des événements dramatiques, vous serez déçus. Je ne réserve aucun témoin important pour le sortir au moment psychologique.
— Bonne chance!
— Vous pourriez m'aider, reprit Merrivale d'une voix retentissante.
— Vous aider?
— N'ayez pas peur! je ne veux pas vous compromettre. Je vous demande seulement de porter un message à un de mes témoins. Je n'ai pas le temps de le faire moi-même, et je ne me fie pas au téléphone.
— De quel témoin s'agit-il?
— De Mary Hume... Voici votre potage, mangez et taisez-vous.
La cuisine était excellente. A la fin du repas, Merrivale s'était rasséréné; il s'approcha du feu, alluma un gros cigare et reprit la parole.
— Je ne tiens pas à faire des confidences, dit-il, mais si vous avez quelques questions à me poser, ne vous gênez pas.
— Eh bien, dit Evelyn, pourquoi diable avez-vous permis que le tribunal s'empare de cette affaire?
— Je ne répondrai pas à cette question, déclara catégoriquement Merrivale.
— Eh bien, suggérai-je, si vous dites qu'Answell n'est pas l'assassin, on vous demandera comment le criminel a pu entrer dans la pièce et en sortir; que répondrez-vous?
— Me prenez-vous pour un imbécile? demanda l'avocat. Croyez-vous que je n'ai pas mon explication toute prête? C'est Mary elle-même qui m'a donné cette idée. Elle est gentille, cette petite; je ne savais trop que penser, et elle m'a dit que, dans sa prison, Jim Answell parlait sans cesse du judas.
— Du judas? Y a-t-il eu un tour de passe-passe malgré les volets et les fenêtres fermés?
— Non.
— Et la porte? était-elle vraiment verrouillée à l'intérieur? était-ce une porte trop solide pour qu'on pût l'ouvrir de l'extérieur?
— On en peut douter.
— En ce cas...
— La porte était bien solide et verrouillée, reprit Merrivale, et les fenêtres ne pouvaient être ouvertes. Le plus habile cambrioleur y aurait perdu son latin. Avez-vous entendu l'architecte? Il a déclaré qu'il n'y avait pas une seule fente, une seule crevasse dans le mur. C'est vrai. Je vous le dis : l'assassin est entré et sorti par le judas.
J'échangeai un regard avec Evelyn; nous comprenions que Merrivale avait découvert quelque chose de nouveau. Le judas : ce mot avait un son sinistre. Il suggérait toutes sortes d'images. On croyait apercevoir une forme vague et indistincte derrière une grille.

— Zut! dis-je. Si tout ce qu'on a remarqué est vrai, c'est impossible. Ou bien il y a une fenêtre, ou il n'y en a pas. A moins que l'architecte n'ait pas remarqué...

— Non, non. La pièce est comme toutes les autres pièces. Vous avez un judas chez vous, il y en a un ici, il y en a un dans chaque salle de Old Bailey. Mais peu de gens s'en aperçoivent.

Non sans peine, il se remit debout. Il s'approcha de la fenêtre et contempla la perspective des toits.

— Maintenant, au travail, Ken. Je vous demande de porter une lettre à Mary Hume, à Grosvenor Street. Demandez-lui de répondre oui ou non, et revenez tout de suite. Je veux que vous assistiez à la séance de cet après-midi. On interrogera Randolph Fleming et j'ai des questions à lui poser à propos de plumes. Si vous écoutez bien, vous devinerez peut-être quel est mon plan.

— Que faudra-t-il que je dise à Miss Hume?

Henry Merrivale sortit son cigare de sa bouche et réfléchit un moment.

— Dites que vous êtes mon collaborateur et donnez-lui la lettre. Si la jeune fille veut parler du procès, donnez-lui la réplique; ce n'est pas dangereux puisque vous ne savez rien. Si d'autres personnes vous interrogent, répondez; et si vous parvenez à créer une atmosphère de doute et d'inquiétude, ça n'en vaudra que mieux. Mais ne parlez pas du judas.

Il demanda une feuille de papier et une enveloppe, griffonna quelques mots et cacheta sa lettre. Le judas m'obsédait. En descendant l'escalier, j'imaginais vaguement des milliers de maisons et des milliers de pièces dans l'ombre : des demeures respectables et bien éclairées, et cependant chacune contenait un judas que seul un assassin pouvait voir.

V. — CE N'EST PAS LE REPAIRE D'UN OGRE

Le chauffeur du taxi qui m'arrêta devant le numéro 12 de Grosvenor Street examina la maison avec intérêt. C'était un immeuble étroit et décoloré, séparé de la rue par une petite cour entourée d'une grille. A gauche se trouvait une étroite ruelle pavée. Je sonnai, la pimpante soubrette qui répondit à mon appel fit mine de me fermer la porte au nez.

— Je regrette, Monsieur, Miss Hume est malade.

— Voulez-vous lui dire que je lui apporte un message de la part de Sir Henry Merrivale?

La soubrette s'enfuit en courant; elle ne m'avait pas invité à

entrer et n'avait pas fermé la porte, je pénétrai dans le vestibule. Une grande pendule ancienne me regarda d'un air sévère. A gauche, du côté où la servante était partie, une tenture s'agita. Puis j'entendis une toux, et Reginald Answell parut.

La première impression se trouva confirmée. C'était un beau garçon, blond, ses yeux étaient un peu enfoncés, mais francs.

— Vous venez de la part de Sir Henry Merrivale? demanda-t-il.

— Oui.

Il baissa la voix.

— Miss Hume n'est pas très bien; je suis venu prendre de ses nouvelles. Je suis un ami de la famille et je la connais bien. Si vous avez une communication à lui faire, je m'en charge.

— Je regrette, mais le message est pour Miss Hume.

Il se mit à rire.

— Oh! vous êtes soupçonneux. Je n'ai pas l'intention de garder la lettre, vous savez. Vous n'êtes pas ici dans le repaire d'un ogre...

— Je préfère la voir.

Un pas résonna dans l'escalier. Mary ne paraissait pas malade. Au contraire, elle avait l'air résolue. La photo que le journal avait donnée était ressemblante; elle avait des yeux bleus, assez écartés, un petit nez, un menton bombé, et elle était charmante; ses cheveux blonds formaient une torsade sur sa nuque. Elle était vêtue d'une robe noire, et une bague de fiançailles brillait à son doigt.

— Il paraît que vous m'apportez un message de la part d'Henry Merrivale? demanda-t-elle d'une voix sans timbre.

— Oui.

Reginald Answell s'était approché du porte-manteau, il se tourna vers nous avec un sourire.

— Je me sauve, Mary.

— Je vous remercie de tout cœur, dit-elle.

— Oh! je vous en prie. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Vous me connaissez, Reg.

Pendant cette conversation énigmatique, elle parlait d'un ton affectueux et docile. Quand Reginald fut sorti, elle me fit entrer dans une pièce à gauche. La jeune fille prit l'enveloppe, lut le message, jeta la feuille dans le feu et attendit que les flammes l'eussent anéantie. Puis elle se pencha vers moi. Ses yeux étincelaient.

— La réponse est oui, dit-elle. Oui, oui, oui! Une minute, ne partez pas. Vous étiez au tribunal ce matin?

— Oui.

— Je vous en prie, asseyez-vous, prenez une cigarette dans le coffret là-bas.

Elle s'assit dans un fauteuil près du feu et posa ses pieds sur les chenêts.

— Dites-moi, était-ce terrible? comment était-il?

Je compris qu'elle n'avait pas fait allusion à Henry Merrivale, et je répondis qu'il avait fait très bonne impression.

— Je le savais. Etes-vous de son côté? Prenez une cigarette.

Je lui tendis le coffret et j'allumai sa cigarette. Elle avait des mains délicates qui tremblaient un peu.

— Quelle aurait été votre impression, si vous aviez fait partie du jury?

— Elle ne serait pas encore très nette. Deux témoins seulement ont été interrogés. Miss Jordan et Dyer.

— Oh! Ceux-là ne sont pas dangereux. Amelia est une vieille fille sentimentale, elle plaint Jimmy.

Elle hésita.

— Je ne suis jamais entrée dans une salle de tribunal. Comment se comportent les témoins? Ont-ils autant d'extravagance que ceux qu'on voit dans les films?

— Certainement non, Miss Hume.

Elle se pencha vers le feu, fuma un moment et releva la tête.

— Dites-moi la vérité : il sera acquitté, n'est-ce pas?

— Miss Hume, vous pouvez avoir confiance en Sir Henry Merrivale.

— Je le sais. C'est moi qui suis allée le trouver. Il y a un mois, quand l'avoué de Jimmy se retira de l'affaire parce qu'il était sûr que Jimmy mentait. D'abord, Sir Henry Merrivale a dit qu'il ne pouvait pas m'aider, il était furieux; j'ai versé quelques larmes; il a crié de plus belle et dit qu'il acceptait. Mon témoignage pourrait aider Jimmy, mais il ne le tirera pas de cette horrible affaire.. Et j'ignore quelles sont les intentions de Merrivale. Le savez-vous?

— Personne ne le sait, avouai-je. Mais je suis sûr qu'il a son plan.

— Peut-être. Je suis inquiète. Il ne sert à rien de dire que l'acquittement est sûr.

Elle parlait avec ardeur. Elle se leva et fit le tour du salon, les mains jointes.

— J'ai dit à Merrivale tout ce que je savais, continua-t-elle. Les deux seules choses qui ont paru l'intéresser, étaient celles qui sont absurdes. Il s'agit d'abord du judas, puis du costume de golf d'oncle Spencer.

— Le costume de golf de votre oncle?

— Il a disparu, dit Mary.

Je la regardai, ébahi. Elle faisait cette déclaration comme s'il s'agissait d'une chose importante. J'avais reçu l'ordre de discuter avec elle si elle le désirait, mais je ne sus que dire.

— Il aurait dû être suspendu dans l'armoire, il n'y était pas, mais je ne vois pas ce que le tampon à copier peut signifier?

J'étais de son avis. Si Henry Merrivale comptait sur le judas, un costume de golf et un tampon à copier pour enlever l'acquittement, c'était bizarre.

— Le tampon est dans la poche du costume de golf. Mr. Fleming le voulait absolument. J'espérais que vous saviez quelque chose. Le costume et le tampon ont disparu. Oh! mon Dieu, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un dans la maison.

Elle avait prononcé ces dernières paroles d'un ton si bas, que je les avais à peine entendues. Elle jeta sa cigarette dans le feu et une minute plus tard son visage redevenait calme et expressif, et je vis que le docteur Spencer Hume était entré. Son visage rond

était soucieux. Ses yeux à fleur de peau se posèrent sur moi sans curiosité.

— Bonsoir, ma chère enfant, dit-il. Tu n'aurais pas vu mes lunettes?

— Non, mon oncle. Je suis sûre qu'elles ne sont pas ici.

Le docteur chercha sur la table, puis sur la cheminée. Enfin, il s'arrêta et parut s'apercevoir de ma présence.

— Un de mes amis, oncle Spencer. Monsieur...

— Blake, dis-je.

— Il me semble que je vous reconnais, M. Blake, remarqua le docteur Hume. Nous avons dû nous rencontrer quelque part.

— Oui, votre visage ne m'est pas inconnu, docteur.

— Peut-être au tribunal, ce matin.

Il secoua la tête et se tourna vers la jeune fille; la personnalité de la jeune fille avait disparu.

— Sale histoire, M. Blake. Vous ne retiendrez pas Mary trop longtemps, j'espère?

— Que se passe-t-il au tribunal, oncle Spencer? demanda la jeune fille.

— Tout marche le mieux possible, mon enfant. Par malheur...

Je devais apprendre qu'il avait l'habitude de commencer ses discours sur une note optimiste et de dire ensuite : « Par malheur... » les sourcils froncés.

— Par malheur, le verdict ne fait pas de doute. Si Merrivale connaît son métier, il demandera l'avis des médecins qui se prononceront pour la folie. Par malheur... Oh! oui, j'y suis, je me rappelle où je vous ai vu, Mr. Blake. Vous parliez avec la secrétaire de Sir Henry Merrivale dans le vestibule de Old Bailey?

— Je suis le collaborateur de Sir Henry Merrivale depuis bien des années, dis-je. Vous ne vous occupez pas de cette affaire?

— Non.

— Oh! il sera sûrement acquitté.

Il y eut un silence. Le jour s'était assombri, la pièce n'était éclairée que par la lueur du feu. Le docteur Hume sortit ses lunettes de sa poche, les fixa sur son nez et me regarda.

— Coupable et fou?

— Sain d'esprit, et non coupable.

— C'est ridicule! Complètement ridicule! Ce garçon est fou. Sa déclaration sur le whisky... excusez-moi, cette discussion est inutile. Je crois que je serai cité comme témoin, cet après-midi. A ce propos, j'avais toujours cru que les témoins étaient réunis ensemble et surveillés comme les jurés. Il paraît que je me suis trompé.

— Si vous êtes cité par l'accusation, oncle Spencer, dit la jeune fille, vous laissera-t-on dire que Jimmy est fou?

— Sans doute que non, mais je m'arrangerai pour le suggérer. Je le ferai pour toi. Je vous remercie de votre visite, Mr. Blake. Je sais que vous cherchez à consoler Mary et à lui donner un peu d'espoir. Dans les circonstances présentes, mieux vaut dire la vérité. Rappelle-toi, Mary, que ton pauvre père a été assassiné, qu'il est mort; nous ferons pour toi tout ce que nous pourrons.

Il contempla sa montre.

— Il faut que je m'en aille, ajouta-t-il. Le temps et la marée n'attendent personne, comme on dit. A propos, Mary, qu'est-ce que c'est que cette histoire au sujet de mon costume de tweed marron?

Elle était assise dans un fauteuil près du feu; elle leva les yeux vers lui.

— C'est un costume en très bon état, oncle Spencer. Il a coûté douze guinées, vous tenez à le retrouver, n'est-ce pas?

— Allons, Mary, une bagatelle pareille peut-elle avoir de l'importance dans un tel moment? Pourquoi t'occupes-tu de ce costume? Je t'ai dit que je l'avais envoyé chez le teinturier. Je n'ai plus pensé à ce vieux costume de golf au milieu de tous ces événements. J'ai oublié de le réclamer et il est encore chez le teinturier.

— Oh! dit-elle. L'avez-vous envoyé chez le teinturier avec le tampon à copier et les cachets de caoutchouc dans la poche? et les pantoufles turques?

Tout cela était inintelligible. Le docteur Hume remit ses lunettes dans sa poche. Au même moment je remarquai que la draperie qui cachait la porte du salon s'agitait et qu'un homme l'écartait. La lumière était trop faible pour qu'on pût le voir, il semblait être maigre, avec un visage banal et des cheveux blonds. D'une main il tenait la tenture.

— C'est sans doute ce que j'ai fait, mon enfant, dit le docteur Hume d'une voix altérée. A ta place, je n'y penserais plus. Le teinturier est un honnête homme. Tiens... Oh! excusez-moi. Le docteur Tregannon, un de mes amis.

L'homme debout sur le seuil de la porte laissa retomber sa main et salua.

— Le docteur Tregannon est un spécialiste des maladies mentales, expliqua le docteur Hume. Je m'en vais; au revoir, Mr. Blake, ne bourrez pas le crâne de Mary. Tu devrais t'efforcer de dormir un peu cet après-midi, ma petite. Ce soir je te donnerai un cachet et tu oublieras tous tes chagrins. « Le sommeil qui démêle l'écheveau des soucis », comme dit Shakespeare. Au revoir.

VI. — UN MORCEAU DE PLUME BLEUE

L'homme à la barre avait une voix sonore et confiante. Il était au milieu d'une phrase quand j'entrai.

— Et alors, je pensai au tampon à copier. C'était une précaution à prendre avant l'arrivée du docteur.

Mr. Randolph Fleming était un homme grand et gros avec une petite moustache rouge. Il avait une allure militaire. Evelyn se pencha vers moi et me chuchota :

***

— Il a confirmé toute la déposition de Dyer jusqu'au moment où Answell a juré qu'on avait mis un narcotique dans son verre. Et à en croire le témoin, ni le whisky ni le soda ne contenaient rien. Mary est-elle jolie?

Je lui fis signe de se taire, car les têtes se tournaient de notre côté. Mr. Randolph Fleming jeta un regard circulaire. Son visage était flétri et sa mâchoire lourde. Ses yeux semblaient perçants. C'était Huntley Lawton qui l'interrogeait.

— Expliquez ce que vous entendez à propos de ce tampon à copier, Mr. Fleming.

— Voilà, répondit le témoin. Quand nous avons regardé sur le buffet et vu que le carafon et le siphon étaient pleins, j'ai dit au prisonnier : « Pourquoi ne pas avoir du courage et avouer? Regardez cette flèche là-bas, il y a des empreintes digitales dessus, et ce sont les vôtres, n'est-ce pas? »

— Qu'a-t-il répliqué à cela?

— Rien. Absolument rien. J'ai donc eu l'idée de prendre ses empreintes digitales. Je suis un homme pratique, moi. J'ai dit à Dyer que si nous avions un tampon à copier — vous savez, ces petits tampons sur lesquels on presse les cachets de caoutchouc — cela ferait l'affaire. Il se rappela que le docteur Hume venait justement d'en acheter et qu'ils étaient en haut dans la poche du costume. Il avait même eu l'intention de les enlever de peur que le costume ne fût taché, et il a offert de monter... et...

— Nous comprenons, Mr. Fleming, vous vous êtes donc procuré un tampon et vous avez pris les empreintes du prisonnier.

Le témoin parut vexé de cette interruption.

— Non, Monsieur. C'est-à-dire pas avec ce tampon. Dyer n'a pas pu retrouver le costume. Mais il a déniché un vieux tampon dans le bureau et nous avons pris les empreintes du prisonnier sur un morceau de papier.

— Celui-ci? Montrez-le au témoin.

— Oui, c'est bien celui-ci.

— Le prisonnier a-t-il fait quelque objection?

— Oui.

— Qu'a-t-il fait?

— Pas grand'chose.

— Qu'a-t-il fait, Mr. Fleming?

— Pas grand'chose, dit le témoin. Il m'a poussé du poing, j'ai perdu l'équilibre et je suis allé rouler contre le mur.

— Etait-il en colère?

— Fou de rage. Nous étions en train d'essayer de prendre ses empreintes.

— Il vous a frappé du poing et vous êtes tombé, il a donc frappé fort?

— Il m'a fait perdre l'équilibre.

— Répondez à la question que je vous pose, je vous prie. Il a frappé fort?

— Oui. Sans cela je ne serais pas tombé.

— Très bien. Maintenant, Mr. Fleming, avez-vous examiné l'endroit du mur d'où la flèche avait été enlevée?

— Oui.

— Les crampons qui retenaient la flèche avaient-ils été arrachés violemment?

— Oui. Ils étaient tombés.

L'avocat contempla ses papiers. Fleming se redressa et examina la salle. Ses yeux rencontrèrent les miens et je me demandai : « Que pense-t-il? » On pouvait aussi se demander ce que pensait le prisonnier. Il était plus agité que le matin. Il croisait et décroisait les bras. Il regardait de tous côtés et ses yeux étaient égarés et soucieux; ses larges épaules étaient voûtées.

L'avocat toussa et reprit.

— Vous nous avez dit, Mr. Fleming, que vous êtes membre de plusieurs sociétés de tir à l'arc et que vous tirez à l'arc depuis des années?

— C'est exact.

— Vous faites donc autorité sur ce sujet?

— Oui. Je crois que je peux le dire, répliqua le témoin.

— Voulez-vous regarder cette flèche et la décrire.

— Je ne sais trop ce que vous voulez que je dise. C'est une flèche d'un modèle courant. En bois d'ébène, de vingt-huit pouces de long, un quart de pouce d'épaisseur, la pointe est en corne...

Il tourna la flèche dans ses doigts.

— La pointe. Voulez-vous expliquer ce que c'est?

— Le petit morceau à l'extrémité de la flèche. Il y a une encoche ici. C'est là que l'on fixe la flèche à l'arc. Comme ceci.

Il joignit le geste à la parole.

— Cette flèche a-t-elle été tirée?

— Impossible.

— Vous en êtes sûr?

— Absolument impossible. D'ailleurs les empreintes digitales étaient les seules marques de...

— Je ne vous en demande pas tant, Mr. Fleming. Pourquoi est-il impossible que la flèche ait été tirée?

— Regardez la pointe? elle est courbée, et on n'aurait pu l'ajuster à l'arc.

— La flèche était-elle dans cet état quand vous l'avez vue dans le corps du défunt?

— Oui.

— Voulez-vous la passer à Messieurs les jurés pour qu'ils l'examinent? Merci.

— Vous dites que vous avez remarqué une couche de poussière sur la flèche? D'autres marques ont-elles été laissées par les doigts?

— Non.

— C'est tout.

L'avocat se rassit. Pendant que la flèche faisait le tour des jurés, Henry Merrivale fit entendre une toux belliqueuse. Cependant sa voix était assez courtoise.

— Vous nous aviez dit que le samedi soir vous deviez aller jouer aux échecs avec le défunt?

— C'est juste, répondit Fleming d'un ton agressif.

— Quand Mr. Hume vous avait-il adressé cette invitation?

— Vers trois heures de l'après-midi.

— Hum, quelle heure vous avait-il fixée?

— Il m'avait demandé d'arriver à sept heures quinze. Nous devions être seuls et un souper nous serait servi.

— Quand Miss Jordan est allée vous appeler, vous vous rendiez chez votre voisin?

— J'étais un peu en avance.

— Hum. Regardez cette flèche. Regardez ces trois plumes. Elles sont fixées de côté à environ un pouce de la pointe et elles ont deux pouces de long?

— Oui. La taille des plumes varie, mais Hume préférait la plus grande.

— Vous remarquez que la plume du milieu est cassée à moitié, était-elle ainsi quand vous avez découvert le corps?

Fleming lui lança un regard soupçonneux.

— Oui, elle était ainsi.

— Le témoin Dyer a déclaré que toutes les plumes étaient intactes quand l'accusé est entré à six heures dix.

— Je le sais.

— Par conséquent, la plume a dû être cassée entre six heures dix et la découverte du corps?

— Oui.

— Si l'accusé avait arraché la flèche du mur et avait frappé Mr. Hume en tenant la flèche par le milieu, croyez-vous que la plume aurait été cassée?

— Je ne sais pas. Peut-être dans la lutte. Hume a pu s'élancer pour saisir la flèche.

— Il a saisi alors l'extrémité de la flèche?

— Peut-être. Ou la plume a pu être cassée quand la flèche a été enlevée du mur.

— C'est une autre théorie. La plume a été cassée ou au cours d'une lutte, ou quand la flèche a été prise au mur. Hum! Et où est la moitié qui manque? L'avez-vous trouvée quand vous avez fouillé le bureau?

— Non, mais un petit morceau de plume...

— Ce que vous appelez un petit morceau avait un pouce un quart d'épaisseur. C'est donc un objet plus grand qu'une demi-couronne. Vous auriez remarqué une demi-couronne par terre?

— Oui. Mais ce n'était pas une demi-couronne.

— Je vous dis que c'était plus grand qu'une demi-couronne. Et cette plume était peinte en bleu clair, n'est-ce pas?

— Je le suppose.

— Quelle est la couleur du tapis?

— Je ne pourrai pas dire avec certitude.

— Moi, je le sais : le tapis est jaune clair. Et vous convenez qu'il y avait très peu de meubles dans le bureau? Cependant, vous avez cherché dans la pièce et vous n'avez pas trouvé le morceau qui manquait?

— Jusque-là, le témoin apparaissait très content de lui; il commença à s'impatienter.

— Comment le saurais-je? Cette moitié de plume s'est peut-être logée quelque part, elle est peut-être encore là-bas. Pourquoi ne demandez-vous pas à l'inspecteur de police?

— Tout à l'heure. Revenons à votre science du tir à l'arc. Ces

plumes qui sont à l'extrémité de la flèche, sont-elles utiles ou simplement décoratives?

Fleming ne cacha pas sa surprise.

— Elles ont un but. Elles sont placées à intervalles égaux et donnent à la flèche un mouvement de rotation dans les airs. Zzz... zzz... comme cela! comme la balle d'un fusil.

— L'une des plumes est-elle toujours d'une couleur différente des autres?

— Oui, celle qui sert de point de repère; elle montre l'endroit où il faut fixer la flèche dans l'arc.

— Quand on achète ces flèches, les plumes sont-elles déjà attachées ou le tireur les fixe-t-il lui-même?

— En général, elles sont déjà attachées. Mais certaines personnes préfèrent choisir leurs plumes.

— Etait-ce le cas de Mr. Avory Hume?

— Oui. La plupart des flèches ont des plumes de dindon, Hume préférait des plumes d'oie, et les fixait lui-même. C'était le vieux Shank, son factotum, qui faisait ça pour lui.

— Et il employait, paraît-il, une teinture de sa propre invention, pour colorer les plumes de repère?

— Oui. Dans son atelier.

— Son atelier! s'écria Henry Merrivale comme s'il sortait d'un rêve. Son atelier! Où est son atelier? Montrez-nous le plan de la maison.

On se mit à dérouler les plans. Quelques jurés s'agitèrent sur leur siège. Randolph Fleming, une main sur le plan, leva les yeux et fronça les sourcils.

— Voilà. C'est un hangar au fond du jardin à environ vingt mètres de la maison. Je crois que c'était autrefois une serre, mais Hume n'aimait pas les fleurs.

— Que renfermait ce hangar?

— Tout l'équipement du tir à l'arc. Des arcs, des ficelles, des flèches, des choses de ce genre. C'est là que son domestique teignait les plumes.

— Qu'y avait-il encore?

— Vous faut-il tout le catalogue? riposta le témoin. Des ceintures, les instruments nécessaires pour nettoyer les arcs et les flèches, quelques outils aussi. Hume était très habile.

— Pas autre chose?

— Je ne crois pas.

— Vous en êtes sûr?

Le témoin fit un geste d'impatience.

— Bien. Et vous certifiez maintenant que cette flèche n'a pas pu être tirée. Vous conviendrez qu'elle a pu être lancée?

— Je ne vois pas quelle est la différence.

— La différence? Vous voyez cet encrier? Si je le jette sur vous, il ne sera pas tiré d'un arc; mais il sera lancé, n'est-ce pas?

— Oui.

— Bien, et vous pouvez prendre cette flèche et la lancer contre moi?

— Certainement, répondit le témoin.

On sentait qu'il pensait : « Je le ferais avec plaisir. » Les deux

hommes avaient des voix sonores. Sir Walter Storm se leva et toussa.

— My Lord, dit Sir Walter Storm d'une voix onctueuse, je suis désolé d'interrompre mon savant ami. Mais j'aimerais savoir s'il veut suggérer que cette flèche dont le poids est assez considérable, a pu être lancée de façon à ce qu'elle pénètre dans un corps humain? Notre cher maître semble confondre une flèche avec une zagaie, peut-être même avec un harpon.

La perruque d'Henry Merrivale se hérissa.

— My Lord, s'écria-t-il, je voudrais poser une autre question au témoin.

— Continuez, Sir Henry.

Merrivale se tourna vers Fleming.

— Cette flèche a-t-elle pu être lancée avec une arbalète?

Il y eut un silence. Le juge posa sa plume et leva une figure ronde comme la lune.

— Je ne comprends pas, reprit Mr. Rankin. Qu'est-ce que c'est exactement qu'une arbalète?

— J'en ai une ici, répondit l'avocat.

Il prit sous son bureau un grand carton et en sortit un instrument lourd et sinistre dont le bois et l'acier brillaient. La crosse n'était pas très longue, mais un demi-cercle d'acier flexible y était attaché; à l'extrémité était une corde qui s'adaptait à une poignée d'ivoire sur la crosse. Cette arme incrustée de nacre faisait un effet étrange. Elle semblait appartenir à l'avenir plutôt qu'au passé.

— Voici une arbalète du seizième siècle, dit Merrivale comme un enfant content de son jouet. Si l'on presse la détente, le trait part avec force. Ce trait est plus court qu'une flèche. Et peut-être aurait-on pu adapter une flèche à cette arbalète?

Sir Walter Storm se leva.

— My Lord, dit-il gravement, tout cela est très intéressant, mais je ne vois pas le rapport. Sir Henry Merrivale veut nous prouver que le crime a été commis avec le singulier instrument qu'il tient dans sa main?

— C'est ce que j'allais demander à Sir Henry, répondit le juge.

Merrivale posa l'arbalète sur le bureau.

— Non, My Lord, cette arbalète vient de la Tour de Londres, je faisais une simple expérience.

Il se tourna de nouveau vers le témoin.

— Hume a-t-il jamais possédé une arbalète?

— Si, il en a une, répondit Fleming.

Deux journalistes qui appartenaient à des journaux du soir se levèrent et se retirèrent sur la pointe des pieds.

— Il y a quelque temps, expliqua le témoin, les forestiers du Kent se servirent d'arbalètes, mais elles étaient inconfortables, et on reprit l'usage des arcs.

— Hum! Combien d'arbalètes possédait Hume?

— Deux ou trois, je crois.

— Y en avait-il d'identiques à celle-ci?

— Je le crois. Il y a trois ans...

— Où tenait-il ces arbalètes?

— Dans le hangar du jardin.

— Vous ne les avez pas mentionnées tout à l'heure?
— Je n'y ai pas pensé.
Fleming ne pouvait cacher son impatience.
— Eh bien, donnez-nous votre opinion : a-t-on pu lancer une flèche avec une arbalète de ce genre?
— Le tir n'aurait pu être exact.
— Aurait-on pu la lancer?
— Je le crois.
— Vous le croyez? Vous le savez fort bien. Donnez-moi cette flèche et je vous montrerai.
Sir Walter Storm se leva de nouveau.
— Une telle démonstration n'est pas nécessaire, My Lord. Nous croyons Sir Henry sur parole. Et nous sommes aussi reconnaissants au témoin de chercher à exprimer une opinion sincère dans des circonstances aussi désagréables.
L'impression était qu'Henry Merrivale avait indisposé le tribunal sans rien prouver. Il posa deux nouvelles questions d'un ton presque plaintif.
— A quelques pieds, pourrait-on atteindre le but?
— Probablement.
— Il serait impossible de le manquer?
— Pas à deux ou trois pieds de distance.
— C'est tout.
L'avocat général reprit la parole.
— Pour tuer Hume de la façon dont maître Henry Merrivale l'a suggéré, la personne se servant de l'arbalète aurait dû être à deux ou trois pieds de la victime?
— Oui, répondit Fleming.
— En d'autres termes, être bel et bien dans la pièce?
— Eh bien, Mr. Fleming, quand vous êtes entré dans la pièce, toutes les portes et les fenêtres étaient fermées à clé à l'intérieur...
— Vous outrepassez vos droits, cria Henry Merrivale.
— Quand vous êtes entré dans cette pièce, la porte était verrouillée à l'intérieur, et les fenêtres étaient fermées; avez-vous trouvé un appareil de ce genre?
Il indiquait l'arbalète.
— Non.
— Vous l'auriez cependant vu tout de suite, n'est-ce pas?
— Certainement, répondit le témoin.
— Je vous remercie.
— Appelez le docteur Spencer Hume.

VII. — PRES DU PLAFOND

Quelques minutes plus tard, on cherchait encore le docteur Spencer Hume. Huntley Lawton se leva.

— My Lord, le témoin n'est plus là.

— Désirez-vous un ajournement, My Lord?

Les avocats de l'accusation se consultèrent et Sir Walter Storm se leva.

— My Lord, nous demandons à ce que la séance continue.

— Comme vous voudrez, Sir Walter. Mais le témoin devrait être ici. Je demande qu'on recherche la cause de son absence.

— Bien sûr, My Lord.

— Appelez Frederik John Hardcastle.

Frederik John Hardcastle, agent de police, raconta la découverte du corps. Il était de service à Grosvenor Square à six heures quarante-cinq, et un homme, celui qu'il avait entendu nommer Dyer, s'approcha et lui dit : « Venez vite, un malheur vient d'arriver. » Comme ils entraient dans la maison, une auto s'arrêta devant la maison. Elle contenait le docteur Hume et une femme, Miss Jordan, qui était évanouie. Dans le bureau, il trouva l'accusé et un nommé Fleming. Hardcastle dit au prisonnier : « Que s'est-il passé? » Le prisonnier répondit : « Je n'en sais rien » et ne voulut rien ajouter. Le témoin téléphona alors au poste de police et resta jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur.

Il n'y eut pas de contre-interrogatoire. L'accusation appela le docteur Philip McLane Stocking.

Le docteur Stocking était un homme maigre aux cheveux épais, ses lèvres minces et dures avaient une étrange expression sentimentale. Sa cravate était mal nouée, son costume noir ne sortait pas d'un bon tailleur. Mais ses mains étaient blanches et soignées.

— Votre nom est Philip McLane Stocking, et vous êtes professeur de médecine à l'université de Highgate, et médecin légiste de la police métropolitaine?

— C'est exact.

— Le 4 janvier, vous avez été appelé au numéro 12 de Grosvenor Street et vous êtes arrivé vers sept heures quarante-cinq?

— Oui.

— Qu'avez-vous trouvé dans le bureau?

— J'ai trouvé le cadavre d'un homme étendu entre la fenêtre et le bureau, tout près du bureau. Le docteur Hume était présent ainsi que Mr. Fleming, et l'accusé. J'ai demandé : « L'a-t-on changé de place? » L'accusé répondit : « Je l'ai retourné sur le dos, il était

sur le côté gauche, le visage presque contre la table à écrire. » Les mains se refroidissaient, les bras et le corps étaient encore chauds. J'ai jugé qu'il était mort depuis plus d'une heure.

— Ne pouvez-vous être plus précis?

— Je suppose que la mort a eu lieu entre six heures et six heures trente, c'est tout ce que je puis dire.

— Vous avez fait l'autopsie du corps?

— Oui. La mort a été causée par la pointe d'une flèche enfoncée en plein cœur.

— A-t-elle été instantanée?

— Presque.

— Hume aurait-il pu faire un mouvement ou un pas après avoir été blessé? Aurait-il eu assez de force pour verrouiller une porte ou fermer une fenêtre?

— C'est absolument impossible. Il est tombé aussitôt.

— Quelle est votre théorie d'après la nature de la blessure?

— Je conclus que la flèche a été employée comme un poignard et qu'un coup a été frappé par un homme d'une force peu commune.

— Comme le prévenu?

— Oui, convint le docteur Stocking, après avoir jeté un regard à Answell.

— Quelles sont les raisons qui vous ont fait conclure ainsi?

— La direction de la blessure. La flèche est entrée ici, dit-il, en faisant un geste, et elle a pénétré dans le cœur.

— Elle a donc été enfoncée de haut en bas?

— Oui.

— Croyez-vous que la flèche a pu être lancée avec un arc?

— Je juge que c'est peu vraisemblable.

— Pourquoi?

— L'angle aurait été tout différent.

Sir Walter leva deux doigts.

— En d'autres termes, docteur, si une flèche avait été tirée, l'assassin aurait dû être près du plafond, et viser de haut en bas?

— Oui, quelque chose comme cela ou bien le défunt aurait dû être plié en deux comme s'il saluait très bas l'assassin.

— Avez-vous trouvé des signes de lutte?

— Oui. Le col et la cravate d'Avory Hume étaient chiffonnés, sa veste était froissée, ses mains étaient sales et j'ai vu une écorchure sur la paume de la main droite.

— Par quoi a-t-elle été causée?

— Je ne peux le dire, peut-être la pointe de la flèche.

— Comme s'il avait levé la main pour se défendre?

— Oui.

— Cette égratignure avait-elle saigné?

— Un peu.

— Au cours de votre examen, avez-vous trouvé des taches de sang dans la pièce?

— Non.

— Il est donc probable que l'éraflure a été causée par la flèche?

— Je le crois.

— Voulez-vous nous décrire, docteur, ce qui s'est passé quand vous avez eu examiné le corps dans le bureau?

Le témoin jeta un regard sans sympathie vers le prévenu.

— Le docteur Spencer Hume, que je connais un peu, m'a demandé de regarder le prévenu.

— De le regarder?

— De l'examiner. Le docteur Hume m'a dit : « Il nous raconte une histoire absurde au sujet d'un narcotique, qu'on lui aurait fait avaler. Je l'ai examiné, et je suis convaincu qu'il ment. »

— Quelle était l'attitude du prisonnier pendant ce temps?

— Il était calme, beaucoup trop calme. De temps en temps il passait sa main dans ses cheveux. C'est tout, il était beaucoup moins ému que moi.

— L'avez-vous examiné?

— Rapidement. Son pouls était rapide et irrégulier, et non pas comme il aurait dû l'être sous l'action d'un narcotique. Les pupilles des yeux étaient normales.

— A votre avis, avait-il absorbé une drogue?

— Non.

— Je vous remercie.

Jimmy Answell manifesta un profond étonnement; un moment, il fit le geste de se lever, pour protester; mais les deux gardiens le forcèrent à se rasseoir. Ses lèvres remuèrent. S'il était vraiment innocent, quelle angoisse devait être la sienne!

Henry Merrivale se leva lourdement.

— Vous l'avez examiné rapidement?

Au son de sa voix, le juge sursauta.

— Est-ce votre habitude d'examiner vos malades rapidement?

— Cela dépend.

— Croyez-vous que la vie d'un homme ne peut pas dépendre d'un examen?

— Il ne s'agit pas de cela.

— Ou que votre témoignage devant le tribunal n'aurait pas une grande importance?

Le docteur Stocking serra les lèvres.

— C'était mon devoir d'examiner le corps, et non pas de m'occuper du prévenu. Le docteur Spencer est bien connu dans les milieux médicaux, et on peut accepter son diagnostic.

— Vous vous basiez donc sur l'opinion du docteur Hume. A ce propos, le docteur Hume n'est pas là.

— My Lord, je proteste, cria Sir Walter.

— Je vous prie de vous borner à interroger le témoin, Sir Henry.

— Excusez-moi, My Lord, grommela Henry Merrivale. Le témoin répète seulement ce que le docteur Hume a dit. Etes-vous prêt à jurer que Answell n'avait pas absorbé de narcotique?

— Non, riposta le témoin avec impatience. Je ne jurerai rien. Je donne mon opinion, et je peux jurer qu'elle est sincère.

La voix douce du juge s'éleva.

— Je ne comprends pas bien, vous pensez qu'il est impossible qu'il ait pris un narcotique.

— Non, My Lord, je ne dis pas cela. Ce serait aller trop loin.

— Pourquoi?

— My Lord, le prisonnier prétend qu'il a absorbé ce narcotique à six heures un quart, moi, je l'ai examiné vers huit heures. L'effet

avait eu le temps de se dissiper. Cependant, le docteur Hume l'a examiné avant sept heures...

— Nous ne savons rien de l'opinion du docteur Hume, dit le juge Rankin. Mais ce point est si important que je désire qu'il soit éclairci. Si l'effet de ce mystérieux narcotique a pu ainsi se dissiper, je suppose que vous ne pouvez guère en parler?

— My Lord, j'ai dit que je pouvais seulement donner une opinion.

— Très bien. Continuez, Sir Henry.

Henry Merrivale, évidemment satisfait, passa à d'autres questions.

— Docteur Stocking, parlons un peu de la position du corps. L'accusé prétend qu'au début le corps était allongé sur le côté gauche en face de la table. Le croyez-vous?

— Nous sommes ici pour examiner les dépositions de l'accusé, et non pour les accepter, riposta le docteur.

— Mais celle-ci est-elle vraisemblable?

— Peut-être.

— Avez-vous une raison pour le démentir?

— Non.

— Supposons que Avory Hume était debout devant sa table, en face du buffet. Supposons qu'il se penchait pour regarder quelque chose. Si, à ce moment-là, la flèche a été enfoncée dans son corps, de la direction du buffet, aurait-elle pénétré comme elle l'a fait?

— C'est vaguement possible.

— Je vous remercie. Je n'ai plus rien à vous demander.

Henry Merrivale se laissa tomber sur son siège. L'avocat général fut bref.

— Si l'hypothèse de notre confrère est juste, observa-t-il, y aurait-il eu des signes de lutte?

— Probablement que non.

— Vous seriez-vous attendu à trouver le col et la cravate froissés? le veston dérangé, les mains sales, l'éraflure à la main droite?

— Non.

— Pouvons-nous croire que cette écorchure a été faite tandis que Avory Hume s'efforçait de saisir dans l'air une flèche?

— Je trouve cela ridicule.

— Et l'assassin armé d'une immense arbalète a-t-il pu se cacher derrière le buffet?

— Non.

— Vous avez pratiqué pendant vingt ans à l'hôpital St Pread, n'est-ce pas, docteur?

— Oui.

Le docteur reçut la permission de se retirer, et on appela le témoin le plus redoutable, Harry Ernest Mottram. J'avais remarqué l'inspecteur Mottram au début de la séance, sans savoir qui il était. Il n'avait pas dépassé la quarantaine, mais il était lourd, consciencieux, expérimenté. Tout en lui semblait dire : « Je ne tiens pas particulièrement à mettre un nœud coulant autour du cou de cet homme, mais un assassinat est un assassinat, et un coupable doit être puni. » Son visage était carré, son nez court, ses yeux perçants. Il prêta serment d'une voix forte.

— Je suis inspecteur détective à la police métropolitaine. Le

4 janvier, je fus appelé au numéro 12 de Grosvenor Street, à six heures quarante-cinq.

— Que se passait-il?

— Je fus introduit dans le bureau où se trouvait l'accusé en compagnie de Mr. Fleming, du maître d'hôtel et de l'agent Hardcastle. J'ai questionné ces trois derniers et ils m'ont mis au courant de la situation. J'ai demandé alors à l'accusé s'il avait quelque chose à dire, il répliqua : « Si vous faites sortir ces trois démons, j'essaierai de vous dire ce qui s'est passé. » Je priai les autres de quitter la pièce, puis je fermai la porte et je me mis en face de l'accusé.

La déclaration faite par le prisonnier était identique à celle que l'avocat avait lue au début du procès. Quand l'inspecteur Mottram parla du whisky drogué, Sir Walter intervint.

— Le prisonnier vous a dit que Avory Hume lui avait versé un verre de whisky et de soda, qu'il en avait bu la moitié, et qu'il avait posé son verre sur le parquet?

— Oui. Près de son fauteuil.

— Je suppose, inspecteur Mottram, que vous ne buvez pas d'alcool vous-même?

— Non.

— Le souffle du prisonnier sentait-il le whisky?

— Pas du tout.

Ce fait était si simple, si évident, que je crois que l'accusation l'avait soigneusement tenu en réserve comme une bombe. Elle fit sensation parmi les jurés.

— Continuez, inspecteur.

— Quand il eut fini, je remarquai : « C'est impossible que tout ceci soit vrai. Ne vous en rendez-vous pas compte? » Il répondit : « C'est un guet-apens, inspecteur, je jure que c'est un guet-apens, mais je ne comprends pas pourquoi on m'a choisi pour une chose pareille. » Il parlait sans contrainte, mais il considérait comme des ennemis tous les habitants de la maison. Je lui dis alors : « Si vous admettez que la porte était verrouillée à l'intérieur et que les fenêtres étaient aussi fermées, comment quelqu'un a-t-il pu tuer Avory Hume? »

— Qu'a-t-il répondu?

Le témoin haussa les épaules :

— Il s'est mis à me parler de romans détectives et la manière de fermer les portes ou les fenêtres de l'extérieur avec des morceaux de ficelles ou des fils de fer.

— Lisez-vous quelquefois des romans détectives, inspecteur?

— Certainement.

— Connaissez-vous les méthodes auxquelles il faisait allusion?

— Une ou deux. Avec un peu de chance, on aurait pu réussir, mais aucune jusqu'à présent n'aurait pu être employée.

A un signe de l'avocat, on apporta de nouveau les volets et aussi la porte, une lourde plaque de chêne.

— Le même soir, vous avez enlevé les volets et la porte, aidé du sergent détective Raye, et vous les avez fait porter au poste afin de faire des expériences?

— Oui.

— Voulez-vous nous dire pourquoi on n'a pas pu se servir des méthodes chères aux romanciers?

Mottram expliqua et tout le monde approuva.

— Quand vous l'eûtes questionné au sujet de la porte et des fenêtres, inspecteur, qu'avez-vous fait?

— Je lui ai demandé s'il voyait un inconvénient à être fouillé. Je remarquai quand il se leva, un gonflement dans sa poche droite sous le pardessus.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : « C'est inutile, je sais ce que vous désirez. » Il a ouvert son pardessus, a plongé la main dans sa poche et me l'a donné.

— Que vous a-t-il donné?

— Un revolver de calibre 38 chargé, répondit le témoin.

VIII. — UN OURS QUI N'ETAIT PAS AVEUGLE

Le revolver fut produit, les doutes sur la culpabilité du prisonnier se dissipaient. A ce moment précis, mes yeux tombèrent sur Reginald Answell. Le cousin du prévenu contempla le revolver mais son visage ne trahit pas sa pensée.

— Il avait ce revolver dans sa poche, poursuivit Sir Walter Storm. Vous a-t-il expliqué pourquoi il venait demander une jeune fille en mariage avec une arme dissimulée sous son pardessus?

— Il prétendit qu'il ne l'avait pas apporté, et que quelqu'un avait dû le mettre dans sa poche pendant qu'il n'avait pas ses sens.

— A-t-il reconnu cette arme?

— L'accusé m'a dit : « Je connais ce revolver, il appartient à mon cousin, Reginald Answell. Quand il n'est pas en Orient, il loge chez moi, et je crois que j'ai vu ce revolver il y a un mois dans le tiroir de la table du salon. Je ne l'ai pas touché. »

Après d'autres questions, on demanda au témoin s'il avait une théorie.

— A votre avis, comment le crime a-t-il été commis?

— A en juger de la manière dont la flèche a été arrachée du mur, j'ai pensé qu'elle a été prise de droite à gauche, par quelqu'un qui était près du buffet. Avory Hume a dû faire le tour de la table, la main gauche levée pour se protéger.

— Pour interposer la table entre lui et son agresseur?

— Oui, convint l'inspecteur Mottram. L'agresseur a fait alors le tour du bureau, il y eut lutte; dans cette lutte, la plume a été cassée et la main d'Avory Hume a été égratignée. Le défunt a été alors

frappé, il est tombé près du bureau. Avant de mourir il a saisi le tapis et c'est ainsi qu'il s'est sali les mains. Et voilà, à mon avis, la reconstitution du crime.

— Ou bien il a pu saisir la flèche qui était couverte de poussière, une partie de la flèche était enfoncée dans son corps, et on n'a pas pu y retrouver ses empreintes digitales.

— En effet.

— La poussière dont ses mains étaient couvertes a donc pu venir de la flèche?

— C'est possible.

— Je crois, inspecteur, que vous avez fait partie du service des empreintes digitales?

— En effet.

— Vous avez relevé les empreintes du prisonnier d'abord à Grosvenor avec un tampon d'encre violette, et plus tard au poste de police?

— Oui.

— Les avez-vous comparées avec les empreintes digitales retrouvées sur la flèche?

— Oui.

— Voulez-vous regarder la photographie qui montre les diverses empreintes et donner quelques explications au jury... Les empreintes retrouvées sur la flèche ont-elles été laissées par le prisonnier?

— Oui.

— Dans la pièce, a-t-on retrouvé d'autres empreintes à part celles d'Avory Hume et du prisonnier?

— Point.

— Y en avait-il sur le carafon de whisky, le siphon de soda, les quatre verres?

— Non.

— A quel endroit avez-vous trouvé d'autres empreintes digitales du prisonnier?

— Sur le fauteuil où il était assis, sur la table, et sur le verrou de la porte.

Après quelques questions sur l'arrestation d'Answell, l'interrogatoire prit fin. C'était le plus important depuis le début du procès. Si Sir Henry voulait attaquer, c'était le moment. Le jour baissait, quelques gouttes de pluie cinglaient le dôme de verre. Henry Merrivale se leva, et demanda brusquement :

— Qui a verrouillé la porte?

— Comment, je ne comprends pas.

— Qui a verrouillé la porte à l'intérieur?

L'inspecteur Mottram ne sourcilla pas.

— Les empreintes digitales du prévenu étaient sur le verrou, Monsieur.

— Nous savons qu'il a tiré le verrou, mais qui l'a mis? Y avait-il d'autres empreintes à part celles du prévenu?

— Oui. Celles d'Avory Hume.

— Ainsi le défunt a pu mettre le verrou tout aussi bien que le prévenu?

— Oui.

— Eclaircissons bien la question. Dyer a témoigné que vers

six heures quatorze il a entendu dire à Avory Hume : « Mon ami, qu'avez-vous, êtes-vous devenu fou? » Puis un bruit de lutte, hein?... Croyez-vous que c'est au cours de cette lutte qu'Avory Hume a été tué?

L'inspecteur n'était pas homme à se laisser prendre dans un piège. Il réfléchit un moment.

— Vous voulez mon opinion, Monsieur?

— Oui.

— D'après les preuves recueillies, la lutte a été brève et s'est terminée quand Dyer a frappé à la porte et demandé ce qui se passait. La porte était verrouillée à l'intérieur.

— Ils ont donc pu continuer à se battre tranquillement?

— Je ne dis pas cela, mais personne n'a pu entrer.

— Et ils se sont encore battus pendant quinze minutes?

— Non. La querelle a pu éclater de nouveau quinze minutes plus tard.

— Je comprends. Mais si le prévenu a verrouillé la porte, à six heures un quart, c'est qu'il était prêt à agir, n'est-ce pas? Aurait-il mis le verrou pour s'installer dans un fauteuil à bavarder amicalement?

— Peut-être.

— Imaginez-vous que le jury croira cela?

— Le jury croira les preuves que My Lord lui présentera... Vous me demandez mon opinion. D'ailleurs, j'ai dit que Avory Hume lui-même avait pu fermer la porte.

— Oh! rugit Merrivale, vous croyez que c'était lui?

— Eh bien, oui, avoua l'inspecteur.

— Bon. Maintenant on nous demande de croire que l'accusé est allé à Grosvenor Street avec un revolver chargé dans sa poche, cela indiquerait la préméditation, n'est-ce pas?

— Les gens ne prennent pas de revolver quand ils n'ont pas l'intention de s'en servir.

— Mais il ne s'en est pas servi?

— Non.

— L'assassin a traversé la pièce, a arraché une flèche au mur et s'en est servi pour attaquer la victime?

— C'est ma conviction.

— Et c'est là-dessus que vous basez la culpabilité de l'accusé.

— En principe. Pas entièrement.

— Mais c'est un détail essentiel.

— Je laisse à My Lord le soin de répondre.

Henry Merrivale porta la main à sa perruque et la caressa. Le témoin parlait d'une voix sèche et précise, sans émotion.

— Revenons maintenant au morceau de plume qui a disparu, poursuivit Merrivale. Vous ne l'avez trouvé nulle part?

— Non.

— Avez-vous cherché dans la pièce?

— Oui. Avec le plus grand soin.

— S'il s'y était trouvé, vous l'auriez sûrement vu, n'est-ce pas? Où était-il donc?

L'inspecteur Mottram eut un petit sourire comme si les efforts de Merrivale lui semblaient ridicules.

— Quelqu'un l'a peut-être emporté, Monsieur, répliqua-t-il.
— Quelqu'un? Alors une des personnes qui ont déjà fait leur déposition?
— Peut-être.
— En ce cas, un des témoins mentait? Et l'accusation repose sur des mensonges.
— Vous n'avez pas laissé terminer ma réponse, riposta l'inspecteur.
— Eh bien, qu'alliez-vous dire?
— J'allais dire qu'elle aurait pu être emportée dans les vêtements du prévenu. Il était vêtu d'un lourd pardessus. La plume a pu être cassée à son insu.
— Il faudrait donc qu'elle se soit cassée au cours d'une lutte?
— Oui.
Henry Merrivale indiqua la table où les pièces à conviction étaient déposées. Il rayonna de joie.
— Inspecteur, vous êtes fort et robuste, n'est-ce pas?
— Autant que bien des gens.
— Bon. Regardez ce qu'on vous montre. Savez-vous ce que c'est? Une plume d'oie. Prenez-la dans vos mains, et cassez-la. Faites-le comme bon vous semblera, mais cassez-la en deux.
Les doigts de l'inspecteur Mottram se refermèrent autour de la plume. Il fit un effort évident, au milieu d'un profond silence.
— Ça ne marche pas bien? demanda Henry Merrivale de sa voix la plus douce.
L'autre lui jeta un regard sans aménité.
— Penchez-vous vers le président du jury, poursuivit Henry Merrivale, et essayez à vous deux de casser la plume, comme au cours d'une lutte. Faites attention... ne tombez pas... Ah! ça y est!
Le président du jury avait une moustache grise mais les cheveux châtains. Il fit de son mieux, mais quand la plume finit par se rompre, elle se partagea en plusieurs fragments inégaux, et elle ressembla à une araignée écrasée.
— C'est impossible de casser une plume de cette façon, dit Henry Merrivale au milieu du silence. Je me sers de plume d'oie pour nettoyer mes pipes et j'en sais quelque chose. Regardez maintenant la plume cassée sur la flèche qui a servi au meurtre. Vous voyez? La cassure est inégale, mais nette.
— Je vois, répondit Mottram.
— Vous vous rendez compte maintenant que la plume n'a pas pu être cassée de cette façon dans une lutte?
Mottram ne répondit rien, il considérait pensivement les débris de la plume. Pour la première fois, l'accusation était mise en échec.
Mais Sir Walter Storm ne se tint pas pour battu.
— My Lord, dit-il, mon éminent confrère a fait une démonstration plus théâtrale que concluante. Puis-je voir cette plume?
Elle lui fut passée.
Henry Merrivale revint à l'inspecteur Mottram.
— S'il vous reste quelques doutes, inspecteur, dit-il, répétez cette expérience sur les autres plumes de la flèche... Etes-vous prêt à reconnaître que cette plume n'a pu être cassée comme vous le supposiez?

— Je ne sais pas, riposta Mottram.
— Vous êtes fort et vous n'avez pas pu la casser.
— Cependant...
— Répondez à ma question. La plume a été cassée; comment a-t-elle été cassée?
— La plume de cette flèche était vieille et desséchée, aussi...
— Comment a-t-elle été cassée?
— Je ne peux pas répondre si vous m'interrompez tout le temps. Il n'est vraiment pas impossible de rompre en deux cette plume.
— Y êtes-vous arrivé?
— Non. Pas avec celle que vous m'aviez donnée...
— Essayez avec une des deux qui restent sur la flèche. Pouvez-vous y arriver? Non. Très bien, maintenant regardez-moi ça.
Il montrait l'arbalète.
— Supposons que vous fixiez une flèche là-dedans. Vous mettez la plume de repère au milieu?
— Peut-être, je ne sais pas, répondit Mottram.
— Je vous le montre; vous enfoncez la flèche dans la rainure, n'est-ce pas?
— C'est possible.
— Et vous tournez le pied de biche...
— Je ne me suis jamais servi d'arbalète.
— Mais je vous montre. Je veux prouver que la plume n'a pu être cassée comme elle l'a été que lorsqu'on l'a projetée.
Il pressa sur la détente. Il y eut un sifflement et les cordes de l'arbalète se tendirent.
— Où est la plume? demanda Henry Merrivale.
— Sir Henry, intervint le juge, vous pouvez questionner le témoin, c'est tout.
— Comme il vous plaira, grommela Henry Merrivale.
— Et je pense que vos questions sont en dehors du sujet.
— Peut-être, dit Henry Merrivale en démasquant ses batteries. Au moment voulu, nous produirons l'arbalète avec laquelle le crime a été commis.
Quelqu'un toussa. Le juge regarda fixement Henry Merrivale, puis il se pencha sur ses notes. Le prévenu contempla aussi son avocat, mais comme s'il était presque indifférent à ce qui se passait.
Henry Merrivale revint à l'inspecteur Mottram.
— Vous avez examiné la flèche aussitôt que vous êtes arrivé à Grosvenor Street?
— Oui, répondit l'inspecteur.
— Et vous avez déclaré que la flèche était recouverte de poussière sauf à l'endroit où vous avez retrouvé les empreintes digitales?
— C'est exact.
— Regardez la photographie numéro 3, et dites-moi si c'était bien la vérité. Voyez-vous cette mince ligne verticale qui court le long de la flèche où il n'y a pas de poussière?
— J'ai dit qu'il n'y avait pas d'autres empreintes dans la poussière. C'est vrai. Il n'y a pas de poussière dans la marque que vous mentionnez. C'est à cet endroit que la flèche était suspendue au mur, elle était ainsi protégée contre la poussière, comme un tableau qui est suspendu.

****

— Comme un tableau? Avez-vous vu cette flèche quand elle était contre le mur?

— Naturellement non.

— Oh! Mais vous avez entendu Dyer. Il a prouvé que la flèche n'était pas à plat contre le mur, qu'elle était placée sur les crampons.

Il y eut un silence.

— J'ai remarqué par moi-même que les deux autres flèches étaient à plat contre le mur.

— Oui. Elles formaient les deux côtés du triangle. Mais celle qui était en bas du triangle?

— Je ne comprends pas.

— Les deux côtés du triangle étaient à plat contre le mur? Le troisième côté traversait les deux autres flèches. Par conséquent, il se trouvait à peu près à un pouce du mur. Acceptez-vous la déposition de Dyer?

— Si My Lord l'a acceptée, je l'accepte aussi.

— Exactement, s'écria Henry Merrivale d'une voix retentissante. Mais puisqu'elle se trouvait à un quart de pouce du mur, elle n'était pas protégée de la poussière?

— Pas entièrement.

— Pas entièrement? Et vous convenez qu'elle n'était pas contre le mur? Donc toute la flèche aurait dû être couverte de poussière?

— C'est une question à laquelle il est difficile de répondre.

— Et toute la flèche n'était pas couverte de poussière?

— Non.

— La poussière n'avait pas touché une mince ligne verticale?

— En effet.

— Cette marque n'a pu être faite que d'une seule façon, dit Merrivale en tendant l'arbalète, la flèche a été mise dans la rainure d'une arbalète et tirée!

Il passa le doigt le long de la rainure de l'arbalète, jeta un regard farouche autour de lui et se rassit.

— Bah! dit-il.

Il y eut un soupir dans la salle. Le vieil ours n'était pas aveugle et avait fait impression. L'inspecteur Mottram, lui, avait passé un mauvais quart d'heure, mais il ne paraissait pas inquiet et attendit la déclaration de l'avocat général.

— On nous a déjà dit plusieurs fois, commença Sir Walter Storm, que telle ou telle chose n'avait pu être produite que d'une seule façon. J'attire votre attention sur les photographies. Il est clair que quand la flèche a été enlevée au mur, elle a été arrachée violemment de gauche à droite. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Arrachée si violemment que les crampons sont tombés?

— C'est exact.

— Si vous faisiez un mouvement de ce genre, vous arracheriez la flèche et vous tireriez de côté?

— Oui. C'est certain.

— Par conséquent, vous tireriez la flèche le long du mur, et vous feriez la marque que l'on a trouvée?

— Oui.

Le juge regarda par-dessus ses lunettes.

— Il me semble y avoir quelque confusion sur ce point, Sir Walter; à en croire mes notes, il n'y avait pas du tout de poussière. Maintenant, nous apprenons que la poussière a dû être enlevée. Quelle est votre opinion?

— La question est simple, My Lord. Sir Henry parle de la seule façon qui explique cette anomalie. Il ne peut se fâcher si j'essaie de lui river son clou. Inspecteur, je suppose que chez vous vous avez des cadres accrochés au mur?

— Des cadres, Monsieur? Oh! oui, beaucoup.

— Ils ne sont pas absolument à plat contre le mur, n'est-ce pas?

— Non.

— Et cependant aucune poussière ne s'accumule contre le dos du cadre?

— Très peu.

— Merci. En ce qui concerne la seule façon dont on peut casser en deux une plume, continua l'avocat avec une politesse sardonique, je pense qu'en vous occupant de cette affaire, vous avez acquis quelques renseignements sur le tir à l'arc?

— En effet.

— Oui. Je crois que la principale plume d'une flèche — en ce cas, celle qui est cassée — est plus apte à être endommagée que les autres?

— Oui. Il faut souvent la remplacer.

— Est-il impossible que dans une lutte entre deux hommes, l'un d'eux combattant pour sa vie, la plume centrale ait été cassée?

— Pas du tout impossible, mais je dois avouer...

— C'est tout, interrompit Sir Walter Storm.

Il attendit que le témoin se fût retiré puis se tourna vers le juge.

— My Lord, ce témoignage nous suffit à prouver la culpabilité du prévenu.

Evelyn se pencha vers moi et me chuchota :

— Henry Merrivale enlèvera l'acquittement. Le raisonnement de l'avocat général était faible. Il n'aurait pas dû parler de poussière derrière les cadres. Bien sûr, il y a de la poussière derrière les cadres. Je regardais les femmes du jury, et j'ai compris ce qu'elles pensaient. La flèche aurait dû être couverte de poussière à moins qu'elle n'ait été posée absolument à plat contre le mur.

— Chut! Taisez-vous!

Le juge regardait la pendule et le greffier dit d'une voix sonore :

— Messieurs les jurés, quand le prisonnier était devant les magistrats, on lui a demandé s'il avait quelque chose à dire en réponse à l'accusation; comme on lui disait qu'il n'était pas obligé de dire quelque chose et que toutes les paroles qu'il prononcerait serviraient de preuve contre lui, il a dit : « Je plaide non coupable et je réserve ma défense. Par cette accusation, j'ai perdu tout ce qui était de quelque valeur pour moi dans la vie; faites ce que vous voudrez; mais je ne suis pas coupable, c'est tout ce que j'ai à dire. »

— Si Sir Henry n'a pas d'objections, dit le juge, nous ajournerons la séance jusqu'à demain.

Nous nous levâmes tous en même temps que le juge.

Le juge s'éloigna, et aussitôt tous les inspecteurs semblèrent revenir à la vie. Quelqu'un bâilla, et une voix claire s'écria :

— Faites attention à lui, Joe!

Nous nous retournâmes, les deux gardiens s'avançaient, la main sur l'épaule du prévenu. Arrivé à la porte, Answell se retourna et se dirigea vers la barre. Ses pas sonnaient sur le parquet. Il posa ses deux mains sur la barre et parla en détachant chaque syllabe :

— A quoi bon toute cette comédie? Ce morceau de flèche s'est cassé quand je l'ai poignardé. J'ai tué cet homme et je l'avoue, qu'on fasse de moi ce qu'on voudra et que ce soit fini.

IX. — LA LETTRE DU DR HUME

Si quelqu'un m'avait demandé ce qui se passerait dans un cas pareil, j'aurais pensé à tout, excepté à ce qui s'est passé en réalité. Nous regardâmes tous le juge, parce que le prévenu s'adressait à lui. Mr. Rankin avait déjà la main sur la porte; pendant un dixième de seconde il hésita. Pendant un dixième de seconde, il tourna la tête, puis sa robe rouge, sans hâte, disparut et la porte se referma, derrière lui.

Il n'avait pas entendu les paroles que le prisonnier avait criées à tue-tête. Ainsi nous ne les avions pas entendues non plus. Comme des sourds-muets, nous nous penchâmes pour prendre nos chapeaux, nos parapluies, nos paquets; nous fîmes semblant d'aller causer avec nos voisins.

— Mon Dieu, est-ce que personne ne m'entendra! n'entendez-vous pas ce que je dis? Ecoutez...

Les jurés défilaient les uns derrière les autres, comme des moutons et pas un ne leva la tête.

— Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi! Je l'ai tué, je l'avoue; je veux que vous...

— C'est bien, c'est bien, dit le gardien d'une voix puissante. Vite, Joe, emmenons-le.

Answell se tut et regarda l'un après l'autre ses deux gardiens. Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Ecoutez! Attendez! Je ne veux pas partir! Attendez un moment... n'allez-vous pas m'écouter?... J'avoue, vous n'entendez pas?

— Mais oui, mais oui. Attention à cette marche...

Nous partîmes en bon ordre, sans échanger un mot. Lollypop, toute pâle, me fit un signe que j'interprétai : « Tout à l'heure en bas. » Je ne voyais pas Henry Merrivale dans la foule. On commençait à éteindre les lumières, et chacun se mit à chuchoter.

— Il ne reste plus qu'à le pendre, dit une de mes voisines.

— En effet, grommela une autre voix. Cependant un moment, j'ai pensé...

— Qu'il n'était pas coupable?
— Je ne sais pas. Cependant...
Quand nous fûmes dehors, Evelyn et moi, nous nous arrêtâmes pour conférer.
— Ils ont probablement raison, reconnut-elle. Il faut que je parte, Ken, on m'attend à six heures trente. Tu viens?
— Non, j'ai un message pour Henry Merrivale. Seulement « Oui » de Mary Hume. Je vais attendre.
Evelyn serra son manteau de fourrure autour d'elle.
— Je ne peux pas rester maintenant. Ken, pourquoi sommes-nous ici? C'est affreux. Je voudrais n'avoir jamais entendu parler de cette affaire! Comment est Mary? Non, ne me le dis pas, je ne veux rien savoir... Au revoir, à tout à l'heure.
Elle s'enfuit sous la pluie et je restai au milieu de la foule. Un vent aigre soufflait. Je reconnus l'auto d'Henry Merrivale avec son chauffeur Luigi, au volant. J'attendis en essayant de fumer une cigarette. Henry Merrivale fut presque le dernier à sortir. Il marchait lourdement, son chapeau en arrière, son pardessus au col de fourrure mangé des mites, ouvert, je compris qu'il avait eu une conversation avec Answell.
Il me fit monter dans l'auto.
— L'imbécile! s'écria-t-il.
— Il est donc coupable après tout?
— Coupable? Jamais de la vie! C'est un brave garçon. Il faut que je le tire de là, Ken, grommela l'avocat avec fureur. Il mérite d'être sauvé.
Nous tournions dans Newgate Street, et une auto rasa notre garde-boue. Merrivale se pencha à la portière et accabla l'imprudent de toutes les injures de son répertoire.
— Sans doute, reprit-il, vous croyez qu'il n'avait qu'à avouer et que le juge dirait : « C'est très bien, mon vieux, ça suffit. Qu'on l'emmène et qu'on le pende »?
— Mais pourquoi avouer? Et ça servira de preuve?
— Bien sûr que non! Mais cette scène aura fait son petit effet... Vous croyez que la déposition de l'inspecteur a été accablante pour nous? Nos difficultés n'ont pas encore commencé. C'est le contre-interrogatoire d'Answell que je crains. Sir Walter Storm est redoutable; et je suis bien obligé d'interroger Answell. S'il répète ce qu'il a dit tout à l'heure... Son compte est réglé.
— Mais pourquoi Answell a-t-il avoué? demandai-je.
Henry Merrivale poussa un grognement. Il était appuyé contre les coussins, son chapeau sur les yeux, ses bras croisés.
— Parce que quelqu'un a communiqué avec lui, je ne suis pas sûr comment, mais je sais qui : Reginald Answell. Avez-vous remarqué le regard qu'il a échangé avec Reginald tout l'après-midi? Mais vous ne connaissez pas Reginald.
— Si, je l'ai rencontré cet après-midi chez les Hume.
Un œil perçant se tourna vers moi.
— Vraiment? Que pensez-vous de lui?
— Oh! il a l'air d'un bon garçon.
— Hum. A ce propos, quelle est la réponse de la petite?
— Elle m'a chargé de répondre « Oui ».

— Brave fille, dit Merrivale. Cela marchera peut-être. J'ai eu assez de chance cet après-midi, et quelques surprises désagréables. La plus désagréable est que Spencer Hume ne se soit pas présenté à la barre. Je comptais sur lui. Je me demande s'il a pris la fuite. Les gens trouvent que je n'ai aucune dignité. Lollypop et moi nous courons après nos témoins et nous faisons toutes les besognes qui devraient être laissées aux avoués. C'est du joli pour un avocat, hein?

— Je sais pourquoi vous ne travaillez pas avec les avoués, Merrivale, dis-je. C'est que vous voulez garder toute la gloire pour vous.

C'était si vrai que mon ami entra dans une rage folle.

— C'est tout le remerciement que j'obtiens? C'est tout le remerciement que j'obtiens après toute la peine que je me suis donnée à courir dans cette gare comme un homme d'équipe?

— Quelle gare?

— Laissons la gare tranquille, riposta Merrivale.

Mais il était si content de m'intriguer, qu'il se rasséréna.

— Après ce que vous avez entendu aujourd'hui, dans quelle gare iriez-vous, Ken? Pour prendre quel train?

— Je me demande ce que cette gare vient faire, dis-je. Est-ce une métaphore pour indiquer que le docteur Hume a pris la poudre d'escampette?

— C'est possible.

Pendant un moment ses yeux restèrent perdus dans le vide, puis il se tourna vers moi.

— Auriez-vous vu par hasard le docteur Hume cet après-midi?

— Oui, il était là-bas, plein de platitude et de bienveillance.

— Avez-vous suivi mes instructions, et vous êtes-vous montré mystérieux?

— Je crois que j'ai très bien réussi. Il m'a dit qu'il allait déposer cet après-midi, et qu'il était sûr qu'Answell était fou; il y avait même avec lui un spécialiste des maladies mentales, un certain docteur Trégannon...

Le chapeau d'Henry Merrivale glissa lentement le long de son nez et roula au fond de la voiture. L'avocat était très fier de son chapeau mais il ne s'aperçut même pas qu'il tombait.

— Trégannon? répéta-t-il. Le docteur Trégannon? Sapristi! Je ferais peut-être bien d'aller là-bas.

— Pourquoi? dis-je. Vous croyez que Mary Hume a besoin d'être protégée? contre son oncle? Allons donc!

— Je ne crois pas, répondit Merrivale après un silence. Mais il a le souci de sa respectabilité. Oui, l'oncle Spencer peut être dangereux s'il découvre que Mary ne peut pas retrouver ses pantoufles turques.

— Les pantoufles turques font-elles partie du mystère comme le tampon, la gare, le judas et le costume de golf?

— Oui. Mais tant pis. Je pense que Mary ne risque rien, et moi, j'ai bien gagné mon dîner.

Il n'était pas destiné cependant à se mettre à table tout de suite. Lorsque l'auto s'arrêta devant la maison de Merrivale à Brook Street, une femme montait les marches. Elle portait un manteau de fourrure, et son chapeau était de travers. Puis elle descendit

en courant tout en fouillant dans son sac. Nous reconnûmes les yeux bleus de Mary; elle était essoufflée, et prête à fondre en larmes.

— Tout est bien, dit-elle, nous avons sauvé Jim.

— Je ne crois pas, protesta Merrivale, la chance est...

— Vous ne savez pas! C'est l'oncle Spencer. Il s'est enfui et m'a laissé une lettre et il avait bel et bien...

Elle continua à fouiller dans son sac, et fit tomber un bâton de rouge et un mouchoir sur le trottoir. Quand elle sortit la lettre, le vent la lui arracha et je dus courir après.

— Entrons, dit Merrivale.

La maison de Merrivale était luxueuse mais glacée; Merrivale pour le moment y habitait seul avec ses domestiques car sa femme et ses deux filles étaient sur la Côte d'Azur. Il avait oublié sa clé, il frappa et le maître d'hôtel finit par l'entendre. Quand nous fûmes dans la bibliothèque, il saisit la lettre et l'approcha d'une lampe. Plusieurs pages étaient couvertes d'une écriture fine et calme.

Lundi 2 heures de l'après-midi.

Chère Mary,

Quand tu recevras cette lettre, je serai parti et je crois qu'il sera difficile de retrouver ma trace; je ne peux m'empêcher d'éprouver quelque amertume car je n'ai rien fait — absolument rien fait — dont je puisse avoir honte. Au contraire, j'ai essayé de te rendre service. Mais Trégannon soupçonne que Merrivale a mis la main sur Quingley, et demain le fera paraître à la barre; et certaines choses que j'ai entendues cet après-midi confirment ses soupçons.

Je ne veux pas que tu gardes quelque rancune contre ton oncle. Crois-moi, si cela avait été utile j'aurais parlé plus tôt. Je ne suis pas sans remords, à propos de cette affaire. Je peux le dire maintenant que c'est moi qui ai fourni la drogue qui a été mêlée au whisky d'Answell. C'est de la brudine, un narcotique dont nous nous servons à l'hôpital...

— Oh! rugit Henry Merrivale, en assénant un coup de poing sur la table. Nous sommes sauvés, ma petite.

Les yeux de Mary ne quittaient pas le visage de l'avocat.

— Vous croyez que cela le disculpera?

— C'est la moitié de ce que nous cherchions.

— Laissez-moi lire!

Ses effets sont presque instantanés, et celui qui l'absorbe reste privé de connaissance pendant à peu près une demi-heure. Answell s'est réveillé quelques minutes plus tôt que nous ne le voulions, sans doute parce qu'il fallut le redresser pendant que l'extrait de menthe était versé dans son gosier pour enlever l'odeur du whisky.

— Vous rappelez-vous ce qu'Answell a dit? demanda Merrivale. A son réveil il a senti dans sa bouche un goût de menthe. Au cours d'un autre procès, il y eut une grande discussion pour savoir si l'on peut verser un liquide dans le gosier d'un homme qui dort sans l'étouffer.

Tout cela me paraissait sans queue ni tête. Mais qui l'a drogué? Pourquoi? Que voulait-on faire? Ou Avory Hume avait de la sympathie pour Answell, ou il le détestait. Lequel des deux?

J'ai pensé que c'était une erreur de mêler la drogue au whisky du carafon au lieu d'en mettre seulement dans un verre, car après il fallait se débarrasser du carafon. Crois-moi, Mary, l'idée que quelqu'un après aurait pu trouver le carafon m'a fait passer quelques moments horribles. Enfin, je me suis arrangé avec Trégannon et Quingley pour faire ce qu'il fallait faire. Ce n'est pas ma faute si mes efforts bien intentionnés ont produit des résultats si malheureux et tu comprendras pourquoi je ne pouvais parler.

Henry Merrivale tourna la page et poussa une exclamation qui se transforma en grognement. Nos espoirs s'effondrèrent.

Bien entendu, si Answell avait été vraiment innocent, j'aurais été forcé de parler, et de dire la vérité. Crois-le. Comme je te le dis, la vérité ne doit lui faire aucun bien. Il est coupable, ma chérie. Il a tué ton père dans un de ces accès de rage si fréquents dans sa famille, et je l'enverrais de bon cœur à la potence plutôt que de lui rendre une liberté qui fera de toi sa prochaine victime. Peut-être ses protestations d'innocence sont-elles sincères, peut-être ne sait-il même pas qu'il a tué ton père. La brudine n'est pas encore très connue. C'est une drogue inoffensive, mais souvent elle enlève partiellement la mémoire. Je sais que ce sera une nouvelle terrible pour toi, mais laisse-moi te dire ce qui s'est passé. Answell a cru que ton père lui faisait avaler une drogue et l'avait attiré dans un piège. Il a compris que le whisky était drogué dès qu'il a eu avalé quelques gorgées. Cela est resté dans son souvenir et c'est la première chose qu'il s'est rappelé quand il a commencé à recouvrer ses sens. Par malheur il avait dit qu'on pouvait tuer quelqu'un avec les flèches suspendues au mur. Il a saisi une flèche et l'a enfoncée dans le cœur de ton père avant que le pauvre Avory eût pu se rendre compte du danger; c'est ainsi que ton cher fiancé s'est trouvé assis dans le fauteuil quand sa mémoire lui est revenue. Il venait de finir son œuvre.

« Je te jure devant Dieu, Mary, que c'est ce qui s'est passé. Je l'ai vu de mes propres yeux. Adieu, je ne te reverrai peut-être plus.

Ton oncle qui t'aime,

SPENCER.

Merrivale porta la main à son front. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria la jeune fille.

— Ma chère enfant, dit Merrivale, en levant vers elle un visage bouleversé, si on lisait cette lettre devant le tribunal, aucune puissance au monde ne pourrait sauver Jimmy.

— Mais si nous coupions la dernière partie de la lettre et si nous laissions la première? C'est ce que je pensais.

Henry Merrivale lui jeta un regard.

— C'est impossible, dit-il. Je ne suis pas au-dessus du mensonge, mais la partie accusatrice de cette lettre est à l'envers de la feuille qui parle du whisky drogué. C'est une preuve et nous n'oserons pas nous en servir! Après cette lettre croyez-vous encore qu'il est innocent?

— Certainement, cria Mary Hume... Oh! je ne sais pas! Oui, oui. Tout ce que je sais c'est que je l'aime et qu'il faut que vous le tiriez de là! Vous m'aiderez, n'est-ce pas?

— Oui. Mais pourquoi votre oncle mentirait-il. Il avoue qu'il a versé un narcotique dans le whisky. J'étais content de l'interroger aujourd'hui, j'aurais juré qu'il connaissait la vérité et qu'il connaissait l'assassin. Il jure qu'Answell... « Je l'ai vu de mes propres yeux ». Quand a-t-il pu voir ça de ses propres yeux? Impossible, il était à l'hôpital, à ce moment. Il a un alibi. Il ment... et si je prouve qu'il ment, la première partie de sa lettre n'a plus aucune valeur.

— Ne pouvez-vous pas nous indiquer comment vous avez l'intention de le défendre? demandai-je. Que direz-vous demain? Que diable pourrez-vous dire?

Henry Merrivale se mit à rire.

— Vous doutez de mon éloquence, hein? Eh bien vous verrez. Je me lèverai, je les regarderai tous bien en face, et je dirai...

X. — LE PREVENU PARAIT

— My Lord, Messieurs les jurés...

La main derrière son dos, Henry Merrivale regarda certainement bien en face ses adversaires. On eût dit un dompteur entrant dans une cage de lions.

La salle était pleine. Tous les journaux de Londres étaient représentés. Avant la séance, Lollypop avait parlé quelques instants avec le prévenu. Il était décomposé mais il gardait son calme et il haussa plusieurs fois les épaules d'un air de lassitude. Cette conversation semblait intéresser beaucoup le capitaine Reginald Answell qui les regardait tous les deux. Il était onze heures vingt quand Sir Henry Merrivale commença sa plaidoirie.

— My Lord, Messieurs les jurés, vous vous demandez sans doute à quels arguments la défense va recourir. Eh bien, je vais vous le dire. D'abord, nous essaierons de montrer qu'aucune des déclarations faites par l'accusation ne peut être vraie.

Sir Walter Storm se leva avec une toux sèche.

— My Lord, je veux tirer ça au clair, dit-il. L'éminent avocat ne nie pas la mort d'Avory Hume?

— Eh bien, Sir Henry?

— Non, My Lord, dit Merrivale. Nous accorderons que c'est la seule chose réelle que l'avocat général a pu découvrir. Nous accorderons aussi que les éléphants ont une trompe et que les hyènes savent hurler. Sans aucune comparaison entre les hyènes et...

— L'histoire naturelle ne nous intéresse pas, dit le juge. Continuez, Sir Henry.

— Je vous demande pardon, My Lord, et je retire ma question, dit gravement l'avocat général. Mais je ferai seulement remarquer que les hyènes ne hurlent pas. Elles rient.

— Les hyènes... où en étais-je? Messieurs les jurés, reprit Henry Merrivale en posant ses mains sur la table, l'accusation vous a dit : « Si le prisonnier n'a pas commis le crime, qui est coupable? » Elle a dit aussi : « Il est vrai que nous ne pouvons vous montrer absolument aucun motif pour ce crime, c'est que le motif a dû être très puissant. » Je n'ai pas besoin d'appuyer sur la faiblesse d'une pareille argumentation. L'accusation est basée sur un coupable qu'on ne peut pas retrouver et un motif qu'on ignore.

« Considérons d'abord la question du motif. On vous demande de croire que le prévenu est arrivé chez Avory Hume avec un revolver chargé dans sa poche. Pourquoi? L'agent de police chargé de l'affaire dit : « Les gens ne portent pas habituellement des armes quand ils n'ont pas l'intention de s'en servir. » En d'autres termes, on vous demande de croire que le prévenu est allé là-bas avec l'intention de tuer Avory Hume. Mais pourquoi? Pourquoi commencer la demande en mariage par un assassinat? Et quelles raisons avait James Answell de tuer son beau-père? On nous a répété une conversation par téléphone qui ne contient pas un seul mot de colère. « Etant donné ce que j'ai appris, il vaut mieux régler la question en ce qui concerne ma fille. » « Venez chez moi à six heures. » Avory Hume a-t-il dit au prévenu : « Je vous rabattrai votre caquet, je vous le promets. » Il a prononcé ces mots quand il a eu raccroché. Le prévenu n'a entendu qu'une voix froide et cérémonieuse qui l'invitait chez lui. Et on vous demande de croire qu'il s'est emparé du revolver, qui ne lui appartenait pas et s'est précipité chez Avory Hume prêt à tuer.

« Pourquoi? On a insinué que Hume avait appris quelque chose de fâcheux sur le prévenu. On ne nous a pas dit ce que c'était, on nous a dit seulement que personne ne le sait. On nous a dit : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Mais vous n'avez même pas vu de fumée. On n'a pu vous fournir aucune raison qui explique pourquoi Hume brusquement sembla agir comme un fou.

« Et moi, cette raison, je peux la fournir. »

L'auditoire était suspendu à ses lèvres. Il parlait d'un ton

presque indifférent, les poings sur les hanches, les yeux flamboyants derrière ses lunettes.

« Nous ne mettons pas en doute les faits, les simples faits matériels de l'affaire. Ce sont les causes de ces faits que nous discuterons. Nous allons vous montrer la véritable raison de la conduite d'Avory Hume; nous allons vous montrer qu'elle n'avait aucun rapport avec le prévenu, et nous allons vous prouver que toute l'accusation contre cet homme est fausse d'un bout à l'autre. L'avocat général n'a pu expliquer aucune action; nous, nous le pouvons. L'avocat général n'a pu vous dire ce qu'est devenue la moitié de la plume qui s'est mystérieusement évanouie. Nous le pouvons. L'avocat général ne peut rien vous dire si ce n'est que le prévenu a pu commettre le crime; nous, nous allons tout vous dire.

« J'ai indiqué tout à l'heure que l'affaire vous a été présentée en ces termes : « Si le prévenu n'a pas commis le crime, qui est coupable? » Mais vous ne pouvez pas penser : « Il est très difficile de croire qu'il n'est pas coupable. » Si c'est ce que vous pensez, vous serez obligés de l'acquitter. Mais je ne veux pas seulement vous faire douter de son crime, nous voulons vous montrer que son innocence ne fait aucun doute.

Lollypop tendit une feuille écrite à la machine à écrire.

— Il ne m'appartient pas d'indiquer qui a commis l'assassinat si le prévenu est innocent. Ceci n'est pas de ma compétence. Mais je vous montrerai deux fragments de plume cachés dans un endroit où personne n'a pensé à les regarder; et je vous demanderai où vous croyez que l'assassin se trouvait quand Avory Hume a été tué. Vous avez entendu beaucoup d'opinions. On vous a décrit la conduite extraordinaire du prévenu : d'abord il était si nerveux qu'il ne pouvait pas tenir son chapeau, ensuite il est si froid et si cynique qu'il fume une cigarette; je me demande cependant comment un acte aussi simple peut paraître suspect. Vous avez appris d'abord qu'il menaça Hume de le tuer, puis que Hume est allé mettre le verrou pour se laisser assassiner plus commodément. Vous avez appris ce qu'il aurait pu faire, ce qu'il a fait probablement, et ce qu'il n'aurait jamais pu faire, et maintenant il est temps que vous entendiez la vérité. Je vais interroger le prévenu.

Pendant que Merrivale buvait un verre d'eau d'un trait, un des gardiens toucha le bras d'Answell et le conduisit vers la barre. Le jeune homme marchait d'un pas un peu tremblant; sa cravate était à moitié dénouée. Nous pûmes l'examiner de près. Ses cheveux étaient blonds; ses traits indiquaient l'imagination et la sensibilité plutôt que l'intelligence. Ses yeux étaient fixes et enfoncés.

Je devinais qu'Henry Merrivale était soucieux, on peut toujours se demander comment le prévenu supportera l'interrogatoire. L'avocat commença d'un ton faussement détaché.

— Votre nom?

— James Caplon Answell, dit l'autre.

Il parlait très bas, mais cependant on l'entendait distinctement.

— Vous n'avez pas de profession et vous habitez au numéro 23 Duke Street?

— Oui, c'est là que j'habitais.

— A la fin de décembre, vous vous êtes fiancé à Miss Mary Hume?
— Oui.
— Où étiez-vous à ce moment?
— Chez Mr. et Mrs Stoneman à Frawnend, dans le Sussex.
Henry Merrivale lui posa quelques questions sur les lettres.
— Le vendredi, c'est-à-dire le 3 janvier, vous vous êtes décidé à aller à Londres le lendemain?
— Oui.
— Pourquoi avez-vous pris cette décision?
La réponse fut inintelligible.
— Il faut parler plus haut, dit le juge. Nous n'entendons pas un mot.
Answell fit un effort et leva la tête.
— Je voulais acheter une bague de fiançailles.
— Vous vouliez acheter une bague de fiançailles, répéta Henry Merrivale. Quand avez-vous décidé de partir? A quel moment de la journée de vendredi.
— Le soir assez tard.
— Hum! Qui vous a donné cette idée?
— Mon cousin Reg retournait à Londres ce soir-là, et il m'a demandé si je voulais qu'il se charge de la bague de fiançailles.
Il y eut un long silence.
— Je n'avais pas encore pensé à la bague.
Un autre silence.
— Je crois que j'aurais dû y penser plus tôt.
— Vous aviez annoncé votre départ à Mary?
— Bien sûr, répondit Answell avec l'ombre d'un sourire.
— Saviez-vous que vendredi soir elle a téléphoné à son père à Londres?
— Non, je ne le savais pas. Je l'ai appris plus tard.
— Etait-ce avant ou après cette conversation que vous avez décidé votre départ?
— Après.
— Oui. Que s'est-il passé alors?
— Ce qui s'est passé? Mary a dit qu'elle écrirait un mot à son père et elle se mit immédiatement à l'œuvre.
— Avez-vous vu cette lettre?
— Oui.
— Miss Hume mentionnait-elle le train que vous preniez?
— Oui. Le train qui part à neuf heures de Frawnend.
— Le trajet dure une heure trois quarts, n'est-ce pas?
— Oui. Avec un express.
— Miss Hume mentionnait-elle à la fois l'heure du départ et l'heure d'arrivée?
— Oui. Dix heures quarante-cinq à Victoria. C'est le train que Mary a pris souvent.
— Hume connaissait donc ce train?
— Sans doute.
Henry Merrivale parlait d'une voix douce comme s'il s'adressait à un enfant.
— Qu'avez-vous fait quand vous êtes arrivé à Londres?
— J'ai acheté la bague et j'ai fait quelques achats.

— Et ensuite?
— Je suis allé chez moi.
— A quelle heure y êtes-vous arrivé?
— Vers une heure vingt-cinq.
— C'est à ce moment qu'Avory Hume vous a téléphoné?
— Oui. Vers une heure trente.

Henry Merrivale se pencha en avant, au même moment les mains du prisonnier se mirent à trembler. Answell regarda le plafond comme s'il redoutait ce qui allait suivre.

— Vous savez qu'Avory Hume avait déjà téléphoné plusieurs fois chez vous, dans la matinée sans obtenir de réponse?
— Oui.
— Il avait téléphoné dès neuf heures du matin?
— Oui.
— Vous avez entendu Dyer l'affirmer?
— Oui.
— Hum. Cependant il devait bien savoir que vous n'étiez pas chez vous? A neuf heures vous quittiez Frawnend, pour un voyage d'une heure trois quarts. Il avait devant lui l'heure de l'arrivée et du départ du train. Le train que sa fille prenait fréquemment. Il aurait dû savoir que vous ne pouviez pas lui répondre?
— En effet.
— Que diable fait Merrivale? me demanda Evelyn, à l'oreille. On dirait qu'il veut prendre son témoin en défaut.
— Parlons un peu de cette conversation téléphonique. Qu'a dit Avory Hume?

Answell répondit ce que les autres avaient déjà déclaré.

— Y avait-il quelque chose qui pouvait vous froisser dans les paroles d'Avory Hume?
— Rien du tout.
— Quelle impression vous ont-elles fait?
— Qu'il était bien froid et peu amical, mais j'ai pensé que c'était son caractère.
— Avez-vous dans votre vie des secrets qu'il aurait pu découvrir?
— Pas que je sache.
— Quand vous êtes allé le voir, avez-vous emporté le revolver de votre cousin?
— Non. Pourquoi aurais-je fait cela?
— Vous êtes arrivé chez Hume à six heures dix? Nous savons que vous avez laissé votre chapeau, que vous paraissiez en colère, et que vous avez refusé d'enlever votre pardessus. Voulez-vous expliquer votre conduite?

Le prévenu murmura quelques mots et le juge intervint.

— Parlez plus haut; que dites-vous? On n'entend pas.

Answell se tourna vers lui et eut un geste de désespoir.

— My Lord, je vous demande pardon.

Un silence.

— Comme il n'avait pas paru très cordial au téléphone, j'étais bien gêné.

Un silence.

— Et mon chapeau m'a échappé. Cela m'a ennuyé. Je n'aime pas...

— Que dites-vous?
— Je n'aime pas à paraître ridicule.
— A paraître ridicule, répéta le juge. Continuez.
Henry Merrivale leva la main.
— Je suppose que les jeunes gens qui vont voir leur futur beau-père pour la première fois sont plutôt gênés. Et votre par-dessus?
— J'ai dit que je le garderais, sans réfléchir. Après je n'ai pas osé l'enlever, ça aurait été encore plus ridicule.
— Bien. On vous a conduit auprès d'Avory Hume? Comment vous a-t-il reçu?
— Il était réservé et bizarre.
— Expliquez-vous plus clairement, qu'entendez-vous par bizarre?
— Je ne sais pas... bizarre.
— Eh bien, répétez aux jurés votre conversation.
— Il s'est aperçu que je regardais les flèches, je lui ai demandé s'il s'intéressait au tir à l'arc. Il m'a raconté qu'il tirait à l'arc quand il était enfant et que c'était un sport très en honneur à Londres. Il a dit que les flèches étaient des trophées de concours des forestiers du Kent, il a dit : « Celui qui touche la cible devient maître forestier » et, en prononçant ces mots, il m'a regardé d'une façon étrange.
— Expliquez-vous mieux.
— Comme s'il croyait que j'étais un coureur de dot. C'est l'impression que j'ai eue.
— Comme si vous étiez un coureur de dot. Mais vous êtes trop riche pour faire cet effet.
— Je le crois.
— Qu'a-t-il dit ensuite?
— Il m'a regardé et il a dit : « On pourrait tuer un homme avec une de ces flèches. »
— Et après? insista Merrivale.
— J'ai pensé que mieux valait changer la conversation, j'ai essayé de prendre un ton badin et j'ai remarqué : « Je ne suis pas venu ici pour voler l'argenterie, ni pour assassiner quelqu'un, à moins que cela ne devienne absolument nécessaire. »
— Oh! rugit Merrivale. Vous avez employé cette expression : « Je ne suis pas venu ici pour voler l'argenterie »? On ne nous a pas rapporté cette phrase. Ce sont bien vos paroles?
— Oui, je me demandais pourquoi il était si froid.
— Et ensuite?
— J'ai pensé qu'il était inutile de tourner plus longtemps autour du pot et j'ai dit : « Vous connaissez l'objet de ma visite, qu'en dites-vous? »
Il raconta ensuite que Hume lui avait offert du whisky. Henry Merrivale l'écouta attentivement.
— Faites bien attention maintenant. Répétez-nous ce qu'il a dit après avoir versé le whisky. Tâchez de vous rappeler chaque geste et chaque détail.
— Il a dit : « Je serai franc avec vous », puis son expression a changé et son visage s'est durci, il a dit : « Ma fille m'a mis au

courant », puis il m'a regardé et a ajouté : « Ce mariage serait avantageux pour tous les deux, je suppose. »

Henry Merrivale, d'un geste, l'interrompit.

— Une minute. Il a dit : « Ce mariage », il n'a pas dit « votre mariage » ?

— Non.

— Continuez.

— Alors il a dit : « Comme vous le savez, j'ai déjà donné mon consentement. »

— Laissez-moi répéter cela, interrompit Merrivale. Voici les paroles qu'il a prononcées : « Ce mariage serait avantageux; j'ai déjà donné mon consentement » ?

— Oui.

— Je comprends. Et ensuite?

— Il a dit : « Je n'y vois absolument aucune objection... j'avais l'honneur de connaître Lady Answell, et je sais que la situation de votre famille est excellente. »

— Attendez. A-t-il dit : « votre situation » ou « la situation de votre famille » ?

— C'était : « La situation de votre famille » et il a repris : « J'ai donc l'intention de vous dire... » C'est tout ce que j'ai entendu distinctement. Il y avait une drogue dans le whisky et j'ai perdu connaissance.

Merrivale poussa un profond soupir et secoua sa robe.

— Revenons à la conversation téléphonique qui vous a appelé à Grosvenor Street. Hume savait que vous arriviez à Londres par le train qui quittait Frawnend à neuf heures?

— Sans doute.

— Il savait aussi que le train n'arriverait pas avant dix heures quarante-cinq et que vous ne seriez pas chez vous avant quatre heures?

— Mary le lui avait dit.

— Exactement. Cependant il a téléphoné à votre appartement plusieurs fois dès neuf heures du matin... A une heure où vous n'aviez pas encore quitté Frawnend?

— Oui.

— Quand vous lui avez parlé au téléphone à une heure trente, le samedi après-midi, était-ce la première fois que vous entendiez sa voix? Connaissiez-vous déjà Avory Hume?

— Non.

— Répétez-moi le début de cette conversation?

— La sonnerie du téléphone a retenti, répondit Answell d'une voix calme. J'ai pris le récepteur (il joignit le geste à la parole), j'étais assis sur le divan et je décrochai tout en regardant un journal. Mr. Hume a parlé. Sur le moment, j'ai cru qu'il disait : « Je veux parler à Caplon Answell », j'ai donc répondu : « C'est moi. »

Henry Merrivale se pencha.

— Oh? Vous avez cru qu'il disait : « Je veux parler à Caplon Answell », mais plus tard, en y réfléchissant, vous avez compris que ce n'étaient pas là ses paroles?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit en réalité?

— Quelque chose de différent.
— A-t-il dit : « Je veux parler au capitaine Answell » ?
— Oui.
Henry Merrivale se croisa les bras.
— En résumé, dit-il, pendant cette conversation, et après, il croyait qu'il parlait à votre cousin le capitaine Reginald Answell?

XI. — LA DEPOSITION DE MARY HUME

Pendant dix secondes, un tel silence régna qu'on aurait entendu une mouche voler. Nous nous efforcions tous de bien comprendre ce que nous venions d'entendre. Le prévenu regardait Reginald Answell comme s'il le défiait de rencontrer son regard. Reginald ne leva pas les yeux.
— Oui, je parle de cet homme qui est là-bas, insista Merrivale en tendant le bras vers le cousin du prévenu.
Le capitaine Reginald Answell secoua la tête et eut un sourire méprisant. Sir Walter Storm se leva.
— My Lord, s'écria-t-il, le prisonnier a-t-il le droit d'interpréter les pensées de Mr. Hume?
Le juge réfléchit et se frotta les tempes.
— Vous avez raison, Sir Walter; cependant, si Sir Henry a quelques nouvelles preuves à nous présenter, nous donnerons la permission.
— Oui, My Lord, nous avons des preuves, riposta Merrivale.
— Continuez, mais rappelez-vous que les soupçons du prévenu ne sont pas des preuves.
Henry Merrivale se tourna de nouveau vers Answell.
— Il s'agit d'expliquer l'appel téléphonique. Votre cousin était revenu à Londres la veille au soir, n'est-ce pas?
— Oui, nous séjournions dans la même maison.
— Et quand il était à Londres, il habitait chez vous?
— C'est vrai.
— Si donc Avory Hume voulait être en contact avec lui, il était naturel qu'il téléphonât dans votre appartement dès neuf heures le samedi matin?
— Oui.
— Quand vous êtes allé à Grosvenor Street, le samedi soir, votre prénom a-t-il été mentionné?
— Non, j'ai dit au maître d'hôtel : « Mon nom est Answell » et il m'a fait entrer sans m'annoncer.
— Ainsi, quand Avory Hume a dit : « Mon cher Answell, je

rabattrai votre caquet, je vous le promets », vous croyez qu'il ne parlait pas de vous?

— J'en suis sûr.

Henry Merrivale joua avec ses papiers un instant. Puis il continua son interrogatoire. Nous nous demandions tous maintenant : Answell est-il coupable? Il avait un air de sincérité, de conviction qui plaidait en sa faveur. Il aurait fait une bonne impression si la veille il n'avait pas crié sur tous les toits qu'il était coupable.

— Et quand avez-vous pensé qu'une erreur avait été commise, demanda l'avocat, et que pendant toute la soirée Avory Hume vous avait pris pour votre cousin?

— Je ne sais pas. J'y ai pensé au cours de la nuit suivante, mais je n'ai pas pu le croire, puis cette idée m'est revenue.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit?

— Je...

— Aviez-vous une raison pour garder le silence?

— Avez-vous entendu la question? dit le juge. Répondez.

— My Lord, j'ai entendu.

Le juge fronça les sourcils.

— Ou vous aviez une raison ou vous n'en aviez pas?

— J'en ai une.

— Savez-vous pourquoi Hume aurait pu fixer un rendez-vous à votre cousin et non à vous? interrogea Merrivale.

Jim Answell promena un regard autour de lui.

— Non, je ne sais pas, répondit-il d'une voix claire.

— Vous ne savez pas? mais cette erreur avait sûrement une raison?

Il y eut un silence.

— Pourquoi Avory Hume aurait-il pu détester le capitaine Answell et vouloir rabattre son caquet?

Silence.

— Etait-ce...

— Non, Sir Henry, interrompit le juge, vous n'avez pas le droit de suggérer au prévenu les réponses qu'il doit faire.

Henry Merrivale s'inclina. Il déclara que l'interrogatoire était terminé et le redoutable Sir Walter Storm se leva. Pendant un moment il ne posa aucune question, puis d'un ton calme et méprisant il commença son contre-interrogatoire.

— Avez-vous décidé si vous plaidez coupable ou non coupable?

Answell eut un sursaut et regarda l'avocat général bien en face.

— Je ne suis pas coupable.

— Très bien. Je suppose que votre ouïe est normale?

— Oui.

— Si je vous dis « Caplon Answell » et ensuite : « Capitaine Answell », malgré le bruit de cette salle, vous pourrez distinguer entre les deux?

Reginald Answell eut un léger sourire.

— Parlez distinctement. Je suppose que vous n'avez pas de crise de surdité.

— Non, mais j'étais distrait parce que je parcourais un journal; tout en lisant, je décrochai le récepteur et je ne prêtai attention que lorsque j'ai entendu le nom de Mr. Hume.

— Mais vous avez bien entendu son nom?
— Oui.
— Avez-vous mentionné à la police que Avory Hume aurait pu dire « Capitaine Answell » et non « Caplon Answell »?
— Non.
— Pourtant cette idée vous a frappé dès la nuit qui a suivi le crime.
— Sur le moment, je ne l'ai pas prise au sérieux.
— Pourquoi l'avez-vous envisagée plus sérieusement plus tard?
— J'avais eu le temps de réfléchir.
— Y avez-vous fait allusion quand vous avez paru devant les magistrats?
— Non.
— Quand donc cette idée, pour la première fois, s'est-elle cristallisée dans votre esprit?
— Je ne sais pas.
— Et pour quelle raison s'est-elle cristallisée? Vous ne vous rappelez pas? En un mot, vous ne pouvez pas dire ce qui a motivé cette hypothèse chimérique?
— Si, je le peux, s'écria le témoin le visage rouge et irrité.
— Eh bien?
— Je savais que Mary connaissait Reginald depuis un certain temps. C'est Reg qui m'a présenté à elle chez les Stoneman.
— Oh? demanda Sir Walter Storm d'une voix mielleuse, pensiez-vous qu'il y avait eu un flirt entre eux?
— Non, pas exactement, c'est-à-dire...
— Aviez-vous sujet de soupçonner ce flirt?
— Non.
Sir Walter jeta sa tête en arrière et reprit.
— Ecoutez-moi bien. Je vais énumérer les diverses suggestions que vous nous avez présentées. Si je me trompe, vous me reprendrez. Miss Hume connaissait le capitaine Answell; elle l'avait rencontré dans le monde. A cause de cela, Mr. Hume, qui est un homme de bon sens, éprouve une violente irritation contre le capitaine Answell et décide brusquement de lui rabattre le caquet. Il téléphone au capitaine Answell mais vous interceptez le message et vous le prenez pour vous. Vous allez sans arme chez Mr. Hume. Il vous sert un whisky dans lequel un narcotique a été mélangé parce qu'il croit que vous êtes le capitaine Answell. Pendant que vous étiez endormi, quelqu'un plaça le revolver du capitaine Answell dans votre poche et vous versa de la menthe dans le gosier. Quand vous vous réveillez, on trouve vos empreintes digitales sur une flèche que vous n'avez pas touchée, et le whisky est allé reprendre sa place tout seul dans le carafon qui ne porte, lui, aucune empreinte. C'est bien cela, n'est-ce pas? Croyez-vous que le jury pourra accepter ce conte à dormir debout?
Il y eut un silence. Answell jeta un regard autour de lui et répondit d'une voix détachée :
— Je ne demande à personne de me croire. Si vous imaginez que tout dans la vie est gouverné par la raison, prenez ma place quelques secondes, et vous comprendrez qu'on peut être en plein cauchemar sans dormir.

— Je comprends, reprit Sir Walter imperturbable. Mais la raison a-t-elle gouverné vos actions la nuit du 4 janvier?

— Oui. J'ai réussi à garder mon calme malgré les injures dont on m'accablait.

Le juge lui imposa silence, mais Answell faisait maintenant une excellente impression. Sir Walter continua à le harceler.

— Vous nous avez dit que si vous aviez refusé d'enlever votre pardessus, si vous aviez parlé au maître d'hôtel d'un ton furieux, c'est parce que vous ne vouliez pas paraître ridicule. Est-ce vrai?

— Oui.

— Pourquoi auriez-vous été plus ridicule si vous aviez enlevé votre pardessus?

— Je veux dire...

— Que voulez-vous dire?

— C'est l'effet que ça m'a produit.

— Eh bien, moi, je vais vous dire pourquoi vous n'avez pas enlevé votre pardessus. C'est que vous ne vouliez pas qu'on remarque le revolver qui était dans votre poche?

— Je n'ai jamais pensé à cela.

— Vous n'avez jamais pensé à quoi? Au revolver qui était dans votre poche?

— Il n'y avait pas de revolver dans ma poche.

— J'attire de nouveau votre attention sur la déposition que vous avez faite à la police la nuit du 4 janvier. Vous rendez-vous compte que vos déclarations d'aujourd'hui contredisent tout ce que vous avez affirmé à ce moment-là?

Answell jouait nerveusement avec sa cravate.

— Non, je ne vois pas comment.

— Je vais vous le prouver, dit Sir Walter. Vous avez dit : « Je suis allé chez lui à six heures dix, il m'a accueilli avec une grande cordialité », n'est-ce pas?

— Oui, plutôt.

— Et que faut-il croire?

— Les deux choses. Il m'a pris pour une autre personne et son attitude n'a pas été amicale; mais envers moi-même, il n'éprouvait que de l'amitié.

Sir Walter considéra un moment le témoin.

— C'est compliqué, et vous ne répondez pas exactement à ma question; son attitude pendant votre conversation était-elle cordiale?

— Non.

— Oh! c'est ce que je voulais savoir. Alors, sur ce point, votre déposition est fausse?

— Je croyais que c'était vrai sur le moment.

— Mais depuis vous avez changé d'avis? Vous dites plus loin : « Il a dit qu'il buvait à ma santé et il a donné son consentement à mon mariage avec Miss Hume. » Puisque vous avez décidé maintenant qu'il était hostile, comment pouvez-vous accorder ces paroles avec une attitude hostile?

— Je me suis mépris.

— En d'autres mots, dit l'avocat en détachant chaque syllabe,

vous rétractez votre déposition et vous dites absolument le contraire.

— Apparemment oui.

Pendant une heure, Sir Walter mit le témoin en pièces. Il s'assit enfin; nous pensions que Merrivale allait de nouveau interroger Answell, mais il se borna à dire :

— Faites avancer Miss Mary Hume.

Un garde ramena Answell au banc des prévenus; on lui tendit un verre d'eau qu'il but d'un trait, mais il tressaillit en entendant le nom de sa fiancée.

Je ne sais si Mary était dans la salle pendant l'interrogatoire de James Answell, elle s'avança lentement, sans émotion apparente. Elle portait de magnifiques zibelines et elle n'avait pas de chapeau. On lui fit prêter serment.

— Elle est à moitié morte de peur, me chuchota Evelyn.

Je protestai qu'il n'y paraissait guère, mais Evelyn secoua la tête.

Henry Merrivale attendit que le chuchotement qui courait dans la salle se fût éteint, et commença ses questions.

— Votre nom est Mary Elizabeth Hume?

— Oui.

— Vous êtes fille unique d'Avory Hume et vous habitez au numéro 12 Grosvenor Street?

— Oui, répondit-elle d'un ton de somnambule.

— A une fête de Noël donnée à Frawnend, dans le Sussex, vous avez fait connaissance du prévenu?

— Oui.

— L'aimez-vous, Miss Hume?

— Je l'aime, répondit-elle et ses paupières battirent.

— Vous savez qu'il est accusé d'avoir assassiné votre père?

— Je le sais.

— Eh bien, Miss Hume, je vous demande de regarder cette lettre. Elle est datée du 3 janvier, neuf heures et demie du soir, la veille du crime. Voulez-vous dire aux jurés si c'est vous qui l'avez écrite?

— Oui. C'est moi.

La lettre fut lue tout haut; elle était ainsi rédigée :

Cher Papa,

Jimmy a brusquement décidé d'aller à Londres demain matin, et j'ai pensé qu'il fallait que je vous avertisse. Il prendra le train que je prends d'habitude, et qui, comme vous le savez, part d'ici à neuf heures et arrive à onze heures moins un quart à Victoria. Je sais qu'il a l'intention d'aller vous voir, dans la journée.

Je vous embrasse tendrement.

MARY.

P. S. — Vous vous occuperez de l'autre affaire, n'est-ce pas?

— Savez-vous si votre père a reçu cette lettre?

— Oui, il l'a reçue. Dès que j'ai appris sa mort, je suis allée à Londres, et je l'ai trouvée dans sa poche.

— A quelle occasion l'avez-vous écrite?

— Le vendredi soir, Jimmy avait brusquement décidé d'aller à Londres acheter ma bague de fiançailles.

— Avez-vous essayé de le retenir?

— Oui, mais je n'ai pas osé insister, de peur qu'il n'ait des soupçons.

— Pourquoi avez-vous essayé de le retenir?

La jeune fille eut une imperceptible hésitation.

— Parce que son cousin, le capitaine Answell, était parti pour Londres le vendredi soir avec l'intention de voir mon père le lendemain, et j'avais peur que Jim et lui ne se rencontrent chez nous.

— Et vous ne vouliez pas qu'ils se rencontrent dans votre maison?

— Non.

— Pourquoi?

— Quelques jours auparavant, répliqua Mary, le capitaine m'avait demandé, ou plutôt, avait demandé à mon père cinq mille livres pour prix de son silence.

XII. — LES PHOTOGRAPHIES

— C'est bien de cet homme qui est là-bas que vous voulez parler? demanda Merrivale en agitant ses grandes manches.

Reginald Answell devint pâle comme un mort, et son visage se crispa. Je comprenais maintenant la tournure qu'avaient prise les événements. Il se croyait en sécurité, il ne pensait pas que la jeune fille oserait le trahir. Elle avait même promis, avec une terreur bien simulée, qu'elle garderait le silence. Je me rappelais leur conversation : « Merci pour tout. » « C'est convenu? » « Vous me connaissez, Reg. »

Un rapide colloque à trois voix s'engagea.

— Le capitaine Answell est-il accusé? demanda l'avocat général.

— Pas encore, répondit Merrivale.

— Continuez, Sir Henry, ordonna le juge.

Henry Merrivale se tourna vers la jeune fille qui n'avait rien perdu de son calme.

— Ainsi le capitaine Answell vous a demandé, ou plutôt a demandé à votre père de payer cinq mille livres pour prix de son silence.

— Oui. Il savait que je n'avais pas une telle somme, mais il était sûr qu'il pouvait l'obtenir de mon père.

— Et pourquoi vous faisait-il chanter?

— J'ai été presque fiancée avec lui, à l'insu de ma famille; un caprice d'enfant. Quand je l'ai mieux connu, je lui ai retiré mon estime; il a cru qu'il pourrait faire rompre mon mariage avec Jim, en lui prouvant que je l'épousais uniquement pour son argent.

Pour la seconde fois, le prévenu se leva d'un bond et voulut parler. Merrivale, d'un geste furieux, lui imposa le silence.

— Et quelles preuves pouvait-il donner, Miss Hume?

— Le capitaine Answell a plusieurs photographies que je lui avais dédicacées.

Henry Merrivale intervint.

— My Lord, j'ai une de ces photographies ici. En bas vous verrez ces mots : « Mon cher Reg avec la tendresse de celle qui l'aime — Mary » et le capitaine Answell a ajouté une date.

La photographie passa de main en main. Sir Walter ne fit aucun commentaire.

— Où sont les autres photographies dont vous parlez? demanda le juge.

— Reg a les autres. Il a promis de me les rendre, si je gardais le silence sur ses efforts de chantage.

Reginald se leva lentement et se dirigea vers la porte. Il essayait de marcher d'un pas lent et de garder une attitude indifférente. Personne, bien entendu, ne chercha à l'empêcher de sortir. Mais Henry Merrivale, de propos délibéré, ne posa aucune question pour permettre à tous les yeux de le suivre. Il semblait se heurter à tous les sièges, à tous les pieds, il courait quand il atteignit la porte. L'agent de garde lui jeta un long regard et s'effaça.

— Parlons un peu de ces photographies, dit Merrivale. Quand ont-elles été prises?

— Il y a à peu près un an, répondit la jeune fille.

— Aviez-vous rompu vos fiançailles avec le capitaine Answell quand vous avez fait la connaissance du prévenu?

— Oh mon Dieu! bien longtemps avant.

— Avez-vous réclamé les photographies?

— Oui. Mais le capitaine Answell avait répondu en riant que c'était un souvenir auquel il tenait.

— Que vous a dit le capitaine Answell quand il a appris vos fiançailles avec le prévenu?

— Il a profité d'un moment où nous étions seuls pour me féliciter. Il m'a souhaité beaucoup de bonheur.

— Pas autre chose?

— Il a ajouté que si je ne lui donnais pas cinq mille livres, il montrerait les photographies à Jim et lui dirait que je n'avais rompu que parce que je trouvais un parti plus riche. Il trouvait que Jim serait écœuré à l'idée que je ne l'épousais que pour son argent et que cette union lui ferait horreur.

— Ceci se passait entre le 28 décembre et le 4 janvier?

— En effet.

— Continuez, Miss Hume.

— Je lui répondis qu'il était fou, que je n'avais pas cinq mille livres, et que je ne les aurais jamais. Il riposta que mon père payerait volontiers, que son rêve était de me voir faire un beau mariage, et que jamais je ne retrouverais un parti comme Jim.

— Votre père était un homme inflexible, n'est-ce pas? demanda Merrivale.

— Oui.

— Il exécutait toujours ses volontés?

— Oui, toujours.

— Avez-vous parlé à votre père de ces photographies?

— Il a bien fallu, répondit la jeune fille.

— Racontez ce qui s'est passé.

— Le capitaine Answell m'a accordé quelques jours pour trouver l'argent. C'était le mercredi; j'ai écrit à mon père et je lui ai dit qu'il fallait que je le voie pour une question très urgente au sujet de mon mariage. Je savais qu'il arriverait aussitôt. Je ne pouvais partir sans explication; Jim aurait été étonné. J'ai donc demandé à mon père de me rejoindre le jeudi matin dans un village près de Frawnend...

— Continuez.

— Je l'ai retrouvé à l'auberge du « Sanglier » sur la route de Chichester. Je croyais qu'il serait furieux, mais il s'est borné à m'écouter en marchant de long en large, les mains derrière le dos; puis il a dit que cinq mille livres étaient une somme ridicule. Il paierait bien les photos, mais il avait eu quelques pertes d'argent ces temps derniers. Je remarquai que le capitaine Answell rabattrait peut-être un peu de ses prétentions. Il m'a dit : « Ne te tourmente pas, aie confiance en moi, je lui rabattrai son caquet. »

— Oh! oh! Il a dit : « Aie confiance en moi, je lui rabattrai son caquet »? Ce sont les mots qu'il a prononcés? Quelle était son attitude?

— Il était blanc comme un linge, et je crois que si Reg avait été là, il l'aurait tué.

— Hum! Ainsi, votre père avait bien l'intention de rabattre le caquet du capitaine Answell, et lui a fait boire un whisky où une drogue avait été versée; mon éminent ami ne trouve plus cela très ridicule, je suppose?

Et Merrivale continua sans attendre une interruption.

— Vous a-t-il dit ce qu'il se proposait de faire?

— Il m'a dit qu'il retournait à Londres, et qu'il lui fallait quelques heures pour réfléchir. Il m'a recommandé de le tenir au courant des faits et gestes de Reg.

— C'est tout?

— Oui. Il m'a demandé aussi de chercher à découvrir où Reg avait caché les photos.

— Avez-vous cherché?

— Oui, et j'ai été terriblement maladroite. Reg m'a surprise, s'est mis à rire et s'est écrié : « Ma chère enfant, je m'en vais droit à Londres et j'irai voir votre père. »

— Ceci se passait le vendredi, n'est-ce pas?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai téléphoné à mon père au début de la soirée de vendredi.

— C'est l'appel téléphonique dont on a parlé?

— Oui. Je l'ai averti et je lui ai demandé ce qu'il comptait faire.

Henry Merrivale agita ses grandes manches.

— Répétez-nous ce qu'il a dit.

— Il m'a dit : « Bien, tout est arrangé. Je lui téléphonerai demain matin, je l'inviterai à venir me trouver et je te promets qu'il ne nous ennuiera plus. »

Elle parlait avec énergie, et Henry Merrivale attendit un moment pour laisser aux jurés le temps de réfléchir à ses paroles.

— Vous a-t-il dit quels étaient ses projets?

— Non, je les lui ai demandés, mais il n'a pas voulu répondre. Il s'est informé où il pourrait trouver Reg, et je lui ai dit que le capitaine Answell habitait chez son cousin. Il a remarqué : « C'est bien ce que je pensais, je suis déjà allé là-bas. »

— Il a dit qu'il était déjà allé là-bas? demanda Merrivale d'une voix sonore. A-t-il dit qu'il avait volé le revolver du capitaine Answell?

Le juge intervint.

— Miss Hume vous a déjà dit, Sir Henry, qu'elle ne sait rien de plus.

L'avocat satisfait tapota sa perruque.

— Et soudain, reprit-il, votre fiancé décide d'aller á Londres lui aussi, et vous avez peur de complications imprévues?

— Oui, j'étais à moitié folle.

— C'est pour cela que vous avez écrit à votre père le vendredi après lui avoir téléphoné?

— Oui.

— Et le post-scriptum : « Vous vous occupez de l'autre affaire, n'est-ce pas? » faisait allusion au capitaine Answell?

— Bien sûr.

— Encore un détail à éclairer, poursuivit Henry Merrivale après avoir toussé. Un témoin a parlé de la conduite étrange de votre père quand il eut reçu cette lettre le samedi matin. Il se leva de table, alla à la fenêtre et annonça d'une voix farouche que votre fiancé serait à Londres dans la journée et avait l'intention de le voir. Le témoin, c'est-à-dire Miss Jordan, remarqua : « Alors nous n'irons pas dans le Sussex; vous l'inviterez sûrement à dîner » ou quelque chose de ce genre, et Avory Hume répondit que le voyage dans le Sussex s'effectuerait comme il était convenu. Il ajouta : « Nous ne l'inviterons pas à dîner. » Ne voulait-il pas inviter Jim à dîner de peur que les deux cousins ne se rencontrassent?

Sir Walter Storm sortit de son immobilité.

— My Lord, pour la dernière fois, je proteste; Sir Merrivale fait de constantes hypothèses, et cherche à faire dire aux témoins les choses qu'ils n'ont ni vues ni entendues.

Le juge rappela l'avocat à la raison et Merrivale s'excusa d'un ton sardonique.

— A votre opinion, continua-t-il, les choses que vous avez vues et les choses que vous avez entendues indiquent-elles ce qui s'est passé le soir de l'assassinat?

— Oui.

— Cette jeune fille défendrait-elle son fiancé ainsi si elle n'était pas sûre de son innocence?

Et sans attendre une réponse, il se laissa tomber sur son siège. La salle était pleine d'un murmure qui rappelait le bruit du vent

dans les herbes. Mary Hume tenait sa tête baissée et ramenait ses zibelines sur ses épaules comme si elle avait froid. Maintenant on se disait que le récit d'Answell apparemment stupide, pouvait bien être vrai. Il était clair que c'était l'avis du jury. Les journalistes avaient disparu pour aller faire un rapport et bientôt de grandes manchettes annonceraient dans tous les journaux ce qui s'était passé.

Sir Walter Storm se leva et prit la parole d'une voix douce et persuasive.

— Miss Hume, j'admire, croyez-le bien, votre courage et votre sincérité. Je comprends combien il doit vous être dur de risquer de baisser dans l'estime d'un homme qui vous est cher. Quand vous avez appris la mort de votre père, vous avez quitté précipitamment le Sussex et vous êtes arrivée chez vous le même soir?

— Oui.

— Et vous n'avez rien révélé à la police de ce que vous venez de nous dire?

— Non.

— Avez-vous dit la vérité à quelqu'un?

— Seulement à...

D'un geste, elle indiqua Henry Merrivale.

— Savez-vous que si vous aviez donné ces renseignements à la police, si vous aviez accusé le capitaine Answell de tentative de chantage, vous n'auriez pas été obligée de paraître devant le tribunal?

— Oui, je le savais.

— Je suppose que cette déposition n'a rien d'agréable pour vous?

— En effet, répondit la jeune fille, les yeux baissés.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas tout avoué tout de suite à la police?

— Je...

— Etait-ce parce que vous croyiez que le prévenu était coupable et que ces photos n'avaient aucun rapport avec le crime?

Henry Merrivale se leva non sans peine.

— Je serais heureux de savoir où mène cette question. L'accusation accepte maintenant qu'une erreur avait été commise entre Caplon Answell et le capitaine Answell et que Avory Hume avait pris l'un pour l'autre.

Sir Walter Storm sourit.

— Je ne suis pas encore tout à fait convaincu. Je ne sais pas si la question du chantage du capitaine Answell prouve la culpabilité ou l'innocence du prévenu.

Evelyn me poussa du coude.

— Allons donc! c'est clair comme le jour! me chuchota-t-elle à l'oreille.

Je lui répondis qu'elle était bourrée de préjugés.

— Storm est sincère, il croit qu'Answell est l'assassin, et il prouvera que la jeune fille invente des mensonges pour le protéger; qu'il y a eu un flirt entre Reginald et Mary mais que Reginald n'a jamais cherché à faire chanter qui que ce soit, et que c'est un complot de la dernière heure.

— C'est ridicule; crois-tu cela?

— Non, mais regarde les deux femmes qui font partie du jury.

Des regards irrités nous invitèrent au silence et l'avocat général continua :

— Je ne me suis peut-être pas assez bien expliqué, dit Sir Walter Storm, laissez-moi essayer de nouveau. Ce que vous venez de nous dire, vous auriez pu le révéler quand le prévenu a été arrêté?

— Oui.

— Et cependant vous n'en avez pas soufflé mot?

— Non.

— Vous avez préféré provoquer un coup de théâtre en plein tribunal?

— Vous exagérez, Sir Walter, interrompit le juge.

— Excusez-moi, My Lord, je ne croyais pas avoir dépassé mes droits... Miss Hume, vous me dites que le vendredi 3 janvier, le capitaine Answell quitta Frawnend pour Londres afin de voir votre père le lendemain?

— Oui.

— Il avait l'intention de le faire chanter?

— Oui.

— Pourquoi donc n'a-t-il pas vu votre père?

La jeune fille ouvrit la bouche mais ne prononça pas un mot.

— Je répète ma question. Plusieurs témoins l'ont affirmé; de tout le samedi votre père n'a reçu aucun visiteur, aucun message, aucun appel téléphonique, excepté ceux dont on a parlé ici. Le capitaine Answell ne s'est pas présenté chez lui et n'a pas cherché à communiquer avec lui. Comment est-ce possible s'il s'était précipité à Londres dans l'intention de le voir?

— Je ne sais pas.

L'avocat général leva la main.

— Eh bien, Miss Hume, samedi 4, le capitaine Answell n'était pas à Londres.

— C'est impossible.

— La police a contrôlé les allées et venues de tous ceux qui se trouvent mêlés à cette affaire. Le vendredi soir, le capitaine Answell a quitté Frawnend, s'est rendu chez des amis à Rochester, et n'est arrivé à Londres que le samedi à minuit.

— Non!

— Il a annoncé à plusieurs personnes à Frawnend son projet d'aller à Rochester et non à Londres.

Mary ne répliqua pas.

— Vous conviendrez que s'il était à Rochester il ne pouvait être à Londres?

— Il m'a peut-être fait un mensonge.

— Peut-être. Les photos ont été prises il y a un an?

— A peu près.

— Combien de temps après avez-vous rompu avec le capitaine Answell?

— Un mois.

— Et depuis il n'avait jamais essayé de vous soutirer de l'argent?

— Non.

— Il ne vous avait jamais menacée de faire mauvais usage de ces photos?

— Non; mais vous avez vu son visage quand il est sorti en courant tout à l'heure?

— Ceci est en dehors de la question, Miss Hume. Il était peut-être gêné de voir tous les regards se tourner vers lui. Donc le capitaine Answell n'avait jamais fait aucune tentative de chantage?

— Non.

— Connaissez-vous l'importance et la gravité du serment que vous avez prêté tout à l'heure?

— Certainement.

— Je crois que toute cette histoire sur le capitaine Answell et la colère de votre père n'est qu'une invention d'un bout à l'autre.

— Non, non, non!

Sir Walter contempla la jeune fille un moment, puis il secoua la tête, haussa les épaules, et s'assit. On s'attendait à une violente colère de la part d'Henry Merrivale, mais il nous déçut, il se leva d'un air las, et demanda un nouveau témoin, le docteur Peter Quingley.

J'étais certain que j'avais déjà entendu prononcer ce nom récemment, mais l'homme qui s'approcha de la barre m'était inconnu. C'était un Ecossais aux traits accentués, sobre de gestes, mais qui parlait d'une voix distincte. Il ne devait pas avoir dépassé la quarantaine, bien qu'il parût plus âgé.

— Quel est votre nom? lui demanda Merrivale.

— Peter Macdonald Quingley.

— Vous avez pris votre diplôme de médecine à l'université de Glasgow, et vous avez un diplôme de criminologie scientifique de l'université de Salzburg?

— Oui.

— Quelle était votre situation du 10 décembre au 10 janvier?

— J'étais assistant du docteur John Tregannon, dans la clinique privée du docteur Tregannon dans le Surrey, à Thames Ditton.

— Comment vous trouviez-vous là-bas?

— Je fais partie du conseil médical international, et j'examine les gens internés pour maladies mentales afin d'être sûr qu'aucune erreur n'a été commise.

— Connaissiez-vous Avory Hume?

— Oui.

— Pouvez-vous nous dire si le capitaine Reginald Answell se disposait à une tentative de chantage?

— Je le crois.

— Que savez-vous au juste là-dessus?

— Le vendredi 3 janvier...

La parole du témoin se perdit dans un murmure. On ne pouvait rejeter la déposition d'un tel témoin. Sans hâte, Henry Merrivale démolissait l'accusation. Il ne se pressait pas, il était comme un chat qui joue avec les souris, prêt à les assommer d'un coup de patte quand bon lui semblera.

— Le vendredi 3 janvier...

XIII. — LE TAMPON

Il était deux heures de l'après-midi quand Henry Merrivale, Evelyn et moi nous nous assîmes pour déjeuner dans la salle de la taverne de Wood Street. Henry Merrivale, ressemblant à un mandarin chinois, le cigare au coin de la bouche, repoussa son assiette.

— Eh bien! mes petits agneaux, vous voyez ce qui s'est passé, maintenant?

— Les grandes lignes, oui. Mais tant de choses restent un mystère. Comment diable avez-vous déniché Quingley?

— De déductions en déductions. Savez-vous pourquoi j'ai accepté cette affaire, au début?

— Bien sûr, dit Evelyn. Parce que Mary est allée vous trouver et a éclaté en sanglots. Vous ne pouvez pas supporter de voir pleurer une jolie jeune fille...

— Je m'attendais à cela, riposta Henry Merrivale d'une voix amère. Vous me prenez pour un vieux gâteux. Ce n'est pas cela du tout. Je me plais à être un justicier, et à rétablir l'ordre autour de moi.

Je le regardai avec curiosité. Il fumait avec délices. Et savourait la joie de l'échec qu'il avait imposé à Sir Walter Storm.

— Si vous voulez faire régner la justice en ce bas monde, remarquai-je, vous aurez de l'ouvrage.

— Le hasard a précipité Answell dans le pétrin, reprit mon ami, et j'essaie de l'en tirer. Quand la jeune fille est venue me trouver, j'ai compris ce qui avait dû se passer. Jim avait reçu un message qui ne lui était pas destiné et s'était précipité au beau milieu d'un complot destiné à punir Reginald. Mais ni Answell ni Mary n'ont pu comprendre. On ne voit pas un morceau de charbon qui est dans son œil. Et quand j'ai interrogé Mary et que je lui ai fait comprendre la vérité, il était trop tard, le procès était déjà engagé. Que voulez-vous que cette pauvre fille pense quand la tragédie a éclaté? Elle apprend que son père est mort, elle rentre chez elle, elle trouve son fiancé seul avec le cadavre dans une pièce fermée comme une prison, avec ses empreintes digitales sur la flèche et tous le désignant comme coupable. Comment pouvait-elle soupçonner un guet-apens contre lui? Comment pouvait-elle deviner qu'il s'agit en réalité de Reginald, à moins que quelqu'un le lui fasse remarquer?

— Ce quelqu'un, c'est vous?

— Bien sûr. J'ai longuement réfléchi. Il était clair qu'Avory

Hume avait imaginé toute une petite intrigue pour prendre Reginald au piège. Il téléphone dès neuf heures du matin, bien qu'il sache que Jim n'arriverait pas avant dix heures quarante-cinq. Il donne congé à la cuisinière et à la femme de chambre pour la soirée. Il ordonne de fermer les volets dans le bureau. Il attire l'attention du maître d'hôtel sur le carafon plein de whisky et le siphon, qui se trouvent sur le buffet. Il verrouille la porte à l'intérieur quand Answell est seul dans la pièce, avec lui. Il crie assez fort pour que le maître d'hôtel l'entende : « Mon ami, qu'avez-vous? êtes-vous devenu fou? » C'était une maladresse, car si Answell avait vraiment bu du whisky drogué, le maître de la maison n'aurait pas dit : « Etes-vous devenu fou? » Il aurait dit : « Etes-vous malade? » ou bien « Vous êtes ivre, hein? » Je vous accorde qu'Avory avait préparé une petite mise en scène. Quelle était son intention? Il voulait fermer la bouche de Reginald, mais sans lui donner d'argent. Savons-nous quelque chose au sujet de Reginald qui pourrait nous donner une indication? C'est Mary elle-même qui me l'a dit. Savez-vous qu'il y a eu des cas de folie dans la famille de Reginald?

Je crus revoir Reginald et le docteur Spencer Hume qui descendaient ensemble l'escalier de Old Bailey. Reginald Answell disait : « Il y a eu déjà des cas de folie dans la famille, pas grand'chose, et cela remonte à plusieurs générations. »

— Cela suffisait, continua Merrivale. Reginald et le docteur Hume connaissent la vérité, mais tous les deux se gardent bien d'en parler. Il y a eu des cas de folie dans la famille de Reginald. Et le frère d'Avory Hume est médecin. Et une drogue extraordinaire a été employée. Et un des amis intimes de Spencer Hume est le docteur Tregannon, spécialiste des maladies mentales, qui a une clinique privée. Et il faut deux docteurs pour signer un certificat d'internement...

— Nous savons donc qu'il fallait déclarer que Reginald était fou et l'interner, dis-je.

Henry Merrivale fronça les sourcils.

— C'est probable, dit-il. Voyons ce qui aurait dû se passer. Ils ont fait une erreur et ils se sont emparés de Jim au lieu de Reginald. Mais cela ne change pas les détails. Tout le monde savait qu'il y avait eu quelque amourette entre Reginald et Mary Hume, on savait aussi que la jeune fille n'était pas riche et qu'Avory n'aurait jamais consenti à cette union. Et Jim son riche cousin le supplantait auprès de la jeune fille. Reginald va voir le père et devient maboule. Vous comprenez le plan d'Avory. On entend une dispute. Des témoins — des témoins qui ne sont pas du complot — arrivent. Ils trouvent ses empreintes digitales sur la flèche qui a été arrachée du mur. Ils voient ses cheveux en désordre, sa cravate de travers. Avory porte les traces d'une lutte. Et que dit Reginald? Il dit qu'on lui a fait avaler un narcotique et que tout cela est un guet-apens. Mais un médecin est là pour jurer qu'aucune drogue n'a été mêlée au whisky et d'ailleurs le carafon de whisky est intact sur le buffet. Et quel est le mot d'ordre? « Chut! pas d'esclandre! Il faut tenir l'affaire secrète. » Il ne faut pas qu'on sache que le pauvre diable a perdu la raison. Il divague quelque

chose sur Mary et les photos? Raison de plus pour qu'on ne l'entende pas. Pourquoi Spencer ne l'emmènerait-il pas à la clinique du docteur Tregannon? Même Jim Answell, quand on lui annoncera la triste nouvelle, voudra faire le silence. La veille de son mariage, il ne tiendra pas à clamer sur les toits que son cousin germain a la camisole de force. Et les médecins regarderont ce que le malheureux a dans sa poche. Les photos seront trouvées et brûlées. Voilà tout, mes petits agneaux. Reginald restera enfermé jusqu'à ce qu'il ait promis d'être sage. Et s'il ne promet pas, il n'aura aucune preuve, et on pourra toujours dire qu'il est cinglé. Et la fille de Avory Hume sera mariée. Ce n'est pas la première fois qu'une affaire de ce genre se produit.

— Avory Hume n'avait pas beaucoup de scrupule, remarquai-je.

Henry Merrivale contempla les flammes dans la cheminée.

— Il tenait à sa réputation. On le faisait chanter; il avait à se défendre et c'est ce qu'il a fait. Je regrette que son petit complot n'ait pas réussi. Mais en tout cas, je tiens à remporter l'acquittement de mon client et il me fallait un témoin qui sache quelque chose. J'étais prêt à acheter Tregannon lui-même.

— L'acheter?

— Bien sûr. Mais j'ai choisi Quingley, parce que le conseil médical était déjà après Tregannon. Quelqu'un a entendu Spencer, Avory et Tregannon manigancer leur petit projet et se préparait à dénoncer Tregannon.

— Et quelle va être votre méthode maintenant?

— Que voulez-vous dire? demanda Merrivale.

— Vous avez établi l'existence du complot. Mais y a-t-il une raison pour qu'Answell ne soit pas coupable?

— Non, dit Merrivale, et c'est ce qui me chiffonne.

Il repoussa sa chaise, et se mit à marcher de long en large.

— A quel système aurez-vous recours maintenant?

— Le judas, dit-il... reprenez l'affaire depuis le début. Nous avons prouvé l'existence d'un guet-apens. Mais une chose me tracassait, Avory et Spencer travaillent ensemble contre Reginald... Très bien. Mais le soir du drame, Avory s'arrange pour faire sortir tout le monde excepté le maître d'hôtel. La cuisinière et la femme de chambre ont congé. Amelia Jordan et le docteur Spencer partent pour le Sussex. Mais je me suis dit : « Spencer ne peut pas partir ainsi. Son frère a besoin de lui. Qui va venir examiner le dingo? Qui jurera qu'il n'a absorbé aucun narcotique si ce n'est le docteur Hume? C'est le pivot du complot. »

— A moins que Tregannon ne soit là.

— Oui, mais Tregannon ne peut pas être dans la maison. Ce serait trop louche. Et si Spencer lui-même était sur les lieux, on pourrait avoir des soupçons. C'est Amelia Jordan qui, à son insu, a vendu la mèche. Vous avez entendu sa déposition? Vous vous rappelez ce qu'elle devait faire? Elle devait prendre Spencer à l'hôpital et ils se rendraient dans le Sussex en auto. Vous vous rappelez?

— Oui. Et puis?

— Vous vous rappelez tous aussi le service que Spencer lui

avait demandé? reprit Merrivale. Il lui avait demandé de préparer sa valise et de la porter à l'hôpital pour qu'il n'ait pas la peine de s'occuper de ses bagages. C'est un trait de génie. Amelia Jordan avait l'intention d'aller dans le Sussex. Spencer, non. Quand vous chargez quelqu'un de préparer votre valise, vous pouvez être sûr qu'il manquera quelque chose. Et Spencer avait besoin d'un prétexte. Amelia arriverait à l'hôpital la valise à la main. « Oh! dirait Spencer de son ton le plus aimable, avez-vous pris mes brosses en argent? » Sa robe de chambre, ou ses boutons de manchettes, ou n'importe quoi. Il n'avait qu'à énumérer jusqu'à ce qu'elle eût oublié quelque chose. « Vous n'avez pas pris cela? Grand Dieu, croyez-vous que je peux aller dans le Sussex sans cet objet? C'est absolument indispensable. Quel ennui! Il faut que je retourne le chercher. » Henry Merrivale se caressait l'estomac et imitait à merveille les manières et le ton de Spencer Hume. Il reprit sa voix naturelle et ajouta :

— Ils retournent à la maison, et ils arrivent au bon moment. Avory Hume est en train de désarmer un fou qui a essayé de le tuer.

Il y eut un silence.

— C'était très bien combiné, reconnut Evelyn. Et Amelia Jordan était-elle dans le complot?

— Non. Son témoignage servirait mais elle ne savait rien. Pas plus que Dyer et Fleming.

— Fleming?

Henry Merrivale enleva son cigare de sa bouche et se rassit.

— Vous avez entendu ce que Fleming a dit à la barre? Avory Hume l'avait invité pour sept heures moins un quart. En connaissant les habitudes de son ami, il était sûr que Fleming arriverait un peu plus tôt. Voici le programme tel qu'il a été préparé : Avory Hume invite Reginald pour six heures tapant, et comme il s'agit de demander de l'argent, Reginald ne se fera probablement pas attendre. Avory ordonne à Amelia Jordan de partir dans l'auto que Dyer ramènera du garage vers six heures un quart. Donnez-moi une feuille de papier et un crayon. Avory Hume était très méthodique et il n'a rien laissé au hasard. A six heures dix, Reginald arrivera. Il sera vu par Amelia et par Dyer. Dyer le fera entrer dans le bureau. Puis le maître d'hôtel ira chercher l'auto. Un moment, il rôdera peut-être autour de la porte du bureau quelques minutes, car il sait que le visiteur est dangereux. Dyer partira vers six heures cinq. Il sera de retour avec la voiture entre six heures dix et six heures quinze. Entre six heures quinze et six heures vingt, Amelia se rendra à l'hôpital; le trajet est court de Grosvenor Street à Praed Street. Amelia Jordan arrive à l'hôpital à six heures vingt-deux; elle donne la valise à Spencer qui découvre l'oubli et ils reviennent. Ils arrivent entre six heures vingt-sept et six heures trente. La mise en scène est prête. Avory Hume crie, Dyer frappe à la porte, le maître de la maison ouvre la porte. Une lutte a eu lieu. Reginald, les yeux égarés, ne peut rien expliquer. Le médecin arrive. Au milieu de toute cette agitation, Fleming s'amène et sert de dernier témoin. Voilà.

Merrivale fit monter une volute de fumée vers le plafond.

— Seulement il y a une petite anicroche, dis-je. Quelqu'un a profité de tout cela pour tuer Avory Hume.

— Eh oui! Je vous ai dit ce qui devait se passer, maintenant je vais vous montrer ce qui s'est passé en réalité. Je vais vous donner l'horaire des événements, car les heures ici sont très importantes. Je les ai accompagnées de commentaires.

Il tira de sa poche une grande feuille de papier un peu grisâtre et l'étala sur la table. Elle était divisée en deux, d'un côté les heures dactylographiées par Lollypop, dans l'autre colonne Henry Merrivale avait griffonné au crayon bleu ses commentaires.

HORAIRE	COMMENTAIRES
6 h. 10. Answell arrive, on le fait entrer dans le bureau.	Retardé par le brouillard.
6 h. 11. Avory Hume ordonne à Dyer d'aller chercher l'auto; la porte du bureau est fermée mais non verrouillée.	
6 h. 11-6 h. 15. Dyer reste devant la porte du bureau. Il entend Answell qui dit : « Je ne suis pas venu pour tuer quelqu'un à moins que cela ne devienne absolument nécessaire. » Plus tard il entend Hume parler d'une voix sèche, mais ne distingue que les derniers mots : « Mon ami, qu'avez-vous? Etes-vous devenu fou? » Il entend un bruit de lutte, il tape à la porte et demande ce qui se passe. Avory Hume lui répond : « Je n'ai pas besoin de vous. Partez. »	La porte était-elle verrouillée à ce moment? Non, si on avait tiré le verrou, Dyer l'aurait entendu. C'est très courageux de Hume. Terriblement louche. On ne parle pas de l'argenterie. « Etes-vous devenu fou? » Très louche. A vérifier. Answell tombe.
6 h. 15. Dyer va chercher l'auto.	Il arrive au garage à 6 h. 18.
6 h. 29. Amelia Jordan a préparé sa valise et celle que le docteur Hume lui a demandé de faire pour lui.	Qui sait si elle n'a rien oublié?
6 h. 30-6 h. 32. Amelia descend. Elle passe devant la porte du bureau et elle entend Answell qui crie : « Levez-vous, sapristi. Levez-vous. » Elle tourne la poignée de la porte, mais la porte est fermée à clé.	La porte devait être verrouillée.

6 h. 32. Dyer revient avec l'auto.

6 h. 32-6 h. 34. Amelia ordonne à Dyer de séparer les deux hommes qui se battent, et d'aller à la recherche de Fleming. C'est elle qui va à la recherche de Fleming.

6 h. 34. Elle trouve Fleming qui descend le perron de sa maison.

Il est un peu en avance mais cela n'a pas beaucoup d'importance.

6 h. 35. Fleming l'accompagne. Tous frappent à la porte du bureau.

6 h. 36. Answell ouvre la porte du bureau.

6 h. 36-6 h. 39. Examen du corps et de la pièce. Les portes et les fenêtres sont fermées, à l'intérieur. Answell est calme et un des témoins s'écrie : « Etes-vous donc de marbre? » Answell répond : « C'est bien fait, il avait drogué mon whisky. » On cherche le whisky. La bouteille et le siphon sont pleins. Les verres propres. Answell persiste à déclarer qu'il a été attiré dans un guet-apens. Une des plumes de la flèche a été coupée en deux.

Les effets de la drogue ne sont pas encore dissipés. Brudine?

Comment Hume s'est-il débarrassé du premier siphon et du premier carafon? Answell ne dit pas qu'on a mis quelque chose dans son verre. Le mélange devait être fait dans le carafon.

Aucun doute sur les portes et les fenêtres. La porte est épaisse, elle n'a pas de serrure. Les volets sont fermés par une barre d'acier. Et les fenêtres sont également fermées à clé.

Que de sornettes!

6 h. 39. Fleming envoie Amelia Jordan à la recherche du docteur Hume. Fleming veut prendre les empreintes digitales d'Answell. Dyer annonce qu'il y a un tampon à encre dans la poche du costume du docteur Spencer Hume.

Pourquoi? De quoi se mêle-t-il?

6 h. 39-6 h. 45. Dyer ne peut pas retrouver le tampon ou le costume. Il se rappelle qu'il y a un vieux tampon dans un tiroir du bureau. Answell ne veut pas qu'on prenne ses empreintes;

A-t-on cherché dans la table à écrire? (Il paraît que oui).

Où est le morceau de plume qui a disparu?

d'un coup de poing, il envoie Fleming à l'autre bout de la pièce. Enfin sa colère l'abandonne et il accepte.

6 h. 45. Dyer sort dans la rue et appelle l'agent de police Hardcastle.

Evelyn interrompit.

— Il ne s'est donc passé que neuf minutes entre le moment où ils sont entrés dans le bureau et le moment où Dyer est allé chercher l'agent? D'après les dépositions que j'ai entendues, on aurait cru que c'était beaucoup plus long?

— Oui, cela paraît beaucoup plus long, grommela Henry Merrivale, à cause des commentaires. Mais ici, vous avez la vérité.

— Une chose qui m'intrigue, insistai-je, c'est toute cette histoire qu'on fait à propos du tampon. Quelle importance cela a-t-il que Fleming prenne ou non les empreintes digitales d'Answell? La police l'aurait fait sans lui.

Merrivale exhala un nuage de fumée.

— Il ne s'agit pas de cela, Ken, ce qu'on a voulu faire remarquer, c'est qu'Answell, au lieu d'être à moitié endormi comme s'il avait avalé un narcotique, s'est mis en colère et a donné un coup de poing à Fleming. Mais en ce qui me concerne, le tampon m'intéresse beaucoup. C'est la clef de l'affaire. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas?

XIV. — L'IDEE DE SIR MERRIVALE

Cette discussion dans la petite salle du restaurant ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Je revois les pots d'étain illuminés par les flammes de la cheminée, le visage joyeux d'Henry Merrivale. Evelyn était assise, les jambes croisées, le menton dans ses mains.

— Vous savez très bien que nous ignorons tout, dit-elle. Et vous êtes l'homme le plus exaspérant que j'aie jamais vu; pourquoi prendre tant de plaisir à intriguer les gens?

— Je n'y prends aucun plaisir, grommela Merrivale. Mais après tout, pourquoi ne devinez-vous pas? Lisez le reste du programme. Je vous demande seulement ceci : si Jim Answell n'est pas coupable, qui est l'assassin?

— C'est difficile à dire. Vous semblez ne penser qu'aux gens qui étaient dans la maison à l'heure du crime. Et aux autres?

— Quels autres?

— Il y en a au moins trois. Reginald, Mary elle-même, et le docteur Hume. Par exemple, l'avocat général a appris à Mary, aujourd'hui, que Reginald n'était pas à Londres, qu'il a été à Rochester, et qu'il n'est arrivé à Londres qu'à minuit. Vous ne l'avez pas demandé? où était donc Reginald? Nous savons qu'il a été dans la maison le soir de l'assassinat, plus tard. J'ai entendu qu'il le disait en descendant les marches de Old Bailey. Mary était aussi chez elle à la fin de la nuit. Et le docteur a disparu. D'abord vous indiquez que le docteur Hume a un alibi, et hier soir, Ken m'apprend qu'il a écrit une lettre jurant que l'assassinat avait eu lieu sous ses yeux. Comment arrangez-vous tout cela?

— Si vous lisiez le reste de l'horaire... commença Merrivale. Ça me tourmente, reconnut-il. Vous savez qu'on a lancé un mandat d'arrêt contre Spencer Hume? Avez-vous une idée quelconque, Ken?

— Peu importe le nom de l'assassin, répliquai-je. Mais je voudrais savoir comment le crime a été commis. Nous avons le choix entre trois solutions : premièrement, Answell après tout a bien poignardé son hôte; deuxièmement, Hume s'est tué par accident; troisièmement, il y a un assassin inconnu et une méthode inconnue. Merrivale, êtes-vous capable de répondre à deux questions sans mentir?

— J'essaierai. Allez-y.

— A vous en croire, le véritable assassin a pénétré dans la pièce par le judas. C'est bien cela?

— Oui.

— Et le crime a été commis avec une arbalète, c'est votre idée.

— En effet.

— Pourquoi une arbalète?

Merrivale réfléchit un moment.

— C'est la chose la plus logique, Ken; c'est la seule arme qui va à ce crime, et c'est aussi l'arme la plus facile à employer.

— La plus facile? Ce grand appareil que vous nous avez montré?

— Il n'est pas grand, riposta Merrivale. Large, mais pas grand. Et à courte distance, un amateur lui-même ne pourrait pas manquer le but. Fleming l'a reconnu.

— De quelle distance la flèche a-t-elle été tirée?

Merrivale me regarda par-dessus ses lunettes.

— Quel interrogatoire! je ne peux pas vous donner la mesure précise, mais la distance ne pouvait pas être de plus de trois pieds, vous êtes content?

— Pas tout à fait. Quelle était la position de Hume quand la flèche a été tirée?

— L'assassin lui parlait. Hume se penchait vers la table à écrire pour regarder quelque chose. L'assassin a tiré, la flèche est partie en ligne droite. Walter Storm l'a tourné en ridicule, mais c'est vrai.

— Il se penchait pour regarder quelque chose?

— Oui.

Evelyn et moi nous échangeâmes un regard. Merrivale qui mordillait son cigare, me tendit une feuille de papier.

— Maintenant, revenons à des questions plus intéressantes.

Spencer Hume, par exemple. Il n'a pas déposé. D'ailleurs, il n'a rien fait de très important quand il a été de retour chez lui, mais ce qu'il a fait est intéressant. Vous savez, Spencer Hume a dû être sidéré quand il a appris que c'était Jim Answell et non Reginald qui avait été pris au piège.

— Connaissait-il les cousins de vue?

— Oui, répondit Merrivale avec un regard étrange. Il connaissait les deux cousins. C'était le seul qui les connaissait.

HORAIRE	COMMENTAIRES
6 h. 46. Spencer Hume arrive à Grosvenor Street.	L'oncle Spencer, à en croire la police, a un alibi indiscutable. De 5 h. 10 à 6 h. 40, il se promenait dans les salles de l'hôpital. A 6 h. 40, il est descendu et a attendu dans le vestibule. Ensuite il est sorti sur le perron à 6 h. 43. Amelia Jordan arrive en hâte et lui dit de le suivre, qu'Avory est mort et que le fiancé de Mary a perdu la tête. Oncle Spencer monte dans la voiture.
6 h. 46-6 h. 50. Hardcastle essaie de questionner Answell; puis téléphone au poste de police.	
6 h. 46-6 h. 50. Spencer fait monter Amelia Jordan dans sa chambre et appelle un médecin.	
6 h. 51-6 h. 55. Spencer descend dans le bureau. En présence de Fleming et de Dyer, Answell dit : « Vous êtes médecin; pour l'amour de Dieu, dites-leur que j'ai absorbé un narcotique. » Spencer répond : « Aucun symptôme ne le montre. »	Pourquoi Spencer n'a-t-il pas avoué la vérité sur le whisky drogué? Trop dangereux?
6 h. 55. L'inspecteur Mottram et le sergent Raye arrivent.	
6 h. 55-7 h. 45. Premier interrogatoire par l'inspecteur Mottram. Les autres témoins sont interrogés. Le bureau est fouillé	C'est la première fois que le bureau est fouillé par la police. Pas de poussière le long de la flèche. Très bizarre.

par l'inspecteur Mottram et le sergent Raye.

La plume coupée par le milieu; ça n'a pas pu être fait au cours d'une lutte. S'est-elle accrochée quelque part? A-t-elle été projetée?

Il faudra chercher ce qu'on peut trouver dans la maison d'un tireur à l'arc.

(Plus tard). J. Shanks, l'homme à tout faire, annonce qu'une arbalète manque dans le hangar.

L'arbalète a disparu.

Le costume a disparu.

7 h. 45. Le médecin inspecteur Stocking arrive.

7 h. 45-8 h. 10. Examen du corps.

A noter la position du corps.

Direction de la blessure. Ça ne colle pas.

Peut-être!

8 h. 15. Spencer Hume téléphone à Mary Hume à Frawnend.

Il avait dîné dehors mais il est arrivé à temps pour recevoir le message.

8 h. 10-9 h. 40. Nouvel interrogatoire et recherche dans la maison. Answell s'évanouit.

9 h. 42. On téléphone au cousin d'Answell, Reginald.

Reginald arrivait juste à l'appartement. Il était venu de Rochester en auto. On sait qu'il a quitté Rochester vers 5 h. 15. Il dit qu'il a dîné dans un hôtel, en chemin, et que son repas lui a pris beaucoup de temps; il était légèrement ivre. Il ne peut pas se rappeler le nom de l'hôtel ou du village.

9 h. 55. Reginald arrive à Grosvenor Street.

10 h. 10. Answell est amené au poste de police. Reginald l'accompagne.

10 h. 35. Mary, qui a pris le premier train, arrive.

10 h. 50. Le corps est emporté à la morgue et on découvre que deux lettres qui étaient dans la poche du mort ont disparu.

Mary les a volées, pourquoi?

12 h. 15. Answell fait une déclaration au poste de police.

Conclusion : Etant donné les heures et les faits ci-dessus, l'identité de l'assassin ne fait aucun doute.

Evelyn parcourut de nouveau la feuille de papier.

— En tout cas, il y a quelqu'un qu'on peut éliminer, c'est Reginald, dit-elle. Il a quitté Rochester à 5 h. 15. Rochester est à soixante-dix kilomètres de Londres, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il est impossible de faire soixante-dix kilomètres en une heure et il n'est pas arrivé à Grosvenor Street à temps pour commettre l'assassinat. Et vous avez déjà éliminé le docteur Hume.

— Vous dites vous-même qu'il a un alibi.

— Oh! les alibis! rugit Merrivale, en montrant le poing. Tous les assassins ont des alibis. Ce n'est pas ce qui me tracasse, ce qui me tracasse, c'est la maudite lettre que oncle Spencer a écrite à Mary hier soir, jurant que l'assassinat s'est accompli sous ses yeux. Et que c'est Answell qui l'a commis. Pourquoi a-t-il écrit cela, et s'il a menti, pourquoi diable a-t-il menti? On pourrait imaginer qu'Answell est sincère quand il proteste de son innocence? Qu'il a tué Hume et ne s'en souvient plus. J'ai déjà lu ça dans des romans policiers. Mais cela ne me satisfait pas. La première personne que j'ai soupçonnée est Spencer Hume...

— Vous le soupçonniez parce qu'il avait un alibi? demandai-je.

— Vous êtes vraiment trop bête, dit Merrivale d'un ton las. Vous ne comprenez rien. Je pensais qu'il avait préparé l'assassinat, s'il ne l'avait pas commis lui-même. Il pouvait y avoir dans le bureau d'Avory Hume un mécanisme qui, à un simple contact, ait fait partir une flèche.

— Impossible, protesta Evelyn. Et vous dites que l'assassin parlait avec sa victime?

— Je le maintiens encore, dit Merrivale.

— Peu importe qui est l'assassin, m'écriai-je. Ce qui est important, c'est le motif. Vous ne me ferez pas croire qu'Answell a saisi la flèche et l'a enfoncée dans le cœur de Hume seulement parce qu'il croyait que son futur beau-père avait versé un soporifique dans son whisky. Il aurait fallu qu'il fût fou. Qui avait un motif pour tuer Hume?

— Avez-vous oublié le testament? demanda Merrivale.

— Quel testament?

— On en a parlé au tribunal. Avory avait une envie folle d'avoir un petit-fils. Il avait l'intention de lui laisser tout par son testament.

— A-t-il écrit ce testament?

— Non. Il n'a pas eu le temps. J'ai jugé intéressant de me rendre

chez son notaire et de jeter un coup d'œil sur le testament qu'il avait fait il y a quelque temps. Sa fille obtient tout, naturellement. Mais d'autres ont une part du gâteau. Le vieux Dyer lui-même n'est pas oublié et il y a un legs de trois mille cinq cents livres pour la société des archers du Kent...

— Ainsi les archers du Kent se sont rassemblés, sont venus en chœur à Londres, et l'ont transpercé d'une flèche? Allons donc, Merrivale, cette hypothèse n'est pas digne de vous!

— Je fais seulement quelques suggestions, répondit Merrivale avec une douceur surprenante. Et j'espérais que vous comprendriez à demi-mot, Ken. Vous ne seriez pas capable d'être avocat, vous ne sauriez pas, par exemple, vous débrouiller pour trouver les témoins qui vous seraient nécessaires. Supposons que le témoignage de l'oncle Spencer me soit indispensable, que je veuille avoir une petite conversation avec lui, comment m'y prendrais-je pour lui mettre la main au collet?

— Dieu seul le sait, il est peut-être déjà en Palestine.

Un coup frappé à la porte fit sortir Merrivale de sa torpeur apparente, il jeta son cigare dans la cheminée et se leva.

— Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit lentement. Le docteur Spencer Hume, soigneusement vêtu, un chapeau melon à la main, un parapluie bien roulé suspendu à son bras, entra dans la pièce.

XV. — LE JUDAS

Si la statue dorée qui orne le dôme de Old Bailey s'était écroulée, notre étonnement n'aurait pas été plus grand. Mais le docteur Hume avait perdu son air banal. Il avait mauvaise mine, ses joues étaient pâles et ses yeux inquiets. En voyant Evelyn et moi, il eut un geste de recul.

— N'ayez pas peur, s'écria Merrivale, ce sont mes amis. Asseyez-vous et prenez un cigare. Ce qui est le plus évident est le mieux caché. Sous les yeux du juge, vous ne risquiez rien, vous auriez pu sortir de la salle, monter dans la galerie, parmi les spectateurs, et vous asseoir en face de Rankin sans qu'il devine votre présence.

Spencer s'assit et refusa le cigare de Merrivale.

— Je suis resté assis dans la galerie toute la matinée.

— J'étais sûr de vous avoir vu, observa Merrivale d'un ton indifférent. C'est une ruse qui a déjà servi. En tout cas, je vous félicite de votre cran.

— Et vous ne m'avez pas dénoncé?

— Je déteste le tapage et les incidents dans une salle de tribunal, déclara Merrivale. Vous avez reçu mon message hier soir?

Le docteur Hume posa son chapeau sur le parquet et accrocha le parapluie à sa chaise.

— C'est pour cela que je suis ici, riposta-t-il. Me permettez-vous de vous poser une question? Comment avez-vous su où j'étais?

— Je ne le savais pas, dit Merrivale, mais j'ai cherché dans les endroits où vous pouviez être; vous aviez pris la poudre d'escampette. Mais vous aviez eu le temps d'écrire une très longue lettre à votre nièce, et les gens qui s'apprêtent à monter dans un avion ou dans un train n'ont pas tant de loisir. Vous saviez qu'on lancerait un mandat d'arrêt contre vous. Une seule chose pouvait expliquer votre absence à la barre : une maladie grave. J'ai pensé que vous iriez trouver votre ami Tregannon à sa clinique. Vous pouvez sans doute maintenant produire un certificat attestant qu'hier vous étiez aux portes de la mort. J'ai donc envoyé un mot à la clinique et vous voilà.

— Oui. Sans doute y a-t-il une personne au moins que vous ne tenez pas à voir pendre. Moi.

— Oui, dit Merrivale.

Il sortit sa montre grosse et ronde comme un oignon et la posa sur la table.

— Ecoutez-moi, docteur, je ne bluffe pas. Dans quinze minutes, il faut que je sois au tribunal. Je plaide pour James Answell cet après-midi. Et je parie qu'il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que vous soyez arrêté pour assassinat.

Le docteur Spencer Hume resta immobile un moment. Puis il tira de sa poche un étui, en sortit une cigarette et se mit à parler d'une voix calme.

— Du bluff, j'en suis sûr.

— Je sais où se trouvent le tampon, le costume de golf et tous les objets qui ont disparu. Est-ce du bluff?

Toujours impassible, Henry Merrivale plongea la main dans sa poche et en tira le tampon, un long timbre en caoutchouc qui portait un nom et jeta le tout sur la table. Le docteur Hume parut moins consterné qu'intrigué.

— Mais, mon cher Monsieur, quelle importance cela a-t-il?

— Quelle importance cela a-t-il?

— Le docteur Quingley a parlé de moi aujourd'hui devant le tribunal. Il faut sans doute accepter son verdict. Si vous montrez un de ces objets, cela ne prouvera rien de nouveau. Un mandat d'arrêt a déjà été lancé contre moi, que peut-on faire de plus?

Il alluma sa cigarette. Merrivale le dévisagea pendant quelques minutes.

— Je commence à croire que vous croyez vraiment à la culpabilité d'Answell, dit l'avocat.

— Je suis certain qu'il est coupable.

— Hier soir, vous avez écrit à Mary Hume que l'assassinat s'était accompli sous vos yeux. Est-ce vrai?

Hume fuma une minute avant de répondre.

— Je n'ai rien à me reprocher! s'écria-t-il avec fureur. J'ai essayé d'aider Avory. J'ai essayé de l'aider dans le choix des

moyens; mais c'était dans le bien de tous, et que se passe-t-il? Je suis traqué, oui, Monsieur, traqué. Même quand j'ai été forcé de me cacher, j'ai essayé d'aider Mary. J'ai avoué que j'avais fourni la brudine à la requête d'Avory. En même temps, j'étais obligé de dire que Jim Answell est un assassin, et jusqu'à mon dernier soupir je répéterai que c'est un assassin.

Sa sincérité était évidente.

— Vous l'avez vu tuer Avory Hume?

— Il fallait que je songe à ma sécurité. Si j'avais écrit seulement la première partie de la lettre, vous l'auriez montrée au tribunal, elle aurait pu aider à sauver Answell, l'assassin. J'ai donc pris des mesures pour que vous ne la divulguiez pas.

— Oh! je comprends, remarqua Merrivale. Vous avez menti pour que la lettre ne puisse servir de pièce à conviction.

Le docteur Hume se calma un peu.

— Je suis venu ici, Sir Henry, au risque d'être arrêté en chemin. C'est pour obtenir autant de renseignements que je le peux. D'abord je veux savoir quelle est ma situation exacte. J'ai un certificat prouvant qu'hier j'étais malade.

— Un certificat signé par un docteur qui bientôt n'aura plus le droit d'exercer.

— Mais qui l'a encore, répliqua l'autre. Ensuite l'accusation n'a plus l'intention de me faire déposer. L'affaire est terminée.

— Pas encore. Je n'ai pas prononcé ma plaidoirie. Et vous pouvez être encore appelé comme témoin, si ce n'est pas par l'accusation, ce sera peut-être par la défense.

Spencer Hume posa sa cigarette sur la table.

— Sir Henry, vous ne m'appellerez pas comme témoin. Si vous le faites, en cinq minutes, je prouverai que James Answell est coupable.

— Tant pis! auriez-vous le toupet de vous présenter à la barre et de dire que l'assassinat a eu lieu sous vos yeux?

— Non, répondit Hume d'un ton calme. Je dirai seulement la vérité.

— La vérité?

— Parce que j'ai essayé de punir un maître-chanteur, n'accep-tera-t-on pas mon témoignage?

— Si vous détestez tant le chantage, pourquoi employez-vous cette méthode maintenant?

Le docteur Hume poussa un soupir.

— Je vous conseille de ne pas m'appeler à la barre, toute votre défense est basée sur un morceau de plume qui a disparu. Vous avez demandé à chaque témoin : « Où est cette moitié de plume? »

— Eh bien?

— C'est moi qui l'ai, dit seulement le docteur Hume. La voici.

Il sortit de nouveau son étui à cigarettes. Il écarta les cigarettes et prit un morceau de plume d'environ un pouce de longueur et d'un pouce de largeur et le mit sur la table.

— Vous remarquerez, continua-t-il, que les bords sont plus éraflés que ceux de l'autre moitié, mais je crois que les deux moitiés s'adap-teront. Où était cette plume? C'est moi qui l'avais. Je l'ai ramassée par terre le soir de l'assassinat. Ce n'était pas pour m'emparer d'un

indice. C'était seulement par amour de l'ordre. Et pourquoi ne l'ai-je montrée à personne? mais, cher ami, vous êtes le seul à vous intéresser à cet objet. La police n'y a presque pas pensé. A vrai dire, je l'avais oublié moi-même. Mais si cette plume est montrée comme pièce à conviction, vous verrez le résultat. Etes-vous convaincu?

— Oui, dit Merrivale avec un large sourire. Vous m'avez convaincu que vous connaissiez l'existence du judas.

Spencer Hume se leva d'un bond et sa main fit tomber la cigarette posée au bord de la table. Machinalement, il l'écrasait du pied, quand on frappa à la porte. Cette fois la porte s'ouvrit plus rapidement. Randolph Fleming montra sa moustache rouge et s'interrompit au milieu de sa première phrase.

— Merrivale, il paraît que vous...

Déconcerté, Fleming contempla le docteur. Dans son genre, il était aussi élégant que le docteur Spencer Hume. Il était coiffé d'un feutre gris et tenait une canne à pommeau d'argent. Il hésita et s'assura que la porte était fermée derrière lui.

— Ça alors! s'écria-t-il. Je croyais que...

— Vous pensiez qu'il s'était enfui? ajouta Henry Merrivale.

Fleming abasourdi grommela quelques mots inintelligibles, puis se tourna vers Henry Merrivale.

— D'abord, je ne vous en veux pas de l'interrogatoire auquel vous m'avez soumis. Vous avez fait seulement votre métier. Les avocats sont les plus grands menteurs du monde. Mais il y a quelque chose qui m'étonne. On m'a dit que vous me citerez vous-même comme témoin. Que se passe-t-il?

— Non, dit Henry Merrivale, je crois que Shanks me suffira. J'ai une arbalète et je veux savoir si elle appartient à Avory Hume. Shanks pourra me le dire.

— L'homme à tout faire? grommela Fleming, en caressant sa moustache avec sa main gantée. Vous croyez encore que le pauvre Hume a été tué avec une arbalète?

— C'est ce que j'ai toujours pensé.

Fleming réfléchit un moment.

— Je vous ai donné mon opinion, remarqua-t-il, mais il faut que je vous dise quelque chose. J'ai fait quelques expériences hier soir et c'est impossible. La distance était trop courte. D'ailleurs...

— Dites ce que vous pensez, proposa Henry Merrivale.

Le docteur s'était assis sans bruit comme s'il ne voulait pas attirer l'attention sur lui.

— J'ai essayé trois fois de lancer des flèches avec une arbalète, reprit Fleming. La plume se prend dans le pied de biche si l'on ne fait pas attention. Une fois la plume est tombée; une autre fois elle a été coupée en deux comme celle que vous nous avez montrée. Je ne reprends pas un mot de ma déposition. Mais des choses de ce genre me tourmentent. Je me suis dit : « S'il y a quelque chose de louche, il faut que je le dise, on est honnête ou on ne l'est pas. » Si vous croyez que cela m'amuse de venir vous raconter tout cela, vous vous trompez. Mais je vais avertir l'avocat général. Entre nous, qu'est devenue cette maudite moitié de plume?

Henry Merrivale le regarda sans parler. Sur la table, au milieu

des assiettes, se trouvait la moitié de plume bleue que Spencer avait posée. Spencer Hume fit un mouvement mais Merrivale le devança. Il s'empara de la plume, la posa sur le dos de sa main, et la regarda.

— C'est drôle, remarqua-t-il, nous discutions cette question qand vous êtes entré. Croyez-vous que c'est bien la moitié de plume qui manque?

— Où l'avez-vous trouvée?

— Nous reparlerons de cela plus tard. Regardez-la d'abord et dites-moi si c'est bien celle que nous cherchons.

Fleming prit le fragment et après avoir jeté un regard soupçonneux à Merrivale et à Spencer Hume, il s'approcha de la fenêtre et examina la plume.

— Allons donc! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous?

— Ce n'est pas la moitié de la plume que nous cherchons.

Spencer Hume tira un mouchoir de sa poche et s'essuya le front. J'avais vu récemment cette expression quelque part, mais où?

— Vous en êtes sûr? demanda Merrivale.

— C'est une plume de dindon, et je vous ai dit que le pauvre Hume n'employait que des plumes d'oie.

— Y a-t-il une grande différence?

— Une différence? reprit Fleming. Si vous entrez dans un restaurant, que vous commandiez du dindon, et qu'on vous apporte de l'oie, vous vous apercevrez de la différence, n'est-ce pas? C'est la même chose en ce qui concerne les plumes.

Une pensée nouvelle le frappa.

— Que se passe-t-il?

— Nous avions une petite conférence, c'est tout, grommela Merrivale.

Fleming se redressa.

— Je n'ai pas l'intention de rester, dit-il avec dignité. Je suis venu pour tranquilliser ma conscience. Maintenant je m'en vais. Mais votre conférence ne m'inspire pas confiance. A propos, docteur, si je vois l'avocat général, faut-il lui dire que vous êtes de retour, prêt à témoigner?

— Dites-lui ce que vous voudrez, répondit Spencer Hume.

Fleming hésita, ouvrit la bouche pour parler, se ravisa, fit un signe de la fête et se dirigea vers la porte. A son insu, sa présence nous causait une gêne indéfinissable. Merrivale se leva et fit quelques pas vers Hume.

— Vous êtes content de ne pas avoir comparu devant le tribunal, hein? demanda-t-il. Tranquillisez-vous; je ne vous ferai pas appeler. Je n'oserai pas. Mais, entre nous, vous avez truqué des pièces à conviction, n'est-ce pas?

— Si vous voulez.

— Pourquoi diable?

— Parce que Answell est coupable, répondit-il.

Alors je compris ce que l'expression de ses yeux me rappelait. Elle me rappelait James Answell lui-même! C'était avec la même sincérité qu'Answell avait fait face aux accusations. Merrivale fit un geste que je ne pus interpréter.

— Le judas ne vous dit rien, insista-t-il avec un autre geste incompréhensible.

— Je jure que non.

— Ecoutez-moi bien, dit Merrivale. Deux solutions s'offrent à vous : Vous pouvez décamper ou vous pouvez vous présenter devant le tribunal cet après-midi. Si Walt Storm a décidé de ne pas vous citer, si vous avez vraiment un certificat médical, on ne vous arrêtera pas. A votre place, j'irais au tribunal, vous apprendrez peut-être quelque chose qui vous intéressera et qui vous donnera envie de dire la vérité. Mais vous devez savoir où est la vraie moitié de plume. Cette moitié est elle-même divisée en deux. Une partie est restée attachée à l'arbalète que je vais vous montrer, l'autre partie était dans le judas. Si c'est nécessaire, je vous appellerai à la barre, aussi dangereux que vous puissiez être. Mais je ne crois pas que ça sera utile. C'est tout ce que j'ai à vous dire, je pars.

Nous le suivîmes, laissant Spencer assis devant le feu, près de la table. A la même heure, la veille, nous avions entendu parler pour la première fois du judas. Son importance allait maintenant nous apparaître; elle allait devenir de plus en plus évidente. Pour le moment nous savions seulement que le bureau d'Avory Hume était fermé à clé.

Sur le palier, Evelyn saisit Merrivale par le bras.

— Il y a une chose au moins que vous pouvez nous dire, murmura-t-elle, les dents serrées, une petite question si banale qu'elle ne s'était pas encore présentée à mon esprit.

— Laquelle? demanda Merrivale.

— Quelle est la forme du judas?

— Carrée, répliqua Merrivale. Faites attention à cette marche.

XVI. — UN NOUVEAU TEMOIN

— Dites : je jure de dire la vérité, toute la vérité.

— Oui, dit le témoin.

Le témoin avait un visage étroit et soupçonneux, un cou mince, des cheveux couleur de réglisse. Il branlait la tête en parlant et appelait tout le monde « My Lord », sauf Merrivale.

— Votre nom est Horace Carlyle Grabell, et vous habitez au numéro 82, Benjamin Street, Putney? demanda Merrivale.

— C'est vrai, convint le témoin d'un ton de défi, comme si quelqu'un pouvait en douter.

— Vous travailliez dans les appartements de Duke Street, d'Orsay Chambers, où habite le prévenu?

— Oui.
— Quel est votre emploi?
— Je m'occupe du nettoyage et je fais les besognes qui ne plaisent pas aux femmes de chambre.
— Le 3 janvier, vous avez exercé vos fonctions à Duke Street?
— Oui, répondit Horace Carlyle Grabell.
— Connaissiez-vous le défunt, Mr. Hume?
— Je n'avais pas l'honneur de le connaître personnellement.
— Bornez-vous à répondre aux questions, dit le juge.
— Très bien, My Lord, répondit le témoin. J'allais ajouter : « Excepté la fois où nous avons été très bons copains, et il m'a donné dix livres pour ne pas le dénoncer comme voleur ».

Ces mots firent d'autant plus sensation que Grabell les prononçait avec indifférence. Le juge enleva lentement ses lunettes, et contempla le témoin.

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites? demanda Rankin.
— Oh! très bien, My Lord.
— Je voulais en être sûr, continuez, Sir Henry.
— Comment connaissiez-vous de vue Mr. Avory Hume? demanda Merrivale.
— Je travaillais à une autre maison, pas très loin. Toutes les semaines, le samedi matin, on porte les recettes de la banque dans un sac de cuir. Je servais d'escorte. Mr. Avory Hume ne faisait rien, il se contentait de sortir de la banque et de faire signe à Mr. Perkins, qui apportait l'argent.
— Combien de fois l'avez-vous vu là-bas?
— Très souvent.
— Douze fois?
— Bien plus, insista le témoin. J'ai fait cela pendant six mois, chaque samedi.
— Et où étiez-vous le matin du vendredi 3 janvier?
— Dans l'appartement de Mr. Answell, je vidais sa poubelle, riposta Grabell.

Il eut un signe amical à l'égard du prisonnier et reprit son air solennel.

— Où se trouvait la poubelle?
— Dans la cuisine.
— La cuisine donne dans la salle à manger?
— Oui, dit Grabell.
— La porte était-elle fermée?
— Presque.
— Qu'avez-vous entendu?
— J'étais dans la cuisine et j'ai entendu la porte de la salle à manger s'ouvrir. L'autre porte de la salle à manger qui donne dans le petit vestibule. J'ai pensé : « Tiens! » parce que je savais que Mr. Answell était en voyage; j'ai jeté un coup d'œil et j'ai vu un homme qui entrait sur la pointe des pieds. Les persiennes étaient baissées. Il a tâté les murs, comme s'il cherchait le coffre-fort. Puis il a ouvert le tiroir du buffet. D'abord, je n'ai pas vu ce qu'il prenait, parce qu'il me tournait le dos. Puis il est allé ouvrir la fenêtre. Je l'ai reconnu et j'ai vu ce qu'il avait dans sa main.

— Qui était-ce?
— Mr. Avory Hume.
— Et qu'avait-il dans sa main? demanda Merrivale d'une voix sonore.
— Le revolver du capitaine Answell qui se trouve là-bas sur la table.
— Tendez ce revolver au témoin. Regardez-le bien, Grabell, et dites-nous si c'est l'arme qu'Avory Hume a prise chez Mr. Answell le vendredi matin.
— C'est bien cela, dit le témoin. Je le reconnais bien; je l'ai déchargé un jour où ces Messieurs avaient bu un peu trop de champagne.
— Dites-nous ce qui s'est passé ensuite.
— Je n'ai pu en croire mes yeux. Il prit un petit calepin et le consulta soigneusement, puis il fourra le revolver dans sa poche. Je me montrai et je dis : « Bonjour ». Je n'avais pas à être respectueux pour un type qui venait voler. Il eut peur et essaya de cacher sa surprise. Il se retourna, les mains derrière le dos, à la Napoléon, et dit : « Savez-vous qui je suis? » Je répondis : « Oui. Et je sais aussi que vous venez de chiper le revolver du capitaine Answell. » Il m'a dit que c'était stupide et que c'était une plaisanterie. Mais je ne me suis pas laissé mettre dedans; j'ai l'expérience de la vie et...
— Je ne vous demande pas de réflexions personnelles, dit le juge.
— Bien, My Lord. J'ai dit : « Plaisanterie ou non, vous allez descendre chez le gérant de l'immeuble et expliquer pourquoi vous avez chipé le revolver du capitaine Answell. » Alors, il baissa le ton : « Très bien. Mais si vous étiez raisonnable, cela vaudrait mieux pour vous. Voici un billet si vous vous taisez. » J'ai compris et j'ai répondu : « Je ne me tairai pas pour si peu. » Il répliqua : « Très bien, je peux vous donner dix livres, mais pas un sou de plus. » Et il est parti avec le revolver.
— Avez-vous accepté les dix livres? demanda le juge.
— Oui, répondit Grabell, d'un ton de défi. Qu'auriez-vous fait à ma place?
— Il ne s'agit pas de cela, dit le juge. Continuez, Sir Henry.
— Il est parti avec le revolver, remarqua Merrivale, en hochant la tête. Qu'avez-vous fait ensuite?
— Cela ne m'a rien dit de bon, et j'ai pensé que je devais avertir le capitaine Answell.
— Oh! Vous lui avez annoncé le vol?
— Oui. Ce n'est pas un type sympathique, mais j'ai jugé que c'était mon devoir.
— Quand l'avez-vous averti?
— Pas tout de suite puisqu'il était à la campagne, mais le lendemain, il est arrivé à l'improviste.
— Hum! Il était donc à Londres le samedi du crime, dit Henry Merrivale. Quand l'avez-vous vu?
— A six heures dix le samedi soir. Il a arrêté son auto devant la maison. Il n'y avait personne, et je l'ai averti que Mr. Hume était allé chez lui la veille, et avait pris son revolver.
— Qu'a-t-il dit?

— Il a fait une drôle de figure, et il m'a dit : « Merci. Cela peut m'être très utile » et il m'a donné une couronne. Puis il est parti dans son auto.

— Ecoutez-moi bien. Le revolver qui a été trouvé dans la poche du prévenu, — le revolver qu'il aurait pris le samedi soir pour tuer Avory Hume — a été bel et bien volé dans l'appartement le vendredi par Mr. Hume lui-même? C'est bien cela?

— C'est la vérité, riposta le témoin.

Henry Merrivale s'assit.

Grabell était un témoin insolent et bizarre, mais les faits eux-mêmes produisirent une impression énorme. Nous devinions qu'une discussion allait s'engager. Sir Walter Storm se leva et prit la parole.

— Grabell, vous nous dites que vous avez accepté dix livres de Mr. Hume?

— Oui.

— Etait-ce honnête d'accepter cet argent?

— Etait-ce honnête de l'offrir?

— Il ne s'agit pas des actes de Mr. Hume...

— Parce qu'il était riche; vous préférez blâmer les pauvres gens.

Une lueur si menaçante passa dans les yeux de l'avocat général que le témoin eut un petit frisson.

— Savez-vous ce qu'il en coûte d'insulter les magistrats, Grabell?

— Oui.

— Si vous ne le saviez pas, vous pourriez l'apprendre à vos dépens; pour vous éviter des désagréments, je vous avertis que vous êtes ici pour répondre à mes questions, vous avez compris?

Grabell pâlit, et de mauvaise grâce fit un signe affirmatif.

— Très bien; avez-vous, oui ou non, accepté de l'argent de Mr. Hume?

— Oui. Mais j'ai aussitôt averti le capitaine Answell.

— C'est-à-dire que vous avez commis deux trahisons.

— Ça alors! s'écria le témoin.

— Le vendredi 3 janvier, vous étiez employé à Duke Street. Y êtes-vous toujours employé?

— Non... j'ai quitté mon emploi.

— Pourquoi?

Silence.

— Avez-vous été renvoyé?

— Si vous voulez.

— Vous avez été renvoyé, pourquoi?

— Répondez à cette question, dit vivement le juge.

— Je ne m'entendais pas avec le gérant.

— Vous a-t-il donné un certificat, quand vous êtes parti?

— Non.

— Pourtant, s'il avait été content de vous, c'était son devoir de le faire. Vous nous dites que le vendredi matin 3 janvier, vous vidiez la poubelle dans l'appartement du prévenu?

— Oui.

— Depuis combien de temps Mr. Answell et le capitaine Answell étaient-ils absents?

— Environ une quinzaine de jours.

— Une quinzaine de jours. Comment se fait-il qu'il fût nécessaire de vider la poubelle puisqu'ils s'étaient absentés si longtemps?
— Ils auraient pu revenir.
— Tout à l'heure, vous avez dit qu'on n'attendait personne!
— Il fallait que ce travail soit fait.
— N'avait-il pas été fait pendant ces deux semaines?
— Non... c'est-à-dire...
— Je suppose que la poubelle a dû être nettoyée avant le départ des habitants de l'appartement?
— Oui, mais il fallait que je m'en assure... je...
— Vous nous avez dit tout à l'heure, poursuivit l'avocat général, que les persiennes étaient fermées, et que vous ne faisiez pas de bruit.
— Oui.
— Avez-vous l'habitude de vider les poubelles dans l'obscurité?
—. Je ne croyais pas...
— Ou de ne faire aucun bruit pour ne déranger personne dans un appartement vide? Je me demande si vous n'étiez pas venu pour tout autre chose que pour vider la poubelle?
— Non.
— Avouez alors que vous n'étiez pas dans l'appartement?
— Si. J'y étais. Et Hume y était aussi, et il a volé le revolver.
— Y a-t-il un concierge dans l'immeuble?
— Oui.
— Ce concierge, interrogé par la police, a déclaré qu'il n'avait vu personne qui ressemblait à Hume vendredi ni un autre jour.
— Peut-être. Il est monté par l'escalier de service...
— Qui?
— Mr. Hume. En tout cas, c'est par là qu'il est descendu. Je l'ai vu.
— Avez-vous donné ce renseignement à la police?
— Je n'étais pas là-bas. J'ai quitté ma place le lendemain...
— Le lendemain?
— On m'avait donné congé le mois avant, et c'était le samedi. D'ailleurs je ne savais pas que c'était important.
— En tout cas, c'est très important maintenant, remarqua Sir Walter Storm d'un ton sec. Vous dites que vous avez parlé au capitaine Answell qui était dans son auto, devant la maison; quelqu'un vous a-t-il vu?
— Personne. Pourquoi ne demandez-vous pas au capitaine Answell lui-même, si c'est vrai?
Le juge intervint.
— La remarque du témoin, bien qu'elle soit déplacée, est assez juste, dit-il. Le capitaine Answell est-il ici? Puisqu'il peut donner des renseignements...
Merrivale surgit avec une sorte d'affabilité féroce.
— My Lord, le capitaine Answell paraîtra à la barre comme témoin à décharge. Il est inutile que vous preniez la peine de l'envoyer chercher, il paraîtra en temps voulu.
— Que veut dire cela? me chuchota Evelyn. Tu as entendu le capitaine Answell déclarer qu'il ne comparaîtrait pas comme témoin. Que se passe-t-il?
C'était sans doute une nouvelle ruse de Merrivale.

— Je n'ai plus à poser de questions au témoin, dit brusquement Sir Walter Storm.

— Faites venir Joseph George Shanks, ordonna Merrivale.

Pendant que Grabell s'éloignait, et était remplacé par Shanks, une consultation eut lieu entre les avocats de l'accusation. Ils se trouvaient dans une situation critique. Il était maintenant presque certain que James Answell avait été victime d'une erreur, que Hume avait préparé un piège pour Reginald et qu'il avait même volé le revolver. Mais ces détails ne prouvaient pas l'innocence du prévenu. Il avait été trouvé dans une pièce fermée, un cadavre à ses pieds, comment croire qu'il n'était pas coupable?

La voix de Merrivale me fit sortir de mes réflexions.

— Vous vous nommez Joseph George Shank et vous êtes homme à tout faire au numéro 12 Grosvenor Street?

— Oui, Monsieur, dit le témoin.

C'était un petit homme large; il s'était endimanché pour paraître devant le tribunal; et son col blanc paraissait le gêner beaucoup.

— Combien de temps avez-vous travaillé là-bas?

— A peu près six ans.

— En quoi consistaient vos fonctions?

— Je nettoyais les arcs et les flèches de Mr. Hume et je les réparais.

— Regardez cette flèche qui a servi à tuer Avory Hume, et dites au jury si vous l'avez déjà vue.

Le témoin essuya soigneusement sa main à son pantalon des dimanches avant de prendre la flèche.

— Oui, Monsieur. J'y ai attaché les plumes.

— Vous attachiez souvent les plumes aux flèches? Et vous les trempiez dans la teinture? Mr. Fleming nous l'a dit hier?

— C'est exact, Monsieur.

— Si je vous montrais un petit morceau de plume, continua Merrivale, et que je vous demande s'il faisait partie de la plume cassée, pourriez-vous me répondre?

— Peut-être, Monsieur.

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Vous faisiez votre travail dans le petit atelier organisé dans le hangar du jardin, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Y avait-il des arbalètes?

— Oui, Monsieur. Trois.

— Où étaient-elles?

— Dans une grande boîte, Monsieur, qui ressemblait à un coffre à outils. Sous l'établi.

— Etes-vous allé dans ce hangar le dimanche matin 5 janvier, le lendemain de l'assassinat?

— Oui, Monsieur. Je sais que c'était dimanche, mais...

— Avez-vous remarqué quelque changement?

— Oui, Monsieur. Quelqu'un avait ouvert le coffre à outils. Il est sous l'établi, et les copeaux tombent dessus, il est toujours recouvert d'une couche de poussière et on voyait très bien que quelqu'un y avait touché.

— Avez-vous regardé dans la boîte?

— Bien sûr, Monsieur; une des arbalètes avait disparu.

— Qu'avez-vous fait alors?

— J'ai averti Miss Hume, mais elle m'a répondu que cela n'avait pas grande importance.

— Pourriez-vous reconnaître cette arbalète?

— Oui, Monsieur.

Merrivale fit un geste à Lollypop. La blonde secrétaire montra une arme à peu près semblable à l'arbalète dont Henry Merrivale s'était servi la veille. Elle était un peu moins longue, et une petite plaque d'argent y était enchâssée.

— C'est bien cette arbalète? demanda Merrivale.

— Oui, Monsieur. Le nom de Mr. Hume est gravé sur la plaque.

— Regardez le pied de biche, dites-moi si quelque chose y est accroché... Ah! vous l'avez! enlevez-le et montrez-le aux jurés, qu'est-ce que c'est?

— Un fragment de plume, Monsieur. De plume cassée.

Sir Walter se leva.

— My Lord, s'agit-il du mystérieux morceau de plume qui a soulevé tant de questions?

— C'est seulement une partie, My Lord, grommela Merrivale. Un morceau d'un demi-pouce carré. Cette moitié de flèche a été divisée en trois. Il reste à trouver le troisième morceau.

Il se retourna vers le témoin.

— Pouvez-vous nous dire si le morceau que vous avez dans la main vient ou non, de la plume cassée de la flèche?

— Je le crois, Monsieur, dit le témoin.

— Regardez-le bien, et dites-nous votre pensée.

Shanks ferma à moitié les yeux, un spectateur se leva, essaya de voir ce qu'il tenait. Le prévenu regardait aussi, mais il était certainement aussi intrigué que les autres.

— C'est bien cela, Monsieur, déclara Shanks. C'est le morceau de plume.

— Vous en êtes sûr? Vous pourriez vous tromper, bien que ce soit une plume d'oie, et qu'elle ait été trempée dans une peinture particulière, pouvez-vous reconnaître un fragment si petit?

— Oui, Monsieur. J'ai teint la plume moi-même, et je reconnais bien la couleur. Voyez, là, il y a une petite tache.

— Jureriez-vous, interrompit Merrivale sans brusquerie, jureriez-vous que ce brin de plume que vous voyez dans l'arbalète appartient à la plume de la flèche en face de vous?

— Oui, Monsieur.

— Cela suffit, dit Merrivale.

L'avocat général se leva avec quelque impatience.

— La flèche qui est là porte la date de 1934, c'est donc en 1934 que vous avez préparé cette flèche et que vous l'avez trempée dans la teinture?

— Oui, Monsieur. Au printemps.

— L'avez-vous vue depuis? Après avoir gagné le prix en 1934, Mr. Hume a-t-il suspendu cette flèche sur le mur dans son bureau?

— Oui, Monsieur.

— L'avez-vous examinée de près, depuis?

— Non, Monsieur. Pas jusqu'à ce que ce Monsieur — il indi-

quait Henry Merrivale — m'ait demandé de la regarder il y a un mois.

— Oh! depuis 1934 vous n'aviez pas regardé la flèche

— Non, Monsieur.

— Pendant cet espace de temps, il est possible que vous ayez manié bien des flèches pour Mr. Hume?

— Oui, Monsieur.

— Des centaines?

— Oh! non, pas tant.

— Essayez de dire un nombre, approximativement, vous avez préparé une centaine de flèches?

— Peut-être. Ils en usent beaucoup.

— Bien. Sur 100 flèches, après des années, vous pouvez reconnaître une certaine flèche que vous avez préparée en 1934? N'oubliez pas que vous avez prêté serment.

Le témoin jeta un coup d'œil autour de lui comme pour chercher de l'aide.

— Eh bien, Monsieur, c'est mon travail...

— Répondez, je vous prie, à ma question. Sur cent flèches, pouvez-vous en reconnaître une que vous avez teinte en 1934?

— Je ne sais pas, Monsieur... Peut-être... mais... ce serait...

— Très bien, dit l'avocat général qui avait atteint son but. Maintenant...

— Mais je suis sûr que c'est la même.

— Mais vous ne le jurez pas. Maintenant, continua Sir Walter Storm, en prenant des feuillets dactylographiés, j'ai ici une copie de la déposition du prévenu, prenez-la, Mr. Shanks, et lisez le premier paragraphe.

Shank surpris saisit le papier d'un geste automatique. Il se mit à fouiller dans ses poches sans trouver l'objet qu'il désirait.

— Je ne trouve pas mes lunettes, Monsieur, sans lunettes...

— Sans lunettes vous ne pouvez pas lire la déposition du prévenu?

— Ce n'est pas exactement que je ne peux pas, Monsieur, mais...

— Cependant, vous pouvez reconnaître une flèche que vous n'avez pas vue depuis 1934? demanda Sir Walter.

Et il se rassit.

Cette fois, Henry Merrivale se leva d'un bond.

— Combien de fois Mr. Avory Hume a-t-il remporté le premier prix du tir à l'arc?

— Trois fois, Monsieur.

— La flèche était un prix particulier, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Vous a-t-il montré la flèche après le concours?

— Oui, Monsieur.

— Ce n'était donc pas une flèche pareille à cent autres, mais le souvenir d'un grand concours?

— Oui, Monsieur.

— Oh! dit Henry Merrivale, cela suffit. Vous pouvez vous retirer.

Il s'assit, attendit que le témoin se fût retiré, se leva de nouveau.

— Faites avancer Reginald Answell, ordonna-t-il.

XVII. — IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMEE

Reginald Answell s'avança sans escorte, comme un homme libre, mais à quelque distance derrière lui, j'aperçus une silhouette familière et je reconnus le sergent Carstairs, qui ne le quittait pas des yeux.

Un chuchotement courut dans la salle : le nom de Mary Hume était sur toutes les bouches, mais la jeune fille n'assistait pas à l'audience. Le long visage de Reginald était un peu pâle, mais résolu. Il prêta serment d'une voix claire.

Henry Merrivale toussa et commença son interrogatoire.

— Votre nom est Reginald Wentworth Answell, vous n'avez pas de domicile fixe, mais quand vous êtes à Londres, vous habitez à D'Orsay Chambers, Duke Street.

— Oui.

— Comprenez bien, reprit Merrivale en se croisant les bras, que vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions si vous les jugez dangereuses pour vous. Quand la police vous a interrogé sur votre emploi du temps du 4 janvier, avez-vous dit la vérité entière?

— La vérité entière, non.

— Etes-vous prêt à la dire maintenant?

— Oui, répondit Reginald avec une sincérité apparente.

— Etiez-vous à Londres au début de la soirée du 4 janvier?

— Oui, je venais de Rochester et je suis arrivé à D'Orsay Chambers quelques minutes après six heures.

Merrivale pencha la tête.

— A six heures dix, n'est-ce pas?

— Un peu plus tôt. J'ai vu l'heure à la petite montre de mon auto.

— Vous aviez l'intention de vous rendre chez Avory Hume?

— Oui.

— Quand vous êtes arrivé à D'Orsay Chambers, avez-vous vu le témoin Horace Grabell?

— Oui.

— Vous a-t-il appris la visite d'Avory Hume dans votre appartement le vendredi?

— Oui.

— Vous a-t-il annoncé que le défunt s'était emparé de votre revolver?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait alors?

— Je ne pouvais pas comprendre pourquoi Avory Hume avait accompli cette action, mais cela ne me plaisait guère. J'ai décidé

qu'il valait mieux ne pas aller chez lui. Je ne suis pas descendu d'auto. Quelques instants après, j'ai quitté la ville et je ne suis rentré que plus tard.

Merrivale s'assit. Reginald avait eu un ton étrange pour prononcer ces mots : « Quelques instants après ». Sir Walter Storm se leva et reprit l'interrogatoire.

— Vous nous dites, capitaine Answell, commença-t-il, que quelques instants après vous avez quitté la ville, pourriez-vous être un peu précis?

— Une demi-heure plus tard peut-être.

— Une demi-heure?

— Je voulais réfléchir.

— Où êtes-vous allé avant de sortir de la ville?

Silence.

— Où êtes-vous allé, capitaine Answell?

— Je suis allé à Grosvenor Street, répondit le témoin.

Pendant quelques secondes, nous ne comprîmes pas ce qu'il voulait dire. L'avocat général lui-même hésita. Reginald Answell était à ce moment-là le jeune homme séduisant que j'avais admiré la veille.

— Vous êtes allé chez Mr. Hume?

— Oui. J'espérais que vous ne me poseriez pas cette question, je ne croyais pas qu'on me citerait comme témoin.

— Vous comprenez que la meilleure chose pour vous est de dire la vérité? Très bien. Pourquoi êtes-vous allé chez Mr. Hume?

— Je ne sais pas, exactement, je n'avais pas l'intention d'entrer. Je voulais seulement passer devant la maison, et je me demandais ce que Hume manigançait.

— A quelle heure êtes-vous arrivé à la maison? demanda l'avocat général.

— A six heures dix.

Le juge leva la tête.

— Une minute, Sir Walter.

Il tourna ses petits yeux vers le témoin.

— Alors vous êtes arrivé presque en même temps que le prévenu?

— Oui, My Lord. Je l'ai vu entrer.

Henry Merrivale avait l'air changé en statue. Il ne semblait même pas respirer. Au banc des prévenus, James Answell fit un geste étrange, comme un écolier qui veut interroger son maître, puis il se ravisa.

— Qu'avez-vous fait? demanda Sir Walter Storm.

— Je ne savais que faire. Je me demandais ce qui se passait et pourquoi Jim était là. Il n'avait pas parlé de cette visite quand je l'avais quitté à Frawnend. Je me demandais s'il serait question de moi, puisque j'avais été prétendant à la main de Miss Hume. Je n'ai pas à m'excuser de ce que j'ai fait; n'importe qui aurait agi de la même façon. Je savais qu'une étroite ruelle sépare la maison de Mr. Hume de la maison de son voisin.

Sir Walter Storm toussa. On sentait qu'il était avide de découvrir la vérité.

— Ce n'était pas la première fois que vous alliez chez Mr. Hume, capitaine Answell?

— Non. J'y étais allé plusieurs fois. Mais je n'avais jamais rencontré Mr. Hume. C'était Miss Hume que j'allais voir, son père n'approuvait pas notre amitié.

— Continuez.

— Je... je...

— Vous entendez ce que Sir Walter vous dit, remarqua le juge. Continuez votre histoire.

— Miss Hume m'avait décrit le bureau de son père, je savais que s'il recevait Jim, ce serait dans cette pièce. Je suivis la ruelle, sans plan déterminé. A droite quelques marches conduisaient à une porte vitrée voilée par un rideau de dentelle. Cette porte donne dans le petit vestibule qui mène au bureau de Mr. Hume. En regardant à travers la vitre, je vis le maître d'hôtel frapper à la porte du bureau, et faire entrer Jim.

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai attendu.

— Attendu?

— Derrière la porte. Je ne savais que faire.

— Combien de temps êtes-vous resté là?

— Jusqu'à six heures et demie, quand Dyer est entré avec Mr. Fleming.

— Vous n'avez rien dit! s'écria Sir Walter.

— Non. Croyez-vous que j'avais envie d'envoyer mon cousin à la potence?

— Ce n'est pas une réponse convenable, cria le juge.

— Je vous demande pardon, My Lord. J'avais peur de l'interprétation qu'on donnerait à mes paroles.

Sir Walter Storm baissa la tête.

— Qu'avez-vous vu par la vitre?

— J'ai vu Dyer sortir vers six heures quinze. J'ai vu Miss Jordan descendre vers six heures trente, et frapper à la porte. Dyer est revenu, alors elle lui a crié qu'ils se battaient. Et le reste...

— Un moment. Entre six heures quinze et six heures trente, n'avez-vous vu personne s'approcher de la porte du bureau?

— Non.

— Etiez-vous bien placé pour voir ce qui se passait dans le couloir?

— Oui, déclara le témoin, le couloir n'était pas éclairé, mais il y avait de la lumière dans le vestibule.

— Aperceviez-vous les fenêtres de la pièce?

— Oui, elles étaient à ma gauche.

— Personne ne s'est approché de ces fenêtres?

— Non.

— Pouvait-on les atteindre à votre insu?

— Non. Je regrette, je suppose que j'aurais dû dire tout cela...

.....

Toute la salle était suspendue à ses lèvres. Ce témoin appelé par la défense serrait le nœud coulant autour du cou du prévenu. James Answell était pâle et fixait sur son cousin un regard vague et troublé.

Reginald Answell avait donné une impression de sincérité absolue. Mais quand il prononça sa dernière phrase : « Je suppose que

j'aurais dû dire tout cela... », j'éprouvai une impression bizarre, c'était comme si un rideau s'était levé une seconde, montrant l'hypocrisie qui était dans son âme. Cet homme mentait, et il était venu à la barre avec l'intention de mentir, il avait fait un effort pour déclencher l'attaque de Sir Walter Storm.

Mais Merrivale le savait sûrement? Il y était préparé? Henry Merrivale était assis, immobile, le menton appuyé sur ses poings.

— Je n'ai plus de questions à poser, dit Sir Walter Storm.

Henry Merrivale se redressa de toute sa hauteur, chose étrange, il rayonnait de satisfaction.

— Je vous donne deux secondes, dit-il avec violence, pour reconnaître que vous avez eu une crise de delirium tremens et que tout ce que vous venez de dire n'est qu'un tissu de mensonges.

— Je vous prie de vous rétracter, Sir Henry, dit le juge. Vous avez le droit d'interroger le témoin, mais non de vous exprimer de cette manière.

— Comme il vous plaira, My Lord, dit Merrivale. Capitaine Answell, avez-vous l'intention de retirer la déposition que vous venez de faire?

— Non. Pourquoi le ferais-je?

— Très bien, dit Henry Merrivale, sans aucune anxiété. Vous avez vu à travers la vitre de la porte, n'est-ce pas?

— Oui.

— La porte était-elle ouverte?

— Non. Je ne suis pas entré.

— Je comprends. Depuis combien de temps n'étiez-vous pas allé chez Mr. Hume?

— Depuis un an.

— Hum. C'est bien ce que je pensais. N'avez-vous pas entendu Dyer déposer hier que la porte vitrée, la vieille porte, avait été remplacée six mois plus tôt par une porte de bois? Si vous doutez de ma parole, vous n'avez qu'à voir le compte rendu.

Le témoin reprit d'une voix tremblante :

— La porte était peut-être ouverte...

— C'est tout, interrompit Merrivale. My Lord, je n'ai plus rien à dire.

La commotion fut intense. Un témoin venait accabler James Answell et dix secondes plus tard, il était pris en flagrant délit de parjure. Et du coup, toutes les sympathies revenaient à James Answell. Henry Merrivale avait-il préparé ce coup de théâtre?

— Avez-vous d'autres témoins à appeler, Sir Henry? demanda le juge, d'un ton bienveillant.

— My Lord, si l'avocat général n'y voit pas d'inconvénients, j'aimerais que l'on rappelle un des témoins de la défense. C'est seulement pour identifier certains objets. J'aimerais de préférence quelqu'un de la maison.

— Je n'ai aucune objection, My Lord, dit Sir Walter, qui s'essuyait le front.

— Très bien, le témoin est-il ici?

— Oui, My Lord. Je voulais interroger Herbert William Dyer.

Dyer revint à la barre. Le prisonnier s'était redressé, et ses yeux brillaient. Le grave Dyer pencha sa tête grisonnante. Lollypop

disposait sur la table une série d'objets enveloppés dans du papier d'emballage. Henry Merrivale étala d'abord un costume de golf de tweed marron. J'échangeai un regard avec Evelyn.

— Avez-vous déjà vu ce costume? interrogea Merrivale.

— Oui, Monsieur, dit Dyer après un silence, c'est le costume de golf du docteur Spencer Hume.

— Le docteur Hume n'est pas là, vous le reconnaissez? Bien. Est-ce le costume que vous avez cherché le soir du crime?

— Oui.

— Mettez la main dans la poche droite. Qu'avez-vous trouvé?

— Un tampon et deux timbres de caoutchouc, dit Dyer.

— Est-ce le tampon que vous cherchiez la nuit du crime?

— Oui.

— Bien. Nous avons d'autres choses ici, continua Merrivale d'un ton détaché. Du linge, des pantoufles turques, et d'autres objets du même genre, mais ce n'est pas notre rayon. Miss Jordan les reconnaîtra sans doute. Dites-moi si vous reconnaissez ceci?

Cette fois il tendait une grande valise de cuir noir avec des initiales d'or.

— Oui, Monsieur, répondit Dyer. C'est la valise du docteur Hume. C'est sans doute celle que Miss Jordan a préparée pour le docteur Hume le soir de l'assassinat. Miss Jordan et moi nous n'en avions plus parlé. Elle a été très malade, et quand elle m'a demandé ce que cette valise était devenue, je n'ai pu m'en souvenir. Je ne l'avais pas vue depuis...

— Oui. Mais il y a une autre chose que je vous demande d'identifier. Regardez ce carafon de cristal taillé. Il contient du whisky, il est presque plein; deux verres seulement ont été remplis avec son contenu, l'avez-vous déjà vu?

Je crus un moment que Merrivale s'était emparé d'une des pièces à conviction de l'accusation. Le carafon qu'il tenait était pareil à celui que Sir Walter Storm avait montré au juge et aux jurés. Dyer les confondit.

— On dirait... dit le témoin, on dirait le carafon que Mr. Hume avait sur le buffet de son bureau. Il est comme l'autre...

— Oui. C'est exprès. Pouvez-vous dire quel était celui qui était sur le buffet?

— Non, Monsieur.

— Prenez-en un dans chaque main, pouvez-vous jurer que mon carafon qui est dans votre main droite n'est pas celui que vous avez acheté à Regent Street? et que le premier dans votre main gauche n'est pas une copie en verre moins beau?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Ça suffit.

Trois autres témoins se succédèrent à la barre. Mr. Readon Hartley, de Regent Street, déposa que ce que Henry Merrivale appelait « mon carafon », était celui qu'il avait vendu à Mr. Hume; la pièce à conviction de l'accusation était une copie qu'Avory Hume avait achetée le vendredi après-midi, 3 janvier. Mr. Dennis Moreton, chimiste, déclara qu'il avait examiné le whisky contenu dans « mon » carafon, et avait découvert une certaine quantité de bru-

dine. La déposition du docteur Ashton Parker, criminalogiste, professeur à l'université de Manchester, fut plus intéressante.

— J'ai examiné l'arbalète qui, paraît-il, appartenait à Avory Hume. Dans la rainure au centre, où l'on place la flèche, le microscope m'a montré quelque chose que j'ai pris pour de la peinture sèche. J'ai jugé que cette particule avait été détachée par le frottement d'un projectile qui avait été lancé. Je l'ai analysée, c'est une certaine substance, employée exclusivement par MMs. Hardigan, qui ont vendu à Avory Hume la flèche en question. Cette flèche m'a été prêtée par l'inspecteur détective Mottram. Le microscope m'a prouvé que la peinture avait été éraflée selon une ligne irrégulière. Dans le pied de biche, j'ai trouvé le morceau de plume bleue que vous voyez. Je l'ai comparé à la plume cassée à l'extrémité de la flèche, les deux morceaux forment une plume complète, à l'exception d'un fragment irrégulier qui manque. J'ai fait agrandir dix fois la photographie des deux morceaux. Et je ne doute pas qu'ils viennent de la même plume.

— A votre opinion, la flèche a-t-elle été tirée de cette arbalète?

— Cela ne fait aucun doute.

Interrogé par l'accusation, le docteur Parker reconnut qu'une erreur était toujours possible, mais ne voulut pas aller plus loin.

— My Lord, dit Henry Merrivale, jusqu'ici nous n'avons pas indiqué d'où vient cette arbalète, et ces autres objets, ni ce qu'est devenu le morceau de plume qui manque. Nous allons réparer cette omission; appelez William Cochrane.

— Qui est-ce? me demanda Evelyn tout bas.

Un homme d'un certain âge, modestement vêtu, prêta serment.

— Votre nom?

— William Rath Cochrane.

— Quelle est votre profession, Mr. Cochrane?

— Je suis directeur de la consigne de Paddigton Station.

— Nous savons tous ce qui se passe quand on laisse des bagages à la consigne, remarqua Henry Merrivale, d'une voix sonore, mais faisons comme si nous ne le savions pas. Si vous voulez laisser un paquet ou une valise pendant quelques heures, vous le donnez à l'employé qui, en échange, vous tend un ticket grâce auquel vous pourrez reprendre votre bien un peu plus tard?

— C'est exact.

— Pouvez-vous dire la date et l'heure où un paquet est mis à la consigne?

— Oui; c'est sur le ticket.

— Et supposons que personne ne vienne réclamer le paquet? Comment fait-on?

— Cela dépend combien de temps on le laisse. Au bout d'un certain temps, on le met dans un entrepôt; au bout de deux mois, il peut être vendu et l'argent est distribué à de bonnes œuvres; mais nous cherchons à retrouver le propriétaire.

— Qui s'occupe de la consigne de Paddigton Station?

— Moi. Elle est sous ma direction.

— Le 3 février dernier, quelqu'un est-il allé vous trouver et vous a-t-il interrogé sur la valise apportée à une certaine date et laissée là un certain temps?

— Oui, c'est vous, répondit le témoin avec un petit sourire.
— Y avait-il d'autres personnes présentes?
— Oui, le docteur Parker, et Mr. Shanks.
— Une semaine plus tard, une autre personne est-elle venue vous interroger à ce sujet?
— Oui. Un homme qui a donné le nom de...
— Peu importe son nom, interrompit rapidement Merrivale. Cela ne nous occupe pas. Parlons des premières personnes qui ont réclamé le paquet. Avez-vous ouvert la valise en leur présence?
— Oui, et j'étais convaincu que la valise appartenait à l'un d'eux, dit Cochrane en regardant fixement Merrivale, son contenu, qui n'était pas un contenu ordinaire, m'a été décrit avant que la valise fût ouverte.
Merrivale indiqua la valise noire avec les initiales de Spencer Hume.
— Etait-ce cette valise que vous voyez ici?
— Oui.
— Je vais vous demander d'identifier les objets qu'elle contenait. Reconnaissez-vous cela?
C'était le costume de golf.
— Oui.
— Et ceci?
Il tendit quelques vêtements, y compris des pantoufles de cuir rouge.
— Et cela?
Cette fois, c'était le carafon que Merrivale avait produit comme pièce à conviction, le carafon contenant le whisky drogué.
— Et ceci?
C'était un siphon où manquaient deux doigts de soda. Ensuite vint une paire de gants, à l'intérieur le nom d'Avory Hume était indiqué à l'encre indélébile. Puis ce fut un tournevis; enfin deux verres et une petite bouteille d'extrait de menthe.
— Cette arbalète se trouvait-elle dans la valise? demanda Merrivale.
— Oui, elle y entrait juste.
— Ce morceau de plume était-il retenu dans le pied de biche?
— Oui, c'est le même.
— Hum. A un certain moment de la nuit du samedi 4 janvier, une certaine personne est donc venue et a laissé la valise.
— Oui.
— Pourrait-on identifier cette personne si c'était nécessaire?
— Oui, un de mes employés croit qu'il se souvient parce que...
— Merci, c'est tout.
Pendant quelques secondes, Sir Walter Storm hésita à se lever.
— Je n'ai aucune question à poser, dit-il enfin.
Le juge continua à écrire, puis il redressa la tête. Henry Merrivale promenait un regard flamboyant autour de lui.
— My Lord, j'ai un dernier témoin. Il s'agit de montrer comment un assassin peut entrer dans une pièce fermée à clé et en sortir.
— Nous y voilà! chuchota Evelyn.
— Ce témoin, continua Merrivale en se frottant le front, est dans la salle depuis le commencement du procès. Le seul ennui, c'est

qu'il ne peut pas parler. Je suis donc obligé de donner quelques explications. Si vous y voyez quelque objection, j'attendrai ma plaidoirie. Les preuves ne seraient pas complètes si ce témoin ne paraissait pas.

— Nous ne voyons aucun inconvénient à accepter la proposition de Sir Henry, remarqua l'avocat général.

Henry Merrivale resta silencieux quelques instants.

— J'aperçois là-bas l'inspecteur Mottram, dit-il. Je vais lui demander de me rendre un service. On nous a montré les volets d'acier qui garnissaient les fenêtres du bureau et la grande porte de chêne. Voyons de nouveau cette porte. L'inspecteur, et tous les agents, savent ce que c'est qu'un judas. Ce petit judas se trouve dans toutes les prisons, à la porte de chaque cellule. C'est une petite ouverture carrée et recouverte d'un grillage par laquelle les gardes peuvent inspecter les prisonniers sans être vus eux-mêmes. Et cette ouverture a une grande importance dans l'affaire qui nous occupe.

— Je ne comprends pas, Sir Henry, s'écria le juge. Il n'y a aucun judas dans la porte qui est devant vous.

— Il y en a un, riposta Merrivale. My Lord, il y a un judas dans presque chaque porte. Je veux dire que chaque porte a une poignée. Cette porte en a une et c'est une très grosse poignée. Supposez que vous l'enleviez, que trouvez-vous? Une tige d'acier de forme carrée passant dans un trou carré comme un judas. A chaque extrémité la poignée est attachée par une vis. Si vous enlevez tout cela, vous avez une ouverture dans la porte, et dans l'affaire qui nous occupe, une ouverture qui doit avoir près d'un pouce. Et un pouce est un espace considérable, comme vous le verrez en regardant de plus près. C'est pourquoi j'ai protesté quand on a dit que la pièce était hermétiquement fermée. Supposez que nous ayons préparé d'avance ce simple petit mécanisme. De l'extérieur, nous dévissons la poignée. Vous remarquerez qu'il y a un tournevis très petit dans la valise laissée à Paddington Station. Je vais donc demander à l'inspecteur de faire cette besogne pour nous. La vis enlevée laisse un petit trou à l'extrémité de la tige. Par ce trou vous passez un long fil noir et vous l'attachez solidement. Puis vous poussez la tige de l'autre côté de la porte, le côté intérieur. Il y a maintenant seulement une poignée, celle qui est à l'intérieur, attachée à la tige; de l'autre côté est le fil et vous pouvez manœuvrer à votre gré la poignée intérieure. C'est très simple, et la porte, apparemment, n'a pas été ouverte. Supposez que vous prépariez le mécanisme d'avance, quelqu'un est dans la pièce, le verrou est tiré, vous vous mettez à l'œuvre. L'occupant du bureau ne remarque rien d'anormal jusqu'au moment où il voit la poignée qui bouge. Vous voulez qu'il la voie. Vous lui parlez à travers la porte. Il se demande ce qui se passe, il s'avance. Il se penche pour regarder de plus près la poignée, et il vous offre une cible à trois pieds de vous.. .

— My Lord, s'écria Sir Walter Storm, je proteste...

— Notre flèche est en face de l'ouverture, continua Henry Merrivale, vous tirez à travers le judas.

Il y eut un silence tandis que l'inspecteur Mottram restait debout, le tournevis dans la main.

— My Lord, il fallait que je vous explique cela, reprit Merrivale d'un ton d'excuse, pour que vous compreniez bien ce que je vais vous montrer. Cette porte est dans les mains de la police depuis la nuit de l'assassinat. Personne n'y a touché... Inspecteur, vous avez dévissé un côté de la poignée? Bien. Voulez-vous dire à My Lord et au jury ce que vous voyez attaché à la tige?

— Parlez, dit le juge. Je ne vois pas d'ici.

Je ne l'oublierai jamais tel que je l'ai vu ce jour-là, sous l'éclat des lumières jaunes, tous les yeux tournés vers lui.

— My Lord, dit-il, il y a un morceau de fil noir attaché au trou dans la tige.

Le juge écrivit quelques notes.

— Continuez, Sir Henry.

— Maintenant, inspecteur, dit Merrivale, poussez la tige avec votre doigt, employez le tournevis si c'est plus commode, et enlevez tout. Ça y est! Ah! vous avez trouvé quelque chose, n'est-ce pas? Dites vite.

L'inspecteur Mottram se releva; il regardait un objet minuscule dans la paume de sa main.

— On dirait un petit morceau de plume bleue, dit-il en détachant chaque syllabe. Il a environ un quart de pouce et il a été arraché à quelque chose...

Nous retenions tous notre souffle.

— My Lord, dit Henry Merrivale, d'un ton suave, ce dernier morceau de plume est le témoin dont la défense avait besoin.

XVIII. — LE VERDICT

4 h. 15 de l'après-midi — 4 h. 32 de l'après-midi.
Fragment de la plaidoirie de Sir Henry Merrivale.

...J'ai essayé d'esquisser les grandes lignes de cette affaire. On vous a dit, et je crois que vous le croyez, que cet homme a été la victime d'un guet-apens. Vous avez appris maintenant que loin d'avoir caché un revolver dans sa poche, il allait voir quelqu'un dont il voulait gagner le cœur. Vous avez entendu tous les détails. Ce guet-apens avait été préparé par plusieurs personnes, en particulier par un homme dont vous avez entendu parler et qui, par pure méchanceté, a essayé d'envoyer le prévenu à la potence. J'espère que vous penserez à tout cela quand vous rendrez votre verdict.

« Mais ni la pitié ni la sympathie ne doivent vous influencer. C'est la justice, rien que la justice pure que je vous demande. C'est pourquoi je vous répète que toute l'affaire repose sur deux choses : un morceau de plume et une arbalète.

« L'accusation vous demande de croire que le prévenu, sans aucun motif, a brusquement arraché une flèche au mur, et a frappé Avory Hume. L'affaire est simple : ou il est coupable, ou il ne l'est pas. Si il a agi ainsi, il est coupable. Dans le cas contraire il est innocent.

« Parlons d'abord de la plume. Quand Dyer a laissé le prévenu dans le bureau avec Avory Hume, la plume était sur la flèche, intacte. Personne n'en doute, et l'avocat général le reconnaît aussi. Quand la porte fut ouverte, et quand Dyer et Mr. Fleming se précipitèrent à l'intérieur de la pièce, la moitié de la plume avait disparu. Ils fouillèrent le bureau immédiatement et ne la retrouvèrent pas. L'inspecteur Mottram chercha aussi et la plume n'était pas là. Vous vous rappelez que l'accusé n'avait pas quitté le bureau.

« Où était la plume? La police a suggéré que le prévenu, à son insu, l'avait emportée dans ses vêtements. C'est impossible pour deux raisons : d'abord vous vous êtes rendu compte que cette plume n'a pas pu être cassée dans une lutte. Ensuite ce qui est plus important encore, nous savons maintenant où était la plume.

« Le directeur de la consigne de Paddington a dit devant vous qu'une certaine personne — ce n'était pas le prévenu — a laissé une valise à la gare le soir du 4 janvier. Cette valise contenait l'arbalète que vous avez vue, et dans le pied de biche se trouvait une grande partie du morceau de plume qui manquait.

« C'est un morceau de la plume qui garnissait la flèche. Vous avez vu des photographies, vous avez entendu la déposition de l'homme qui a attaché cette plume à la flèche, vous avez été capables de voir et de décider par vous-mêmes. Comment cette plume se trouvait-elle là? Ce fait n'est-il pas en désaccord avec la théorie de l'accusation qui soutient que le prévenu a arraché la flèche et s'en est servi comme un poignard? S'il a poignardé Avory Hume, je jure qu'il y a des actes qu'il n'a pas commis. Il n'a pas cassé cette plume; il n'en a pas enfoncé un morceau dans le pied de biche d'une arbalète. Il n'a pas mis cette arbalète dans la valise de Spencer Hume qui, vous ne l'avez pas oublié, n'a été descendue qu'à six heures et demie.

« Un mot sur cette valise. En elle-même, elle prouve l'innocence de James Answell. Je n'insinue pas que Miss Jordan a enfermé une arbalète avec les objets et les pantoufles. Non, l'arbalète était en bas dans le vestibule, et quelqu'un s'en est servi. Mais ce n'est pas le prévenu. La valise a été descendue à six heures et demie; de ce moment jusqu'à celui où les trois témoins sont entrés dans le bureau, elle a toujours été sous l'œil de quelqu'un. Le prévenu a-t-il quitté le bureau pendant ce temps? Non, tous les témoins nous l'ont dit. S'est-il approché de la valise pour y enfermer une arbalète, un carafon ou tout autre objet. Il n'en a pas eu la possibilité avant la découverte du crime, et sûrement pas après.

« Messieurs les jurés, j'attire votre attention sur un autre point. Une partie de la plume qui manque, est dans la valise que James

Answell n'a pas portée à Paddington. Mais où est l'autre partie de cette plume? Vous le savez. Vous l'avez vue. Elle est dans ce que j'appelle le judas. L'accusation prétend qu'Answell s'est servi de la flèche comme on se sert d'un poignard; alors comment expliquer la présence de la plume dans le judas?

« Cependant la plume est là. Elle y est depuis le crime. L'inspecteur Mottram, vous le savez, a enlevé cette porte après l'assassinat, et l'a gardée au poste de police. A partir du moment où l'assassinat a été découvert, un agent a gardé le bureau; on n'a donc pas pu mettre la plume après la mort d'Avory Hume. Il y a une minute, le professeur Parker était à la barre. Il a identifié cette plume et il a dit à quoi il la reconnaissait. C'est donc la plume que nous cherchions, et elle était dans la porte. Comment Sir Walter Storm explique-t-il ce fait? Je ne veux pas tourner en ridicule des avocats éminents qui jugent avec loyauté et justice, mais que puis-je dire? On prétend que James Answell s'est jeté sur Avory Hume et l'a tué, et au même instant le morceau de plume de la flèche a pénétré derrière la poignée de la porte; n'est-ce pas à mourir de rire?

« Personne ne peut dire que le prévenu a pu s'approcher de l'arbalète ou de la valise. Ce n'est pas lui non plus qui a attaché le fil sur la tige de la porte. Ce petit mécanisme était préparé d'avance. Answell n'avait jamais mis les pieds dans la maison d'Avory Hume. Le petit mécanisme devait fonctionner seulement de l'extérieur, et relâcher la poignée de l'autre côté. Answell était dans le bureau, avec la porte verrouillée, je suis convaincu que plus vous y pensez, et plus la vérité éclate à vos yeux; sans cela vous seriez des... vous ne seriez pas les plus intelligents des jurés anglais.

« La plume était là. Il a donc fallu qu'on l'y mette. Quand vous rentrerez chez vous ce soir, enlevez la poignée de vos portes; faites la même chose chez vos voisins, et je vous défie de trouver une plume. Pour en trouver une, il faut tout un concours de circonstances. Quelqu'un qui était dehors a lancé une flèche dans le cœur d'Avory Hume qui était de l'autre côté de la porte.

« Vous allez donc me permettre de vous dépeindre la façon dont le crime a été commis.

« Mais auparavant, il faut que je vous explique encore quelque chose. Messieurs les jurés, hier après-midi vous avez entendu le prévenu prononcer un mensonge énorme. Le seul mensonge qu'il a dit dans cette salle : il a déclaré qu'il était coupable. Peut-être l'avez vous cru alors. Mais maintenant vous savez pourquoi il a menti. Et peut-être l'en estimez-vous davantage. Mais le moment est venu où je dois accuser mon client de mensonge. Il a dit qu'il avait poignardé Avory Hume avec la flèche et que la plume s'était cassée dans la lutte. Je vais vous dire pourquoi vous ne devez pas le croire, et pourquoi vous devez rapporter un verdict d'acquittement...

4h. 32 de l'après-midi — 4 h. 55 de l'après-midi.
Fragment du discours de Sir Walter Storm.

« ...Ainsi Sir Henry Merrivale n'a aucune crainte à avoir. Si l'accusation ne vous paraît pas avoir réuni assez de preuves pour conclure à la culpabilité du prévenu, votre devoir est de vous prononcer pour l'acquittement. Mais il est également de mon devoir d'indiquer toutes les preuves qui sont contre le prévenu. Ce sont des faits et ces faits a-t-on pu leur enlever leur éloquence?

« L'éminent avocat que vous venez d'entendre a essayé de tout expliquer, mais il y a des faits qu'il ne peut faire disparaître.

« C'est un fait que le prisonnier a été trouvé, un revolver chargé dans sa poche. Qu'y a-t-il pour corroborer son démenti? Le témoignage de Crabell? Vous avez entendu ce témoin à la barre. Vous avez observé son attitude, il déclara qu'il avait vu Avory Hume à D'Orsay Chambers le vendredi matin. Comment un étranger a-t-il pu s'introduire dans la maison sans être vu? Comment a-t-il pu entrer dans l'appartement du prévenu? Comment Crabell vidait-il une poubelle dans l'obscurité, alors qu'il a reconnu lui-même que la poubelle avait dû être nettoyée quinze jours plus tôt? Crabell — dont l'honnêteté est sujette à caution — est le seul témoin. Il y a bien Reginald Answell, et ici, j'avoue que je me trouve sur un terrain glissant. Messieurs les jurés, je vous le dirai franchement, quand Reginald Answell a raconté son histoire qui semblait prouver si nettement la culpabilité du prévenu, je ne l'ai pas cru. C'était un témoin pour l'accusation et je ne l'ai pas cru. Nous ne nous servons pas de mensonges. Mais Reginald Answell a rapporté la conversation qu'il aurait eue avec Crabell, au sujet du revolver. Si nous croyons qu'un homme a fait un faux témoignage, à la fin de sa déposition, pourrons-nous accepter les premières paroles qu'il a prononcées?

« Si le prévenu avait bien ce revolver dans sa poche quand il se rendit chez Avory Hume, son crime était prémédité.

« Quels sont les autres faits? Les empreintes digitales du prévenu sur la flèche. Ces marques indiquent que le prévenu a saisi la flèche et non que, comme Sir Henry l'a suggéré, les empreintes ont été faites par d'autres personnes quand il était évanoui.

« Et quelles preuves avons-nous de ce prétendu évanouissement? de ce narcotique qu'on aurait versé dans son whisky? Si vous vous refusez à croire que le prisonnier a absorbé un narcotique, alors les empreintes digitales sont la preuve essentielle de l'affaire. Le carafon semblable au premier et rempli de whisky drogué est trouvé dans une valise laissée à la consigne de Paddigton Station, avec un siphon où manque un peu de soda. Sans doute il y a bien des carafons pareils à Londres, mais ce que je voudrais savoir, c'est si vraiment l'accusé a bu du whisky drogué. Le médecin légiste affirme qu'il n'a absorbé aucune drogue. Il est vrai qu'un autre témoin, le docteur Spencer Hume, a disparu, et nous ne pouvons nous faire une opinion avant de l'avoir vu.

« Les attaques ont été dirigées contre le docteur Stocking. Je

ne crois pas cependant qu'on puisse mettre en doute la science et l'expérience du docteur Stocking, qui depuis de longues années exerce à l'hôpital St Pread.

« Voulez-vous d'autres faits? Vous avez entendu Dyer; il vous a répété ce que le prévenu avait dit à Avory Hume : « Je ne suis pas venu ici pour tuer quelqu'un à moins que cela ne devienne absolument nécessaire. » Le prévenu prétend qu'il avait dit auparavant : « Je ne suis pas venu ici pour voler l'argenterie » et son avocat attache beaucoup d'importance à cette phrase. Vous remarquerez cependant que Sir Henry Merrivale accepte les autres dépositions de Dyer, et qu'il en fait grand cas. Mais il n'accepte pas celle-ci. Pourquoi? Dyer est-il homme à faire alterner la vérité et le mensonge?

« Quant à l'arbalète et à la plume divisée en trois, je n'ai pas l'intention d'en parler maintenant. Comment le morceau de plume — s'il appartient vraiment à la flèche — a-t-il pu pénétrer dans la porte, je n'en sais rien. Comment l'autre morceau se trouve-t-il dans l'arbalète, je l'ignore également. Je dis : « Il se trouve là », c'est tout. Si vous croyez que ceci est en faveur du prévenu, votre verdict s'en ressentira. Vous ne pouvez pas condamner cet homme, si vous n'êtes pas sûrs qu'il est coupable.

4 *h.* 55 *de l'après-midi* — 5 *h.* 20 *de l'après-midi.*

Fragments du discours prononcé par le juge Rankin.

« ...Comme vous le savez, Messieurs les jurés, nous avons ici des preuves indirectes. Et peut-être jugerez-vous qu'elles sont insuffisantes pour condamner le prévenu. Un homme ne peut être accusé d'un crime, et surtout d'assassinat, seulement sur les probabilités, à moins qu'elles ne soient assez fortes pour valoir une certitude. La question n'est pas : « Qui a commis ce crime? » elle est : « Le prévenu l'a-t-il commis? » Vous avez entendu le discours de l'avocat du prévenu et de l'accusation, et maintenant il m'appartient de tirer quelques conclusions. Rappelez-vous que c'est à vous à juger les faits et non à moi; ne l'oubliez pas si je semble faire quelques allusions ou quelques exagérations.

« Reprenons les principaux faits à partir du commencement. On a beaucoup parlé de l'attitude du prévenu. Je ne crois pas qu'on puisse donner grande importance à ses déclarations. Pour juger l'attitude des personnes, vous devez supposer que ses réactions dans une circonstance tragique ou sortant de l'ordinaire, sont invariablement les mêmes que les vôtres, et je n'ai pas besoin de vous dire que cette hypothèse peut être dangereuse. Prenons donc les faits tels qu'ils vous ont été présentés...

« Il ne s'agit pas seulement d'énumérer les faits, mais de les interpréter. Vous devez d'abord vous prononcer sur deux questions : Avory Hume avait-il attiré le capitaine Answell dans un guet-apens pour pouvoir le faire enfermer dans un asile d'aliénés? Le prisonnier a-t-il été pris pour le capitaine Answell?

« Je viens de vous indiquer les raisons qui peuvent faire pencher pour cette hypothèse. Vous avez entendu le docteur Peter Quingley,

Avory Hume, vous a-t-on dit, avait l'intention de s'emparer du revolver du capitaine Answell, voulait inviter le capitaine chez lui, lui faire boire de la brudine, dans du whisky, donner l'impression d'une attaque contre lui; il s'était arrangé pour qu'on trouve les empreintes digitales du capitaine Answell sur la flèche et un revolver dans sa poche. Croyez-vous que c'est la vérité? Vous en déciderez.

« Avory Hume voulait-il qu'un revolver fût trouvé dans la poche de l'homme qu'il recevait? En ce cas, ce n'est pas une preuve de préméditation contre James Answell. S'il avait eu l'intention de lui administrer un whisky drogué, de se débarrasser ensuite du carafon, s'il y a réussi, le prévenu se trouve en partie disculpé. De même les empreintes trouvées sur la flèche s'expliquent.

« J'avoue que je ne peux voir quel motif aurait eu le prévenu pour tuer Avory Hume. On nous parle seulement de l'hostilité de Mr. Hume à son égard, et s'il y a eu vraiment confusion de personne, cette hostilité n'existe pas. Sans motif et sans arme, le prévenu arrive au numéro 12 Grosvenor Street, on vous dit qu'on a entendu une querelle dans le bureau entre les deux hommes. Mais ceci peut démontrer la culpabilité ou l'innocence du prévenu suivant l'interprétation qu'on lui donne.

« Enfin, Messieurs les jurés, il vous restera à décider si Avory Hume a été tué par une flèche tenue par le prisonnier; si le prévenu a pris la flèche et a poignardé Avory Hume, il est coupable de meurtre. Ses empreintes digitales sont sur la flèche, la porte et les fenêtres étaient fermées à l'intérieur. Nous savons aussi que quand le prévenu fut introduit dans le bureau la plume de la flèche était intacte. Après le crime, la plume était cassée et il y manquait un morceau. Ni Mr. Fleming, ni Dyer ne l'ont trouvé. L'inspecteur Mottram non plus. L'accusation conclut que ce morceau de plume s'était accroché aux vêtements du prévenu.

« Il ne s'agit pas de savoir ce qu'est devenu un morceau de plume; la question qui se pose est celle-ci : les deux morceaux produits par la défense et découverts l'un dans l'arbalète et l'autre dans la porte, appartiennent-ils à la plume qui ornait la flèche meurtrière? Est-ce la même plume? Si vous décidez que non, ce fragment ne nous intéresse plus; si vous êtes certain qu'il appartient à la flèche, vous ne pouvez pas ne pas en tirer une conclusion en faveur du prévenu...

5 *h.* 20 — 5 *h.* 26

Compte rendu du procès pris par le sténographe Mr. John Keyes.

Les jurés, après quelques minutes de discussion, reviennent dans la salle du tribunal.

Le greffier : Messieurs les jurés, êtes-vous d'accord sur votre verdict?

Le président du jury : Oui.

Le greffier : Le prisonnier est-il coupable ou non d'assassinat?

Le président du jury : Non coupable.

Le greffier : Vous dites qu'il n'est pas coupable, c'est votre verdict à tous?

Le président du jury : Oui.

Le juge Rankin : James Caplon Answell, le jury conclut que vous n'êtes pas coupable. J'approuve son verdict. Il me reste à vous dire que vous êtes libre et à vous souhaiter bonne chance.

L'avocat général sourit et ne paraît pas mécontent. Merrivale debout gesticule et a l'air furieux. Pourquoi, puisque son client est acquitté? Quelqu'un tend un chapeau au prévenu. James Answell chancelle, comme s'il était ivre. On l'entoure, tous les spectateurs manifestent leur enthousiasme.

. . . . . .

La salle était déserte, on éteignait les lumières. La pluie cinglait le toit de verre, les ampoules s'éteignaient l'une après l'autre, l'obscurité était presque complète. Un des gardes ouvrit la porte du vestibule.

— Une minute, s'écria l'autre. Ne fermez pas, il reste quelqu'un ici.

— Vous êtes fou!

— Non, non. Là-bas, derrière le banc des prévenus.

En effet, une femme était assise sur le banc. L'appel du garde ne la fit pas bouger et l'homme s'avança vers elle.

— Dites donc! s'écria-t-il avec impatience. Vous ne pouvez pas rester là...

La femme ne leva pas la tête, mais elle parla.

— Je suis trop malheureuse, et je souffre tant! Conduisez-moi dans un hôpital, je crois que je vais mourir.

— Joe! cria le garde. Venez m'aider.

— C'est moi qui l'ai tué. Et maintenant je vais mourir à mon tour.

— Vous avez tué qui, Madame?

— J'ai tué Avory Hume et je suis désespérée de l'avoir tué. J'ai eu une fièvre cérébrale après; et maintenant je sens que je vais mourir. Mon nom est Amelia Jordan.

EPILOGUE

CE QUI S'EST PASSE EN REALITE

— Le discours de l'avocat général m'a fait une grande impression, observa Evelyn. Je l'ai trouvé bien mieux que votre plaidoirie.

— Vous ne vous y connaissez guère, dit Merrivale. Sir Walter Storm est un chic type; il s'est aperçu au cours du procès que

James Answell était innocent; et dans son discours, il s'est arrangé pour que toutes les preuves qu'il présentait donnent l'impression que le prévenu n'était pas coupable. Il aurait pu abandonner l'affaire, mais je voulais qu'on aille jusqu'au bout et qu'il ne reste aucun doute. Il a parlé avec beaucoup d'éloquence pour ne rien prouver.

Nous étions assis dans le bureau d'Henry Merrivale; l'avocat nous avait invités et abreuvés de punch pour fêter l'acquittement d'Answell, et était installé dans un fauteuil, les pieds sur la table à écrire. Un bon feu brûlait dans la cheminée, Lollypop dans un coin faisait des comptes; Merrivale, un cigare entre ses dents, un verre de punch à la main, était heureux comme un roi.

— Le verdict ne faisait aucun doute, déclara-t-il.

— Cependant, vous aviez l'air bien inquiet, dit Evelyn.

— On est toujours nerveux quand on plaide, grommela Merrivale. Comme quand on a parié sur le favori et qu'on sait que son cheval arrivera le premier au but. Et dans ma plaidoirie j'ai fait quelques allusions qui, je pense, ont pu troubler le véritable assassin.

— Amelia Jordan! dis-je.

Nous gardâmes le silence quelques instants, Merrivale contemplait le bout de son cigare.

— Vous saviez donc qu'elle était coupable?

— J'en étais sûr. Et j'aurais pu le prouver si cela avait été nécessaire. Mais je voulais d'abord que James Answell fût acquitté. Je ne pouvais pas dire au tribunal qu'elle était coupable. Sur l'emploi du temps que je vous ai fait lire, j'ai écrit qu'il n'y avait qu'une seule personne qui avait pu commettre le meurtre.

— Eh bien?

— Je vais vous expliquer, dit Merrivale. Je n'ai pas besoin de vous retracer tous les événements. Vous savez tout jusqu'au moment où James Answell boit le whisky drogué et s'endort. Mais vous ignorez certains faits qui m'ont permis de découvrir le coupable. Au commencement de l'affaire, j'avais éclairci le petit complot destiné à envoyer Reginald Answell au cabanon. Mais ce qui m'intriguait, c'était comment l'assassinat avait été accompli si Answell n'en était pas l'auteur. Un beau jour Mary Hume a remarqué que le pauvre diable dans sa prison avait pris en horreur le judas par lequel son geôlier le surveillait; et l'idée m'a passé par la tête qu'il y avait un judas dans chaque porte. Je creusai cette idée. Puis je m'assis et j'écrivis l'emploi du temps que vous avez lu, et la vérité commença à m'apparaître.

« Au début, de la façon dont je me représentais l'affaire, deux personnes seulement s'étaient concertées pour prendre Reginald au piège. Avory et Spencer. Je le crois encore. Il est évident, cependant, que quelqu'un a éventé la mèche et au dernier moment a joué un rôle.

« Pourquoi? Réfléchissez. Si le judas a été employé pour l'assassinat, l'assassin devait travailler avec Avory Hume. Il savait ce qui se passait dans le bureau, c'est sans doute lui qui a emporté le carafon pour qu'il ne soit pas trouvé par la police. Tout cela implique une complicité avec Avory Hume. Quelqu'un était du complot et cet inconnu en a profité pour tuer Avory Hume.

« Qui? Tout semblait indiquer l'oncle Spencer, puisque sans aucun doute il avait trempé dans l'histoire, mais c'est impossible. L'oncle Spencer a un alibi indiscutable; tout le monde l'a vu à l'hôpital. Qui donc alors? Les suspects ne sont pas nombreux. Avory Hume avait peu d'amis; il ne sortait guère de sa famille. S'il confiait ses projets à quelqu'un il fallait que ce fût à un de ses proches. Il était évidemment possible qu'un étranger ait pu s'introduire, Fleming par exemple, mais c'est douteux. Fleming n'était pas un ami intime. Et un étranger aurait dû échapper aux yeux vigilants de Dyer ou d'Amelia Jordan. Donc l'autre complice doit être Amelia Jordan ou Dyer. C'est si simple qu'on n'y pense pas tout de suite. Mais Dyer est hors de question. Mr. Hume était trop respectable pour lui laisser entrevoir ses secrets de famille. J'étais déjà arrivé à la conclusion que Hume avait été assassiné avec une flèche venue de l'arbalète. Quelqu'un avait attendu que James Answell fût sous l'influence de la drogue. Quelqu'un était alors entré dans le bureau, avait aidé Hume à faire avaler au malheureux un extrait de menthe, et avait emporté le carafon et le siphon; il avait fallu trouver un prétexte pour emporter également la flèche. Ce quelqu'un avait persuadé Hume de tirer le verrou de la porte. Je ne sais par quel argument. Puis la même personne manœuvra le mécanisme du judas, tua Hume, se débarrassa de l'arbalète, du carafon, mit tout en place, referma la porte. Vous saisissez?

« Dyer fait entrer James Answell à six heures dix. Trois minutes se sont bien écoulées avant qu'Answell ait bu le whisky, et il a fallu le temps que la drogue agisse. Le maître d'hôtel est sorti de la maison à six heures quinze, il est arrivé au garage à six heures dix-huit; j'ai vérifié. En une minute et demie, a-t-il pu assassiner Avory Hume? Non, c'est impossible. Donc Amelia Jordan était la seule à être restée dans la maison avec Hume et un homme inconscient. Et elle a été seule pendant dix-sept minutes, jusqu'au moment où Dyer est revenu avec l'auto à six heures trente-deux. Examinez quelques instants le cas de cette femme. Elle habite chez les Hume depuis quatorze ans; elle est devenue en somme un membre de la famille. Et elle paraissait toute dévouée à Avory Hume. Elle savait ce qui se passait chez lui, et sans aucun doute Avory lui faisait quelques confidences. Voyons maintenant son emploi du temps. A six heures trente, à l'en croire, elle est descendue après avoir préparé la valise. Elle dit qu'elle avait fait une petite mallette pour elle et une grande pour l'oncle Spencer, puis elle est descendue. Dyer à son retour la trouve debout devant la porte du bureau et elle est affolée. Elle lui dit que les deux hommes à l'intérieur sont en train de se tuer et lui ordonne d'aller chercher Fleming. A ce moment, dit Dyer, « elle a heurté une grande valise qui appartenait au docteur Spencer ».

« Je me suis demandé ce que cette valise faisait là. L'escalier n'est pas de ce côté. Amelia Jordan est descendue avec les sacs; elle a voulu dire au revoir à Avory et s'est dirigée vers le bureau toujours chargée de ses colis — ou du moins chargée de la valise. Pourquoi? Quand on descend avec deux valises, je le sais par expérience, on s'empresse de les poser en bas de l'escalier. On

ne se promène pas dans la maison, lourdement chargé pour faire ses adieux.

« J'avais la puce à l'oreille. Je savais que Hume avait été tué par une flèche lancée à travers le judas, et que l'arbalète avait disparu du hangar depuis ce soir-là; Amelia avait été seule dans la maison pendant dix-sept minutes; elle a été trouvée près de la porte du bureau auprès d'une grande valise dont ensuite on n'a plus entendu parler; et je me suis rappelé que le beau costume de tweed de l'oncle Spencer avait disparu lui aussi.

« Et nous savions quand on s'est aperçu de la disparition de ce costume tout de suite après la découverte de l'assassinat. Fleming a l'idée de prendre les empreintes digitales du prisonnier. Dyer déclare qu'il y a un tampon dans la poche du costume de Spencer. Il va le chercher et ne trouve pas le costume. Il redescend tout perplexe. Mais où était le costume? Si tous ces gens-là n'avaient pas été désorientés par le crime, où l'auraient-ils trouvé?

— Je le sais, dit Evelyn, il était dans la valise.

— Bien sûr, convint Merrivale. L'oncle Spencer allait passer le week-end à la campagne et avait chargé l'intendante de préparer sa valise. Quelle est la première chose qu'on met dans la valise pour un homme qui fait un voyage de ce genre? Un costume de sport.

« A six heures trente-neuf, Fleming demanda à Amelia d'aller à l'hôpital chercher Spencer. En même temps il parle de prendre les empreintes digitales. Si seulement ils avaient un tampon! Dyer déclare qu'il y en a un dans la poche du costume de golf et va à sa recherche. Amelia est toujours là, pourquoi ne dit-elle pas : « Inutile de monter, le costume est dans la valise et la valise dans le corridor »? Pourquoi ne parle-t-elle pas? Elle ne peut pas oublier qu'elle a enfermé le costume de golf quelques minutes plus tôt; c'est une femme pratique, une intendante qui a l'œil à tout. Mais elle ne dit rien. Pourquoi?

« Vous remarquerez autre chose : non seulement le costume a disparu mais on ne le retrouve pas. Et les pantoufles turques, ont aussi disparu. Vous devinez que toute la valise s'est évaporée. Pourquoi? Est-ce qu'un autre objet aurait disparu aussi? Mais oui. Une arbalète. Une arbalète courte, mais large. Elle serait trop grande pour entrer dans une petite mallette... mais on pourrait la cacher dans une valise.

Merrivale avait laissé éteindre son cigare. J'admirais profondément la logique de ses déductions, mais je me gardais bien de le lui dire, de peur de lui donner de l'orgueil.

— Continuez, dis-je. Vous n'avez pas insinué que Miss Jordan était coupable; au tribunal, vous auriez pu nous avouer plus tôt la vérité.

— Supposons que l'arbalète soit dans la valise, reprit Merrivale; Amelia Jordan s'est bien gardée de dire à Dyer où était le costume; elle ne voulait pas qu'il ouvre la valise et découvre l'arbalète. Elle ne tenait pas non plus à l'ouvrir elle-même devant d'autres personnes. Elle ne voyait pas le moyen de sortir de la maison avec la valise. Elle eut un prétexte magnifique : quand on lui demanda d'aller chercher le docteur. Fleming était dans le bureau,

Dyer était en haut; elle put prendre la valise et filer dans l'auto sans qu'on le remarque. Jusque-là mon raisonnement était logique; mais...

— Une minute, interrompit Evelyn, les sourcils froncés. Qu'y avait-il dans la valise, en plus des vêtements de l'oncle Spencer?

— Une arbalète, répondit Merrivale, un carafon en verre taillé, un siphon à demi vide. Un flacon d'extrait de menthe. Sans doute un tournevis et certainement deux verres.

— Je le sais. Pourquoi Avory Hume avait-il besoin que l'on emporte tout cela? Pourquoi lui fallait-il deux carafons? Il aurait été bien plus facile de vider le whisky drogué, de rincer le carafon, et de le remplir de whisky ordinaire? Il aurait aussi été plus simple de rincer les verres et de les remettre à leur place? Et si vous preniez un siphon sur une étagère de l'office, qui le remarquera? Je ne parle pas de l'arbalète, puisque ce n'est pas Hume qui s'en est servi, mais de tout le reste.

Merrivale se mit à rire.

— Vous oubliez, dit-il, qu'au début Avory et Spencer étaient seuls dans le complot.

— Eh bien?

— Dyer ne sait rien, dit Merrivale, en gesticulant, son cigare éteint à la main. Amelia Jordan non plus. Reginald entre et est enfermé dans le bureau avec Hume. Entre ce moment et le moment où Reginald sera emmené à l'asile d'aliénés, comment Avory Hume peut-il quitter le bureau? Il y aura toujours quelqu'un dans la maison. Amelia Jordan, en tout cas, pendant que Dyer ira chercher l'auto. Vous comprenez maintenant? Avory Hume ne peut aller à la cuisine, jeter le whisky, rincer le carafon, le remplir et le remettre à sa place, avec son hôte sans connaissance; les personnes présentes trouveraient cela bien étrange. D'autant qu'il avait prévenu que des difficultés pourraient s'élever avec son visiteur. Avory ne peut pas laver les verres, il ne peut pas cacher le siphon dans l'office. Il faut qu'il reste où il est. C'est pour cela que j'ai dit avec énergie : « Deux personnes seulement étaient dans le complot au début. »

« Avory avait tout préparé, il avait un autre carafon et d'autres verres dans le buffet. Rappelez-vous qu'il n'a pas l'intention d'appeler la police. Il ne veut pas qu'on fouille sa maison. Les deux témoins qu'il a prévus ne lui en demanderont pas tant. Il peut donc fourrer le carafon, le siphon, les verres, au fond du buffet, et il s'en débarrassera quand Reginald sera parti. Nous savons que la clé du buffet était dans sa poche.

« Mais quand Amelia évente la mèche, tout change. Elle va le tuer et elle sait que la police sera appelée. Elle ne peut pas laisser ces objets accusateurs dans le buffet; il faut les emporter, sans cela le malheureux type étendu sur le parquet sans connaissance ne pourrait pas être accusé.

— Dire que cette femme était sympathique! s'écria Evelyn.

— Ecoutez, dit Merrivale.

Il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une feuille de papier.

— Vous savez qu'elle est morte avant-hier, dit-il. Vous savez aussi qu'elle a fait une déclaration avant de mourir; tous les

journaux en ont parlé. Voici la copie des paroles qu'elle a prononcées. Ecoutez un paragraphe ou deux.

« J'ai travaillé pour lui pendant quatorze ans, comme une esclave, mais je ne le regrette pas puisque pendant longtemps je l'ai aimé. Quand sa femme est morte, j'ai cru qu'il m'épouserait, mais il n'en a jamais eu l'idée. J'avais reçu d'autres demandes en mariage, je les ai toutes refusées, et j'ai attendu qu'il se décide. Il n'a jamais dit un mot; il affirmait sans cesse qu'il serait fidèle au souvenir de sa femme. Et comme je ne savais pas où aller, je suis restée chez lui.

« Je savais que dans son testament il m'avait laissé cinq mille livres, c'était le seul espoir de ma vieillesse. Puis Mary écrivit qu'elle était fiancée. Et Avory, brusquement, m'annonça qu'il allait refaire un autre testament, qu'il laisserait tout, jusqu'à son dernier sou, pour un petit enfant qui n'était pas encore né. Et il en avait l'intention. Je ne pouvais supporter cela.

« Bien sûr, je connaissais tous ses projets. Je savais ce qu'il se préparait à faire avec l'aide de Spencer et du docteur Tregannon. Je les guettais, et rien ne m'échappait. Il y a une chose que je dois dire : j'aime beaucoup Mary. Je n'aurais jamais cherché sciemment à faire tomber les soupçons de l'assassinat sur Mr. Caplon Answell; mais Reginald Answell tourmentait Mary et j'ai pensé qu'il était juste qu'il fût châtié. Comment aurais-je su qu'une erreur s'était produite?

— C'est vrai, grommela Merrivale. Et c'est une des raisons pour lesquelles elle a eu une fièvre cérébrale quand elle a appris la vérité.

— Mais elle n'a rien avoué après, dit Evelyn. Au tribunal, elle a juré que Avory en voulait à James Answell.

— Elle protégeait la famille, dit Merrivale. Cela vous semble étrange? Elle protégeait l'honneur de la famille, et en même temps elle s'épargnait la potence.

« Je n'ai dit à Avory que j'étais au courant de la situation qu'une demi-heure avant de le tuer. Quand Dyer est allé chercher l'auto, je suis allée à la porte du bureau, j'ai frappé et j'ai dit : « Je sais que vous lui avez fait boire de la brudine, je suis seule dans la maison; ouvrez la porte et laissez-moi vous aider. » Chose étrange, il ne parut pas très surpris. Il était affolé, c'était la première mauvaise action qu'il commettait et il perdait la tête. Et moi, qui jusque-là avais mené une vie honnête, je sus garder mon sang-froid. C'est pour cela que je suis arrivée à mes fins.

« Je lui ai dit que c'était une affaire stupide, que quand le capitaine Answell se réveillerait il ferait du tapage et exigerait que la maison fût fouillée, j'ai dit que Mr. Fleming serait là et que Mr. Fleming insisterait pour qu'on cherche des verres, un siphon, un carafon. Avory fut saisi de panique. Je lui dis que j'avais ma valise devant la porte et que j'allais partir pour la campagne. Je proposai d'emporter tous ces objets et de l'en débarasser. Il accepta.

« Nous mîmes le revolver dans la poche de l'homme étendu sur le parquet et nous essayâmes de lui faire avaler un peu d'extrait de menthe. Ensuite nous avons arraché la flèche du mur et Avory

s'est fait une éraflure à la main. Nous nous arrangeâmes aussi pour qu'il y ait les empreintes digitales sur la flèche. Le plus difficile pour moi fut d'emporter la flèche sans éveiller les soupçons de Mr. Hume. J'avais déjà sorti le carafon et les verres; je fis semblant d'entendre Dyer qui revenait et je m'enfuis la flèche à la main, en lui criant de vite fermer la porte. Il obéit sans réfléchir parce qu'il n'était pas habitué à une besogne de ce genre.

« Alors je dus me dépêcher. J'avais déjà mis l'arbalète dans le vestibule; j'avais l'intention de la remettre dans le hangar quand j'aurais fini. Et le fil était déjà sous la poignée de la porte...

Henry Merrivale jeta la feuille de papier sur son bureau.

— Et à peine avait-elle fini, qu'elle entendit Dyer qui revenait, reprit-il. Elle n'avait pas l'intention de fourrer l'arbalète dans la valise, mais elle n'avait plus le temps de l'emporter dans le hangar. Elle n'eut même pas le temps d'enlever le morceau de plume pris dans le pied de biche. Que faire? Encore trente secondes et Dyer serait là. Elle avait une petite mallette et une grande valise dans le vestibule. Son projet avait été de mettre les autres objets dans sa mallette et de reporter l'arbalète dans le hangar. Mais comme Dyer revenait, elle a été obligée de cacher l'arbalète qui ne pouvait entrer dans sa mallette dans la valise de Spencer Hume.

« Aussi ai-je soupçonné pendant longtemps que Spencer avait trempé dans l'assassinat. La valise avait disparu, et Spencer ne la réclamait pas...

— En effet, remarquai-je. Le premier jour du procès, il a même déclaré qu'il avait envoyé le costume de golf chez le teinturier.

— J'ai donc supposé qu'il avait participé au crime, dit Merrivale d'une voix plaintive. Et peut-être qu'il était le complice d'Amelia. Nous avons maintenant reconstitué l'affaire jusqu'au moment où Amelia se rend à St Pread pour chercher Spencer.

« Une chose me tracassait : elle était partie avec la valise et ne pouvait la rapporter. Il fallait donc qu'elle s'en débarrasse et rapidement, puisqu'elle devait ramener Spencer. Si l'oncle Spencer avait été de mèche avec elle, ils auraient laissé la valise à l'hôpital, où il l'aurait cachée. Mais ceci ne s'est pas produit; la concierge l'a vue arriver et s'en aller avec Spencer, et il n'a pas été question de valise. Où diable l'avait-elle mise? Elle ne pouvait pas la jeter dans le ruisseau ou la donner à un mendiant. Il n'y avait qu'une solution : St Pread est tout près de Paddington Street, elle l'avait donc mise à la consigne. Et c'est ce qui s'était passé.

« Et je peux dire que j'ai eu une fière chance. Cette idée m'est venue en février. Depuis le crime, Amelia était couchée avec une fièvre cérébrale. Elle n'avait pas pu réclamer sa valise qui devait donc toujours être à la consigne. Je suis allé voir, et je l'ai trouvée. Je me suis fait accompagner par mon vieil ami le docteur Parker et par Shanks l'homme à tout faire. Ils m'ont servi de témoins. Une chose me tourmentait encore et m'a tracassé jusqu'au second jour du procès. Spencer Hume avait-il ou non aidé à commettre l'assassinat? Mais la valise était à Paddington Station depuis le soir tragique. Si Amelia et Spencer avaient été complices, elle lui aurait dit d'aller la chercher; elle n'a pas eu le délire tout le temps. Et ce

ne fut qu'une semaine après ma visite à la consigne qu'un homme, et ce n'était pas Spencer, se présenta au guichet.

« J'étais très perplexe, mais à la fin du premier jour du procès la lumière commença à se faire en moi. Spencer s'enfuit mais il écrivit à Mary et jura que James Answell était coupable, et qu'il l'avait surpris en flagrant délit. Cette lettre avait un accent de vérité; cependant, il n'était pas possible que ce fût vrai. Et soudain je compris; l'oncle Spencer a un défaut : il est trop honnête, trop crédule, et il avait une grande admiration pour Amelia Jordan. Il croyait tout ce qu'elle lui disait. Elle lui dit qu'elle avait vu Answell en train de tuer Avory, il a gobé ce mensonge. Elle a raconté qu'elle avait offert son aide à Avory, qu'elle avait mis le carafon, les verres, dans la valise, qu'elle avait jeté cette valise dans le fleuve et qu'il fallait donc qu'il gardât le silence sur cette valise. Naturellement elle ne lui dit pas un mot de l'arbalète. Spencer garda donc le silence. Et même dans sa lettre à Mary, il n'a pas dit de qui il tenait le renseignement. Nous avons mal jugé l'oncle Spencer. C'est un homme trop chevaleresque.

— Mais qui donc est allé à Paddington Station une semaine après vous et a demandé la valise?, protestai-je.

— Reginald Answell, répondit Merrivale d'un ton satisfait.

— Qui?

— Notre cher Reginald aura deux ans de prison pour parjure, continua Merrivale, avec une joie féroce. Il a juré à la barre qu'il avait vu commettre l'assassinat. Cela lui coûtera cher. Il mériterait davantage, d'ailleurs, pour ses tentatives de chantage. Mais le plus drôle, c'est que, à l'exception du nom du criminel, il a dit la vérité et qu'il était bien le témoin du crime.

— Allons donc!

— Mais oui. La première partie de son témoignage est exacte. Il est allé dans la ruelle entre les deux maisons; il était à Grosvenor Street. Il a monté les marches de la porte de derrière, cette porte n'était pas fermée à clé.

— Mais vous avez vous-même prouvé qu'il n'avait rien pu voir à travers la porte de bois.

— Vous oubliez quelque chose, dit Merrivale. Vous oubliez deux verres de whisky.

— Deux verres de whisky?

— Oui. Avory Hume a rempli deux verres; un pour lui qu'il n'a pas touché, il ne tenait pas à s'empoisonner, et l'autre pour son visiteur qui n'en a bu que la moitié. Vous avez appris comment Amelia Jordan, plus tard, a enfermé les verres dans la valise. Mais auparavant, elle a jeté le whisky. Elle ne voulait pas ouvrir la fenêtre. Elle a donc ouvert la porte de derrière et a vidé les deux verres. Par conséquent...

— Par conséquent?

— Elle a livré passage à Reginald Answell, qui rôdait par là. Vous vous rappelez ce qu'il a répondu quand je lui ai dit que la porte vitrée avait été remplacée. Il est devenu livide et a riposté : « La porte était peut-être ouverte. » La porte était ouverte. Il n'avait même pas remarqué comment elle était, il se rappelait l'ancienne porte vitrée et en a parlé parce qu'il ne voulait pas dire qu'il avait

pénétré dans la maison. Ce qu'il a vu au juste, je n'en sais rien. Je doute même qu'il ait assisté à l'assassinat. Mais il en avait assez vu pour faire chanter Amelia Jordan, et il savait très bien que la valise avait quelque chose de louche. Par malheur pour lui, la valise a disparu, et il n'a pu la retrouver tout de suite. Je ne sais pas quelles étaient les intentions de Reginald à l'égard d'Amelia; il l'a sans doute menacée de dire la vérité. Et je ne suis pas fâché que Reginald aille un peu dormir sur la paille humide des cachots.

Henry Merrivale se versa un grand verre de punch et le sirota à petites gorgées. Nous le regardions avec admiration.

— Quant au brin de plume resté dans le judas, reprit Merrivale d'un ton méditatif, j'ai plaidé le faux pour savoir le vrai. J'ai jugé possible qu'il fût resté là et ma foi, je me suis risqué... si je m'étais trompé, j'aurais été complètement ridicule. Mais tant pis. Le bonheur de James et de Mary valait bien que je prenne un peu de peine! Ils feront un ménage excellent.

— Grâce à vous, dis-je.

— Allons donc! s'écria Merrivale. C'est le hasard qui a tout fait.

FIN

PANORAMA
DE L'ACTUALITÉ POLICIÈRE

L'AVENIR DU ROMAN POLICIER (*suite*).

Nous avons reçu de nombreuses réponses à notre enquête sur l'avenir du roman policier. On se souvient que dans nos numéros précédents, nous posions à nos lecteurs les deux questions suivantes : faut-il souhaiter que se maintienne dans le roman policier la variété des tendances que l'on voit actuellement se manifester et quelle définition doit-on donner du roman policier.

L'empressement que nos lecteurs ont mis à nous donner leur avis, montre que s'il est une chose qui ne paraît pas discutable en tout cas c'est la vitalité du roman policier.

Tout d'abord, il nous faut remercier très vivement tous ceux qui ont bien voulu nous écrire que notre collection leur paraissait digne d'intérêt. Ces lettres de bon accueil nous sont un très précieux encouragement. « C'est la meilleure formule de roman policier que je connaisse », nous écrit M. Jean B. de Besançon, « et soyez assuré que j'en serai un lecteur fidèle. Mais pourquoi ne paraissez-vous pas plus souvent? » Voilà qui nous engage à continuer! Merci à M. Jean B. et à tous ceux qui nous livrent leur impression sur ce premier roman. Il nous sera toujours agréable de recevoir avis, conseils et critiques. Nous nous en ferons l'écho ici même et mettrons éventuellement en discussion les suggestions qui nous paraîtront les plus intéressantes.

Pour ce qui est de notre enquête, nous avons pu constater jusqu'à présent qu'une grande majorité de lecteurs se sont prononcés pour le maintien de la diversité des formules policières. Ne pas limiter le genre, ne pas lui fixer de règles précises, tel est le souhait le plus souvent exprimé. « Oui, je suis pour la diversité des tendances, et c'est dans cette diversité que le roman policier vivra », nous dit M. G. de Paris, qui exprime ainsi le vœu général.

En face de cette majorité, un petit groupe de lecteurs se sont prononcés pour l'opinion contraire. Ils semblent, d'après leurs réponses, s'intéresser de plus près à la technique du roman policier. Le plaisir qu'ils y prennent paraît d'un genre plus exigeant et ils fondent presque tous leur avis sur le fait que si on fixe des règles précises au roman policier, on lui permettra ainsi de se classer comme véritable genre littéraire, « sinon il ne sortira pas de l'espèce de défaveur dans laquelle le tient la plupart des lettrés », nous dit Mme Simone G. de Bordeaux. Elle ajoute : « il ne m'appartient pas de donner les règles que devra suivre ce nouveau genre, mais elles devront s'inspirer des réussites anglo-saxonnes. En tout cas le roman d'espionnage et le roman d'aventure ne devront pas en faire partie. » La difficulté qu'éprouve Mme Simone G. à donner une définition du romon policier — genre littéraire — est partagée dans l'ensemble par ceux mêmes qui, comme elle, pensent qu'elle est nécessaire. Aucune des

définitions qui nous sont parvenues jusqu'à présent ne nous ont paru suffisamment frappantes pour être citées.

De l'autre côté de la barricade, si l'on se refuse à limiter le domaine du roman policier, c'est parce qu'on ne veut se priver d'aucun des plaisirs qu'il peut donner. « *Du reste, nous écrit fort judicieusement M. J.-J. B. de Haubourdin* (Nord), *dans quel genre romanesque ne rencontre-t-on pas une telle diversité?... le fait qu'il n'y ait plus à présent une, mais plusieurs sortes de « romans policiers » serait selon moi une preuve parmi d'autres que ce genre est bien devenu un genre littéraire. »* *Dans la deuxième partie de la réponse détaillée qu'il nous envoie, M. J.-J. B. ne se dissimule pas qu'un tel élargissement rend un essai de définition difficile.* « *Voici une quinzaine d'années, écrit-il, on croyait savoir en gros à quoi s'en tenir : le roman policier par excellence c'était Sherlock Holmes et, à un degré moindre, Lupin et Rouletabille; c'était le mystère criminel plus ou moins insoluble d'apparence et finalement réglé par déductions (ou inductions?) merveilleusement logiques à partir d'indices faussement insignifiants avec ou sans actions d'éclat à la clef. » Notre correspondant voudrait voir réserver le nom de « roman policier » ou mieux de « detective novel » pour le « roman ou la nouvelle dont l'intérêt principal ne vient que de l'énigme posée, de la façon dont elle est rationnellement résolue, de la surprise causée par la découverte du vrai coupable, en un mot au roman-partie d'échecs. »*

Nous disions plus haut que le souci de la plupart de nos lecteurs en refusant de limiter le genre policier était de ne pas se priver d'œuvres divertissantes qui plaisent par leur diversité même. C'est un peu le sentiment dont se fait l'écho M. Jean E. de Cliousclat, en nous écrivant les très intéressantes lignes que nous citons pour finir : « *Il ne me paraît pas souhaitable de fixer de règles au roman policier. Je pense qu'on perdrait ainsi bien des œuvres de talent, Simenon me paraissant bien incapable de se plier aux normes qui régissent l'œuvre de Agatha Christie par exemple. Je ne vois, de plus, pas pourquoi dans ce genre qui n'est que de divertissement, on se priverait délibérément de telles ou telles catégories de plaisir.*

« *Les esprits systématiques dans leur définition du roman policier vous décriront donc l'œuvre de leur choix et vous pourrez tout au plus en tirer les éléments d'une classification du roman policier.*

« *Quant à le définir dans toute sa généralité, j'imagine que ce n'est pas impossible si on le fait par comparaison avec le roman en général.*

« *Je vous propose de chercher cette définition en partant non de l'effet sur le lecteur, mais du mécanisme de sa création.*

« *Dans ces conditions, est policier, me semble-t-il, l'œuvre où l'auteur n'a pas cherché, ou été poussé, à exprimer sa propre nature, celle en d'autres termes dont l'auteur n'est pas un artiste, du moins au sens profond du terme.*

« *Il peut, du reste, exister des œuvres hybrides, et il en existe en effet : à ma connaissance les romans de Francès Illes :* Préméditation, Complicité. »

LES ROMANS POLICIERS

Les ouvrages précédés d'une astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.

*NE CRAIGNEZ PLUS..., par Leslie Edgley. *Le Labyrinthe.* 95 fr.

La préface très élogieuse de Pierre Véry est tout à fait méritée. C'est un excellent roman policier. Parmi les meilleurs qu'il nous ait été donné de lire depuis bien longtemps.

Pas d'angoisse mathématiquement ou artificiellement créée. Mais un mystère, comme naturel, qui nait pour une pauvre et délicieuse jeune fille d'un monde d'êtres hostiles et incompréhensibles qui s'acharnent sur elle avec toute la malignité de dieux cruels.

Ce n'est peut-être pas le roman policier complètement nouveau qu'annonce P. Véry, mais y a-t-il jamais rien de nouveau sinon le talent — et celui-là est grand. Excellente traduction de Decrest.

SAMMY.

DANGER INTIME, par B.-B. Endrèbe. *Le Portulan.*

Un thème original et ingénieux. Ici aussi l'auteur a cherché à créer habilement une atmosphère de mystère émanant des êtres eux-mêmes et il y a réussi. L'ensemble aurait gagné peut-être à être plus ramassé et le relief des personnages à paraître plus saisissant et plus complexe. Tout en conservant le rythme adopté, on aurait pu trouver un élément de progression dramatique en nous faisant mieux pénétrer peu à peu la psychologie des personnages et en nous les rendant plus « inquiétants ».

Ceci dit, il faut insister sur la belle sobriété de ce roman et noter qu'un certain fantastique domestique y est admirablement bien rendu dans de nombreux et excellents passages.

S.

LES AVENTURES DU SAINT (3). Les Anges des Ténèbres, par Leslie Charteris. (*Chez Fayard*). 80 fr.

Un des meilleurs volumes des *Aventures du Saint*. Beaucoup de mouvement et d'entrain dans le récit. On suit jusqu'au bout avec intérêt les extraordinaires aventures de Simon Templar, dit le Saint. Ce qui fait qu'on ne songe pas trop à s'étonner de l'invraisemblable adresse dont il fait preuve pour se tirer des situations les plus désespérées.

Mais n'hésitera-t-on pas à accorder sa sympathie au Saint et à Jill qui en dépit de leur retour à l'honnêteté ont tout de même un passé bien chargé!

J. R.

*LE CRIME DU GOLF, par A. Christie. *Le Masque.* 80 fr.

Ce n'est pas un des meilleurs Agatha Christie. Hercule Poirot y apparaît un peu conventionnel. Mais les amateurs de policiers classiques aimeront ce livre où deux détectives suivent des pistes qui s'entre-croisent et se brouillent à plaisir. Avec son habileté coutumière A. Christie y entraîne le lecteur sur de nombreuses fausses pistes avant de lui découvrir à la fin le nom du véritable coupable. En somme, un roman qui se lit avec plaisir.

J. R.

LE SILENCE DU VIEUX MOULIN, par P. W. Wilson. *La Maîtrise du Livre.*

Bon roman policier. Un mal inconnu et sournois frappe à peu de jours de distance le Dr Ridgefield et Richard Stickle dit le Squire. Les médecins légistes y perdent leur latin. L'atmosphère de mystère et de terreur qui enveloppe le pays est admirablement rendue.

On prend grand plaisir à cette lecture.

J. R.

IL ETAIT UNE VIEILLE FEMME, par Ellery Queen. *Collection Le Limier, Ed. Albin-Michel.* **165 fr.**

C'est « Le Nœud de Vipères » en roman policier. Avec cette aggravation qu'il s'agit d'une famille où la haine se complique de folie.

Mrs Potts, qui fonda la célèbre firme « Les souliers Potts », déteste les enfants nés de son second mariage qui sont normaux et intelligents et réserve toute son affection à ceux issus d'une première union qui sont mal venus et à moitié fous. Et le drame commence entre les frères ennemis. L'aîné, d'une susceptibilité maladive pour tout ce qui touche le glorieux nom de Potts, tue ses deux frères. Mais il n'a été qu'un instrument entre les mains du véritable assassin. Qui a fait tuer?

Et Ellery Queen, le détective, se met en campagne et, après s'être égaré sur deux fausses pistes, découvrira l'assassin au moment de... son mariage.

Ellery Queen a écrit là un livre hallucinant et plein de vie et ce en dépit de nombreuses complications.

J. R.

LES VACANCES D'HERCULE POIROT, par Agatha Christie. *Le Masque.* **80 fr.**

Dans un autre Hercule Poirot, un personnage d'A. Christie, une femme auteur de romans policiers, explique longuement qu'en un sens tous ses récits sont identiques.

Sans doute est-ce Agatha Christie elle-même qui parle par sa bouche, se dit-on en refermant « Les Vacances d'Hercule Poirot ».

C'est, en effet, par les procédés que nous retrouvons toujours depuis « Le Meurtre de Roger Ackroïd », qu'une fois de plus nous sommes leurrés.

Dans cette petite île anglaise qui fait penser à notre Noirmoutiers, tous les pensionnaires de l'hôtel nous seront successivement suspects, jusqu'à ce qu'Hercule Poirot, une fois de plus, vienne dénouer l'intrigue avec son brio accoutumé.

Alors, si le lecteur n'a pas été plus perspicace que nous, il sera frappé par l'analogie de ce roman et de tous les autres Christie, et en même temps émerveillé de l'art qui a présidé à son agencement, de l'astuce avec laquelle mille petits détails ont été introduits le plus naturellement du monde et qui eussent dû nous mettre sur la voie.

Mais si un lecteur trop avisé avait cependant deviné le dénouement, il lui resterait le grand plaisir de goûter cette atmosphère radieuse et comme irréelle des plages, ces mille petits incidents, tous ces personnages dépeints avec tant d'ironie et même, il me semble, de vérité.

J. E.

RÉSERVEZ UN RAYON DE VOTRE BIBLIOTHÈQUE A LA COLLECTION DU " YARD " :

Si vous ne pouvez pas vous procurer les deux premiers numéros, demandez-les aux ÉDITIONS DES LOISIRS, 1, rue de Médicis, Paris, en joignant la somme de 55 francs par volume en timbres, ou en nous faisant un virement postal (Paris 22.31.15).

N° 1 : **LA DOUBLURE DU MORT,** par O. F. Jerome.
N° 2 : **LE CHAT CONNAIT L'ASSASSIN,** par D. Fielding.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6383
Dépôt légal N° 63 : 4e trimestre 1948.

La collection policière **LE YARD** *dont le succès grandissant est dû tant à une sélection des meilleurs policiers anglais qu'à son prix très bas est heureuse d'offrir au public, en plus de sa publication mensuelle, sa présentation de librairie.*

Réclamée par de nombreux libraires, bibliothécaires et lecteurs, elle offre le grand avantage de pouvoir commodément figurer dans les rayons d'une bibliothèque et elle complète ainsi utilement la publication mensuelle dont le succès ne cesse de s'affirmer auprès d'une fidèle clientèle.